PQ
2446
.M3
1844
Rom.LL.
SMRS
v.2

MATHILDE.

DEUXIÈME PARTIE.

Paris. — Imprimerie SCHNEIDER et LANGRAND, rue d'Erfurth, 1

MATHILDE.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME,

PAR M. EUGÈNE SUE.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE PAR L'AUTEUR

DEUXIÈME PARTIE.

PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

ÉDITEUR, 30, RUE JACOB.

SE VEND ÉGALEMENT A LA LIBRAIRIE GARNIER FRERES.

MDCCCXLV.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mathildemmoire02suee

MATHILDE.

CHAPITRE PREMIER.

UNE MÈRE.

Jamais je n'oublierai les émotions saisissantes de cette nuit, que je passai dans une sorte de délire raisonnable, si cela se peut dire.

Tantôt je marchais à grands pas dans ma chambre, tantôt je m'arrêtais brusquement pour m'agenouiller et pour prier avec ferveur; puis j'avais des éclats de joie folle, des ressentiments de bonheur immense, des élans de fierté calme et majestueuse.

J'étais mère! j'étais mère! A cette pensée enivrante, c'étaient des accès de tendresse idolâtre pour l'être que je portais dans mon sein. Je ne pouvais croire à tant de félicité... Je pressais avec force mes deux mains sur ma poitrine, comme pour bien m'assurer que je vivais.

Il me semblait qu'à chaque battement de mon cœur répondait un petit battement doux et léger : c'était celui du cœur de mon enfant.

Mon enfant... mon enfant! Je ne pouvais me lasser de répéter ces mots bénis et charmants. Dans mon ivresse, je l'appelais, je le dévorais de caresses, j'étais comme insensée; je baisais mes mains, je riais aux éclats de cette puérilité : un instant après je fondais en larmes, mais ces bienfaisantes larmes étaient bonnes à pleurer.

Il était, je crois, deux ou trois heures du matin.

Il me sembla que mon bonheur manquait d'air, d'espace, que j'avais besoin de me trouver face à face avec le ciel pour mieux exprimer à Dieu ma religieuse reconnaissance.

J'ouvris ma fenêtre; nous étions à la fin de l'automne : la nuit était aussi belle, aussi pure que le jour avait été radieux, on n'entendait pas le plus léger bruit. Tout était ombre et mystère; les profondeurs du firmament étaient semées de millions d'étoiles étincelantes. La lune se leva derrière une colline couverte de grands bois. Tout fut inondé de sa pâle clarté : le parc, la forêt, les prairies, le château.

Tout à coup une faible brise s'éleva, grandit, passa dans l'air comme un soupir immense, et tout redevint silencieux.

Je vis un présage dans cet imposant murmure, qui troublait un moment cette solitude et qui fit paraître plus profond encore le calme qui succéda...

Il me sembla que ma dernière plainte était sortie de mon cœur, et que désormais ma vie s'écoulerait heureuse et paisible.

Pour la première fois depuis que j'avais l'orgueilleuse conscience de la maternité... depuis que je vivais *double*, je songeai à mes peines passées... Ce fut pour rougir d'avoir pu m'affliger de chagrins qui n'atteignaient que moi seule.

En me rappelant cette soirée si fatale et si enivrante où j'avais acquis et la certitude de l'infidélité de Gontran, et la certitude que j'étais mère, je fus étonnée de la sérénité profonde, ineffable, qui vint remplacer les poignantes émotions qui naguère encore m'avaient cruellement agitée.

Je ne pouvais douter que Gontran ne m'eût trompée... pourtant je me sentais pour lui d'une mansuétude infinie, d'une indulgence sans bornes.

Mon mari avait cédé à un goût passager; c'était une faiblesse, une faute; mais il était le père de mon enfant, mais c'était à lui que je devais la nouvelle et céleste sensation que j'éprouvais...

Ces pensées éveillaient en moi un mélange inexprimable de tendresse, de dévouement, de respect et de reconnaissance qui ne me laissait ni la volonté ni le courage d'accuser Gontran de ses erreurs passées...

Quant à l'avenir... oh!... quant à l'avenir... cette fois je n'en doutais plus.

La révélation que j'allais faire à mon mari m'assurait, je ne dis pas son amour, ses soins empressés, sa sollicitude exquise, mais encore une sorte de tendre et religieuse vénération de tous les instants.

Oui, c'était plus qu'une espérance, plus qu'un pressentiment qui me garantissait un avenir auprès duquel ces quelques jours de bonheur passés à Chantilly et toujours si regrettés devaient même me paraître pâles et froids...

Oui, j'avais dans mon bonheur à venir une foi profonde, absolue, éclairée, qui prenait sa source dans ce qu'il y a de plus sacré parmi les sentiments divins et naturels.

Dans ce moment où Dieu bénissait et consacrait ainsi mon amour... douter de l'avenir c'eût été blasphémer.

Dès lors je ressentis pour Ursule une sorte de dédain compatissant, de pitié protectrice.

Je ne pouvais plus l'honorer de ma jalousie; envers elle, je ne pouvais plus descendre jusqu'à la haine.

Je planais dans une sphère si élevée, j'avais une telle conviction de mon immense supériorité sur Ursule, qu'il m'était même impossible d'établir entre elle et moi la moindre comparaison...

Pour la première fois depuis bien long-temps, un franc sourire me vint aux lèvres en me rappelant que, la veille, j'avais envié la grâce avec laquelle elle montait à cheval; que, la veille, j'avais envié les brillantes saillies de son esprit.

Je haussai malgré moi les épaules à ce ressouvenir. Dans mon impériale et généreuse fierté, je m'apitoyai sur cette pauvre femme qui, après tout peut-être, n'avait pu résister au penchant qui l'entraînait vers Gontran... penchant dont je connaissais l'irrésistible puissance.

— Mon Dieu, — me disais-je, — quel sera le réveil d'Ursule après ce rêve de quelques jours! — Alors je me rappelai notre enfance, notre amitié d'autrefois... Le bonheur rend si compatissante que je m'attendris sur ma cousine.

Je me promis de demander à mon mari de lui apprendre avec me-

nagement qu'elle ne pouvait plus rester avec nous, je ne voulais pas abuser cruellement de mon triomphe...

Il me serait impossible d'expliquer la complète révolution que la maternité venait d'imprimer à mes moindres pensées, des idées graves, sérieuses, presque austères, qui s'éveillèrent en moi dans l'espace d'une nuit, comme si Dieu voulait préparer l'esprit et le cœur d'une mère aux célestes devoirs qu'elle doit remplir auprès de son enfant.

Moi, jusqu'alors faible, timide, résignée, je me sentis tout à coup forte, résolue, courageuse : la main de Dieu me soutenait.

Tout un horizon nouveau s'ouvrit à ma vue, les limites de mon existence me semblaient reculées par les espérances infinies de la maternité.

Dans les seuls mots *élever mon enfant*, il y avait un monde de sensations nouvelles.

. . . . . .

Peu à peu le jour parut.

Mon premier mouvement fut de tout apprendre à mon mari, de changer par cet aveu soudain sa froideur en adoration ; puis je voulus temporiser un peu, suspendre le moment de mon triomphe pour le mieux savourer.

J'éprouvais une sorte de joie à me dire : — D'un mot je puis rendre Gontran plus passionné pour moi qu'il ne l'a jamais été, lui qui, hier encore, m'oubliait pour une autre femme.

Bien rassurée sur l'avenir, je me plaisais à évoquer les souvenirs de mes plus mauvais jours...

J'agissais comme ces gens qui, miraculeusement délivrés de quelque grand péril, contemplent une dernière fois avec une jouissance mêlée d'effroi le gouffre qui a failli les engloutir, le rocher qui a failli les écraser...

Un sommeil profond, salutaire, me surprit au milieu de ces pensées.

Je m'éveillai tard ; je trouvai ma pauvre Blondeau à mon chevet bien inquiète, bien triste : mes chagrins ne lui avaient pas échappé ; mais, si grande que fût ma confiance en elle, jamais je ne lui avais dit un mot qui pût accuser Gontran.

Mon visage rayonnait d'une joie si éclatante que Blondeau s'écria en me regardant avec surprise :

— Jésus, mon Dieu ! madame, qu'y a-t-il donc de si heureux ?... Hier je vous ai laissée tellement abattue que j'ai passé toute la nuit en larmes et en prières.

UNE MÈRE.

— Il y a... ma bonne Blondeau, que, toi aussi, tu deviendras folle de joie quand tu sauras... Mais va vite chercher M. de Lancry... va...

— M. le vicomte a déjà envoyé savoir des nouvelles de madame, ainsi que M. et madame Sécherin. J'ai dit que vous aviez passé une nuit assez mauvaise, monsieur semblait inquiet.

— Eh bien! va... va bien vite le chercher... Je vais le rassurer...

Blondeau partit.

A mesure que le moment où j'allais revoir Gontran approchait, mon cœur battait de plus en plus fort.

Mon mari parut.

Je me jetai dans ses bras en fondant en larmes et sans pouvoir trouver une parole.

Gontran se trompa, il prit mes pleurs pour des pleurs de douleur. Croyant sans doute que je l'avais vu la veille embrasser Ursule et que j'étais désespérée, il me dit avec embarras :

— Je vous en prie, ne croyez pas les apparences, ne pleurez pas... ne...

— Mais c'est de joie que je pleure... Gontran, mais c'est de joie... regardez-moi donc bien! — m'écriai-je.

— En effet, — dit mon mari, — ce sourire, cet air de bonheur répandu sur vos traits, Mathilde... Mathilde, que signifie?...

— Cela signifie que je sais tout, et que je vous pardonne tout... Oui, mon bien-aimé Gontran... oui... hier sur ce balcon j'ai vu votre bras enlacer la taille d'Ursule... hier j'ai vu vos lèvres effleurer sa joue... Eh bien! je vous pardonne, entendez-vous?... je vous pardonne, parce que vous-même tout à l'heure vous vous accuserez plus amèrement que je ne l'aurais jamais fait moi-même; parce que tout à l'heure, à genoux, à deux genoux, vous me direz : Grâce... grâce...

— Mais, encore une fois... Mathilde...

— Vous ne comprenez pas? Gontran, vous ne devinez pas?... Non; vous me regardez avec effroi, vous croyez que je raille... que je suis folle peut-être? Mais, à mon tour, pardon... aussi pardon à vous, mon Dieu; car il est mal de ne pas parler d'un tel bonheur si sacré avec une austère gravité. Gontran, — m'écriai-je alors en prenant la main de mon mari, — agenouillez-vous avec moi... Dieu a béni notre union... je suis mère!

Oh! je ne m'étais pas trompée dans mon espoir! les traits de Gontran exprimèrent la plus douce surprise, la joie la plus profonde. Un moment interdit, il me serra dans ses bras avec la plus vive ten-

dresse... Des larmes... des larmes... les seules que je lui aie vu répandre, coulèrent de ses yeux attendris; il me regardait avec amour, avec adoration, presque avec respect.

— Oh! — s'écria-t-il en prenant mes deux mains dans les siennes, — tu as raison, Mathilde: c'est à genoux, à deux genoux que je vais te demander pardon, noble femme, cœur généreux, angélique créature! Et j'ai pu t'offenser! toi... toi toujours si résignée, si douce... Oh! encore une fois pardon... pardon.

— Je vous le disais bien, mon Gontran, mon bien-aimé, que vous me demanderiez pardon... Mais, hélas! je le sens... je ne puis plus vous l'accorder; il faudrait me souvenir de l'offense, et je ne m'en souviens plus.

— Ah! Mathilde! Mathilde! j'ai été bien coupable, — s'écria Gontran en secouant tristement la tête — Mais, croyez-moi, ç'a été de la légèreté, de l'inconséquence; mais mon cœur, mon amour, ma vénération étaient à vous... toujours à vous... Maintenant de nouveaux devoirs me dictent une conduite nouvelle, vous verrez... oh! vous verrez, mon amie... combien je serai digne du bonheur qui nous arrive. Combien vous serez sacrée pour moi... Mathilde!... Mathilde!... — ajouta-t-il en baisant mes mains avec ivresse. — Oh! croyez-moi, ce moment m'éclaire; jamais je n'ai mieux senti tout ce que vous valiez et combien j'étais peu digne de vous... Je vous le jure, Mathilde, je vous aime maintenant plus passionnément peut-être que lors de ces beaux jours de Chantilly, que vous regrettez toujours, pauvre femme... Maintenant, je dis comme vous... si vous ne pouvez plus me pardonner l'offense, parce que vous l'avez oubliée, moi je ne puis vous demander grâce, parce que je ne puis plus croire que je vous aie jamais offensée.

— Oh! Gontran... Gontran, voilà votre cœur, votre langage... c'est vous, je vous reconnais... O mon Dieu, mon Dieu, donnez-moi la force de supporter tant de bonheur...

— Oui, oui, c'est moi, ton ami, ton amant, Mathilde... ton amant, qui n'étais pas changé; non, non, je te le jure; mais, grâce à toi, j'étais si heureux, si heureux, que je ne pensais pas plus à ce bonheur que je te devais qu'on ne pense à remercier Dieu de la vie qui s'écoule heureuse et facile; et puis, si j'étais quelquefois insouciant, capricieux, fantasque, il faut vous le reprocher, mon bon ange, ma bien-aimée : oui, j'étais comme ces enfants gâtés que, dans sa tendresse idolâtre, une mère ne gronde jamais! pour leurs plus grandes fautes, elle n'a

que des sourires ou de douces remontrances... et encore... non... — reprit-il avec une grâce touchante, — non... je cherche à m'excuser, à affaiblir mes torts, et c'est mal... j'ai été égoïste, dur, indifférent, infidèle; j'ai pendant quelque temps méconnu le plus adorable caractère qui existât au monde... O Mathilde! je ne crains pas de charger le passé des plus noires couleurs... l'avenir m'absoudra.

— Ne parlons plus de cela, Gontran; parlons de *lui*, de notre enfant : quels seront vos projets? Quelle joie, quelle félicité! Si c'est un garçon, comme il sera beau! si c'est une fille, comme elle sera belle! Il aura vos yeux; elle aura votre sourire et de si beaux cheveux bruns, des joues si roses, un petit col si blanc, de petites épaules à fossettes... Ah! Gontran, je délire; tenez, je suis folle... Je ne pourrai jamais attendre jusque-là! — m'écriai-je si naïvement que Gontran ne put s'empêcher de sourire.

— Dites-moi, — reprit-il tendrement, — que préférez-vous? voulez-vous rester ici... encore quelque temps, ou bien nous en aller nous établir à Paris?... Dites, Mathilde... ordonnez... maintenant je n'ai plus de volonté.

— Maintenant, au contraire, mon ami; il faut que vous en ayez et pour vous et pour moi, car je vais être tout absorbée par une seule pensée... mon enfant. Hors de cette idée fixe, je ne serai bonne à rien.

— Puisque vous me laissez libre, je réfléchirai à ce qui sera convenable, ma bonne Mathilde... j'y aviserai.

— Ce que vous ferez sera bien fait, mon ami. entre autres considérations, n'est-ce pas? vous consulterez l'économie : car maintenant il nous faut être sages... Nous ne sommes plus seuls... il faut songer dès à présent à la dot de ce cher enfant; et, du temps où nous vivons, l'argent est tant... que la richesse est une chance de bonheur de plus. Voyons, mon ami, comment réduirons-nous notre maison?

— Nous y songerons, Mathilde; vous avez raison. Quel bonheur de remplacer un luxe frivole et inutile par une touchante prévoyance pour l'être qui nous est le plus cher au monde! Ah! jamais nous n'aurons été plus heureux d'être riches.

— Tenez, mon ami, quand je pense que chacune de mes privations pourrait augmenter le bien-être de notre enfant... j'ai peur de devenir avare.

— Chère et tendre amie, soyez tranquille... Je sens, comme vous, tous les devoirs qui nous sont imposés maintenant... Je ne manquerai à aucun d'eux. Comme vous, Mathilde, cette nuit m'a changé, —

ajouta Gontran avec un accent de grâce et de tendresse inimitable.

Mon mari parlait alors sincèrement; je connaissais assez sa physionomie pour y lire l'expression la plus vraie, la plus touchante.

Quand il m'exprimait ses regrets de m'avoir tourmentée, il disait vrai : les cœurs les plus durs, les caractères les plus impitoyables, ont souvent d'excellents retours; à plus forte raison Gontran était capable d'un généreux mouvement : il n'était point méchant, mais gâté par trop d'adorations.

Encore une fois, je suis certaine qu'alors mon mari redevint pour moi-ce qu'il était au moment de mon mariage.

J'étais si forte de cette conviction, il me paraissait si naturel que le goût passager que mon mari avait eu pour Ursule se fût subitement éteint par la révélation que je venais de lui faire, que, sans la moindre hésitation, sans le moindre embarras, je dis à Gontran :

— Maintenant, mon ami, comment allons-nous éloigner Ursule?

A cette question naïve, Gontran me regarda en rougissant de surprise.

— Cela vous étonne, de m'entendre ainsi parler de ma cousine, — lui dis-je en souriant, — rien n'est pourtant plus simple : je ne ressens à cette heure aucune animosité, aucune jalousie contre elle; je n'ai pas le temps, je suis trop heureuse! Elle a été coquette avec vous, vous avez été empressé près d'elle, je pardonne tout cela : ce sont des étourderies de *jeunesse* dont vous ne vous souvenez plus maintenant, mon tendre ami; je désire seulement que, vous qui avez tant de tact et d'esprit, vous trouviez un moyen d'éloigner Ursule, sans dureté, sans trop la blesser : car, malgré moi, je ne puis m'empêcher de la plaindre; un moment, peut-être, elle aura cru que vous l'aimiez.

Gontran me regarda d'un air interdit, il semblait croire à peine ce qu'il entendait.

Après un moment de silence, il s'écria :

— Toujours grande, toujours généreuse; ah! je serais le plus coupable des hommes si j'oubliais jamais votre conduite dans cette circonstance. Oui, vous avez raison, Mathilde, j'expierai ces étourderies de jeunesse comme je le dois. Il faut que votre cousine parte... qu'elle parte le plus tôt possible; non que je doute de ma résolution, mais parce que sa vue vous deviendrait pénible une fois votre premier enivrement passé.

— Vous dites vrai, mon ami... vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même. Si vous saviez... j'ai tant souffert à cause

d'elle... Mais, tenez... Gontran, ne parlons plus de cela... tout est oublié... Il sera facile à Ursule de déterminer son mari à quitter Maran, il n'a pas d'autre volonté que la sienne... Mais... — ajoutai-je en hésitant, — comment ferez-vous pour amener Ursule à cette résolution?

— Rien de plus simple, je lui dirai tout avec franchise et loyauté.

— Vous lui direz...

— Je lui dirai qu'elle et moi nous avons été des fous, que nous avons risqué de compromettre gravement, elle, la tranquillité du meilleur des hommes, moi, le repos de la plus tendre, de la plus adorable des femmes... Je lui dirai que nos imprudences ont effrayé vos soupçons, que pour rien au monde je ne voudrais vous causer le moindre chagrin; je lui dirai enfin que je la supplie de décider son mari à partir.

Je gardai un moment le silence; malgré ma foi dans l'amour de Gontran, dans ma supériorité sur Ursule, il m'était pénible de songer que mon mari allait encore avoir un entretien secret avec ma cousine.

Hélas! à cette pensée, tous mes ressentiments jaloux se réveillèrent malgré moi.

Je dis à Gontran avec émotion : — Pour décider Ursule à partir, il faudra donc que vous lui demandiez un rendez-vous?

— Sans doute...

— Eh bien! je vous l'avoue, Gontran, cette idée m'est cruelle.

— Allons, — reprit-il en souriant, — il faudra que j'aie plus de courage que vous... Comment faire pourtant, ma pauvre Mathilde?

— Je ne sais...

— Je n'ose vous proposer de parler vous-même à votre cousine.

— Non; cela me ferait mal, je le sens. Un tel avis de ma part l'humilierait amèrement; je ne puis oublier qu'elle a été mon amie... ma sœur.

— Que faire donc? je lui écrirais bien... mais cela est dangereux... et puis il y a mille choses qu'on peut dire et qu'on ne peut écrire; des objections auxquelles on répond de vive voix, et que l'on ne peut détruire que par une longue correspondance.

Après avoir rêvé quelque temps, Gontran s'écria tout rayonnant de joie :

— Oh! Mathilde... Mathilde... quelle bonne idée! voulez-vous une double preuve de ma loyauté et de mon désir de vous faire oublier les chagrins que je vous ai causés?

— Comment cela?

— Cachée quelque part, d'où vous puissiez tout voir et tout entendre, assistez à cet entretien dont votre jalousie s'effraie.

— Gontran... que dites-vous... Ah! cette épreuve...

— N'a rien qui doive alarmer... Une dernière fois, Mathilde, mon ange bien-aimé, je veux tout vous dire, tout vous confier... être aussi franc que vous êtes généreuse... Pardonnez-moi si je vous froisse;

j'en aurai le courage, car au moins ce loyal aveu détruira, j'en suis sûr, vos craintes exagérées... Vous verrez que j'ai été plus imprudent, plus léger que coupable. Vous verrez que si Ursule a été pour moi très-coquette, que si, de mon côté, je suis sorti des bornes de la simple galanterie, elle n'a pas à rougir d'une faute grave et irréparable... Eh bien! oui, hier, après cette curée aux flambeaux, en plaisantant j'ai passé mon bras autour de sa taille, j'ai voulu l'embrasser; c'était une légèreté condamnable, je le sais, quoiqu'elle pût peut-être s'excuser par la familiarité qu'autorise la parenté.

— Et à Rouvray... Gontran?

— A Rouvray, comme ici, j'ai fait à Ursule de ces compliments qu'on adresse à toutes les femmes... je lui ai dit qu'elle était charmante, que j'aurais un vif plaisir à la voir long-temps chez nous; elle a accueilli ces galanteries avec coquetterie, mais en riant, et sans y voir plus de sérieux qu'il n'y en avait, je vous l'assure... Voilà toute ma confession : Mathilde... pardon, encore pardon.

— Je vous remercie, au contraire, de ces aveux qui me rassurent, mon ami; il vaut mieux connaître la vérité, quelque pénible qu'elle soit, que de s'épouvanter de fantômes souvent plus effrayants que la réalité.

— Aussi, Mathilde, maintenant je vous jure sur l'honneur, sur ce que j'ai de plus cher au monde, sur vous, enfin! que dans cet entretien j'aborderai votre cousine avec un cœur tout rempli de vous, de votre bonté, de votre générosité, que je ne dirai pas une parole sans songer aux larmes que je vous ai fait verser, noble et angélique créature! je vous jure enfin que ce goût passager dont je vous ai fait l'aveu s'est évanoui devant l'intérêt si sacré, si puissant, qui rend nos liens plus étroits encore... Mathilde... Mathilde... je serais le dernier des hommes, si l'état dans lequel vous êtes ne suffisait pas pour me commander les plus tendres soins, les plus chers respects : croyez-moi, assistez donc sans crainte à cet entretien, Mathilde, je suis fier de vous prouver que je sais au moins expier les fautes que j'ai commises.

— Oh! je vous crois, je vous crois, mon Gontran bien-aimé; je m'abandonne à vos conseils : oui, j'aurai le courage de cette épreuve.

— Merci... oh! merci, Mathilde, de me permettre de me justifier ainsi, mais je ne veux pas que vous conserviez le moindre doute; l'amour est soupçonneux, je le sais : malgré vous il vous resterait peut-être l'arrière-pensée que j'ai prévenu Ursule, que...

— Ah! Gontran, vous me jugez bien mal.

— Non, non, ma pauvre Mathilde, laissez-moi faire; plus l'explication vous semblera franche, loyale, imprévue, plus vous serez satisfaite. Écoutez-moi donc... vous allez dire à Blondeau de prier votre cousine de venir vous trouver ici. Vous vous mettrez là, dans le cabinet de votre alcôve; cette porte vitrée entr'ouverte, un coin de ce rideau soulevé, vous permettront de tout voir, de tout entendre. Votre cousine viendra; je lui dirai que vous venez de sortir, que vous la priez de vous excuser et de venir la retrouver dans le pavillon du parc. Pendant quelques moments je la retiendrai ici, puis elle sortira pour aller vous chercher. Alors paraissant hors de votre cachette...

— Alors je tomberai à vos genoux, Gontran, pour vous remercier mille fois de m'avoir rendu en un jour tous les bonheurs que je croyais avoir perdus.

Ainsi que l'avait désiré mon mari, Blondeau alla chercher Ursule.

J'entrai avec un grand battement de cœur dans un des cabinets de l'alcôve; les tendres assurances de Gontran, sa loyauté, tout devait m'empêcher de ressentir la moindre crainte, et pourtant un moment encore j'hésitai.

Il me sembla que je jouais un rôle indigne de moi en assistant ainsi invisible à cet entretien.

Je l'avoue, mes irrésolutions cessèrent, moins dans l'espoir de voir humilier ma rivale que dans l'espoir ardent et inquiet d'assister à une scène si étrange, si nouvelle pour une femme.

Je connaissais le ton plaintif et mélancolique d'Ursule, je m'attendais à la voir fondre en larmes lorsque mon mari lui signifierait son intention.

Jugeant de l'amour qu'elle devait ressentir pour Gontran par l'amour que j'éprouvais pour lui, je prévoyais que cette scène allait être cruelle pour ma cousine; soit faiblesse, soit générosité, je ne pus m'empêcher de la plaindre.

J'allai même jusqu'à craindre que Gontran, excité par ma secrète présence, ne se montrât trop dur envers elle. Quel réveil pour cette malheureuse femme qui l'aimait tant sans doute et qui se croyait tant aimée!...

Encore à cette heure je suis convaincue que mon mari était alors sincère dans sa détermination de sacrifier un caprice passager à l'affection sainte et grave que je méritais... Une seule crainte vint m'assaillir : Ursule était si rusée, si adroite; elle savait donner à sa voix, à ses larmes une si puissante séduction, que peut-être la résolution de mon mari ne résisterait-elle pas à l'expression de sa douleur touchante.

Ces réflexions m'étaient venues plus rapides que la pensée.

J'entendis les pas légers d'Ursule.

Je me retirai dans ma cachette.

CHAPITRE II.

L'ENTRETIEN.

Ursule, en entrant dans ma chambre, parut surprise de ne pas m'y voir.

Son visage était souriant et gai; la physionomie de Gontran était, au contraire, froide et réservée.

Il se tenait debout près de la cheminée, où il s'accoudait.

Ursule, après avoir fermé la porte, lui dit :

— Comment, c'est vous! où est donc Mathilde?

— Elle a été obligée de descendre à l'instant pour répondre aux réclamations d'un de ses pauvres; elle vous prie de l'excuser, et d'aller la rejoindre tout à l'heure dans le pavillon du parc...

Ursule me parut d'abord étonnée de l'accueil glacial de mon mari; puis elle sourit, lui fit une profonde révérence d'un air moqueur en lui disant :

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu m'apprendre où je pourrai rencontrer madame la vicomtesse de Lancry; je suis désolée d'avoir troublé vos graves méditations.

Ursule fit un pas vers la porte.

— Un mot, je vous prie, — dit Gontran.

Ursule, qui allait sortir, s'arrêta, retourna lentement la tête, jeta à Gontran un long regard rempli de malice et de coquetterie, leva en l'air son joli doigt d'un air menaçant et lui dit :

— Un mot... soit, mais pas plus... je sais qu'il est très-dangereux de vous écouter... plus encore peut-être que de vous regarder. Voyons, vite, ce mot, mon beau, mon ténébreux cousin...

— Ce que j'ai à vous dire est grave et sérieux, madame.

— Vraiment, monsieur, c'est grave, c'est sérieux? Eh bien! j'en suis ravie; cela contrastera avec votre folie et votre étourderie habituelle. Voyons, dites, je vous écoute.

— Lorsque je vous vis à Rouvray, — dit Gontran, — il y a deux mois, je ne pus vous cacher que je vous trouvais charmante.

— C'est la vérité, monsieur et cher cousin, et j'ai souvenance que, dans certaine allée de charmille, vous me fîtes même une déclaration... assez impertinente, à laquelle je répondis comme je devais le faire, en me moquant de vous. Voyons, continuez; votre gravité sentencieuse, cérémonieuse, m'amuse et m'intrigue infiniment... où voulez-vous en venir?

Gontran jeta un coup d'œil satisfait du côté de la porte du cabinet où j'étais, et reprit :

— A votre arrivée ici, je vous ai dit tout le plaisir que j'avais à vous revoir.

— Tout le *bonheur*, mon cher et beau cousin, tout le *bonheur*, s'il vous plaît; vos moindres paroles sont, hélas! gravées là en caractères ineffaçables, — dit Ursule en appuyant sa main sur son cœur et en regardant mon mari d'un air ironique.

Gontran parut presque contrarié de ce sarcasme, fronça légèrement les sourcils, et reprit d'un ton ferme :

— Je suis ravi, madame, que vous soyez en train de plaisanter; la tâche que j'ai à remplir me sera moins difficile.

— Voyons, vite, vite; je suis sur des charbons ardents, mon cher cousin; je brûle de savoir la conclusion de tout ceci, et à quoi sera bon ce résumé solennel de notre... comment dirai-je? de notre amour... non, certes, vous avez trop et trop peu pour m'inspirer ce sentiment... disons donc de notre coquetterie, c'est, je crois, le mot... Trouvez-vous?

— Soit, madame... — reprit Gontran, — je continuerai donc ce résumé de notre... de notre coquetterie. A votre arrivée à Maran, je vous ai dit tout le bonheur que j'avais de vous revoir, tout mon espoir de voir votre séjour ici se prolonger.

— Cela est encore vrai, beau cousin; nous avons le lendemain fait une charmante partie de chasse : vous m'avez même un peu gron-

dée... très-tendrement, il est vrai, de ce que je semblais préférer le bruit retentissant des trompes à vos amoureuses déclarations... et j'avoue à ma honte que je méritais beaucoup vos reproches; il n'y avait pour moi rien de plus ravissant, de plus nouveau surtout, que ces fanfares éclatantes qui résonnaient fièrement au fond des bois.

— Et sans doute une déclaration n'avait pas pour vous le même attrait de nouveauté. L'aveu est naïf, — dit Gontran en souriant.

Ursule regarda fixement mon mari, cambra, redressa sa jolie taille, comme si elle eût obéi à un secret mouvement d'admiration pour elle-même, secoua légèrement son front hardi pour faire onduler les longues boucles de sa chevelure brune, et répondit avec un sourire moqueur, presque méprisant :

— Mon cher cousin, j'ai dix-huit ans à peine, et on m'a déjà bien souvent dit que j'étais charmante; vous me pardonnerez donc d'être un peu blasée sur les déclarations. Depuis long-temps mon oreille est faite à ce ramage flatteur et banal, et vous n'avez pas malheureusement éveillé dans mon âme des sensations aussi inconnues que ravissantes; je ne doute pas que vous ne soyez un très-excellent Pygmalion, mais le marbre de Galatée s'était assoupli et animé avant que votre tout-puissant regard eût daigné s'abaisser sur une pauvre provinciale comme moi...

Mon étonnement était à son comble.

C'était Ursule qui s'exprimait ainsi : elle autrefois si éplorée, si incomprise, et parlant toujours de sa tombe prochaine...

C'était Ursule qui parlait à Gontran avec ce dédain moqueur, à lui dont les succès avaient été si nombreux, à lui si recherché, si adoré par les femmes les plus à la mode!

Gontran semblait non moins surpris que moi de ce langage railleur.

Néanmoins je vis avec joie qu'il ne m'avait pas trompée.

Il avait pu être léger, inconsidéré auprès d'Ursule; mais il avait été préservé d'un sentiment plus vif par la froide coquetterie de ma cousine.

Ursule reprit avec la même ironie :

— Qu'avez-vous, mon cher cousin? vous semblez contrarié.

— C'est qu'aussi, madame, je ne vous ai jamais vue si moqueuse.

— C'est qu'aussi, monsieur, je ne vous ai jamais vu si solennel.

— Vous avez raison, — dit Gontran en souriant, — il s'agit de folies, de quelques galanteries sans conséquence échangées entre un homme et une femme du monde, et je prends en vérité un air magis-

tral par trop ridicule. Eh bien donc, ma jolie cousine, vous souvenez-vous qu'hier soir, après la curée aux flambeaux, j'ai été assez peu maître de moi pour vouloir enlacer cette taille charmante et effleurer cette joue si fraîche et si rose... eh bien! je viens vous demander pardon de cette audace, vous supplier d'oublier cette folie... J'avais cédé à un entraînement passager... j'avais un moment confondu la familiarité de la parenté avec un sentiment plus tendre, et je viens...

Ursule interrompit mon mari par un éclat de rire et s'écria :

— Vous venez me demander pardon... mais il n'y a véritablement pas de quoi, mon cher cousin... Votre vertueuse candeur s'alarme à tort, je vous le jure... Votre audace a été fort innocente... car votre bouche a effleuré, non pas cette *joue si fraîche et si rose*, mais la barbe de mon bonnet. Quant à cette taille charmante que vous avez *enlacée* à peu près malgré moi, c'est une faveur que s'accorde au bal le premier valseur venu, et je ne vois pas qu'elle soit assez flatteuse pour que vous en ayez des remords : hier soir je n'ai pas joué la pudeur offensée, parce qu'il m'eût fallu me plaindre ou me fâcher d'un procédé de mouvais goût; dans une circonstance pareille, une honnête femme se résigne et se tait.

Sans doute, l'amour-propre de Gontran fut blessé de ces railleries, car, oubliant ma présence, il s'écria presque avec chagrin :

— Comment, madame, votre silence était de la résignation, de l'indifférence?

— A ce point, mon cher cousin, que je me rappelle, hélas! jusqu'aux plus petits détails des tristes suites de votre audace.

— Comment cela?

— Certainement, j'avais la main droite sur la grille du balcon, et, en la retirant, j'ai déchiré la valencienne de mon mouchoir.

— Cela prouve, — dit Gontran avec impatience, — madame, que vous avez une excellente mémoire...

— Cela ne prouve pas du tout en faveur de ma mémoire, mon cousin, mais cela prouve en faveur de l'angélique pureté de mes sentiments à votre égard...

— Madame!...

— Mais sans doute, voyons sérieusement : est-ce que si mon silence eût été du trouble... est-ce que si je vous avais aimé... j'aurais remarqué tout cela?... est-ce que j'aurais attendu que vos lèvres effleurassent mes joues, que votre bras pressât ma taille, pour être saisie d'une de ces émotions subites, muettes, profondes, qui nous enivrent

L'ENTRETIEN.

et vous égarent? Eh! mon Dieu!... à peine votre main eût-elle touché ma main qu'une sensation électrique, rapide comme la foudre, eût bouleversé ma raison, mes sens!... Presque sans le savoir, sans y penser, malgré moi enfin... je serais tombée dans vos bras; et je m'y serais réveillée sans me souvenir de rien, mais encore toute frémissante d'une émotion délirante, inconnue, qu'aucune expression ne pourrait traduire!

Malheur! malheur! jamais je n'oublierai l'accent ému, passionné, avec lequel Ursule prononça ces derniers mots; jamais je n'oublierai la rougeur qui un instant enflamma son visage comme un reflet de pourpre; jamais je n'oublierai le regard à la fois vague, brûlant, noyé

de volupté, qu'elle jeta au ciel comme si elle eût ressenti ce qu'elle venait de dépeindre.

Malheur! malheur! jamais je n'oublierai surtout avec quelle admiration ardente Gontran la contempla pendant quelques minutes : car elle était belle... oh! bien belle ainsi; elle était belle, non sans doute d'une beauté chaste et pure, mais de cette beauté sensuelle qui a, dit-on, tant d'empire sur les hommes.

Malheur! malheur! je vis sur les traits de Gontran un mélange de douleur, de colère, d'entraînement involontaire, qui me dit assez qu'il était au désespoir de n'avoir pas fait éprouver à Ursule des émotions qu'elle racontait avec une éloquence si passionnée.

Ma terreur de cette femme augmenta : je fus sur le point de sortir de ma retraite, d'interrompre cette scène; mais, emportée par une âpre curiosité, inquiète d'entendre la réponse de Gontran, je restai immobile.

Mon mari semblait fasciné par le regard d'Ursule; il reprit avec amertume :

— En vérité, madame, voici une théorie complète; heureux celui qui la mettra en pratique! Avec vous je vois avec plaisir que j'étais encore moins infidèle envers ma femme que je ne l'avais cru; je m'en applaudis sincèrement, je vous remercie d'être au moins franchement coquette avec moi.

Ursule partit d'un nouvel éclat de rire et reprit :

— Mon Dieu! de quel air découragé votre solennité me parle de sa fidélité conjugale! on dirait que vous éprouvez le remords d'une bonne action, et que vous êtes désespéré de vous trouver si peu coupable...

— Il est vrai, ma chère cousine, je me croyais un peu moins innocent... et je vous croyais un peu plus ingénue...

— Tenez, décidément vous êtes furieux...

— Moi! vous vous trompez, je vous le jure.

— Vous êtes furieux... vous dis-je... Ah! vous avez cru, mon cher cousin, que vous n'aviez qu'à paraître pour me plaire, pour me subjuguer : mais, j'y pense, — ajouta-t-elle en redoublant d'éclats de rire, — vous avez pensé, j'en suis sûre, que, blessée d'un trait mortel dès avant mon mariage, lors de votre présentation à Mathilde, et *reblessée* lors de votre passage à Rouvray, je n'avais jamais eu qu'un but, qu'une pensée, celle de venir vous rejoindre ici ou à Paris... que, dans mon empressement à vous faire ma cour, à me ménager de lon-

gues entrevues avec vous, j'avais bravement appris à monter à cheval, au risque de me casser le cou, le tout pour mériter un de vos regards, pour vous faire dire en vous-même : — Pauvre petite, quel dévouement, quel courage! — ou bien encore... — Ah! les femmes, les femmes! quand un de ces démons s'est mis en tête de nous séduire, il y réussit toujours. — Quant à cela, entre nous, mon pauvre cousin, vous n'avez pas eu tout à fait tort; car je crois que je vous ai fort séduit... seulement je ne l'ai pas fait expres...

— Je vois que je ne suis pas le seul à qui l'on puisse reprocher quelque vanité, — dit Gontran de plus en plus piqué.

— Comment! — reprit Ursule dans un nouvel accès de gaieté, — vous croyez qu'on ne peut sans vanité prétendre à votre cœur? pour vous, qui voulez me donner une leçon de modestie, l'aveu est piquant. Eh bien! je vous avoue que, tout en étant certaine de vous avoir séduit, je n'en suis pas plus fière...

— Ainsi vous me croyez très-amoureux de vous?

— Je vous crois plus amoureux de moi aujourd'hui que vous ne l'étiez hier. Je crois que vous le serez demain encore plus qu'aujourd'hui...

— Et quelle sera la fin de cette passion toujours croissante, charmante prophétesse?...

— Pour moi, un immense éclat de rire... pour vous, peut-être, toutes sortes de désespoirs... Car, vous devez savoir cela par expérience, seigneur Don Juan; s'il y a passion d'un côté, ordinairement il y a de l'autre indifférence ou dédain : aussi ce qui m'empêchera de jamais répondre à votre amour... ce qui vous fait un tort irréparable à mes yeux, c'est tout simplement... votre amour...

— Vous maniez à merveille le paradoxe, madame, et je vous en fais mon compliment...

— Ceci vous semble paradoxal, c'est tout simple; on est si peu habitué à entendre des vérités *vraies* qu'elles paraissent toujours des paradoxes : au risque de passer pour folle, je vous dirai donc que vous m'aimez non-seulement parce que je suis jeune et jolie, mais parce que votre orgueil, votre vanité s'irrite de ce que, malgré vos succès passés, je ne me rends pas à vos irrésistibles séductions.

— Madame, — s'écria Gontran, — de grâce... parlons un peu moins de moi...

— Vous avez raison, mon cousin, nous voici bien loin de la conversation que nous devions avoir ensemble; où en étions-nous donc?...

Ah... oui. C'est cela : vous me demandiez humblement pardon d'avoir été assez audacieux pour embrasser la barbe de mon bonnet et pour me prendre la taille ni plus ni moins que le plus oublié de mes valseurs de l'an passé!

Au lieu de répondre à Ursule, Gontran garda un moment le silence ; puis il lui dit avec un sourire contraint :

— Vous réunissez sans doute, madame, les qualités les plus rares : vous avez certainement le droit de vous montrer difficile, dédaigneuse... Mais pourrait-on savoir au moins de quelles perfections inouïes, de quels surprenants avantages devrait être doué celui qui pourrait prétendre au bonheur inespéré de vous plaire?

— Savez-vous, mon cousin, que vous êtes très-fantasque?

— Comment cela?

— A l'instant même, vous me priiez assez aigrement de ne plus vous mettre en question, et voici que vous recommencez de plus belle à parler de vous-même.

— Moi... au contraire...

— Me demander avec une ironie si transparente de quels dons surnaturels il faut être doté pour me plaire, n'est-ce pas me demander clairement pourquoi vous ne me plaisez pas du tout, vous qui réunissez tant de séductions irrésistibles?... Eh bien... vous le voyez, si je vous réponds, vous allez me reprocher encore, comme tout à l'heure, de changer un grave entretien en dissertations amoureuses...

— Non, non... nous reprendrons cet entretien... Mais, voyons, dites..... Je suis très-curieux de connaître l'idéal que vous avez rêvé.

— Mon idéal! à quoi bon, mon pauvre cousin? il en est de tous ces héros rêvés par les jeunes filles comme des réponses préparées d'avance : l'on dit tout le contraire de ce qu'on voulait dire, et l'on adore tout le contraire de ce qu'on avait rêvé. Pourtant il est une première condition sur laquelle je serais inflexible : celui que j'aimerais devrait être complétement libre; en un mot, garçon.

— Et pourquoi frapper les maris de cet implacable ostracisme?

— D'abord parce que je ne daignerais pas régner sur un cœur partagé; ensuite il y a quelque chose de ridicule dans l'allure d'un mari galantin : c'est un être amphibie qui participe à la fois de l'écolier en vacances et du père de famille révolté; et puis vous allez trouver cela stupide, mais il me semble qu'un mari galant ressemble toujours à un prêtre marié...

— Le portrait n'est assurément pas flatteur, — dit Gontran en se contenant à peine.

— Ainsi vous, — reprit Ursule, — vous, par exemple, mon cher cousin, vous avez ainsi perdu tout votre ancien prestige ; et encore, non, même garçon, vous auriez en vous trop... et trop peu... pour me séduire : oui, certainement. Car, après tout, qu'est-ce que vous êtes? un grand seigneur très-aimable, très-spirituel, d'une figure charmante et d'une irréprochable élégance. Or, entre nous, mon amour aurait des visées... ou plus hautes, ou plus basses.

— En vérité, ma cousine, aujourd'hui vous parlez en énigmes.

— En vérité, mon cousin, aujourd'hui vous êtes bien peu intelligent. Eh bien donc, oui, il me faut, à moi, un esclave ou un maître ; vous ne pouvez être ni l'un ni l'autre : vous n'avez ni le dévouement naïf qui intéresse, ni la supériorité qui trouble et qui soumet... Qu'un être simple, bon, inoffensif m'adorât, par exemple, avec l'idolâtrie opiniâtre du sauvage pour son fétiche, je pourrais ressentir pour cet être aveuglément confiant cette sorte de compassion affectueuse qu'on a pour un pauvre chien soumis, tremblant, qui ne vous quitte pas du regard, qui lèche la main qui le frappe, et qui est encore trop heureux de revenir en rampant servir de coussin à vos pieds lorsque, par colère ou par caprice, vous l'avez brutalement chassé... Mais si je rencontrais jamais un de ces hommes qui, par je ne sais quelle mystérieuse puissance, s'imposent en despotes du premier regard, avec quelle humble et tendre soumission je m'abaisserais devant lui! avec quelle idolâtrie, moi si impérieuse, je l'adorerais à mon tour! comme j'enchaînerais ma pensée, ma volonté, ma vie à la sienne! A genoux, toujours à genoux devant mon souverain, devant mon dieu, joie, douleur, espérance, désespoir, tout viendrait de lui... et retournerait à lui... Pour qu'il daignât seulement me dire : *Viens*... je serais humble, résignée, lâche, criminelle, que sais-je?... Car la jalousie d'un tel amour peut arriver à la frénésie... à la férocité : tenez... à cette pensée, oh! à cette pensée, j'ai peur.

En disant ces derniers mots d'une voix brève, Ursule baissa son visage assombri et parut rêveuse.

Gontran était stupéfait.

J'étais épouvantée.

Après quelques moments de silence, Ursule passa la main sur son front, comme pour chasser les idées qui semblaient l'avoir tristement préoccupée, et dit en souriant à mon mari, qui la regardait presque

avec stupeur : — Vous le voyez donc bien... vous ne pouvez être ni mon esclave ni mon maître. Nous ne pouvons qu'être amis, et encore

ce serait difficile; vous êtes trop homme du monde pour me pardonner vos maladroites déclarations et votre insuccès près de moi. Tout bien considéré, il ne nous reste guère que la chance d'être ennemis à peu près irréconciliables. Ne trouvez-vous pas cette conclusion fort originale? qui aurait dit que notre conversation devait prendre cette tournure-là?

— Sans contredit, madame, — répondit machinalement Gontran, comme s'il eût encore été sous le coup de cet étrange entretien; — sans contredit, cela est fort original. Mais alors puis-je vous demander pourquoi vous avez bien voulu nous consacrer quelque temps?

Avec cette mobilité d'impressions qui la caractérisait, Ursule se mit

de nouveau à rire aux éclats en regardant Gontran avec étonnement et s'écria :

— Ah çà ! devenez-vous décidément fou, mon cousin? Est-ce déjà votre passion pour moi qui vous trouble la raison? Comment, vous voulez être le but incessant où tendent toutes mes pensées ! Vous ne comprenez rien à mon voyage ici, parce qu'il n'a pas pour but de vous dire : *Je vous aime!* Mais rappelez donc vos esprits : ce n'est pas du tout à vous, mais à ma chère Mathilde, que je veux consacrer le temps que je passerai à Maran. Mon Dieu ! quelle figure vous me faites ! Que les hommes sont singuliers ! Je vous aurais avoué que depuis long-temps je méditais le dessein perfide de vous enlever à votre femme que vous auriez trouvé cette indignité toute naturelle, tandis que vous voilà très-contrarié de me voir respecter si scrupuleusement les lois sacrées de l'amitié que vous venez vous-même invoquer.

— Madame...

— Allons, allons, rassurez-vous, je ne veux pas me faire meilleure que je ne le suis ; c'est beaucoup plus mon éloignement pour les gens mariés en général et mon peu de penchant pour vous en particulier qui me défend de toute mauvaise tentation... Sans doute, j'aime Mathilde de tout mon cœur ; mais si une puissance irrésistible m'eût entraînée vers vous, malgré moi j'aurais trahi la confiance de ma meilleure amie... Après cela, — reprit Ursule en souriant de ce rire sarcastique qui donnait à sa physionomie un caractère si insolent et si dédaigneux, — j'offre des chances de combat égales ; je suis vulnérable aussi : moi aussi j'ai un mari... qu'on le séduise... c'est de bonne guerre. Mais assez de folies comme cela, mon cher cousin. Maintenant, parlons raison, quel est ce *mot* que vous avez à me dire, et pourquoi me retenez-vous ici? Mathilde s'impatiente et m'attend peut-être.

Gontran semblait poussé à bout par les railleries d'Ursule. Il lui répondit brusquement :

— C'est justement de Mathilde que je voulais vous parler, madame ; quoique je sois un de ces êtres amphibies assez ridicules qu'on appelle *maris*, ma femme a pour moi un attachement profond, sincère, inaltérable.

— Et elle a parfaitement raison, et fait preuve du meilleur goût ; je ne médis des maris que comme amants : hors ces prétentions-là, ils possèdent toutes sortes d'agréments... conjugaux ; et vous avez, vous, mon cousin, personnellement, tout le charme nécessaire pour plaire à votre femme.

— C'est parce que je désire continuer de plaire à ma femme, madame, que je serais désolé de lui causer un chagrin violent; elle est assez jeune, assez aveuglée pour m'aimer passionnément, pour tenir à mon amour comme à sa vie... Mais comme elle n'a pas de ces confiances exorbitantes qui font croire qu'on ne peut manquer de nous adorer... comme elle est surtout remplie de la plus charmante modestie, elle redoute certaines comparaisons... sans doute très-dangereuses; et quoique je sois, je l'avoue humblement, un soupirant fort à dédaigner pour vous... elle veut bien craindre...

Ursule interrompit Gontran : — Toutes ces périphrases veulent dire que Mathilde est jalouse de moi, n'est-ce pas? Voilà donc ce grand secret... Quelle bonne folie!

— J'ai eu l'honneur de vous dire, madame, que rien n'était plus sérieux... Le repos de Mathilde m'est cher avant toutes choses.

— J'en suis convaincue... et vous pouvez, ce me semble, la rassurer mieux que personne, mon cher cousin; quant à moi, je serais désolée de lui causer le moindre chagrin à votre sujet : ce serait impardonnable... je n'aurais ni le plaisir du remords... ni le remords du plaisir.

— Malheureusement, madame, Mathilde a plus que des soupçons, elle a des certitudes. Hier, après la curée sur la terrasse... elle a vu...

— Que vous avez embrassé mon bonnet! mais c'est charmant... j'en suis ravie, j'ai justement une petite vengeance à tirer d'elle pour lui apprendre à croire aux apparences; laissons-la un jour ou deux dans son erreur, et puis nous la détromperons, et je lui dirai : — Voyez-vous, méchante cousine, qu'il ne faut jamais croire à ce qu'on voit!

— Ne pas détromper Mathilde, madame! mais la malheureuse enfant en mourrait. Vous ne connaissez donc pas la noblesse, la candeur angélique de son âme... Vous ne savez donc pas avec quelle sainte ardeur elle m'aime... Oh! Mathilde n'est pas une de ces femmes froidement railleuses, qui, parce qu'elles ne sentent rien, affectent de mépriser des sentiments qu'elles sont incapables de comprendre ou d'apprécier... Non... non... Mathilde n'est pas de ces...

— De ces femmes abominables... de ces monstres de perfidie, qui ont l'effronterie de ne pas vouloir prendre pour amant le mari de leur amie intime! — dit Ursule en interrompant mon mari et recommençant de rire aux éclats...

Gontran semblait au supplice. Ursule continua :

— Mon Dieu, que vous êtes donc amusant! et comme l'éloge de

cette pauvre Mathilde vient naturellement en aide à votre dépit contre mon insensibilité! Savez-vous qu'il ne fallait rien moins que mes dédains pour amener enfin sur vos lèvres l'éloge de votre femme?

— Vous avez raison, madame, — s'écria Gontran mis hors de lui par ces sarcasmes. — Je n'ai peut-être jamais mieux compris tout ce que valait ce cœur adorable qu'en reconnaissant...

— A quel horrible cœur vous vouliez le sacrifier. Est-ce cela, mon cher cousin? J'aime beaucoup à finir vos phrases, nous nous entendons si parfaitement! Sérieusement, vous avez grandement raison de me préférer Mathilde : d'abord votre fidélité maritale me préservera de votre amoureuse instance; et puis, franchement, ma cousine vaut mille fois mieux que moi. N'est-elle pas bien plus belle? ne compte-t-elle pas autant de qualités que je compte de défauts? n'y aura-t-il pas toujours entre nous une distance énorme? En raison même de son dévouement, de ses vertus, n'est-elle pas fatalement destinée à éprouver les passions les plus sincères, les plus magnifiquement dévouées... et à ne les inspirer jamais... tandis que, moi, j'aurai toujours, hélas! l'affreux malheur de les inspirer...

— Sans les jamais ressentir, n'est-ce pas, madame! — s'écria Gontran. — Ah! vous avez raison... Tenez, vous êtes une femme infernale... vous me faites peur...

Ursule haussa les épaules.

— Eh bien, oui, je serais une femme infernale pour ceux qui, je le répète, ne seraient ni mes esclaves ni mes tyrans; pour ceux-là, s'ils étaient assez fous ou assez présomptueux pour s'éprendre de moi, je serais sans merci, je les raillerais, je les mettrais dans les positions les plus ridicules, peut-être même les plus cruelles, selon mon caprice! Plus ils montreraient d'opiniâtreté à m'aimer, plus j'en montrerais, moi, à me moquer d'eux.

— Tenez, ma cousine, — dit Gontran pour mettre un terme à un entretien qui lui pesait, — vous déployez une telle vigueur d'esprit, une telle force de caractère, que je suis de moins en moins embarrassé pour arriver à ce que je voulais vous dire.

— Que voulez-vous me dire?

— Qu'entre parents, entre amis, il est certaines choses qu'on peut s'avouer franchement. Je vous ai dit que Mathilde était jalouse de vous, qu'elle redoutait votre présence... et que... — Gontran hésita.

— Et qu'elle serait tranquille et rassurée si j'abrégeais mon séjour ici?

— Excusez-moi, ma cousine, mais...

— Mon Dieu, rien de plus simple. Pourquoi ne pas m'avoir dit cela tout de suite? Pauvre et chère Mathilde, je regrette pourtant de la quitter sitôt, elle d'abord; puis je regrette vos chasses qui m'amusaient beaucoup : peut-être aussi je vous aurais même regretté, vous, si vous ne m'aviez pas parlé d'amour. C'est dommage pourtant... mais il n'y a rien à faire contre un soupçon jaloux... Il faudra seulement me donner quelques jours pour préparer et pour amener mon mari à ce changement de résolution si soudain; je m'en charge... Ah çà! vous ne m'en voulez pas, mon cousin? — dit Ursule en tendant la main à Gontran avec cordialité.

— Je ne vous en veux pas... mais, je vous l'avoue, jamais je ne me serais attendu à un pareil langage, à de pareilles idées de votre part... je crois rêver.

Ursule reprit avec son sourire ironique :

— Pour une jeune femme qui, en sortant de l'hôtel de Maran, est venue habiter une fabrique en province, vous me trouvez assez étrange, n'est-ce pas? vous n'y comprenez rien? Vous ne reconnaissez plus la pauvre victime, la femme incomprise qui écrivait de si larmoyantes élégies à cette pauvre Mathilde, qui en pleurait et qui avait raison; car je pleurais moi-même en les écrivant, et quelquefois même je pleure encore...

— Vous... vous! pleurer...

— Certainement, quand le vent est à l'ouest, et qu'il y a dans l'air *ce je ne sais quoi qui fait qu'on se pend*, comme disait mademoiselle de Maran.

— Toujours mobile, toujours folle, — dit Gontran.

— N'est-ce pas que je suis une drôle de femme? Je parle de tout sans rien savoir, je parle d'émotions de cœur sans les ressentir, j'ai toutes les physionomies sans en avoir aucune; je suis effrontée, moqueuse, inconséquente... Et pourtant, mon cousin, vous ne connaissez de moi que ce que j'en veux laisser connaître : en mal comme en bien, vous êtes encore à mille lieues de la réalité; mais ce dont vous pouvez être certain seulement, c'est que je peux toujours ce que je veux fermement. Ainsi, par exemple, tenez, j'ai plus de physionomie que de beauté, plus de défauts que de qualités, plus de bavardage que d'esprit; j'ai une fortune ordinaire, un nom ridicule... madame Sécherin, je vous demande un peu... madame Sécherin! Eh bien! malgré tout cela, je veux être, cet hiver, la femme la plus entourée, la plus à la

mode de Paris, avoir la maison la plus recherchée, et faire tourner toutes les têtes en finissant par la vôtre. Maintenant adieu, mon cousin... je vais décider mon mari à partir le plus tôt possible... nous irons faire un petit voyage jusqu'à l'hiver... Je vais retrouver Mathilde dans le parc; je lui tairai notre entretien, bien entendu... Pauvre femme! je la plains... pauvre divinité... Hélas! quand on ne sait parler que le langage des anges, on court grand risque de se trouver ici-bas bien dépareillée. Somme toute, j'aime mieux mon sort que le sien... quoiqu'elle ait l'inqualifiable bonheur de vous avoir pour seigneur et maître, — ajouta Ursule avec un sourire moqueur.

Elle sortit en faisant un petit signe de tête à Gontran, et lui envoya du bout des doigts un gracieux baiser de l'air le plus malin.

Et puis j'entendis ma cousine fredonner, en s'en allant, un motif de Freischütz de sa voix fraîche et sonore.

CHAPITRE III.

FRAYEURS.

Si j'avais un instant douté du changement extraordinaire que la maternité avait apporté dans mon esprit en le mûrissant tout à coup, en lui révélant un monde nouveau, les idées, les terreurs qui s'éveillèrent en moi à la suite de l'entretien d'Ursule et de mon mari eussent suffi pour me prouver cette incroyable transformation.

Qu'on me pardonne une comparaison bien usée, bien vulgaire... un admirable instinct apprend à la pauvre mère qui veille sur sa couvée que le point noir, presque imperceptible, qu'on aperçoit à peine dans l'azur du ciel, est le vautour féroce, son plus mortel ennemi.

De même, après la conversation d'Ursule et de Gontran, je vis poindre le germe d'un nouveau, d'un terrible malheur dans cet entretien qui, en apparence, semblait devoir me rassurer.

Ma cousine n'aimait pas mon mari, elle raillait même dédaigneusement les galanteries dont j'avais tant souffert...

Avec une effronterie révoltante, elle se montrait à lui telle qu'elle était... pire qu'elle n'était peut-être...

Elle avouait avec un superbe cynisme qu'elle ne pouvait être que lâche esclave de l'homme qui la dompterait... maîtresse hautaine de l'homme qui l'adorerait, et coquette impitoyable envers tous ceux qui ne ramperaient pas à ses genoux ou qui ne lui mettraient pas orgueilleusement le pied sur le front...

Elle avait dit encore à Gontran qu'elle ne l'aimerait jamais, parce que l'amour d'un mari était ridicule ; parce qu'il l'aimait, lui : et pourtant, par deux fois, elle lui avait jeté cet insolent défi : — *Malgré vous, vous m'aimerez toujours...*

Avant que d'être mère je serais sortie de ma retraite, rayonnante de bonheur et de confiance ; je me serais jetée à genoux en disant : Merci, mon Dieu, vous avez permis que cette femme perfide, audacieuse se montrât sans fard, dévoilât toute la bassesse, toute la méchanceté de son âme ! Un moment mon mari s'est laissé prendre à ses dehors séduisants ; mais maintenant il la connaît, mais maintenant il n'aura plus pour elle que mépris et qu'horreur. Quel homme, et Gontran plus que tout autre encore, ne sentirait pas au moins sa fierté révoltée en entendant cette femme lui parler si dédaigneusement !

Comment lui, Gontran, lui si beau, si séduisant, lui gâté par tant de succès, par tant d'adorations, irait non pas aimer, mais s'occuper seulement d'une femme qui oserait lui dire : Je ne vous aime pas, je ne vous aimerai jamais, et je vous défie de ne pas m'aimer...

Oui, encore une fois, j'aurais remercié Dieu ; le calme, le repos fussent pour long-temps rentrés dans mon cœur.

Mais, hélas ! je l'ai dit, en une nuit j'avais, je ne sais par quelle intuition, acquis la triste sagacité, la désespérante sûreté de jugement que les années peuvent seules donner.

Je crois fermement que cette sorte de prescience m'était venue soudainement parce qu'elle pouvait me servir à défendre l'avenir de mon enfant. Hélas ! mon Dieu, j'étais bien jeune encore, jamais je ne m'étais appesantie sur les tristes misères de l'esprit humain, il fallait une puissance surnaturelle pour me faire pénétrer ce tissu d'horribles pensées.

Je croyais au bien jusqu'à l'aveuglement ; je n'avais pas idée de ces passions dépravées, qui, au lieu de rechercher ce qui est pur, noble, salutaire et possible, sont au contraire honteusement aiguillonnées par l'attrait de la corruption, du cynisme, de l'impossible.

Pouvais-je soupçonner qu'un homme, par cela même qu'une femme sans mœurs lui dirait : Je ne vous aime pas, je ne vous aimerai jamais... que pour cela même cet homme dût adorer cette femme avec frénésie !

Non... non, mon Dieu, on m'eût dit que le cœur humain était capable de ces énormités, que je l'aurais nié, que j'aurais pris cela pour un blasphème.

Par quel mystère pourtant... moi jusqu'alors si heureusement ignorante de ces misères, avais-je donc deviné, avais-je donc senti, oui, physiquement senti, à un atroce déchirement de mon cœur, que Gontran allait de ce moment aimer cette femme, non-seulement plus qu'il n'avait aimé ses premières maîtresses, non-seulement plus qu'il ne m'aimait... mais plus qu'il n'aimerait jamais?

Quelle voix secrète me disait que cette passion fatale serait la seule, la dernière passion de sa vie?

Quelle voix me disait que les hommes les plus légers, les plus blasés, lorsqu'ils se prennent à aimer et surtout à aimer sans espoir une femme perdue, aiment souvent avec une violence effrayante?

Comment avais-je senti qu'Ursule, dans son manége infernal, avait mis en jeu les passions les plus irritantes de mon mari en lui disant: — Vous êtes beau, vous êtes charmant, vous êtes habitué à plaire; et pourtant je me raille de vous, et pourtant vous m'aimerez, et cet amour sera pour moi une inépuisable raillerie... pour vous un inépuisable chagrin!

Et ce n'était pas encore assez pour cette femme. Comme il lui fallait aviver, exalter l'amour de Gontran en allumant sa jalousie, elle a voulu lui prouver qu'elle ne serait pas pour tous froide, méprisante, moqueuse, comme elle l'était pour lui.

Aussi voyez... voyez... avec quelle ardeur passionnée, délirante, elle lui peint alors l'émotion foudroyante qui bouleversera sa raison et ses sens à la seule approche de l'homme qu'elle aimerait...

A ces mots empreints d'un délire brûlant et sensuel, voyez comme son regard s'est perdu, comme sa joue a rougi, comme son sein a battu....

Et lorsqu'elle parlait de son idolâtrie pour l'homme qui la dominerait en tyran, avec quelle grâce humble, soumise, elle courbait son front charmant! Comme on la voyait agenouillée, les mains jointes, implorant un sourire de son maître en attachant sur lui ses grands yeux bleus noyés de langueur, de tristesse et d'amour!...

Hélas! hélas! il fallait que la séduction de cette femme fût bien puissante, bien irrésistible, pour que moi, moi sa rivale, moi mère, moi qui avais cette créature en horreur, j'aie senti, j'aie compris qu'en ce moment non-seulement Gontran, mais tout homme peut-être devait devenir éperdument amoureux d'Ursule, tant il y avait en elle de fascination et de charme!

Non, non, Dieu ne me trompait pas en me donnant ces épouvanta-

bles pressentiments ! En me montrant le formidable orage qui se formait à l'horizon, il voulait, dans sa miséricorde infinie, qu'une pauvre mère, seule et faible, pût, sinon éviter, du moins conjurer peut-être les affreux malheurs qui la menaçaient.

Je me sentis presque défaillir lorsque je sortis du cabinet où j'étais restée cachée.

Je trouvai Gontran assis dans un fauteuil, le regard fixe, les bras croisés sur sa poitrine, dans l'attitude de la réflexion et de la stupeur.

Je fus obligée de m'appuyer légèrement sur son épaule pour le rappeler à lui-même...

Il releva vivement la tête, et me dit ces seuls mots avec une expression profonde et concentrée :

— Quelle femme!... quelle femme!... Oh! il faut qu'elle parte, Mathilde, il faut qu'elle parte!

Ces paroles confirmèrent mes soupçons.

Dans la bouche de Gontran, lui toujours si maître de lui, ils avaient une signification effrayante : il aimait cette femme ou il craignait de l'aimer.

Une idée, que j'accueillis d'abord comme une inspiration divine, me poussait à apprendre à Gontran ce que je savais de la liaison d'Ursule avec M. Chopinelle, ce dernier ayant sans doute été rangé par elle dans la catégorie des esclaves.

D'abord je ne doutais pas que le dépit d'avoir échoué là où un homme si ridicule avait réussi ne dût inspirer à Gontran un invincible éloignement pour Ursule ; peut-être Gontran eût-il attaché d'autant plus de prix à la conquête d'Ursule, qu'il aurait cru être son premier amour.

Je voulais aussi apprendre à mon mari avec quelle fausseté, avec quelle perfidie Ursule avait amené la rupture de M. Sécherin et de sa mère... J'allais tout dire, lorsque j'hésitai ; je me demandai si ces révélations n'irriteraient pas encore davantage la passion de Gontran, si sa vanité ne serait pas encore plus excitée par le dépit d'être bien moins traité qu'un provincial ridicule.

Et puis il pouvait croire Ursule vertueuse, malgré les théories effrontées qu'elle affichait, et se résigner plus facilement à n'être pas aimé d'elle, en songeant que personne n'avait été plus heureux que lui... Mais je craignis que cette dernière conviction ne prêtât peut-être plus d'attraits encore à ma cousine.

Agitée par tant de perplexités, je me résignai à attendre l'inspiration du moment.

Mon mari était retombé dans une sorte de rêverie...

Je lui pris la main, je la serrai tendrement en lui disant :

— Merci... merci, mon noble Gontran, vous m'aviez dit vrai. Enfin Ursule va partir, et nous serons heureux et tranquilles.

Gontran sourit avec amertume et me répondit : — Vous avez dû être bien contente de me voir ainsi traité par Ursule; cela doit vous rassurer, je l'espère.

Ne voulant pas laisser entrevoir mes craintes à Gontran, je lui dis :

— Sans doute, mon ami, je suis rassurée : mais je ne vois pas en quoi ma cousine vous a si mal traité... Elle plaisantait, d'ailleurs.

— Elle plaisantait!... Et lors même qu'elle aurait plaisanté, n'était-ce pas me traiter avec le dernier mépris?.. De ma vie... non, de ma vie... je n'ai été si insolemment joué; je restais là comme un sot, sans trouver une seule parole. Quelle audace! quel cynisme!

— Mais, Gontran, il me semble que ce qu'Ursule vous a dit de plus cruel est qu'elle ne vous aimerait jamais et qu'elle vous défiait de ne pas l'aimer.

— Eh bien! n'est-ce rien que cela?

— Mais cela n'est rien, puisque vous m'aimez, Gontran... Votre tendresse pour moi vous empêche de ressentir de l'amour pour elle; il doit vous être indifférent qu'elle ne vous aime pas.

— Sans doute, sans doute, vous avez raison... ma pauvre Mathilde, je vous aime... oh! oui, je vous aime... Vous êtes bonne, généreuse, vous!... Vous avez du cœur, de l'élévation, de la grandeur d'âme; tandis que votre cousine... Je vous le demande : qu'a-t-elle donc pour plaire, après tout? un minois chiffonné, une taille accomplie, il est vrai, un très-joli pied, de grands yeux tour à tour effrontés ou langoureux, un persiflage impertinent, un grand fonds d'impudence... mais ni cœur ni âme... Avec cela comédienne et fausse à faire frémir... Plus j'y pense, moins je puis revenir de mon étonnement. Vous seriez-vous attendue à cela d'elle, toujours en apparence si mélancolique, si douloureuse? Certes, j'ai vu des femmes bien hardies, bien... rouées, passez-moi le terme, mais jamais je n'ai rien rencontré de pareil; j'en étais abasourdi... Ah! que j'aimerais à mater, à dominer un tel caractère! avec quel bonheur je lui rendrais alors dédain pour dédain, sarcasme pour sarcasme! s'écria involontairement mon mari.

Je cachai mon visage dans mes mains, je fondis en larmes sans dire un mot.

Je n'en pouvais plus douter, Ursule avait frappé juste.

Gontran était si préoccupé par ses pensées, qu'il ne s'aperçut pas de mes larmes.

Il se leva brusquement, et continua en marchant à grands pas.

— Oh! je conçois bien qu'un homme soit sans pitié quand il parvient à maîtriser l'un de ces caractères hautains et insolents... Alors avec quel bonheur on humilie, on outrage même! car elles le méritent, ces créatures jusque-là si orgueilleuses! — Puis il reprit avec un éclat de rire forcé : — Mais c'est à mourir de rire, ces prétentions-là!.. madame Sécherin! je vous le demande un peu, madame Sécherin qui veut être à la mode, qui veut avoir la meilleure maison de Paris et se moquer de tout le monde! Ah! ah! ah!... c'est, sur ma parole,

fort divertissant... Est-ce que vous ne trouvez pas cela fort plaisant?... Mais, qu'avez-vous? vous pleurez... Mathilde!

— Ah! Gontran, cet entretien nous sera fatal.

— Que voulez-vous dire?

— Il n'y a pas un mot d'Ursule qui n'ait laissé du dépit, de l'amertume dans votre cœur. .

— Du dépit! de l'amertume! parce que madame Sécherin dit que je n'ai pas le bonheur de lui plaire! Ah çà! ma chère amie, à quoi pensez-vous? Pour qui me prenez-vous? Je n'ai pas grand'vanité; mais je ne crois pas que mon mérite souffre une grave atteinte du dédain de madame Sécherin. Ce qui me paraît seulement d'une bouffonnerie excellente, c'est cette prétention de sa part de me rendre amoureux d'elle... Ma pauvre Mathilde, je vous ai fait ma confession: vous avez vu que je vous avais dit vrai : je trouvais Ursule assez gentille, j'ai été par galanterie entraîné un peu plus loin que je ne l'aurais voulu... Mais ça n'a jamais été qu'un caprice assez vif de ma part. Il n'y a rien dans cette femme-là, rien, absolument rien... Amoureux d'elle, moi! Je plains bien les malheureux assez sots pour se laisser prendre à ses filets... Amoureux d'elle! mais ce serait l'enfer!... Avec un tel caractère... amoureux d'elle... moi!... moi!...

Puis Gontran, par un brusque retour, me dit avec une expression, hélas! qui me parut distraite et forcée :

— Moi! amoureux d'elle! comme si je n'avais pas près de moi mille fois mieux qu'elle... comme si je n'avais pas la meilleure, la plus dévouée des femmes... un ange de douceur et de bonté!... Pauvre Mathilde!... comment avez-vous pu craindre un instant la comparaison?... vous... vous...

Et il retomba dans une sorte de rêverie.

Les derniers éloges qu'il me donna me firent un mal horrible.

Ils me rappelèrent ces odieuses paroles d'Ursule à mon mari : — « Il » faut que je vous témoigne mon dédain pour que vous pensiez à » vanter votre femme. »

Ma cousine avait raison, les louanges que me donnait Gontran lui étaient arrachées par le dépit.

En me mettant au-dessus de ma cousine, il pensait plus à la blesser qu'à me flatter.

— Le plus important pour nous, — dis-je à mon mari, — c'est qu'Ursule quittera Maran sous très-peu de jours; elle décidera facilement M. Sécherin à partir.

— Sans doute, sans doute : qu'elle parte; le plus tôt sera le mieux.

— Mon ami, — dis-je à Gontran après un moment de silence, — permettez-moi de vous parler en toute franchise.

— Je vous écoute, ma chère amie.

— Ne trouvez-vous pas étrange que cet entretien, qui aurait dû me rassurer complétement, puisqu'il vous justifiait à mes yeux, produise sur vous et sur moi un effet contraire?

— Comment cela? Je ne vous comprends pas.

— Ursule a dit qu'elle ne vous aimait pas, qu'elle ne vous aimerait jamais; que vos galanteries étaient sans conséquence, et qu'elle partirait le plus tôt possible... Et pourtant, vous le voyez, je pleure... Et pourtant vous ne pouvez cacher votre agitation.

— Eh, mon Dieu! — s'écria Gontran avec impatience... — c'est tout simple... Vous pleurez... parce que vous pleurez de rien... Je suis agité parce qu'il est de ces choses qui, malgré soi, blessent l'amour-propre... Que prétendez-vous conclure de cela? Allez-vous vous faire l'écho d'Ursule, et dire comme elle que je suis ou que je serai amoureux d'elle? C'est absurde; seulement je vous avoue qu'elle m'a impatienté, je ne suis pas habitué à être raillé de la sorte : voilà tout. Il y a mille manières de dire les choses. Elle m'aurait dit tout simplement. J'ai été un peu coquette pour vous, oublions cela; restons bons amis : si ma présence excite la jalousie de Mathilde, je partirai.. rien de mieux; mais à quoi bon cette profession de principes?... et quels principes! A quoi bon me dire effrontément que, si je ne lui plais pas, d'autres lui plairont peut-être? A quoi bon exprimer d'une manière si passionnée, pour ne pas dire plus, l'ivresse qu'elle éprouverait dans telle ou telle occasion?... Femme incompréhensible!... C'est que, dans ce moment-là, elle avait l'air véritablement émue... En vérité, je m'y perds... c'est une énigme que cette créature, une énigme... Mais qu'un autre que moi s'amuse à en chercher le mot... je lui souhaite bien du plaisir! Après cela, une volonté de fer... Elle a voulu apprendre à monter à cheval, et elle y monte à merveille; elle s'est mis dans la tête d'être, l'hiver prochain, une femme à la mode, elle est bien capable d'y réussir : elle a tout ce qu'il faut pour cela.

— Vous pensiez tout à l'heure le contraire, mon ami; vous disiez que c'était, de sa part, une prétention ridicule.

— Ah! mon Dieu, ma chère... si vous venez sans cesse épiloguer mes moindres paroles, cela devient insupportable, — dit mon mari en frappant brusquement du pied. — Je vous parle en toute confiance, en

toute sécurité, ne cherchez pas dans mes paroles autre chose que ce que je dis.

Je regardai Gontran avec un étonnement douloureux.

— Mon ami, je vous ferai une seule observation... : Depuis la fin de cet entretien, vous m'avez sans cesse parlé d'Ursule, et vous n'avez pas eu la moindre pensée pour notre enfant...

Mon mari passa les mains sur son front et s'écria avec émotion :

— Pauvre et excellente femme... c'est vrai, pourtant, ah! c'est mal, bien mal! pardon, Mathilde... Tiens, ces seuls mots de toi me rappellent à mes devoirs, à mon amour; ces seuls mots me calment et me consolent d'une sotte et ridicule blessure d'amour-propre. Eh bien! oui, pardonne-moi ce dernier éclair d'orgueil. Oui, je me suis senti malgré moi un peu piqué de n'avoir pas fait la moindre impression sur Ursule; sais-tu pourquoi? parce que le sacrifice que j'aurais eu à te faire eût été plus grand. Crois-moi, rien ne me sera plus facile que d'oublier cette femme diabolique... Tu as raison, mon ange, mon ange bien-aimé; notre enfant... pensons à notre enfant. Entre cette douce espérance et mon amour pour toi, pour toi désormais bien rassurée sur moi, le bonheur nous sera facile. Pardon encore d'avoir pris à cœur les sarcasmes d'Ursule : mais c'est qu'aussi elle me raillait à vos yeux, et, je ne vous le cache pas, Mathilde, je suis très-fier de moi depuis que je suis à vous. Pourtant, comme, après tout, vous m'aimez toujours autant, n'est-ce pas? nous ne penserons plus à cette scène ridicule que pour nous moquer de moi-même; ou mieux, parlons de notre enfant : ces douces causeries seront notre refuge assuré contre toutes ces pensées mauvaises.

L'arrivée d'un de nos fermiers, qui voulait parler à mon mari, termina cet entretien.

Gontran sortit.

Mon premier mouvement fut d'être charmée des douces paroles qu'il venait de me dire avec sa grâce habituelle; puis il me sembla que son accent avait été nerveux, saccadé, que ses regards n'étaient pas d'accord avec son langage.

On eût dit qu'il voulait s'étourdir sur sa situation, ou me rassurer par quelques mots de tendresse.

Cependant il y avait quelque chose de touchant, de pénétré dans son accent.

Néanmoins, plus je réfléchis à l'impression qu'Ursule avait faite sur lui, plus je crus à un danger imminent.

Quelques jours auparavant j'aurais pleuré, pleuré, puis tenté quelques plaintes timides et stériles; mais, appelée à de nouveaux devoirs, je voulus changer complétement de conduite.

Je compris que je devais craindre la violence des chagrins, leur réaction pouvait être fatale à mon enfant; je me promis donc de tâcher désormais de ne jamais m'affliger pour des vanités, de me roidir contre ma susceptibilité, de m'endurcir contre les souffrances morales, et d'être, si cela se peut dire, extrêmement *sobre* de douleur.

Les circonstances présentes devaient mettre ma nouvelle résolution à une rude épreuve.

J'essuyai mes larmes, je songeai froidement à ma position.

De ce moment, pour n'être plus écrasée sous les débris de mes espérances, j'envisageai bravement la vie sous les couleurs les plus sombres.

Je ne m'abuse pas sur la cause de cette courageuse résolution, je possédais un trésor de bonheur et d'espérance que rien au monde ne pouvait me ravir.

Quel que fût l'avenir, mon enfant me restait : car j'avais la conviction profonde, inébranlable, que Dieu m'avait envoyé cette suprême consolation dans mes chagrins, comme une religieuse récompense de mon dévouement à mes devoirs.

Cette foi aveugle à la protection divine m'empêcha d'avoir jamais la moindre frayeur sérieuse sur la vie future de ce petit être qui doublait ma vie, qui devait me faire oublier bien des souffrances.

Je me traçai un plan de conduite avec la ferme résolution de n'en pas dévier.

Huit jours suffisaient à Ursule pour décider son mari à quitter Maran; si au bout de huit jours elle n'était pas partie, si d'ici là j'acquérais la conviction que ses dédains affectés n'étaient qu'une perfide manœuvre de coquetterie, j'étais résolue à suivre les conseils de madame de Richeville.

Une fois seule avec Gontran, j'espérais, par ma tendresse, par l'intérêt que devait lui inspirer l'état dans lequel je me trouvais, j'espérais, dis-je, chasser Ursule de sa pensée.

Sinon, si son amour pour elle grandissait avec les obstacles, si je succombais après avoir lutté contre la détestable influence de cette femme de toutes les forces de mon amour, de mon dévouement, je succomberais du moins avec dignité : mon enfant me resterait, et je vivrais pour lui seul.

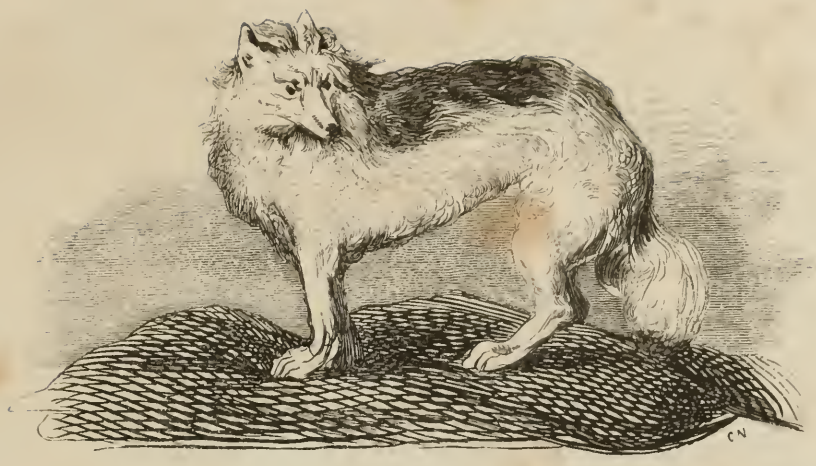
Il m'est impossible de dire le calme, la confiance, que me donna cette résolution.

Je n'avais plus, comme par le passé, de ces effrois vagues, de ces douleurs sans but et sans bornes.

C'est qu'autrefois... l'amour de Gontran perdu... il ne me restait rien, rien qu'un désespoir immense; rien qu'une vie misérable et stérile; rien que quelques pâles souvenirs qui devaient rendre, par comparaison, le présent plus cruel encore.

Je m'agenouillai pour remercier Dieu de ne m'avoir pas endormie dans une fatale confiance.

Sans vouloir descendre à un honteux espionnage, je me promis de tout observer attentivement, de ne rien omettre de ce qui pouvait m'éclairer.



CHAPITRE IV.

MADEMOISELLE DE MARAN.

Le lendemain de cette scène, quel fut mon étonnement de recevoir un mot fort bref de mademoiselle de Maran! Elle m'annonçait qu'elle arriverait en même temps que sa lettre, et qu'elle m'apprendrait elle-même la cause de sa venue.

On eût dit, en vérité, que cette femme, avertie par un secret instinct des nouveaux chagrins qui m'accablaient, venait pour jouir de mes tourments.

Si j'avais moins connu mademoiselle de Maran, je me serais étonnée de l'audace de sa visite en me rappelant que, la dernière fois que je l'avais vue, elle n'avait pas dissimulé la haine qu'elle me portait.

Sa rencontre avec Ursule m'effrayait encore.

Si elle avait méchamment espéré, prévu, calculé que tôt ou tard Ursule, se trouvant pour ainsi dire mêlée à ma vie, me serait un jour hostile, elle devait être satisfaite et pouvait devenir une utile alliée pour ma cousine.

Je réfléchissais avec amertume que le monde était ainsi fait, qu'on était obligé de recevoir, d'accueillir chez soi ses ennemis les plus mortels, sous le prétexte de parentés ou de liaisons qui rendent leur animosité plus odieuse encore.

Je fis part à Gontran de la prochaine arrivée de ma tante.

Il accueillit cette nouvelle avec assez d'indifférence.

Je ne partageais pas sa quiétude. Un tel voyage était si en dehors des habitudes de mademoiselle de Maran, qui n'avait pas quitté Paris depuis quinze ans, que je lui soupçonnais quelque grave motif.

Environ vers les deux heures ma tante arriva accompagnée de Servien, d'une de ses femmes, d'un valet de pied qui lui servait de courrier, et d'un chien-loup successeur de Félix.

Nous allâmes recevoir mademoiselle de Maran au perron du château.

Elle descendit assez lestement de voiture et n'était nullement changée : elle portait toujours sa robe et son chapeau de soie carmélite.

Malgré mes tristes préoccupations, je ne pus m'empêcher de sourire de surprise en voyant la capote de mademoiselle de Maran décorée d'un nœud tricolore; le chapeau de Servien portait une énorme cocarde aux mêmes couleurs patriotiques.

Ma tante s'aperçut de mon étonnement, et s'écria en entrant dans le salon :

— Ça vous interloque, n'est-ce pas, de ce que je ne vous ai pas encore entonné la *Marseillaise*, *Ça ira*, ou la *Parisienne*, autre complainte patriotique, démagogique, emblématique et orléanique, qui vaut bien les autres bucoliques de la République... Dites donc, citoyen et citoyenne, je vous fais l'effet d'une fameuse *tricoteuse* ou *vainqueuse* de juillet avec mes rubans tricolores, n'est-ce pas? Vous croyez peut-être que je viens vous annoncer mon mariage avec M. de La Fayette pour la première sans-culottide de frimaire... par-devant l'autel de la Patrie? Eh bien! vous vous trompez; tenez, les voilà sous mes pieds, ces beaux rubans tricolores, les voilà au feu, — dit ma tante en arrachant de son chapeau le nœud, et en le jetant dans la cheminée après avoir marché dessus avec une rage comique.

— A merveille, madame, — dit Gontran en riant aux éclats, — je vous croyais ralliée.

— Comment, ralliée? Ah çà! est-ce que vous prétendez vous moquer de moi, monsieur de Lancry? Figurez-vous donc que si j'ai consenti à m'attifer de ces exécrables couleurs qui puent le peuple, l'empire et la guillotine, c'était pour voyager tranquille.

— Et votre royalisme ne s'est pas révolté de cette concession, madame? — dit Gontran.

— Est-ce que mon royalisme a quelque chose à voir là-dedans? Est-ce qu'on regarde aux moyens de salut quand ils sont bons? Du temps du citoyen Cartouche et du citoyen Mandrin, est-ce que je me serais fait faute d'user d'un sauf-conduit de ces messieurs pour pou-

L'ARRIVÉE

voir traverser leurs bandes sans danger? Eh bien! cette abominable cocarde et ce passe-port timbré d'un imbécile de coq gaulois qui m'a tout l'air d'un gras citoyen du Maine, ne sont que des sauf-conduits... j'en use, mais je les méprise... vous comprenez?

— Parfaitement, madame; mais à quel heureux hasard devons-nous votre bonne visite?

— Figurez-vous donc, mon pauvre garçon, qu'ils vont juger, c'est-à-dire condamner ces malheureux ministres; il y a des émeutes tous les jours à Paris : on parle de piller les hôtels, de faire un second 93. J'ai fourré mon argenterie dans une cachette que le diable ne déterrerait pas; j'apporte mes diamants et cinq mille louis dans le double-fond de ma voiture, et je viens attendre ici les événements. Si ça se calme, je retourne à Paris; si ça augmente, j'émigre en Angleterre encore une fois : mais, quant à présent, Paris n'est plus tenable. Toute ma société s'est effarouchée et envolée, il y avait bien de quoi. Les uns ont suivi ce pauvre bon vieux roi et madame la dauphine; les autres vont en Vendée attendre *Madame*, et, Dieu merci, ils donneront long-temps du fil à retordre à ces nouveaux *bleus :* les autres, enfin, ont fait un sauve-qui-peut, qui en Italie, qui en Allemagne, comme du temps de la première révolution. Ma foi! je m'ennuyais à Paris, lorsque, pour changer, la peur est venue me talonner; c'est ce qui me procure le bonheur de venir vous embrasser, mes chers enfants. J'aime tant à contempler votre joli petit ménage! ça me réjouit le cœur; je me dis en le voyant : C'est pourtant grâce à moi que ces deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre sont unis par une chaîne fleurie. Ah!... ah!... ah!... Mais voyez donc l'effet de la campagne... je parle déjà comme une églogue... Où sont donc vos pipeaux, s'il vous plaît, beau Sylvain? Je voudrais chanter votre bonheur sur la double flûte des bergers d'Arcadie!

La gaieté de mademoiselle de Maran m'effrayait; son rire aigre et strident annonçait toujours quelque méchanceté.

Selon son habitude, ma tante avait, en entrant, mis ses lunettes, quoiqu'elle n'eût ni à lire ni à travailler; mais elles lui servaient, pour ainsi dire, à cacher son regard : à l'abri de leurs verres, elle pouvait observer à son aise sans être remarquée.

Je m'aperçus que, tout en causant, elle examinait attentivement la physionomie de mon mari et la mienne.

— Et Ursule, — dit mademoiselle de Maran, — avez-vous de ses nouvelles?

— Elle est ici depuis quelques jours avec son mari, madame, — lui répondis-je.

— C'est-y possible? Comment! nous sommes donc tout à fait en famille? Mais voyez donc comme j'arrive à propos! Mais où est-elle donc, cette chère fille?

— Elle se promène avec M. Sécherin; elle va bientôt rentrer, je l'espère, — dit Gontran.

— Elle se promène avec son mari! — s'écria mademoiselle de Maran, — et je vous trouve ici avec votre femme, Gontran! Mais c'est la terre promise des ménages que cet endroit-ci, mais c'est pharamineux, mais c'est une manière de vie patriarcale tout à fait attendrissante... Elle se promène seule avec son mari! comme c'est bien à elle; car il est bête comme une oie, son mari, et il a autant de conversation qu'une autruche... Mais, dites donc, mes enfants, est-ce qu'ils s'accordent toujours entre eux la mignarde et touchante réciproque de Bellotte et de Gros-Loup?

— Vous trouverez Ursule fort changée, madame, — dis-je à mademoiselle de Maran en souriant avec amertume.

— Changée! est-ce qu'elle n'est plus jolie comme autrefois?

— Si, madame, elle est toujours charmante, mais son caractère s'est développé; elle est maintenant beaucoup moins mélancolique.

— Ah! ah! ah!... je ris malgré moi, — dit mademoiselle de Maran, — en pensant combien ma partialité pour vous m'aveuglait, Mathilde... Vous souvenez-vous comme je grondais toujours Ursule à tout propos, comme je la trouvais laide? je puis bien vous dire cela maintenant, mes enfants. Eh bien! c'était une affreuse injustice : je la trouvais, au contraire, spirituelle, charmante; et même, on peut dire ça devant un mari, parce que les maris en disent bien d'autres lorsque leurs femmes ne sont pas là... eh bien! je trouvais à Ursule plus de physionomie, plus de gentillesse qu'à vous, ma chère Mathilde... C'était pourtant par amour pour vous et pour vous louer aux dépens de votre cousine que je faisais ces affreux mensonges-là. Étais-je fausse, hein! c'est-à-dire étais-je bonne! car, moi, lorsque l'attachement m'emporte, je suis capable de tout... Ah çà! dites donc, chère petite, n'allez pas, après cela, vous figurer que vous êtes moins belle qu'Ursule, au moins; vous l'êtes mille fois davantage, sans contredit. Elle ne peut pas lutter avec vous pour la régularité des traits; mais elle a ce je ne sais quoi, ce montant, ce piquant, cet entrain qui tourne la tête de ces garnements-là, — et elle me montra Gontran en riant aux éclats...

Puis, se penchant à mon oreille, elle me dit à mi-voix toujours en riant :

— Ah çà ! est-ce que vous n'en êtes pas jalouse, de cette diablesse d'Ursule? Défiez-vous de ces sœurs *Sainte-N'y-touche* qui ont des sourires de Madeleine repentante et des regards de Vénus Aphrodite!

Ma tante aurait calculé chacune de ses paroles avec la méchanceté la plus réfléchie, qu'elle ne m'aurait pas blessée plus cruellement.

Cette circonstance me fit croire qu'il y avait des *hasards* pour les caractères odieux, comme pour les caractères généreux.

Les uns comme les autres sont souvent servis par d'étranges fatalités.

Gontran lui-même, malgré son sang-froid, fut aussi interdit que moi des tristes plaisanteries de mademoiselle de Maran, il ne put que balbutier avec un sourire forcé :

— Croyez-vous donc, madame, qu'il me soit possible d'être infidèle à ma chère Mathilde? Ne sommes-nous pas, comme vous l'avez dit, le modèle des bons ménages?

— Est-ce que vous ne voyez pas que je plaisante, vilain libertin? Je voudrais bien apprendre que vous lui fussiez infidèle... A la campagne, ça n'aurait pas d'excuse; à Paris, c'est différent : l'enivrement

du monde, l'*occasion*... l'*herbe tendre*... comme qui dirait la belle princesse Ksernika ...Mais ici, fi donc, fi donc... Pauvre chère petite... Vous qui avez été toujours si bien pour Gontran... Tenez, à l'endroit de cet abominable Lugarto, par exemple...

Je pâlis. Gontran se redressa comme s'il avait été mordu par un serpent, et dit à mademoiselle de Maran :

— De grâce, madame, ne parlons plus de cela... Ne me rappelez pas une scène pénible...

— Comment! que je ne parle pas de cela! affreux ingrat que vous êtes! Je vous dis que j'en parlerai, moi..... j'en veux rabâcher..... Trouvez donc, s'il vous plaît, une femme qui, pour charmer le créancier de son mari, s'expose à se perdre de réputation! mais c'est tout bonnement sublime, cela, mon cher ami.

— Madame, — s'écria Gontran, — c'est une infâme calomnie; à la face de tous, je l'ai dit tout haut à ce misérable.

— Eh, mon Dieu! je le sais bien, que c'est une calomnie, mes pauvres enfants: je sais bien que Mathilde est innocente et pure comme le jeune cygne qui sort de sa blanche coquille, mais...

Je vis où tendait la conversation que voulait engager mademoiselle de Maran, je l'interrompis et je lui dis avec une fermeté qui l'étonna comme elle étonna Gontran :

— Vous nous avez fait, madame, l'honneur de venir nous voir, nous ne pouvions nous attendre à cette visite; nous serons toujours très-heureux de vous posséder, nous n'oublierons jamais que cette maison a appartenu à votre frère, nous ferons tout pour vous y recevoir de notre mieux; mais il nous est permis d'espérer, madame, que vous ne prendrez pas à tâche d'éveiller de bien douloureux souvenirs pour moi et pour mon mari.

— Mais, ma chère...

— Mais, madame, — repris-je d'une voix plus haute et interrompant encore mademoiselle de Maran, — mais, madame, puisque vous avez oublié les motifs qui semblaient devoir à jamais empêcher un rapprochement aussi intime entre vous et moi, il nous est du moins permis d'espérer qu'il ne sera pas dit un mot de ces calomnies odieuses dont vous vous faites l'écho; je crois que ce n'est pas solliciter un trop grand sacrifice de votre part... Si vous nous accordez cette grâce, madame, nous vous serons très-reconnaissants, et vous trouverez peut-être quelque plaisir à voir unis et heureux ceux qu'involontairement, sans doute, vous eussiez aigris et divisés...

Mon sang-froid, mon calme firent sur mademoiselle de Maran et sur Gontran un effet singulier et inattendu.

Ma tante, après quelques moments de silence, reprit avec ironie en regardant Gontran :

— C'est donc maintenant Mathilde qui dit *nous!* Comment, mon pauvre vicomte, l'autorité est tombée de lance en quenouille?

— Mathilde parle un peu pour moi et beaucoup pour elle, madame, — dit Gontran. — Je me joins à elle pour vous prier d'oublier des événements qui nous attristent; mais je ne me permets pas de mettre des conditions à votre séjour ici, — ajouta Gontran en me regardant sévèrement.

— Quoique je ne m'attendisse pas à voir mon mari prendre presque le parti de mademoiselle de Maran contre moi, je ne me laissai pas abattre. Satisfaite d'une fermeté de langage qui me surprenait moi-même :

— Je ne mets de conditions qu'à ma présence ici, madame; j'ai eu l'honneur de vous dire que je me souviendrais toujours que vous êtes la sœur de mon père, et que vous êtes ici chez M. de Lancry. S'il m'était malheureusement impossible d'accepter certaines plaisanteries, je vous prierais d'excuser mon départ : M. de Lancry voudrait bien se charger de vous faire les honneurs de Maran, et je partirais, dis-je, à l'instant pour Paris.

Je m'étais exprimée avec tant de résolution que mademoiselle de Maran s'écria :

— Ah çà! c'est qu'elle le ferait comme elle le dit. Mais je ne reconnais plus votre femme, mon pauvre Gontran, qu'est-ce qu'il y a donc?

— Il y a, madame, que j'ai *besoin* de ne plus souffrir, que je suis décidée à éviter tous les chagrins que je pourrai désormais éviter.

— Peste! vous n'êtes pas dégoûtée, chère petite : ah çà! vous voulez vous dorloter, vous soigner, ce me semble.

— Oui, madame... j'ai besoin de me *soigner*, comme vous dites.

Malgré ses préoccupations, un tendre regard de Gontran me prouva qu'il m'avait comprise.

Mademoiselle de Maran reprit ironiquement :

— Eh bien! chère petite, c'est convenu, nous ferons un programme des sujets qui me sont interdits : 1° le Lugarto et les calomnies relatives au susdit; — 2° l'infidélité que Gontran vous a faite avec la belle princesse Ksernika; — 3° toute comparaison qui pourrait faire penser que je trouve Ursule plus piquante que vous; — 4° enfin toute allusion

aux soins empressés que, par la pente naturelle des choses, ce garnement de Gontran pourrait avoir la tentation de rendre à Ursule au détriment de cet imbécile de M. Sécherin, qui, soit dit entre nous, ne perdra pas pour attendre! Mais... tenez, justement le voilà..., le voilà... Mon Dieu... comme ça se trouve bien!

M. Sécherin entrait en ce moment dans le salon avec sa femme.

— Tiens... tiens... — s'écria-t-il joyeusement, — voilà cette bonne mademoiselle de Maran!

— Moi-même, en chair et en os, mon bon monsieur Sécherin; justement je parlais de vous à l'instant. Bonjour, Ursule... bonjour, chère petite, — dit mademoiselle de Maran en se levant pour baiser Ursule au front, — je suis tout heureuse de vous voir réunies. Voilà ce que je rêvais, vous voir toujours vivre ensemble comme deux sœurs... vous quitter le plus rarement possible...

— Et même ne pas nous quitter du tout si ça se peut, — s'écria M. Sécherin. — Il n'y a rien de tel que la vie de famille... n'est-ce pas, mademoiselle de Maran? vous comprenez ça, vous qui êtes la crème des bonnes femmes?

— Ah! monsieur Sécherin! je vas recommencer à vous gronder si vous continuez à m'appeler *crème*, je vous en avertis; d'abord ça effarouche ma modestie, et puis ça va me compromettre comme aristocrate : vous êtes encore bon là avec votre *crème*, monsieur Sécherin! Est-ce qu'après les glorieuses journées de juillet, qui ont fondé l'égalité, la fraternité, la liberté, il y a encore de ces distinctions-là? Appelez-moi bonne femme tout uniment, mais pas crème... ou je me révolte!

— Allons, va pour bonne femme; mais vous êtes une fameusement bonne femme... si bonne... — ajouta M. Sécherin en devenant tout à coup sérieux, — si bonne que vous me rappelez ma pauvre mère, comme ma pauvre mère vous rappelait à moi.

— Cette comparaison-là fait à la fois mon éloge, celui de madame votre mère, et par-dessus tout celui de votre judiciaire, mon bon monsieur Sécherin. Mais est-ce que vous auriez eu le malheur de la perdre?

— Non, non, Dieu merci... mais il y a eu bien du nouveau depuis que je ne vous ai vue, allez...

— Ah! bah! comptez-moi donc cela; vous savez comme je m'intéresse à ce qui vous regarde : qu'est-ce qu'il y a donc, mon pauvre monsieur Sécherin?

En vain Ursule, redoutant l'indiscrétion de son mari, lui fit signe sur signe, il ne s'en aperçut pas et continua :

— Mon Dieu, oui! nous nous sommes séparés d'avec maman.

— Pas possible! mon pauvre cher enfant, vous vous êtes séparé d'avec votre maman? Eh! pourquoi cela, Jésus, mon Dieu?

— Parce que maman avait pris Ursule en grippe, et qu'elle s'était imaginé que cette pauvre Bellotte se laissait faire la cour par Chopinelle, notre sous-préfet, qui a été du reste destitué par la révolution de juillet.

La physionomie de mademoiselle de Maran, jusque-là comique et moqueuse, devint tout à coup digne, sévère; elle dit à M. Sécherin :

— Douter de la vertu d'Ursule serait douter de la moralité de l'éducation et de la solidité des principes que je lui ai donnés. Monsieur Sécherin, il fallait que madame votre mère fût cruellement prévenue contre Ursule pour croire à une telle énormité... Vous savez que l'attachement ne m'aveugle pas, moi. Eh bien! je vous suis et je vous serai toujours caution de la régularité d'Ursule; quoique les apparences puissent être contre elle, ne les croyez jamais, les apparences!... car cette charmante enfant vous aime encore plus qu'elle ne vous le laisse voir.

— Ah! madame, il sera dit que vous me mettrez toujours du baume dans le sang! — s'écria M. Sécherin. — De ma vie je n'ai douté d'Ursule, je vous en donne ma parole d'honneur... mais j'en aurais douté que ce que vous me dites là détruirait mes soupçons les plus enracinés.

— Madame, — dit Ursule, — vous êtes trop bonne, trop indulgente.

— Pas du tout; je suis juste, je rends hommage au mérite, ça me fait tant de plaisir de vous trouver ainsi unis! Vous n'avez pas d'idée comme ça me ravit de voir vos deux charmants ménages s'entendre si bien ensemble; ça me touche à un point que je ne peux pas vous dire. Ce qui me plaît surtout de votre rapprochement, c'est de penser que tout cela n'est rien encore, et que plus vous irez, plus l'avenir resserrera vos liens : mais c'est-à-dire que vous finirez par faire une famille si étroitement unie et confondue qu'on n'y reconnaîtra plus rien du tout; ça sera une manière de communauté, de confraternité dans le goût du *mêlimêlo* d'Otaïti ou de l'âge d'or, où l'on n'avait à soi que ce qui appartenait aux autres, n'est-ce pas, mon bon monsieur Sécherin?

— C'est vrai! madame, — dit-il en riant, — seulement, moi et ma femme, nous y gagnons trop, à ce marché-là.

— Laissez-moi donc tranquille avec votre modestie, vous y gagnez trop! Est-ce qu'on parle ainsi entre amis! Est-ce que d'ailleurs chacun n'y met pas du sien? n'êtes-vous pas comme frère et sœur avec Mathilde? si Gontran regarde votre femme comme la sienne, est-ce qu'à son tour votre femme n'aime pas Gontran au moins autant que vous? Qu'est-ce que vous venez donc nous chanter avec vos gains, alors?

— Vous avez raison, madame, vous avez raison, — s'écria gaiement M. Sécherin : — apporter son cœur et son dévouement en *commandite* dans une société pareille, comme nous disons en affaires, c'est y mettre tout ce qu'on peut y mettre, et ça vous donne droit égal au partage du bonheur.

— L'entendez-vous? — nous dit mademoiselle de Maran en frappant dans ses mains, — l'entendez-vous, je vous le demande? Mais c'est qu'elle est charmante, sa comparaison commerciale et commanditaire! C'est donc Ursule qui vous inspire de ces jolies choses-là? Ce que c'est pourtant que l'influence d'une honnête jeune femme! comme ça vous polit, comme ça vous façonne! Certes, mon bon monsieur Sécherin, vous aviez déjà d'excellentes qualités; mais il vous manquait un je ne sais quoi de fin, de délicat, de distingué dans l'expression, que vous possédez maintenant à merveille. Vous n'êtes plus du tout le même homme; votre rudesse, votre franchise primitive sont tempérées, adoucies par une urbanité toute pleine de grâce et de mignardise... Ah çà! mais, dites donc... n'allez pas en piaffer, au moins! vous n'êtes pour rien du tout là-dedans.

— Comment, madame?

— Mais, certainement, si vous êtes ainsi, ça n'est pas plus votre faute que c'est la faute de l'églantier lorsqu'il devient rosier... Vous êtes tout bonnement l'ouvrage de cette charmante petite jardinière que voilà... Elle vous a *greffé*... mon bon monsieur Sécherin. Elle vous a *greffé*.

— Mais c'est que la comparaison est très-juste, — s'écria M. Sécherin, — elle m'a greffé... je suis *greffé*...

— Comment donc! et à double écusson encore, mon cher monsieur! — dit mademoiselle de Maran en regardant Ursule avec un sourire si méchant que je compris qu'il devait y avoir quelque double entente outrageante dans la plaisanterie de mademoiselle de Maran.

— Après cela, — dit naïvement M. Sécherin, — peut-être que vous vous moquez de moi. Vrai, suis-je changé à mon avantage?

— Mon bon monsieur Sécherin, — dit gravement ma tante, — je

n'ai peut-être qu'une seule qualité au monde, c'est une véracité... brutale; pourquoi donc que je vous dirais cela, si je ne le pensais pas? Vous ai-je ménagé quand je trouvais à reprendre dans votre manière de dire?

— Non; ça, c'est vrai. Eh bien! au fait, je vous crois et je veux vous croire; parce que, si je suis changé en bien, c'est grâce à Ursule, comme vous dites; mais jamais je ne m'étais aperçu de ce changement-là.

— Cette modestie timide et charmante vient consacrer ce que j'ai dit, mon bon monsieur Sécherin; mais je me tais, de peur de rendre Ursule trop orgueilleuse d'elle et de vous. Ah çà! je vous laisse; je vas demander à Mathilde de me conduire chez moi, car je suis un peu fatiguée de la route : sans compter que ces abominables couleurs tricolores m'ont causé un affreux mal de cœur. Heureusement, le calme champêtre... la vue des heureux que j'ai faits... tout ça va me remettre...Ah çà! je vous laisse à vos amours tous tant que vous êtes, car je jabote comme une pie dénichée.

CHAPITRE V.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Je ne pouvais deviner la véritable cause de la brusque arrivée de mademoiselle de Maran, je cherchais à me persuader que sa venue n'avait pas d'autre motif que celui qu'elle m'avait donné; les journaux que nous recevions de Paris parlaient en effet de troubles assez graves dans cette ville.

Pourtant les terreurs de ma tante me semblaient exagérées. Si j'admettais qu'une autre raison l'eût amenée à Maran, malgré moi j'étais effrayée; sa présence me présageait quelque nouveau malheur.

J'observais attentivement Gontran : il était distrait, préoccupé, rêveur.

Ursule avait évité plusieurs fois de se trouver seule avec moi; j'avais hâte de la voir partie.

Je ne savais si elle avait préparé et disposé son mari à quitter Maran; j'en parlai plusieurs fois à Gontran, il me dit que ma cousine l'avait assuré qu'elle était obligée d'agir avec ménagement pour rompre des projets arrêtés depuis si long-temps, mais qu'elle espérait sous peu de jours y parvenir.

Je n'avais pas voulu apprendre à Ursule et à mademoiselle de

Maran dans quel état je me trouvais, c'était un bonheur dont je voulais jouir seule et dans le secret le plus long-temps possible.

Ma tante continuait de se moquer de M. Sécherin, et semblait observer attentivement Ursule et mon mari.

Elle tenait fidèlement sa promesse et ne parlait plus d'un passé qui éveillait en moi des souvenirs si pénibles. Sans doute elle savait que je serais assez résolue pour agir ainsi que je le lui avais dit, et de quitter Maran plutôt que de souffrir de nouvelles perfidies.

Elle avait trop de sagacité, trop de pénétration pour ne pas s'apercevoir d'un changement remarquable dans les manières de Gontran; lui autrefois joyeux, brillant, animé, était devenu pensif, concentré, quelquefois brusque et impatient, d'autres fois morne, accablé. Mes inquiétudes augmentaient de jour en jour, je craignais, comme je l'avais pressenti, que son goût pour ma cousine, contrarié, irrité par l'indifférence affectée de celle-ci, ne prît tous les caractères de la passion.

Je remarquai de nouveau sur ses traits contractés ce sourire triste, nerveux, qui n'avait pas assombri sa figure depuis qu'il avait échappé à l'influence de M. Lugarto.

Plusieurs fois je le surpris dans le parc se promenant à grands pas, une fois je vis qu'il avait pleuré... Rarement il me parlait avec dureté; souvent, au contraire, il me traitait avec une tendresse inusitée.

Hélas! à ces retours de bonté, je m'apercevais bien qu'il devait souffrir.

Lorsque Ursule se trouvait en tiers avec mon mari et moi, elle affectait une gaieté folle qui augmentait encore la tristesse de Gontran. Elle déployait à peu près le même cynisme moqueur qu'elle avait montré dans son entretien avec mon mari; seulement, par égard pour la présence de M. Sécherin, au lieu de donner ces sentiments comme siens, elle les attribuait à un être imaginaire, à je ne sais quelle héroïne de roman: véritable démon dont elle s'amusait à rêver l'existence.

Je ne puis le nier, Ursule, dans ces conversations, continuait de déployer infiniment d'esprit et de se montrer véritablement supérieure à Gontran. Ce que je ressentais pour elle était bizarre, inexplicable; je la haïssais à la fois, et d'avoir rendu mon mari amoureux d'elle, et de rire méchamment des tourments qu'il éprouvait.

Elle eût paru partager l'affection de Gontran que j'aurais été horriblement malheureuse, plus malheureuse encore sans doute que de la voir le dédaigner... mais j'aurais été moins effrayée peut-être.

L'ironie perpétuelle d'Ursule prouvait qu'elle ne ressentait rien, qu'elle dominait complétement M. de Lancry, et c'était surtout cette influence que je redoutais.

Quelque temps après l'arrivée de mademoiselle de Maran, je fus un jour réveillée de très-grand matin par un bruit de voiture.

Après avoir écouté de nouveau je n'entendis plus rien; je crus m'être trompée, je me rendormis.

Blondeau entra chez moi. Je lui demandai si elle n'avait rien entendu.

Elle avait entendu comme moi un bruit de voiture; ce qui était tout simple, — ajouta-t-elle, — puisque M. Sécherin était parti le matin à quatre heures.

— Avec Ursule? — m'écriai-je.

— Non, madame, — me répondit Blondeau, — le domestique de M. Sécherin a dit que son maître partait de très-bonne heure afin de pouvoir arriver dans la nuit à Saint-Chamant, où il allait pour affaires.

Dans mon anxiété je fis prier Ursule de passer chez moi.

Elle entra bientôt.

— Votre mari est parti sans vous? — m'écriai-je.

— Mon Dieu! de quel air courroucé tu me parles, ma chère Mathilde; qu'y a-t-il donc de si étonnant à ce départ?

— Ce qu'il y a d'étonnant! — repris-je confondue de tant d'audace.

— Certainement, rien de plus simple. Hier soir, après nous être retirés chez nous, mon mari m'a parlé, comme d'habitude, de ses affaires; tout à coup il s'est souvenu en feuilletant son carnet qu'il y avait à Saint-Chamant une vente de terres dont quelques-unes sont voisines des nôtres et qu'il désire acquérir : il n'a voulu déranger personne; ce matin, au point du jour, il a envoyé chercher des chevaux et m'a priée de l'excuser auprès de toi. Il ne sera absent que très-peu de temps, et il profitera de cette occasion pour visiter celle de ses propriétés qui se trouve dans le voisinage de Saint-Chamant.

J'étais indignée : Ursule avait sans doute à dessein laissé échapper cette occasion si naturelle de quitter Maran, elle avait donc des projets sur Gontran; mes soupçons se justifiaient de plus en plus.

Depuis trop long-temps je me contraignais trop envers ma cousine pour pouvoir dissimuler davantage; je ne me crus plus obligée de lui cacher que j'avais assisté à son entretien avec Gontran, et je lui dis :

— Quel intérêt avez-vous donc de rester ici, puisque vous n'avez pas profité du départ de votre mari pour quitter Maran?

Ursule, fidèle à son système de fausseté, ne leva pas encore le masque, et me répondit avec une expression d'étonnement douloureux :

— Mais, encore une fois, Mathilde, qu'as-tu donc? En vérité, je ne sais que penser. Tu me dis *vous*, tu me parles de quitter Maran comme si ma présence te gênait; qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie qu'il y a huit jours j'ai entendu votre entretien avec mon mari; oui, j'étais dans l'un des cabinets de cette alcôve : j'avais dit à Gontran combien son empressement auprès de vous me chagrinait, et il m'avait aussitôt proposé de vous demander de quitter Maran. — Je ne pus m'empêcher de prononcer ces derniers mots avec un orgueil triomphant.

Ursule fronça légèrement les sourcils et sourit avec amertume :

— Ainsi, — dit-elle en me regardant fixement, — ton mari savait que tu étais là pendant notre entretien?

— Il le savait .. Comprenez-vous maintenant? comprenez-vous que je m'étonne de ce qu'après avoir promis à mon mari de vous éloigner vous restiez ici malgré le départ de M. Sécherin?

— Eh bien, puisque tu étais là, entre nous, j'en suis ravie, ma chère Mathilde, tu dois être contente, j'espère?

— Contente?...

— Oui, sans doute. Tu l'as vu, j'ai assez maltraité ton vilain infidèle pour qu'il n'ait plus maintenant envie de l'être. Me suis-je montrée assez bonne amie? aller jusqu'à me faire voir à lui sous le jour le plus odieux pour changer en éloignement, en haine peut-être, le goût qu'il prétendait avoir pour moi!

— Et vous croyez m'imposer par ce mensonge?

— Un mensonge?... Mais tu étais là... souviens-toi donc du dédain avec lequel je l'ai traité... Tu étais là!... qui m'aurait dit pourtant que j'avais si près de moi la récompense de ma vertueuse conduite?... Tiens, Mathilde, je ne puis croire à un hasard si heureux... si providentiel... comme dirait ma belle-mère... — Et Ursule éclata de rire.

Cette fois, du moins, ma cousine était franchement ironique et malveillante.

— Écoutez-moi, Ursule, — lui dis-je, — il n'est plus temps de railler; la conversation que je vais avoir avec vous sera grave : ce sera sans doute la dernière que nous aurons ensemble.

— J'en doute fort! — s'écria impérieusement Ursule, — car j'ai, moi, à vous demander compte de la déloyauté de votre conduite et de celle de votre mari.

— Que voulez-vous dire?

— En vous cachant pour épier un entretien que je croyais secret, vous commettiez un abus de confiance, vous me rendiez votre jouet... savez-vous que je pourrais vouloir m'en venger?

— J'aime mieux ces fières paroles, Ursule, que votre mélancolie doucereuse dont j'ai été trop long-temps dupe; je sais au moins qu'en vous j'ai une ennemie... Eh bien!... soit...

— Je n'ai aucune envie d'être votre ennemie; vous avez eu envers moi un mauvais procédé, j'ai le droit de m'en plaindre, et je vous dis que je pourrais vouloir m'en venger : voilà tout.

— Mais, depuis votre arrivée ici, ne prenez-vous pas à tâche de porter le trouble dans cette maison?

— Qu'avez-vous à me reprocher? Puis-je empêcher votre mari d'avoir du goût pour moi? Puis-je faire mieux que de le railler, que de lui ôter tout espoir, que de lui promettre de partir, puisque vous et lui le désirez?

— Pourquoi donc alors n'êtes-vous pas partie ce matin? l'occasion n'était-elle pas parfaite? Je vous dis, moi, que, si vous aviez eu l'intention d'ôter tout espoir à mon mari, au lieu d'étaler je ne sais quelle métaphysique de sentiments effrontés, au lieu de lui dire : « *Je ne* » *vous aimerai jamais, mais je pourrai en aimer d'autres passionné-* » *ment;* » si vous lui aviez dit simplement : — Je suis attachée à mes devoirs; votre femme est mon amie, ma sœur, jamais je ne trahirai ni elle ni mon mari, ce langage eût été digne et noble... au lieu d'être perfidement calculé.

— Vous me permettrez, j'espère, d'être juge de la convenance et de la portée de mes paroles; la jalousie est une mauvaise conseillère, et je crois qu'elle vous égare.

— Elle m'éclaire... elle m'éclaire...

— Vous êtes trop intéressée dans la question, Mathilde, pour la juger sainement; en parlant à votre mari comme je lui ai parlé, je lui ôtais toute espérance... Les hommes ne croient pas à nos principes, ils croient à notre indifférence.

— Je ne doute pas de votre expérience à ce sujet, Ursule; mais il y a un moyen infaillible de rompre un penchant : c'est l'absence.

— Quand elle ne l'augmente pas!

— Ainsi, c'est par indifférence pour mon mari que vous restez ici?

— Absolument; je lui ai déclaré que j'avais presque de l'éloignement pour lui.. Vous l'avez entendu... que voulez-vous de plus?

— Eh bien ! admettez que mes soupçons, que mes craintes soient exagérées ; n'était-il pas de votre devoir d'y mettre un terme en ne prolongeant pas votre séjour ici ?

— Il est impossible de renvoyer les gens avec plus d'urbanité ; pourtant je me permettrai de vous faire à mon tour quelques observations : vous sentez qu'après la promesse que j'ai faite à votre mari, si j'ai laissé ce matin partir M. Sécherin sans l'accompagner... c'est que de graves motifs m'obligeaient à agir ainsi.

— Et n'était-ce donc rien que mon repos, que la tranquillité de ma vie, à moi, que vous venez si méchamment troubler ?

— Je suis ravie de voir, Mathilde, que vous songez beaucoup à vous ; alors vous ne trouverez pas extraordinaire que je songe un peu à moi. Par deux fois, j'ai indirectement parlé de mon départ à mon mari ; son étonnement a été tel que j'ai pressenti qu'il ne pourrait parvenir à s'expliquer ce brusque changement dans mes résolutions sans que quelques soupçons ne s'élevassent dans son esprit : ou il croira que je fuis volontairement votre mari parce que je crains de partager son amour, ou il croira que votre jalousie a exigé mon départ... De toute façon, vous le voyez, ses doutes seront éveillés, sa confiance en moi s'altérera, et, je vous l'avoue, je tiens autant que vous à vivre tranquille.

— Ursule... Ursule... prenez garde... c'est vous railler de moi que de me donner de pareilles raisons.

— Elles sont excellentes pour moi, je vous jure. Il a fallu toute l'autorité du langage de la vérité pour empêcher mon mari de croire aux visions de sa mère à propos de ce M. Chopinelle ; je n'ai pas envie de voir de pareilles scènes se renouveler.

— Malgré tout ce que je ressens contre vous, — m'écriai-je, — je n'aurais pas osé faire allusion à votre conduite dans cette circonstance ; mais, puisque vous en parlez sans honte, je vous dirai que c'est justement parce que je vous sais coupable d'une faute que rien ne pouvait excuser, que j'ai le droit de vous soupçonner et de vous craindre lorsqu'il s'agit d'un homme tel que M. de Lancry.

— Mathilde !...

— C'est parce que j'ai été témoin de tout ce qui s'est passé à Rouvray que j'ai le pressentiment, que j'ai la certitude que votre apparente indifférence pour mon mari cache quelque arrière-pensée.

Ursule haussa dédaigneusement les épaules.

— Mon Dieu ! je sais fort bien que vous avez cru aux absurdes mé-

disances de ma belle-mère, — me dit-elle, — mais il est trop tard pour les renouveler; vous aviez une très-belle occasion de m'accuser lorsque, devant mon mari et devant sa mère, j'ai invoqué votre témoignage à l'appui de mon innocence...

— Osez-vous parler ainsi, Ursule! lorsque la pitié, lorsqu'un généreux ressentiment de notre ancienne amitié m'a fait garder le silence... Ah! elle me l'avait bien dit : « Puissiez-vous ne jamais vous repentir » de l'appui que vous prêtez à cette femme coupable!... » Mais ne récriminons pas contre le passé... Une dernière fois je vous demande... et, s'il le faut... je vous supplie de ne pas prolonger votre séjour ici... Après ce qui s'est passé entre nous, nos relations ne pourront être que bien pénibles... De grâce... rejoignez votre mari... Vous avez, dites-vous, de l'indifférence pour Gontran : qui peut vous retenir? Votre caractère est tel que vous serez heureuse partout; je ne vous ai jamais fait de mal, ne vous opiniâtrez donc pas à me tourmenter.

— Je serais désolée de vous tourmenter; mais, je vous le dis encore, je ne puis, pour une vaine imagination, pour un caprice de votre part, risquer une folle démarche qui compromettrait mon avenir... — me répondit Ursule avec un sang-froid imperturbable.

— Je crois qu'en tout cas vous calculez fort mal, — dis-je à ma cousine en surmontant mon émotion; — vous voulez attendre le retour de votre mari...

— Je le désire.

— Soit... Eh bien! à tort ou à raison, je suis jalouse de vous.

— A tort, très à tort.

— Soit encore... mais je suis jalouse; votre refus de vous éloigner... augmente encore cette jalousie; le retour de M. Sécherin ne calmera pas mes agitations... Je lui en cacherais la cause, qu'il finirait par la deviner... Réfléchissez bien à cela... Lors de cette partie de chasse il a fallu mon empire sur moi-même et la distraction de votre mari pour qu'il ne surprît pas mon secret... Vous voyez donc bien qu'en me refusant de partir vous provoquez un danger plus grand que celui que vous redoutez.

— Que puis-je faire à cela! Si je suis perdue par votre fait, je me résignerai à mon sort... mais je ne serai jamais assez folle ni assez sotte pour aller me perdre moi-même.

— Peut-être... Ursule... peut-être. Prenez bien garde.

— Me menacez-vous? Et de quoi me menacez-vous?

— Je ne vous menace pas, mais je vous préviens qu'il s'agit de

mon bonheur, de mon avenir, de ma vie; je lutterai de toutes mes forces, je serai capable de tout pour conserver ce que vous voulez peut-être me ravir...

— Vous... capable d'une lâche délation?... je ne le crois pas, je vous en défie.

— Vous avez raison de m'en défier, vous m'en savez incapable; mais sans lâcheté je puis m'adresser à la bonté de votre mari : je puis lui avouer mes craintes tout en lui disant qu'elles sont insensées, mais qu'elles me font un mal affreux... Cela ne vous compromettra pas... cela éveillera peut-être les soupçons de votre mari... mais vous l'aurez voulu...

— Alors je saurai me défendre ou me venger.

— Écoutez-moi bien, Ursule... je vous jure, par la mémoire de ma mère, que, si vous persistez à rester ici malgré moi... je n'hésiterai pas devant cette extrémité, quelque funeste qu'elle soit... Un secret pressentiment me dit qu'une des questions les plus fatales de ma vie s'agite en ce moment... Je vous préviens qu'il s'est fait un grand changement dans mon caractère... il est devenu aussi ferme et aussi résolu qu'il était faible et timide... ne me poussez pas à bout; je ne vous demande rien que de possible, que de faisable...

— Je suis seule juge de cela, il me semble... je connais mon mari mieux que vous.

— Vous exagérez à dessein sa susceptibilité, j'ai vu quelle influence vous aviez sur lui... Vous ne me ferez pas croire que l'homme qui a été d'une confiance assez aveugle pour croire à votre fable au sujet de la lettre de M. Chopinelle, que l'homme qui n'a pas été ébranlé dans sa foi par le formidable serment de sa mère, vous ne me ferez pas croire, dis-je, que cet homme, qui ne vit que pour vous, que par vous, aura le moindre soupçon lorsqu'il vous verra venir le rejoindre, et que vous lui direz que vous vous ennuyiez loin de lui...

— Il ne verra là qu'une exagération ridicule.

— Ce sont de ces exagérations que les cœurs dévoués et généreux, comme le sien, admettent d'autant plus qu'ils sont capables de les éprouver. Vos moindres désirs sont des ordres pour lui : vous lui direz que vous voulez faire un voyage en Italie, je suppose; il vous croira, il s'empressera de vous satisfaire.

— Je vous remercie mille fois de la bonne opinion que vous avez de mon habileté, de mon adresse et de mon influence, — me dit Ursule avec un sourire sardonique... — Malheureusement, je crois que

vous vous exagerez mes avantages. Pourtant rassurez-vous : dès le retour de mon mari, je ne resterai ici que le temps nécessaire pour amener naturellement ce départ; d'ici là, je vous en prie à mon tour, n'insistez pas, et accordez-moi l'hospitalité.

— Mais cela est infâme pourtant... — m'écriai-je avec indignation; — il suffira donc de votre volonté pour désespérer ma vie!

— Revenez à la raison, oubliez des soupçons insensés; ces fantômes s'évanouiront, le calme renaîtra dans votre esprit.

— Oubliez la douleur, n'est-ce pas? et vous ne souffrirez plus!

— Croyez que rien ne m'est plus désagréable que cette discussion, Mathilde, et que...

— Eh bien! — m'écriai-je en interrompant ma cousine, — puisque c'est une lutte, je l'accepte... Tous les moyens vous sont bons pour m'attaquer dans ce que j'ai de plus cher, tous les moyens me seront bons pour me défendre... Votre prétendue indifférence pour mon mari est un manége de coquetterie raffinée dont je ne suis pas dupe. Vous voulez lui plaire, je vous rendrai odieuse à ses yeux; je lui avais tû jusqu'ici votre honteuse aventure de Rouvray, je ne garderai plus aucun ménagement : s'il était tenté de m'oublier un moment pour vous, moi qui ne lui ai donné que des marques d'amour et de dévouement, il comparerait... et il verrait à quelle femme il me sacrifie.

— Mathilde... Mathilde... prenez garde à votre tour! — s'écria Ursule; et ses yeux semblèrent étinceler de colère, — prenez garde à ce que vous direz!... de ma vie... je ne pardonnerais cette calomnie, entendez-vous?... ne m'exaspérez pas!

— J'en étais sûre! — m'écriai-je; — mon mari ne vous est donc pas indifférent, puisque vous craignez qu'il ne soit instruit de cette aventure?

— Je tiens à l'estime de votre mari... comme à l'estime de tous les honnêtes gens... et il est horrible à vous de vouloir me la faire perdre, — s'écria Ursule avec un accent de dignité outragée.

— Vous tenez à son estime! et vous n'avez pas craint d'afficher effrontément les principes les plus corrompus! et vous n'avez pas craint de railler de tout ce qui est saint et sacré dans le monde! Non, non, j'en suis de plus en plus convaincue, votre instinct de ruse vous a dit qu'incapable de lui plaire par de généreuses et nobles qualités vous ne pouviez que frapper son imagination par quelque affectation bizarre et étrange; mais dès qu'il saura que tout cet échafaudage de prétentions

SOUVENIRS D'ENFANCE.

cyniques n'a pour but que de lui ménager un cœur que M. Chopinelle a occupé tout entier...

— Mathilde... à votre tour prenez garde! ne me poussez pas à bout...

— Oh! maintenant que je vous connais, je ne vous crains plus... Mes illusions sur vous pouvaient seules être dangereuses, mais elles sont heureusement dissipées.

— Eh bien! — s'écria ma cousine en ne cachant plus les mauvais ressentiments qui l'agitaient, — puisque vos illusions sont dissipées, puisque vous me connaissez, puisque vous m'outragez. . je n'ai plus à garder aucune mesure. Il m'en a assez coûté de dissimuler avec vous depuis long-temps... Vous m'avez démasquée, dites-vous, regardez-moi donc bien en face alors!

Je fus effrayée de l'expression d'audace et de méchanceté qui se révéla tout à coup sur les traits d'Ursule.

— Depuis assez d'années, ce masque me gênait, — reprit-elle.

— Depuis assez d'années? que voulez-vous dire, Ursule?

— Ah! cela vous surprend? Ah! vous me croyiez une amie dévouée, une sœur?... femme ingénue et candide! — et elle haussa les épaules.

— Mon Dieu... mon Dieu...

— Mais vous oubliez donc tout ce que vous m'avez fait souffrir, vous, depuis votre enfance? — s'écria-t-elle.

— Moi? moi?

— Vous, Mathilde! Vous me supposez donc bien insensible, bien inerte, ou bien stupide, pour croire que j'ai oublié notre jeunesse! Vous ne savez donc pas tout ce que mon cœur ulcéré a amassé de haine et d'envie, depuis qu'un hasard fatal m'a rapprochée de vous?

— Et moi... moi! qui avais béni ce jour parce qu'il me donnait une sœur...

— Vous auriez dû le maudire, car alors il vous donnait une victime... et plus tard une ennemie...

— Une victime, une ennemie... grand Dieu... que vous ai-je donc fait?

— N'était-ce pas en votre nom, n'était-ce pas à votre orgueil qu'on me sacrifiait chaque jour? Vous ne vous rappelez donc pas que sans cesse, à tout propos, j'ai été humiliée, blessée, méprisée à cause de vous? Non, il n'y a pas de torture d'amour-propre qu'on ne m'ait fait subir toujours en me comparant à vous... Enfant, mon éducation était un bienfait que je devais à votre charité! si l'on me donnait quelque vêtement élégant, c'était encore une aumône qu'on me jetait à vos dépens! Ce n'était pas tout... pour vous toujours et partout la louange, les flatteries, les récompenses; pour moi toujours les reproches, les punitions, les duretés! Et vous croyez que j'ai pu oublier cela, moi! Et vous croyez que ce ne sont pas là de ces blessures dont les cicatrices sont ineffaçables! Et vous croyez que vous êtes maintenant bien venue à me reprocher une faute et à me menacer!

— O mon Dieu, mon Dieu! — m'écriai-je en cachant ma figure dans mes mains, — l'infernale prévision de mademoiselle de Maran ne l'avait pas trompée, elle savait dans quelle âme elle faisait germer l'envie!

— Et que m'importe! — reprit Ursule avec une nouvelle violence; — que m'importe la main qui m'a frappée! Je ne pense qu'au coup que j'ai reçu. N'ai-je pas toujours et d'autant plus souffert que l'on ne m'accablait que pour vous exalter! Enfant, les punitions; jeune fille,

les mépris : voilà quel a été mon sort auprès de vous. S'est-il agi de nous marier : vous deviez, vous, prétendre aux plus brillants partis ; moi, je devais me trouver trop heureuse d'épouser quelque homme pauvre et grossier. Vous étiez si riche ! vous étiez si belle ! vous étiez remplie de si adorables qualités ! tandis que moi, au contraire, j'étais pauvre, sotte, et dépourvue de tous les agréments qui vous faisaient chérir ! Cela est arrivé, d'ailleurs, comme on nous l'avait prédit ; vous avez épousé un grand seigneur spirituel et charmant, moi j'ai épousé un homme ridicule et vulgaire. Oh ! jamais, jamais je n'oublierai, voyez-vous, ce que j'ai ressenti lorsque, devant vous qui, toute rayonnante d'orgueil et de bonheur, regardiez votre beau fiancé, on a insulté, raillé l'homme dont je rougissais de porter le nom. Oh ! comme ce rapprochement était un dernier et terrible coup qu'on me portait, comme cette fois encore on me sacrifiait, on m'immolait à vous, à l'insolent bonheur dont vous m'écrasez depuis si long-temps !

— Mais c'est horrible ! — m'écriai-je, — mais vous savez bien que j'étais étrangère à ces perfidies de ma tante ; mais vous savez bien que, même pendant notre enfance, je me faisais punir pour partager les rigueurs qu'on vous imposait ; mais vous savez bien que plus tard il n'a pas dépendu de moi que vous ne fissiez un mariage selon votre cœur...

— Vous m'avez offert la moitié de votre fortune, me direz-vous ; l'ai-je acceptée? Qui donc vous dit que je n'ai pas ma fierté comme vous avez la vôtre? qui donc vous dit que je n'ai pas été encore aigrie davantage par vos éternelles affectations de générosité, de pitié?

— Mais vous m'avez donc toujours haïe? mais ces assurances d'amitié que vous m'avez données jusqu'ici étaient donc autant de mensonges, autant de blasphèmes? Comment, dès notre enfance, cette odieuse haine a fermenté en vous? Comment, vous avez pu jusqu'à présent la dissimuler? Comment, rien ne vous a touchée, ni mon affection de sœur, ni la haine que me portait mademoiselle de Maran? Comment, vous, avec votre esprit, vous n'avez pas vu qu'elle prenait à tâche de vous humilier en me louant afin d'exciter votre jalousie, votre envie, et de vous rendre un jour mon ennemie?... Ah, Ursule... Ursule... si elle vous entendait, elle serait bien heureuse de voir que vous servez ainsi d'aveugle instrument à sa haine !

— Eh ! mon Dieu... n'accusez pas tant mademoiselle de Maran, — s'écria Ursule avec impatience ; — elle n'a fait sans doute que développer le sentiment d'envie qui était en moi : je suis née jalouse et envieuse, comme vous êtes née loyale et généreuse ; vous eussiez été

à ma place, j'eusse été à la vôtre, que, malgré tous les calculs de la méchanceté de mademoiselle de Maran, elle n'aurait jamais éveillé en vous une jalousie ardente contre moi.

— Mais, puisque vous me reconnaissez loyale et généreuse, pourquoi me haïssez-vous? Que vous ai-je fait?

— C'est justement parce que vous êtes loyale et généreuse que je vous hais... Je vous hais encore parce que j'ai toujours été humiliée à cause de vous; je vous hais parce que vous jouissez de tous les bonheurs que j'envie; je vous hais parce que j'ai eu à rougir devant vous. Nous sommes seules, je puis tout dire impunément... Eh bien! oui, ce qui a porté le comble à ma rage contre vous, ç'a été de vous voir instruite d'une liaison ridicule, ç'a été de me voir traitée devant vous avec le dernier mépris par ma belle-mère.

— Mais, vous le voyez bien, cette liaison existait; ce mépris, vous le méritez!

— Et c'est justement cela qui m'exaspère... vous me diriez que je suis laide et bossue comme mademoiselle de Maran que je ne m'en inquiéterais pas.

— Mais...

— Mais, je ne veux pas me faire meilleure que je ne le suis; je ne discute pas... je ne dis pas que j'ai raison d'éprouver ainsi... je dis que j'éprouve ainsi; le hasard a fait que par vous ou à cause de vous j'ai été blessée dans ce que j'avais de plus irritable... je m'en prends à vous et je vous hais. Ceci n'est peut-être pas logique, mais c'est réel... Ce langage vous étonne?... oh... c'est que le chagrin et l'isolement avancent et développent singulièrement l'intelligence, Mathilde!... D'abord j'ai dû à ces maîtres rudes et cruels la science de dissimuler et d'attendre. J'étais humiliée à cause de vous, que pouvais-je contre vous? rien. J'attendis, j'observai; les louanges excessives dont on vous accablait me donnèrent le désir violent de compenser par l'art, par la grâce hypocrite, par la coquetterie la plus étudiée, ces avantages qui me manquaient et qu'on admirait en vous... Quand j'eus quinze ans, je vous trouvai belle, bien plus belle que moi; ne pouvant lutter de beauté avec vous, je me promis de vous le disputer un jour par la physionomie, par l'entrain, par le montant : vous étiez belle d'une beauté chaste et sereine... je voulus être agaçante... provocante... Mais le moment n'était pas venu... Un jour je pleurais de rage en pensant à l'avenir brillant qui vous attendait et au triste sort qui m'était réservé... Par hasard je me regardai dans un miroir, je vis

que les larmes m'allaient presque aussi bien que le rire éclatant et fou... Provisoirement je me résolus d'être triste, mélancolique, sentimentale. Vous étiez riche, j'étais pauvre; on vous comblait de flatteries, on m'accablait de mépris : rien ne paraissait plus naturel et plus intéressant que mon rôle de victime résignée... Je me mariai et vous aussi, vous aviez tout pour choisir et vous avez choisi un homme charmant... Le même bonheur vous a suivie dans votre union; belle, riche, jeune, titrée, jouissant d'une réputation sans tache, idole de ce monde qui n'a d'admiration que pour votre beauté, de louanges que pour vos vertus, vous ne pouvez faire un vœu qui ne soit réalisé; voilà votre vie... Est-ce assez de bonheur, cela? — ajouta-t-elle avec une expression de colère et d'envie qui me prouva qu'elle me croyait véritablement la plus heureuse des femmes.

Un moment je fus sur le point de la détromper, pensant ainsi la désarmer; je voulais lui dire toutes les angoisses des premiers mois de mon mariage, les calomnies dont j'avais été victime... Mais cela me parut une lâcheté, je me contentai de lui répondre :

— Vous me croyez donc bien heureuse, que vous me haïssez tant...

— Eh bien! oui; quand je compare votre existence à la mienne, je vous envie, je souffre. Pourquoi cette différence entre nous? Pourquoi n'y a-t-il pas un avantage dont vous ne jouissiez? pas une qualité, pas une vertu qu'on n'admire en vous?... Je l'avais bien prévu, et votre tante me l'a sans cesse répété depuis son arrivée ici : à Paris... dans votre monde... on ne connaît que vous, on ne jure que par vous... Vous êtes à la fois la femme la plus à la mode et la plus respectée. On vous cite partout comme un modèle de grâce et d'élégance, et on ne vous reproche pas une faiblesse, pas une coquetterie... et cela dans le monde le plus médisant, le plus difficile à capter... tandis que moi je vis en province avec un obscur marchand que je ne puis dominer qu'en affectant des vulgarités qui révoltent mes goûts et mes habitudes! Et ce n'est pas tout : il faut encore que vous veniez surprendre les plaies honteuses de cette existence déjà si cruelle! il faut qu'à votre arrivée ma belle-mère, mon mari, ne cessent de m'étourdir de vos louanges comme autrefois mademoiselle de Maran! Oh! vous êtes une femme incomparable, soit... mais votre insolent bonheur n'est peut-être pas invulnérable...

La colère et la jalousie dominaient tellement Ursule, qu'elle ne s'aperçut pas de ma stupeur. En l'entendant ainsi parler de mon *insolent bonheur*, je m'expliquai les paroles de mademoiselle de Maran, qui

m'avait plusieurs fois répété : « Je suis fidèle à nos conventions; je ne » parle pas de toutes ces horreurs de Lugarto à votre cousine : au con- » traire, je lui répète sans cesse que vous avez toujours été la plus » heureuse des femmes, que votre sort fait l'envie de tous, et que les » bons comme les méchants n'ont pour vous qu'un sentiment, — l'ado- » ration. »

Je ne m'étonnai plus. Avec sa perfidie ordinaire, mademoiselle de Maran avait pris à tâche d'exaspérer la jalousie de ma cousine en lui peignant ma vie comme aussi riante qu'elle avait été douloureuse.

En voyant Ursule si indignement irritée du bonheur qu'elle me supposait, je songeai à sa joie si elle pénétrait mes véritables infortunes : moins que jamais je voulus lui donner cette satisfaction.

— Ainsi, — lui dis-je, — voilà le secret de votre haine!... vous l'avouez du moins... A cette heure, quels sont vos desseins? Voulez-vous m'enlever mon mari? Est-ce là la vengeance que vous prétendez tirer de moi?

— Au point où nous en sommes maintenant, vous ne comptez pas, je crois, que je vous fasse part de mes projets! — me dit impérieusement Ursule.

— Comme il ne m'est pas difficile de les deviner, — m'écriai-je... — je vais vous dire, moi, mon irrévocable décision. Je vais écrire à votre mari de revenir en toute hâte : à son arrivée, je lui avoue mes soupçons, que je veux bien encore lui dire insensés, et je le supplie de vous emmener. Vous êtes désormais ma plus dangereuse ennemie... je n'ai plus aucun ménagement à garder. Ainsi je ne cacherai rien à mon mari de ce qui s'est passé à Rouvray entre vous et M. Chopinelle.

— Vous voulez la guerre, Mathilde! eh bien, la guerre!... tous les moyens sont bons quand on réussit; j'espère vous le prouver.

Et Ursule me laissa seule.

CHAPITRE VI.

RETOUR.

Après le départ d'Ursule, mon premier mouvement fut d'aller trouver mon mari et de lui raconter mon entretien avec ma cousine.

Malheureusement Gontran était sorti dès le matin pour aller à la chasse.

Je dis à Blondeau de me prévenir de son retour. L'heure du déjeuner sonna, Gontran n'était pas encore de retour.

Je trouvai mademoiselle de Maran dans le salon. Elle me demanda où était ma cousine, je lui dis qu'elle était sans doute chez elle.

On alla l'y chercher, on ne la trouva pas.

La matinée était assez belle, je supposai qu'elle se promenait dans le parc; on sonna une seconde fois, elle ne parut pas.

Tout à coup l'idée me vint qu'elle était peut-être allée rejoindre Gontran Mais on me dit que mon mari était sorti sur un poney avec un de ses gardes et ses chiens, pour chasser au marais.

Cela me tranquillisa; je me mis à table avec ma tante : elle ne m'épargna pas ses méchantes remarques sur l'absence d'Ursule et de mon mari.

J'avais de telles préoccupations que ces perfides insinuations, qui dans d'autres circonstances m'eussent été pénibles, m'étaient alors presque indifférentes.

En sortant de table, je prétextai de quelques lettres à écrire avant l'arrivée du courrier pour remonter chez moi. Je laissai mademoiselle de Maran occupée à son tricot.

Deux heures sonnèrent ; ni Ursule ni Gontran n'étaient encore de retour.

Je fis venir Blondeau, je la priai de s'informer auprès de la femme de chambre d'Ursule si sa maîtresse lui avait donné quelques ordres.

Blondeau revint m'apprendre que madame Sécherin avait pris un livre dans la bibliothèque, et qu'elle était allée pour se promener.

Je parcourus le parc en tout sens, je ne trouvai pas Ursule.

Une petite porte donnant dans la forêt était ouverte. Ma cousine avait dû sortir par là. Peut-être la veille était-elle convenue d'un rendez-vous avec Gontran.

Cette idée m'effrayait, j'attachais la plus grande importance à ne pas être prévenue par Ursule auprès de mon mari.

Je revins au château le désespoir dans l'âme.

Mademoiselle de Maran me dit qu'elle commençait à être sérieusement inquiète d'Ursule, que je devrais envoyer quelques-uns de mes gens dans la forêt, qu'elle s'était peut-être égarée.

A ce moment ma cousine entra.

Elle me salua avec une cordialité aussi intime que si la scène du matin n'avait pas eu lieu.

Son teint était animé, ses yeux brillaient, je ne sais quel air de triomphe et d'orgueil éclatait sur tous ses traits ; ses bottines de soie un peu poudreuses montraient qu'elle avait assez long-temps marché, les rubans dénoués de son chapeau de paille doublé d'incarnat flottaient sur ses épaules, et les longues boucles de ses cheveux bruns un peu défrisés s'allongeaient jusqu'à la naissance de son sein à demi voilé par un fichu à la paysanne.

Elle tenait dans une de ses mains un gros bouquet de fleurs sauvages.

Elle dit à mademoiselle de Maran et à moi qu'elle avait voulu sortir du parc et qu'elle s'était à demi égarée dans la forêt : mais que, trouvant le temps magnifique, elle avait voulu profiter d'une des dernières belles journées d'automne : elle s'était amusée à cueillir des fleurs, et n'avait songé à retrouver son chemin qu'après avoir fait au moins une grande lieue. Un bûcheron, auquel elle s'était adressée, l'avait rencontrée, et l'avait ramenée jusqu'au château.

Ce récit, fait simplement, naturellement, dissipa ma défiance, si justement éveillée.

Je crus d'autant plus à ce que disait Ursule, qu'environ une demi-heure après son retour, au moment où le courrier venait d'apporter nos

LE FAUX MESSAGER.

lettres, le garde qui avait accompagné mon mari vint me dire de sa part que sa chasse s'était prolongée plus qu'il ne l'avait pensé ; que je fusse sans inquiétude, qu'il reviendrait le soir pour dîner.

J'interrogeai ce garde ; il me dit n'avoir quitté mon mari que depuis une heure environ, à l'étang des Sources, où il chassait encore.

Ces renseignements me rassurèrent complétement.

J'attachais tant de prix à voir mon mari avant Ursule, que de nouveau je recommandai à Blondeau de guetter son arrivée et de le conduire chez moi, en lui disant que j'avais à lui parler des choses les plus importantes.

Cet ordre donné, je rentrai au salon.

Je trouvai mademoiselle de Maran lisant avec attention les lettres qui venaient de lui arriver de Paris.

Je ne sais si elle s'aperçut ou non de ma présence, mais elle ne quitta pas des yeux les lettres qu'elle lisait, et s'écria plusieurs fois avec les marques du plus grand étonnement :

— Ah! mon Dieu... mon Dieu... qui est-ce qui aurait cru cela! on lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Qu'est-ce que cela va devenir... faut-il le prévenir?... faut-il lui cacher?... c'est terrible!

Impatientée de ces exclamations, ne pouvant supposer que ma tante ne m'eût pas vue entrer... je lui dis :

— Avez-vous de bonnes nouvelles de Paris, madame?

Mais elle, sans me répondre, sans paraître m'entendre, continua de se parler à elle-même.

— Quel éclat ça va faire... D'un autre côté, comment l'empêcher?... Comme c'est encore *heureux que je sois venue ici pour arranger tout cela!*

Ces derniers mots de ma tante me donnèrent à penser et m'effrayèrent. J'ignorais ce dont il s'agissait; mais, en entendant dire à mademoiselle de Maran qu'il « était heureux qu'elle fût venue pour arranger » quelque chose, » un secret pressentiment m'avertissait que son arrivée à Maran cachait de méchants desseins, et que ses terreurs des révolutionnaires de Paris n'étaient qu'un prétexte.

Je m'approchai d'elle, je lui répétai cette fois assez haut pour qu'elle ne pût feindre de ne pas m'entendre :

— Avez-vous de bonnes nouvelles de Paris, madame?

Elle fit un mouvement de surprise, et me dit :

— Comment... vous étiez là... Est-ce que vous m'avez entendue?...

— Je vous ai entendue, madame; mais je n'ai pu rien comprendre à ce que j'ai entendu.

— Tant mieux, tant mieux; car il n'est pas temps... Ah! mon Dieu, mon Dieu, c'est-y donc possible! — reprit mademoiselle de Maran en levant les mains au ciel.

— Vous semblez préoccupée, madame.... Je vous laisse, — lui dis-je.

— Je semble préoccupée... je le crois bien, il y a de quoi, vous n'en saurez que trop tôt la raison.

— Cette lettre peut donc m'intéresser, madame?

— Vous intéresser? vous intéresser... plus que vous ne le pensez.

Hélas! vous m'en voyez tout abasourdie... toute je ne sais comment, de cette nouvelle! Mais je ne puis encore y croire... non, non; n'est-ce pas, que vous êtes incapable de cela?

— Mais de quoi, madame? sont-ce de nouvelles inquiétudes que vous voulez me donner? De grâce expliquez-vous.

— Que je m'explique! est-ce que c'est possible en l'absence de votre mari! Il faut l'attendre.... Et encore je ne sais si j'oserai.... Dites donc, est-ce qu'il est toujours violent comme on dit qu'il était avant son mariage? c'est qu'alors il faudrait de fameux ménagements.

Je regardai fermement ma tante.

— J'aurais été bien étonnée, madame, que votre arrivée ne fût pas signalée par quelque triste événement... Je suis résignée à tout, et je mets ma confiance dans le cœur de mon mari.

— Ah bien alors, puisqu'il en est ainsi, tant mieux! je n'aurai pas à prendre de grandes précautions oratoires : vous avez raison de placer votre confiance dans le cœur de votre mari, ça répond à tout... Vous avez là une ingénieuse idée... C'est égal, défiez-vous toujours de son premier mouvement; et tâchez de n'être pas seule : car, hélas! pauvre chère enfant, je suis bien faible, bien vieille, et je ne pourrais pas vous défendre.

— Me défendre... et contre qui?

— Contre votre mari... car, malgré moi, je pense toujours que le prince Kserniki a souvent battu comme plâtre la belle princesse Kser-nika, sa femme, pour bien moins que ça, ma foi!

— Je vois avec plaisir, madame, à ces exagérations, que vous voulez faire une triste plaisanterie.

— Une plaisanterie? Dieu m'en garde!... Vous ne verrez que trop tôt que rien n'est plus sérieux; tout ce que je puis, tout ce que je dois faire, comme grand'parente, c'est de m'interposer si les choses allaient trop loin.

Je connaissais trop ma tante pour espérer de la faire s'expliquer et de mettre un terme à ses mystérieuses réticences; je lui répondis donc avec un sang-froid qui la contraria extrêmement :

— Veuillez m'excuser si je vous quitte, madame; je voudrais aller m'habiller pour dîner.

— Allez, allez, chère petite, et faites-vous le plus jolie possible; ça désarme quelquefois les plus furieux : la belle princesse Ksernika s'y connaissait, et elle n'y manquait jamais. Elle s'attifait toujours à ravir pour conjurer l'orage conjugal, elle arrivait toujours triomphante et

pimpante : aussi gagnait-elle, à ses beaux atours, de n'avoir jamais qu'un membre de cassé à la fois par ce cher et bon prince.

Je sortis sans entendre la suite des odieuses plaisanteries de mademoiselle de Maran, je montai chez moi pour attendre Gontran.

A son retour de la chasse il vint me trouver, ainsi que je l'en avais fait prier.

Je fus frappée de son air radieux, épanoui, lui que j'avais vu depuis plusieurs jours si pensif et si triste.

En entrant chez moi il m'embrassa tendrement, et me dit :

— Pardon, mille pardons, ma chère Mathilde, de vous avoir peut-être inquiétée ; mais je me suis laissé aller, comme un enfant, au plaisir de la chasse, et, comme toujours, j'ai compté sur votre indulgence.

Les excuses de mon mari me surprenaient ; depuis long-temps il ne m'en faisait plus.

— Je suis ravie, — lui dis-je, — que cette chasse ait été heureuse ; vous semblez moins soucieux que ces jours passés.

— Mon Dieu, rien de plus simple ; vous le savez, souvent les plus petites causes ont de grands effets. Ce matin, en m'en allant sur mon poney, j'étais de mauvaise humeur, je commençai la chasse machinalement, sans plaisir, le ciel était voilé de brouillard. Tout à coup un brillant rayon de soleil perce les nuages ; la nature semble s'illuminer, resplendir : je ne sais pourquoi je fis comme la nature ; mais j'étais morose, et je devins tout à coup heureux et gai... heureux et gai comme à vingt ans, ou mieux... heureux et gai comme le jour où vous m'avez dit : — Je vous aime. Voyons... regardez-moi, — me dit Gontran avec charme, regardez-moi et comparez, madame, si vous avez comme moi conservé un souvenir immortel de ce beau jour.

Cela était vrai ; de la vie je n'avais vu à mon mari une physionomie à la fois plus riante et plus indiciblement heureuse.

— En effet... — lui dis-je sans pouvoir cacher ma surprise, — votre figure respire le bonheur et me rappelle de bien beaux jours...

— Oh ! oui, — reprit-il avec expansion, — mon bonheur est immense ; il resplendit autour de moi et malgré moi... Il s'agirait, je crois, de ma vie, que je ne pourrais cacher combien je suis heureux !

— Béni soit donc ce rayon de soleil, mon ami, puisqu'il a eu le pouvoir de vous changer ainsi.

Gontran me regarda en souriant. — Oh ! il faut tout vous avouer : ce n'est pas seulement ce rayon de soleil qui m'a changé ; il y a eu aussi, pour ainsi dire, un rayon de soleil moral qui est venu dissiper

RETOUR.

les ténèbres de mon esprit. Ai-je besoin de vous apprendre, bon ange chéri, que c'est votre pensée adorée qui a opéré ce prodige?

— Vraiment, Gontran? mon Dieu! et comment cela?

— Je me suis demandé pourquoi ma sombre tristesse contrastait ainsi avec le brillant éclat de la nature... Je me suis demandé si je n'avais pas tout ce qui rend l'existence adorable, si je ne devais pas tout cela à une femme bien-aimée, la plus belle, la meilleure, la plus généreuse de toutes celles qui se soient jamais dévouées au bonheur d'un homme. Ce n'est pas tout, me suis-je dit, un nouveau gage d'amour, un nouveau lien ne va-t-il pas nous unir plus étroitement encore? Et je suis sombre, et je suis triste! et je ne jouis pas avec délices de chaque instant de cette vie! Alors, Mathilde, il m'a semblé que je sortais d'un mauvais songe.

— Oh! Gontran... Gontran... dites-vous vrai, mon Dieu?

— Oh! oui, je dis vrai... le bonheur rend si confiant... si sincère... Une fois dans cette bonne voie que ta pensée m'avait ouverte, Mathilde, je n'ai pas craint de rechercher la cause première de cette sotte mauvaise humeur où j'étais retombé depuis quelques jours... encore, une petite cause. Vous l'avouerai-je? oui, j'aurai ce courage : j'ai été assez sot pour ressentir un profond dépit des railleries de votre cousine! Oui, comme un écolier, comme un provincial, je lui avais gardé rancune de s'être moquée de mes déclarations; j'avais vu là une terrible atteinte, non pas à mon amour... vous le préservez, mais à mon amour-propre... Heureusement, en songeant à Mathilde, au petit ange qu'elle promet à notre doux avenir, j'ai chassé ces mauvaises pensées et je lui reviens plus repentant et, ce qui vaut mieux, plus tendre, plus épris, plus passionné que jamais... — Et mon mari me baisa les mains avec une grâce enchanteresse.

Je croyais rêver.

Je ne pouvais croire ce que j'entendais. Quel revirement subit dans l'esprit de Gontran avait opéré ce changement? Ses paroles me semblaient naturelles, sincères; il invoquait la pensée de notre enfant avec une émotion si sérieuse, que je ne pouvais supposer qu'il me mentît : et puis quel eût été son but?

Ce bonheur inespéré, joint aux émotions si diverses de la journée, me bouleversa tellement que je tombai dans un fauteuil comme affaissée sur moi-même.

Je mis mon front dans mes deux mains pour recueillir mes idées. Après un moment de silence, je dis à Gontran :

— Pardon à mon tour, mon ami, si je ne réponds pas mieux à toutes vos ravissantes bontés; mais, quoique bien douce, ma surprise est si profonde que je ne puis trouver de paroles pour vous exprimer ma reconnaissance.

J'étais dans un embarras extrême : je croyais à la sincérité du retour de mon mari; je ne savais si je devais ou non lui faire part de mon entretien avec Ursule, de ses cruels aveux et de l'espèce de défi qu'elle m'avait jeté au sujet de Gontran.

Pour tâcher de pressentir mon mari, je lui dis :

— A propos, M. Sécherin est parti ce matin; le savez-vous, mon ami?

— Je le savais. Pourquoi sa femme ne l'a-t-elle pas accompagné? c'était pour elle une excellente occasion de remplir sa promesse, — me dit Gontran du ton le plus naturel. — Elle aurait dû agir ainsi, — ajouta-t-il d'un ton de reproche, — par égard pour vous, puisque je lui avais confié que votre tranquillité dépendait presque de son départ.

— Peut-être, — dis-je en tâchant de sourire pour cacher mon émotion, — peut-être se repent-elle de s'être montrée si cruelle pour vous et d'avoir repoussé vos soins; peut-être ce dédain de sa part était-il affecté.

— Oh! alors tant pis pour elle, — me dit gaiement Gontran; — elle a laissé passer le *quart d'heure du diable*, comme on dit... Maintenant il est trop tard; mon ange gardien est avec moi, et il a trop de beauté et trop de bonté pour ne pas me préserver et me défendre de tous les maléfices.

— Vous êtes maintenant bien rassuré, mon ami, — dis-je en continuant de sourire; — mais ma cousine est bien adroite, bien séduisante, et votre pauvre Mathilde...

— Oh! ma *pauvre* Mathilde, — me dit Gontran avec un accent rempli de tendresse, — ma *pauvre* Mathilde est une petite moqueuse... Au lieu de prendre cet air humble et résigné, elle doit s'apercevoir qu'elle est de ce moment ma souveraine maîtresse. Tenez, entre nous, je lui crois, à cette *pauvre* Mathilde, des intelligences surnaturelles avec je ne sais quels bons génies invisibles qui d'un souffle changent l'orage en calme, la tristesse en joie douce et sereine : elle leur a fait un signe, et mon âme a été inondée de félicité... Ma *pauvre* Mathilde me rappelle enfin ces fées qui cachent long-temps leur pouvoir pour le révéler un jour dans toute sa majesté; et j'aurais peur d'être désormais par trop son esclave, si ce n'était régner... que de lui obéir... Mais je

vous laisse... mon bel ange gardien ; faites-vous jolie, bien jolie, pour que nous puissions nous dire d'un coup d'œil en regardant votre cousine : *Cette pauvre Ursule!*

Gontran, me baisant au front, me quitta et me laissa dans une sorte d'enchantement.

CHAPITRE VII.

LES BRUITS DU MONDE.

Maintenant que je réfléchis de sang-froid à ces paroles de mon mari, je ne comprends pas comment je pus croire à leur sincérité; comment ce brusque et tendre retour de Gontran, si étrangement, si fabuleusement motivé, n'éveilla pas mes soupçons.

Mais alors j'ignorais encore que les protestations les plus passionnées servent souvent de voile à la perfidie, à la trahison. Et puis j'étais si malheureuse, j'avais tant de besoin de trouver un bon sentiment chez mon mari, que je me laissai aller aveuglément à ce bonheur inespéré. Je comptais d'ailleurs sur ma sagacité, sur ma pénétration, pour découvrir les véritables intentions d'Ursule.

Le dîner fut très-gai. Mademoiselle de Maran ne dit pas un mot qui eût trait aux menaces détournées qu'elle m'avait faites. Ursule me combla de prévenances.

De son côté, Gontran m'entoura de soins si marqués, si affectueux, que plusieurs fois ma tante l'en plaisanta.

A la fin du repas, ma cousine me dit avec une expression de regret:

— Ah! que tu es heureuse de passer l'automne et une partie de l'hiver à la campagne... toi!

— Eh bien, — reprit mademoiselle de Maran, — il me semble que c'est un bonheur que vous partagez, ma chère; est-ce que cet excel-

lent M. Sécherin n'est pas le plus heureux des hommes de vous voir et de vous savoir ici jusqu'à la fin des siècles? Est-ce qu'il n'a pas pris le soin complaisant de vous y amener lui-même, s'il vous plaît?

— Sans doute, madame, — reprit Ursule, — mais on ne fait pas toujours ce qu'on désire; aussitôt après son retour ici, retour que je viens de hâter en lui écrivant tantôt, mon mari sera obligé de partir pour Paris, et, naturellement, je l'y accompagnerai.

— Ah! mon Dieu, — s'écria ma tante, — mais c'est du fruit nouveau, cela! Avant son départ, il disait qu'il pouvait rester ici jusqu'au mois de janvier; que vous ne reviendriez à Paris qu'avec Mathilde et Gontran...

— Oui, madame, mais un de ses correspondants de Paris, dont j'ai reçu tantôt une lettre, car j'ouvre les lettres de mon mari en son absence, — dit Ursule en souriant, — lui annonce qu'il est indispensable qu'il se rende à Paris pour la fondation de la maison de banque à laquelle M. Sécherin s'est associé, comme il vous l'a dit : aussi, ma bonne Mathilde, je n'ai plus que quatre ou cinq jours à passer avec toi; et même, une fois à Paris, nos sociétés seront si différentes.... Moi..., modeste femme de banquier... toi, la brillante vicomtesse de Lancry, nous nous verrons donc bien rarement; ce sera presque une séparation.

— Mais vous deviez habiter ensemble à Paris pour continuer ce modèle des ménages unis et confondus, — s'écria mademoiselle de Maran. — Toutes ces belles résolutions sont donc changées?

— C'étaient malheureusement de ces rêves de pensionnaires, impossibles à réaliser, madame, — dit Ursule en souriant. — Quoique, pour ma part, je regrette beaucoup de renoncer à cette espérance... je m'y résigne.

— Et puis avouez un peu, ma cousine, — dit gaiement mon mari, — que le tableau que je vous ai fait du seul appartement dont nous pouvons disposer pour vous ne vous a pas séduite.

— Vous êtes très-injuste, mon cher cousin : nous nous serions accommodés de bien moins encore, pour avoir le plaisir de ne pas quitter cette chère Mathilde; mais le faubourg Saint-Honoré est si loin du centre des affaires que mon mari ne pourrait s'y fixer...

Le dîner était terminé, je me levai.

Gontran donna le bras à mademoiselle de Maran et passa devant moi et Ursule.

Celle-ci, au moment d'entrer dans le salon, me dit tout bas :

— Voilà comme je me venge... Êtes-vous contente?...

Lorsque les gens eurent servi le café, mademoiselle de Maran prit un air grave, solennel, et dit :

— Maintenant nous sommes seuls et en famille, nous pouvons parler à cœur ouvert.

En disant ces mots, elle tira de sa poche les lettres qu'elle avait reçues de Paris le matin, en me jetant un regard d'ironie et de méchanceté.

— Que voulez-vous dire, madame? — dit Gontran.

— Vous allez le savoir : mais d'abord il faut me promettre d'être calme, de ne pas vous laisser entraîner à un premier mouvement... Mais, j'y pense, Ursule, allez donc voir s'il n'est resté personne dans la salle à manger.

Ursule se leva, ouvrit la porte, regarda et revint.

— Il n'y a personne, madame.

—Mais encore, à quoi bon toutes ces précautions? — reprit Gontran.

— Bonaparte a dit qu'il fallait laver son linge sale en famille. Passez-moi l'expression en faveur de la pensée, qui est toute pleine de bon sens... Mais avant de commencer, — ajouta mademoiselle de Maran en se retournant vers Ursule, — il faut que je vous explique, chère petite, la contradiction apparente que vous remarquerez entre ce que je vais dire et ce que je vous ai appris.

— Comment cela, madame?

— J'étais convenue avec Mathilde de ne pas parler des horribles calomnies dont elle avait été victime, des affreux chagrins qui avaient empoisonné les premiers mois de son mariage... Je vous ai donc représenté votre cousine, jusqu'ici, comme la plus adorablement heureuse des créatures; hélas! il n'en était rien, mais rien du tout : vous allez bien le voir, et apprendre qu'au contraire, depuis qu'elle est mariée, à part quelques petits quartiers de lune de miel, la vie de notre pauvre Mathilde n'a été qu'une longue torture... et que ce n'est rien encore auprès de ce que le sort lui réserve...

A mesure que mademoiselle de Maran me parlait, Ursule me regardait avec une surprise croissante; si je n'avais pas été si souvent trompée par son hypocrisie, j'aurais presque dit qu'elle me regardait avec intérêt.

— Mais, madame, encore une fois, de quoi s'agit-il? — demanda Gontran avec impatience.

— Mon pauvre Gontran, — lui dit-elle, — vous se saurez cela que

trop tôt..., car ça vous regarde au premier chef, et trop tard, car je crois bien que le mal est sans remède ; mais, d'abord, il faut que vous me donniez votre parole de gentilhomme de ne croire tout au plus que la moitié de ce que je vous dirai, et de faire la part des circonstances et des mauvaises langues : après tout, c'est moi qui ai élevé votre femme; et, pour moi comme pour elle, il ne faut pas trop vous hâter de la juger défavorablement sur les apparences. Voyez-vous, nous pèserons bien sincèrement le pour et le contre; et puis après, n'est-ce pas? nous prendrons une résolution.

Il m'était impossible de prévoir où mademoiselle de Maran voulait en venir.

J'avais une telle confiance dans moi-même que je n'étais nullement inquiète, bien que je m'attendisse à quelque méchanceté.

— Puisqu'il s'agit de moi, madame, — lui dis-je, — je vous demande en grâce d'abréger ces préliminaires et d'arriver au fait.

— Allons, allons, voilà une généreuse impatience qui me rassure et qui est de bon augure. Eh bien donc, monsieur de Lancry, savez-vous quel est le bruit, ou plutôt, ce qui est bien plus grave... quelle est la conviction des personnes de notre société que la révolution n'a pas chassées de Paris?

— Non, madame...

— Eh bien... l'on est persuadé... l'on *sait* qu'avant d'aller à Rouvray, chez sa cousine, votre femme a été en catimini passer une nuit dans une maison de campagne de M. Lugarto, et que ce bel Alcandre à étoiles d'or en champ d'argent s'y trouvait seul, bien entendu : ce qui peut joliment passer pour un tête-à-tête nocturne...

Mademoiselle de Maran, en disant ces mots, me lança un regard de vipère.

Je pâlis.

— En bien!... eh bien! — s'écria-t-elle, — voyez donc cette pauvre chère petite, comme la voilà déjà toute bouleversée!... Ah! mon Dieu! que je m'en veux donc d'avoir parlé maintenant! Mais aussi elle semblait si sûre d'elle-même! Ursule, donnez-lui donc vite des sels, voilà mon flacon.

Ursule s'approcha de moi avec un air de commisération protectrice et triomphante; je la repoussai doucement, en lui disant que je n'avais besoin de rien.

Ce premier coup fut terrible, je n'y étais pas préparée, je restai muette.

Mon mari, qui un moment était devenu pourpre de colère ou de surprise, se remit, partit d'un grand éclat de rire et s'écria :

— Comment, mademoiselle de Maran... vous... vous donnez dans de pareilles histoires?... Je crois bien que cette pauvre Mathilde reste stupéfaite! Il y a de quoi : qui pourrait s'attendre à une pareille folie?

Je cherchais à la hâte le moyen de me disculper, en respectant le secret de Gontran s'il en était encore temps.

Mademoiselle de Maran parut très-étonnée de l'indifférence avec laquelle Gontran accueillait cette révélation.

Elle reprit : — Mais attendez donc avant que de rire, mauvais garçon, que je vous complète au moins les faits qu'on me dénonce. On dit donc que votre femme a passé la nuit dans la maison de ce Lugarto. Maintenant les uns assurent et croient que c'était volontairement et par amour... ce qui me semble hasardé, car ça ferait supposer que ma chère nièce est une indigne créature. Les autres prétendent, au contraire, que la pauvre chère petite s'y était rendue, en tout bien tout honneur, pour racheter, Dieu sait à quel prix, un papier qui pouvait vous diffamer, mon cher Gontran. Et remarquez bien, mes enfants, que je suis dans tout cela et de tout cela ni plus ni moins innocente que la nymphe Écho...

Je ne pouvais plus en douter, M. Lugarto avait tenu parole : pour se venger, il avait écrit à mademoiselle de Maran ou à quelque personne de sa connaissance plusieurs versions de cette nuit fatale qui devaient ou me perdre de réputation, ou déshonorer Gontran.

Le faux et le vrai étaient si perfidement combinés et confondus dans cette horrible calomnie, que le monde, par indifférence ou par méchanceté, devait tout admettre sans examen.

J'osais à peine jeter les yeux sur Gontran, je m'attendais à une explosion terrible de sa part; ma stupeur égala le désappointement de mademoiselle de Maran.

Mon mari, après avoir surmonté de nouveau une légère émotion, reprit avec le plus grand sang-froid, en haussant les épaules :

— Maintenant, madame, ce ne sont plus même des calomnies, ce sont des folies; et, en vérité, les temps où nous vivons sont bien graves pour qu'on puisse s'amuser à propager de si stupides niaiseries.

— Comment!... — s'écria ma tante, — c'est ainsi que vous prenez cela! Peste soit de votre philosophie!

— On serait philosophe à trop bon marché, madame, si l'on méritait ce titre parce qu'on méprise de vains bruits qui n'ont pas même la

LES BRUITS DU MONDE

consistance d'une calomnie.. Mathilde ne doit pas s'inquiéter de ces sottises. En deux mots je vous rappellerai les tristes circonstances grâce auxquelles le nom de M. Lugarto a pu être malheureusement rapproché de celui de madame de Lancry. Cet homme a lâchement abusé d'une intimité que son amitié m'avait presque imposée, pour tâcher de nuire à la réputation de madame de Lancry. J'ai répondu à cette lâcheté comme je le devais, par un démenti et par une paire de soufflets en face de vingt personnes. Une rencontre a eu lieu, j'ai donné un coup d'épée à M. Lugarto; le lendemain je suis parti pour l'Angleterre, où m'appelaient d'assez graves intérêts. Aussitôt après mon départ, Mathilde a quitté Paris pour venir chez sa cousine passer le temps de mon absence; j'ai été la rejoindre à mon retour de Londres, et je l'ai ramenée ici : voilà, madame, toute la vérité. Quant aux ridicules inventions dont on se donne la peine de vous faire part et sur lesquelles vous croyez devoir appeler notre attention, je vous le répète, cela ne vaut pas même un démenti; je n'y songerais même déjà plus si Mathilde n'avait pas été assez enfant pour s'en attrister un instant. Mais elle est excusable; elle entre dans le monde, son âme pure et ingénue est naturellement impressionnable à des misères qui, plus tard, n'exciteront pas même son dégoût. — Puis, s'adressant à moi, Gontran me dit avec l'accent le plus tendrement affectueux : — Pardon, ma pauvre Mathilde, ma malheureuse liaison avec Lugarto vous cause encore cette contrariété, mais, je l'espère, ce sera la dernière.

Je fus profondément touchée du langage simple et digne de Gontran.

Depuis le commencement de cet entretien, ma cousine semblait profondément absorbée; l'expression de sa figure avait complétement changé.

Mademoiselle de Maran, malgré son assurance, était déconcertée; elle regardait attentivement moi, Ursule, mon mari, pour tâcher de pénétrer la cause de l'indifférence ou de la modération de Gontran; modération qui m'étonnait moi-même autant qu'elle me touchait, car mon mari pouvait être justement blessé de certaines assertions de mademoiselle de Maran.

Après cette muette observation, qui dura quelques secondes, ma tante reprit d'un air de réflexion :

— Allons, Gontran... vous ne vous laissez pas déferrer, c'est déjà quelque chose; vous sentez bien que tout ce que je demande au monde, c'est de pouvoir ne pas croire un mot de ce qu'on m'écrit et

d'y répondre par un fameux démenti; mais d'un autre côté, comme dit le proverbe : Il n'y a pas de fumée sans feu. Eh bien! voyons. Entre nous, qui peut avoir allumé cette atroce flambée de mauvais propos-là? Comment imaginer que des gens graves, sérieux, car ce sont des gens graves et sérieux qui m'écrivent, s'amusent à inventer l'histoire de la visite nocturne de Mathilde à M. Lugarto, s'il n'y avait rien eu de vrai là-dedans? Après tout, vous devez le savoir mieux que personne, mon garçon : 1° ce Lugarto a-t-il eu entre les mains de quoi vous déshonorer? 2° est-il capable, dans cette occurrence, de se dessaisir du susdit moyen de vous perdre, uniquement pour le plaisir de faire une action généreuse? Quant à moi, ça me paraîtrait joliment problématique, hypothétique, pour ne pas dire drôlatique, de la part d'une pareille espèce toujours grinçante et malfaisante.

L'infernale méchanceté de mademoiselle de Maran la servait peut-être à son insu.

Il était impossible de toucher plus cruellement le vif des soupçons que devait avoir Gontran au sujet de la reddition du faux, que M. Lugarto semblait lui avoir faite volontairement.

Quoique mon mari ne pût soulever cette question avec moi, puisqu'il me croyait dans une complète ignorance de cette funeste action, j'avais toujours remarqué qu'il entrevoyait quelque cause mystérieuse dans la restitution de M. Lugarto.

Mademoiselle de Maran était-elle instruite de tout, c'est ce que je ne savais pas encore. Néanmoins je m'attendais cette fois à un mouvement de colère de Gontran.

Je fus presque effrayée en le voyant écouter mademoiselle de Maran avec le même calme insouciant; il haussa les épaules, sourit en me regardant et répondit :

— Ce n'est plus ni une calomnie, ni une stupidité, cela tombe dans le roman, dans le surnaturel. Est-ce tout, madame? vos correspondants ne vous mandent-ils rien de plus? Ce serait dommage de s'arrêter en si bon chemin.

— Non, certainement, ce n'est pas tout! — s'écria ma tante, ne pouvant plus contenir sa rage, — je vous ai dit ce dont les gens les plus respectables étaient convaincus... maintenant je dois vous dire quels seront les effets de ces convictions... Ils vous seront joliment agréables, ces effets-là! Quoique vous criiez au roman et au surnaturel, vous et votre femme, vous aurez tout simplement l'inconvénient d'être partout montrés au doigt et de ne pas recevoir un salut sur dix

que vous ferez. Ça vous étonne? Vous allez peut-être dire que c'est de la magie! rien de plus simple pourtant. Je vais vous démontrer cela, toujours d'après mon petit jugement... Ou l'on croira que votre femme a sacrifié son honneur pour sauver le vôtre, mon garçon, et vous passerez pour un misérable..., ou bien l'on croira que votre femme a cédé à son goût pour Lugarto et elle passera pour une indigne; sans compter que dans cette circonstance encore on vous regardera comme le dernier des hommes, vu que vous aurez toléré ce goût-là, soit parce que vous deviez de l'argent à ce vilain homme, soit parce que, votre femme vous ayant apporté toute sa fortune, vous trouvez plus politique et plus économique de fermer les yeux.

— Vraiment, madame... on croit cela? — dit Gontran.

— Sans doute, voilà ce que croient les bonnes gens, les gens inoffensifs, vos amis enfin...

— Et nos ennemis, madame?

— Ah, ah, ah, vos ennemis, c'est bien une autre affaire! ils croient, eux, que, vous et Mathilde, vous vous entendez comme deux larrons en foire : « S'il n'y avait qu'un coupable dans le ménage, — disent » ceux-là, — soit l'homme, soit la femme, il y aurait eu scission entre » eux. Une honnête femme ne reste pas avec un homme déshonoré; » elle peut sacrifier son honneur pour sauver celui de son mari; mais » une fois le sacrifice accompli, elle l'abandonne; si elle reste avec » lui, elle lui devient complice... D'un autre côté, un honnête homme » ne reste pas avec une femme qui l'a outragé... s'il n'a pas de for- » tune, eh bien! il vit de privations plutôt que de laisser soupçonner » qu'un honteux intérêt le retient auprès d'une épouse adultère... » Ainsi donc que concluront vos ennemis, ces langues assassines et vipérines, en vous voyant toujours si bien ensemble? Ils concluront que vous avez l'un pour l'autre toutes sortes d'abominables tolérances.

— Enfin... enfin, je devine tout maintenant! — m'écriai-je en interrompant mademoiselle de Maran, — votre haine vous a emportée trop loin, madame, vous vous êtes trahie malgré vous... Béni soit Dieu qui nous dévoile ainsi les inimitiés qui nous poursuivent...

— Comment... comment... elle est folle, cette petite... — dit mademoiselle de Maran.

— Gontran... Gontran... je me demandais pourquoi celle qui est pourtant la sœur de mon père était venue ici... Elle vous l'apprend... Oui... madame... maintenant je comprends tout... Vous voulez, par vos calomnies, élever d'affreuses discussions entre nous et nous dés-

unir... En effet, madame, c'eût été un beau triomphe pour vous... il y a une année à peine que nous sommes mariés! et une séparation perdait à jamais ou moi ou Gontran, car elle autorisait les bruits les plus odieux.

La contraction des sourcils de mademoiselle de Maran me prouva que j'avais frappé juste.

Elle se prit, selon son habitude, à rire aux éclats pour cacher sa colère.

— Ah!... ah!... ah!... qu'elle est donc amusante, cette chère petite, avec ses suppositions! mais, folle que vous êtes, est-ce que je vous parle en mon nom? Je viens en bonne et loyale parente, s'il vous plaît, ne l'oubliez pas, vous dire : — Mes chers enfants, prenez garde, voici ce qu'on croit... ce n'est pas un vain bruit, un caquet, un propos; ce sont les convictions de personnes sérieuses, graves, dont la parole a la plus grande autorité... Maintenant que le monde interprète ainsi votre conduite, puisqu'il est impossible de lui ôter cette créance... puisque vous êtes déshonorés, sinon l'un *et* l'autre... du moins l'un *ou* l'autre... je viens en bonne et loyale parente vous...

Gontran interrompit mademoiselle de Maran et lui dit :

— Il me semble, madame, que le monde aurait un moyen beaucoup plus simple et beaucoup plus naturel d'interpréter la persistance de l'attachement que moi et madame de Lancry continuons d'avoir l'un pour l'autre : ce serait de croire que nous vivons en honnêtes gens, que, n'ayant rien à nous reprocher mutuellement, nous méprisons profondément tant d'atroces calomnies, et que nous avons trop de bon sens pour mettre notre bonheur à la merci de la première calomnie venue. Cette version aurait de plus l'avantage d'être la seule possible et vraie; ce qui n'est pas peu de chose, je crois. En résumé, madame, je ne partage pas pourtant la susceptibilité et la défiance de Mathilde. La pauvre enfant a déjà tant souffert des méchants, que, dans son ressentiment un peu aveugle, elle a pu un moment vous confondre avec eux : elle se trompe, je n'en doute pas; en nous parlant comme vous faites, vous cédez à l'intérêt que nous vous inspirons; mettez donc le comble à vos bontés, conseillez-nous; que devons-nous faire pour convaincre nos amis qu'ils sont dupes d'une calomnie, et pour prouver à nos ennemis qu'ils sont des infâmes?

— Mon beau neveu, — dit mademoiselle de Maran avec rage, — je ne conseille plus, l'heure est passée; mais je devine et je prédis... Écoutez-moi donc, si vous êtes curieux du présent et de l'avenir : dans

votre joli petit ménage, l'un de vous est dupe et victime, l'autre est fripon et bourreau; une rupture deviendra nécessaire entre vous, et cela plus prochainement que vous ne pensez, parce que la victime finira par se révolter... Mais cette rupture sera trop tardive, mes chers enfants; le monde aura pris l'habitude de voir en vous deux complices... il continuera de vous mépriser... cette séparation, qui aurait pu au moins sauver la réputation de l'un de vous deux, ne sera qu'un nouveau grief contre vous... on vous prendra pour deux coquins, même trop scélérats pour pouvoir continuer de vivre ensemble... Cela vous paraît drôle... et j'ai l'air d'une lunatique... Eh bien!... vous viendrez me dire un jour si je me suis trompée... Un mot encore, et ne parlons plus de cela... Cette abominable révolution a tellement effarouché mes amis que je ne voyais presque personne et que je ne savais presque rien de tout ceci. Sur quelques bruits qui m'en étaient pourtant revenus, je priai votre oncle M. de Versac et M. de Blancourt, deux de mes vieux amis, d'être aux aguets, de s'enquérir et de m'écrire ce qu'ils entendraient dire ou sauraient avoir été dit... Voici leurs lettres... lisez-les... vous verrez que je n'invente rien. Maintenant plus une parole à ce sujet... faisons un wisth, si vous le voulez bien... Si Mathilde est trop fatiguée, nous ferons un mort avec vous et Ursule... Tout cela finit à merveille : vous êtes content et résigné, mon beau neveu; tant mieux, j'en suis tout aise, tout épanouie, j'en piaffe, j'en triomphe; car, dites donc, moi, qu'est-ce que je veux? votre bonheur. Eh bien! plus on vous méprise tous deux, plus vous êtes heureux... ça me met joliment à même de travailler à votre félicité... n'est-ce pas? Là-dessus, sonnez et demandez des cartes...

Je remontai chez moi, laissant Ursule, mon mari et mademoiselle de Maran jouer au wisth.

Cette occupation leur permettait au moins de garder le silence après une scène si pénible.

CHAPITRE VIII.

BONHEUR ET ESPOIR.

J'étais dans une extrême perplexité, je ne savais si le calme de Gontran était réel ou simulé; je fus encore sur le point, malgré les recommandations de M. de Mortagne, de tout dire à mon mari au sujet de cette nuit fatale.

Mais je pensai que c'était peut-être en grande partie le désir de ne pas éveiller mes soupçons au sujet de ce malheureux faux qui avait rendu Gontran en apparence si indifférent aux attaques de mademoiselle de Maran. Connaissant l'infernale méchanceté de ma tante, je ne pouvais me dissimuler que nous avions beaucoup à redouter de la malveillance du monde.

La froideur glaciale avec laquelle on avait accueilli Gontran quelques mois auparavant semblait presque justifier les prévisions de mademoiselle de Maran; j'étais inquiète de savoir si Gontran viendrait chez moi avant que de rentrer chez lui, je voulais lui dire combien j'étais contente de voir Ursule partie. J'attribuais cette résolution de ma cousine moins à un sentiment généreux qu'à la crainte de me voir prévenir son mari de mes soupçons, ainsi que je l'en avais menacée, et d'éveiller ainsi sa défiance pour l'avenir. En cela je reconnus la justesse des conseils de madame de Richeville.

Sur les onze heures, Gontran frappa et entra chez moi.

J'interrogeai ses traits presque avec anxiété, tant je craignais de leur voir une expression menaçante.

Il n'en fut rien; il avait peut-être au contraire l'air plus tendre, plus affectueux encore.

— Ah! mon ami, — m'écriai-je, — que mademoiselle de Maran est donc méchante!... Venir ici dans le but si odieux d'exciter entre nous peut-être une rupture violente en nous rapportant les plus affreuses calomnies!

— Sans croire positivement, comme vous, que tel ait été le but du voyage de votre tante, je pense qu'elle s'ennuyait un peu de n'avoir personne à tourmenter, et que, sachant à peu près d'avance le contenu des lettres de mon oncle et de M. de Blancourt, elle était venue pour jeter entre nous ce brandon de discorde. Vous aviez raison, Mathilde, mademoiselle de Maran est plus méchante que je ne le pensais : désormais nous n'aurons aucun motif pour la voir.

— Ah! mon ami, que vous êtes bon!... si vous saviez quel plaisir me fait cette promesse, j'ai toujours eu le pressentiment que nos chagrins viendraient de mademoiselle de Maran.

— Heureusement, dans cette circonstance, en voulant nous nuire elle nous a servis presque à son insu.

— Comment cela?

— J'ai lu les lettres de mon oncle et de M. de Blancourt; il est évident que les bruits les plus mensongers et les plus odieux circulent sur nous : la malignité a exploité des faits très-simples, et les a odieusement dénaturés; ainsi, parce que j'étais allé chercher en Angleterre des papiers qui pouvaient compromettre une tierce personne, on a dit que Lugarto avait en son pouvoir de quoi me déshonorer. Je ne veux pas non plus rechercher davantage ce qui a pu donner lieu à la fable absurde de cette nuit que vous auriez été passer dans la maison de Lugarto, je sais l'horreur qu'il vous inspirait; mais, tenez, je suis fou : c'est vous outrager que de s'appesantir un moment sur de pareilles infamies. Cette méchanceté de mademoiselle de Maran nous peut servir, en cela qu'elle nous apprend du moins ce que disent nos ennemis. Cette révélation doit surtout apporter quelques changements à nos projets; ainsi je serais d'avis, si toutefois vous y consentez, d'éloigner de beaucoup notre retour à Paris, de n'y revenir, je suppose, que dans un an ou quinze mois, et de rester ici jusque là : les événements politiques seront un excellent prétexte à notre absence... Je connais Paris et le monde : dans six mois on ne s'occupera plus de nous; dans un an toutes ces misérables calomnies seront complétement oubliées.. Si, au contraire, nous arrivions à Paris dans quelques se-

maines comme nous en avions le dessein, nous tomberions au milieu de ce déchaînement universel qui vous étonnerait moins si vous connaissiez mieux le monde... Vous êtes belle, vertueuse... vous m'aimez, vous m'avez choisi : en voilà plus qu'il n'en faut pour exciter toutes les haines et toutes les jalousies, qui ne manqueront pas d'exploiter ce qu'il peut y avoir de mystérieux dans mes relations passées avec Lugarto... Si j'étais seul, je mépriserais ces vains bruits; mais j'ai à répondre de votre bonheur, et je serais le plus coupable des hommes si je n'agissais pas de façon à vous épargner de nouveaux chagrins, à vous qui avez déjà tant souffert pour moi... Ce qu'il y a de plus sage, de plus prudent, est donc de suspendre indéfiniment notre retour à Paris... Dites, Mathilde... êtes-vous de mon avis? je vous en prie, répondez-moi.

— Eh! mon Dieu! le puis-je? — m'écriai-je dans un élan de joie impossible à décrire, — puis-je répondre lorsque mon cœur bat à se rompre de surprise et de bonheur! Mon Dieu, mon Dieu! vous voulez donc me rendre folle aujourd'hui, Gontran? Dites! Oh! non, c'est trop de félicité en un jour. Retrouver votre tendresse, avoir la certitude de rester ici seule avec vous long-temps, long-temps, au lieu d'aller à Paris; encore une fois, Gontran, c'est trop... Je ne demandais pas tant... mon Dieu!

Et je ne pus m'empêcher de pleurer de bien douces larmes, cette fois.

— Pauvre petite! — me dit Gontran. — Hélas! votre étonnement est un reproche cruel, et je ne le mérite que trop; cela est vrai pourtant : je vous ai assez déshabituée du bonheur pour que vous pleuriez des larmes de ravissement inespéré, en m'entendant vous dire que je vous aime et que nous resterons ici long-temps... Oh! tenez, cela est affreux... Quand je pense qu'un moment je t'ai méconnue! pauvre ange bien-aimé... D'où vient donc qu'au lieu de jouir de la délicatesse exquise de ton esprit, de l'adorable bonté de ton âme, j'ai laissé mon cœur s'engourdir pendant que je me livrais à je ne sais quelle existence grossière, stupide et brutale? Est-ce un rêve? est-ce une réalité? dites, dites, mon bon ange gardien. Oh! oui, dites-moi bien que nous nous sommes endormis à Chantilly, que nous nous sommes réveillés à Maran...

— Oh! parlez ainsi, parlez encore de votre voix si douce et si charmante, — dis-je à mon mari en joignant mes deux mains avec une sorte d'extase. — Oh! parlez encore ainsi, vous ne savez pas combien

ces bonnes et tendres paroles me font de bien, quel baume salutaire elles répandent en moi... Oh ! Gontran... il me semble que notre enfant en a doucement tressailli ; oui, oui, joie et douleur, ce pauvre petit être partagera tout, ressentira tout désormais... Aussi, merci à genoux pour lui et pour moi, mon tendre ami, merci à genoux du bonheur que vous nous causez. . . . . .

. . . . . .

Je passai les jours qui suivirent cette conversation avec Gontran dans un enchantement continuel ; il était impossible d'être plus tendre, plus attentif, plus prévenant que ne l'était mon mari.

Mademoiselle de Maran, voyant ses méchants projets presque complétement avortés, ne dissimulait pas son mécontentement et parlait de son prochain départ, feignant d'être plus rassurée par les dernières nouvelles de Paris.

Ursule attendait son mari d'un moment à l'autre.

Ainsi qu'elle me l'avait promis, elle lui avait écrit pour lui demander d'aller à Paris avec lui, au lieu de rester à Maran, comme cela avait été d'abord convenu entre eux.

Depuis le jour où elle avait entendu mademoiselle de Maran parler des calomnies que nous avions à redouter, je remarquai un singulier changement dans les manières de ma cousine envers moi et Gontran.

Avec mon mari, elle était de plus en plus moqueuse, ironique, altière ; avec moi, dans les rares occasions où nous nous trouvions seules, elle était gênée, confuse, elle me regardait parfois avec une expression d'intérêt que je ne pouvais comprendre ; souvent je vis qu'elle était sur le point de me parler avec abandon comme si elle eût eu un secret à me confier, et puis elle s'arrêtait tout à coup. D'ailleurs j'évitais autant que possible de me trouver seule avec elle.

Je passais mes matinées avec Gontran.

Après déjeuner nous faisions de longues promenades en voiture, pendant lesquelles on échangeait quelques rares paroles ; nous dînions, et le wisth de mademoiselle de Maran occupait la soirée. Maintenant que le passé m'a éclairée, je me souviens de bien des choses que je remarquais alors à peine, parce que je ne pouvais m'en expliquer la portée.

Ainsi, quoique mon mari me témoignât toujours la plus parfaite tendresse depuis ce jour où il était revenu si brusquement à moi, il semblait profondément rêveur, préoccupé.

Quelquefois il avait des distractions inouïes, d'autres fois il me sem-

blait sous l'impression d'un *étonnement* extraordinaire, presque douloureux, comme s'il eût en vain cherché le mot d'un cruel et étrange mystère.

Ses élans de joie folle, qui m'avaient d'abord tant étonnée, ne reparurent plus. Souvent même je vis ses traits obscurcis par une expression de tristesse amère.

Je lui en témoignai ma surprise, il me répondit avec douceur :

— C'est que je pense aux chagrins que je vous ai causés.

Quoique ces symptômes eussent dû me paraître singuliers, je ne m'en inquiétais pas : Gontran était rempli de soins et de bonté pour moi; il me parlait de plus en plus de la nécessité de rester à Maran pendant au moins une année, autant pour donner aux propos le temps de s'oublier que par une économie que notre nouvel avenir rendait nécessaire.

Je le répète, je ne pouvais donc pas m'effrayer des singulières préoccupations de Gontran, j'aurais craint de l'impatienter par mes questions à ce sujet.

Sans doute avertie par son instinct qui la portait à aimer mes ennemis, mademoiselle de Maran semblait avoir pris Ursule en une tendre affection; elles faisaient quelquefois ensemble de longues promenades à pied.

Ma tante avait d'abord évidemment cru que Gontran s'occupait d'Ursule, ses plaisanteries perfides à M. Sécherin me l'avaient prouvé; mais les marques d'intérêt que me témoignait Gontran et la froideur que lui marquait Ursule semblaient dérouter ses soupçons.

Ursule se promenait presque tous les matins dans le parc, Gontran avait choisi cette heure pour faire de la musique avec moi comme autrefois.

Enfin, sauf l'ennui d'avoir auprès de nous deux personnes que je me savais hostiles, jamais, depuis mes beaux jours de Chantilly, je n'avais été plus complétement heureuse.

Cet état de contrainte allait pourtant cesser; j'allais me retrouver seule avec Gontran et notre amour.

La dernière lettre qu'Ursule avait reçue de M. Sécherin, à qui elle écrivait régulièrement tous les deux jours, lui annonçait son arrivée pour le 13 décembre.

Je n'oublierai jamais cette date.

Ce jour était venu.

Quoique M. Sécherin fût ordinairement très-exact à répondre à sa

femme, celle-ci n'avait pas reçu de lettre de lui depuis trois jours.

Elle n'était nullement inquiète de ce silence ; elle y voyait, au contraire, une nouvelle preuve de l'arrivée de son mari, qui l'aurait nécessairement avertie dans le cas où ses projets eussent été changés.

J'allai me mettre à mon piano avec Gontran.

Blondeau vint me demander si je pouvais recevoir Ursule.

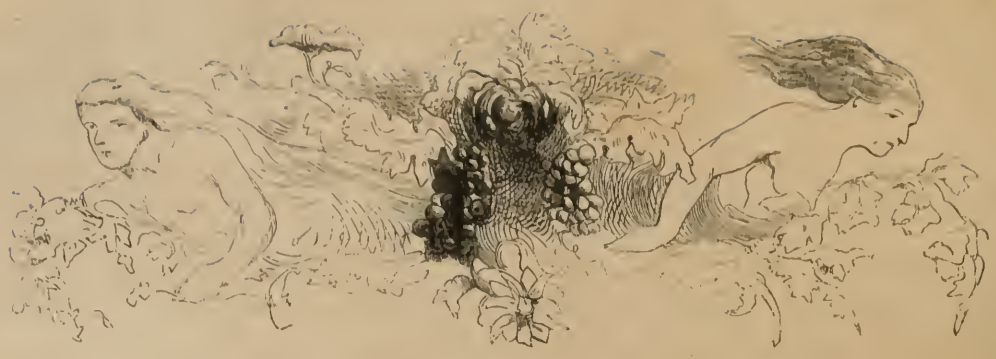
Mon mari prévint un refus que j'allais faire en me disant :

— Elle part aujourd'hui, c'est une formalité de simple politesse ; recevez-la, je reviendrai tout à l'heure.

Quoique cette entrevue dût m'être extrêmement désagréable, je n'hésitai pas à suivre le conseil de mon mari.

Ursule entra.

Nous restâmes seules.



CHAPITRE IX.

REPENTIR.

Ursule était triste et grave.

— Après ce qui s'est passé entre nous, — me dit-elle, — je n'ai pas cru devoir partir sans vous revoir et sans vous entretenir un moment... Mon mari arrive ce matin, dans une heure peut-être : une dernière explication serait impossible.

— Une explication... à quoi bon ! Elle est inutile.

— Peut-être pour vous, — me dit Ursule ; — vous n'avez rien à vous reprocher à mon égard... tandis que moi, je vous l'avoue sans honte, j'ai eu de grands torts envers vous...

Je regardai Ursule avec défiance ; je m'attendais de sa part à quelque retour, non de sentiment, mais d'hypocrisie.

Mais j'avais été tant de fois sa dupe, que je ne craignais plus d'être faible et confiante comme par le passé.

Pourtant une chose m'étonnait : ma cousine n'affectait plus le ton mélancolique et plaintif qu'elle employait ordinairement comme l'une de ses séductions les plus irrésistibles ; son abord était froid et calme.

— Vous avez en effet eu des torts envers moi, — lui dis-je ; — au moment de nous quitter, je ne vous les aurais pas rappelés : toute liaison, toute amitié est rompue entre nous ; nous resterons désormais étrangères l'une à l'autre. Peut-être un jour oublierai-je le mal que vous m'avez fait.

— Ne vous méprenez pas sur les motifs de cette dernière entrevue, — me dit Ursule, — je ne viens pas vous demander d'oublier mes aveux sur l'envie que vous m'aviez de tout temps inspirée, ni sur les instincts d'aversion qui en avaient été la suite.

— Alors pourquoi cet entretien?

— Écoutez-moi, Mathilde, déjà vous m'avez vue sous des faces bien différentes : un jour, femme éplorée, gémissante, incomprise, comme vous dites... l'autre jour, femme altière, ironique, insolemment coquette, et affichant les théories les plus cyniques; aujourd'hui, descendant à flatter les goûts vulgaires de mon mari, et le rendant, après tout, heureux comme il peut et comme il veut l'être... demain, le trompant sans remords et usant de l'hypocrisie la plus perfide pour le détacher de sa mère qui me détestait... Eh bien! ces aspects déjà si divers de mon caractère ne sont encore rien auprès des mystères de mon âme; car je réunis en moi bien des contrastes, Mathilde... Ainsi j'ai un besoin immodéré de luxe, d'éclat et d'élégance; cette passion de briller est poussée chez moi à un tel point, que, je l'avoue à ma honte, j'aurais épousé le vieillard le plus repoussant pour la satisfaire... Eh bien, j'ai pourtant la courageuse patience d'aller m'enterrer en province dans une vie misérable et bourgeoise pour donner à mon mari le temps d'augmenter sa fortune et de me mettre à même de mener à Paris l'existence somptueuse que j'ai toujours rêvée, et pour laquelle j'aurais été capable de tout sacrifier. J'aime à dominer impérieusement, et il y a des dominations despotiques presque brutales que j'adorerais. Je suis fausse, dissimulée par nature et par calcul, et quelquefois j'ai des accès de franchise insensée. En un mot, je suis à la fois capable de beaucoup de mal et quelquefois de beaucoup de bien. Oh! ne souriez pas d'un air incrédule et méprisant, Mathilde... oui, de beaucoup de bien... dans ce moment même, je puis vous en donner une preuve; sans doute, ce bien est mélangé de mal, comme tout ce qui ressort de l'humanité... Mais je crois pourtant que le bien domine, vous allez en juger... Il y a huit jours, nous eûmes ensemble un long entretien, où je vous avouai la jalousie que vous m'aviez toujours inspirée; oui, je vous enviais profondément : jeune, belle, riche, spirituelle, donnant une grâce irrésistible à la vertu et à la dignité, séduisant enfin par des qualités qui ordinairement imposent... mais n'attirent pas... je ne voyais rien de plus parfait que vous.

— Ces flatteries...

— Oh! ce ne sont pas des flatteries, Mathilde... j'ai été témoin de

votre puissance de séduction... pour plaire à une pauvre vieille bourgeoise provinciale, je vous ai vue faire plus de frais et de frais charmants qu'il n'en faudrait pour tourner la tête de vingt *élégants;* car vous avez, chose inestimable, la coquetterie de la vertu, comme tant d'autres femmes ont la coquetterie du vice... Enfin, vous réunissiez alors, comme vous réunissez encore, tous les avantages qui me manquent: seulement, il y a huit jours, Mathilde, je vous enviais ces avantages, parce que je croyais que vous leur deviez un insolent bonheur... mais, aujourd'hui...

— Eh bien... aujourd'hui? — dis-je à Ursule en voyant son hésitation.

— Aujourd'hui je vous sais malheureuse... Oui, je vous sais la plus malheureuse des femmes, et je n'ai plus le courage de vous envier ces rares et brillantes qualités... C'est encore un contraste que vous expliquerez comme vous le pourrez.

— Votre pénétration habituelle est en défaut, — dis-je à Ursule, — car justement depuis huit jours, depuis que je vous semble si digne de pitié, je n'ai jamais été plus heureuse, — et j'ajoutai avec orgueil : — Jamais mon mari ne s'est montré pour moi plus prévenant et plus tendre...

— Nous parlerons plus tard de ces prévenances et de ces tendresses, — me dit Ursule avec un singulier regard. — Parlons d'abord de la cause qui a changé ma haine et ma jalousie en pitié... si vous me le permettiez, je dirais en intérêt... Mademoiselle de Maran, je ne sais dans quel but, dans celui sans doute d'exciter davantage mon envie, s'est plu à exagérer encore votre bonheur à mes yeux jusqu'au jour où elle vous a appris devant moi les calomnies dont vous êtes victime; tout en faisant la part de sa méchanceté, je suis restée convaincue d'une chose : c'est que vous êtes la plus honnête, la plus noble femme qu'il y ait au monde, et que pourtant votre réputation est, sinon perdue, du moins à tout jamais compromise!

— Vous vous trompez... la vérité finit par se faire jour...

— Hélas! Mathilde, ne vous abusez pas! le faux et le vrai sont malheureusement si mélangés dans les événements qui ont motivé les injustes jugements du monde, qu'il sera bien difficile de les combattre. Dans le doute, la société ne s'abstient pas, elle condamne; aussi, je vous le répète, maintenant je me vois trop cruellement vengée des avantages que je vous enviais.

J'étais indignée de l'espèce de commisération qu'affectait Ursule;

ses louanges me révoltaient : quoique ce qu'elle me dît sur ma réputation n'eût, hélas! que trop de vraisemblance, je ne voulais pas en convenir devant elle.

— Je conçois, — dis-je à ma cousine, — que vous ayez grand besoin de croire à cette singulière répartition de la justice humaine, qui flétrirait les honnêtes femmes! Mais ne vous hâtez pas de triompher; quoique vous espériez le contraire, tôt ou tard chacun est jugé selon son mérite... Dispensez-vous donc de me plaindre; quant à mes qualités, vous leur supposez une telle fin et une telle récompense que vos louanges sont autant de sarcasmes.

Ursule reprit avec un sang-froid imperturbable :

— C'est justement parce que ces qualités sont si mal récompensées que je les loue sans restriction, croyez-le bien. Quant à vous les envier, je n'ai garde... j'en serais trop embarrassée, — ajouta-t-elle avec ce sourire qui lui était particulier. — Je n'ai pas vu le monde plus que vous, — reprit-elle, — mais par réflexion je le connais mieux que vous ne le connaîtrez jamais, quoi que vous disiez : je suis donc convaincue que votre réputation a subi une mortelle atteinte malgré votre éclatante vertu.

— Madame...

— Ne prenez pas cette redite pour un outrage, Mathilde... non, non... Et, tenez, — reprit Ursule après un moment de silence, — vous me croyez la plus fausse, la plus menteuse des femmes; ainsi, au lieu d'être touchée de ce que je vais vous dire, vous allez sans doute en être irritée, vous allez encore me traiter d'hypocrite : il n'importe; en ce moment je parle pour moi et non pour vous... Eh bien! maintenant que je sais les affreux chagrins que vous avez ressentis, maintenant que je connais ceux qui vous attendent... eh bien! vrai... oh! vrai, Mathilde... je me suis repentie... profondément repentie du mal que je vous ai voulu... je n'ose dire... du mal que je vous ai fait.

En prononçant ces dernières paroles, la voix de ma cousine était émue, tremblante : sans ma défiance, j'aurais cru à ses remords; mais je savais Ursule si fausse, si comédienne, que je souris avec amertume et je repoussai sa main qui cherchait la mienne.

— Mathilde... vous ne me croyez pas?

— Non, et vos larmes vont sans doute bientôt venir à votre aide pour me convaincre.

— Mes larmes?... non, Mathilde... non... cette fois je ne pleurerai

pas... car ma douleur est si profonde, si sincère, que, pour vous y faire croire, je n'aurai pas besoin de larmes feintes.

Confondue du cynisme de cet aveu, je regardai ma cousine avec surprise.

Eh bien! oui... oui, je l'avoue... dussé-je passer pour stupide, pour folle; après tant de désillusions, après tant de déceptions, je fus émue, touchée malgré moi de l'expression de la physionomie d'Ursule et de l'indéfinissable douceur de son regard attendri.

Cette expression me frappa d'autant plus qu'elle ne ressemblait en rien aux affectations habituelles de ma cousine. Je crus, je crois encore qu'elle était alors sous l'influence d'un sentiment vrai.

Pourtant je voulus résister de toutes mes forces à cette sorte de fascination.

— Oh! vous êtes la plus dangereuse des femmes! — m'écriai-je. — laissez-moi! laissez-moi!... S'ils sont réels, vos regrets sont vains : ils n'atténuent en rien vos torts affreux envers moi; vous avez voulu détruire mon bonheur... Je n'ai pas été dupe de votre manége envers mon mari, et s'il n'avait pas pour vous le mép...

Le mot me paraissant trop dur, je voulus le retenir.

Ursule l'acheva.

— Le mépris, voulez-vous dire, Mathilde!... dites, dites!... je puis... je dois tout entendre de vous maintenant...

— Eh bien! il n'a pas dépendu de vous que vous n'ayez séduit mon mari, que vous n'ayez porté le dernier coup à une femme qui ne vous a jamais voulu que du bien... et que vous trouvez déjà si malheureuse... si injustement malheureuse!... en admettant que votre intérêt soit sincère.

— Eh bien! oui... cela est vrai, — reprit Ursule, — oui, dans cet entretien où vous assistiez à mon insu, je savais parfaitement qu'au lieu d'éteindre la passion de votre mari je l'irritais encore, autant par mon indifférence affectée que par mes railleries et par mes dédains.

— La passion! — dis-je en haussant les épaules avec mépris... — lui Gontran... une passion pour vous? dites donc le goût, le caprice passager.

— Je dis la *passion*, Mathilde, parce qu'il s'agissait d'une passion... entendez-vous? parce qu'il s'agit d'une passion.

— Il s'agit d'une passion... maintenant vous osez le dire, maintenant?

— Ne croyez pas que je veuille en rien blesser votre amour-propre;

je veux vous rendre un service, Mathilde, réparer en partie le mal que je vous ai fait, et, Dieu merci, il en est temps encore.

L'accent d'Ursule avait une telle autorité, que, malgré moi, je l'écoutai en silence.

— Oui, — reprit-elle, — je savais irriter la passion de votre mari. Ce calcul de ma part doit vous rassurer sur ce que je ressentais pour lui, mais non sur ce qu'il ressentait... sur ce qu'il ressent encore aujourd'hui pour moi.

— Oh! c'est indigne, — m'écriai-je, — quelle odieuse calomnie! Ce sont donc là vos adieux? En partant vous voulez me laisser au cœur un affreux soupçon!

— Mathilde, par pitié pour vous, permettez-moi d'achever; mon mari peut arriver d'un moment à l'autre et rendre cet entretien impossible...

— Par pitié pour moi?...

— Oui... oui... par pitié pour vous, malheureuse femme... Ecoutez

moi, croyez-moi, je cède à un mouvement de générosité qui me consolera peut-être un jour de bien des mauvaises actions... Écoutez-moi donc : si ce n'est pour vous... que ce soit au moins pour l'avenir de votre enfant.

— Quoi! vous savez!... — m'écriai-je stupéfaite, car je n'avais confié ce secret qu'à Gontran.

— Oui, oui... je le sais, — reprit Ursule, — et cette raison surtout, en augmentant mes remords, m'a déterminée à agir comme je fais...

Après un mouvement d'hésitation, Ursule continua en baissant les yeux et d'une voix altérée :

— Vous vous souvenez bien, n'est-ce pas, de cet entretien si vif que nous eûmes ensemble?

— Oui... oui... eh bien?... — m'écriai-je avec angoisse, car mon cœur se serrait par je ne sais quel odieux pressentiment en songeant que mon mari avait dit à cette femme un secret que lui et moi seuls nous savions.

— Je ne veux pas récriminer, — reprit-elle avec une émotion croissante, — mais enfin, si dans cet entretien je vous avais crûment avoué l'envie que vous m'aviez toujours inspirée, Mathilde, vous avez été pour moi sans pitié, vous m'avez reproché la honte d'une liaison que je n'avouerai jamais... vous m'avez reproché mes perfidies; et puis enfin, alors je vous croyais la plus heureuse des femmes... alors, je vous le jure... j'ignorais encore ce que vous avez souffert : car, rappelez-vous-le bien, Mathilde, c'est le soir... seulement le soir de ce jour-là que, par mademoiselle de Maran, j'ai appris une partie de vos chagrins...

— Mais, au nom du ciel, parlez... parlez... Hé bien! après notre entretien, que s'est-il passé? Mais... oui... je me souviens, vous êtes allée vous promener dans la forêt...

— Mathilde... grâce... grâce... j'allais y retrouver votre mari; il m'attendait dans une maison de garde inhabitée, où il m'avait donné rendez-vous.

Cet aveu était si inattendu, si horrible, que d'abord je ne pus y croire.

Il s'agissait de ma dernière espérance.

Il s'agissait de croire que depuis huit jours la conduite de Gontran envers moi était un tissu de mensonges et de faussetés.

Il s'agissait de croire que la tendresse qu'il me témoignait n'était qu'une apparence pour cacher son intelligence avec Ursule.

Je ne pouvais, je ne voulais pas me rendre à cette odieuse vérité... Hors de moi, je m'écriai :

— Vous calomniez Gontran ; il a passé ce jour-là à la chasse, un de ses gens est venu me le dire de sa part.

— Eh ! cet homme a dit ce que son maître lui avait ordonné de dire.

— Cela n'était pas vrai? Cet homme mentait?

— Oui... oui... grâce... Mathilde... Égarée par l'aversion que je vous portais, voulant me venger de vous en vous enlevant votre mari, j'ai été coupable.

— Je vous dis que je ne vous crois pas... je vous dis que vous vous calomniez pour me porter un coup affreux.

— J'ai le courage de vous apprendre la vérité, Mathilde, si honteuse qu'elle soit pour moi, si pénible qu'elle soit pour vous.

— Mon Dieu... mon Dieu, vous l'entendez! — m'écriai-je en levant les mains au ciel.

— Grâce, Mathilde... car, lorsque j'appris plus tard combien vous aviez été malheureuse, lorsque plus tard je sus par Gontran que vous étiez mère, pauvre malheureuse femme... que vous étiez mère! oh! cela surtout, cela m'a désarmée... j'ai eu horreur de ma faute, en songeant que j'avais cédé, non pas même à l'amour, mais à une basse haine, à un exécrable sentiment de vengeance...

— Mon Dieu... mon Dieu! — m'écriai-je dans un accès de désespoir inouï : — rendez-moi folle... folle! ou retirez-moi la vie... Je ne puis plus... je ne veux plus... souffrir davantage.

— Mathilde... Mathilde... pardon... je vous jure que je ne soupçonnais pas alors tous les droits que vous aviez à l'intérêt, à la plus tendre pitié... Et puis il faut avoir le courage de tout vous dire... Eh bien ! je ne soupçonnais pas alors l'odieuse indifférence de votre mari pour vous ; non... je ne croyais pas que l'amour qu'il ressentait pour moi pût le rendre aussi faux, aussi injuste, aussi cruel qu'il devait l'être à votre égard, hélas! car vous ne savez pas ses projets...

— Mais, c'est épouvantable, — m'écriai-je, — elle a été au-devant du déshonneur, et elle vient accuser mon mari ! Mais qu'est-ce donc que cette femme?... Qu'est-il donc lui-même?... Que suis-je moi-même?... Quelle est cette vie?... Est-ce un rêve? Est-ce une horrible réalité? Et vous... vous qui êtes là devant moi, qui me regardez, qui que vous soyez... répondez... où suis-je? Quelle est la vérité? Quel est le mensonge? Comment! depuis huit jours la tendresse que me prodiguait Gontran, c'était un piége, une fausseté insultante! Mais à quoi

bon cette feinte?... puisque vous partiez... puisque vous allez partir! Oh! c'est un chaos dans lequel ma tête s'égare et se perd... je délire, mon Dieu! je délire!!... ayez pitié de moi... éclairez-moi... Ursule, voyez, suis-je assez humiliée? suis-je assez malheureuse? Tenez, me voilà à vos pieds, Ursule... à vos pieds.

— Au nom du ciel! relevez-vous, Mathilde... Maintenant, c'est moi... c'est moi qui vous demande grâce.

— Je vous pardonne, je vous pardonne... mais au moins dites-moi la vérité, toute la vérité, si affreuse qu'elle soit... Je suis mère, je ne m'appartiens plus; à force de douleur, je tuerais mon enfant : je vous dis que je ne veux plus souffrir, je ne le veux plus! si Gontran m'a aussi indignement trompée... Tout espoir de le ramener à moi est à jamais perdu... Eh bien! j'en prendrai mon parti... je ne le reverrai plus... je resterai seule ici; et, quand j'aurai mon enfant, je pourrai être heureuse encore... Ainsi, Ursule, n'ayez aucune crainte... dites-moi tout... entendez-vous, absolument tout : votre franchise peut me sauver la vie... Parlez... Ursule... parlez... une certitude pour l'amour de Dieu... une certitude si affreuse qu'elle soit : mieux vaut la mort que l'agonie...

— Pauvre femme... pauvre malheureuse femme... — dit Ursule en cachant dans ses mains sa figure baignée de larmes.

— Oui, malheureuse, bien malheureuse... n'est-ce pas? Eh bien! vous ne pouvez plus m'envier maintenant... n'est-ce pas? me poursuivre encore ce serait de la barbarie... Vous le voyez, il est impossible d'être plus malheureuse.... c'est ce que vous vouliez. Votre aversion est-elle assez assouvie?...

— Mathilde... ah! je suis trop vengée... C'est horrible... horrible... Malheureusement je ne puis rien sur le passé... mais je puis pour l'avenir... Écoutez-moi bien... Voici une lettre que Gontran m'a écrite, voici ce que je lui répondais : chaque jour je voulais lui remettre cette lettre; elle n'atténue pas mes torts, mais elle prouve au moins que j'espérais les réparer. Dans cette réponse je me montrais sous de si odieuses couleurs que, malgré mon regret de vous avoir outragée, jusqu'à présent j'avais hésité à remettre à Gontran ces lettres si honteuses pour moi... les voici...

Et Ursule me donna une enveloppe cachetée que je pris machinalement.

— Maintenant un dernier mot, Mathilde : j'aurais pu vous taire ce cruel aveu, partir pour Paris... et vous laisser dans un complet aveu-

glement; mais, en lisant la lettre de votre mari, vous verrez quels étaient ses projets pour l'avenir, vous verrez qu'il ressent pour moi une passion désordonnée dont les conséquences m'ont fait frémir... Je vous ai jusqu'ici parlé du mal que je vous ai fait; maintenant, voici comment j'espère le réparer en partie... Avec la lettre qu'il m'a écrite, vous confondrez votre mari, il n'aura qu'à se jeter à vos pieds pour implorer son pardon... Avec celle que je lui réponds, vous lui prouverez qu'il ne lui reste aucun espoir de me revoir jamais... De plus, vous pouvez vous venger du passé et garantir l'avenir... Si je vous donnais l'ombre de jalousie... envoyez à M. Sécherin la lettre que j'ai écrite à Gontran; si vous voulez vous venger du passé, Mathilde... remettez tout à l'heure cet écrit à mon mari, il ne lui laissera aucun doute sur l'étendue de ma faute. Je le connais : autant sa bonté, sa confiance sont aveugles, autant il sera impitoyable envers moi s'il est certain d'être trompé; il me chassera, mon père ne voudra jamais me revoir, je serai sans ressources, et, de ce rêve d'opulence que je vais réaliser, je tomberai dans la misère... et vous ne savez pas, Mathilde... ce que pourrait me conseiller la misère! Et puis, voyez-vous, — ajouta Ursule d'un ton presque solennel, — il faut qu'il y ait quelque chose de fatal, de providentiel dans ce qui arrive... *Je n'écris jamais*... je suis trop rusée pour rien faire qui puisse me compromettre; la faute que j'ai commise pouvait rester, sinon dans le secret, du moins sans preuve; et pourtant j'ai écrit cette lettre qui peut me perdre, et pourtant je viens volontairement vous la confier : rien ne me force, vous le voyez, à me mettre ainsi à votre discrétion... rien, si ce n'est mes remords du passé, ma bonne résolution pour l'avenir et ma confiance aveugle dans votre justice; rien ne me force enfin à agir ainsi, rien, si ce n'est l'un de ces contrastes bizarres, inexplicables de ma nature, dont je vous parlais, et dont vous vous railliez, Mathilde.

Je restais anéantie, tenant cette enveloppe entre mes mains.

Cette corruption, ce cynisme auxquels se mêlait peut-être une sorte de générosité, de grandeur, me semblaient incompréhensibles.

Je me demandais et je me demande encore si l'aveu que venait de me faire Ursule était calculé par la plus infernale perfidie, ou s'il était dicté par un tardif intérêt pour moi...

Affectait-elle de se mettre à ma discrétion pour pouvoir porter mon désespoir à son comble en m'apprenant l'infidélité de mon mari; ou bien voulait-elle sincèrement me donner pour l'avenir des garanties contre elle et contre Gontran?...

Je regardais ma cousine avec autant d'effroi que de surprise et de défiance.

Tout à coup un bruit de chevaux se fit entendre dans la cour.

Ma chambre à coucher était au rez-de-chaussée; Ursule courut à la fenêtre, écarta l'un des rideaux, regarda dans la cour, puis me dit avec une simplicité touchante dont je fus frappée malgré moi :

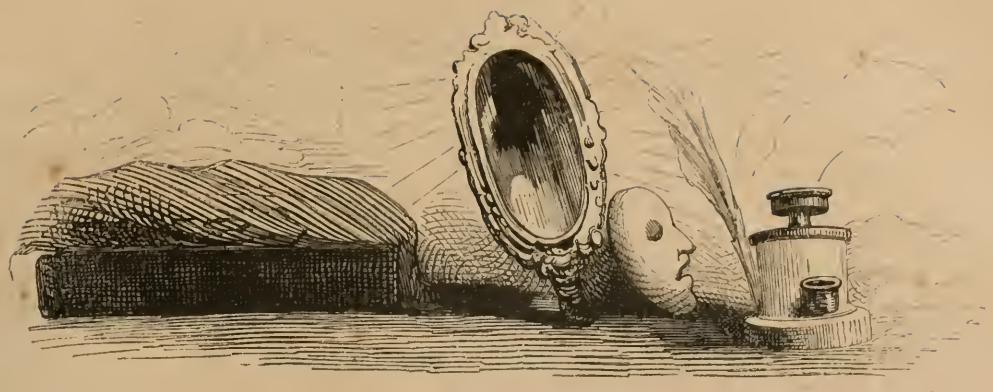
— Mathilde... la voiture de mon mari entre dans la cour... vous pouvez tout lui dire et vous venger du mal que je vous ai fait...

Nous gardâmes quelques moments le silence...

Ma porte s'ouvrit.

Ursule pétrifiée recula d'un pas.

Ce n'était pas son mari, c'était sa mère, madame Sécherin, qui entra...



CHAPITRE X.

LE CHATIMENT.

Madame Sécherin puisait sans doute dans les circonstances qui l'amenaient une force surhumaine.

Je l'avais jusqu'alors vue marcher péniblement, courbée par la vieillesse, par les infirmités.... Elle s'avança jusqu'au milieu de la chambre d'un pas ferme, délibéré, presque agile.

Les rides semblaient avoir disparu de son front pour y laisser rayonner une sorte de satisfaction menaçante, de triomphe foudroyant qui donnait à sa physionomie un caractère majestueux et terrible.

On eût dit que, chargée d'exercer un arrêt de la vengeance divine, elle s'était un moment élevée jusqu'à la hauteur de cette formidable mission.

A son attitude haute et fière, à son sourire farouche, à son regard acéré, on devinait que la mère outragée dans son idolâtrie pour son fils, que la mère sacrifiée à une épouse coupable venait dans sa joie cruelle exercer d'effrayantes représailles.

A la vue de cette femme pâle, aux longs vêtements noirs, j'eus une telle épouvante que j'oubliai tout ce qui venait de se passer entre moi et Ursule.

Comme ma cousine, je restai muette, fascinée devant sa belle-mère.

Celle-ci s'écria d'une voix étouffante, en levant les yeux au ciel :

— Mon Dieu! mon Dieu! ne m'abandonnez pas... donnez-moi, s'il vous plaît, la force d'accomplir votre volonté jusqu'au bout! Trop de joie est trop de joie... comme trop de douleur est trop de douleur...

Et, comme si elle eût succombé à une violente émotion, un moment madame Sécherin appuya sa main ridée sur le dossier d'un fauteuil,

puis elle s'écria en transperçant pour ainsi dire Ursule de son regard :

— Je vous disais bien, malheureuse! que le bon Dieu démasquait les méchants, et qu'il les écrasait tôt ou tard...

Puis, se retournant de mon côté, elle ajouta :

— Je vous le disais bien, qu'un jour vous seriez punie par cette femme de la pitié coupable que vous aviez eue pour cette femme... Je vous le disais bien, moi! que mon fils me reviendrait, et qu'il m'aurait alors pour seule consolation!

Et elle croisa les bras en secouant le tête avec une expression d'orgueil farouche.

Gontran parut, suivi de mademoiselle de Maran et d'un homme que je ne connaissais pas.

— Puis-je savoir, madame, ce qui nous procure l'honneur de votre visite, et quel est ce monsieur qui s'est fait conduire chez moi par l'un de mes gens, et est venu me chercher de votre part? — dit M. de Lancry.

— Monsieur est le premier commis de mon fils; je ne pouvais voyager seule, mon fils lui a dit de m'accompagner. — Puis s'adressant à cet homme : — Firmin, nous repartirons dans une heure; allez-vous-en, et fermez la porte.

Gontran me regarda d'un air surpris.

Le commis sortit.

Nous restâmes, mon mari, mademoiselle de Maran, madame Sécherin, Ursule et moi.

Gontran et ma tante ignoraient le commencement de cette entrevue, et pressentaient néanmoins qu'il s'agissait de quelque grave événement.

Madame Sécherin dit à ma tante :

— Vous êtes de la famille, madame?

Mademoiselle de Maran toisa la belle-mère d'Ursule sans lui répondre, et me la montra du regard comme pour me demander quelle était cette femme.

— Madame Sécherin, — lui dis-je; et j'ajoutai en montrant ma tante à la belle-mère d'Ursule : — Mademoiselle de Maran.

Madame Sécherin, se rappelant les éloges que son fils, complétement abusé sur le caractère de ma tante, lui donnait toujours, s'avança vers elle, et lui dit :

— Vous êtes aussi des nôtres, madame... vous êtes du parti des bonnes gens contre les méchants. Mon fils me l'a bien souvent répété...

vous êtes comme moi, simple, loyale et ennemie de toute hypocrisie... votre présence est utile ici; il ne saurait y avoir trop de juges, car les coupables ne manquent pas.

— Quoique je ne comprenne pas du tout ce que vous voulez dire, ma chère madame, avec vos juges et vos coupables, — dit ma tante, — je ne perdrai certainement pas une si belle occasion de vous déclarer que vous avez le plus joli garçon de la terre, sans compter que tout ce qu'il vous a dit de moi et de ma simplicité naïve prouve joliment en faveur de sa pénétration et de sa judiciaire. J'ose espérer, en retour, que ce qu'il nous a dit de vous est tout aussi bien fondé; il ne nous resterait plus alors qu'à nous singulièrement congratuler sur la réciproque de notre rencontre.

Madame Sécherin regarda attentivement mademoiselle de Maran; soit habitude d'observation, soit sagacité, instinct de son cœur maternel, soit enfin que le sourire moqueur de ma tante eût trahi son ironie, la belle-mère d'Ursule, après un moment de silence, répondit à ma tante en agitant l'index de sa main droite et en secouant la tête :

— Non... non... je le vois... vous n'êtes pas, vous ne serez jamais des nôtres; votre regard est méchant : mon fils s'est trompé sur vous comme il s'est trompé sur d'autres.

Mademoiselle de Maran partit d'un grand éclat de rire, et s'écria :

— Ah çà! mais, dites donc, chère madame, vous me faites furieusement l'effet d'être une manière de sibylle, de pythonisse, avec vos prophéties pharamineuses et peu flatteuses; seulement, permettez-moi de vous le faire observer ni plus ni moins que si j'avais l'honneur de parler à M. votre fils, ces prophéties-là sont un peu malhonnêtes, vu qu'à votre compte je ne ferai jamais partie de la catégorie des braves gens.

— Je ne sais pas ce que c'est qu'une sibylle, madame, mais je sais quand on se raille de moi, — dit madame Sécherin avec hauteur.

— Je me ferai un vrai plaisir de vous remémorer, ma chère madame, que la sibylle de Cumes était une manière de devineresse qui prophétisait l'avenir avec des grimaces du diable et en gigotant toutes sortes de postiqueries étonnantes.

Mon mari, effrayé de la pâleur d'Ursule, qu'il ne quittait pas des yeux, s'écria en s'adressant à madame Sécherin :

— Madame, puis-je savoir, encore une fois, ce qui me procure l'honneur de vous voir? Madame de Lancry paraît fort troublée, madame votre belle-fille semble aussi très-émue; vous m'avez fait prier de me

rendre à l'instant auprès de vous... Que se passe-t-il? qu'y a-t-il? de grâce expliquez-vous.

— Oh! vous allez le savoir, monsieur, vous allez le savoir, — dit madame Sécherin.

J'étais au supplice; je pressentais que cette femme avait quelque preuve accablante de la mauvaise conduite d'Ursule, mais elle ne se hâtait pas de la produire. Elle semblait savourer la vengeance et jouir de l'horrible angoisse où elle tenait ma cousine.

Celle-ci, malgré son sang-froid et son audace habituels, semblait atterrée.

Elle sentait que toutes ses séductions seraient impuissantes pour convaincre sa belle-mère.

Je l'avoue, malgré les motifs d'aversion que je devais avoir contre Ursule, je ne pus réprimer une velléité de compassion pour elle, en songeant qu'elle allait être perdue au moment où le remords de sa faute venait peut-être de lui inspirer un sentiment généreux.

Madame Sécherin tira lentement de sa poche une enveloppe toute pareille à celle que ma cousine venait de me confier.

Cette remarque me fut d'autant plus facile, que l'une et l'autre de ces enveloppes avaient dû faire partie de la provision de papier à lettres qu'on avait mise dans l'appartement d'Ursule, et que ce papier était d'une couleur bleuâtre.

On va voir pourquoi j'insiste sur cette particularité.

— Connaissez-vous cette lettre? — dit madame Sécherin d'une voix éclatante en montrant l'enveloppe à Ursule. Puis elle ajouta avec une dignité austère en levant au ciel l'index de sa main droite : — Voyez, si le doigt de Dieu n'est pas là!... La preuve de votre premier crime était une lettre que vous m'avez audacieusement dérobée... La preuve de votre second crime est encore une lettre, mais cette fois vous l'avez vous-même envoyée à mon fils... le Seigneur vous ayant frappée d'une distraction vengeresse.

Ursule ne répondit pas un mot, devint pâle comme une morte, s'élança vers moi, saisit l'enveloppe qu'elle m'avait remise et que je tenais encore à la main, la décacheta, l'ouvrit, y jeta un coup d'œil rapide, puis la laissa tomber par terre en baissant sa tête sur sa poitrine avec un morne accablement.

Victime d'une fatale erreur, la malheureuse femme s'était trompée d'adresse...

Elle avait ainsi envoyé à son mari la lettre de Gontran et la réponse

LE CHATIMENT.

qu'elle lui faisait... elle m'avait remis, à moi, la lettre qu'elle écrivait à M. Sécherin.

— Quand je vous dis que le doigt de Dieu est là! — reprit madame Sécherin. — Quand je vous dis que le Seigneur a voulu que vous, si fourbe, si adroite, vous soyez démasquée, perdue par une maladresse! Vous avez mis sur une enveloppe un nom au lieu d'un autre... Voilà tout pourtant!!! Et cette simple erreur a fait que mon pauvre fils a enfin reconnu ce que vous étiez... il a vu qu'à Rouvray j'étais bien inspirée du Seigneur lorsque je disais : — « Je jure que cette femme est coupa-» ble... Chassez-la... quoique les preuves de son infamie vous man-» quent! » Alors, n'est-ce pas? je passais pour une folle en exigeant de mon fils, sans raison suffisante, ce qu'il appelait un sacrifice insensé; mais Dieu a pris soin de me justifier et de prouver que les instincts maternels sont infaillibles.

Il y avait, en effet, une si étrange fatalité dans cette révélation, qu'un moment nous restâmes tous frappés de stupeur.

Mademoiselle de Maran rompit la première le silence, et dit d'une voix aigre à la belle-mère d'Ursule :

— Pour l'amour du bon Dieu dont vous connaissez si bien tous les petits secrets, ma chère madame, expliquez-nous donc ce bel embrouillamini d'enveloppes; faites-nous grâce de vos moralités, et dites-nous qu'est-ce que tout ça prouve.

— La vieillesse impie, méchante et sans mœurs donne toujours de mauvais exemples, — reprit madame Sécherin en regardant fixement mademoiselle de Maran, et elle ajouta durement : — Maintenant, que je sais que vous avez élevé ces deux jeunes femmes, je ne m'étonne plus de la perversité de cette malheureuse (elle montra Ursule), mais je m'étonne des vertus de sa cousine (et elle me montra).

— Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est? — s'écria mademoiselle de Maran, — ah çà! ma bonne dame! parce que vous êtes la femme de ménage de la Providence probablement, ce n'est pas une raison pour être si impitoyable au pauvre monde. Qu'est-ce que vous diriez donc, s'il vous plaît, si je vous reprochais, moi, d'avoir éduqué monsieur votre fils d'une si plaisante façon qu'il mérite ce qu'il lui arrive? Dites donc : mais, c'est vrai, est-ce que je vous en rends responsable, moi, de son inconvénient hyménéen?

— Madame, de grâce, finissons ce débat, — dit Gontran à madame Sécherin. — Il est incroyable que je ne puisse savoir ce que vous désirez.

— Je veux, monsieur, faire lire à votre femme cette lettre que vous avez écrite à la femme de mon fils...

Et elle me remit une lettre.

— Je veux, monsieur, vous faire lire la lettre que cette femme vous répondait, car... Dieu est juste! il faut que cette créature soit aussi détestée par celui qui a partagé son crime que par l'homme qu'elle a indignement outragé!

Et elle remit une lettre à Gontran.

— Je veux, monsieur, lire à cette adultère la lettre que lui écrit mon fils.

Puis madame Sécherin, toujours impassible, croisa les bras et nous regarda en silence.

Mon mari était atterré; il comprenait enfin l'horreur de la position d'Ursule, et surtout combien je devais être accablée de cette découverte inattendue.

Ursule, anéantie, semblait ne rien voir, ne rien entendre.

Cette scène avait pris un caractère si grave, que mademoiselle de Maran oublia un moment sa méchante ironie, et sembla sérieusement attentive.

J'étais, moi, dans une sorte d'excitation fébrile qui me donnait pour quelques moments encore une force factice, mais je ressentais que je ne pourrais résister long-temps et que je perdrais peut-être tout sentiment avant que le fatal mystère fût éclairci...

Pendant qu'Ursule était abîmée dans ses réflexions, pendant que Gontran lisait la lettre qu'Ursule lui avait répondue et que la malheureuse femme croyait m'avoir remise, je lisais, moi, cette lettre de mon mari qui avait motivé celle de ma cousine.

CHAPITRE XI.

M. DE LANCRY A URSULE.

« Non, non, Ursule!... je ne puis obéir à vos ordres... Votre conduite est tellement inexplicable... ce que je ressens est si étrange, après le bonheur inespéré dont vous m'avez comblé, qu'il faut que je vous écrive puisque je ne puis vous parler, puisque par prudence, sans doute, vous semblez fuir toutes les rares occasions où je pourrais vous voir seule avant votre départ. Je ne sais si je veille, si je rêve... Peut-être m'aiderez-vous à m'expliquer ce mystère.

» La possession d'une femme ardemment aimée rend toujours heureux et fier!... et pourtant, le lendemain de ce jour... qui aurait dû être le plus beau de mes jours!.... je suis tombé dans une tristesse morne, que votre conduite incompréhensible augmente encore.... Ce qui se passe en moi est étrange, je vous le répète, Ursule; j'en suis épouvanté!... à l'agitation sourde, profonde qui tourmente mon âme, je pressens que le plus grand événement de ma vie va... va s'accomplir!...

» Ma passion pour vous est immuable... fatale!... parce qu'elle est sans bornes et sans issue... elle est immuable, fatale, parce que je vous aime mille fois plus que vous ne m'aimez!... Vous êtes la première femme qui m'ayez dominé!... près de vous, je l'avoue, je me sens d'une infériorité absolue... Vous vouliez, disiez-vous, un tyran ou un esclave... Eh bien! vous avez un esclave... un esclave aveugle, résigné, soumis.

» J'ai honte de vous dire cela... et pourtant je vous le dis, parce que j'espère que cette humble abnégation désarmera cette ironie impitoyable qui m'a poursuivi, je crois, même au sein de ce bonheur eni-

vrant qui, jusqu'à présent, n'a pas eu de lendemain!... Oui, il m'a semblé qu'alors j'étais à vous, et que vous n'étiez pas à moi... Dans vos regards il n'y avait ni amour, ni volupté, ni remords... Il y avait je ne sais quelle expression de triomphe haineux, de domination insolente, de cruel sarcasme!... Tenez, Ursule, si je croyais au démon, si je croyais à ces *marchés d'âmes* qu'il fait, dit-on, je lui donnerais votre regard dédaigneux et superbe, lorsqu'il voit un malheureux tomber à tout jamais en sa puissance par la force de son charme infernal.

» Cette comparaison vous semble folle, absurde; vous vous en moquez peut-être... railleuse impitoyable, vous croyez que je plaisante... pourtant cette comparaison est sérieuse, elle est vraie... Elle explique, autant qu'on peut l'expliquer, une sensation réelle et pourtant indéfinissable... Oui, de ce jour, Ursule, mon âme ne m'a plus appartenu... elle ne m'appartient plus!... Ange ou démon, elle est à vous!... Qu'en ferez-vous?...

» Cela est insensé, stupide, mais il me semble que mon cœur ne bat plus dans ma poitrine, mais qu'il bat dans votre cœur, à vous... Tenez, je vois avec effroi que jusqu'ici je n'avais jamais aimé... Ne prenez pas ceci pour une banalité, Ursule; si je voulais vous dire des fadeurs, je ne prendrais pas cet amer et triste langage : il ne peut en rien m'être favorable auprès de vous; il est ennuyeux, bizarre, et il ne vous apprend que ce que vous savez, car vous avez la conviction de votre toute-puissance sur moi.

» Non... non... je vous dis que jusqu'ici je n'ai jamais aimé; j'ai toujours cru et je crois encore que l'homme qui éprouve la seule véritable passion de sa vie, doit presque ressentir des impressions analogues à celles des femmes en ce qu'elles ont de plus délicat, de plus craintif, de plus soumis, de plus défiant.... Eh bien! voilà ce que j'éprouve auprès de vous, Ursule.... voilà ce que je n'avais jamais éprouvé... Un écolier n'avouerait pas cela! c'est vous donner sur moi un avantage immense... mais pourquoi lutterais-je? à quoi cela m'a-t-il servi, de lutter contre mon amour, depuis que vous m'êtes apparue sous une physionomie si nouvelle, lors de ce long entretien que ma femme entendait? Pourquoi, de ce jour où vous m'avez pourtant si impitoyablement raillé... pourquoi mon goût pour vous a-t-il pris soudainement tous les caractères de la passion la plus effrénée?

» Pourquoi n'ai-je pas été séduit par vos qualités, mais par l'audace et la témérité de vos principes, par l'étincelante ironie de votre esprit,

par cette brûlante éloquence avec laquelle vous peignez si voluptueusement le bouleversement des sens à l'approche de l'homme aimé?...

» Tenez, Ursule, cette pensée est horrible, il faut que je vous dise tout, savez-vous pourquoi la possession me laisse si malheureux, si inquiet, si chagrin? pourquoi elle ne me donne pas sur vous cet ascendant, cet empire qu'elle donne toujours? pourquoi, enfin, je vous le répète, je suis à vous sans que vous soyez à moi? C'est... je frémis de le croire... de l'écrire... c'est... c'est qu'il me semble que, vous... vous n'avez cédé ni à l'enivrement de l'amour, ni même à l'entraînement des sens... On dirait que vous avez cédé, non pas à moi, mais à quelque mystérieuse influence qui m'est étrangère.

» Oh! vous ne saurez jamais ce que vous m'avez laissé de regrets affreux, de désirs brûlants, de radieuses et folles espérances; vous ne savez pas ce que c'est que de se dire : Cette femme qui inspire tout ce que le désir a de plus exalté, je l'ai possédée sans la posséder... j'ai tous les droits sur elle, et je n'en ai aucun; un jour... elle s'est livrée à moi avec tant d'insouciance et de dédain, que je ne ressens qu'humiliation et amertume... Qu'étais-je donc? que suis-je donc à vos yeux? Ai-je été votre jouet? Si vous ne m'aimez pas... pourquoi ces faveurs? avez-vous donc voulu me prouver que j'étais si peu à vos yeux que vous pouviez impunément me tout accorder un jour, et l'oublier le lendemain sans vous croire même obligée de rougir?.. Non, non, voyez-vous, il n'y a pas d'impératrice romaine qui, dans ses mépris écrasants, ait plus audacieusement prouvé qu'un esclave n'était pas un homme!

» Depuis ce jour, en vain je tâche de lire sur votre physionomie impénétrable quelque tendre ressouvenir .. est-ce dissimulation, calcul, insensibilité, prudence? Vos traits ne disent rien... rien que raillerie hautaine ou indifférence... Pourquoi me traiter ainsi? Ne suis-je pas votre amant? Ne le suis-je plus? Avez-vous donc voulu, par une coquetterie infernale, inouïe, ne me laisser rien ignorer... pour me faire tout regretter avec plus de rage encore?

» Par le ciel, cela ne peut pas être ainsi! je n'ai pas foi en moi, mais à mon amour désespéré... Ces émotions enivrantes dont vous parlez avec de si ardentes paroles, vous les ressentirez pour moi, entendez-vous, Ursule?... Je vous inspirerai toute la fougue de la passion... Oh! que vous serez belle... ainsi... Tenez, à cette seule espérance, mon sang bouillonne, ma tête se perd... Ursule, Ursule! pour être aimé de vous, rien ne me coûtera, dévouement, sacrifice, honte... tenez, si je l'osais, je dirais crime...

» Et quand je pense que si votre charme voluptueux et irritant exalte l'amour jusqu'à cette frénésie, votre esprit étincelant, hardi, ravit, domine et captive à jamais...

» Si vous aimiez... oh! si vous aimiez, y aurait-il au monde une maîtresse plus enchanteresse? Tenez, c'est à devenir fou que de songer que, grâce à l'amour, vous si intraitable, si moqueuse, si indépendante, vous deviendriez soumise, tendre et dévouée..... mais soumise, tendre et devouée avec ce charme adorable qui n'appartient qu'à vous, et non pas à la manière des autres femmes qui vous font prendre la tendresse, le dévouement et la soumission, sinon en haine, du moins en dédain ou en indifférence, parce qu'il est dans leur nature faible et chétive d'avoir ces qualités négatives...

» Après tout, que me fait, à moi, que la brebis soit douce et craintive? Quel mérite a-t-elle? Mais que la panthère vienne, timide et caressante, ramper à mes pieds; alors, oh! alors je ressens un bonheur, un orgueil, un triomphe sans égal...

» Ursule... Ursule... je vous le répète, je le sens là... aux battements précipités de mon cœur, vous m'aimerez comme je veux être aimé de vous... oh! je saurai bien vous y forcer... Oui... l'amour désespéré s'impose à force de dévouement, il s'imposera même à vous; ne prenez pas cela pour une présomption aveugle et ridicule... je puise cette assurance dans la profondeur même de ma passion.

» Quelquefois pourtant j'espère, je me figure que votre insouciance affectée est un jeu destiné à compléter l'illusion de ma femme et à lui faire croire plus aveuglément encore au retour que je feins d'éprouver pour elle... Mais, non, vous m'auriez dit quelques paroles, nous nous serions entendus par quelques signes d'intelligence; tandis que depuis ce jour, à la fois si cruel et si doux, vous avez pris à tâche d'éviter les rares occasions que j'aurais eues de vous entretenir seule... qui sait même si je parviendrai à vous remettre cette lettre!

» Femme bizarre, incompréhensible! si par quelque allusion détournée je vous parle de notre amour, vous me répondez par un sarcasme! Chose plus étrange encore: ma femme vous redoute, vous hait, vous le savez; et depuis le jour où vous l'avez outragée vous semblez la regarder avec un touchant intérêt! Est-ce le remords? non; vous n'aurez jamais de remords, vous; et puis, hélas! le remords de quoi? Une faute pareille... est-ce une faute?... Et d'ailleurs ne dirait-on pas que votre seul but maintenant est de me faire regretter et adorer Mathilde!

» Voyant votre inexplicable indifférence... autant pour détourner les soupçons de ma femme que pour essayer d'éveiller en vous quelque jalousie, j'ai feint d'entourer Mathilde des plus tendres soins... Au lieu de vous en alarmer, de vous en piquer... vous en avez paru satisfaite et nullement envieuse... Ursule... c'est à en perdre la raison. Qui êtes-vous donc? que me voulez-vous? Êtes-vous mon bon ou mon mauvais génie? Quelquefois vous m'épouvantez, il me semble que vous devez avoir sur ma vie la plus fatale influence... Non, non, pardon, je délire... Ursule! ne vous offensez pas de cette lettre, vous êtes de ces femmes supérieures auxquelles on peut tout dire...

» Cette incohérence de pensées vous prouve toute l'exaltation de ma pauvre tête; mes idées se heurtent, se combattent; mille fantômes s'offrent à mon imagination, parce que mon esprit et mon cœur sont incertains, parce que je ne sais pas ce que vous êtes pour moi. Cet état de doute est horrible; s'il continue, si vous ne me rassurez pas, c'est à peine s'il me restera la force et la volonté de feindre une tendresse que je dois feindre pour détourner les soupçons de Mathilde et empêcher un éclat qui pourrait vous perdre : heureusement les distractions où me plongent tant de pensées diverses passent aux yeux de ma femme pour des rêveries amoureuses dont elle est l'objet; quelques jours encore, et tout sera éclairci.

» Vous ne connaissez pas, Ursule, vous ne savez pas l'invincible opiniâtreté de mon caractère, je l'ignorais moi-même avant que d'avoir ressenti la force de volonté que vous m'avez inspirée; je ne renoncerai à l'espoir d'être aimé de vous qu'après avoir tenté tout ce qu'il est humainement possible de tenter... Et encore non, je ne puis même admettre la pensée que je renoncerai à cet espoir... non, une voix secrète me dit que je réussirai.

» Voici mes projets, n'essayez pas de les combattre, vous n'y changeriez rien. Vous partez dans quelques jours pour Paris; prétextant des calomnies que nous a rapportées mademoiselle de Maran, j'ai persuadé ma femme de rester à Maran tout l'hiver; quinze jours après votre départ je vous rejoins à Paris, des affaires d'intérêt motiveront suffisamment mon départ aux yeux de Mathilde. Une fois à Paris, les raisons ne me manqueront pas pour y prolonger mon séjour; l'*état dans lequel se trouve ma femme* l'empêchera de venir me rejoindre : d'ailleurs elle le voudrait que son désir serait vain; jamais je ne me suis senti plus intraitable, sans pitié; je serais cruel pour tout ce qui n'est pas mon amour pour vous. Il faut ma crainte de voir Mathilde se

laisser égarer par sa jalousie et vous perdre auprès de votre mari, pour me forcer de simuler ce que je n'éprouve plus pour elle.

» Tenez, Ursule, encore une remarque qui vient à l'appui de ce que je vous disais, c'est que l'amour sincère et profond inspire des délicatesses inouïes... Jusqu'ici j'avais toujours menti en galanterie sans l'ombre de peine ou de regret; eh bien! je vous le jure, maintenant il m'est odieux de dire à ma femme des tendresses que je ne ressens plus : il me semble que ce sont autant de blasphèmes contre la sincérité de ma passion pour vous.

» Il faut tout l'aveuglement de Mathilde pour ne pas découvrir combien le rôle que je joue auprès d'elle me coûte et me révolte... Mais il aura bientôt sa fin : je vais vous rejoindre à Paris, notre parenté me permettra de vous voir chaque jour sans éveiller les soupçons de votre mari. Alors, Ursule, une fois qu'aucune contrainte ne me

gênera plus, je pourrai me faire aimer, et il faudra bien que vous m'aimiez... Exigez de moi tous les sacrifices possibles et impossibles, je m'y soumettrai avec bonheur, rien ne me coûtera, je ne regretterai

rien, parce que maintenant tout ce qui n'est pas vous n'existe plus pour moi... Cela est affreux à dire, mais cela est... ma raison, ma volonté n'y peuvent rien... Toi... toi... Ursule, rien que toi... toujours toi... Oh! dis... le veux-tu? brisons les faibles liens qui nous retiennent tous deux, allons cacher notre amour dans quelque pays lointain: Ursule, ne soyez pas retenue par la pitié! que ma passion soit heureuse ou malheureuse, le sort de ma femme ne peut changer; elle réunirait plus de qualités et plus de perfections encore que, je le sens, tout sentiment pour elle est à jamais éteint dans mon cœur.

» Vous êtes maintenant l'idéal, le rêve de mon cœur, de mon esprit, de mes sens, de ma vie... Jugez si Mathilde peut balancer votre influence si vous m'aimez, ou me consoler si vous ne m'aimez pas.

» Encore une fois, Ursule... vous... vous sans condition, je n'admets pas de doute à ce sujet, je ne veux pas en admettre, parce que je ne veux pas entrevoir l'abîme sans fond qui s'ouvrirait devant moi si... mais non, non, vous m'aimez, il faudra que vous m'aimiez; le hasard ne vous a pas donné en vain mon âme; je n'existe plus que pour vous, *vous avez été à moi!* quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, il faut que nous soyons désormais et pour toujours l'un à l'autre. Je ne reculerai devant aucun moyen, vous entendez? *devant aucun moyen*, pour y parvenir... Cela sera parce que la fatalité le veut ainsi. Adieu! ange ou démon, je partagerai votre ciel ou votre enfer...

» G. »

. . . . . .

Je dirai plus tard la réaction brusque, profonde, que la lecture de cette lettre me causa.

Pendant que je la lisais, Gontran, lui, lisait cette réponse qu'Ursule lui avait faite, et qu'elle avait cru me donner à la fin de mon entretien avec elle.

CHAPITRE XII.

URSULE A GONTRAN.

« Je suis très-généreuse au moins... je vous renvoie votre lettre ; elle m'a beaucoup divertie : il y règne un mélange de défiance et de fatuité, d'aveuglement et de clairvoyance, de dévouement et d'égoïsme, de tendresse et de cruauté très-amusant à observer. Tout cela manque de grandeur, de charme et même d'esprit (quoique vous en ayez certainement) ; mais, comme tout cela est naturel, je dirai même d'une horrible naïveté, vous m'avez persuadée.

» Je crois donc à votre passion ; oui... je crois que vous aimez pour la première fois ; je crois que vous ferez tout au monde pour vous faire aimer de moi. Je vous crois capable des tentatives les plus insensées, des actions les plus noires, pour arriver à ce beau résultat ; je vous crois enfin susceptible de véritable dévouement pour moi : c'est à ne pas vous reconnaître, mon pauvre cousin.

» Sans avoir la prétention de mériter les qualifications diaboliques dont vous me gratifiez dans votre orgueilleux étonnement, comme s'il fallait, en vérité, avoir recours aux sciences occultes pour être digne ou capable de vous séduire, je crois avoir sur vous beaucoup d'influence : cette influence sera fatale si vous le voulez, cela dépendra de vous.

» Je crois encore, comme vous, que ce sont mes vilains défauts qui vous ont irrésistiblement tourné la tête.

» D'abord vous ne m'avez pas du tout inspiré l'envie d'avoir des vertus si je n'en possède pas... ou le désir d'en faire montre si j'en possède : ces perles virginales sont enfouies au fond de l'âme comme les perles au fond de la mer; ces trésors n'appartiennent jamais à ceux qui s'arrêtent à la surface des flots... dont ils sont les jouets... Il est des profondeurs solitaires et mystérieuses que les vues courtes ou débiles ne pénétreront jamais.

» Nous sommes donc parfaitement d'accord sur beaucoup de points, mon cher cousin, seulement nous différerons toujours sur le plus important de tous : vous croyez fermement qu'à force d'amour *vous m'obligerez à vous aimer;* je vous déclare non moins fermement que jamais je ne vous aimerai, et qu'*à force d'amour* vous finirez par vous faire détester, l'amour qu'on inspire étant généralement en raison inverse de l'amour qu'on ressent. Vous devriez savoir au moins votre ABC, seigneur don Juan.

» Si la passion ne vous rendait pas aussi inintelligent qu'un écolier, vous verriez une profonde vérité dans ce passage de votre lettre qui n'a été qu'une boutade de votre vanité froissée :

» *Jamais impératrice romaine n'a plus audacieusement prouvé qu'un esclave n'était pas un homme.*

» J'ai souligné ces mots, ils le méritent; vous avez deviné juste cette fois : en d'autres termes, cela signifie que *la vengeance n'est pas de l'amour*. Hé bien, comprenez-vous l'énigme? Devinez-vous maintenant les motifs de ma conduite bizarre? Non? Pas encore? Allons, vous n'êtes décidément pas en veine de sagacité. Je reprends donc les faits d'un peu haut : tout mon espoir est que cette confession vous donnera de moi une horrible aversion. Il est malheureusement trop tard maintenant pour que je puisse vous paraître *respectable;* avec ce *paraître* j'aurais sûrement éteint votre folle passion.

» Or donc, en venant à Maran, en pensant même à profiter de l'offre que m'avait faite autrefois Mathilde d'occuper à Paris un appartement de votre maison, mon projet bien arrêté était de vous rendre amoureux fou de moi; entendez-vous? amoureux fou... et de me servir de votre fol amour... je vous dirai tout à l'heure dans quel but.

» Je réunissais toutes les conditions nécessaires pour vous séduire : d'abord je ne vous aimais pas, je me sentais sur vous beaucoup de supériorité; et de plus je m'étais imaginé que le moyen le plus sûr d'enamourer un homme blasé par de nombreux succès était de se moquer de lui, d'irriter ainsi vivement son orgueil, et, pour l'achever,

de le bien convaincre que, tout en restant parfaitement indifférente à son mérite, on devait ne pas l'être à celui d'un autre.

» Tout ce beau système développé avec assez de malice a obtenu près de vous le succès que j'en attendais.

» A Rouvray, vous m'avez fait, le matin même de votre arrivée chez moi, une déclaration assez brusque et assez impertinente, j'y ai répondu comme il fallait pour mes desseins.

» Ici, vous avez renouvelé vos tendres protestations, je vous ai répondu et prouvé que je ne me souciais pas de vous le moins du monde; par esprit de contradiction, vous vous êtes passionné : c'était tout simple. Pendant quelques jours j'ai augmenté votre amour, non pas en le partageant, mais en le raillant, mais en me montrant à vous sous des aspects bizarres, mais en affectant un cynisme de principes, une hardiesse de pensées qui auraient révolté tout homme d'une âme élevée.

» Je ne pouvais croire moi-même aux progrès que je faisais dans votre cœur par de si misérables moyens. Si j'avais eu de vous une haute opinion, la facilité de mon succès l'eût détruite.

» Rappelez-vous encore ceci, seigneur don Juan : ordinairement les femmes de mon caractère aiment d'autant plus qu'elles ont plus de peine à se faire aimer. Elles dédaignent les succès faciles, la lutte leur agrée, les obstacles les charment, elles se passionnent pour l'impossible...

» En un mot, profitez de l'avis... si jamais vous retrouvez une de mes *pareilles*, le seul moyen de la séduire sera de lui montrer de l'éloignement.

» Pour que vous me plaisiez, mon cher cousin, sous bien des rapports nous nous ressemblons beaucoup trop (j'espère que je suis humble); notre nature est de subir la loi de l'*attraction des contraires*. Quand vous restez dans cette *voie normale*, comme nous disait le savant M. Bisson, vous réussissez... Voyez... peut-être Mathilde vous adore-t-elle, parce qu'elle est aussi pure que vous êtes perverti... Quand, au contraire, vous vous adressez à moi, qui suis peut-être théoriquement aussi avancée que vous, vous faussez votre destinée, vous perdez vos avantages, et je me moque de vous.

» Les augures ne pouvaient se regarder sans rire, c'est pour cela que votre sérieux amour me cause une incroyable hilarité. Prenez garde, un fripon qui devient dupe est mille fois plus sottement dupe qu'un honnête homme.

» Ceci dit, mon cher cousin, revenons au sujet de votre étonnement.

» Un jour, brusquement, sans motif (à vos yeux du moins), *vous avez été à moi sans que j'aie été à vous*, selon votre expression... De ce moment vous m'avez toujours trouvée froide, dédaigneuse, et aussi insouciante du passé que s'il n'existait pas... Vous vous étonnez de cette soudaine indifférence, vous criez au démon, à la fatalité, que sais-je? Vous me demandez si je vous aimais, si j'avais au moins pour vous un vif caprice? Nullement; vous êtes charmant, mais j'ai le malheur d'avoir très-mauvais goût. Comment donc! direz-vous, vous ne ressentiez pour moi ni passion, ni amour, ni même le plus léger pendant, et... vous... Non, non, c'est impossible, répétez-vous..

» Vous oubliez, mon cher cousin, qu'il est des passions de toutes sortes, et que l'amour n'est pas la plus violente de toutes... Vous ignorez donc que pour satisfaire sa haine et sa vengeance une femme comme moi ose ce qu'elle n'oserait jamais si elle éprouvait un amour passionné, ou si elle ne ressentait même qu'un tendre penchant. Dans ce dernier cas, elle obéirait à un instinct de coquetterie qui lui dirait qu'un triomphe trop facile éteint un goût passager.

» Si elle aimait, au contraire, passionnément, oh! elle ne raisonnerait pas... L'amour, le véritable et profond amour lui inspirerait les plus exquises délicatesses... Si elle succombait, elle succomberait avec une sorte d'enivrement chaste et pudique. Dans son aveugle entraînement, elle n'aurait la conscience de sa faute qu'après l'avoir commise; elle en aurait les remords, la honte, la volupté ardente et amère. Enfin ses ressentiments seraient ceux de la plus noble des femmes, car un amour sincère élève souvent les cœurs les plus perdus à la hauteur des cœurs les plus purs...

» Quel est donc ce mystère? qu'êtes-vous donc pour moi? demandez-vous encore...

» Écoutez... depuis que j'ai pu analyser mes impressions et me rendre compte du bien et du mal, j'ai haï votre femme.

» Je l'ai haïe parce que, depuis que je vis, il n'y avait pas eu de jour, d'heure où je ne lui eusse été sacrifiée, où elle ne m'eût écrasée de ses avantages.

» Jamais l'envie, la jalousie ne furent exaltées à ce point... Pour la frapper plus sûrement, je voulus la frapper dans ce qu'elle avait de plus précieux au monde... Je résolus de vous enlever à elle, non

parce que vous me plaisiez, il n'en était rien, mais parce qu'elle vous adorait.

» Quelques jours après cet entretien que Mathilde entendait à mon insu, j'ai eu avec elle une longue conversation: elle m'a accablée de reproches. Elle m'a menacée par ses mépris, et maintenant je dois dire par ses *justes* mépris. Elle a exaspéré mes plus mauvais sentiments; vous m'aviez donné un rendez-vous, j'ai hâté le moment d'assurer à la fois et ma vengeance et mon empire sur vous : car alors... mais, non, non, vous ne saurez jamais quels odieux desseins je méditais... vous m'aimeriez trop, et je veux vous détacher de moi.

» Maintenant, souvenez-vous que le soir de ce *jour de bonheur sans lendemain*, comme vous dites, mademoiselle de Maran a reçu des lettres de Paris, et que devant moi elle vous a appris toutes les abominables calomnies dont Mathilde était victime.

» Malgré les méchantes exagérations de mademoiselle de Maran, j'ai bien vite compris que la réputation de Mathilde était aux yeux du monde horriblement compromise. Le hasard m'apprit ainsi que cette femme, dont le bonheur m'exaspérait depuis mon enfance, était la plus malheureuse des créatures.

» Jusqu'alors elle avait vécu pour vous et pour la vertu; elle avait toujours été digne de tous les amours et de tous les respects... et sa bonne renommée était presque perdue... et vous la délaissiez pour moi, pour moi...

» C'était trop.

» Maintenant, qui m'a inspiré l'intérêt, la pitié qui a succédé tout à coup à la haine que je portais à Mathilde? Est-ce un noble et bon sentiment? Ne serait-ce pas plutôt la conviction que votre femme, étant à tout jamais malheureuse, ne peut plus être pour moi un sujet d'envie. . ou bien encore ne serait-ce pas la connaissance parfaite que j'ai de votre caractère, et de ce qu'il présage à Mathilde?... Oui, c'est plutôt cela qui m'a désarmée... Ma vengeance étant plus que satisfaite par l'avenir que vous ménagez à votre femme, votre amour me devient parfaitement inutile; excusez-moi, mon cousin, de vous avoir *séduit pour rien*.

» En ce qui touche cette pauvre Mathilde, je ne puis malheureusement rien sur le passé; mais je puis pour l'avenir...

» Je suis une femme si singulière que, du moment où je me suis sentie apitoyée sur elle, j'aurais regardé comme un crime de lui donner le moindre motif de jalousie à votre égard.

» Voilà le pourquoi de ma froideur subite, voilà pourquoi vous devez absolument renoncer à l'espoir assez coquet de *me changer de panthère en brebis*, de *partager mon ciel ou mon enfer*. Mon Dieu! mon cher cousin, je ne suis ni une panthère, ni un ange, ni un démon; je ne pratique ni le ciel, ni l'enfer... Je suis tout simplement une pauvre femme qui ne vous aime pas; et je fais d'autant plus aisément le vœu de vous rendre à mon amie d'enfance, que ce sacrifice m'est fort agréable : de sorte que mon dévouement peut passer pour de l'égoïsme.

» Vous me permettrez donc de *ne pas briser les liens* qui m'unissent au meilleur homme de monde, *afin d'aller cacher notre amour dans un pays lointain :* il n'est pas besoin d'aller si loin pour cacher quelque chose qui n'existe pas... J'abdique aussi très-volontairement toute *souveraineté* sur votre âme; mille grâces de ce beau royaume que vous mettez si gracieusement à mes pieds. J'aime mieux vivre esclave à l'ombre protectrice d'une fraîche oasis que de régner sur un désert aride et desséché. N'oubliez pas, surtout, je vous en conjure, de m'épargner ces preuves de dévouement, ces sacrifices inouïs dont vous me menacez et dont je suis très-indigne... Vous me gêneriez infiniment dans la secrète recherche que je veux faire de mon tyran futur, car je me sens destinée à éprouver pour je ne sais quel mystérieux idéal une passion aussi *immuable*, aussi *fatale* que celle que vous éprouvez pour moi.

» Où s'est jusqu'ici caché ce mystérieux et futur despote de tout mon être, c'est ce que j'ignore... Mais ce qui est certain, c'est que votre sombre aspect l'effaroucherait.

» Ne comptez pas, je vous en conjure, sur votre intimité avec mon mari pour venir me voir à Paris, dans le cas où vous feriez la folie de m'y suivre.

» Pour expliquer à M. Sécherin mon brusque départ, je serai forcée de lui avouer que vous vous occupiez un peu trop de moi et que, pour la tranquillité de Mathilde et pour m'épargner votre obsession, j'ai jugé à propos de quitter Maran.

» Vous le voyez donc bien, vous seriez très-mal venu à vouloir faire le *cousin* auprès de nous.

» Restez avec Mathilde : vous parlez de bon et de mauvais génie; si vous avez, je ne dirai pas quelque générosité, mais seulement l'instinct de votre conservation, vous reviendrez à elle. C'est elle qui sera votre bon ange.

» Si, malgré ma profonde indifférence pour vous, vous vous opiniâtrez à vous faire aimer de moi, je serai, sans le vouloir, votre mauvais démon.

» Vous m'aimez passionnément, je le crois, mais on a toujours raison d'une passion sans espoir... Aussi, dans l'intérêt de Mathilde et dans l'intérêt de ma *tranquillité* (prenez, je vous prie, ce mot dans cette acception prosaïque : n'être pas importunée par un fâcheux), je m'efforce de vous convaincre de la vanité absolue de vos tentatives à venir.

» Toute ma crainte est que vous conserviez quelque espérance. Malgré votre apparente humilité, vous avez un fond d'amour-propre intraitable, d'autant plus dangereux que vous avez de quoi le justifier auprès de tous, excepté auprès de moi. C'est ce que vous ne croyez peut-être pas... On n'admet jamais les exceptions blessantes...

» Plutôt que de vous avouer que vous ne me plaisez pas, vous êtes capable de vous persuader que je romps avec vous d'une manière brusque et cynique pour échapper à un sentiment dont je redoute et dont je prévois l'empire... Homme trop dangereux!! ah! mon cousin... mon cousin... si vous vous laissiez prendre à l'une de ces amorces que votre orgueil révolté vous tendra certainement, vous seriez à jamais perdu.

» Plus je vous témoignerais de dédain et d'aversion, plus vous vous croiriez redoutable et redouté; selon cet axiome : que l'on n'éloigne que les gens dangereux... Comme si les ennuyeux n'étaient pas de ce nombre.

» Prenez garde... prenez garde... tous vos avantages alors ne vous sauveraient pas d'un ridicule ineffaçable; je serais impitoyable, car je prendrais en main la cause de Mathilde, je la vengerais en vous tourmentant, et, pour la venger, je serais capable de feindre la pitié, de feindre d'être enfin touchée d'un si profond et si constant amour, de vous faire quelques fausses promesses, et de me jouer de vous de la manière la plus sanglante...

» Une fois pour toutes : défiez-vous de moi, dès que je vous paraîtrai éprouver à votre égard autre chose que la plus complète indifférence.

» Ainsi donc, mon cousin, oubliez-moi pour qui vaut mille fois mieux que moi. Revenez à Mathilde, c'est un cœur d'or, c'est une âme qui n'est ni de ce temps ni de ce monde.

» Maintenant que, par une bizarre contradiction, elle m'intéresse

autant par son malheur qu'elle me révoltait par son bonheur, je puis le dire, c'est une de ces natures tellement excellentes, tellement riches, tellement portées à croire au bien et à nier le mal, parce qu'elles sont pétries de noblesse et de générosité, qu'il suffit de quelques semblants pour les rendre complétement heureuses.

» Incapables de croire au mensonge, ces pauvres âmes ont la confiance ingénue des enfants! Il faut si peu, si peu, pour exciter leur joie naïve et candide, qu'on serait un monstre de les affliger.

» Vous l'avez vu... depuis huit jours, par prudence, vous avez feint un retour à elle, comme sa charmante figure rayonnait de bonheur!... Et puis elle est mère!... elle est mère, monsieur!... et vous avez eu le honteux courage de m'écrire : *L'état dans lequel se trouve ma femme l'empêchera de venir à Paris...*

» Tenez, monsieur de Lancry, je suis capable et coupable de bien de mauvaises actions, je ne sais pas ce que l'avenir me réserve de commettre encore; mais jamais, je le jure, je n'aurai à me reprocher l'équivalent de ces odieuses paroles.

» Décidément vous êtes le plus ingrat, le plus égoïste, le plus insensible des hommes, car la passion vous déprave... au lieu de vous ennoblir! C'est d'ailleurs naturel, une passion dépravée ne peut élever le cœur.

» Gardez-vous encore de votre vanité qui vous dira peut-être que Lovelace et don Juan ne valaient pas mieux que vous, et que mon reproche signifie *adorable scélérat*....

» Vous vous tromperiez singulièrement : moi qui suis un don Juan femelle, je sais ce que vaut le donjuanisme; j'ai même honte de voir les passions que j'inspire se traduire par de si mauvais instincts : comme le sorcier du conte allemand, je recule épouvantée du monstre que j'ai produit, et qui vient à grands cris me demander d'être sa compagne.

» Oubliez-moi donc, mon cousin; encore une fois, si vous vous opiniâtrez dans votre fol amour, je vous prédis la plus malheureuse fin du monde, et vous me ferez croire à ces rémunérations et à ces punitions divines dont parlait toujours mon insupportable belle-mère.

» A un coupable tel que vous il fallait une *punition* telle que moi : seulement, comme ce rôle de vengeance divine est un peu sérieux pour mon âge, je vous saurais un gré infini de me l'éviter en vous amendant et en devenant le plus honnête et le plus fidèle des maris; ce qui

veut dire le plus heureux et le plus adoré des hommes, puisque Mathilde est votre femme.

» Adieu, adieu, et pour toujours adieu... Souvenez-vous surtout qu'il ne s'est jamais agi d'amour entre nous, mais d'une infâme trahison envers la plus noble des femmes. *Vous avez été mon* COMPLICE, *jamais mon* AMANT. »

CHAPITRE XIII.

M. SÉCHERIN A URSULE.

Lorsque madame Sécherin vit à notre abattement que moi et Gontran nous avions lu les deux lettres qu'elle nous avait remises, elle lut cette lettre de son fils à Ursule d'une voix lente, et comme pour faire durer le supplice de ma cousine plus long-temps.

« Je ne vous reverrai de ma vie, Ursule... je vous méprise encore plus que je ne vous hais. Dieu m'a puni de n'avoir pas écouté les conseils de ma pauvre mère; elle me reste, elle, elle me reste, et avec elle je ne regrette rien; je remercie au contraire le ciel de m'avoir délivré d'un monstre de perfidie et de corruption tel que vous : je me maudis quand je pense que, pour vous, *pour vous*, mon Dieu ! j'ai pu affliger, presque abandonner la meilleure des mères... Allez... ma tendresse la dédommagera des chagrins que je lui ai causés; elle me pardonnera, elle m'a pardonné : lorsqu'une femme aussi dangereuse et aussi abominable que vous entre dans une famille, il faut bien s'attendre à tout... Je vais vous apprendre une chose qui vous fera de la

peine, j'en suis sûr, celle-là : le jour même où, par la volonté divine, le ciel a voulu que je reçusse cette lettre qui montre la noirceur de votre âme... je venais de faire rédiger l'acte qui vous assurait toute ma fortune après moi... Vous qui aimez tant le luxe, vous allez être pauvre... tant mieux, tant mieux, c'est le seul chagrin qui puisse vous atteindre... Les soixante mille francs de votre dot sont dès aujourd'hui déposés à Paris chez un notaire. Votre père vous chassera aussi de sa présence, lui; car je lui ai envoyé une copie de votre abominable lettre. Enfin, pour vous porter un dernier coup qui vous sera plus sensible encore que les autres, je vous préviens que je ne souffre aucunement de vos infamies, entendez-vous? je n'en souffre pas... non, non, cela est si odieux que je ne ressens que de l'horreur pour vous, et je me trouve heureux... oh! bien heureux d'être à jamais séparé de vous; ma bonne et excellente mère vous le dira... ce sera votre dernier châtiment.

» SÉCHERIN. »

Après avoir lu cette lettre, madame Sécherin attacha sur Ursule un regard implacable.

Celle-ci sortit enfin de l'état de stupeur dans lequel elle était plongée depuis le commencement de cette scène.

Elle se leva impérieuse, altière, le regard assuré, le sourire amer et dédaigneux; elle dit à madame Sécherin :

— Vous triomphez, n'est-ce pas? femme aveugle et insensée! vous vous réjouissez, tandis que le cœur de votre fils est mortellement blessé!

— A cette heure il ne pense même plus à vous, — dit madame Sécherin, — il vous l'écrit, et cela est vrai, Dieu merci!

— Mais moi je ne crois pas aux termes de cette lettre, — reprit Ursule, — un homme comme lui ne peut pas oublier une femme comme moi. Sachez que si je le voulais, entendez-vous à votre tour, que si je le voulais, demain il serait encore à mes pieds me demandant à mains jointes de revenir à lui... mais je ne le veux pas. La destinée m'accable au moment même où je cédais à un sentiment si généreux qu'il en était fou, au moment où j'avais pitié de la femme que j'avais haïe, outragée, au moment où je tâchais de réparer le mal que j'avais fait... Eh bien! seule je lutterai contre la destinée : un jour viendra, et il n'est pas loin, où, dans son désespoir de m'a-

voir perdue, votre fils vous maudira de ne l'avoir pas engagé à me pardonner.

— L'entendez-vous, la malheureuse? — s'écria madame Sécherin en joignant les mains avec horreur. — Vous regretter, vous! Voyez... voyez... l'infernal orgueil!

Ursule haussa les épaules avec une expression de pitié.

— Vous ne savez donc pas ce que j'étais, ce que j'aurais été pour lui? car il était simple, bon, dévoué, et je m'amusais à le rendre heureux comme on s'amuse de la joie d'un enfant... Vous l'avez entendu vous-même vous dire si son bonheur était grand, si je n'étais pas tout pour lui! vous vous réjouissez sans songer qu'il pleurera... qu'il pleure peut-être, avec des larmes de sang, un passé qui sera toujours pour lui un rêve, l'idéal de la félicité humaine... Aveuglé sur mes défauts par son amour, sur ma conduite par sa confiance; sa vie se fût écoulée paisible et heureuse... elle se passera dans la désolation!... Allons, vous devez être satisfaite, me voici pauvre, abandonnée de tous, même de mon père; vous voici vengée, Mathilde, et vous aussi, monsieur, — dit Ursule en s'adressant à Gontran : — vous, Mathilde, dont j'ai trahi l'amitié; vous, monsieur, dont j'ai raillé l'amour... A votre triomphe il manque pourtant une chose... c'est de me voir anéantie, écrasée sous les coups d'une fatalité inouïe; mais je ne vous donnerai pas cette joie; j'ai de la volonté, j'ai de l'énergie : je me trouvais dans un de ces moments qui peuvent décider de l'avenir de toute la vie... un premier bon sentiment en eût peut-être amené un second... Le sort ne l'a pas voulu... Eh bien! j'ai dix-huit ans, j'ai un caractère de fer, un esprit souple, je suis belle et hardie... que Dieu ait pitié de moi! — dit Ursule en terminant par ce sarcasme impie.

Madame Sécherin restait muette, effrayée devant cette femme audacieuse.

Gontran la regardait avec une angoisse mêlée d'admiration...

Tout à coup mademoiselle de Maran se leva, feignit de s'essuyer les yeux et s'écria :

— Eh bien! non, non, il ne sera pas dit que je resterai insensible, moi, aux tourments de cette pauvre chère enfant; je suis tout émue de son angélique résignation : il est impossible d'avouer ses torts avec plus de candeur, et d'être mieux disposée à la contrition et au repentir... Tenez... votre dureté à tous me révolte... Je l'emmènerai à Paris avec moi, et chez moi, cette chère petite, et cela aujourd'hui

même, car elle ne peut pas rester ici un jour de plus... Elle vous gâterait, honnêtes gens que vous êtes!

— Vous osez la soutenir... — s'écria madame Sécherin avec indignation, — vous osez lui offrir un asile...

— Et pourquoi non, s'il vous plaît? Est-ce que je donne, moi, dans vos lamentations de Jérémie sur la désolation de l'abomination! Dirait-on pas qu'il s'agit du sort de la chrétienté ou que le monde est menacé d'une fin prochaine, parce que M. votre fils a eu un inconvénient dans son ménage? Est-ce que c'est une raison pour venir crier comme une orfraie après cette pauvre Ursule, et l'accabler sans pitié?... Pour vous, qui vous piquez de religion... ça n'est guère charitable, ma bonne dame...

Madame Sécherin leva les yeux au ciel, et dit d'une voix grave et solennelle .

— Seigneur mon Dieu! ayez pitié de cette femme, sa tombe est ouverte, sa fin est proche, et elle blasphème. — Puis elle ajouta d'une voix imposante et avec tant d'autorité que mademoiselle de Maran resta un moment atterrée : — Vous soutenez le vice, vous insultez aux larmes des honnêtes gens, vous reniez Dieu. Mais, patience, au lit de mort vous aurez une affreuse agonie en pensant au mal que vous avez fait et aux peines qui vous attendent... Vous êtes si méchante et si impie que vous ne trouverez pas un prêtre qui veuille prier pour votre âme...

Après un moment de silence, mademoiselle de Maran s'écria en riant de son rire aigu :

— Ah! ah! ah!... est-elle donc drôle avec ses excommunications! Ah çà! apparemment que vous êtes aussi du dernier mieux avec les foudres du Vatican, ma chère dame? Tout à l'heure, c'était avec le ciel et la Providence que vous manigancïez... Dites donc, sans reproche, vous me paraissez joliment banale, pour ne pas dire un peu coureuse, à l'endroit des choses de là-haut... Mais, rassurez-vous, j'aurai toujours un bon petit quart d'heure pour me repentir et un petit écu pour me faire dire une messe quand viendra le moment de songer à mon salut. . . . . .

Le soir même, mademoiselle de Maran partit pour Paris avec Ursule.

Madame Sécherin alla rejoindre son fils.

Gontran et moi, nous restâmes seuls à Maran.

CHAPITRE XIV.

LES DEUX ÉPOUX.

Je restai deux jours sans revoir M. de Lancry.

L'arrivée et le départ de madame Sécherin ayant fait supposer à nos gens que quelque grave discussion intérieure avait eu lieu entre moi et mon mari, ils avaient cru de leur devoir d'augmenter encore de silence et de réserve dans leur service, ils ne parlaient entre eux qu'à voix basse... On eût dit que quelqu'un se mourait dans la maison... Il est impossible de peindre l'aspect sinistre de ce grand château muet, sombre et désert, dont j'habitais une aile, et Gontran une autre.

J'avais voulu être seule pour me préparer à l'entretien que je devais avoir avec mon mari.

Pendant ces deux jours, par un phénomène moral que je suis encore à m'expliquer, une révolution profonde, complète, se fit subitement en moi.

Il était de mon devoir de parler à mon mari avec la plus entière franchise.

Cet événement fut le plus important de ma vie, son retentissement durera jusqu'à mon dernier jour.

Les moindres détails de cette entrevue sont encore gravés dans ma mémoire.

C'était un dimanche; après avoir entendu une messe basse à l'église du village, et être restée long-temps à prier, je revins chez moi.

Le temps était gris et lugubre ; au moment où je rentrai au château, la neige commençait à tomber.

Dix heures sonnèrent à la pendule de mon parloir.

C'était un petit salon très-simple, où je me tenais d'habitude; ses deux croisées s'ouvraient sur le parc : à droite et à gauche de la cheminée étaient les portraits de mon père et de ma mère; sur ma table à écrire, un médaillon de Gontran peint en miniature.

A propos de cette miniature, je dois dire ici ce que je sus plus tard : c'est qu'elle avait été rendue à mon mari par madame de Richeville.

Donner à sa femme un portrait fait autrefois pour une maîtresse, c'est une de ces indignités naïves qu'un homme se permet sans même se douter de ce qu'il y a d'odieux et d'insultant dans un pareil procédé.

A côté de ma table de travail, une petite bibliothèque de bois de rose renfermait mes livres de prédilection; enfin entre les deux fenêtres était mon piano.

En passant devant une glace je me regardai; j'étais horriblement pâle et maigre ; mes pommettes, déjà un peu saillantes et légèrement pourprées, témoignaient de la fièvre dont j'étais brûlée depuis deux jours : mon regard était très-brillant, très-animé, mais j'avais les lèvres violettes et les mains glacées.

J'étais habillée de noir, mes cheveux lissés en bandeaux, car je n'avais pas songé à les faire boucler.

Je contemplais avec une sorte de joie sombre le ravage que les chagrins avaient imprimé à mes traits; et je me comparais à Ursule, toujours si fraîche et si rose.

Dix heures et demie sonnèrent à l'antique horloge du château; mon mari entra chez moi.

Lui aussi, depuis deux jours, avait cruellement changé; il était d'une pâleur extrême, les veilles, les pleurs... peut-être, avaient rougi ses yeux, il semblait accablé, sa physionomie était presque farouche.

— Je ne chercherai pas à le nier, — me dit-il brusquement, — les

torts que j'ai envers vous sont très-grands, vous devez me détester.... soit, détestez-moi.

— Je vous prie de m'entendre, Gontran; notre position sera fixée aujourd'hui, je dois vous dire avec la plus entière franchise le résultat de mes réflexions et ma résolution inébranlable.

— Je vous écoute..

— Pendant ces deux jours que je viens de passer seule, je ne sais par quel étrange mirage de ma pensée tous les événements qui ont eu lieu depuis que je vous connais me sont apparus pour ainsi dire en un seul moment; j'ai pu en saisir à la fois et l'ensemble et les détails, je les ai jugés avec une sûreté, avec une hauteur de vue dont j'ai été moi-même étonnée. En contemplant ainsi les jours d'autrefois, j'ai reconnu, sans fol orgueil, que mon dévouement envers vous n'avait jamais failli, que j'avais fait des prodiges de tendresse pour conserver mon amour intact et pur malgré vos dédains. Excepté quelques plaintes rares que m'arrachait une douleur intolérable, j'ai toujours souffert avec résignation; à votre moindre velléité de tendresse, vite j'essuyais mes larmes, je venais à vous, le sourire aux lèvres, et je renaissais encore à des espérances de bonheur tant de fois trompées.

— Cela est vrai .. mais il n'est pas généreux à vous de mettre à cette heure en présence et mes torts et vos vertus, — dit Gontran avec amertume.

— Si je vous parle ainsi, Gontran, ce n'est pas pour me louer d'avoir toujours agi de la sorte, mais pour m'en blâmer.

— Comment, vous regrettez...?

— Je regrette d'avoir fait justement ce qu'il fallait pour être malheureuse sans vous rendre heureux; peut-être même eussiez-vous été moins cruel pour moi... si je m'étais conduite autrement.

— Que voulez-vous dire?

— Cela va vous sembler étrange... mais le résultat de mes réflexions a été presque de m'accuser et de vous absoudre.

— M'absoudre... moi!

— Vous absoudre, vous... Je ne m'abuse plus, Gontran, je n'ai jamais été pour vous une noble compagne, ayant la conscience de sa dignité et un caractère assez ferme pour se faire respecter; j'ai été votre lâche esclave, et je n'ai eu que les qualités négatives de l'esclavage, la soumission aveugle, la résignation stupide, la patience inerte. En me voyant ainsi, vous avez dû me traiter comme vous m'avez traitée, et n'avoir pour moi ni merci ni pitié.

— Je ne sais dans quel but vous voulez m'innocenter ainsi, — dit Gontran en me regardant avec défiance.

— Je pourrais vous dire que c'est pour vous rendre moins cruel l'aveu qui me reste à vous faire, mais je mentirais : si je ne désire pas vous blesser sans raison, je m'inquiète assez peu maintenant que vous souffriez ou non de ce que je dois vous dire.

Mon mari parut frappé de mon expression de froideur insouciante.

— Votre langage est nouveau pour moi, Mathilde.

— Il doit être aussi nouveau que le sentiment qui le dicte... aussi nouveau que l'aveu que je vais vous faire.

— Mais, de grâce, expliquez-vous.

— Après ce long coup d'œil jeté sur le passé, j'ai fait encore une découverte... une découverte affreuse, je vous le jure : c'est que mes chagrins, pourtant si vrais, si douloureux, étaient à peine dignes d'intérêt... c'est que mes lamentations continuelles étaient plus fastidieuses que touchantes, c'est que mes larmes éternelles avaient dû, avec raison, vous impatienter, vous exaspérer, mais rarement vous apitoyer.

— Raillez-vous, Mathilde? la raillerie serait cruelle.

Je pris mon mari par la main, je le menai devant la glace, et là, lui montrant mon visage flétri, je lui dis :

— Pour que je sois ainsi changée, il m'a fallu bien souffrir, n'est-ce pas, Gontran! Eh bien, jugez donc ce que j'ai ressenti lorsque la raison m'a forcée d'avouer que mes chagrins étaient à peine dignes de pitié; lorsque je me suis dit... Demain je les raconterais à un juge impartial, qu'il aurait le droit de me dire : « *C'est votre faute...* » Hé bien! croyez-vous qu'en face d'une telle conviction j'aie le courage de railler, Gontran...?

— Vous avez cette conviction, Mathilde?

— Oui, je l'ai... Oui; demain le monde saurait une à une les tortures que j'ai endurées, qu'il dirait en haussant les épaules avec mépris : « La stupide... l'ennuyeuse créature, avec ses plaintes et ses » gémissements continuels! Elle n'a que ce qu'elle mérite. On ne peut » donc pas être honnête femme et malheureuse sans être insupporta- » ble! Après tout, son caractère à la fois si faible, si lamentable et si » susceptible, ferait presque excuser la dureté de son mari. Certes, » Ursule est bien perfide, bien effrontée, bien corrompue; eh bien! » l'on comprend que M. de Lancry la préfère mille fois à Mathilde : » car au moins Ursule a du charme, du piquant; on trouve en elle de

» ces alternatives de bien et de mal qui tiennent, pour ainsi dire, tou-
» jours l'esprit et le cœur en éveil : Mathilde, au contraire, est une
» perpétuelle résignation larmoyante et monotone; elle a toutes les
» vertus, soit, personne ne songe à les lui nier... mais elle ne sait
» guère rendre la vertu aimable. En un mot, c'est une femme qui a le
» plus grand tort de tous : celui d'aimer et de ne pas savoir se faire
» aimer. » Voilà ce que le monde dirait, Gontran... voilà ce qu'il aurait le droit de dire, à son point de vue à lui..... Quelques âmes compatissantes me plaindraient peut-être, en songeant que ma vie auprès de vous a pu se résumer ainsi : « Aimer noblement... souffrir et se résigner... » Oui, ceux-là me plaindraient peut-être, mais ils ne feraient que me plaindre... et entre la pitié et la sympathie il y a un abîme!

— Quel langage, Mathilde!...

— Hé bien, encore une fois, croyez-vous que je raille, Gontran, lorsque je vous dis qu'après tant de larmes versées il ne me reste pas même la consolation de me croire digne d'intérêt?

— Et qui a pu, mon Dieu! vous donner une si fatale conviction? — s'écria Gontran.

— La raison... la froide et inflexible raison; mais il faut que le cœur soit bien vide, bien désert, pour que cette voix sévère puisse y retentir!...

— Que dites-vous?... votre cœur!...

— Mon cœur est vide et désert depuis que je ne vous aime plus, Gontran... Et seulement depuis que je ne vous aime plus, j'ai pu juger ma conduite et la vôtre avec impartialité.

— Vous ne m'aimez plus! — s'écria-t-il.

— Non... c'est ce qui fait que je vois tout avec désintéressement, c'est ce qui fait que je ne crains pas de vous affliger en vous parlant ainsi... On m'eût dit que l'amour immense que je ressentais pour vous... que cet amour, qui avait résisté à de si rudes épreuves, diminuerait un jour, que j'aurais crié au blasphème!.. et pourtant... il s'est éteint...

— Mathilde... Mathilde!...

— Il s'est complétement éteint pendant le peu d'instants que j'ai mis à lire la lettre que vous écriviez à Ursule... Je ne vous fais pas de reproches, Gontran ; je n'ai plus le droit de vous en faire... vous perdez un cœur tel que le mien... je le dis sans vanité, vous êtes assez puni... je n'ai ni à espérer ni à craindre que maintenant mes sen-

timents pour vous changent de nature. Je me connais assez pour voir que, malheureusement, je ne dois rien éprouver à demi; la sagesse eût été peut-être de vous aimer moins violemment et de ne pas vous désaimer si vite; je le sais, mais je suis ainsi. On ne peut rien contre la désaffection : je ne l'explique pas, je la ressens. Sans doute mon amour pour vous était depuis long-temps et à mon insu *miné* par mes larmes, il a suffi d'une violente secousse pour le déraciner tout à fait : votre lettre à Ursule m'a invinciblement prouvé que tout espoir était à jamais perdu pour moi; mon amour a dû se briser, se perdre contre une impossibilité. Tout ce que je sais, c'est qu'à mesure que je lisais cette lettre un refroidissement lent, mais profond, mais presque physique, paralysait mon cœur. Une comparaison vous rendra ce que j'éprouvais : ce n'était pas une tourmente impétueuse qui confondait, qui heurtait en moi les passions les plus contraires, comme l'orage courbe, ébranle tout dans son tourbillon : non, non... au moins, l'orage passé, si tout a cruellement souffert, tout n'est pas détruit; ce que j'éprouvais, c'était un envahissement sourd, croissant; peu à peu il glaçait et anéantissait mon amour... comme ces muettes inondations qui montent, montent jusqu'à ce qu'elles aient tout englouti sous leur effrayant niveau, et qu'elles n'offrent plus à l'œil épouvanté qu'une immensité déserte, silencieuse, où rien... rien n'a surnagé.

D'abord stupéfait, mon mari me répondit avec un dépit concentré :

— La soudaineté même de votre désenchantement à mon égard vous prouve qu'il n'est pas sincère; sans doute, j'ai des torts... j'ai de grands torts envers vous, mais je ne mérite pas un traitement pareil.

— Il arrive ce qui devait arriver, Gontran; je m'y attendais, votre amour-propre se révolte à cette pensée : que je ne puis plus vous aimer... que je ne vous aime plus... Je conçois même que la soudaineté de mon désenchantement, comme vous dites, puisse entretenir votre illusion à cet égard... mais, vous vous trompez, jamais je ne me suis égarée sur mes impressions.

Mon mari haussa les épaules.

— Vous croyiez aussi toujours m'aimer, vous l'avez dit vous-même, et vous voyez bien qu'en ce moment vous croyez votre amour éteint; il en sera de même de votre ressentiment, il aura son terme... — ajouta-t-il avec une confiance imperturbable.

— Votre comparaison n'est pas juste, Gontran; je vous aurais toujours aimé, j'en suis sûre, si vous n'aviez pas tout fait pour tuer cet

amour. Je vous dirai avec la même franchise que maintenant vous feriez tout au monde pour vaincre ma profonde indifférence, que vous n'y réussiriez pas.

— Mais enfin ce ne sont que des étourderies, ce n'est qu'une infidélité, et il n'y a pas une femme qui, après son premier mouvement de vanité blessée, ne pardonne une telle faute.

— Je ne dis pas non, je ne prétends pas que toutes les femmes pensent ou doivent penser comme moi... J'ai tort, sans doute, c'est un malheur de ma destinée d'être toujours accusée, ou c'est plutôt un vice de mon caractère d'être toujours exagéré.

— Mais, encore une fois, si c'est seulement la lettre que j'ai écrite à votre cousine qui cause votre éloignement pour moi, il n'est pas fondé!

— Je ne veux pas récriminer le passé, Gontran; seulement, puisque vous parlez de cette lettre, rappelez-vous-en les termes, et vous reconnaîtrez qu'il n'y avait pas une de ses expressions qui ne dût porter un coup mortel aux espérances les plus opiniâtres. Vous m'avez incurablement blessée comme femme, comme épouse et comme mère. Ce n'est pas tout : cette passion, au nom de laquelle vous m'avez sacrifiée sans hésitation, sans pitié, a été, est et sera la seule véritable passion de votre vie... Vous verrez que mes prévisions se réaliseront. Je l'avoue sans fausse humilité ou plutôt avec orgueil : je n'ai rien de ce qu'il faut pour lutter avec avantage contre Ursule, si malgré ses promesses elle veut continuer de vous séduire; je n'ai non plus maintenant aucune compensation de cœur à vous offrir, si elle continue de vous dédaigner. Ce n'est pas tout encore; vous me pardonnerez ma franchise, il m'en coûte de vous parler ainsi : tant que je vous ai aimé, je me suis tellement aveuglée sur certaines circonstances de votre vie que, ne pouvant les excuser, j'avais fini par me persuader que j'aurais été aussi coupable que vous; maintenant mes illusions sont dissipées, votre conduite m'apparaît dans son véritable jour, et, en admettant que j'oublie jamais vos torts, vos infidélités, comme vous dites, il me serait impossible d'aimer un homme... que je ne pourrais plus estimer.

— Mathilde, que signifie...?

— Avant mon mariage, avant que j'eusse subi la fascination de la passion la plus folle, j'aurais su ce que j'ai su depuis... que je ne vous aurais pas épousé.

— Mais, encore une fois, madame, que savez-vous donc qui puisse vous empêcher de m'estimer? car je ne suppose pas qu'on soit un mal-

honnête homme par cela qu'on éprouve un amour insurmontable pour une femme qui en est indigne... en admettant que ce que vous dites soit vrai.

Après une dernière hésitation, je racontai à Gontran toute la scène de la maison isolée de M. Lugarto, et de quelle manière M. de Mortagne et M. de Rochegune avaient forcé cet homme à restituer le faux que Gontran avait commis.

Mon mari fut atterré.

Pendant ce court récit, il ne me dit pas un mot.

Aux termes où j'en étais avec lui, je n'avais plus de scrupules à conserver; il ne pouvait plus y avoir de tels secrets, de tels ménagements entre nous, je tenais à établir franchement ma position envers mon mari.

Si je voulais être généreuse plus tard, je ne voulais pas paraître dupe.

Aux sombres regards qu'il me jeta de temps à autre en marchant avec agitation dans la chambre, je vis que, selon les prévisions de M. de Mortagne, mon mari ne me pardonnerait jamais d'être instruite de cette fatale action

Après avoir marché quelques moments avec agitation, Gontran s'assit dans un fauteuil, et cacha sa tête dans ses mains.

Il me fit pitié.

— Je ne vous aime plus d'amour, — lui dis-je, — vous avez commis une action coupable, mais je n'en porte pas moins votre nom. Vous êtes le père de mon enfant : c'est assez vous dire que, si vous avez à jamais perdu un cœur brûlant du plus saint amour, il vous reste aux yeux du monde une femme; et cette femme ne manquera jamais aux devoirs que sa position lui impose envers vous. En apparence, rien ne sera donc changé dans nos relations : sans les calomnies dont nous sommes victimes, je vous aurais demandé une séparation amiable; mais, quoi qu'en dise mademoiselle de Maran, nous ne pourrions, je le crois, que perdre tous deux à cet éclat. Il sera donc convenable que nous vivions encore quelque temps ainsi que nous vivons; plus tard nous agirons selon les circonstances.

— Soit, — dit brusquement Gontran. — Je ne chercherai pas à vous faire revenir de vos préventions; désormais nous vivrons séparés, et je vous débarrasserai au plus tôt de mon odieuse présence... Vous n'oubliez pas le mal que l'on vous fait... vous avez raison.

— Je vous assure que maintenant je l'ai complétement oublié; je

pourrais me venger, que je ne me vengerais pas. L'effet subsiste, les causes me sont maintenant indifférentes.

Après un moment de silence, Gontran s'écria :

— Mais, non, non, c'est impossible, tant de froideur ne peut avoir succédé à tant de dévouement; vous ne pouvez me traiter avec tant de cruauté!... surtout dans un moment...

— Où vous avez besoin de consolation peut-être, — dis-je à Gontran. — Aussi je vous assure que ce n'est pas la jalousie qui m'empêcherait de vous plaindre, mais le respect humain; je vois trop que l'amour que vous ressentez vous sera fatal pour ne pas en être épouvantée : tout ce qu'il vous arrivera de malheureux ne me trouvera jamais insensible...

— Après tout, — s'écria Gontran en se levant brusquement, — je suis bien fou de m'affecter! Comme vous le dites, madame, notre position est désormais parfaitement tranchée : vous ne m'aimez plus d'amour, soit; on vit parfaitement bien en ménage sans amour. Ma présence vous est importune, je vous l'épargnerai : vous vivrez de votre côté, moi du mien; je ne m'oppose pas le moins du monde à vos projets.

— Gontran, seulement il est un point très-délicat qui me reste à aborder; je désire que les deux tiers de ma fortune soient placés de manière à ce que l'avenir de notre enfant soit assuré.

— Ce soin me regarde, madame; j'y veillerai.

— Je crois devoir vous prévenir qu'ignorant complétement les affaires, et désirant que celle-là soit faite le plus régulièrement possible, je prendrai les conseils de M. de Mortagne.

— Je n'aurai jamais aucune relation avec cet homme, madame.

— Je ne vous le demande pas non plus. Vous aurez la bonté de me fournir la preuve que mes intentions seront exécutées. Si M. de Mortagne trouve cette pièce en règle et suffisante, je ne vous demande rien de plus.

— Tout ceci, madame, ne peut se faire comme vous le désirez. Le sort de notre enfant m'intéresse autant que vous : c'est à moi... à moi seul d'y pourvoir; et je ferai pour cela ce qui sera nécessaire sans que vous exerciez votre contrôle sur des affaires qui me regardent exclusivement.

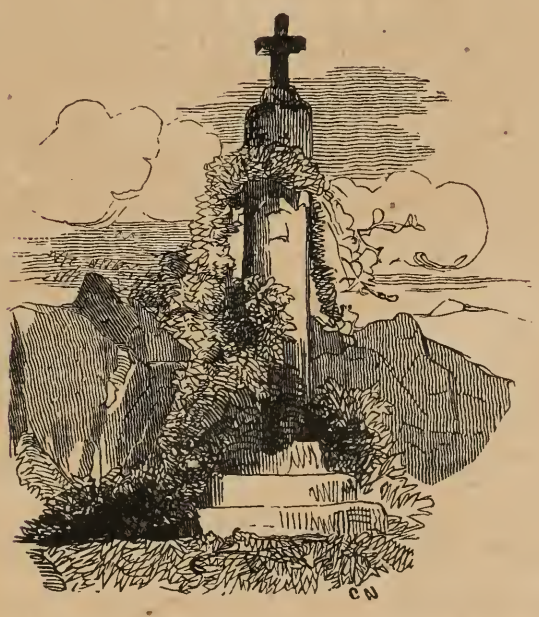
— Vous ne voulez pas me donner de garantie certaine pour ce que je vous demande, Gontran?

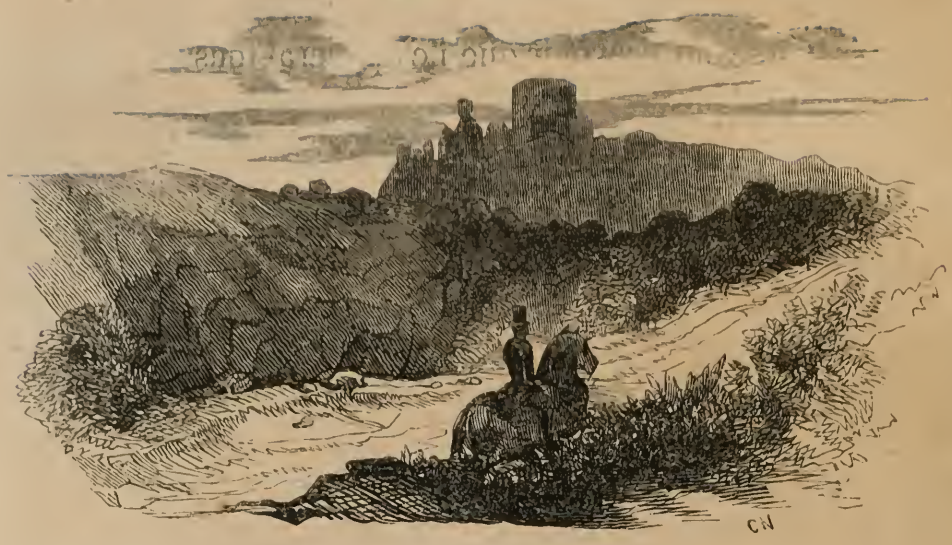
— Non, madame.

— Je dois alors vous prévenir que j'emploierai tous les moyens possibles pour y parvenir.

— Faites, madame ; vous êtes libre.

Telle fut l'issue de cet entretien avec mon mari.





CHAPITRE XV.

DÉSESPOIR D'AMOUR.

Quelques jours après cet entretien, M. de Lancry envoya à Paris son valet de chambre, en qui il avait toute confiance.

Depuis le départ de cet homme, mon mari reçut presque chaque jour une lettre de lui.

J'attendais avec autant d'impatience que d'inquiétude la réponse de M. de Mortagne. C'était la seconde fois que je lui écrivais. Je ne comprenais pas son silence.

Ma vie continuait de se passer triste et monotone. Quelquefois je m'étonnais de ce que l'indifférence avait si subitement remplacé l'amour; cela était pourtant naturel.

Les sentiments violents et profonds ne peuvent passer par les pâles transitions d'un refroidissement successif.

Ils vivent toujours ou ils s'éteignent comme ils sont venus... subitement, après avoir résisté long-temps, vaillamment, aux atteintes les plus cruelles.

Oui, ces sentiments tombent et meurent tout à coup comme le guerrier qui s'aperçoit seulement en expirant qu'il est criblé de blessures et qu'il a perdu tout son sang dans le combat.

Une chose encore me surprenait, et je ne savais si je devais en être fière ou honteuse... Cette désaffection me glaçait le cœur, mais bien des circonstances de ma vie m'avaient été plus douloureuses.

Était-ce du courage? était-ce de la résignation? était-ce de l'indifférence?

Je surpris bientôt le secret de ma conduite.

Je me consolai de ne plus aimer M. de Lancry en songeant que toutes les puissances de mon âme seraient désormais concentrées sur un seul être. Mon cœur me trompait-il encore? n'était-ce pas continuer d'aimer Gontran que d'idolâtrer son enfant?

Je ne pouvais donc pas m'abuser : l'amour maternel remplissait mon cœur tout entier; seul, il causait ma fermeté. Car lorsque, par malheur, je songeais que la divine espérance dont le ciel m'avait douée n'était *qu'une espérance*, lorsque je me demandais quel serait le vide de mon cœur si elle m'était ravie... oh! alors j'étais saisie de vertige et je détournais ma vue de ce ténébreux abîme pour la reporter vers le radieux avenir qui seul m'attachait à la vie. . . . .

. . . . . .

L'hiver était arrivé avec ses sombres froids, ses tristes brouillards, ses longues soirées, que la douce intimité du foyer domestique n'abrégeait pas.

A déjeuner, à dîner, j'échangeais quelques rares paroles avec Gontran; puis il rentrait chez lui, moi chez moi.

Ses habitudes étaient complétement changées.

Il ne chassait plus; mais, malgré la rigueur de la saison, presque chaque jour il sortait à pied dans la forêt : il y passait de longues heures, revenait avec une scrupuleuse exactitude pour l'heure de la poste, puis il repartait et ne rentrait quelquefois qu'à la nuit noire.

D'autres fois il restait deux ou trois jours renfermé chez lui, il s'y faisait servir et n'en sortait pas.

Ses traits commençaient à s'altérer d'une manière effrayante : ses joues creuses, ses yeux caves, le sourire nerveux qui contractait ses lèvres, donnaient à sa physionomie une expression de douleur, de chagrin, d'abattement que je ne lui avais jamais vue.

A l'heure de la poste il ne pouvait vaincre son anxiété, il allait lui-même au-devant du messager. Un jour, de l'une de mes fenêtres, je le vis recevoir une lettre, la regarder quelque temps avec crainte, comme s'il eût redouté de l'ouvrir, puis la lire avidement, et ensuite la déchirer et la fouler aux pieds avec rage.

Par deux fois il fit faire tous les préparatifs de son départ, et il le suspendit.

Un soir j'étais dans mon parloir avec Blondeau à ouvrir une caisse

de robes d'enfant que j'avais fait venir d'Angleterre; tout à coup Gontran, pâle, défait, presque égaré, entra en s'écriant avec un accent déchirant : — Mathilde... je ne puis plus long-temps... — Mais voyant Blondeau il s'interrompit et disparut.

Je le cherchai, il était renfermé chez lui; je restai long-temps à sa porte sans qu'il voulût m'ouvrir.

Un autre jour il quitta les vêtements négligés qu'il portait, s'habilla avec la plus grande élégance, entra chez moi, et me dit d'un air égaré :

— Franchement, comment me trouvez-vous? suis-je très-changé? En un mot, ne suis-je plus capable de plaire? ou suis-je encore *aussi bien* que j'étais autrefois?

Je le regardai avec surprise... Il s'écria violemment en frappant du pied : — Je vous demande si je suis très-changé, m'entendez-vous?

A mon étonnement avait succédé la frayeur, tant cette question et l'air dont il la faisait me semblaient insensés. Je ne savais que lui répondre. Il sortit en fureur, après avoir brisé une coupe de porcelaine de Chine qui se trouvait sur une table.

Enfin, l'avouerai-je! Blondeau sut par notre maître-d'hôtel que M. de Lancry s'enivrait quelquefois le soir avec des liqueurs fortes qu'il se faisait porter chez lui.

Je ne pouvais plus en douter, ces excès, ces emportements, les bizarreries de Gontran me prouvaient qu'il ressentait les violentes agitations d'une passion désespérée, et qu'il voulait quelquefois chercher dans l'ivresse l'oubli de ses peines.

La pitié qu'il m'inspira me fit croire que tout amour était à jamais éteint dans mon cœur. J'étais navrée de le voir si malheureux; j'accusais amèrement Ursule, mais je ne ressentais plus de jalousie contre elle.

A mon grand regret, je sentais que je ne pouvais rien pour Gontran, et que mes consolations devaient être stériles. Je ne voulais ni n'osais d'ailleurs aborder un pareil sujet avec lui, j'attendis donc une occasion favorable.

Un jour le courrier étant arrivé un peu plus tôt que de coutume, on apporta les lettres de mon mari dans la bibliothèque où je le trouvai en allant chercher un livre.

Il rompit le cachet avec émotion, lut, pâlit, laissa tomber la lettre et se cacha le front dans ses deux mains.

Je m'approchai de lui tout émue.

— Gontran, — lui dis-je, vous souffrez...

Il tressaillit, releva vivement la tête...

Il pleurait!...

Sa figure flétrie exprimait un désespoir profond.

— Eh bien! oui... je souffre, — me dit-il avec amertume, — que vous importe?

— Écoutez-moi, mon ami, — lui dis-je en prenant sa main brûlante et amaigrie; — il est des chagrins dont je puis maintenant vous plaindre...

— Vous? vous?

— Oui, par cela même que je n'ai plus pour vous d'amour, je puis... je dois vous apporter les consolations d'une amie... Vous souffrez... je n'ai pas besoin de vous demander la cause du changement que j'ai remarqué en vous depuis quelque temps.

— Eh bien!... oui... — s'écria-t-il hors de lui, — pourquoi me contraindrais-je avec vous maintenant? Oui, *je l'aime* avec passion;

oui, je l'aime comme un enfant, comme un insensé... oui, je l'aime comme personne n'a jamais aimé... et pourtant ses dédains sont impitoyables : c'est à cause de moi qu'elle est perdue... et elle ne veut pas même que je me fasse un droit du malheur que je lui ai causé... Car enfin il est maintenant de mon honneur de la protéger... et... mais, tenez : pardon... pardon, c'est à vous... à vous, mon Dieu... que je dis cela...

— Et vous pouvez me le dire, Gontran, vous ne m'apprenez rien là de nouveau, je ne puis plus avoir de doute sur la passion qui vous désole... fatale... fatale passion ! qui m'a déjà coûté mon bonheur, et qui ne vous cause que des chagrins !

— Oh ! oui, fatale, bien fatale ! Vous ne savez pas ce qu'elle m'a aussi coûté de larmes, de désespoirs cachés, d'accès de rage impuissante, de résolutions folles ou criminelles !... Vous ne savez pas les ignobles étourdissements que j'ai demandés à l'ivresse... Oh ! cette femme infernale savait bien quel amour elle me jetait au cœur !! infâme et horrible amour... auquel je vous ai déjà sacrifiée... vous !! Tenez, je suis un misérable, ou plutôt je suis un fou... et pourtant... malgré moi, chaque jour cet amour augmente... deux fois j'ai été sur le point d'aller la rejoindre... mais je n'ai pas osé : avec un caractère aussi intraitable que celui de cette femme, une fausse démarche peut tout perdre... et, malgré moi encore, je conserve toujours une lueur d'espoir... Mais, tenez, encore pardon, mon Dieu... je vous irrite... je vous blesse.

— Je puis maintenant tout entendre, je vous le jure, Gontran... pour vous et pour moi, c'est une triste compensation à ce que nous avons perdu tous deux.

— Oh ! je le sais... je le sais !... Je ne puis plus compter sur votre amour, il faut y renoncer ; mais ne soyez pas impitoyable, laissez-moi épancher mon cœur près de vous... Maintenant que vous ne m'aimez plus, cela ne peut pas vous froisser... allez, Mathilde, je suis si malheureux, que c'est presque vous venger de moi-même que de vous avouer ce que j'endure. Oh ! si vous saviez ce que c'est que de souffrir d'une douleur muette et concentrée !...

— Je le sais, Gontran... je le sais...

— Vingt fois j'ai été sur le point de me jeter à vos genoux, de vous tout avouer, de vous demander au moins votre pitié. Mais tous mes torts passés me revenaient à la pensée ; j'ai eu honte de moi-même, je n'ai pas osé... En silence j'ai dévoré mes larmes... oui, car je

pleure, vous le voyez bien... je suis faible, je pleure comme un enfant.

Et il pleurait encore ; puis, essuyant ses larmes, il s'écria :

— Mais elle est donc sans pitié, cette femme... mais elle ne réfléchit donc pas que je vous ai sacrifiée à elle... vous, noble... généreuse créature, aussi noble, aussi généreuse qu'elle est, elle, perverse et infâme... mais elle ne songe donc pas... que mon aveuglement peut avoir un terme!! Quoi qu'elle en dise, son orgueil infernal est flatté de me voir à ses pieds... Elle ne sait donc pas que, mon illusion dissipée, il ne me restera pour elle que mépris et que haine!... Oh! sa vanité peut encore recevoir un coup cruel en me voyant revenir à vous... à vous qu'elle envie toujours, quoi qu'elle dise.

— Tout retour vers le passé est impossible, Gontran ; il faut renoncer à tout jamais à porter à Ursule ce coup que vous croyez si rude à son orgueil.

— Eh bien!... tenez, méprisez-moi, Mathilde, mais je ne puis vous le taire, c'est depuis que vous m'avez dit ces mots, si cruels dans votre bouche : *Je ne vous aime plus*, que j'ai seulement senti tout ce que j'ai perdu en vous perdant... oui, ce qui rend mon chagrin plus affreux encore... c'est de ne pouvoir plus me dire : — J'ai toujours là, près de moi, un cœur noble, aimant, généreux, qui oublie, qui pardonne, et auquel je reviens toujours avec confiance, parce que sa bonté est inépuisable...

— Oui... ce cœur était ainsi... à vous, oh! bien à vous, Gontran.

— Mais ce cœur est encore à moi... vous vous abusez... Mathilde... un amour comme le nôtre laisse dans le cœur des racines inaltérables ; il peut languir pendant quelque temps, mais il reparaît bientôt plus vivace que jamais. Mathilde, ne me désespérez pas, aidez-moi à vaincre cette abominable passion : je vous le jure, je n'ai jamais mieux apprécié tout ce qu'il y a de grand, d'élevé dans votre cœur... Oh! quelle serait sa rage, à cette femme, si elle *nous croyait heureux*, unis, tendrement occupés l'un de l'autre!... Quel coup mortel recevrait son orgueil! Tenez, Mathilde... soyons sans pitié pour elle ; venez... venez à Paris, et *affectons* de paraître devant elle plus passionnés que jamais : elle aussi, alors, connaîtra les angoisses qu'elle nous a fait souffrir...

Cette étrange proposition me prouva l'exaltation de Gontran, et combien la passion est toujours aveugle et personnelle.

Il ne pouvait pas avoir dans ce moment l'intention de me blesser ;

et il me proposait de jouer un rôle odieux pour exciter la jalousie d'Ursule!

— Autrefois, — dis-je à mon mari, — ces paroles m'auraient fait un mal horrible, aujourd'hui elles me font tristement sourire... Hélas! l'amour vous domine à ce point que vous ne vous apercevez pas que cette velléité d'un retour à moi est une nouvelle preuve de l'irrésistible influence qu'Ursule exerce sur vous.

— Mais cela est affreux pourtant... Si cette femme ne doit jamais m'aimer! — s'écria-t-il, — si elle se rit de mes souffrances, si ses dédains ne sont pas un manége de coquetterie, pourquoi ne puis-je donc renoncer à l'espoir de me faire aimer un jour? Pourquoi trouvé-je une amère volupté dans les chagrins qu'elle me cause? Pourquoi est-ce que je l'adore enfin... quoique je la sache dissimulée, perfide et indifférente à mon amour?

— Mon Dieu... mon Dieu! — m'écriai-je en joignant les mains, — votre volonté est toute-puissante; pour punir Gontran vous lui faites endurer tout ce qu'il m'a fait souffrir.

— Que voulez-vous dire, Mathilde?

— Savez-vous, Gontran, qu'il y a quelque chose de providentiel dans ce qui se passe ici... Lorsque j'éprouvais pour vous une passion aveugle, opiniâtre, moi aussi je me disais : Si Gontran ne m'aime plus, pourquoi ai-je en moi l'espoir enraciné de m'en faire encore aimer? Pourquoi son indifférence, ses duretés ne me lassent-elles pas? Comme vous je me demandais cela, Gontran; comme vous je trouvais une sorte d'amère volupté dans ces chagrins; comme vous, chaque jour, j'affrontais vos nouveaux mépris avec une confiance désespérée... comme vous, sans doute, je passais de longues nuits à interroger ce douloureux mystère de l'âme!

— Oh! n'est-ce pas qu'il n'y a rien de plus affreux que de se sentir entraîné par un sentiment irrésistible? — s'écria Gontran, tellement absorbé par sa personnalité qu'il oubliait que c'était à moi qu'il parlait. — Oh! n'est-ce pas, — reprit-il, — n'est-ce pas, qu'il est affreux de voir, de reconnaître que la raison, que la volonté, que le devoir, que l'honneur soient impuissants pour conjurer ce fatal enivrement?

— Vous peignez avec de terribles couleurs les maux que vous m'avez causés, Gontran... mais moi, en vous aimant malgré vos dédains, je cédais à la voix du devoir : c'était l'exagération d'un noble amour... En aimant cette femme malgré ses mépris, vous cédez à

un penchant coupable... c'est l'exagération d'un criminel amour.

Un moment abattu, l'égoïsme indomptable de M. de Lancry se manifesta de nouveau. Il s'écria :

— Par le ciel! il y a un abîme entre votre caractère et le mien... Vous êtes une pauvre jeune femme, faible et sans énergie; vous ne saviez rien de la vie et des passions, mais je n'en suis pas là... Après tout il ne sera pas dit qu'une provinciale de dix-huit ans, inconnue, sans consistance et maintenant perdue, abandonnée de tous, me jouera de la sorte... Elle me fuit... elle ne veut pas consentir à me revoir, donc elle me craint... Oh! je le comprends; ce caractère insolent et hautain redoute de rencontrer un maître... La vanité ne m'aveugle pas, elle cherche à se tromper elle-même : elle est si rusée, elle me craint tellement que, dans sa lettre, pour m'ôter tout soupçon de l'influence que j'exerce sur elle, elle attribue d'avance à mon amour-propre la juste confiance que doit me donner toute sa conduite; car elle m'a dit ces mots : *Que votre orgueil n'aille pas s'imaginer que je vous fuis parce que je vous crains*... c'est cela... c'est cela... Plus de doute, je m'étais désespéré trop tôt... elle me craint... donc elle m'aime... L'amour me rendait aussi aveugle qu'un écolier... Oh! Mathilde, vous serez vengée.

J'interrompis mon mari.

— Écoutez-moi, Gontran... Tout à l'heure je vous ai vu malheureux; quoique la cause de ce malheur fût pour moi un outrage, j'ai pu un moment compatir à des peines que j'avais éprouvées, et oublier que c'était vous qui les aviez causées. Maintenant l'espoir renaît dans votre cœur; vous me l'exprimez si durement, qu'il serait indigne de moi de vous dire un mot de plus.

— Mathilde... pardon... Mon Dieu... je suis insensé.

— Moi qui ai ma raison... je vous donnerai un dernier avis. Ursule est plus habile que vous; vous tombez dans le piége grossier qu'elle vous a tendu.

— Un piége! quel piége?

— Si elle ne vous eût laissé aucun espoir, vous l'eussiez oubliée peut-être; mais, en vous faisant soupçonner qu'elle vous fuyait par crainte de vous aimer trop, elle gardait une sorte d'influence sur vous, et me portait ainsi un dernier coup sans que je pusse me plaindre, puisqu'elle cessait de vous voir, selon sa promesse.

— C'est attribuer une odieuse arrière-pensée à une conduite remplie de générosité, — s'écria M. de Lancry.

Ce reproche me révolta.

— Eh! quelle a donc été sa générosité, à cette femme? Comment! après m'avoir frappée dans ce que j'avais de plus cher, elle m'a dit : Je n'ai jamais aimé votre mari, mais je l'ai rendu complice d'une infâme trahison; maintenant je me repens et je vous jure de ne plus le voir! Quel sacrifice? après m'avoir fait tout le mal possible elle renonce à un homme qu'elle n'aimait pas!

— Mais, par l'aveu de sa faute, elle mettait son avenir entre vos mains, madame! et vous avez vu qu'elle ne s'exagérait pas l'inflexible sévérité de son mari.

— Eh! ne savait-elle pas, monsieur, que j'étais incapable de la perdre? Ne lui avais-je pas déjà donné mille preuves de ma bonté, de ma faiblesse? Cessez donc d'exalter si haut ce que vous appelez la générosité de cette femme... Elle me frappait dans le présent et elle ne pouvait rien pour les maux passés.

Indignée de l'égoïsme de M. de Lancry, je me levai pour sortir... mais il s'approcha de moi avec confusion et me prit la main.

— Pardon, — me dit-il tristement, — pardon; j'ai honte maintenant de mes paroles; je sens, hélas! ce qu'elles ont de blessant. C'était déjà si bon à vous que de m'écouter... Pardon encore... mais je suis si malheureux que je me trouve sans force dans cette lutte; mon énergie a pâli, je n'ai plus même la puissance de vouloir : chaque jour je renonce à mes résolutions de la veille... Cette malheureuse pensée est là, toujours là présente et inflexible; je ne puis lui échapper. Oh! tenez, cette position est horrible!... Que faire, mon Dieu, que faire?

Et cet homme, d'un caractère si dur et si entier, versa de nouveau des larmes.

Cette honteuse faiblesse m'indigna plus qu'elle ne me toucha.

— Que faire! — lui dis-je, — que faire! vous me le demandez! A voir votre accablement, vos impuissants regrets, votre facile résignation à un penchant criminel, ne dirait-on pas que vous êtes invinciblement forcé à agir comme vous agissez!

— Je vous dis que cette influence est irrésistible, Mathilde...

— Je vous dis, moi, que ce sont de lâches excuses! Que faire, dites-vous? Il faut vous conduire enfin en honnête homme, en homme de cœur! Écoutez-moi, Gontran : je ne suis plus aveuglée sur vous; le moment est venu de vous parler avec une rude franchise : mon avenir et le vôtre, celui de notre enfant, dépendent de la résolution que vous allez prendre aujourd'hui! Vous m'avez épousée sans amour,

vous avez commis une action qui touche au déshonneur, vous m'avez jusqu'ici rendue la plus malheureuse des femmes, vous nourrissez une passion misérable...

— Encore des reproches... ayez donc pitié de moi, à votre tour, Mathilde!

— Si je vous rappelle ce triste passé, c'est pour bien établir votre position et la mienne, et répondre à votre question... *Que faire?* je vais vous le dire... moi... Aujourd'hui, au moment où nous parlons, il dépend encore de vous d'avoir une vie heureuse et honorée; demain peut-être il serait trop tard.

— Eh bien, oui! éclairez-moi, consolez-moi... Venez à mon aide, Mathilde, vous ne pouvez avoir que de nobles inspirations, je les suivrai.

— Vous êtes jeune, courageux, vous avez de l'esprit, vous êtes riche; vous êtes assez heureux pour que la preuve d'une fatale action qui pouvait vous déshonorer soit anéantie; vous êtes assez heureux pour que le vrai et le faux soient tellement confondus dans les calomnies du monde, que les honnêtes gens hésiteront à se prononcer contre vous: changez de vie, devenez utile, faites compter avec vous, et l'opinion du monde vous reviendra.

— Mais, encore... comment... par quels moyens?

— Jusqu'ici, à part vos services militaires, votre vie a été oisive, dissipée; donnez-lui un but sérieux; servez votre pays, occupez-vous... N'est-il pas des carrières honorables que vous pouvez encore embrasser? n'avez-vous pas été militaire, diplomate?...

— Je n'accepterai ni ne demanderai jamais aucun emploi à ce gouvernement.

— Soit, vous avez raison... cette susceptibilité se comprend; par votre position... par votre reconnaissance pour une famille qui a comblé vous et les vôtres, et à laquelle mes parents aussi ont toujours été dévoués, vous appartenez au parti qui représente les droits et les espérances de cette royale famille; eh bien! joignez-vous à ses courageux défenseurs.

— Me conseillez-vous donc d'aller en Vendée?

— Je ne vous conseille pas de prendre part à la guerre civile. Il est des entraînements que je comprends, que j'excuse, que j'admire peut-être, mais que je ne voudrais pas vous voir partager : n'est-il pas d'autre moyen de servir cette opinion?

— Mais, comment?

— Eh, que sais-je... A la chambre, par exemple; n'y a-t-il pas une belle place à prendre parmi les royalistes?

— A la chambre? vous n'y songez pas... quelles chances d'ailleurs?

— Si vous le vouliez, vous pourriez en avoir de grandes... Les propriétés que nous possédons ici, les souvenirs que ma famille y a laissés favoriseraient, j'en suis sûre, votre élection; acceptez cette espérance, que désormais vos pensées tendent à ce but. Votre esprit est facile et brillant, donnez-lui la solidité, la profondeur qui lui manquent. Vous voulez représenter votre pays, étudiez ses lois, son gouvernement... Complétez, par une instruction sérieuse, les avantages que vous donnent la pratique et la connaissance du monde... Vous avez autour de nous nos fermiers, nos tenanciers, toutes personnes dont peut dépendre une élection. Exercez sur eux le charme que vous possédez quand vous le voulez; informez-vous de leurs intérêts, de leurs besoins, faites-vous aimer : jusqu'ici, ils n'ont vu en vous que le gentilhomme oisif et indifférent aux grandes questions qui agitent le pays : montrez-leur que vous êtes capable d'autre chose que de conduire votre meute; prouvez-leur qu'on peut être d'ancienne race, qu'on peut défendre des principes que l'on croit salutaires, des droits que l'on croit divins, et qu'on peut aussi prendre en main la pieuse et noble cause des gens qui travaillent, qui souffrent, et les défendre à la face du pays... Employez à d'utiles études les longues soirées d'hiver; chaque jour parcourez nos campagnes, soyez bon, juste, affable, vous vous ferez des créatures; laissez-moi réaliser ce projet que vous avez si impitoyablement rejeté : à force de bienfaits, à force de services, vous vous rendrez nécessaire, et un jour sans doute vous serez récompensé de vos soins, de vos travaux par le suffrage de ce pays... Donnez ce but à votre vie, Gontran... alors vous combattrez avec succès, alors vous surmonterez la honteuse passion qui vous abat et qui vous énerve... Pour vous encourager dans cette voie belle et glorieuse, vous n'aurez plus sans doute, auprès de vous, un cœur brûlant de l'amour le plus passionné... mais vous aurez du moins une amie sincère qui vous tiendra compte de chaque effort, de chaque louable résolution, qui vous bénira d'être courageux et bon; et puis vous vous direz que cette tâche que vous vous imposez, non-seulement peut vous délivrer d'une misérable faiblesse, mais qu'elle peut aussi relever et ennoblir encore le nom que portera votre enfant. Alors, Gontran... peut-être en vous voyant si changé, en vous voyant si bon, parce que vous serez heureux et satisfait de vous... peut-être aussi ce triste cœur, que je sens mainte-

nant froid et mort pour vous, se ravivera-t-il par un de ces miracles dont le ciel récompense quelquefois les vaillantes résolutions... Si, au contraire, le coup qui l'a frappé a été mortel.. eh bien! ma sérieuse amitié, l'éducation de notre enfant, la considération du monde, votre renommée, une louable ambition, peut-être occuperont assez votre vie pour vous rendre moins regrettable cet *amour dans le mariage* dont vous parliez autrefois...

— Ce n'est pas moi... ce sont les circonstances qui ont renversé cet espoir!... Nous avons aussi eu de beaux jours!

— De trop beaux jours, Gontran!... Un de vos torts a été de me rendre d'abord trop heureuse, sachant qu'une telle félicité ne pouvait pas durer... mon tort à moi a été de croire à la continuation d'un pareil bonheur!... Quand les mécomptes sont venus, je n'ai pas eu le courage de prendre résolument un parti; ma délicatesse est devenue une susceptibilité outrée, je n'ai su que souffrir. Il a fallu ce désillusionnement complet pour me rendre à moi-même, à la raison... Peut-être le langage ferme et sensé que je vous tiens aujourd'hui eût fait germer en vous de nobles désirs, eût étouffé de honteux projets : je vous aurais à la fois rehaussé à vos propres yeux et aux miens... Mais, encore une fois, moi j'avais cru à vos paroles... la déception a été terrible! Pendant ce temps de lutte entre mon amour et vos dédains, ma raison s'était obscurcie, affaiblie; mais, je le sens, elle s'est affermie, agrandie, élevée par la conscience des nouveaux devoirs que la nature m'impose... maintenant je vois, je juge et je parle autrement.

— Autrement... oui, autrement en effet, — me dit Gontran, qui m'avait écoutée avec une surprise croissante qui lui ôtait la faculté de m'interrompre. — Comment, Mathilde, comment! c'est vous... vous que j'entends! vous toujours si faible... si résignée!...

— Eh bien! répondez, Gontran... me direz-vous encore en pleurant ces mots indignes de vous... *Que faire*... contre la passion insensée qui m'obsède?...

— Non, non! — s'écria M. de Lancry, — non! vous serez, comme toujours, mon bon ange!... vos nobles et sévères paroles m'ont ouvert un horizon tout nouveau... Oui, oui, je lutterai, je vaincrai cette passion... J'aurai un double but à atteindre, une double récompense à espérer, me réhabiliter à vos yeux et à ceux du monde, et reconquérir ce noble cœur que j'ai perdu... Oh! noble femme parmi les plus nobles femmes, quand je compare ce langage digne, élevé, à toutes les

cyniques forfanteries d'Ursule, quand je compare l'émotion pure, salutaire qu'il me cause, les idées généreuses qu'il éveille en moi, aux ressentiments amers que me laissait toujours son esprit ironique et hautain, je ne puis comprendre combien j'ai pu à ce point vous méconnaître, vous sacrifier... Oh ! Mathilde, pour me donner du courage, pour m'affermir dans ma résolution, laissez-moi croire que cet engourdissement passager de votre cœur cessera bientôt ! Cette vie nouvelle me serait si douce, partagée avec vous, tendre et aimante comme autrefois...

— Cela est impossible, Gontran ; je vous le répète, vous trouverez en moi tout l'appui, toute l'affection que le *devoir* m'impose, je ne puis vous promettre rien de plus. Notre mariage d'amour a passé, un mariage de convenance lui succède : ce seront des relations calmes et tristes, mais remplies de sollicitude et de sincérité... Je ne veux pas me faire valoir, Gontran, mais enfin réfléchissez à tout ce qui s'est passé entre nous et voyez si je ne me conduis pas...

— Comme la plus généreuse des femmes, c'est vrai, mille fois vrai ! l'habitude du bonheur rend si exigeant... que je ne puis me contenter de ce que je ne mérite même pas.

— Allons, courage, courage, Gontran ; la vie peut être belle encore pour vous ; de nobles ambitions, des occupations attachantes, de glorieux triomphes vous consoleront... Peut-être même un jour ne regretterez-vous rien... peut-être serai-je la seule à m'apercevoir de la différence qui régnera entre le présent et le passé, différence qui vous afflige aujourd'hui... Une existence nouvelle peut commencer pour vous... courage, courage... Si vous vous trouvez malheureux, songez à ceux qui sont plus malheureux que vous.

— Oui, oui, courage, Mathilde... vous le verrez, je serai digne de vous... De ce jour, comme vous le dites, une vie nouvelle va commencer pour moi... Vous avez éveillé dans mon cœur une louable ambition ; je vais suivre vos conseils, en un mot... Malgré moi, d'ailleurs, je regrettais, je me reprochais de rester spectateur indifférent de cette révolution, et de ne pas au moins protester en faveur d'une famille à qui je dois tout... C'était presque une lâcheté. Oh ! merci à vous de m'en avoir fait honte. . . . . .

Je l'avoue, cet entretien me donna quelque espoir ; je remerciai Dieu de m'avoir si bien inspirée.

Plus je réfléchissais aux conseils et aux espérances que j'avais donnés à Gontran, plus je m'en applaudissais.

Si l'ambition pouvait germer dans son âme, elle grandirait bien vite assez pour étouffer la passion qu'il ressentait pour Ursule.

Gontran, avec son esprit et sa connaissance des hommes, une fois mêlé aux affaires politiques, pouvait certainement bientôt arriver à une position considérable.

CHAPITRE XVI.

LE DÉPART.

Le lendemain de cette conversation qui m'avait donné tant d'espoir, et dans laquelle Gontran m'avait manifesté une si généreuse résolution, je ne vis pas mon mari.

Sur les deux heures, le temps était très-beau, quoique froid. Je fis demander à M. de Lancry s'il voulait faire avec moi une promenade en voiture. Blondeau vint me dire qu'il était très-occupé et qu'il regrettait de ne pouvoir m'accompagner.

Je crus qu'avec l'ardeur naturelle de son caractère il songeait déjà aux travaux qui devaient lui être une distraction si utile.

Je partis seule.

Ce pâle soleil d'hiver me fit du bien ; mon cœur brisé se dilata, malgré moi une bien vague et bien lointaine espérance vint encore me luire.

Quoique je ne me sentisse plus d'amour pour mon mari, quoique sa présence me fût souvent pénible à cause des cruels souvenirs qu'elle me rappelait, je ne pouvais m'empêcher de songer à la possibilité d'un avenir meilleur.

Si M. de Lancry pouvait parvenir, à force de travail et de volonté, à vaincre sa passion pour Ursule et à y substituer une noble ambition, alors il était sauvé, il me revenait.

Une fois éveillée chez les hommes de son caractère, l'ambition laisse peu de place aux sentiments tendres. Peut-être alors, me tenant compte de ma résignation, de mon dévouement, la possession de mon cœur *suffirait-elle* à Gontran...

Hélas! ces pensées me prouvèrent la faiblesse de nos résolutions et l'instabilité de nos impressions.

Sans doute, ainsi que je l'avais dit à mon mari, je ne l'aimais plus, et pourtant, au plus léger espoir de le voir redevenir ce qu'il était autrefois, il me semblait que, moi aussi, je retrouverais le même amour d'autrefois.

J'aimais mieux croire à la léthargie qu'à la mort de mon cœur.

. . . . . .

Après une longue promenade, je rentrai; il était presque nuit.

En approchant du château, je fus très-étonnée de voir Blondeau

venir à ma rencontre dans la longue allée qui conduisait à la grille du parc.

Elle fit signe au cocher; la voiture s'arrêta.

Je fus frappée de l'air triste et inquiet de cette excellente femme.

— Monte avec moi, — lui dis-je, — je te ramènerai.

— J'allais vous le demander, madame.

Blondeau monta.

— Mon Dieu! qu'as-tu? — lui dis-je, — tu es pâle... agitée... il se passe certainement quelque chose d'extraordinaire!

— D'abord, madame, ne vous alarmez pas.

— Mais, qu'y a-t-il donc? tu m'effraies!

— Je suis venue au-devant de vous, madame, parce que j'ai craint qu'au château on ne vous apprît trop brusquement...

— Mais, encore une fois, parle donc, qu'est-il arrivé?

— Calmez-vous, madame... calmez-vous... c'est quelque chose qui va bien vous étonner; mais il n'y aurait pas de quoi vous affliger si vous étiez raisonnable... ce serait peut-être pour le mieux, vous seriez plus tranquille.

— Plus tranquille? mais explique-toi donc.

— D'ailleurs, une lettre que monsieur le vicomte m'a remise pour vous, madame, vous apprendra sans doute...

— Une lettre! où est-elle?

— La voici, madame, mais la nuit est venue... vous ne pourrez pas la lire.

— Mais que t'a dit M. de Lancry?

— Madame, voici ce qui est arrivé. A peine vous veniez de sortir, que Germain, que monsieur le vicomte avait envoyé à Paris il y a quelque temps et qui lui écrivait tous les jours, est arrivé au château, venant de Paris. Il a demandé tout de suite à voir son maître. A peine a-t-il eu causé avec monsieur pendant cinq minutes...

— Eh bien?

— Je vous assure, madame, — reprit Blondeau en hésitant et en me regardant avec une douloureuse compassion, — que cela peut-être vaut mieux ainsi... ce départ...

— Un départ?... M. de Lancry est parti... — m'écriai-je en joignant les mains.

— Et fasse le ciel qu'il ne revienne pas! — dit impétueusement Blondeau ne pouvant se contraindre davantage, — car vous mourriez à la peine, ma pauvre madame...

Sans répondre à Blondeau, je courus chez moi pour lire la lettre de M. de Lancry.

Cette lettre, la voici.

« Maran... 3 heures.

» Vous devinerez sans peine la cause de mon départ subit... au » point où nous en sommes, il est inutile de dissimuler. Vous le voyez » bien, il y a des fatalités auxquelles on ne peut, sans folie, essayer » de résister.

» Ma présence vous serait désormais insupportable et la vôtre me » rappellerait des torts que je ne puis ni ne veux nier. Vos qualités et » mes défauts sont d'une telle nature que nous ne pouvons espérer de » vivre dans cette sorte d'intimité négative qui suffit à tant d'époux.

» Vos regrets des premiers temps de notre mariage se traduiraient » toujours en reproches, et votre patiente vertu me rappellerait tou- » jours mes fautes; mon caractère s'aigrirait encore davantage, et » nous ne pourrions que perdre tous deux à un rapprochement.

» Je vous laisse toute liberté, bien certain que vous saurez ménager » les convenances : je vous demande la même grâce; d'ailleurs mon » parti est irrévocablement pris, et vous espéreriez en vain m'en faire » changer.

» Je pense que vingt-cinq mille francs par an vous suffiront... Soit » que vous restiez à Maran, comme je vous le conseille, soit que vous » veniez à Paris, cette pension vous sera exactement comptée.

» Donnez-moi des nouvelles de votre santé; et si vous avez quel- » ques objections à me faire sur les dispositions financières que je » vous propose, écrivez-moi, je tâcherai d'arranger tout selon votre » désir.

» J'avais été dupe, comme vous, de ma bonne résolution d'hier. » C'était une faiblesse; je n'avais plus la tête à moi, j'ai agi, parlé » comme un homme sans énergie. Le courant m'emporte; je ferme les » yeux et je m'y abandonne : quoi que vous disiez, il est des circon- » stances dans lesquelles la volonté est impuissante.

» G. DE L. »

Le brusque départ de mon mari, la lecture de cette lettre me causèrent un tel saisissement, une si violente commotion, que je sentis tout à coup je ne sais quel atroce déchirement intérieur!... mon sang se glaça dans mes veines... une horrible crainte traversa mon esprit

comme un trait de feu... je m'évanouis d'épouvante et de douleur.

. . . . . .

Aujourd'hui comme alors... comme toujours... je vous dirai : Soyez maudit, Gontran ! vous avez tué mon enfant dans mon sein!!! . .

. . . . . .

Combien de temps restai-je dans un état voisin de la folie et de la stupidité? je ne pus m'en rendre compte alors...

Blondeau ne me quitta pas un jour, pas une nuit. Depuis, elle me dit que, lorsque j'appris l'affreux résultat de mon saisissement, ma raison s'égara... je me mis à pousser des éclats de rire convulsifs.

Ce paroxysme nerveux dura jusqu'à ce que mes forces fussent complétement épuisées.

Alors je tombai dans une sorte de torpeur, d'engourdissement inerte. Pendant cette période, je ne dis pas un mot... je ne semblais pas entendre les paroles qu'on m'adressait.

Je restai environ deux mois avant que d'avoir tout à fait repris l'usage de ma raison.

Lorsque je revins à moi, il fallut que Blondeau me racontât tout ce qui s'était passé : tout, jusqu'au départ de mon mari...

Tout... jusqu'à la révolution que ce départ m'avait causée...

Tout enfin... jusqu'au moment terrible où...

Mais ma plume s'arrête... ma main tremble... tout mon être tressaille encore à ce déchirant souvenir!... Oh! mon enfant... mon enfant!

Oh! malheur à vous! Gontran!... malheur à vous!...

Encore à cette heure, mon désespoir éclate en sanglots... Oh! malheur, malheur à vous qui avez impitoyablement brisé le dernier... le seul lien qui dût m'attacher à la vie!...

Malheur à vous qui m'avez ôté le seul prétexte qui m'aurait permis un jour de vous pardonner le mal que vous m'avez fait... Soyez maudit!... à tout jamais maudit! . . . . . .

Bien des fois je me suis demandé si le brusque départ de Gontran avait seul causé le fatal événement qui devait décider de ma vie, ou bien si je devais attribuer ce funeste accident aux violents chagrins qui m'avaient frappée depuis quelques mois.

Long-temps encore, rougissant de ma faiblesse, je ne voulus pas m'avouer cette dernière, cette impardonnable lâcheté : cela était vrai pourtant... Malgré l'affreuse trahison de mon mari, malgré sa lettre à Ursule, malgré ses aveux, malgré mes ressentiments, quoique je

lui eusse dit enfin que je ne l'aimais plus... honte! anathème sur moi!!! je l'aimais encore, je l'aimais, puisque le bouleversement que me causa son départ causa la mort prématurée de mon enfant!

Maintenant que toute illusion est à jamais dissipée pour moi et que je vois vrai dans le passé... je m'aperçois que même au milieu des chagrins que je croyais les plus désespérés un secret et vague espoir me soutenait encore à mon insu; l'abandon de Gontran me fit sentir tout ce que sa présence était pour moi.

En vain je savais qu'il aimait Ursule, en vain il m'avouait cette folle et irrésistible passion... au moins il était là... près de moi; je pouvais compter, grâce à mes soins, grâce à ma tendresse, sur un bon retour de son cœur... et puis enfin, encore une fois, si cruel, si impitoyable qu'il fût... *il était là*, et mieux vaut souffrir par la présence que par l'absence.

Un remords terrible, implacable, me poursuivra désormais toute ma vie... Un indigne amour m'a coûté la vie de mon enfant...

Si, comme le disaient mes lèvres menteuses, oubliant, méprisant un homme sans foi, j'avais mis tout mon avenir dans l'amour maternel, j'aurais supporté le délaissement de cet homme avec calme et dignité...

Il n'en fut pas ainsi. En me causant un atroce déchirement, le départ de cet homme me prouva par combien de fibres palpitantes mon cœur lui était encore attaché...

Mais aussi son infâme abandon, en arrachant ces dernières racines vives et saignantes, anéantit, hélas! trop tard, mais à jamais, cet odieux amour. . . . . .

CHAPITRE XVII.

LE TESTAMENT.

Pendant ma maladie, les lettres suivantes de madame de Richeville étaient arrivées à Maran.

Blondeau, les voyant cachetées de noir, ne me les remit que lorsque je fus hors de danger. Craignant que leur contenu ne fût sinistre, elle n'avait pas voulu m'exposer à une émotion peut-être dangereuse.

Les pressentiments de cette femme si bonne et si dévouée ne l'avaient pas trompée.

« Paris, deux heures, janvier 1831.

» Je vous écris un mot à la hâte, ma chère Mathilde, pour vous faire part d'un bien douloureux événement...

» J'apprends à l'instant que M. de Mortagne a été hier gravement blessé en duel... On dit (et je ne puis le croire) que notre malheureux ami, dont vous connaissez le caractère et la loyauté, a été l'agresseur.

» Les chirurgiens ne peuvent encore donner aucun espoir; le premier appareil ne sera que levé dans la soirée. Je ne sais pourquoi je redoute que le duel de M. de Mortagne ne soit la suite de quelque odieux complot...

» Tout à l'heure, j'étais allée moi-même savoir de ses nouvelles. Enfoncée dans ma voiture, j'attendais à la porte de la maison qu'il habite seul, comme vous savez, que mon valet de pied fût de retour; deux hommes de haute taille, bien vêtus, mais d'une tournure vulgaire, vinrent sans doute aussi pour s'informer de ses nouvelles. Avant d'entrer, ils se firent, en s'excusant de passer l'un devant l'autre, quelques révérences grotesques qui me surprirent; après être un instant restés dans la maison, ils sortirent et se tinrent une minute devant la porte en regardant de côté et d'autre. Alors l'un de ces hommes, le plus grand (jamais je n'oublierai sa physionomie à la fois basse et sinistre, sa figure couperosée, encadrée d'épais favoris d'un roux ardent, et illuminée par deux petits yeux d'un gris clair), alors le plus grand de ces deux hommes dit à l'autre en riant d'un rire féroce : *Quand je vous dis que le plomb sous l'aile vaut autant que le plomb dans le crâne! je l'avais pourtant ajusté à la tête, mais, moi qui ne manque pas une mouche à quarante pas, j'ai été obligé de cligner de l'œil devant le regard de cet homme-là : je n'ai jamais vu un pareil regard... C'est ce qui a dérangé mon point de mire. — Il n'y a pas de mal si le coup est* TOUT A FAIT BON, — reprit l'autre homme avec un accent étranger fortement prononcé; — *dans ce cas*, — ajouta-t-il, — *chose promise, chose tenue.* IL *n'a que sa parole... et...*

» Je n'entendis rien de plus, ces deux hommes s'éloignèrent; je ne puis vous dire combien cela m'inquiète. Quels sont ces hommes, quels rapports ont pu exister entre M. de Mortagne et des êtres pareils? que signifient ces mots : *chose promise, chose tenue.* IL *n'a que sa parole; si le coup est tout à fait bon;* c'est-à-dire, sans doute, si le coup est *mortel?* Quel est ce mystère...? »

« Huit heures du soir.

» M. de Mortagne est dans le même état, on lui a ordonné le silence le plus absolu; j'ai fait prier M. de Saint-Pierre, qui a été l'un de ses témoins, m'a-t-on dit, de passer chez moi : je voulais l'instruire des propos que j'avais entendu tenir par ces deux hommes; il a été frappé comme moi de ces étranges paroles. Celui des deux qui a les cheveux roux a été l'adversaire de M. de Mortagne.

» Voici les détails que M. de Saint-Pierre m'a donnés sur ce duel.

» M. de Mortagne était venu chez lui vendredi soir le prévenir qu'il avait eu une altercation violente avec un homme qu'il ne connaissait pas,

mais qu'il avait souvent rencontré depuis quelque temps au café de Paris, où il dîne habituellement. Cet homme et son compagnon affectaient toujours de se placer à une table voisine de la sienne dès qu'ils en trouvaient l'occasion. Une fois établis de façon à être entendus de M. de Mortagne, ils commençaient à parler de l'empereur dans les termes les plus grossiers et les plus méprisants. Vous connaissez, ma chère Mathilde, l'espèce de culte d'idolâtrie que M. de Mortagne a conservé pour Napoléon; vous concevez donc avec quelle impatience il devait souffrir de ces entretiens qui le blessaient dans l'objet de ses plus vives sympathies.

» Vendredi dernier, il vint dîner à son habitude; à peine était-il assis à sa table que les deux inconnus arrivèrent, et la même scène se renouvela, le même entretien continua. Notre malheureux ami eut d'autant plus de peine à se contenir, qu'il lui sembla que ces deux hommes échangèrent un signe d'intelligence en regardant de son côté; pourtant il conserva assez d'empire sur lui-même pour se lever et sortir sans dire un mot, n'ayant aucun motif réel d'agression. Ces deux voisins étaient parfaitement libres d'émettre entre eux leurs opinions; d'ailleurs ils ne s'adressaient pas à lui.

» En sortant de dîner, M. de Mortagne alla à la Comédie-Française: il y avait peu de monde, il prit une stalle; au bout de quelques instants, les deux inconnus vinrent se placer à ses côtés et reprirent leur conversation où ils l'avaient laissée. M. de Mortagne crut voir une provocation dans l'étrange persistance avec laquelle on le poursuivait, il perdit malheureusement patience, son caractère bouillant l'emporta, et il dit à l'homme à favoris roux qu'il n'y avait qu'un misérable qui pût oser parler ainsi de l'empereur.

» Cet homme, au lieu de répondre à M. de Mortagne, redoubla d'injures sur Napoléon en continuant de s'adresser à son compagnon. Notre malheureux ami, que ce sang-froid mit hors de lui, s'oublia jusqu'à secouer violemment le bras de l'inconnu, en lui demandant s'il ne l'avait pas entendu.

» Celui-ci s'écria vivement: — Vous m'avez appelé misérable, vous avez porté la main sur moi, je ne vous ai pas adressé la parole; vous êtes l'agresseur, vous me devez satisfaction. Voici mon adresse, demain matin mon témoin sera chez vous. — Et il remit une carte à M. de Mortagne.

» Sur cette carte il y avait: *Le capitaine Le Blanc*. Le soir même de cette altercation, M. de Mortagne alla chez M. de Saint-Pierre, lui

avoua qu'il avait eu tort, mais qu'il n'avait pu s'empêcher de s'emporter en entendant injurier la mémoire de l'homme qu'il admirait le plus au monde; il pria M. de Saint-Pierre de s'entendre avec le témoin du capitaine Le Blanc, ajoutant qu'il était prêt à donner toute satisfaction.

» Le lendemain, à huit heures du matin, le témoin du capitaine Le Blanc, un Italien qui se qualifia du titre de chevalier Peretti, vint trouver M. de Saint-Pierre et réclamer le choix des armes pour le capitaine Le Blanc, qui voulait se battre au pistolet, à vingt pas, et tirer le premier, étant l'offensé.

» M. de Saint-Pierre, voulant égaliser davantage les chances du combat, demanda que les deux adversaires tirassent ensemble, mais le témoin du capitaine Le Blanc n'y voulut jamais consentir. Malheureusement M. de Mortagne était l'agresseur sans provocation; M. de Saint-Pierre fut donc forcé, me dit-il, d'accepter le combat tel qu'il était proposé.

» Lorsque M. de Mortagne apprit le résultat fâcheux de cette entrevue, il parut soucieux, préoccupé. Avant que de partir il remit à M. de Saint-Pierre une clef, en le priant d'envoyer à leur adresse les papiers qu'il trouverait dans un coffre qu'il lui indiqua.

» M. de Saint-Pierre, connaissant le courage de M. de Mortagne, qui avait fait les plus brillantes preuves dans des circonstances pareilles, attribua à un sinistre pressentiment l'espèce d'accablement qu'il montra avant le combat.

» Notre ami regretta plusieurs fois de s'être laissé emporter jusqu'à insulter cet homme, comme si la mémoire de l'empereur ne se défendait pas d'elle-même. Plusieurs fois il répéta : « Cela m'eût été à peine » pardonnable si ma vie m'eût appartenu *à moi seul;* mais en ce mo- » ment me conduire comme je me suis conduit, c'est pis qu'une folie, » c'est presque un crime... »

» A midi, M. de Mortagne et ses deux témoins, le capitaine Le Blanc et les deux siens, arrivèrent dans le bois de Ville-d'Avray. Tout fut réglé comme il avait été convenu.

» Les deux adversaires se placèrent à vingt pas; M. de Mortagne redressa sa grande taille, et, tout en tenant son pistolet de la main droite, il croisa ses bras sur sa poitrine, jeta un regard si ferme et si perçant sur le capitaine Le Blanc, que celui-ci baissa un moment les yeux, et M. de Saint-Pierre vit distinctement son poignet trembler; pourtant son coup partit : hélas!... il fut bien fatal... M. de Mortagne

tourna une fois sur lui-même et tomba à genoux en portant la main droite à son côté gauche... puis il se renversa en arrière en s'écriant : — Ma pauvre enfant! — Vous le voyez... il pensait à vous, Mathilde...

» Ses témoins le reçurent presque expirant dans leurs bras. La balle avait pénétré dans la poitrine. On le transporta à Paris avec les plus grands ménagements, et depuis hier, heureusement, quoique très-alarmant, son état n'a pas empiré.

» Voilà, ma chère Mathilde, le triste récit que m'a fait M. de Saint-Pierre.

» D'après les paroles atroces que j'ai entendu prononcer aux adversaires de M. de Mortagne, M. de Saint-Pierre pense comme moi que, sans doute, ces hommes avaient calculé leur opiniâtre et pourtant insaisissable provocation, de telle sorte qu'elle fît sortir M. de Mortagne de sa modération habituelle, et qu'il se mît par une imprudente agression à la merci de ces deux spadassins, dont l'un ne semblait que trop sûr de son adresse.

» Mais quel est le mystérieux moteur de cette atroce vengeance? Sans aucun doute, ces misérables n'ont pas agi d'eux-mêmes ; ils ne sont que les instruments d'une horrible machination...

» Je reçois à l'instant un mot de M. de Mortagne, il se sent mieux ; il a, dit-il, les choses les plus graves à me communiquer, je ne manquerai pas à ce triste et pieux devoir : je vous quitte pour revenir bientôt, ma chère enfant. »

« Paris, 11 heures du soir.

» J'arrive de chez notre ami... Remercions Dieu, Mathilde, et implorons-le! il reste encore quelque espoir... Il vivra!... oh! il vivra pour le bonheur de ses amis et pour le châtiment de ses ennemis, car les paroles que j'ai entendues l'ont mis sur la voie d'une trame horrible...

» Quel abîme d'infamie!..... Mais parlons de vous d'abord... Son premier cri a été : « Mathilde! » ses premières paroles ont été pour me supplier de vous dire que de graves devoirs l'avaient assez absorbé pour qu'il ne pût vous consacrer quelques jours depuis la scène de la maison isolée (il a confié à mon amitié tous les détails de cette nuit horrible... vous verrez bientôt pourquoi).

» Les crises politiques qui amenèrent la révolution de l'an passé et le triomphe de la cause dont M. de Mortagne était l'un des plus ar-

dents partisans vous indiquent assez quels intérêts l'occupèrent presque exclusivement pendant quelques mois.

» Il a reçu la lettre que vous lui avez écrite au sujet des prodigalités de votre mari : selon son habitude, il voulait vous répondre en vous rassurant ou en vous donnant un conseil efficace; mais il lui a fallu plusieurs consultations de ses gens d'affaires, et il n'a pu se procurer qu'avant-hier et avec les plus grandes difficultés une copie de votre contrat de mariage. Hélas, ma pauvre enfant! vous avez été victime d'une trame bien perfide et bien complète. Vous ne pouvez disposer de rien... Votre mari peut tout engloutir et ne léguer que la misère à celle qui l'a si généreusement enrichi!

« Mais que Mathilde se rassure, — a dit M. de Mortagne; — quoi qu'il arrive, que je meure ou que je vive, son avenir, celui de son enfant seront assurés et à l'abri de la dissipation de son mari... »

» Je lui ai tout appris, malheureuse femme!... et vos justes sujets de jalousie, et sa dureté; il ne voit qu'un moyen possible de vous arracher à cette tyrannie : je n'ose écrire ces mots, car je connais votre tendre aveuglement... enfin, selon lui, ce moyen est... une *séparation!* et il n'y a pas une année que vous êtes mariée! malheureuse enfant!...

» Écoutez notre ami... écoutez-moi... réfléchissez... habituez-vous à cette pensée.... qu'elle ne vous effraie pas. Sans doute l'isolement est pénible, mais il vaut mieux encore qu'une douleur de tous les instants.

» Enfin, si, comme je n'en doute pas, Dieu nous conserve M. de Mortagne, il ira lui-même, et devant votre mari*, vous donner les conseils qu'il me prie de vous donner...

» Maintenant je reviens aux soupçons que lui ont donnés les paroles que j'ai surprises. Savez-vous quel est celui qu'il accuse... toutefois avec les restrictions d'une âme juste et loyale?... c'est le démon qui avait semblé s'acharner à votre perte, M. Lugarto enfin! C'est pour me faire comprendre le sujet de la rage de ce misérable que M. de Mortagne m'a raconté la scène de la maison isolée et les menaces de vengeance que ce monstre proféra en s'éloignant... Il n'aura que trop tenu parole! Des spadassins, soudoyés, renseignés et dirigés par lui, auront épié M. de Mortagne, et, exécutant les infernales instructions

* M. de Mortagne ignorait alors le départ de M. de Lancry pour Paris.
(*Note de l'Auteur.*)

de leur maître, ils auront exaspéré la colère de notre malheureux ami en outrageant devant lui une mémoire qu'il vénérait.

» Une fois l'agression de M. de Mortagne bien constatée, et le choix et le mode du combat ainsi laissés forcément à son adversaire, il ne pouvait que tendre sa poitrine désarmée aux assassins payés par M. Lugarto...

» Malgré cette interprétation si naturelle d'un fait inexplicable sans cela, malgré son mépris pour cet homme, M. de Mortagne répugne à le croire capable d'une si sanglante infamie; avec la rude franchise de son caractère, il n'admet que les réalités, les preuves matérielles lorsqu'il s'agit d'accuser un homme d'un crime peut-être plus exécrable encore que l'assassinat, parce qu'il est infaillible et impunissable... Pourtant il consent à... »

Cette lettre de madame de Richeville était interrompue...

Un billet accompagnant un volumineux paquet cacheté de noir était ainsi conçu et écrit d'une main défaillante par madame de Richeville.

« Une heure du matin.

» Il me reste... à peine la force de vous écrire ces mots terribles... *Il est mort*... Une suffocation vient de l'emporter... Ce n'est pas tout... je crains de devenir folle de terreur. A peine m'avait-on annoncé cette affreuse nouvelle qu'un inconnu a apporté une boîte pour moi... Emma l'a ouverte.., en ma présence... qu'ai-je vu... un bouquet de ces fleurs vénéneuses d'un rouge de sang que l'an passé vous portiez à ce bal du matin... et qui vous avaient été envoyées à votre insu par M. Lugarto, démon à figure humaine! Ce bouquet est ceint d'un ruban noir... Comprenez-vous cette épouvantable allégorie? N'est-ce pas à la fois dire quelle est la main qui a frappé... et nous menacer de nouvelles vengeances?... Si cela est, mon Dieu, grâce... grâce pour Emma, grâce pour ma fille... Frappez-moi, mais épargnez-la... Mathilde... prenez garde... un génie infernal plane au-dessus de nous... Notre ami n'est peut-être que sa première victime... Adieu, je n'ai que la force de vous dire mille tendresses désolées.

» Verneuil de Richeville. »

. . . . . .

Un paquet cacheté, à mon adresse, accompagnait cette lettre.

Il contenait les dernières volontés de M. de Mortagne... le don qu'il

me faisait de tous ses biens... et la révélation d'un mystère sacré qui doit rester enseveli au plus profond de mon cœur...

. . . . . .

Je n'ai pas besoin de dire si mes regrets furent cruels... La seule main ferme et amie qui aurait pu peut-être me retenir sur le bord de l'abîme... venait d'être glacée par la mort.

Tous les soutiens me manquèrent à la fois...

La fatalité semblait s'appesantir sur moi...

. . . . . .

Un jour donc, je me trouvai seule... le cœur vide et désolé... l'âme remplie d'amertume et de haine...

Dans ma révolte impie contre la destinée que Dieu m'imposait sans doute comme épreuve, lasse d'être victime, insultant à ma résigna-

tion et à mes vertus passées, je songeai enfin à rendre le mal pour le mal.

Me pardonnerez-vous jamais, mon Dieu...

Que mes fautes retombent sur l'homme qui m'a jetée dans cette voie orageuse et désespérée!

Non, non, pas de pitié... pas de pitié pour lui... Du ciel il m'a rejetée dans l'enfer, il m'a ravi ma dernière espérance.

Haine... haine immortelle à CELUI QUI A TUÉ MON ENFANT!

. . . . . .

CHAPITRE XVIII.

LA LETTRE.

J'aborde avec défiance le récit de cette nouvelle période de ma vie.

En retraçant les événements qui se sont succédé depuis mon enfance jusqu'à mon mariage, et depuis mon mariage jusqu'au moment où M. de Lancry m'abandonna si cruellement pour aller rejoindre Ursule à Paris, je pouvais me confier sans crainte à tous mes souvenirs, à toutes les impressions qu'ils réveillaient : je n'avais rien à me taire, rien à me déguiser à moi-même : la sincérité m'était facile.

Je n'avais à me reprocher que l'exagération de quelques généreuses qualités; je l'avais dit à M. de Lancry, je reconnaissais moi-même que mes douleurs passées ne pouvaient me gagner aucune sympathie, en admettant que le monde les eût connues, car j'avais manqué d'énergie, de dignité dans ma conduite avec lui.

Je m'étais toujours aveuglément soumise, lâchement résignée; je n'avais su que pleurer, que souffrir... et la souffrance n'est pas plus une vertu que les larmes ne sont un langage.

Souffrir pour une noble cause, cela est grand et beau. Humblement endurer le mépris et les outrages d'un être indigne, c'est une honteuse faiblesse qui excitera peut-être une froide pitié, jamais un touchant intérêt.

Cette découverte fut pour moi une terrible leçon : je reconnus qu'après tant de maux j'avais à peine le droit d'être plainte; la réflexion, l'expérience me prouvèrent qu'au point de vue du monde, ou plutôt

du grand nombre des hommes, Ursule, avec ses vices et avec ses provocantes séductions, devait plaire peut-être, tandis que moi je ne pouvais prétendre qu'à une pâle estime ou à une compassion dédaigneuse. Du moins j'avais la consolante conviction de n'avoir jamais failli à mes devoirs; je puisais dans ce sentiment une sorte de dédain amer dont je flétrissais à mon tour le jugement du monde et l'égarement de mon mari.

. . . . . .

Je ne saurais dire mon découragement, ma stupeur, lorsqu'après ma longue maladie je me trouvai seule, pleurant mon enfant mort avant de naître.

La fin tragique de M. de Mortagne, mon unique soutien, rendait mon isolement plus pénible encore.

Tant que dura l'hiver, je souffris avec une morne résignation; mais, au printemps, la vue des premiers beaux jours, des premières fleurs, me causa des ressentiments pleins d'amertume : le sombre hiver était au moins d'accord avec ma désolation; mais lorsque la nature m'apparut dans toute la splendeur de sa renaissance, mais lorsque tout recommença à vivre, à aimer; mais lorsque je sentis l'air tiède, embaumé des premières floraisons; mais lorsque j'entendis les joyeux cris des oiseaux au milieu des feuilles, mon désespoir augmenta.

L'aspect de la nature, paisible et riante, m'était odieux; je sentais la faculté d'aimer et d'être heureuse complétement morte en moi...

A quoi me servaient les beaux jours remplis de chaleur, de soleil et d'azur?... A quoi me servaient les belles nuits étoilées, remplies de fraîcheur, de parfums et de mystères?

J'étais souvent en proie à des accès de désespoir affreux et de rage impuissante, en songeant que, si mon enfant eût vécu, ma vie eût été plus belle que jamais, car j'avais entrevu des trésors de consolation dans l'amour maternel. Si méprisante, si cruelle, si indigne que la conduite de M. de Lancry eût été pour moi, elle n'aurait pu m'atteindre dans la sphère d'adorables félicités où je me serais réfugiée.

Alors je compris combien était horrible notre position, à nous autres femmes qui ne pouvons remplacer la vie du cœur par la vie d'action.

Par une injustice étrange, mille compensations sont offertes aux hommes qui ont à souffrir passagèrement d'une peine de cœur, eux dont les facultés aimantes sont bien moins développées que les nôtres, car on l'a dit cent fois : — Ce qui est toute notre existence est une distraction pour eux.

Malgré les odieux procédés de mon mari envers moi, je ne comprenais pas que la trahison pût autoriser ni excuser la trahison. Je pensais ainsi non par respect pour M. de Lancry, mais par respect pour moi.

Je sentais qu'au point de vue du monde, j'aurais peut-être eu tous les droits possibles à chercher des dédommagements dans un amour coupable ; mais lors même que rien ne m'eût paru plus vulgaire, plus dégradant que cette sorte de vengeance, je croyais la source de toute affection tendre absolument tarie en moi.

J'étais quelquefois effrayée des mouvements de haine, de méchanceté qui m'agitaient. Le souvenir d'Ursule me faisait horreur, parfois il soulevait dans mon âme de folles ardeurs de vengeance...

Encore une de ces bizarreries fatales de notre condition ! Un homme peut assouvir sa fureur sur son ennemi, le provoquer, le tuer à la face de tous, et se faire ainsi une terrible justice... Une femme outragée par une autre femme, frappée par elle dans ce qu'elle a de plus cher, de plus sacré, ne peut que dévorer ses larmes !

Chose étrange ! encore une fois, nous qui souffrons tant par l'amour, nous ne pouvons nous venger d'une manière digne et éclatante ! Nous pouvons nous venger par le mépris, dira-t-on. Le mépris !... que pouvait faire mon mépris à Ursule, qui avait déjà toute honte bue !

A ces violents ressentiments succédait une morne indifférence : ma vie se passait ainsi.

La prière, le soin de mes pauvres ne m'apportaient, je l'avoue en rougissant, que des soulagements passagers ; le bien que je faisais satisfaisait mon cœur, ne le remplissait pas.

Plusieurs fois ma pauvre Blondeau me conseilla de changer de résidence, de voyager ; je n'en avais ni le désir ni la force ; tout ce qui m'entourait me rappelait les souvenirs les plus amers, les plus douloureux ; et pourtant je restais à Maran, abattue, énervée.

Les jours, les mois se passaient ainsi dans une sorte d'engourdissement de la pensée et de la volonté.

Je menais la vie d'une recluse ; tous les gens de M. de Lancry l'avaient été rejoindre : ma maison se composait de Blondeau, de deux femmes et d'un vieux valet de chambre qui avait été au service de M. de Mortagne.

Je marchais beaucoup, afin de me briser par la fatigue ; en rentrant, je me mettais machinalement à quelque ouvrage de tapisserie : il m'était impossible de m'occuper de musique ; j'avais une telle exci-

tation nerveuse que le son du piano me causait des tressaillements douloureux, et me faisait fondre en larmes.

Madame de Richeville m'écrivait souvent. Lorsqu'elle avait vu mon mari arriver à Paris pour y rejoindre Ursule, elle m'avait proposé de venir me chercher à Maran, quoiqu'il lui en coûtât de se séparer d'Emma et de la laisser au Sacré-Cœur, où elle terminait son éducation; j'avais remercié cette excellente amie de son offre, en la suppliant de ne pas quitter sa fille, et aussi de ne jamais à l'avenir me parler de M. de Lancry et d'Ursule : je voulais absolument ignorer leur conduite.

Les lettres de madame de Richeville étaient remplies de tendresse, de bonté. Respectant, comprenant mon chagrin, elle m'engageait néanmoins à venir la retrouver à Paris; mais alors j'avais une répugnance invincible à rentrer dans le monde.

Je savais par mes gens d'affaires que M. de Lancry me ruinait : il avait un plein pouvoir de moi, nous étions mariés en communauté de biens; il pouvait donc légalement et impunément dissiper toute ma fortune.

J'avoue que ces questions d'intérêt me laissaient assez indifférente, la pension qu'il me faisait suffisait à mes besoins; d'ailleurs madame de Richeville m'avait écrit que M. de Mortagne, surpris par la mort, n'avait pu aviser aux moyens de mettre tous les biens qu'il me laissait à l'abri de la dissipation de mon mari, mais qu'il lui avait remis, à elle, madame de Richeville, une somme considérable, destinée à assurer mon avenir et celui de mon enfant dans le cas où M. de Lancry m'eût complétement ruinée. Hélas! cet enfant n'était plus... que m'importait l'avenir!

Plus de deux années se passèrent ainsi, avec cette rapidité monotone particulière aux habitudes uniformes.

Au bout de ce temps, je ne souffrais plus; je ne ressentais rien, ni joie ni douleur. Peut-être serais-je restée long-temps encore dans cette apathie, dans cette somnolence de tous les sentiments, si la lettre suivante de madame de Richeville ne m'eût pas démontré l'absolue nécessité de mon retour à Paris.

« Paris, 20 octobre 1834.

» Je suis obligée, ma chère Mathilde, malgré vos recommandations contraires, de vous parler de M. de Lancry. Hier un homme de mes

amis a appris, par le plus grand hasard, que votre mari s'occupait de vendre votre terre de Maran; la personne qui voulait l'acquérir s'en tenait, je crois, à vingt ou trente mille francs. Je sais combien vous êtes attachée à cette propriété, parce qu'elle a appartenu à votre mère, et peut-être aussi parce que vous y avez beaucoup souffert; j'ai donc cru bien agir, après avoir consulté M. de Rochegune, qui est arrivé ici depuis un mois, en envoyant mon homme d'affaires proposer à M. de Lancry, qui ne le connaît pas, d'acheter Maran à un prix supérieur à celui qu'on lui en offre : votre mari a accepté, le contrat de vente est dressé, mais votre présence à Paris est indispensable.

» Votre contrat de mariage est tel que vous ne pouvez posséder rien en propre. Il faut donc beaucoup de formalités pour vous assurer néanmoins cette acquisition sous un nom supposé, et la soustraire ainsi aux prodigalités de votre mari; dans le cas où ces arrangements vous conviendraient, vous placeriez très-avantageusement la somme que M. de Mortagne a déposée entre mes mains lors de cette nuit à jamais fatale...

» Pardonnez ces ennuyeux détails d'affaires, ma chère enfant; mais vous comprenez, n'est-ce pas? de quelle importance tout ceci est pour vous. Et je suis heureuse du hasard qui m'a mise à même de vous épargner un chagrin et des regrets nouveaux.

» Un voyage à Paris est donc indispensable; il vous retirera peut-être de l'accablement dans lequel vous êtes plongée. Pauvre enfant! vos lettres me désespèrent. Votre chagrin sera-t-il donc incurable? faut-il vous abandonner ainsi à une désolante inertie... Les consolations de l'amitié ne sont-elles rien pour vous? Pourquoi vous isoler opiniâtrément dans vos sombres pensées?

» Mieux que personne je comprends votre éloignement du monde, mais n'est-il pas un milieu entre une retraite absolue et le tourbillon des fêtes? Je n'ose vous parler de mon bonheur, et vous citer ma vie comme un exemple à l'appui du goût que je voudrais vous donner pour une existence doucement partagée entre quelques amitiés sincères... Mon Emma est près de moi, vous me diriez avec raison que toutes les conditions doivent me paraître heureuses.

» Il me semble pourtant que la solitude dans laquelle vous vivez ne peut qu'aigrir votre noble cœur, s'il pouvait jamais perdre ses qualités angéliques; aussi, je vous le dis encore, venez, venez parmi nous.

» Depuis que l'éducation d'Emma est terminée et que j'ai quitté le

Sacré-Cœur, je me suis créé une intimité charmante de femmes un peu plus âgées que moi ; car je me suis mise à être très-franchement *vieille femme*, ce qui a désarmé celles qui pouvaient me supposer encore quelques prétentions. Je reste chez moi tous les soirs, et il me faut être vraiment inflexible pour ne pas voir mon petit salon envahi : on y parle souvent de vous : la conduite de votre mari est si scandaleuse, cette *horrible femme* est si effrontée, votre résignation est si digne, si courageuse, qu'il n'y a qu'une voix pour vous plaindre et pour vous admirer.

» La révolution a bouleversé, scindé la société ; il n'y a plus, pour ainsi dire, que de petits cercles, aucune grande maison n'est ouverte : c'est moins par bouderie contre le gouvernement, dont on s'inquiète assez peu, que par impossibilité de réunir ces fractions diverses.

» Sous la restauration, la *cour*, ses devoirs, ses relations, ses ambitions, ses intrigues étaient les liens qui rendaient notre monde homogène ; maintenant rien n'oblige, chacun s'isole selon son goût, ses penchants, et les coteries se forment. Les ambassades de Sardaigne et d'Autriche sont les seuls centres où se réunissent encore ces fragments épars de notre ancienne société.

» Ne vous étonnez pas, chère enfant, de me voir entrer dans ces détails, en apparence puérils, à propos de la grave détermination que je sollicite de vous.

» Si le monde était ce qu'il était il y a quatre ans, s'il y avait encore une *cour*, je concevrais votre répugnance à y rentrer. Les femmes de votre caractère rougissent pour ceux qui les outragent, la honteuse conduite de M. de Lancry vous eût fait un devoir de la retraite : ainsi que vous me l'avez vous-même écrit : « Une femme souffre de l'abandon de » son mari ou elle n'en souffre pas ; dans ces deux alternatives, il lui » convient aussi peu d'exposer, aux yeux de tous, son indifférence que » son chagrin. » Mais, encore une fois, ma chère enfant, je ne vous propose pas d'*aller dans le monde :* c'est à peine si ma société habituelle, où l'on voudrait tant vous voir, se compose de quinze à vingt personnes, et presque toutes sont de mes parents ou de mes alliés.

» Tenez... je veux vous en faire connaître quelques-unes, ce sera mon dernier argument en faveur de votre venue.

» Vous rencontrerez, presque chaque soir, l'excellent prince d'Héricourt et sa femme. Tous deux, à force de grandeur et de bonté, se sont fait *pardonner* une longue vie de bonheur et de tendresse, que le plus léger nuage n'a jamais obscurcie. La première révolution les

VISITE AU PRINCE.

avait ruinés; la dernière les a privés de leurs dignités, qui étaient toute leur fortune : redevenus pauvres, ils ont accepté ce malheur avec tant de noblesse, tant de courage, qu'ils ont fait respecter leur infortune comme ils avaient fait respecter leur félicité.

» Je vous assure, Mathilde, que la vue de ces deux vieillards, d'une sérénité si douce, vous calmerait, vous ferait du bien, vous donnerait le courage de supporter plus fermement votre chagrin.

» Il y a deux jours je suis allée voir la princesse, le matin. Elle et son mari occupent une petite maison près de la barrière de Monceaux; la solitude de ce quartier, la jouissance d'un joli jardin, et surtout la modicité du prix, les ont fixés là. Je ne saurais vous dire avec quelle vénération je suis entrée dans cette modeste demeure.

» Rien de plus simple que l'arrangement de ces petites pièces; mais de vieux et illustres portraits de famille, quelques présents royaux, faits au prince pendant ses ambassades extraordinaires, imprimaient à cette habitation un caractère de grandeur noblement déchue qui me fit venir les larmes aux yeux.

» Je songeais avec amertume que le prince et la princesse, habitués à une grande existence, souffraient peut-être des privations cruelles à leur âge; pourtant, de leur part, jamais une plainte, jamais une parole amère contre le sort.

» Je ne pouvais m'empêcher d'en témoigner mon admiration à la princesse; elle me répondit avec une simplicité sublime :

« Ma chère Amélie, le secret de ce que vous appelez notre coura-
» geuse résignation est bien simple. Nous pensons à ceux qui sont
» encore plus malheureux que nous, nous pensons que mon mari et
» moi nous aurions pu être séparés dans ces jours d'épreuve; nous
» songeons surtout à notre pauvre vieux roi et à ses enfants, et nous
» remercions Dieu de nous avoir épargné tant de chagrins dont il
» aurait pu nous éprouver. »

» Mathilde, je sais combien vous méritez d'intérêt, de sympathie; je ne vous dirai pas de comparer vos affreux chagrins à ceux-là, et d'imiter ce courage stoïque, mais je vous dirai encore : Venez, venez auprès de nous. C'est presque une consolation que d'avoir à aimer de pareilles gens; et puis enfin, dites, ma pauvre enfant, lorsqu'après vos journées de solitude désolée vous cherchez le sommeil, quel souvenir consolant pouvez-vous évoquer? Aucun. Si, au contraire, vous aviez eu sous les yeux une scène aussi touchante que celle que je viens de vous raconter, est-ce que vous ne vous sentiriez pas moins

malheureuse? Pourquoi n'en serait-il pas des maladies de l'âme comme de celles du corps? Si un air pur et salubre peut redonner la vie, pourquoi une âme blessée ne se retremperait-elle pas dans une atmosphère de sentiments élevés et généreux?

» Je sais que vous êtes bonne, bienfaisante; mais, par cela même que vous êtes modeste, vous ne vous appesantissez pas sur le bien que vous faites, et la charité n'est pas un adoucissement à vos chagrins.

» Encore une fois, venez avec nous, nous vous distrairons, car vous trouverez aussi chez moi cette aimable et spirituelle comtesse A. de Sémur, ma cousine, esprit fin, souple, brillant, et surtout impitoyable à tout ce qui est bas, lâche ou traître. Elle aime, dit-on, le paradoxe à l'excès; savez-vous pourquoi? pour pouvoir exalter ce qu'il y a de généreux et d'élevé dans toutes les opinions, mais aussi pour pouvoir immoler sans pitié tout ce qu'elle y trouve de ridicule ou de méchant!

» Vous souvenez-vous, lors de votre première entrée dans le monde à un bal du matin chez madame l'ambassadrice d'Autriche, d'avoir remarqué une étrangère d'une incomparable beauté, lady Flora Fitz-Allan? Elle ne vous a pas oubliée, elle. Je la vois aussi beaucoup; elle me parle sans cesse de vous. Ce jour-là elle admirait encore l'expression candidement étonnée de votre ravissante figure, lorsqu'on vint lui dire que vous aviez l'esprit le plus caustique et le plus méchant du monde (c'était, vous me l'avez dit depuis, une des premières calomnies de mademoiselle de Maran). Lady Flora resta stupéfaite d'étonnement, presque de crainte, — me dit-elle, — en songeant avec chagrin qu'un aussi naïf et aussi délicieux visage que le vôtre pût servir de masque à tant de méchanceté. Vous pensez bien que je l'ai vite désabusée. Elle m'a remerciée avec effusion; il lui eût été douloureux de penser que la candeur, que la beauté des traits pouvaient être si trompeuses. Vous serez folle de lady Flora. Quant à lord Fitz-Allan, c'est le type accompli du grand seigneur anglais, c'est la loyauté dans la dignité.

» Vous avez dû rencontrer quelquefois la marquise de Sérigny et sa fille la duchesse de Grandval. Sinon, pour les connaître, imaginez-vous la grâce la plus parfaite jointe à une exquise distinction de manières et à une élégance pour ainsi dire native; car, dans cette maison, le charme, le bon goût et la dignité semblent l'apanage héréditaire des femmes : c'est leur loi salique, à elles.

» En hommes, vous verrez souvent chez moi M. l'ambassadeur de ***, l'un de mes bons et anciens amis, homme de grand cœur, de rare courage, d'excellent sens et de haute raison, qui a fait vaillamment la guerre et qui est simple et bon, parce qu'il est brave et énergique. Je vous prie de croire, ma chère enfant, que je ne vois pas absolument que des gens graves, vous savez combien j'aime les contrastes; aussi je vous promets la *fleur des pois* de ce temps-ci, un de mes neveux, Gaston de Senneville : il est impossible d'être plus joli, plus gracieux, plus parfaitement élevé et pourtant plus *inoffensif*, pour ne pas dire plus insignifiant. C'est un de ces charmants jeunes gens qui marchent en tête des adorateurs d'une femme à la mode, comme les chefs de chœur des tragédies antiques : aussi, moi qui ne suis plus femme à la mode, je m'étonnais de le voir si souvent chez moi; il m'a avoué qu'il m'aimait comme la meilleure parente du monde d'abord, et puis que ses habitudes chez moi lui donnaient une consistance, un *reflet sérieux* que son âge ne lui permettait pas d'espérer et qui lui faisait grand bien. Il a d'ailleurs le bon esprit de n'être nullement exclusif, et de montrer partout sa jolie figure et ses excellentes façons. Il va sans dire qu'il voit ce qu'on appelle la *nouvelle cour* : c'est lui qui nous tient au courant de tout ce qui se passe dans cette société-là, où il y a, dit-il, quelques femmes charmantes, quoique assez étrangement élevées, et des hommes généralement inconcevables. Ces cailletages nous amusent beaucoup, et puis il est toujours bon que chaque maison ait quelqu'un des siens qui *sacrifie* au pouvoir du moment; on ne sait pas ce qui peut arriver : c'est un de nos principes de toujours tenir par un lien quelconque à ce qui est le gouvernement du jour.

» Mais, voyez un peu, je m'appesantis sur de pareils *accessoires*, et je ne vous parle pas longuement d'un de nos meilleurs amis qui est presque l'âme de mes réunions. Je vous ai dit en courant que M. de Rochegune était de retour, sans plus vous donner de détails: je veux réparer cette omission. Je ne l'aurais jamais reconnu, tant le soleil d'Orient l'a hâlé. Après avoir combattu avec les Grecs contre les Turcs, il s'en est allé en curieux faire la guerre aux Circassiens avec les Russes. Il est impossible de conter avec plus de charme toutes ces campagnes vraiment merveilleuses. Il a acquis ce qui lui manquait à mon avis : c'est une assurance, une fermeté, un entrain qui relèvent à sa vraie hauteur son caractère, que je trouvais trop beau pour être si timide et si réservé. Cet entrain, comme vous le pensez, a été

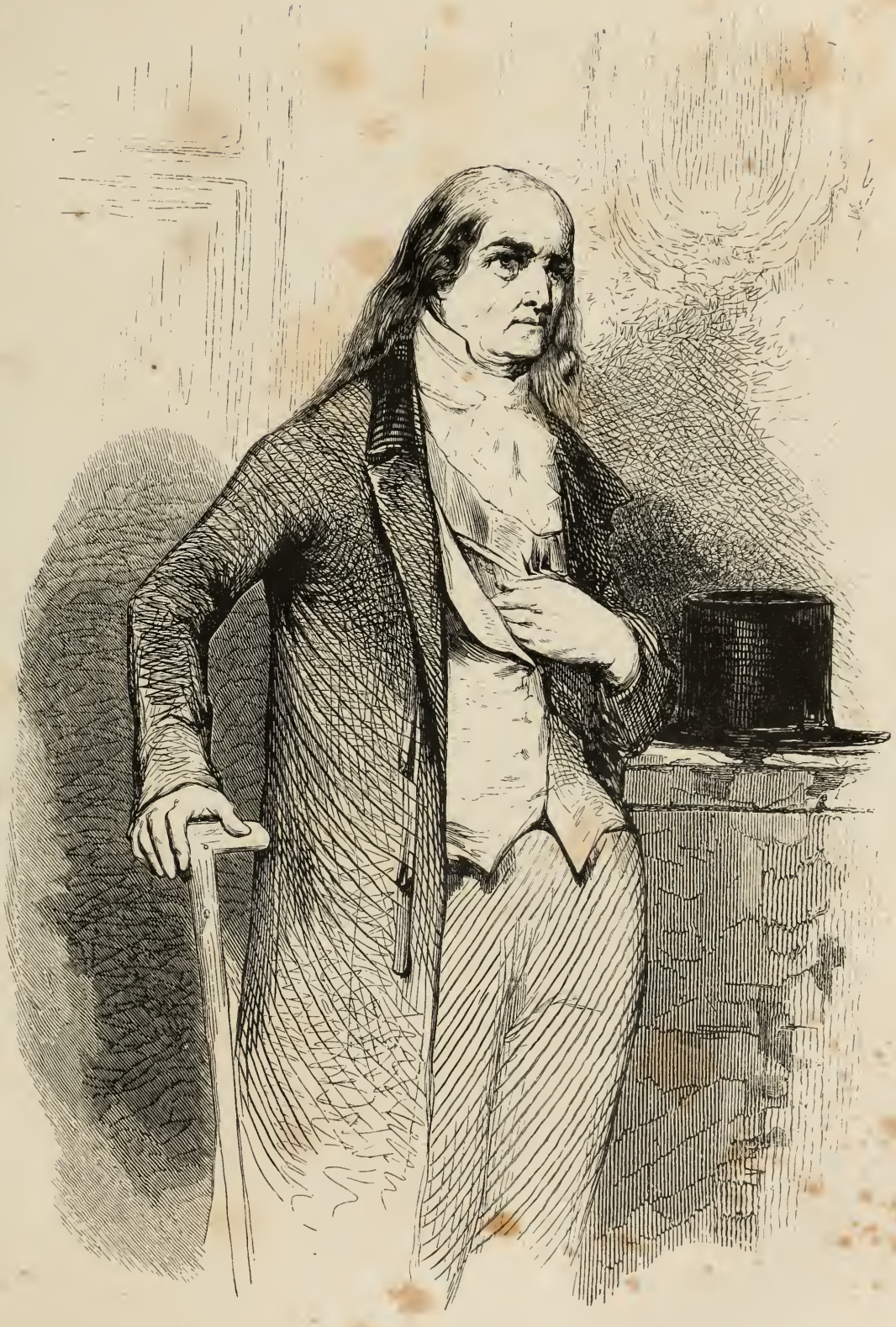
bien douloureusement comprimé par la nouvelle de la mort funeste de M. de Mertagne. Nous causons souvent de cet excellent ami. M. de Rochegune a pour vous un intérêt profond, sincère. Tout le monde l'aime pour sa bonté, pour son esprit et pour sa loyauté chevaleresque. C'est vraiment un homme d'un courage moral extraordinaire; aucune considération n'arrête sa franchise; il dit et ose ce que personne ne dit et n'ose. La comtesse A. de Sémur dit de lui avec beaucoup de justesse : *Il est impossible d'être plus effrontément honnête homme.* Il parle souvent à la chambre des pairs, sa parole incisive et âpre ne ménage ni amis ni ennemis lorsqu'il défend contre eux un des grands principes qu'il met au-dessus des hommes et des choses. Quoique jeune, on compte fort avec lui; car son influence égale son indépendance.

» Voici ma tâche à peu près remplie, ma chère Mathilde. J'ai essayé de vous peindre les personnes au milieu desquelles vous vivrez si vous le voulez, et qui vous attendent, non pour vous aimer, mais pour vous dire qu'elles vous aiment depuis long-temps.

» Croyez-moi, ma chère Mathilde; autant le monde est souvent méchant et calomnieux en général, autant une intimité choisie est bienveillante et dévouée pour les personnes qui la composent.

» Chère enfant, je vous l'ai dit, j'avais commis des fautes, je l'avoue; mais on ne s'était pas borné à me les reprocher, on avait tout exagéré jusqu'à la plus abominable calomnie. Il a fallu mon nom, ma famille, mes alliances, ma fortune, mon caractère, pour résister à ce déchaînement universel. Eh bien! depuis que je me suis retirée de ce monde bruyant, depuis que les années, le malheur, la raison, la religion m'ont donné une solidité de principes et une régularité que je n'avais pas, je n'ai trouvé autour de moi qu'indulgence, sympathie et intérêt.

» Je n'ai pas besoin de vous dire, en vous nommant les personnes que je vois habituellement, qu'elles composent l'élite de la meilleure compagnie, et que leur assiduité chez moi m'absout pour ainsi dire de tous mes torts passés : le prince et la princesse d'Héricourt, entre autres, sont de ces personnes dont la vie entière a été d'une pureté si éclatante, dont le caractère a une autorité si imposante, que de leur blâme ou de leur louange dépend l'accueil qu'on vous fait dans le monde. Le prince d'Héricourt, en un mot, représente tout ce qu'il y a d'honorable, de délicat, de courageux et d'élevé; quoiqu'il vive assez retiré, il faut le dire à la louange de la société, il a peut-être



LE PRINCE D'HÉRICOURT

encore plus d'influence sur elle qu'il n'en avait avant les malheurs qui l'ont frappé, et qu'il supporte si noblement. Vous sentez donc combien je suis heureuse et fière de l'attachement que me porte ce couple vénérable.

» Et puis enfin, vous le dirai-je? ce qui remplit mon cœur de joie et de reconnaissance, c'est qu'on aime Emma comme elle mérite d'être aimée.

» Il se peut qu'on sache le secret de sa naissance, quoiqu'elle passe pour une orpheline dont je me suis chargée; mais la délicate réserve dont on fait preuve à ce sujet m'est du moins un témoignage de tolérance bienveillante. Vous avez vu combien elle était belle, n'est-ce pas? mon Emma; eh bien, si l'orgueil maternel ne m'aveugle pas, elle est encore embellie! Et puis l'éducation qu'elle a reçue sous mes yeux au Sacré-Cœur a developpé, a mûri toutes les excellentes dispositions qui étaient en elle. Deux ou trois fois par semaine je la garde le soir avec moi, tous mes amis en sont enchantés. Mais vous la verrez...

» Vous la verrez?... Hélas! la verrez-vous, Mathilde? renoncerez-vous à cette vie solitaire et désolée où vous passez vos plus belles années? En vérité, pauvre enfant, on dirait que votre douloureuse retraite est une expiation... une expiation... mon Dieu... du mal qu'on vous a fait sans doute?

» Mais je me rassure; vous avez à cette heure de si graves raisons pour venir à Paris, qu'il y aurait de la folie à vous à hésiter. Par cela même que vous tenez beaucoup à Maran, il faut au moins vous mettre à même de le posséder.

» Je n'ose espérer que la dernière considération que je vais vous faire valoir puisse vous décider, mais enfin j'essaie.

» Vous savez que j'habite maintenant une maison de la rue de Lille. Au fond du jardin de cette maison existe un charmant pavillon qui était occupé par la marquise-douairière de Montal; elle l'a quitté, il est tout prêt : voulez-vous le prendre? Je ne crois pas que votre maison soit plus considérable que la sienne; en tout cas, une partie de mes communs m'est complétement inutile, et je les mets à votre disposition. Le jardin est vaste, vous serez isolée lorsque vous le voudrez au fond de votre pavillon. Si vous désirez ne voir personne, vous ne verrez personne : mais au moins, moi et Emma, nous serons là; et, croyez-moi, chère enfant, il est toujours consolant d'avoir auprès de soi des cœurs bons et dévoués.

» Mathilde, réfléchissez bien à ce que je vous propose : je concevrais votre répugnance à venir à Paris pour y vivre seule; à votre

âge, dans votre position, ce serait impossible. D'un autre côté, il ne faut pas songer à habiter avec votre tante, puisque votre indigne cousine demeure chez elle; ma proposition satisfait donc aux convenances et vous laisse en même temps une complète liberté.

» Je suis devenue tout à fait *vieille femme*. Vous savez que, lorsque je l'ai voulu, j'ai toujours fait compter avec moi; je puis donc vous être un très-bon chaperon... grâce à cette espèce de communauté d'habitation.

» Encore un mot, Mathilde. Je ne vous aurais jamais proposé de venir me rejoindre si je n'avais tellement établi et affermi ma nouvelle position dans le monde, que vous puissiez trouver auprès de moi aide

et protection... Si le choix, si la sûreté, et surtout si l'autorité de mes relations ne me mettaient pas désormais à l'abri de toute calomnie, je n'aurais pas osé me charger auprès de vous d'un rôle presque maternel... Vous me comprenez, n'est-ce pas, chère enfant?... Cet aveu ne doit pas vous étonner, je vous en ai fait d'autres plus humiliants pour ma vanité.

» Croyez-moi donc, si je vous dis : Venez à moi, c'est que vous pouvez y venir avec confiance et sécurité.

» Emma entre à l'instant chez moi; elle me prie de la rappeler à votre souvenir, de vous dire qu'elle a bien souvent songé à vous, et que, sans vous connaître beaucoup, *elle vous aime autant que vous m'aimez.*

» Ce sont ses propres paroles; elles sont trop douces à mon cœur pour que je ne vous les répète pas en vous disant encore : Venez, venez... vous êtes aussi aimée qu'impatiemment attendue.

» Mille amitiés bien tendres.

» Verneuil de Richeville. »

CHAPITRE XIX.

ROUVRAY.

La lecture de cette lettre produisit sur moi un effet décisif.

Sauf en ce qui concernait la question d'intérêt relative à l'acquisition de Maran, madame de Richeville ne faisait pourtant que résumer la correspondance qu'elle avait entretenue avec moi depuis deux ans; mais les larmes me vinrent aux yeux en lisant le dernier passage de sa lettre, dans lequel elle semblait insister sur l'espèce de réhabilitation qu'elle devait à son changement de conduite, afin de me bien convaincre qu'elle était digne du rôle presque maternel qu'elle s'offrait à remplir auprès de moi. Lors même que mon voyage à Paris n'eût pas été autrement nécessité, j'aurais, je crois, profité des offres de madame de Richeville seulement pour ne pas la blesser par un refus qu'elle aurait pu défavorablement interpréter.

J'avoue aussi que la séduisante peinture de l'intimité dans laquelle elle vivait avec des personnes dont j'avais toujours entendu vanter l'esprit et le caractère entra pour quelque chose dans ma résolution. Au moment de commencer une vie nouvelle, j'éprouvais cependant quelques regrets d'abandonner ces lieux où j'avais tant souffert; j'avais fini par trouver une sorte de torpeur bienfaisante comme le sommeil dans l'engourdissement qui avait succédé à mes agitations... Savais-je ce que me réservait l'avenir?

La crainte de rencontrer à Paris mon mari ou Ursule n'avait été pour rien dans ma détermination de vivre solitaire J'éprouvais pour M. de Lancry une indifférence méprisante, pour ma cousine une aver-

sion profonde; mais j'avais assez la conscience de ma dignité pour être certaine qu'à leur rencontre et malgré leur effronterie mon front ne pâlirait pas.

Du moment où mon mari m'avait abandonnée, je m'étais regardée comme à jamais séparée de lui, sinon de droit, du moins de fait; cette position embarrassante pour une jeune femme, ma répugnance à vivre seule à Paris, avaient contribué à prolonger mon séjour à Maran. Madame de Richeville, en me proposant de demeurer presque chez elle, levait tous mes scrupules.

Je prévins Blondeau que nous quittions Maran pour aller à Paris habiter avec la duchesse. Elle pleura de joie, et fit à la hâte tous mes préparatifs de voyage dans la crainte de me voir changer de résolution.

Je quittai Maran à la fin de l'automne.

Je passai forcément devant Rouvray, je ne savais si je devais m'y arrêter ou non pour voir madame Sécherin; je n'avais eu aucune nouvelle d'elle ou de son fils depuis le jour fatal où elle était venue à Maran annoncer à Ursule que mon cousin, indigné de sa conduite, se séparait d'elle pour toujours.

Je redoutais cette visite; elle pouvait rouvrir et chez moi et chez ces malheureux des plaies peut-être cicatrisées. D'un autre côté, je n'aurais pas voulu paraître indifférente aux chagrins de cet homme si honnête et si bon. Au milieu de ces hésitations, j'arrivai presqu'en vue de la fabrique de M. Sécherin. J'ordonnai aux postillons d'aller au pas, voulant me ménager encore quelques minutes de réflexion, lorsque tout à coup je vis M. Sécherin sortir d'un chemin creux qui aboutissait à la grande route.

Il m'aperçut, il s'arrêta, me regarda quelques instants d'un air hagard; puis, cachant sa figure dans ses mains, il regagna brusquement le chemin d'où il venait de sortir.

M. Sécherin était cruellement changé; il m'avait reconnue, je ne pouvais me dispenser d'entrer chez sa mère : je me fis conduire à sa maison. Blondeau m'attendait avec ma voiture au bout de l'allée des tilleuls où jadis j'avais rencontré Ursule.

Je m'avançai seule, vivement frappée de l'état d'incurie dans lequel était le jardin autrefois tenu avec tant de soin et de recherche : des herbes parasites envahissaient les allées; les vieux arbres, autrefois symétriquement taillés, n'étant plus émondés, cachaient la vue de la Loire et ses riantes perspectives; on n'apercevait aucun vestige de fleurs dans les quinconces abandonnés, les feuilles mortes bruis-

saient sous mes pas ; le ciel gris et pluvieux d'une matinée d'automne jetait un sombre voile sur ce tableau déjà si triste.

Au fond de l'allée de charmille où j'avais surpris les premiers aveux de Gontran à Ursule, je vis le groupe de figures en pierre peinte à demi détruit. Sous le vestibule je trouvai l'une des deux servantes que j'avais déjà vues à Rouvray ; elle me dit que madame Sécherin était dans le salon.

Je traversai l'antichambre et la salle à manger : il y faisait un froid glacial ; les carreaux du sol, autrefois soigneusement rougis et cirés, étaient verdâtres et suintaient l'humidité. Tout semblait dégradé, délaissé. Quel changement dans les habitudes de madame Sécherin, que j'avais vue toujours si rigoureuse sur l'accomplissement des devoirs domestiques, si jalouse de la minutieuse propreté de sa demeure !

Les portes étaient ouvertes, mes pas peu bruyants ; j'arrivai dans le salon sans que madame Sécherin m'entendît. Elle était assise à son rouet, et portait comme toujours une robe noire et un bavolet de toile blanche. Son vieux perroquet gris, engourdi par le froid, sommeillait sur son bâton. A travers les vitres des fenêtres, ternies par le brouillard, on voyait quelques sarments de vigne agités par le vent et dépouillés de feuilles ; ils se balançaient çà et là, pendant à la treille négligée. Deux tisons noircis brûlaient lentement au milieu des cendres du foyer. Les housses des meubles et les rideaux, autrefois d'une blancheur de neige, étaient jaunies par la fumée. Enfin, cette habitation, jadis d'une splendeur de propreté qui atteignait au luxe, montrait partout la funèbre et sordide insouciance de la vieillesse, qui semblait dire : — A quoi bon tant de soins pour si peu de jours?

En me rappelant l'animation, la gaieté que la présence d'une femme jeune et belle avait pendant quelque temps apportées dans cette demeure, je frissonnai... Si M. Sécherin conservait le souvenir d'Ursule ; si, malgré les irréparables torts de sa femme, il comparait le présent au passé, sa vie devait être bien cruelle !

Le cœur me battait si fort que je restai immobile à la porte du salon.

Examinant plus attentivement la figure pâle et austère de madame Sécherin, je fus étonnée de l'innombrable quantité de rides profondes que le chagrin avait creusées sur ses traits. Par deux fois, le mouvement mesuré de son rouet se ralentit peu à peu comme le pendule d'une horloge qui s'arrête graduellement ; elle pencha légèrement sa tête sur sa poitrine ; ses yeux fixes et éraillés regardaient sans voir ; une de ces larmes si rares chez les vieillards mouilla sa paupière ar-

L'AVEU.

ROUVRAY.

dente et rougie ; puis, faisant un brusque mouvement comme si elle se fût éveillée en sursaut, et voulant échapper sans doute à de sinistres réflexions, elle se remit à tourner son rouet avec une vivacité fébrile.

Pour ne pas rester plus long-temps inaperçue, j'agitai la clef dans la serrure.

Madame Sécherin releva la tête, me vit, repoussa du pied son rouet bien loin d'elle et me tendit les bras sans me dire une parole.

Je baisai ses mains vénérables, et je m'assis près d'elle.

Au bout d'un silence de quelques minutes, elle s'écria avec explosion :

— Ah ! je suis bien malheureuse ! la plus malheureuse des créatures... mais n'en dites rien à mon fils... il ne le sait pas !

— Je viens de le rencontrer, — lui dis-je, — il m'a paru bien changé.

— Le pauvre enfant n'est plus reconnaissable... le chagrin le tue... il pense encore à cette infâme... — se hâta-t-elle de me dire d'un air presque farouche. Puis elle ajouta avec amertume :

— Elle ne lui a fait que du mal pourtant... tandis que moi, moi, mon Dieu ! je l'ai toujours aimé comme le fils de mes entrailles... oui, et pourtant il pense encore à elle... il y pense plus qu'à moi peut-être ! — répéta-t-elle.

— J'espère que vous vous trompez, — lui dis-je. — Sans doute mon cousin est plus absorbé par la douleur d'avoir été indignement trompé que par le souvenir de...

— Ne prononcez pas ce nom détesté ! — s'écria-t-elle en m'interrompant avec violence. — Ne le prononcez pas ! par pitié... Vous voulez me consoler, mais je ne m'abuse pas. Non, non, ce n'est pas de l'indignation qu'éprouve mon fils... L'indignation éclate, tempête, cherche avec qui maudire ceux qui l'ont causée... Enfin, après l'indignation vient le mépris, et, plus tard, l'oubli... Eh bien ! le malheureux n'a pas oublié... n'a rien oublié.

— Attendez, attendez... encore. Mon cousin en est déjà au mépris sans doute, bientôt viendra l'oubli... Croyez-moi, s'il est profondément chagrin... c'est que, dans une âme généreuse, le mépris est cruel.

Madame Sécherin secoua tristement la tête et me dit :

— Hélas, vous vous méprenez ! Plût au ciel qu'il eût du dédain pour elle... Mais je l'ai deviné.

— Que dites-vous?

— La vérité... je l'ai deviné, vous dis-je; aussi il a honte, il me fuit... il s'isole... Pendant les premiers temps de son chagrin, j'ai compris que mon fils voulût être seul. Je me disais que, par tendresse pour moi, il ne voulait pas me laisser voir ce qu'il souffrait. Car vous ne savez pas ce que c'était que son chagrin...

— Il a donc beaucoup souffert?

— S'il a souffert!... Mais je l'ai vu des jours, entendez-vous?... des jours entiers, des nuits entières, couché sur son lit, pleurant à chaudes larmes, et ne s'interrompant de sangloter que pour se livrer à des accès de rage insensés, et pousser des cris, des rugissements de douleur et de désespoir, qu'il n'étouffait qu'en mordant ses draps avec fureur... Je le vois encore, mon Dieu, les bras étendus, les mains crispées... ne connaissant pas ma voix, et, dans son délire, appelant cette femme... l'appelant... la misérable! tandis qu'il ne faisait pas attention à moi, qui étais là... qui priais... qui pleurais... Oh, mon Dieu! que de nuits j'ai passées ainsi agenouillée à son chevet tout trempé de ses larmes et des miennes, craignant qu'il ne perdît la raison dans un de ces accès de rage... Avec quelle angoisse j'attendais qu'il me reconnût... Alors... — dit la malheureuse mère en portant son mouchoir à ses yeux; — alors, comme il est bon et sensible comme un enfant... quand il revenait à lui il m'embrassait, il me demandait pardon de m'affliger, de ne pouvoir vaincre sa douleur... Aussi, dans les premiers temps, je ne me désespérais pas... si quelquefois il me répondait avec humeur ou avec impatience quand je lui reprochais son découragement, je me disais : Plus tard il me reviendra... Je faisais de mon mieux pour tâcher de le consoler, pour le calmer, pour le distraire; mais je ne réussissais pas... Je lui faisais faire les mets qu'il aimait, il ne mangeait pas. J'avais demandé à la ville des livres bien intéressants; malgré la faiblesse de ma vue... je lui faisais la lecture... il ne m'écoutait pas... Je voulus attirer ici de ses amis; il les reçut si mal qu'ils n'osèrent plus revenir. Malgré mon âge, je lui ai proposé de nous en aller voyager; il a refusé. Quoique cette maison soit sacrée pour moi, et que je veuille y mourir comme mon mari y est mort; craignant que ces lieux ne lui rappelassent trop de mauvais souvenirs, je lui ai proposé d'habiter ailleurs; qu'importait cela... il a refusé... toujours refusé comme il refuse tout ce que sa mère lui offre, — ajouta-t-elle avec amertume.

Il y avait une si profonde douleur dans ces plaintes naïves, j'entre-

DÉSESPOIR.

voyais pour madame Sécherin une vie si malheureuse en songeant aux insurmontables regrets de son fils, que je ne pus que prendre la main de cette pauvre mère entre les miennes en attachant sur elle un regard désolé.

— Je patientais toujours, — reprit-elle; — je me disais : Les regrets que lui laisse cette horrible femme ne pourront pas durer... Je priais le bon Dieu de toucher mon fils de sa grâce et de le ramener à moi... Je fis dire des messes à sa patronne... Hélas! tout fut inutile... tout... Plus j'allais... plus je voyais que je n'étais plus rien... que je ne pouvais plus rien pour mon fils, — ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots; — mais je n'osais rien lui en dire : il était déjà si malheureux! j'attendais toujours... Quelquefois, pour me contenter, il prenait un air moins triste... Une fois le malheureux enfant voulut sourire... Je fondis en larmes, tant son triste et doux sourire était navré, et je me promis bien de ne plus le contraindre ainsi... Devant Dieu, qui m'entend, je vous le jure, jamais je ne lui ai reproché son chagrin; seulement peu à peu cela m'a découragée, accablée... Le voyant insouciant de tout, je suis devenue, comme lui, insouciante de tout... j'ai laissé aller les choses comme elles ont voulu aller, dans cette maison... Tout est négligé, l'herbe pousse partout dans le jardin, comme elle poussera bientôt sur la fosse d'une pauvre vieille femme qui n'est plus bonne à rien sur la terre, puisqu'elle ne peut pas consoler son fils...

Cet abattement contrastait si fort avec la fermeté un peu âpre que j'avais toujours vue à madame Sécherin, que je fus effrayée. Cet affaiblissement moral présageait sans doute un grand affaiblissement physique. J'essayai de la rassurer en lui citant mon exemple.

— Sans doute, — lui dis-je, — ces deux années ont dû vous sembler cruellement longues; mais songez que toute douleur finit par s'user... Plus les regrets de votre fils ont été violents, plus le terme de sa délivrance approche à son insu. Moi aussi, bonne mère, j'ai beaucoup souffert; j'ai non-seulement perdu l'homme à qui j'avais voué ma vie entière, mais j'ai perdu mon enfant, et avec lui la seule chance de bonheur que je pusse encore espérer... Eh bien! à d'affreux déchirements a succédé le calme... Calme triste, il est vrai, mais qui est presque du bonheur, si je le compare à tout ce que j'ai ressenti .. Courage donc, bonne mère... courage... vous touchez peut-être au terme de vos peines... Comme votre fils, je suis victime de cette femme... Un mépris glacial a remplacé ma haine... L'heure n'est pas loin où votre fils éprouvera comme moi...

Madame Sécherin secoua tristement la tête et me répondit, hélas! je dois l'avouer, avec un bon sens qui m'effraya :

— Ce n'est pas la même chose... Votre mari était de votre condition... C'était pour vous un homme ni au-dessus ni au-dessous de ceux que vous aviez l'habitude de voir... Cela vous manque moins à vous, tandis que mon pauvre enfant n'avait jamais connu de femme qui, en apparence du moins, pût être comparée à cette misérable.

Puis, recouvrant un éclair de son ancienne énergie, madame Sécherin s'écria :

— Mais cette infâme, dans son affreux orgueil, aura donc deviné juste en me prédisant avec son audace de Lucifer qu'on n'oubliait pas une femme comme elle, que mon fils la regretterait toujours, qu'il la pleurerait avec des larmes de sang!... Oh! mon Dieu, mon Dieu!... ta volonté est impénétrable... Il faut avoir bien de la foi pour ne pas désespérer de ta justice... Il faut bien aimer son enfant pour l'aimer encore quand l'amour qu'on lui porte est aussi inutile...

Madame Sécherin revenait sur cette pensée, qui lui semblait douloureuse; je tâchai de l'en distraire.

— Ne croyez pas cela, — lui dis-je. — Sans vous, sans vos soins assidus, la vie de votre fils lui serait mille fois plus affreuse encore.

— Comment cela pourrait-il être? Il ne regretterait pas cette femme plus qu'il ne la regrette! — reprit madame Sécherin avec une sombre opiniâtreté. — Oui, car, s'il n'était pas si malheureux, je dirais qu'il est un mauvais fils, un ingrat...

— Ah! madame...

— Je dirais qu'il ne reste auprès de moi que par respect humain, et parce que, dans le premier moment de sa colère, il a juré sur la mémoire de son père de ne jamais pardonner à cette criminelle... Oh! j'ai bien souffert sans rien dire..... Depuis deux ans..... j'ai bien enduré... Autrefois il croyait à la vertu de cette femme, je comprenais à la rigueur qu'il me la préférât... mais après ce qui s'est passé... qu'elle lui tienne encore autant au cœur... tenez... il faut que je le dise à la fin... cela m'indigne... cela m'offense...

— Vous vous méprenez peut-être, — lui dis-je; — l'on peut éprouver long-temps de la colère, de la haine contre ceux qui vous ont trompé, sans pour cela subir encore leur influence. Les cœurs généreux sont surtout susceptibles de ces profonds ressentiments, la trahison leur est d'autant plus cuisante que leur confiance a été plus aveugle...

— Bénie soit toujours votre venue, — me dit madame Sécherin en essuyant ses yeux ; — j'ai pu vous dire ce que je n'ai dit à personne, car depuis deux ans mon cœur s'emplit d'amertume. Fasse le ciel qu'il ne déborde pas, et que mon fils ne sache jamais le mal qu'il me fait... Pourtant il se pourra bien que j'éclate à la fin ! il pourra venir un moment où je ne saurai plus me contenir.

— Ah ! gardez-vous-en bien, — m'écriai-je, — quelle serait votre vie, mon Dieu, et la sienne !

— C'est que je me lasse à la fin, non pas de me sacrifier pour lui ; non... le peu de jours qui me restent lui appartiennent ; mais je me lasse de le voir souffrir comme s'il était seul et abandonné de tous. Je me lasse de voir que le honteux souvenir d'une infâme étouffe dans le cœur de mon fils la reconnaissance qu'il me doit. Enfin... dites ! dites ! — s'écria-t-elle avec un redoublement de violence et de douleur, — n'est-ce pas terrible de voir son enfant mourir à petit feu et de ne pouvoir pas le sauver... quand c'est pour cela que Dieu vous a laissée sur la terre !

Cette conversation rapide me montra que l'existence de M. Sécherin et de sa mère était encore plus horrible que je ne l'avais soupçonné.

Je vis alors M. Sécherin passer lentement devant les croisées du salon ; il s'arrêta un instant, me regarda, puis s'éloigna.

Je croyais qu'il venait nous rejoindre ; il n'en fut rien. Supposant qu'il voulait me parler en secret, je cherchais un moyen d'aller le retrouver lorsque sa mère me dit :

— Mon fils voulait sans doute causer avec vous, maintenant il n'ose plus..... Tenez, le voilà qui se promène dans l'allée de charmille.

Je saisis ce prétexte.

— Si vous le permettez, j'irai près de lui ; vous savez qu'il a toujours eu quelque confiance en moi : peut-être lui redonnerai-je du courage ; peut-être l'aiderai-je à vaincre cette insurmontable tristesse...

Madame Sécherin me tendit la main en secouant la tête.

— Toujours généreuse et bonne, — me dit-elle.

— Toujours compatissante aux maux que j'ai partagés, — lui dis-je.

Je trouvai M. Sécherin dans cette même allée où j'avais autrefois surpris les premiers aveux de M. de Lancry à Ursule.

En approchant de mon cousin, je fus encore plus frappée que je ne l'avais été du changement de ses traits. Hélas ! pourquoi faut-il que le malheur et le désespoir puissent seuls imprimer un cachet de gran-

deur aux physionomies les plus vulgaires, tandis que le bonheur et le contentement ne les ennoblissent jamais!

La figure de M. Sécherin, jadis si fleurie, si débonnaire, si souriante, était d'une pâleur de marbre, d'une effrayante maigreur; ses yeux caves, rougis par les larmes, brillaient du feu de la fièvre; ses traits avaient enfin une expression de douleur farouche, qui leur donnait un caractère d'élévation que je ne leur aurais jamais soupçonné.

En me voyant il tressaillit, leva les yeux au ciel, et s'écria d'une voix étouffée :

— Elle vous a fait bien du mal, à vous...

— Bien du mal... oui, mon cousin... Mais j'ai du courage, moi... J'ai été comme vous trahie, abandonnée... eh bien, à cette heure, je méprise, j'oublie ceux qui m'ont outragée; le calme est revenu dans mon cœur, et je n'ai pas comme vous une mère pour me consoler.

M. Sécherin ne me répondit rien, marcha auprès de moi d'un pas inégal; puis, s'arrêtant brusquement devant moi, il croisa les bras et me dit avec une explosion de rage, le regard étincelant de fureur :

— Je n'ai pas encore tué votre mari... Je dois vous paraître bien lâche, n'est-ce pas?..... Mais patience... patience, — ajouta-t-il d'un air sombre et concentré, — ma pauvre vieille mère mourra un jour...

Et il recommença de marcher en silence.

Ces mots m'expliquèrent la conduite de M. Sécherin. Malgré sa bonhomie, il avait fait ses preuves de courage. Il attendait sans doute la mort de sa mère pour exiger une sanglante réparation. Je n'aimais plus M. de Lancry, mais l'idée de ce duel me fit horreur. Je répondis à mon cousin :

— Votre mère vivra assez long-temps pour que vos regrets soient tellement affaiblis... que vous laissiez à Dieu la punition des coupables.

M. Sécherin partit d'un éclat de rire sauvage en s'écriant :

— Abandonner ma vengeance à Dieu!! — Et il reprit à voix basse, d'un ton qui me fit frissonner : — Mais vous ne savez donc pas que je trouve quelquefois... que ma mère vit bien long-temps pour ma vengeance?

— Oh, cela est épouvantable! — m'écriai-je; — vous... vous toujours si bon fils!

— Je ne suis plus bon fils, — reprit-il avec une fureur croissante; — je ne suis plus rien... rien qu'un malheureux fou... qui passe la moitié de sa vie à regretter, à appeler une infâme... et l'autre moitié à la maudire et à rêver la vengeance... Tenez, voyez-vous!... il y a

des moments où je suis capable d'abandonner ma mère, quoique je sache que ce serait lui porter le coup de la mort.

— Que voulez-vous dire?

— Oui, je suis capable de tout quand je pense que votre mari peut mourir avant moi... ou qu'Ursule peut croire que je suis un lâche... que je n'ose pas me battre...

Stupéfaite, je regardai M. Sécherin; sa crainte de paraître lâche aux yeux d'Ursule me disait combien son amour était encore violent.

— Il faut oublier Ursule, elle est indigne d'occuper votre pensée.

Il haussa les épaules.

— Vous aussi... vous voilà comme ma mère... il faut oublier!!... Oublier! Dites donc à mon cœur de ne plus battre... dites donc à mon

sang de ne plus brûler dans mes veines... à mon souvenir de s'éteindre.

— Mais cette femme est une misérable.

— Mais on l'adore!... cette misérable!! mais votre mari vous a quittée pour elle... vous qui valez pourtant mille fois mieux qu'elle! — s'écria M. Sécherin presque brutalement.

Un moment, je l'avoue, je restai sans réponse; il fallait qu'Ursule eût une irrésistible puissance de séduction pour que deux hommes de natures si différentes, M. de Lancry et M. Sécherin, en fussent devenus si passionnément épris.

Mon cousin continua d'un air sombre : — L'oublier... l'oublier... et pourquoi l'oublierais-je?... Jusqu'au jour où elle a été criminelle, qui donc a fait pour moi ce qu'elle a fait?...

— Mais votre mère...

— Mais ma mère n'était que ma mère... et ma femme était ma femme! — s'écria-t-il courroucé. — Le temps que j'ai passé près d'Ursule sera toujours le plus beau temps de ma vie... Elle qui m'était si supérieure par l'esprit et par l'éducation, elle s'était mise à mon niveau! Et puis si belle... si belle! Oh! que de nuits de rage furieuse j'ai passées dans notre chambre déserte en l'appelant à grands cris!... Oublier... mais vous ne savez donc pas que je l'aimais autant, plus peut-être, pour sa ravissante beauté que pour son esprit charmant... Oublier... et pourquoi! pour vivre tête à tête avec ma mère, n'est-ce pas? Quelle compensation!

— Mais ce que vous dites là est affreux... Croyez-vous qu'il ne lui soit pas pénible de voir combien ses consolations sont impuissantes!

— Eh! que ma mère veut-elle de plus?... elle est heureuse et contente... J'ai abandonné Ursule à son sort... j'ai juré sur la mémoire de mon père de ne plus la revoir... de ne jamais lui pardonner... Je tiens ma promesse... quoi qu'elle me coûte. Pourquoi ma mère veut-elle me disputer mes larmes... mes larmes que je lui cache tant que je puis?... Pourtant... — Et les lèvres de M. Sécherin tremblèrent convulsivement, de grosses larmes roulèrent dans ses yeux, il cacha sa tête dans ses mains et tomba assis sur un banc de pierre en sanglotant.

Épouvantée de cet affreux amour, je restai muette...

— Tenez, je suis ridicule, je suis vil, je suis fou... je le sais, — reprit mon cousin en essuyant ses yeux; — mais, que voulez-vous! c'est plus fort que moi... Accablez-moi, je le mérite, car je l'aime encore...

MATHILDE ET SÉCHERIN.

— Vous l'aimez encore?

— Oui... c'est honteux, c'est horrible... je l'aime autant que je l'ai jamais aimée.

— Est-il possible, mon Dieu!

— J'ai beau me raisonner, j'ai beau me dire que sa conduite avec votre mari est mille fois plus coupable que si elle avait cédé à l'amour... j'ai beau me dire qu'il faut être profondément corrompue pour s'être donnée ainsi qu'elle s'est donnée... Eh bien! sans ma mère... entendez-vous? sans ma mère, vingt fois je serais allé tuer M. de Lancry ou me faire tuer par lui; si je l'avais tué, je me serais jeté aux pieds d'Ursule pour tout lui pardonner... et je suis sûr qu'à force d'indulgence et de bonté je l'aurais ramenée à de bons sentiments... Car, voyez-vous, personne ne la connaît comme moi... — dit-il en essuyant ses yeux. — C'est bien plutôt sa tête que son cœur qu'il faut accuser.

— Mon cousin, je n'aime pas à accabler les absents; mais votre femme m'a fait assez de mal pour que je dise ce que je pense, beaucoup moins pour récriminer le passé que pour vous aider à vaincre un indigne amour. Ursule est aussi fausse que méchante. Pendant dix années elle m'a haïe d'une haine implacable, et pendant dix ans elle n'a eu pour moi que des paroles d'hypocrite tendresse.

— Mais, après tout, elle n'aimait pas votre mari! — s'écria-t-il sans me répondre. — Sans ma mère, je pouvais profiter de cet aveu pour lui pardonner et rompre cette liaison dès son commencement. Mais les femmes sont si implacables dans leur haine! Ma mère n'a pas oublié qu'une fois je l'avais sacrifiée à Ursule... Oh! elle s'en est bien souvenue... et, dût y périr le bonheur de ma vie, dussé-je mourir de chagrin et elle aussi, il a fallu, pour assouvir sa vengeance, jurer de ne jamais pardonner à Ursule...

— Mais c'est un enfer que votre vie alors!...

— Eh bien! oui... oui, c'est un enfer... Devant ma mère je me contrains; mais je souffre le martyre... D'autres fois je me maudis de rester insensible aux consolations qu'elle tâche de me donner... je sens tout le chagrin que je lui fais; mais je n'y puis rien... tant je suis faible, tant je suis lâche... Un enfer... vous l'avez dit... c'est un enfer... Et pourtant ma pauvre mère est la meilleure des femmes! et pourtant, moi, je ne suis pas un méchant homme... Je l'aime... je l'aime bien tendrement; et pourtant je sens que je l'afflige, que je la blesse sans cesse... Oh! tenez... maudit soit le sort qui m'a fait rencontrer

Ursule... J'aurais épousé une femme de ma classe, ma vie, celle de ma bonne mère, n'eussent pas été empoisonnées... Si vous saviez quelle existence je mène, mon Dieu!... si vous saviez!... Je n'ai plus le moindre souci de mes affaires d'intérêt, je ne sais où en est ma fortune; j'ai pris un homme d'affaires pour n'avoir plus à y songer... A quoi bon l'argent maintenant! C'était pour ELLE, moi, que je voulais être riche. Elle le savait bien, mon Dieu!... Elle m'aurait fait faire tout ce qu'elle aurait voulu... Je suis sûr que j'aurais trouvé le moyen de doubler ma fortune, parce que cela lui aurait fait plaisir... et seulement pour voir son beau regard brillant et heureux, seulement pour la voir me remercier avec son joli sourire...

Puis, portant brusquement ses deux poings fermés à ses yeux, il s'écria d'une voix sourde :

— Son regard, son sourire... je ne les verrai plus... non, plus jamais, jamais... je l'ai mérité, je n'ai pas eu le courage de lui pardonner... J'ai écouté la haine impitoyable de ma mère, je n'ai pas été un homme, j'ai agi comme un enfant, comme un fou...

Après avoir un instant marché avec agitation, il reprit :

— Pardon, pardon, ma cousine... Hélas! voilà pourtant les jours que depuis deux ans je passe avec ma mère dans cette maison froide et muette comme la tombe... Dans la journée je marche... je vais sans savoir où je vais... et puis je rentre pour dîner... pendant tout le temps du repas, je regarde la place où ELLE était. Et puis je reste avec ma mère; nous faisons la lecture tour à tour... je lis machinalement... sans entendre, sans comprendre ce que je lis. A onze heures, ma mère fait sa prière à haute voix et nous nous séparons... Alors je rentre dans *notre* chambre que je n'ai pas voulu quitter... Alors commencent d'atroces insomnies... alors j'endure, comme au premier jour, toutes les tortures d'une jalousie frénétique et désespérée... quand je pense...

Puis, sans achever sa phrase, M. Sécherin se dressa debout, frappa du pied avec rage et s'écria en levant les poings vers le ciel :

— Oh! je le tuerai, cet homme! je le tuerai! — Et il se remit à marcher à grands pas.

Une des servantes de madame Sécherin vint nous prier de sa part de nous rendre au salon.

— Mon fils, — dit-elle lorsque nous entrâmes, — votre cousine a peut-être hâte d'arriver à Paris; il ne faut pas la retenir.

— C'est, en effet, une affaire très-importante qui m'y appelle, —

lui dis-je, — et qui ne souffre pas de retard. Sans cela, je vous aurais demandé l'hospitalité pendant quelques jours.

— Vous lui avez au moins parlé raison, — me dit madame Sécherin en me montrant son fils.

— Je lui ai parlé de vous, madame, et aucun fils n'est plus respectueux et plus tendre; croyez-le bien.

— Je le crois... car je ne veux que son bien.

— Il le sait, madame. — Puis je fis un signe à M. Sécherin, en lui montrant sa mère pour l'engager à lui dire quelques paroles de tendresse filiale. Sa froideur m'effrayait. Je craignais que madame Sécherin ne voulût profiter de ma présence pour lui adresser des reproches qu'elle comprimait depuis long-temps.

— M. Sécherin s'approcha de sa mère, lui prit la main, la baisa en disant :

— Pardonnez-moi, ma mère; vous savez que je suis souffrant depuis quelque temps. Cela m'a rendu peut-être le caractère inégal. J'ai fait ma confession à ma cousine; elle m'a bien grondé, — ajouta-t-il en souriant tristement, — je tâcherai d'être plus sage à l'avenir.

— Cela vous coûtera sans doute beaucoup, — dit sévèrement sa mère.

Ce que je redoutais allait arriver; madame Sécherin, se sentant blessée devant moi dans sa dignité de mère, ne pouvait taire ce que la fatale préoccupation de son fils lui faisait souffrir depuis si long-temps.

Je jetai un regard suppliant à M. Sécherin pour l'engager à se modérer; mais lui aussi était depuis long-temps aigri. Ma présence avait ravivé ses blessures. Je frémis en songeant que j'allais peut-être devenir la cause involontaire d'une scène affligeante.

Pourtant M. Sécherin baissa la tête sans répondre à sa mère, qui reprit d'une voix plus haute :

— Il serait d'un bon fils d'aimer sa mère au-dessus de tout.

— Quoi qu'il m'en ait coûté, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous prouver ma soumission... ma mère; je ne puis rien de plus, — reprit froidement son fils.

— Voilà pourtant notre vie, madame, telle que nous l'a faite l'infâme qu'il regrette encore, — s'écria madame Sécherin. — Vous pouvez ne pas regretter une infâme! — dit-elle à M. Sécherin avec violence.

Épouvantée de la tournure que prenait la conversation, je me hâtai de dire :

— Ah! madame; excusez-le, il l'aimait tant!

— Il est capable de l'aimer encore... un indigne amour fait commettre tant de lâchetés!

Les yeux de mon cousin étincelèrent; il s'écria :

— Ce n'est pas seulement un indigne amour qui fait commettre des lâchetés, ma mère! D'ailleurs, voici assez long-temps que je me contrains, que je souffre; il faut que je parle, à la fin...

— Et moi aussi, — s'écria sa mère courroucée, — voici assez long-temps que je souffre, voici trop long-temps que vous oubliez ce que vous me devez... Je vous répète, moi, que vos indignes regrets sont autant de lâchetés... sont autant d'offenses à votre mère...

— Mon cousin... — m'écriai-je.

Il ne se contenait plus.

— Les sentiments les plus nobles, les plus saints devoirs font aussi commettre des lâchetés, entendez-vous, ma mère...

— Que veut-il dire?...

— Pas un mot de plus, — dis-je à M. Sécherin, et j'ajoutai à voix basse :

— Voulez-vous donc faire mourir votre mère deux fois... lorsqu'à sa dernière heure elle songera au danger que vous irez braver dans un duel...

— C'est vrai, c'est vrai; je suis un fou, un méchant fils de lui répondre ainsi... Mes regrets l'outragent parce qu'elle m'aime tendrement. — Puis, se mettant à genoux devant sa mère, il prit sa main et la baisa en disant : — Pardonnez-moi, ma mère, j'ai eu tort de vous parler ainsi...

— Une mère doit tout pardonner... — dit-elle en soupirant. Et elle donna un baiser sur le front de son fils en me jetant un regard désolé.

— Et un fils doit tout souffrir, — répondit M. Sécherin à voix basse, et son regard vint aussi me témoigner de ses douleurs.

. . . . . .

Je quittai Rouvray dans un accès de tristesse mortelle.

Je ne crois pas qu'il y eût au monde une position aussi affreuse que celle de cette mère et de ce fils, toujours face à face, elle regrettant l'amour de son fils, lui regrettant l'amour d'une femme coupable.

Je ne pus réprimer un mouvement d'indignation profonde en son-

geant que mon mari était perdu pour moi, que mon enfant était mort, que ma vie était brisée, qu'une pieuse femme et son généreux fils voyaient leurs relations, autrefois si tendres, à jamais aigries, parce qu'Ursule m'avait haïe et enviée.

CHAPITRE XX.

LE RETOUR.

Deux mois après mon départ de Maran, j'étais établie à Paris dans le pavillon que m'avait offert madame de Richeville.

Je me demande encore comment j'avais pu inspirer à cette excellente femme l'affection qu'elle ne cessa jamais de me témoigner, et dont elle me donna tant de nouvelles preuves lors de mon retour à Paris; c'est avec l'intérêt le plus tendre, le plus maternel, qu'elle veillait à mes moindres désirs, qu'elle tâchait de m'épargner les moindres chagrins.

En songeant aux indignes calomnies dont elle avait été victime, je fus surtout frappée de voir dans quelle affectueuse intimité elle vivait avec des personnes qui représentaient certainement l'élite de la meilleure compagnie de Paris, et qui passaient même, qu'on me pardonne cette expression, pour être extrêmement *collet monté*.

Ce revirement de l'opinion en faveur de madame de Richeville n'aurait pas dû m'étonner. Les gens de mœurs sévères sont d'autant plus indulgents pour les erreurs passées d'une personne qui recherche leur patronage que la vie présente de celle-ci est plus irréprochable.

Justement fiers de l'espèce de *conversion mondaine* que leur salutaire influence a opérée, ils défendent, ils appuient leur néophyte avec toute la généreuse ardeur du prosélytisme.

Madame de Richeville avait donc alors pour amis véritablement

dévoués tous ceux qui, autrefois, avaient sincèrement plaint ses malheurs et déploré ses fautes.

Grâce aux derniers sacrifices que lui avait imposés son mari, sa maison était fort convenable, mais pas assez splendide pour que l'empressement qu'on mettait à y être admis ne se rapportât pas entièrement à elle, qui en faisait les honneurs avec une grâce extrême.

Les portraits qu'elle m'avait faits de quelques personnes de sa société habituelle étaient d'une ressemblance frappante; je fus, par hasard, à même d'en juger le premier jour de mon arrivée à Paris.

Ma voiture s'était brisée à Étampes; retardée par cet accident, je ne pus, contre mon attente, arriver à Paris, chez madame de Richeville, qu'à dix heures du soir. Ne comptant plus ce jour-là sur moi, elle avait reçu comme elle recevait d'habitude; aussi quel fut mon étonnement, lorsque ma voiture s'arrêta sous le péristyle, d'y trouver madame de Richeville, accompagnée du prince d'Héricourt! Mon courrier me précédant d'un quart d'heure m'avait annoncée, et madame de Richeville était descendue pour venir plus tôt au-devant de moi.

Je trouvai ce soir-là chez elle la princesse d'Héricourt, mesdames de Sémur et de Grandval. On fut pour moi de la bonté, de l'affabilité la plus parfaite.

Il faut avoir vécu dans le monde dont je parle pour comprendre cet accueil à la fois bienveillant et réservé. On savait mes chagrins; j'excitais une vive sympathie : mais par une discrétion pleine de délicatesse on m'épargna tout ce qui aurait pu me rappeler trop directement des maux qu'on désirait me faire oublier.

Dire en quoi consistaient ces nuances si fines serait presque impossible; et cependant, grâce à ces *riens*, au lieu de me témoigner une compassion indiscrète, on m'entourait d'une digne et charmante sollicitude.

Tant que les traditions et que le savoir-vivre de notre ancienne aristocratie ne se perdront pas, il n'y aura jamais en Europe une société capable d'être comparée à notre bonne compagnie pour ce tact exquis, pour ce goût excellent, rares priviléges de l'esprit français.

Ainsi, je n'oublierai de ma vie ces paroles de la vénérable princesse d'Héricourt, lorsque je lui fus présentée ce même soir par madame de Richeville :

— Quoique j'aie le plaisir de vous voir aujourd'hui pour la première fois, madame, — me dit-elle, — je vous connais, et permettez-moi de

vous dire, je vous aime depuis que j'ai entendu parler de vous par ma chère Amélie (c'était le nom de baptême de madame de Richeville); moi et ses amis, qui sont aussi les vôtres, nous l'engagions toujours à hâter votre retour à Paris. A votre âge, une vieille grand'mère peut vous dire cela, à votre âge la solitude est dangereuse; en s'isolant de toute affection, on finit malgré soi par soupçonner le monde d'égoïsme ou d'insensibilité. Mais je vous assure qu'il n'en est rien; j'ai toujours vu les plus touchantes, les plus nobles sympathies aller avec bonheur au-devant des nobles et des touchantes infortunes.

— Et moi, madame, — me dit gaiement la comtesse de Sémur avec sa vivacité cordiale, — dût-on m'accuser de paradoxe, comme on m'en accuse souvent, je vous avoue que je voudrais presque vous savoir encore au fond de votre Touraine; mais, sans doute, vous étiez notre idéal : pour nous consoler de ne pas vous voir, nous disions que l'idéal se rêve et ne se rencontre pas; au lieu que maintenant, si nous allions vous perdre, nous vous aimerions encore plus, et nous vous regretterions bien davantage.

Puis, comme je me défendais modestement de ces louanges, la princesse d'Héricourt me prit la main et me dit d'une voix profondément émue :

— Veuillez songer, madame, qu'il peut y avoir à admirer chez une jeune femme autre chose que sa beauté, sa grâce et son esprit... et vous sentirez la distance qui existe entre une flatterie banale et un hommage sérieux et mérité.

Après ces présentations, je m'approchai d'Emma. Elle était vêtue d'une robe blanche très-simple; les épais bandeaux de ses magnifiques cheveux blonds ondulés dessinaient le fin et pur ovale de son visage d'albâtre rosé. Elle me parut d'une éblouissante beauté : à son passage à Maran, elle avait quatorze ans; deux années de plus avaient accompli sa taille svelte et élancée comme celle de la Diane antique.

Je fais cette comparaison mythologique parce que les traits d'Emma, comme ses moindres mouvements, étaient empreints d'une grâce sérieuse, chaste et réfléchie, qui eût été de la majesté, si on pouvait appliquer ce mot à une jeune fille de seize ans, dont les grands yeux d'azur, dont le frais sourire révélaient la candeur enfantine.

Ce soir-là, comme toujours, Emma s'occupait des soins du thé et l'offrait avec des distinctions de prévenance dont quelques-unes me touchèrent. Ainsi, après avoir présenté une tasse à la princesse d'Héricourt, qui l'accepta, elle trouva le moyen, en s'inclinant légère-

ment, de baiser la main de la princesse au moment où elle allait toucher la soucoupe. Se rappelant sans doute que madame de Sémur aimait le thé moins fort, elle eut l'attention de l'affaiblir. Si j'insiste sur ces puérilités, c'est que justement Emma savait leur donner la valeur des attentions les plus délicates.

Jamais je n'oublierai non plus le sourire mélancolique que madame de Richeville me jeta lorsqu'Emma lui dit de sa voix harmonieuse et suave : — Vous offrirai-je du thé, *madame?*

Hélas! ce mot froid et indifférent, *madame*, navrait cette pauvre mère; il fallait se résigner... aux yeux du monde, sa fille n'était pour elle que mademoiselle de Lostange, orpheline et sa parente éloignée.

Au bout de quelques jours, Emma fut en confiance avec moi; je pus admirer les trésors de cette âme ingénue. C'était un cœur si sincère, si droit, si répulsif à tout ce qui était en désaccord avec son élévation naturelle, que jamais Emma n'a compris certains vices et certains défauts.

Les mauvaises actions étaient pour elle des effets sans cause, de monstrueux accidents; les odieux calculs, les instincts désordonnés qui amènent une bassesse ou un crime, dépassaient son intelligence complétement et adorablement bornée à l'endroit des passions : Emma était une exception aussi rare dans son espèce que l'étaient mademoiselle de Maran et Ursule dans la leur.

Je ne fus pas long-temps à deviner la cause de la vague tristesse qui semblait augmenter la mélancolie d'Emma... La pauvre enfant regrettait sa mère qu'elle avait perdue au berceau, lui avait-on dit. Sa reconnaissance pour madame de Richeville était tendre et sincère; mais Emma faisait ce calcul d'une naïveté sublime :

« Puisqu'une parente éloignée est si bonne pour moi... qu'aurait donc été ma mère! »

Ayant pénétré le secret de la tristesse d'Emma, je me gardai bien d'en parler à madame de Richeville; c'eût été lui porter un coup affreux. Dans son adoration pour sa fille, elle eût été capable peut-être de lui avouer le secret de sa naissance; et je n'osais prévoir le bouleversement que cette révélation eût apporté dans les sentiments d'Emma pour madame de Richeville : quelle lutte cruelle ne se fût pas élevée dans l'âme de cette jeune fille d'une vertu si fière, si ombrageuse, lorsqu'elle eût appris que sa mère avait commis une grande faute, et que sa naissance, à elle, pauvre enfant, était presque un crime!

Emma était la franchise même; la perspicacité ne me manquait pas, et je sentais pourtant qu'il y avait en elle un côté mystérieux qui m'échappait encore.

Chose étrange! j'étais convaincue qu'elle avait un secret, et qu'elle ignorait elle-même ce secret. Je la savais incapable de dissimuler aucune de ses impressions: elle n'avait pas dit à madame de Richeville la cause de sa vague tristesse au sujet de sa mère, parce qu'elle avait senti que cet aveu devait être pénible pour celle qui l'avait entourée de soins maternels.

Je pressentais donc qu'Emma me cachait quelque chose, non par fausseté, mais par ignorance, mais parce qu'elle ne pouvait ni s'expliquer ni préciser plus que moi la cause de certaines bizarreries qui m'avaient frappée.

Ainsi, lorsque l'hiver fut arrivé et qu'elle vit tomber la première neige, elle devint pâle comme cette neige, tressaillit et s'écria douloureusement :

— Ah! la neige!!!

J'étais seule avec elle, je lui demandai pourquoi cette exclamation pénible; elle me répondit :

— Je ne sais pourquoi tout à l'heure cela m'a fait mal de voir tomber de la neige. Maintenant cela m'est indifférent.

Je lui demandai si la pensée des malheureux qui souffraient du froid n'avait été pour rien dans son exclamation : elle me répondit naïvement que non; qu'elle les plaignait profondément, mais qu'en ce moment elle n'y avait pas songé : à la vue de la neige, son cœur s'était douloureusement serré sans qu'elle sût pourquoi; mais cette impression était déjà effacée.

Une autre fois, devant sa mère et moi, je ne sais plus à quel propos on parla d'hirondelles.

Les yeux d'Emma se remplirent de douces larmes; elle nous dit avec un sourire angélique :

— Je ne sais pourquoi, en entendant parler d'hirondelles, je me suis sentie délicieusement émue, pourquoi j'ai eu envie de pleurer.

Enfin, un jour que des soldats passaient devant la maison au son du clairon, Emma se leva droite, fière, l'œil brillant, la joue animée, prêta l'oreille à ce bruit guerrier avec une telle exaltation que sa charmante figure prit tout à coup une expression héroïque.

Les clairons passèrent, le bruit s'affaiblit. Emma regarda autour d'elle avec étonnement, se jeta rouge et confuse dans les bras de ma-

dame de Richeville, lui prit la main, qu'elle posa sur son sein en lui disant avec une grâce enchanteresse :

— Pardonnez-moi, je suis folle, mais je n'ai pu réprimer ce mouvement; sentez mon cœur, comme il bat.

En effet, son cœur battait à se rompre.

Quel était ce mystère, quelle était la cause secrète de ces agitations, de ces émotions? hélas! je le découvris plus tard; mais alors Emma l'ignorait comme moi.

A l'explication de ces ressentiments involontaires, imprévus, dont on ne pénétrait pas la cause, on pouvait tout lire dans cette âme ingénue, aussi pure, aussi limpide que le cristal.

Telle était Emma.

Peu à peu on verra ce caractère se développer dans sa charmante ignorance, comme ces fleurs précieuses qui n'ont pas la conscience des parfums qu'elles exhalent ou des couleurs qui les nuancent. . .

. . . . . .

Quand j'étais à Maran, j'avais supplié madame de Richeville de ne pas m'écrire un mot sur M. de Lancry ou sur Ursule; je fuyais tout ce qui pouvait me rappeler leur odieux souvenir : une fois à Paris, entourée de nouveaux amis, je fus plus courageuse.

Madame de Richeville avait été renseignée par des personnes bien informées de la conduite de mon mari. Voici ce que j'appris.

Mademoiselle de Maran redoublait de calomnies et de méchancetés. Après avoir ramené Ursule à Paris, elle la logea chez elle, répandant le bruit que ma jalousie, aussi injuste que furieuse, avait provoqué la séparation de M. Sécherin et de sa femme, que j'avais dénoncé ma cousine à son mari et donné comme preuves de la faute d'Ursule quelques trompeuses apparences.

Ma tante ajoutait que ce procédé était d'autant plus indigne de ma part que ma liaison avec M. Lugarto ne me donnait ni le droit de me plaindre des infidélités de mon mari, ni le droit de blâmer la conduite des autres femmes. Enfin, M. de Lancry, déjà éloigné de moi par la violence de mon caractère, ayant découvert que, lors de son voyage en Angleterre, j'avais poussé l'audace jusqu'à aller passer une nuit dans la maison de M. Lugarto, m'avait abandonnée. Mademoiselle de Maran, malgré l'affection qu'elle me portait, disait-elle, ne pouvait s'empêcher de reconnaître que M. de Lancry avait eu raison d'agir ainsi; et elle croyait de son devoir de soutenir cette *pauvre Ursule*, victime de ma jalousie et de ma noirceur.

Ces médisances, si absurdes qu'elles fussent, n'en auraient pas moins été dangereuses si madame de Richeville, pour prémunir ses amis contre ces infamies, ne leur avait pas raconté toute la scène de la maison isolée de M. Lugarto, telle que M. de Mortagne la lui avait dite à son lit de mort.

Cette révélation, les antécédents de M. de Lancry, la conduite présente d'Ursule suffirent pour me défendre des odieuses accusations de ma tante.

La révolution de juillet, en divisant, en dispersant la société légitimiste, avait en partie dépeuplé le salon de mademoiselle de Maran. Celle-ci n'avait dû les soins assidus dont on l'avait entourée, sous la restauration, qu'à la crainte qu'elle inspirait, et aux puissantes inimitiés ou aux non moins puissantes protections dont elle pouvait disposer à son gré.

Lorsqu'on n'eut plus rien à redouter ou à espérer d'elle, on commença de la délaisser ; car sa méchanceté augmentait avec les années. Sa maison n'offrait aucun attrait, aucun plaisir ; son économie avait tourné en avarice : peu à peu elle se trouva complétement isolée.

Le dépit qu'elle en éprouva fut la véritable cause de son voyage à Maran. Pour se distraire de ses ennuis, elle vint sans doute me faire tout le mal possible.

En prenant le parti d'Ursule contre sa belle-mère, en lui proposant de l'emmener à Paris, elle avait d'abord cédé à son instinct de haine contre moi : mais lorsqu'elle eut reconnu la puissance des nouvelles séductions d'Ursule, elle songea à se servir de ma cousine — qu'on me pardonne cette trivialité — pour achalander son salon.

Elle savait le monde mieux que personne ; elle annonça partout qu'Ursule était séparée de son mari. Il y a toujours un irrésistible attrait dans l'espoir de plaire à une jeune et jolie femme qui se trouve dans une position aussi indépendante ; aussi bientôt mademoiselle de Maran ne fut plus délaissée. Ursule, plus jolie, plus effrontément coquette que jamais, se vit entourée d'une cour nombreuse.

M. de Lancry, instruit de tout ce qui se passait par un homme de confiance qu'il avait envoyé à Paris, perdit la tête de jalousie. Ce fut alors qu'il m'abandonna pour aller rejoindre Ursule.

Ce qu'il me reste à dire paraîtra sans doute bien ignoble... Malheureusement, en avançant dans la vie, j'ai été assez fréquemment témoin d'ignominies pareilles. Que chacun interroge ses souvenirs, et il reconnaîtra que les faits que je vais signaler n'ont rien d'exagéré,

rien d'impossible; et qu'au contraire ils sont plutôt remarquables par une sorte de délicatesse assez rare dans ces indignités.

Ursule aimait passionnément le luxe, l'éclat, les plaisirs, les fêtes, elle ne trouvait pas cette vie splendide chez mademoiselle de Maran. Ma tante, assez riche pour recevoir noblement, était plus loin que jamais de penser à donner des bals, à prendre des loges aux grands théâtres, à avoir enfin un état de maison plus moderne, plus élégant, plus considérable que celui qu'elle avait toujours eu.

M. de Lancry, en arrivant à Paris, trouva Ursule en coquetterie réglée avec deux ou trois hommes de la société de ma tante. Malgré son aveugle passion, il connaissait trop bien les femmes et certaines femmes pour n'avoir pas deviné les goûts d'Ursule.

Par respect pour elle et pour lui, il ne pouvait lui proposer de satisfaire son penchant au faste et à la dépense; on savait qu'elle n'avait point d'autre fortune que soixante mille francs de sa dot. L'origine de son luxe une fois connue, Ursule tombait dans le dernier mépris et se voyait chassée de ce monde au milieu duquel elle voulait briller.

M. de Lancry, d'accord ou non avec ma tante, je ne l'ai jamais su, trouva un moyen fort ingénieux de tout accommoder; en un mot, de donner à sa maîtresse la plus grande existence du monde, de ne pas la faire déchoir aux yeux de la société, et de lui assurer, au contraire, toutes les sympathies d'une coterie, de très-bonne compagnie d'ailleurs, présidée par mademoiselle de Maran.

Sans la haine que celle-ci me portait, elle eût repoussé sans doute la honteuse complicité qu'elle accepta dans cette infâme transaction.

Quant à la manière dont je fus instruite de ces détails, elle se rattache à une nouvelle série d'événements mystérieux qui me prouvèrent malheureusement que le mauvais génie de M. Lugarto planait encore autour de moi et de ce qui me devenait de plus en plus cher.

CHAPITRE XXI.

CORRESPONDANCE.

Environ trois mois après mon arrivée, Blondeau me remit un petit carton qu'un commissionnaire avait apporté. Je l'ouvris, pâlis d'effroi... en voyant un bouquet de ces fleurs vénéneuses d'un rouge éclatant que M. Lugarto m'avait autrefois envoyées, et qui depuis lors étaient devenues comme le symbole de son odieux souvenir, puisque madame de Richeville avait reçu un bouquet pareil le jour de la mort de M. de Mortagne.

Avec ce bouquet était la lettre ci-jointe, écrite par mon mari à un de ses amis que je ne connaissais pas, l'enveloppe ayant été enlevée.

Comment M. Lugarto, qui n'était pas à Paris, du moins je le supposais, avait-il pu intercepter la correspondance de M. de Lancry? je ne pus le savoir; mais je ne fus pas étonnée de ce fait : cet homme, grâce à son immense fortune, pouvait corrompre les gens ou avoir des créatures à lui au sein même de la maison des personnes qu'il épiait.

Quant au but de cet envoi, il n'était pas douteux : ignorant mon indifférence pour M. de Lancry, M. Lugarto croyait me blesser douloureusement en me dévoilant les mystères de la conduite de mon mari et d'Ursule.

Si cette intention ne fut pas absolument remplie, cette lettre, ainsi qu'on va le voir, dut néanmoins me causer de pénibles ressentiments; la nouvelle perfidie de M. Lugarto porta donc quelques fruits amers.

Voici la lettre de mon mari.

M. DE LANCRY A***.

« Paris, janvier 1835.

. . . . . .

» Je vous remercie de votre lettre, mon cher ami; la mienne a dû bien vous étonner lorsqu'il y a un mois vous m'avez écrit pour me demander ces renseignements que vous savez, et que vous avez ajouté :

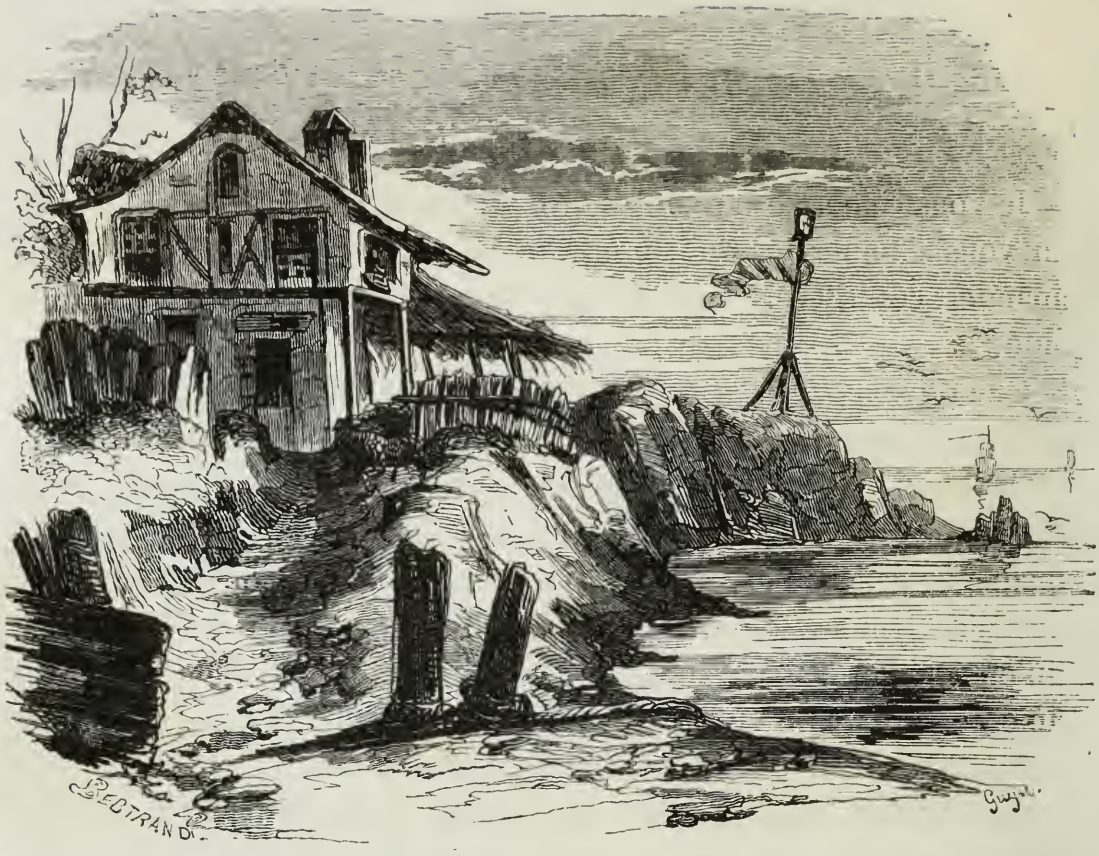
« Que devenez-vous? puis-je croire à ce que j'ai par hasard entendu » dire dans mon désert? est-il vrai que vous soyez l'heureux préféré » de la femme la plus à la mode de Paris, qui, à force d'esprit et de » charmes, a su faire oublier qu'elle s'appelait du nom vulgaire de » madame Sécherin? — Est-il vrai que mademoiselle de Maran, tante » de votre femme, de votre *Eurydice*, soit en train de se ruiner; » qu'elle dépense un argent fou, qu'on cite la splendeur des fêtes » qu'elle donne, le luxe de sa maison, etc., etc.? Il me semble que, » dissiper à son âge, c'est commencer un peu tard. »

» J'ai répondu longuement à une partie de ces questions; je vais continuer, car je suis dans un jour où mon cœur déborde de fiel et de haine.

» Vous êtes de ces hommes éprouvés auxquels on peut tout confier, et qui peuvent tout comprendre. Vous avez fondu deux énormes héritages dans l'enfer de Paris; vous avez tué trois hommes en duel; vous avez survécu à une horrible blessure que vous vous êtes faite en tentant de vous brûler la cervelle. Maintenant, revenu de ces *folies*, comme vous dites, vous vivez en philosophe, « contemplateur et rê- » veur dans une vieille maison au fond de la Bretagne, heureux de » regarder vos grèves en écoutant le bruit de la mer qui les bat inces- » samment. » C'est dire que vous avez un caractère ferme, une rare connaissance des faiblesses humaines. Vous ne vous étonnerez donc pas des confidences qu'il me reste à vous faire.

» Je suis entouré d'êtres si niais ou si envieux que je me tuerais plutôt que de leur laisser soupçonner ce que je souffre; ils seraient trop contents. Vous me mépriserez peut-être, homme stoïque! Il n'importe; je ne puis souffrir plus long-temps sans me plaindre à quelqu'un

et de mes tourments et de mon bonheur, puisque mon bonheur est encore un tourment.



» J'ai d'ailleurs éprouvé un grand soulagement en vous écrivant ma première lettre; je continue, puisque vous me dites ne pouvoir me donner aucun conseil avant de savoir la fin de mon histoire. Écoutez donc *.

» Dévoré de jalousie en apprenant qu'Ursule était à Paris entourée d'adorateurs ; voulant à toute force ressaisir mes droits, malgré le peu d'espoir que devait me laisser la lettre insolente qu'elle m'avait écrite, et qui était tombée entre les mains de son mari, je quittai Maran. J'abandonnai ma femme, j'arrivai ici.

» Je trouvai Ursule toujours belle, railleuse, fantasque et fière. Lorsque je voulus lui parler de mon bonheur passé, elle m'accabla de moqueries; je me contins, j'avais mon projet.

» Mademoiselle de Maran, tante de ma femme, me reçut à mer-

* La première lettre contenait sans doute le récit de la vie de Gontran jusqu'au moment où il vint rejoindre Ursule à Paris.

veille; je vous ai dit sa haine contre Mathilde, cela vous aidera à comprendre ce qui suit. Je connaissais Ursule : elle avait un goût effréné pour le luxe et pour les plaisirs, et pouvait beaucoup sacrifier à ce goût; mais je savais aussi que, malgré sa pauvreté, malgré la hardiesse de ses principes, l'effronterie de son caractère, elle était, par un bizarre mélange d'orgueil et d'indépendance, incapable de certaines bassesses.

» Pourtant le meilleur moyen de m'imposer à elle, de la dominer autant qu'on peut la dominer, était de la mettre à même de mener cette existence splendide, le rêve de toute sa vie, et cela sans froisser sa susceptibilité souvent très-ombrageuse.

» Pour concevoir la détermination que je pris alors, il faut vous rappeler que jamais je n'ai hésité entre une somme d'argent si considérable qu'elle fût et un désir si insensé qu'il fût aussi; il faut surtout vous convaincre que j'aimais, que j'aime encore Ursule avec toute l'ardeur, toute la rage d'un amour irrité, contrarié, inquiet, toujours inassouvi...

» Maintenant, tel est le problème que j'avais à résoudre : — me rendre indispensable à Ursule en l'entourant de toutes les jouissances, de toutes les splendeurs imaginables, sans que sa délicatesse pût s'offenser; surtout sans que le monde pût jamais pénétrer ce mystère.

» L'avarice de mademoiselle de Maran, sa haine contre ma femme, qu'elle était enchantée de voir ruiner, me servirent à souhait; voici comment.

» Un jour, devant Ursule, qui logeait chez elle, je vous l'ai dit, je demandai à mademoiselle de Maran ce qu'elle dépensait par an pour sa maison, son écurie, etc., etc. Elle me répondit : *Quarante mille francs*. Je m'écriai qu'on la volait, qu'elle ne recevait jamais personne, que ses voitures étaient horribles; tandis qu'avec cette somme, moi, je m'engageais à lui tenir la meilleure maison de Paris, si elle voulait se fier à moi et suivre mes conseils.

» — Comment cela? me dit-elle.

» — Donnez-moi 40,000 fr., ne vous occupez de rien, et je me charge de votre dépense pendant un an. Vous verrez de quelle manière je vous ferai vivre : seulement, si vous acceptez, vous irez passer quelques mois à la campagne pour me laisser le temps de faire les changements nécessaires à votre hôtel, cela sans bourse délier de votre part; je retrouverai cette dépense sur les 40,000 fr. annuels.

» Ursule me regarda. Il me sembla qu'elle comprenait ma pensée,

car un sourire... (oh! si vous connaissiez ses sourires!)... me récompensa de mon ingénieux stratagème.

» Vous entendez à demi-mot, n'est-ce pas? Ursule devait jouir de tout le luxe que je prétendais improviser avec les 40,000 fr. de mademoiselle de Maran; celle-ci accepta ma proposition en riant aux éclats (elle rit toujours ainsi lorsqu'elle fait quelque perfidie). Quinze jours après notre convention, mademoiselle de Maran était établie à Auteuil avec Ursule dans une ravissante maison qu'un Anglais, dégoûté de ce séjour, m'avait, disais-je, louée pour rien. J'ai toujours eu le génie des impromptus, quand l'argent ne me manque pas.

» Il est inutile de vous dire ce que me coûta l'arrangement de cette maison d'Auteuil, où je me rendais chaque jour. C'était un *cottage* véritablement féerique. Pendant ce temps-là les travaux de l'hôtel de Paris avançaient rapidement. J'avais commencé la réforme par l'écurie. Je remplaçai les antiques voitures de mademoiselle de Maran par les plus jolis attelages de Paris. Sachant combien Ursule aimait à monter à cheval, je décidai mademoiselle de Maran à louer un petit appartement vacant alors chez elle à mon oncle, le duc de Versac, complétement ruiné par la révolution de juillet; il servit ainsi de chaperon à Ursule dans ses promenades *équestres* avec moi, et la conduisit dans le monde lorsque mademoiselle de Maran ne pouvait l'y accompagner.

» Grâce à mon activité, au commencement de l'hiver l'hôtel de Maran fut transformé en un vrai palais. Un magnifique rez-de-chaussée fut réservé pour les réceptions. L'appartement d'Ursule, le temple de mon idole chérie, était une merveille de luxe et d'élégance : je le remplis de meubles rares, de porcelaines précieuses, de tentures admirables, de tableaux des meilleurs maîtres. On crut que mademoiselle de Maran devenait folle, car les énormes dépenses que je faisais chez elle lui étaient nécessairement attribuées. Elle le laissait croire, et moi aussi pour mille raisons que vous sentez bien.

» Mademoiselle de Maran, pendant l'hiver, donna des bals superbes, pendant le carême des concerts excellents, et au printemps des soirées champêtres dans son immense jardin, où j'avais fait des prodiges.

» L'hôtel de Maran devint la maison la plus agréable, la plus à la mode, la plus recherchée de Paris. Mademoiselle de Maran avait de plus une loge à l'Opéra et une aux Bouffons, le tout au moyen des éternels quarante mille francs qu'elle me donnait annuellement.

» Lorsque je lui rendis ses comptes, au bout de la première année, elle se mit à rire aux éclats, déclara que j'étais un enchanteur, et me supplia de continuer d'être son intendant. J'avais dépensé plus de dix mille louis. Il est inutile de vous dire qu'Ursule était la reine de ces fêtes, données pour elle et presque par elle, car elle en faisait les honneurs avec une grâce exquise, une dignité nonpareille. Elle était devenue excellente musicienne. Dans les concerts de l'hôtel de Maran, elle montra un talent du premier ordre. Bientôt on ne parla que d'elle, de son esprit brillant et hardi, de sa gaieté spirituelle et moqueuse, surtout de son audacieuse coquetterie, qui me mettait à la torture et éveillait en moi toutes les fureurs de la jalousie.

» Mademoiselle de Maran subit elle-même l'influence de cette femme séduisante; car elle ensorcelait tout ce qui l'approchait, toujours égale, câline, flatteuse, insinuante avec les femmes, avec les hommes: elle était tour à tour fantasque, brusquement provocante, ou d'une indifférence glaciale; grâce à ce manége, elle avait fini par passer pour énigme vivante, et pouvoir tout risquer, tout oser impunément.

» Contraste étrange! cette femme, qui jouissait sans scrupules de toutes les dépenses qu'au nom de mademoiselle de Maran je faisais pour elle, me traita avec la dernière dureté, avec le plus outrageant mépris, parce qu'une fois je voulus lui offrir quelques bijoux pour sa fête.

» En y réfléchissant, cela ne m'étonna pas. Ursule est remplie de tact; on sait qu'elle est pauvre, le moindre luxe *personnel* l'eût compromise : elle s'est donc créé une mode à elle, à la fois de la dernière simplicité et d'une extrême élégance. Elle a un cou si charmant, un bras si frais, si blanc et si rond, qu'il y a d'ailleurs de la coquetterie à elle à se passer de colliers et de bracelets.

» Sa toilette consiste toujours pour le soir en une robe de crêpe blanc, d'une fraîcheur ravissante et d'un goût adorable; une fleur naturelle dans ses beaux cheveux, un bouquet pareil au corsage : jamais elle ne porte autre chose. Le matin, c'est une petite capote et une robe des plus simples avec un grand châle de cachemire. Vous voyez que les soixante mille francs de sa dot doivent lui suffire long-temps pour son entretien.

» Quant aux magnificences qui l'entourent, et dont elle fait les honneurs, elle en est aussi fière, aussi heureuse que si elle en était la maîtresse et non pas le prétexte; car cette femme singulière aime moins la possession que la jouissance du luxe. Cette distinction vous

paraîtra subtile. Si vous connaissiez Ursule, vous la trouveriez juste.

» Eh bien, malgré tant de dévouement, malgré tant de sacrifices, souvent... je ne suis pas heureux. J'ai la conscience d'être nécessaire à Ursule, je suis sûr qu'elle ne renoncerait que difficilement à l'empire qu'elle a sur moi... Mais quel empire!

» Après la lettre qu'elle m'avait écrite et qui fut surprise par son mari, elle aurait dû être très-embarrassée lors de sa première entrevue avec moi. Il n'en fut rien; malgré ce que vous appelez ma *rouerie*, je fus plus gêné qu'elle. Cela ne vous étonnerait pas si vous connaissiez la trempe de ce caractère, la souplesse, l'audace, la supériorité de cet esprit.

— » Pensez-vous réellement tout ce que vous m'avez écrit? — lui dis-je avec amertume.

» Elle se prit à rire, car cette femme rit toujours, et me répondit :

» — Êtes-vous de ces gens aveugles qui confondent le présent et » le passé? Ce qui était vrai hier ne peut-il pas être faux aujourd'hui, » et ce qui était faux hier ne peut-il pas être vrai à cette heure? Ne » vous occupez donc pas de pénétrer si j'ai pensé ou non ce que je » vous ai écrit dans des circonstances différentes de celles où je vous » revois. Vous m'aimez, dites-vous; faites donc que je vous aime, ou » que je semble vous aimer. Me forcer à feindre un sentiment que je » ne ressens pas est plus flatteur encore que de m'inspirer un senti- » ment que j'avoue. Si je vous aime sincèrement, votre cœur sera » flatté; si je simule cet amour, votre orgueil triomphera. De toute » façon votre rôle est assez beau, j'espère. »

» Que répondre à de tels paradoxes, à de telles folies, surtout lorsque ces folies sont murmurées à votre oreille par une bouche de corail aux dents perlées, aux lèvres fraîches, sensuelles et pourprées, dont les coins se sont veloutés depuis peu d'un imperceptible duvet noir?... Que répondre lorsque ces paroles sont accompagnées d'un regard profond, ardent, voluptueux... Oh! vous ne savez pas la puissance magnétique de ces deux grands yeux bleus qui, sous leurs longs cils et leurs minces sourcils d'ébène, vous dardent, quand ils le veulent, la passion jusqu'au fond du cœur... ou se plaisent méchamment à vous glacer par leur dédain moqueur... Non, non; on ne rencontrera jamais des yeux pareils. . . . . .

. . . . . .

» Je ne reculai donc devant aucun sacrifice. Alors commença pour moi une vie d'agitation continuelle... car cette femme est incompré-

hensible, impénétrable; je ne sais encore ce que je suis pour elle.

» Tantôt elle semble éprouver pour moi un amour irrésistible auquel elle cède parfois avec une sorte de tendre dépit. Vous dire ce qu'elle est alors... vous dire ce qu'elle est dans ces rares moments d'ivresse et d'abandon m'est impossible... aussi impossible que de vous peindre ses brûlantes langueurs lorsque, succombant au sentiment que je lui inspire, elle me maudit avec une grâce si enchanteresse et si passionnée.

» Tenez, à cette seule pensée mon cœur bat, mon sang bouillonne, mes joues s'allument; et pourtant cette liaison dure depuis plus de deux ans, et pourtant je suis presque sûr que cette femme me trompe, et pourtant durant ces deux années je n'ai pas eu peut-être un mois de bonheur complet, car à chaque instant cette créature insaisissable m'échappe, me raille, me rejette du ciel dans l'enfer en me laissant au cœur d'affreux doutes que le lendemain elle sait dissiper d'un regard ou d'un sourire...

» Oh! vous n'imaginez pas ce que c'est que de vivre dans ces alternatives continuelles d'espérance et de désespoir, de joie et de larmes, de colère et d'amour, de méfiance et d'aveuglement; vous ne savez pas avec quel art infernal cette femme sait lentement filtrer l'ambroisie dont elle pourrait m'enivrer! Figurez-vous un malheureux dont les lèvres sont desséchées et à qui l'on distillerait goutte à goutte à de longs intervalles l'eau limpide et fraîche qui pourrait apaiser la soif...

» Oh! dites, dites, ne serait-ce pas rendre sa soif plus inextinguible, plus cruelle encore? Dites, ne serait-ce pas à mourir de rage?... Telle est pourtant ma vie... sans cesse dévorée d'amour... Ursule ne m'accorde jamais assez pour satisfaire ma passion, et toujours assez pour l'irriter et pour rendre ainsi sa domination plus despotique encore.

» Oh! la créature infernale... Elle sait bien que d'un souvenir ardent naissent d'ardentes espérances, et que ce qui est inassouvi est toujours éternel.

» Tel est le secret de ma faiblesse, de ma lâcheté, de ma honte. Tel est aussi le secret de ma joie insensée, délirante, lorsqu'Ursule daigne être pour moi une femme, et non pas un démon insolent et moqueur.

» Tantôt encore elle sait me persuader, ou plutôt je me persuade que, malgré tous ses désolants caprices, Ursule m'aime ardemment, et que sa conduite bizarre est calculée pour me tromper sur l'amour

qu'elle a pour moi ; amour dont son orgueil se révolte. Tantôt je crois que c'est pour conserver plus long-temps mon cœur qu'elle feint l'inconstance et le dédain, parce qu'elle sait que la satiété me viendrait peut-être si je n'avais plus d'inquiétude sur la sincérité de son affection... Je vois alors une preuve de violente passion dans ce qui, d'autres fois, me révolte et m'indigne.

» Enfin, dans mes jours de soupçons, je me figure qu'elle ne m'aime pas, qu'elle me tolère parce que je trouve le moyen de flatter ses goûts et ses penchants.

» N'est-ce pas que c'est affreux? Oh! la misérable! elle sait bien que ce sont ces doutes irritants qui font sa force, elle le sait bien!

» Si je me croyais ingénument, stupidement aimé comme je l'ai été par ma femme et par bien d'autres, l'indifférence, le dégoût viendraient bien vite... de même que si je me croyais impudemment joué, je l'abandonnerais sans hésiter... Malédiction! Qui m'éclairera donc? que pensez-vous vous-même? Et encore non, moi seul puis juger de cela ; si j'en suis incapable, vous ne réussirez pas mieux que moi.

» Ce qui m'est encore douloureux, c'est la lutte de mon orgueil et de mon amour-propre : mademoiselle de Maran évite avec soin tout ce qui, aux yeux du monde, pourrait ressembler de sa part à une tolérance coupable ; j'ai revendu la maison que j'avais achetée à M. de Rochegune, et je me suis logé assez près de l'hôtel de Maran ; à Auteuil, j'ai un pied à terre, et mes droits apparents ne sortent pas des limites d'une intimité ordinaire. Quant à Ursule, elle est pour moi dans le monde comme pour tous les hommes qui s'occupent d'elle, ni plus ni moins, et beaucoup de mes amis demandent encore si je suis heureux ou non.

» Tantôt je me révolte à la pensée qu'un *bonheur* qui me coûte si cher soit ignoré, et je suis assez *jeune* pour songer à compromettre Ursule ; d'autres fois, craignant d'être trompé et de passer pour un homme ridicule, je contribue à égarer l'opinion en nommant moi-même mes rivaux.

» Oh! tenez, voici encore une des plaies de cet indigne et brûlant amour : c'est de ne pas savoir si Ursule me trompe! Je l'ai fait suivre. Peut-être s'en est-elle aperçue, car l'on n'a rien découvert : cela ne m'a pas rassuré. Je crois plus à son adresse qu'à sa vertu.

» Ce qui est encore affreux dans de pareils amours, c'est que les bassesses, les trahisons que l'on a commises sont autant de liens qui vous enchaînent à votre fatale idole... Quelquefois je m'indigne de ce

qu'Ursule ne me tienne pas assez compte du mal que j'ai fait, des douleurs que je cause; car cet argent que je dissipe à pleines mains... c'est la fortune de ma femme, qui vit seule et malheureuse... Mais ces réflexions me trouvent impitoyable; j'ai assez de mes chagrins sans songer à ceux des autres; et puis c'est une question d'argent après tout, et je n'ai jamais su ce que c'était que l'argent... Toute ma terreur est de penser à ce que je deviendrai quand cette fortune sera dissipée. Ursule s'accommodera-t-elle toujours de la maison plus restreinte de mademoiselle de Maran? car celle-ci ne la quittera plus; elle vieillit, et elle avoue l'horreur qu'elle aurait pour la solitude... Pour rien au monde elle ne voudrait maintenant se séparer d'Ursule... Mais moi... moi, que deviendrai-je?

» Pour conjurer ces fatales pensées, je veux vous donner un exemple de ma persévérance et de mon soin à prévenir les plus frivoles caprices de cette femme.

» Il y a deux mois environ, elle me boudait; jamais je n'avais été plus malheureux, c'est-à-dire plus amoureux. Voici pourquoi. Ursule ayant eu la fantaisie de jouer la comédie à l'hôtel de Maran, un

théâtre avait été élevé comme par enchantement; Ursule y avait montré un talent incroyable dans le rôle de Célimène du *Misanthrope*, et, par un de ces contrastes qu'elle affectionne, elle avait voulu jouer ensuite un rôle de mademoiselle Déjazet dans une petite pièce très-graveleuse : c'était à devenir amoureux fou d'Ursule, si l'on ne l'eût été déjà.

» Tout le monde resta stupéfait. Les gens les plus prévenus furent forcés de convenir qu'après mademoiselle Mars personne n'avait joué Célimène avec autant de grâce, de finesse, d'esprit, et surtout avec un plus grand air; quant à la petite pièce, Ursule avait au moins rivalisé avec mademoiselle Déjazet pour la malice et l'effronterie libertine : enfin, son succès dans ces deux ouvrages si différents avait été véritablement inouï.

» Transporté d'amour et d'orgueil, je vins joindre mes éloges à ceux de la foule; savez-vous ce qu'Ursule me répondit avec son insolence et son cynisme habituel?

« — Lorsqu'une femme du monde joue la comédie, son amant est » le dernier qui doive se féliciter de la voir si parfaite comédienne. »

» Puis pendant quelques jours elle me bouda, et se compromit assez gravement avec lord C***, homme très-aimable et très à la mode.

» Cette fois je fus sur le point de rompre avec Ursule; un caprice de cette étrange créature, en me jetant dans une de ces folles dépenses qu'elle prenait à tâche de provoquer, me remit sous le joug, plus épris que jamais.

» Sachez d'abord que j'avais fait construire au milieu du jardin de l'hôtel de Maran un très-grand chalet suisse; au printemps, il servait de salle de bal : à l'intérieur, ses murs étaient recouverts de sapin rustique, orné d'une incrustation de bois des îles d'un vert tendre représentant des guirlandes de vignes.

» J'arrive sombre et chagrin. Ursule était dans le chalet avec mademoiselle de Maran et lord C***. Au milieu de la conversation, Ursule dit en montrant les murs du pavillon :

— « Mon Dieu! qu'une tenture tout en fleurs naturelles serait ravissante! Comme l'intérieur de ce chalet ainsi tapissé serait adorable! Il est bien dommage que ce soit un rêve de fée. »

» Lord C*** et mademoiselle de Maran s'écrièrent qu'en effet une telle idée était impossible à réaliser. Ursule me jeta un de ces regards dont elle connaissait la puissance et parla d'autre chose; je la compris.

LE CHALET DU CHATEAU DE MARAN.

» Le lendemain, les murs intérieurs du chalet disparaissaient sous une véritable tenture de fleurs naturelles; des treillis de jonc très-serrés avaient été couverts de jasmins, d'œillets blancs, de roses blanches, tellement pressés et symétriquement arrangés, que cette masse de fleurs formait un fond très-uni, d'une blancheur de neige, sur lequel de gros bouquets de roses étaient régulièrement disposés et attachés avec des flots de rubans de satin bleu-ciel, ainsi que cela se voit dans les tapisseries.

» Il est impossible de dire ce qu'il m'avait fallu d'argent, de soins, de volonté pour rassembler en vingt-quatre heures cette énorme quantité de fleurs, car il y avait peut-être cent pieds de lambris à recouvrir en entier.

» Ursule daigna se montrer sensible à cette attention, me pardonner les tourments qu'elle m'avait fait souffrir, et je fus encore le plus fortuné des hommes.

» Une autre fois, un soir, à la campagne, à Auteuil, par un magnifique clair de lune, on parlait de l'ouverture d'un nouvel opéra comique d'Auber, alors fort en vogue; l'on en vantait l'harmonie à la fois savante et mélodieuse. Ursule, qui prenait plaisir à me mettre au défi, dit en me regardant : — « Quel dommage que cette délicieuse musi- » que ne puisse nous arriver de Paris avec cette faible brise... qui » murmure dans les arbres du jardin ! »

» Il était dix heures. Je sors un moment. Je reviens, je trouve le moyen de retenir Ursule et mademoiselle de Maran jusqu'à près de minuit. On entend tout à coup dans le lointain cette ouverture jouée à grand orchestre, et arrivant, ainsi que l'avait désiré Ursule, *avec la faible brise qui murmurait dans les arbres du jardin.*

» Cela vous semble tenir du prodige, rien n'était plus simple. A peine Ursule avait-elle exprimé ce désir, que j'avais aussitôt envoyé deux de mes gens à Paris; ils y arrivaient en vingt minutes : l'un obtenait pour une somme considérable que le chef d'orchestre de l'Opéra-Comique vînt après le spectacle à Auteuil avec ses instrumentistes, l'autre s'occupait de trouver des voitures de remise et de les tenir attelées à la porte du théâtre avec des chevaux de poste pour amener rapidement les musiciens et leurs instruments. Cet opéra était assez étudié pour être exécuté sans la partition. Le spectacle finit à onze heures; une heure après, l'orchestre entier était établi à Auteuil, caché dans un massif, et réalisait ainsi un caprice d'Ursule.

» Cette fois j'eus à peine un remercîment; je l'avais habituée à de

telles surprises en ce genre qu'elle s'était blasée sur les prodiges que j'opérais à force d'or.

» Poussé à bout par tant d'insolence, d'ingratitude et de dureté, j'osai récriminer, parler des sacrifices de toutes sortes que je lui avais faits, de ma femme que j'abandonnais, de sa fortune que je dissipais. Ursule, prenant des airs de fierté glaciale et de mépris écrasant, me demanda ce que je voulais dire, si j'étais un homme d'assez mauvais goût pour lui reprocher une *sérénade* ou un *bouquet* (faisant allusion à la tenture de fleurs et à l'orchestre invisible)! Quant à mes autres *sacrifices*, elle ne me comprenait pas du tout. Mademoiselle de Maran, s'ennuyant seule, la voyant isolée, lui avait proposé, à elle Ursule, de venir habiter l'hôtel de Maran, et de l'aider à en faire les honneurs. Cette maison était fort agréable sans doute, grâce à l'économie bien entendue que je mettais dans les dépenses de mademoiselle de Maran; mais elle, Ursule, quelle obligation personnelle pouvait-elle m'en avoir? Ne m'avait-elle pas exprimé toute son indignation, une fois que je m'étais permis de lui offrir quelques bijoux?

» Tout cela était vrai. Par un de ces contrastes inexplicables si nombreux dans le caractère d'Ursule, je vous le répète, elle eût rougi d'accepter un diamant, et elle n'hésitait pas à faire les honneurs d'une maison dont je soutenais secrètement l'énorme dépense, et elle n'hésitait pas à me jeter, avec une sorte de joie méchante, dans les plus folles, dans les plus stériles prodigalités.

» Enfin, lorsque, désespéré, furieux de me voir ainsi traité, je lui reprochais d'être mon mauvais génie, Ursule riait aux éclats, me répondait audacieusement : — « Je vous avais bien dit de toujours vous » défier de moi lorsque je semblerais éprouver pour vous autre chose » que de l'indifférence ou du dédain, pouvant bien quelque jour me » mettre en tête de venger *Mathilde*. Or, ce que je vous avais prédit » est arrivé : JE VENGE MATHILDE. »

» Le lendemain, un mot tendre de sa part me fit encore oublier ses mépris...

» Tenez, j'ai beau mettre mon inconcevable conduite sur le compte d'un de ces amours insensés dont il y a tant d'exemples, malgré moi.... oui.... malgré moi, je crois qu'il y a là quelque chose de fatal... Je suis devenu superstitieux : je vous dis que cette femme est fatale.

» Il y a dans sa joie quelque chose de sombre; dans son influence, dans sa fascination, quelque chose d'étrange.

» Mademoiselle de Maran me dit quelquefois : — « Je ne me suis » jamais attachée à personne; personne ne m'a jamais dominée, et » voilà que je ne puis plus me passer de cette jeune femme. Je sais » qu'elle est malicieuse comme un démon, mais c'est égal, il me » semble que le feu de ses grands yeux bleus éclaire tout autour de » moi. » Mademoiselle de Maran a raison, ses yeux rayonnent d'un éclat extraordinaire; on dirait que la lumière dont ils brillent provient d'un foyer de lumière intérieure.... Allons, je me tais, vous riez et vous m'accusez de croire au diable...

» Adieu, j'ai la tête en feu; cette pensée rétrospective sur ces années passées me fait l'effet d'un songe douloureux.

» Que pensez-vous de tout ceci? répondez-moi, conseillez-moi, plaignez-moi.

» G. DE LANCRY. »

CHAPITRE XXII.

RENCONTRE.

Après la lecture de cette lettre, je ne sus ce qui l'emportait dans mon âme, de l'indignation, de la pitié ou du mépris pour M. de Lancry; si j'avais conservé quelque regret du passé ou quelque sentiment de haine contre mon mari, j'aurais été bien cruellement vengée ou désolée.

Je ne pus néanmoins m'empêcher de sourire avec amertume en songeant aux sacrifices que mon mari faisait pour une femme qui le méprisait, tandis qu'il m'avait traitée avec la dernière dureté lorsque j'étais venue lui demander de changer de place le chenil de ses chiens, et de m'accorder une modique somme pour une œuvre pieuse.

Ce qui me frappa aussi profondément dans cette lettre, ce fut l'espèce d'effroi, de faiblesse superstitieuse qui perçait dans les dernières lignes: les âmes mauvaises, les esprits orgueilleux sont toujours portés à attribuer leurs excès ou leurs crimes à la fatalité, à une cause surnaturelle plutôt que de l'attribuer à l'infirmité et à la perversité de leur nature.

Et puis enfin, dernier trait bien digne d'observation : cet homme autrefois si brillant, si insolemment fat et heureux, si méprisant des larmes qu'il faisait répandre, si froidement égoïste, si blasé sur les adorations, se voyait, dans cet amour, aussi humble, aussi moqué, aussi ridiculisé qu'un tuteur de comédie; pourtant cet homme était jeune, beau, riche, spirituel! En vérité, la vengeance du ciel prend toutes les formes, — disais-je. — Quelle forme prendra-t-elle pour atteindre Ursule?

Je ne pouvais plus en douter, M. de Lancry marchait à grands pas

vers sa ruine. Il ne lui restait plus que le prix de notre terre de Maran que j'avais rachetée secrètement. La portion d'héritage de M. de Mortagne, qui était tombée dans la communauté de biens, allait aussi être engloutie. Si indifférente que je fusse aux questions d'argent depuis la mort de mon enfant, j'étais cruellement blessée de voir ma fortune personnelle servir à alimenter le luxe de mademoiselle de Maran et à satisfaire les caprices insensés de ma cousine.

Malheureusement, mon contrat de mariage était tel que je ne pouvais en rien m'opposer aux folles prodigalités de mon mari. Ma seule ressource eût été dans un procès, dans une demande en séparation; mais pour rien au monde je n'aurais voulu descendre à ces extrémités et voir mon nom mêlé à de scandaleuses révélations; j'ai toujours eu la pudeur du chagrin : à peine j'avais confié les miens à madame de Richeville. Je ne pouvais songer à mettre le public dans la confidence de ces misères.

Je me résignai donc à supporter ce que je ne pouvais empêcher. La modestie de mes goûts et de mes habitudes me rendait d'ailleurs ce sacrifice moins pénible. . . . . .

. . . . . .

Les prévisions de madame de Richeville ne l'avaient pas trompée; ses soins, son amitié, la bienveillance des personnes que je voyais souvent chez elle effacèrent bientôt jusqu'aux dernières traces de mon ancienne tristesse : je jouis enfin d'un calme qui n'était pas de l'anéantissement, d'un repos qui n'était pas de la stupeur; si ce n'était pas le bonheur, c'était du moins la cessation absolue de la souffrance.

Cet état de transition me paraissait plein de charme; il ressemblait beaucoup à ce doux et léger engourdissement, à ce vague bien-être qui succède aux douloureuses maladies.

Une expérience due au hasard me prouva que ma guérison était complète.

Un jour je me promenais en voiture dans le bois de Boulogne avec madame de Richeville, je vis passer très-rapidement deux femmes à cheval accompagnées de plusieurs hommes : c'était Ursule, la princesse Ksernika, M. le duc de Versac, M. de Lancry, lord C., et deux ou trois autres personnes dont je ne savais pas les noms.

Ma cousine montait avec sa grâce et sa hardiesse habituelles une jument, Stella, qui nous avait appartenu. Notre voiture allait au pas, Ursule et mon mari me reconnurent parfaitement; ma cousine, avec

une rare effronterie, me montra M. de Lancry d'un regard moqueur... Mon mari rougit beaucoup et n'eut pas l'air de m'apercevoir.

Cette cavalcade passa.

Madame de Richeville m'observait avec anxiété...

Mon cœur se serra ; mais cette impression s'effaça rapidement...

En retournant à Paris, nous vîmes Ursule, la princesse Ksernika et le duc de Versac revenir du bois de Boulogne dans une charmante calèche à quatre chevaux menée en Daumont. Les gens portaient livrée de mademoiselle de Maran. M. de Lancry suivait de près en tilbury. A cette nouvelle épreuve, madame de Richeville me regarda encore... Je souris.

— Allons, — me dit-elle, — vous êtes complétement guérie.

C'était un mardi, autant que je puis m'en souvenir.

Je venais de prendre ce jour une loge aux Bouffons avec madame de Richeville ; elle avait offert une place à la princesse et au prince d'Héricourt. Nous étions arrivés depuis quelque temps, lorsque, par un singulier hasard, Ursule et mademoiselle de Maran, accompagnées de M. le duc de Versac, entrèrent bientôt après dans une loge du même rang que la nôtre.

J'avais prié madame de Richeville, malgré ses refus, de se mettre sur le devant à côté de la princesse d'Héricourt ; presque cachée dans l'ombre, je pus donc sans être vue observer la scène suivante.

Ma cousine était, selon son habitude, mise avec la plus parfaite simplicité : elle portait une robe blanche ; une écharpe de gaze très-légère semblait entourer d'un brouillard neigeux ses charmantes épaules, qui, aux grandes lumières, avaient l'éclat et le poli du marbre : deux camélias cerise gracieusement posés dans ses beaux cheveux bruns, dont les boucles ondulaient jusque sur son sein, à son corsage un bouquet de fleurs pareilles à la coiffure, telle était sa parure.

La jalousie ne m'avait jamais aveuglée, je trouvai Ursule peut-être encore plus jolie qu'autrefois ; ses traits, son maintien, avaient pris une nuance de dignité, ou plutôt de hauteur, qui balançait la hardiesse de son regard et la liberté de ses paroles : car elle était, disait-on, quelquefois avec les hommes, d'une incroyable licence de langage.

Mademoiselle de Maran, toujours fidèle à sa robe carmélite, à son tour de cheveux noirs et à son bonnet garni de soucis, me parut très-vieillie, très-changée ; ses yeux seulement avaient conservé leur vivacité vipérine, et brillaient sous ses épais sourcils gris.

Pendant l'entr'acte, la loge de mademoiselle de Maran fut conti-

nuellement remplie de visiteurs appartenant à ce qu'il y avait de plus élégant dans la meilleure compagnie.

Je vis alors Ursule dans tout l'éclat de son triomphe et de ses succès. Elle avait dit qu'elle voulait être... et qu'elle serait la femme la plus à la mode de Paris. Elle avait réussi, et semblait vraiment née pour le rôle qu'elle jouait.

Le feu de ses regards, ses gestes animés mais toujours charmants, ses éclats de rire doux et frais, son grand air quelquefois quitté pour de petites mines agaçantes ou moqueuses, tout annonçait en elle une longue habitude de chercher à plaire et à être remarquée.

Parmi les hommes qui vinrent saluer Ursule, je vis M. Gaston de Senneville, la *fleur des pois* de ce temps-là, comme disait sa tante, madame de Richeville. Ma cousine parut l'accueillir avec une distinction particulière, pendant qu'un autre visiteur plus grave, M. le chargé d'affaires de Saxe, je crois, causait avec mademoiselle de Maran.

Plusieurs fois M. de Senneville prit familièrement la lorgnette d'Ursule, lui parla à voix basse, rit aux éclats avec elle, se pencha pour

regarder quelques personnes qu'elle lui désignait sans doute, enfin il affecta ce petit manége d'intimité que les jeunes gens sont toujours enchantés d'afficher lorsqu'il s'agit d'une femme à la mode.

De son côté, ma cousine redoubla de coquetterie : voulant lui faire sentir le parfum du colossal bouquet qu'elle portait à la main, elle se pencha en arrière et cambra sa jolie taille en se retournant à demi vers M. de Senneville, qui parut nécessairement aspirer avec délices l'odeur embaumée de ces belles fleurs. Quoique cette préférence ne fût pas rigoureusement de bon goût de la part d'Ursule, j'avoue qu'il était impossible de mettre dans ce mouvement plus de charme et de grâce provocante.

Par hasard, presqu'en cet instant, je jetai les yeux sur une loge placée en face de celle de mademoiselle de Maran, et je vis à travers la lucarne ouverte la figure pâle et contractée de mon mari.

Placé dans le corridor, il épiait sans doute Ursule, dont l'attitude et les manières devaient singulièrement exciter sa jalousie.

Au bout de quelques instants, M. de Lancry disparut, et vint à son tour saluer mademoiselle de Maran. Étant beaucoup plus jeune que le chargé d'affaires de Saxe, M. de Senneville fut obligé de céder sa place à mon mari; ce qu'il fit non sans avoir en riant pris quelques fleurs au bouquet d'Ursule, et en avoir triomphalement orné sa boutonnière. M. de Lancry semblait au supplice; il échangea quelques mots avec mademoiselle de Maran.

Après le départ de M. de Senneville, Ursule avait brusquement repris sa lorgnette d'un air contrarié, sans donner un regard à M. de Lancry; elle lorgnait impitoyablement tous les points de la salle. Par deux fois mon mari lui parla, elle ne l'entendit pas ou feignit de ne pas l'entendre; il fallut enfin qu'il lui touchât légèrement le bras pour qu'elle parût s'apercevoir de sa présence. Elle lui donna la main avec distraction, lui répondit à peine quelques mots et se remit à lorgner.

M. de Lancry ne put réprimer un mouvement d'impatience et de colère, et se remit à causer avec le chargé d'affaires de Saxe et avec mademoiselle de Maran.

Le matin, grâce à la rapidité de la course d'Ursule, j'avais à peine entrevu M. de Lancry. Je le regardai plus à loisir : sa figure amaigrie, fatiguée, révélait les chagrins, les jalousies que sa lettre m'avait fait connaître; ce n'était plus comme autrefois un homme brillant et léger parce qu'il n'aimait pas, moqueur et hardi parce qu'il était sûr de plaire et de dominer; il était alors sombre et inquiet, humble et ré-

signé, parce qu'il aimait passionnément et qu'on le raillait à son tour.

Lorsque Ursule fut fatiguée de lorgner, M. de Lancry lui adressa de nouveau la parole, mais cette fois avec une sorte de timidité triste. Je connaissais assez la physionomie de cette femme pour voir à son port impérieux, au sourire railleur qui releva le coin de ses lèvres, pour voir, dis-je, qu'elle répondait par des sarcasmes aux reproches indirects de mon mari. Enfin, M. de Versac rentra. La toile se leva; cette scène, qui paraissait si pénible à M. de Lancry, cessa aux premiers accords de l'orchestre.

Un violent ressentiment d'indignation me traversa le cœur en songeant à l'affreux désespoir dans lequel M. Sécherin, insensible aux pieuses consolations maternelles, consumait solitairement ses jours pendant que sa femme, riante, heureuse, se livrait effrontément à son penchant pour la galanterie et pour les plaisirs.

J'avais fait toutes ces observations du fond de la loge où j'étais pour ainsi dire cachée.

Madame de Richeville et la princesse, devinant les pensées qui devaient m'agiter à la vue d'Ursule, avaient constamment causé ensemble pour ne pas me distraire.

Le prince était sorti, je pus donc me livrer à de pénibles réflexions.

Cette soirée ne fut pas vaine pour moi; elle me prouva que je ne ressentais plus pour M. de Lancry que la pitié mêlée de dédain que j'aurais ressentie pour un étranger qui se fût trouvé dans cette position fausse et honteuse.

Peu à peu mes idées se rassérénèrent.

Ce que devait souffrir M. de Lancry me rappela tout ce que j'avais souffert. Je bénis le ciel de m'avoir délivré de ces horribles anxiétés en tarissant en moi la source de tout amour, car je voyais la garantie de tout bonheur à venir dans l'impossibilité où je me croyais d'éprouver jamais ce sentiment.

. . . . . .

Peu de jours avant mon arrivée à Paris, M. de Rochegune était parti pour une de ses terres où quelques affaires l'appelaient. Il en revint peu de temps après la rencontre que j'avais faite de ma cousine aux Italiens.

Le souvenir de M. de Rochegune était resté dans ma pensée intimement lié à celui de M. de Mortagne. Gravement dévoué pour moi, d'un caractère sérieux, d'une philanthropie éclairée, on lui témoignait généralement tant de déférence que, malgré sa jeunesse, je

m'étais habituée à le considérer comme un homme d'un âge mûr, car il en avait les qualités solides et sûres.

Au fort de mes malheurs, encore sous le charme de mon mari, et songeant que j'aurais pu épouser M. de Rochegune, je m'étais avoué presque à ma honte que je n'aurais jamais pu l'aimer d'amour, tant son austère bonté prévalait alors de peu sur les grâces séduisantes de M. de Lancry.

Madame de Richeville, en me parlant quelquefois de M. Rochegune, m'avait dit que depuis son retour d'Orient il avait pris dans le monde une attitude ferme et hardie, en tout digne de l'indépendance et de la noblesse de son caractère, au lieu de s'effacer, comme autrefois, dans une froide réserve. Impatiente de revoir M. de Rochegune, autant par affectueux souvenir que par curiosité, je fus enchantée d'apprendre son retour à Paris.

Un soir, vers les dix heures, traversant une petite galerie vitrée que j'avais fait construire pour pouvoir communiquer de mon pavillon à la maison de madame de Richeville, j'arrivai chez elle.

Je ne sais pourquoi il y a des salons privilégiés, dont l'arrangement, dont les proportions invitent à la causerie et à l'intimité. Celui de madame de Richeville était de ce nombre· j'y ai passé de si douces soirées que je ne puis résister au plaisir d'en donner une esquisse : l'aspect des lieux qu'on a aimés semble augmenter encore la réalité des souvenirs.

Une première pièce ornée de bons et anciens tableaux conduisait au salon où madame de Richeville se tenait habituellement, salon tendu de damas vert, étoffe commune à la tenture, aux rideaux, aux portières et aux meubles de bois dorés et sculptés dans le meilleur goût du siècle de Louis XIV.

Au coin de la cheminée était une large causeuse que madame de Richeville partageait ce soir-là avec le prince d'Héricourt, grand et beau vieillard à cheveux blancs, d'une figure pleine de noblesse, de calme et de sérénité ; de l'autre côté de la cheminée était la princesse d'Héricourt. Son pâle et doux visage exprimait à la fois la dignité et la plus angélique mansuétude ; elle portait ses cheveux gris bouclés sous son bonnet avec une sorte de coquetterie de vieillesse. Tout en causant avec madame de Sémur, cette bonne princesse ne pouvait s'empêcher de regarder quelquefois le prince d'Héricourt avec une sorte de sollicitude tendre et satisfaite.

J'étais toujours émue à la vue de ces deux vieillards, qui avaient

traversé d'un pas ferme tant d'époques désastreuses en s'appuyant l'un sur l'autre, et arrivaient au terme de leur longue carrière le front haut, le sourire aux lèvres et les yeux au ciel.

Madame de Semur, assise à côté de la princesse, offrait avec elle un contraste frappant : c'était une femme de quarante ans à peine, dont la physionomie, à la fois noble et piquante, semblait résoudre un problème insoluble : allier le plus grand air du monde aux mobiles vivacités de l'esprit le plus pétillant et le plus imprévu. Enfin, près de la table à thé placée entre les deux fenêtres de ce salon, Emma travaillait à sa tapisserie.

Pour achever ce tableau, qu'on l'éclaire de plusieurs lampes de porcelaine de Chine dont la trop vive lumière, affaiblie par des abat-jour, fait çà et là briller, dans le clair-obscur, l'or des boiseries blanches, les cadres des tableaux, les bronzes des meubles, les peintures des vases de Sèvres ou les vives couleurs des fleurs qu'ils contiennent; qu'on fasse jouer les joyeuses lueurs du foyer sur d'épais tapis amarante; qu'on parfume légèrement ce salon, bien clos et bien chaud, d'*essence de bouquet*, odeur anglaise que madame de Richeville aimait beaucoup, et que je ne puis encore sentir, à cette heure, sans que ce temps déjà si lointain ne surgisse tout à coup à ma pensée (certains parfums et certaines mélodies doublent chez moi la puissance des souvenirs), et l'on pourra se faire une idée du plus charmant asile qui ait jamais été ouvert aux longues et douces causeries d'une société intime et choisie.

CHAPITRE XXIII.

LE RÉCIT.

Lorsque j'entrai dans le salon, Emma se leva pour m'offrir ce qu'elle appelait *mon fauteuil :* c'était une petite bergère assez basse ; car cette chère enfant avait remarqué que je choisissais ce siége de préférence. Je la baisai au front pour la remercier de cette prévenance, et je serrai affectueusement la main du prince d'Héricourt.

— Qu'il est dommage que vous arriviez si tard, ma chère Mathilde ! — me dit madame de Richeville, — le prince nous racontait une des vaillantes promesses d'un de nos amis ! Cela vous eût bien intéressée.

— Et de qui s'agit-il donc ? — demandai-je.

— De M. de Rochegune — dit madame de Semur — c'est un vrai Cid ; il mérite d'avoir sa place dans le romancero moderne.

— Allons, allons — dit le prince en souriant avec bonté — au risque de passer pour un radoteur, je vais recommencer l'histoire de mon Cid pour madame de Lancry ; elle m'en saura gré.

— Et moi aussi — dit madame de Semur. — Tout à l'heure, j'ai été émue malgré moi. Cette fois-ci, je serai sur mes gardes, et je pourrai me moquer de votre héros, car il n'y a rien de plus insupportable que d'avoir autant à admirer.

— L'entendez-vous?... — dit en souriant madame de Richeville à la princesse. — Et elle niera encore qu'elle adore le paradoxe!

— Mais c'est tout simple — reprit madame de Semur. — Quand on sort de ces enthousiasmes-là, on a l'air de bourgeois qui reviennent de la cour. Ainsi, prince, soyez assez bon pour recommencer le récit de ce beau trait, afin que je puisse en rire à mon aise.

— Je me joins à madame de Semur pour vous prier de raconter de nouveau cette belle action — dis-je au prince — bien certaine d'ailleurs que cette complaisance vous coûtera peu... les hommes à bonnes fortunes sont toujours si heureux, dit-on, de parler de galanterie.

— Oh! je comprends — me dit le prince en souriant — je comprends... Vous m'adressez de charmants compliments pour m'empêcher de dire tout ce que je pense de vous... Mais que j'en trouve l'occasion, et je serai inexorable; vous aurez beau flatter mon orgueil, je ne ménagerai pas votre modestie... Mais, puisque vous le désirez, je recommence le récit que je faisais à ces dames.

— Vous savez peut-être, mesdames — dit le prince d'Héricourt — que Rochegune se battit si bien pour la cause des Grecs, qu'il fut nommé colonel d'un de leurs trois régiments de cavalerie; régiment que d'ailleurs il avait créé et équipé à ses frais, et auquel, par une touchante pensée d'amitié, il avait donné l'uniforme des hussards dont M. de Mortagne avait fait partie sous l'empire. Cet uniforme était, je crois, blanc et or, à collet bleu. Si j'insiste sur ce détail, c'est pour vous préparer à une autre marque de souvenir non moins touchante et d'une portée véritablement belle et grande... que vous serez bien forcée d'admirer, madame — dit le prince à madame de Semur — et d'admirer sans regrets.

— Nous verrons, nous verrons, car je vous écoute, prince, je vous en avertis, avec toutes sortes d'ombrageuses défiances; on juge un avocat par la cause qu'il défend.

— Tâchons donc de gagner la nôtre — dit le prince en riant; et il reprit : — L'indépendance de la Grèce proclamée et assurée, Rochegune fit un voyage en Russie; c'était au moment de la guerre de cette puissance contre les Circassiens. Curieux d'assister à ces opérations, parfaitement accueilli par l'empereur, il fit en curieux, ou plutôt en volontaire, la campagne du Caucase. Grièvement blessé dans une charge de cavalerie à laquelle il prit une part brillante, il eut de plus son cheval tué sous lui. Rochegune, épuisé par le sang qu'il perdait, ne put se dégager, et resta sans connaissance sur le champ de bataille.

Lorsqu'il revint à lui, ce fut un moment terrible : il se trouvait seul au milieu d'un steppe immense et solitaire, que la lune éclairait de sa pâle clarté; la neige tombait lentement; il était déjà à moitié enseveli sous une couche glacée, lorsqu'il sortit de son évanouissement.

— C'est affreux — dit madame de Richeville. — Ce désert couvert de neige lui fit l'effet d'un immense linceul... M. de Rochegune m'a dit que telle fut la première réflexion qui lui vint, car il m'a déjà raconté cette circonstance en m'apprenant comment il avait été blessé, mais en me cachant la suite de cette aventure romanesque.

— Je le crois bien — dit la princesse ; — elle était trop honorable pour lui.

— Et je l'ai sue, moi — dit le prince — pas plus tard qu'hier, par un aide de camp de l'empereur. Cet officier a fait cette guerre avec Rochegune, et c'est de lui que je tiens tous ces détails. Notre ami se trouva donc seul, la nuit, au milieu d'une solitude profonde, paralysé par le froid et par sa blessure, et ayant à peine la force de se débarrasser de la neige qui s'amoncelait sur lui; enfin il entendit au loin le sourd piétinement d'une troupe de cavalerie; ignorant si elle était amie ou ennemie, mais préférant la mort à son horrible position, il appela de toutes ses forces quelques cavaliers éclaireurs qui par bonheur passèrent près de lui; ils l'entendirent, s'approchèrent : il fut sauvé. Ces cavaliers appartenaient à un corps de cosaques du *Don* que le mouvement de la bataille avait placé momentanément à l'arrière-garde de l'armée; ces cosaques irréguliers, aussi farouches que leurs chevaux sauvages, obéissaient aveuglément au vieil *hetman* qui les commandait. Rochegune fut conduit à ce chef de horde, qui le prit en croupe après avoir pansé ses blessures. Cet *hetman* était, me dit l'aide de camp, une espèce de patriarche guerrier, d'un courage et d'une physionomie dignes de l'antiquité. Rochegune lui devait la vie; il contracta de ce jour avec lui une amitié de frère d'armes, quitta l'état-major de l'armée où il aurait enduré beaucoup moins de privations, et partagea désormais l'existence aventureuse et pénible des cavaliers de l'hetman, qui servaient d'éclaireurs et d'enfants perdus à l'armée, ne reposaient jamais sous une tente, couchaient sur la terre ou sur la neige. Ce n'est pas tout : ils couraient d'autant plus de dangers qu'ils faisaient une guerre sans merci, presque sans prisonniers, n'accordant ni ne demandant de quartier aux Tartares qui, comme eux, massacraient femmes, enfants, vieillards.

— Pardon, prince, si je vous interromps — dit en riant madame de

Semur; — mais j'étais bien sûre qu'en entendant une seconde fois les hauts faits de votre protégé, je trouverais de quoi ne plus l'admirer autant... Voyez un peu! par goût pour les aventures, il va s'allier à une troupe de bandits et d'assassins... et il reste témoin de leurs atrocités... par reconnaissance!...

Le prince se mit à rire et répondit :

— Et c'est justement, madame, à propos de ses atrocités dont M. de Rochegune est témoin, que votre admiration pour lui sera vivement excitée.

— Comment?

— Cela tient du prodige...

— Alors, prince, arrivons donc vite à cette fin que nous ignorons aussi bien que madame de Lancry, car c'est ici que vous vous êtes arrêté tout à l'heure.

Le prince reprit :

— Rochegune, bien décidé à n'abandonner son hetman que lorsqu'il lui aurait rendu un service égal à celui qu'il en avait reçu, n'attendit pas longtemps l'occasion de s'acquitter dignement. J'oubliais de vous dire que l'hetman avait deux fils qui servaient comme simples cavaliers dans sa troupe; il les aimait comme un loup aime ses petits, les lançait sans sourciller au milieu des plus grands dangers, et puis, l'action finie, il les étreignait sur sa poitrine avec une sorte de joie sauvage et des rugissements de bête fauve. L'intrépidité naturelle à Rochegune, l'affection que lui témoignait l'hetman dont il partageait vaillamment les dangers et les privations, lui acquirent bientôt une grande influence sur ces hordes. Une reconnaissance d'avant-postes, composée de quelques cavaliers, parmi lesquels étaient les deux fils de l'hetman, tomba dans une embuscade placée au bord d'un torrent. Presque tous les cosaques furent massacrés, et les eaux apportèrent au camp de l'hetman ceux des cadavres qui n'étaient pas brisés parmi les rochers.

— Ah ! c'est horrible, s'écria madame de Semur ; — on dirait une page de roman moderne, le timide essai d'une jeune fille de lettres qui s'essaye en rougissant...

— Écoutez alors la péripétie — reprit le prince. — En apprenant ce malheur, le vieil hetman reste stupéfait, inerte. A ce moment, un aide de camp du feld-maréchal (l'officier russe dont je vous ai parlé accourt ordonner à l'hetman de se porter avec sa masse de cavaliers sur un point qu'il désigne. L'hetman fait machinalement un signe de

tête... Plein de confiance dans ce vieux soldat, et pressé de porter d'autres ordres, l'aide de camp ne croit pas nécessaire de s'assurer par lui-même de l'exécution de la manœuvre qu'il est venu commander ; il se dirige au galop sur un autre point. Rochegune sait bien la guerre ; quoique jeune, il la fait depuis longtemps. Comprenant l'importance de ce mouvement qui doit être exécuté avec la rapidité de la foudre, il reste stupéfait de l'immobilité de l'hetman, il lui parle, il lui rappelle l'ordre qu'il vient de recevoir... il n'en peut tirer une parole. Chaque minute de retard compromettait le salut de l'armée et la vie de l'hetman, car son inaction méritait la mort. Pour le tirer de l'anéantissement où l'avait plongé la nouvelle du massacre de ses deux fils, Rochegune prit un parti désespéré et dit à l'hetman : — *A cheval... à cheval...* Le vieillard le regarde et secoue la tête. — *C'est pour retrouver tes fils !* — s'écrie notre ami... Un éclair brille dans les yeux du vieillard. — *Mes fils !* — s'écrie-t-il — *où sont-ils ?* — *Suis-moi... tu les trouveras !* — dit Rochegune, et il saute à cheval en se dirigeant vers le point indiqué par l'aide de camp : — *Mes fils... mes fils !* — s'écrie le vieillard en sautant à cheval à son tour pour atteindre Rochegune qui gagnait du terrain. Les cosaques se pressent sur les traces de leur hetman : cette masse de cavalerie s'ébranle ; Rochegune la guide et la précède, suivi de près par le vieil hetman criant toujours : — *Mes fils... mes fils !* — *Suis-moi* — répondait Rochegune. Les lignes ennemies sont en vue ! Rochegune les montre à l'hetman en lui disant : — *Tes fils sont là.* Le vieillard pousse un cri de rage et fond sur l'ennemi ;

une horrible mêlée s'engage ; une fois au milieu du feu l'hetman re-

vient à lui. Rochegune, qui ne le quitte pas, lui explique en deux mots ce qui arrive. Le vieillard, reprenant son sang-froid, combat avec sa valeur accoutumée. Par un miraculeux hasard, Rochegune, en chargeant un gros de cavaliers circassiens qui opéraient lentement leur retraite, les culbuta et les força d'abandonner dans leur fuite un cheval de bât sur lequel étaient garrottés les deux prisonniers...

— Les deux fils du vieil hetman ! s'écria madame de Richeville. — Quel bonheur !...

— Justement, madame — reprit le prince ; — ils étaient criblés de blessures ; l'ennemi les avait seuls épargnés lors de l'embuscade, et les gardait en otage. Vous concevez la joie de Rochegune en ramenant ces deux enfants à leur père. Celui-ci, à cette vue, croisa ses deux bras sur sa poitrine, mit un genou en terre et baisa pieusement la main de Rochegune. Pour apprécier la signification de cet acte, il faut savoir qu'il n'y a qu'à l'empereur que ces chefs de hordes rendent un pareil hommage, et puis, chez ces peuples sauvages, il est inouï qu'un vieillard se soit jamais agenouillé devant un jeune homme. « *Je t'avais sauvé la vie, tu m'as sauvé l'honneur* — dit le vieillard ; — *je devrais donc te sauver encore une fois la vie pour être quitte envers toi ; tu me rends encore mes fils : que faire pour m'acquitter ?* » — Voici les propres paroles de notre ami, telles que me les a rapportées l'aide de camp qui était venu complimenter l'hetman sur la charge brillante de ses cosaques : — « *Toi et tes fils* — dit Rochegune — *jurez-moi d'épargner désormais les femmes et les enfants ou les vieillards qui vous tomberont sous la main, et de leur dire : Vivez au nom de...* » — Ici le prince s'interrompit.

— Au nom de qui ? — nous écriâmes-nous...

Le prince sourit et dit :

— Ceci n'est pas mon secret, qu'il vous suffise de savoir que l'hetman et ses enfants firent et tinrent ce serment. Le nom qu'avait prononcé Rochegune fut si peu oublié dans cette horde, m'a dit l'officier russe qui a terminé cette campagne, que l'an passé, à la fin de la guerre, il était pour l'hetman aussi sacré que le serment qu'il avait fait à notre intrépide et généreux compatriote...

— Ceci est digne des beaux jours de la chevalerie errante — s'écria madame de Semur — et pour compléter le roman... ce nom est certainement celui d'une farouche beauté que...

— Permettez-moi de vous interrompre — dit le prince d'un air sérieux — pour vous affirmer que ce nom méritait... et mérite tou-

jours d'être prononcé avec autant d'intérêt que de respect ; je vous abandonne notre cher chevalier errant, mais je vous demande grâce pour ce nom mystérieux... que vous connaissez...

— Que je connais... — s'écria madame de Semur.

— Oui, madame, et que vous avez dit vingt fois, car c'est celui d'une personne que vous aimez... enfin c'est un nom qui mérite à tous égards de servir de symbole à une action généreuse... et Rochegune ne pouvait rendre un plus digne hommage à la personne qui porte ce nom...

— Ah ! prince, que vous êtes cruel ! — s'écria madame de Richeville — dites-nous-le donc ?

— Cela m'est impossible, madame, vous approuverez vous-même mon silence... quand vous en saurez la cause... je ne veux pas enlever à Rochegune le plaisir de vous l'apprendre.

— Mais avant qu'il ne vienne, il y a de quoi mourir de curiosité — dit madame de Semur. — Voyons, prince, laissez-vous attendrir. Pour vous décider, je vous déclare très-sérieusement que je trouve admirable la conduite de M. de Rochegune ; son moyen de rappeler l'hetman à lui-même en lui disant : « Suivez-moi, je sais où sont vos fils... » ne pouvait venir que d'un esprit généreux qui sait combien les affections profondes ont de retentissement dans le cœur.

— Et son idée de profiter de la reconnaissance qu'il inspire, pour imposer la clémence à ces barbares ! — dit la princesse d'Héricourt ; — cela n'est-il pas aussi une grande pensée ?

— Très-belle et très-grande — reprit le prince — et qui vous paraîtra peut-être sinon plus belle, du moins plus touchante, lorsque vous saurez le nom...

— Ah ! prince, que vous êtes cruel !... — dit madame de Semur. — On admire tout sans restriction, et rien ne peut vous attendrir...

— Tenez, madame — dit le prince — j'entends une voiture entrer dans la cour, peut-être est-ce le hasard qui vous envoie notre héros. Adressez-vous à lui...

— Béni soit le hasard, si c'est en effet M. de Rochegune — dit madame de Semur. — Le hasard est quelquefois si malencontreux, qu'il devrait bien une fois au moins...

L'entrée de M. de Rochegune interrompit l'invocation de madame de Semur.

Le soleil d'Orient l'avait tellement bronzé, l'expression de sa physionomie était si changée, qu'il était méconnaissable. Le ton bistré de sa figure faisait paraître plus étincelants encore ses grands yeux gris

sous ses sourcils noirs. Son visage complétement rasé, à l'exception de ses moustaches brunes, qui faisaient ressortir le rouge foncé de ses lèvres et la blancheur de ses dents, lui donnait un caractère oriental très-prononcé. Il était impossible d'oublier ces traits énergiquement accentués. Sa taille grande et svelte, ses vêtements noirs, l'air loyal et chevaleresque avec lequel il portait haut et fier son front hâlé et sa moustache brune, lui donnaient la tournure cavalière et hardie d'un vaillant portrait de Velasquez ou de Van-Dyck. Son allure décidée n'avait rien de l'effronterie des fanfarons ; elle annonçait une nature calme et forte, intelligente et énergique. A la courbure de ses lèvres, légèrement arquées, on voyait que le sarcasme amer pouvait remplacer la généreuse bienveillance du sourire.

Ravie de revoir M. de Rochegune, je lui dis cordialement ma joie, qu'il partagea ; en me parlant du passé, un nuage de tristesse passa tout à coup sur ses traits ; je devinai qu'il donnait une pensée à M. de Mortagne, mais qu'il ne trouvait ni le moment ni le lieu convenables pour me parler de cet ami bien cher.

— Savez-vous que vous êtes très-dissimulé au moins? — dit madame de Richeville à M. de Rochegune.

— Comment cela, madame la duchesse?

— Certainement ; vous me racontez comment vous avez été blessé, comment vous avez manqué de périr enseveli sous la neige, comment vous avez été sauvé... mais voilà tout... vous vous gardez bien de dire un mot de certain vieil hetman...

— De dire un mot de l'immense service que vous lui avez rendu... en lui sauvant l'honneur — dit madame de Semur.

— En lui ramenant ses deux fils — ajouta la princesse.

— En lui faisant promettre à lui et à ses deux fils d'épargner désormais les femmes, les enfants et les vieillards — dit madame de Semur — et de les rendre à la liberté au nom de...

— Voici le mystère, — dit madame de Richeville : ce méchant prince ne veut pas nous dire au nom de qui... vous avez adouci la férocité de ces barbares.

Tous ces reproches s'étaient succédé si rapidement, que M. de Rochegune n'avait pu répondre un mot ; au lieu d'affecter une modestie maladroite et embarrassée, il dit noblement et simplement :

— Tout cela est vrai ; mais, prince, permettez-moi de vous demander comment vous savez...

— Ne lui dites pas, qu'il ne nous ait appris ce nom mystérieux — s'écria madame de Richeville.

— Voyez comme il rougit!... — s'écria en riant madame de Semur.

M. de Rochegune avait en effet beaucoup rougi, il avoua franchement au lieu de s'en défendre.

— Oui, je rougis — dit-il en souriant — parce que je ne puis m'empêcher de rougir de reconnaissance en entendant ce nom qui m'a toujours porté bonheur, ce nom, symbole d'un souvenir qui m'a guidé, protégé, conseillé dans bien de graves circonstances de ma vie. Depuis que j'ai prononcé ce nom pour la première fois, il est devenu pour moi comme un talisman ; je professe pour lui l'idolâtrie la plus aveugle. Tenez, on m'a dit ce matin que j'avais fait un bon discours à la chambre des pairs : eh bien, c'est parce que je l'avais mentalement invoqué, j'en suis sûr !

— Mais — dit madame de Richeville — c'est justement à cause de toutes ces merveilles que nous brûlons de le savoir.

— Ce que vous venez de nous dire là nous rend plus impatientes encore — dit madame de Semur.

— Parlerez-vous enfin ! — s'écria madame de Richeville. — D'abord nous vous tourmenterons jusqu'à ce que vous nous ayez éclairci ce mystère. Le prince dit que nous connaissons la personne qui porte ce nom... que nous l'aimons... Voyons, dites-nous cela... C'est à en perdre la tête....

— Je serais désolé — reprit sérieusement M. de Rochegune — que vous puissiez croire, madame, que je crains de dire et de répéter ce ce nom. Le sentiment qui m'a dicté ce que j'ai fait est trop honorable pour que je ne m'en glorifie pas toujours, partout, et très-hautement, je vous jure... Mais je suis certain que le prince pense, comme moi, qu'en ce moment je ne puis satisfaire votre curiosité. S'il est d'un avis contraire... je me rends.

— J'aurais bien envie de vous prier de parler — dit le prince en souriant. — Je me vengerais ainsi de...

— Et de qui — s'écria madame de Semur voyant l'hésitation du prince.

— De vous, madame — ajouta-t-il gaiement — en vous faisant admirer bien davantage encore ce que vous ne louez qu'à regret. Mais je suis généreux, et je partage l'avis de Rochegune.

— Oh ! c'est affreux !... comme ils s'entendent ! — s'écria madame de Richeville. — Allons... nous attendrons votre loisir... Mais vous ne

serez pas quitte de notre curiosité, monsieur de Rochegune. Il faut que vous la contentiez d'une autre façon.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Eh bien, puisque vous êtes à mes ordres, vous allez me faire, de souvenir, le portrait du vieil hetman sur l'album d'Emma.

Emma, avant que M. de Rochegune n'eût répondu, se leva toute joyeuse, les joues vermeilles, et approcha une table sur laquelle était tout ce qu'il fallait pour dessiner à l'aquarelle.

— Et pour le punir de sa discrétion, il nous chantera sa chanson albanaise des Hirondelles — ajouta la princesse.

— Emma la lui accompagnera, et madame de Lancry sera ravie de l'entendre — dit la duchesse.

Emma, toute joyeuse, alla ouvrir le piano avec le même gracieux empressement.

— Allons, homme mystérieux — dit madame de Richeville — faites-nous vite connaître le visage de ce vieil hetman, que j'aime beaucoup sans le connaître.

— Et dites-nous votre chanson des Hirondelles, que j'aime beaucoup parce que je la connais — dit madame de Semur.

— Par où commencera-t-il, chère princesse? — dit madame de Richeville.

— Par la chanson, car on l'entend encore longtemps après qu'il l'a chantée, tant cette méthode simple et touchante laisse d'écho dans le cœur.

Emma se mit au piano.

M. de Rochegune commença.

C'était un air albanais qu'il avait noté lui-même et dont il avait traduit les paroles. Rien de plus naïf, de plus primitif que ce chant d'une mélancolie ravissante.

Je n'avais jamais entendu la voix de M. de Rochegune ; elle était à la fois sonore, douce et profondément vibrante.

Cette chanson me fit tant de plaisir, que je la lui redemandai ; sans se faire prier, il la recommença de la meilleure grâce du monde.

Emma l'accompagnait à merveille.

Cette première partie de sa tâche si bien accomplie, M. de Rochegune s'occupa de la seconde ; il se mit à la table de dessin, et en une

demi-heure il eut admirablement dessiné à la sépia le portrait de l'hetman des cosaques, dont les traits rudes et sauvages étaient rehaussés par un costume très-pittoresque.

J'étais moins étonnée des talents vraiment remarquables de M. de Rochegune, quoique j'ignorasse qu'il les possédât, que de la gracieuse facilité avec laquelle il s'était prêté à tous les désirs qu'on lui avait témoignés.

Je trouvais à la fois surprenant et charmant que ce soldat intrépide, que cet éloquent orateur, que cet homme d'une charité évangélique (car il continuait scrupuleusement à sa terre les traditions philanthropiques de son père), réunît des dons si agréables à des qualités si éminentes et si rares. Et puis il me semble qu'on sait toujours un gré infini aux hommes puissants par l'intelligence, forts par le courage, de se montrer simples, bons et prévenants.

Je n'étais pas seule d'ailleurs à ressentir ainsi, quoique M. de Rochegune, sans affectation, tâchât de s'amoindrir et de mettre les autres

M. DE ROCHEGUNE.

personnes en valeur ; il était facile de voir à mille nuances, à mille riens, qu'on lui tenait d'autant plus compte de sa supériorité, qu'il faisait tout au monde pour la faire oublier.

Je me souviendrai toujours de cette soirée si doucement occupée d'arts, de poésie, de voyages, et si tôt passée, grâce au charme d'une intime causerie où l'on avait pour prétention la bienveillance, pour rivalité le désir de plaire.

Pendant que madame de Richeville reconduisait la princesse d'Héricourt, M. de Rochegune me demanda si j'étais chez moi le matin, et si je pourrais lui faire la grâce de le recevoir.

— Si peu précieuse que soit cette grâce que vous me demandez — lui dis-je en souriant — j'ai bien envie d'y mettre à mon tour une condition ; je suis beaucoup plus curieuse ou plus opiniâtre que madame de Richeville, et j'aurai beaucoup de peine à attendre jusqu'à demain pour savoir ce nom mystérieux au nom duquel vous faites de si nobles choses.

— Et moi, madame, je ne pouvais le dire... même devant vos meilleurs amis... non à cause d'eux, ils m'eussent applaudi, je n'en doute pas... mais à cause de vous.

— De moi?... Et pourquoi?

— Pourquoi? — repartit M. de Rochegune. Et il ajouta d'un air du monde le plus naturel, et comme s'il eût dit une chose toute simple :

— Parce que ce nom est le vôtre, parce que ce nom était Mathilde.

CHAPITRE XXIV.

UN ANCIEN AMI.

Encore sous l'impression que m'avait causée la révélation de M. de Rochegune, je rentrai chez moi inquiète, contrariée, comme s'il m'eût fait brusquement un aveu d'amour.

Mon embarras n'était pas causé par les susceptibilités d'une fausse pruderie, mais par la crainte de voir mes relations futures avec M. de Rochegune perdre leur caractère loyal et fraternel. Au lieu de m'être agréables, elles me fussent alors devenues gênantes et pénibles par la froide réserve qu'elles m'eussent inspirée.

Cependant, après quelques réflexions, je me rassurai ; je me rappelai les paroles du vénérable prince d'Héricourt. Sachant qu'il s'agissait de moi, il avait tu mon nom pour ménager ma modestie ; mais il avait si ouvertement loué M. de Rochegune dans cette circonstance, celui-ci avait aussi parlé avec tant de franchise à cet égard, que mes scrupules s'apaisèrent.

D'ailleurs, je ne pouvais croire que M. de Rochegune eût voulu me traiter légèrement. Nos rapports avaient été souvent d'une nature extrêmement délicate, et jamais un tel soupçon ne m'était venu.

Il m'avait rendu de très-grands services : le premier, au commencement de mon mariage, en venant m'instruire des bruits odieux que M. Lugarto répandait et qu'il tâchait d'accréditer par sa présence

auprès de moi ; le second en aidant M. de Mortagne à m'arracher du piége où cet homme infâme m'avait fait tomber.

Dans ces occasions, jamais M. de Rochegune n'était sorti de la réserve la plus parfaite. Jamais il n'avait fait la moindre allusion à l'espoir qu'il avait eu d'obtenir ma main, et aux sentiments qu'il aurait pu éprouver pour moi.

Peu de temps après la nuit fatale de la maison isolée de M. de Lugarto, il était parti pour la Grèce ; de là il était allé en Russie. Pendant cette campagne meurtrière, il avait rendu une espèce de culte à mon nom, à mon souvenir, ignorant alors s'il me reverrait un jour. Pouvais-je me blesser de cette preuve à la fois généreuse et bizarre de son attachement ?

Je me rassurai donc d'autant plus facilement sur l'amour dont j'avais un instant soupçonné M. de Rochegune, que je croyais n'avoir pour lui aucun tendre penchant. J'admirais ses rares facultés, son noble caractère ; je lui avais récemment découvert de nouveaux agréments. J'étais sincèrement reconnaissante des services qu'il m'avait rendus ; mais je ressentais toujours l'immense différence qui existait entre mon affectueuse amitié pour lui et l'amour que j'avais autrefois éprouvé pour M. de Lancry.

Habituée que j'étais à analyser mes plus fugitives impressions, je me demandai s'il ne m'était pas pénible de songer qu'à vingt ans je devais renoncer à aimer... autant par solidité de principes que par impuissance de cœur. Je vis au contraire, dans ces froides impossibilités, la garantie de mon bonheur futur.

Depuis mon retour à Paris, je me trouvais parfaitement heureuse. La société restreinte et choisie dans laquelle je vivais me comblait de soins, de prévenances. J'avais à aimer madame de Richeville, Emma ; j'avais donc, si cela se peut dire, assez d'occupation de cœur pour ne pas regretter l'absence de sentiments plus vifs.

J'ai oublié de dire que, restant chez moi presque toutes les matinées, je recevais assez souvent les amis de madame de Richeville, qui étaient devenus les miens. Ainsi, dans mes habitudes, la visite de M. de Rochegune n'était nullement un accident.

Je l'attendis avec impatience.

Il vint, je crois, le surlendemain du jour où je l'avais revu pour la première fois. J'étais seule ; il me tendit la main et me dit tristement :

— Je n'ai pu avant-hier vous parler de notre malheureux ami, quoique nous fussions chez une des personnes qu'il aimait le plus au

monde. Mais vous avez senti comme moi que ce n'était pas le moment de nous entretenir de ce cruel événement... Ah! si vous saviez tout ce que j'ai perdu en lui!

Et une larme que M. de Rochegune ne chercha pas à cacher roula dans ses yeux.

— Je l'ai aussi bien regretté, et le regrette tous les jours encore... — lui dis-je avec une vive émotion — quand je songe qu'à ses derniers moments sa pensée a encore été pour moi... Ah! c'est une horrible mort, c'est une infernale vengeance!...

M. de Rochegune fronça les sourcils et me dit d'un air sombre :

— J'ai employé tous les moyens possibles pour savoir où était ce misérable Lugarto et pour découvrir les instruments de son lâche guet-apens; car je suis de l'avis de madame de Richeville au sujet de ce duel et de son effroyable issue. Personne ici n'a pu me renseigner; quelques personnes seulement m'ont dit que Lugarto était ou en Amérique ou au Brésil.

J'instruisis alors M. de Rochegune du singulier incident qui avait mis en ma possession une lettre de M. de Lancry écrite par une personne inconnue.

Ce fait le frappa, il me dit qu'il prendrait les mesures nécessaires pour tâcher de savoir si en effet M. Lugarto ne serait pas secrètement à Paris.

— Mais croyez-vous qu'il ose revenir ici? — lui dis-je.

— Je le crains, il est trop lâche pour se battre avec moi, et j'avoue que j'hésiterais à exécuter la terrible menace que lui a faite M. de Mortagne.

— Lui-même aurait reculé devant cette extrémité...

— Je ne sais, son caractère était si intraitable... mais ce qui augmentera l'audace de Lugarto, c'est que ses crimes ne sont pas prouvés; il peut se mettre sous la protection des lois et affronter le scandale d'un procès que l'on peut lui intenter au sujet de votre enlèvement.

— Jamais je n'y consentirais — m'écriai-je — il faudrait soulever trop de questions ignominieuses pour le nom que je porte! Ce triste passé est maintenant pour moi comme un rêve pénible. Tout ce qui en rappellerait la réalité me ferait horreur.

— Vous avez raison, laissez-nous le soin de veiller sur vous; oubliez, oubliez le passé! Oh! nous parviendrons à le chasser de votre souvenir, à force de soins, d'affection. Mortagne vous a léguée à madame de Richeville, à moi, à tous ceux enfin qui ont une âme généreuse. Nous tâche-

rons d'être pour vous ce qu'il était lui-même, et de vous prouver qu'il n'y a que de bons cœurs sur la terre... Pauvre femme! vous avez tant souffert, vous avez rencontré tant d'êtres infâmes ou dégradés, que vous ne demanderez pas mieux que de nous croire et de vous laisser aimer, n'est-ce pas?

Je ne saurais exprimer avec quelle cordialité simple et touchante M. de Rochegune prononça ces paroles.

— Que vous êtes bon! — lui dis-je — que de gratitude je vous ai déjà! N'avez-vous pas devancé le vœu de M. de Mortagne? souvenez-vous donc... il y a trois ans...

— Oh! ne parlons pas de ce que vous me devez — me dit-il — car je vous ai dû, moi, de bien douces... de bien tendres pensées.

Je ne pus réprimer un léger mouvement d'embarras.

M. de Rochegune me comprit, et me dit en souriant :

— Tenez, une comparaison vous rendra mon idée. Je serais désolé que vous prissiez ceci pour des *galanteries;* vous aimez beaucoup les tableaux, les belles statues, la belle musique, n'est ce pas?

— Sans doute.

— Vous comprenez qu'on passe des heures entières à contempler *la Transfiguration, le Panseroso* ou *la Vierge à l'enfant.*

— Certainement.

— Vous comprenez qu'on écoute avec bonheur, avec reconnaissance, Mozart, Gluck ou Beethowen; vous avouez enfin qu'on peut demander à l'admiration de ces chefs-d'œuvre de l'art les plus divines jouissances, les plus hautes inspirations?

— Mais quel rapport?

— Eh bien! ces divines jouissances, ces hautes inspirations, je les ai demandées à un adorable chef-d'œuvre de la nature, à un être idéal de bonté, de grâce, de noblesse, et je les ai obtenues. Les derniers vœux de mon père, ceux de M. de Mortagne, le pieux respect que m'inspirèrent vos chagrins ont encore augmenté le culte passionné que je vous ai voué. Vous êtes devenue pour moi comme un être intermédiaire entre ce qui est humain et ce qui est divin. Depuis que je vous connais, c'est à vous que j'ai toujours reporté mes meilleurs instincts, parce qu'ils me sont toujours venus de vous : en mêlant votre nom, votre pensée à de généreuses actions, ce n'était pas une flatterie que je vous adressais, c'était un de vos droits que j'acquittais.

— Vous aviez pourtant d'autres souvenirs que le mien à invoquer — lui dis-je pour changer le cours de cet entretien, qui commençait

à m'embarrasser — l'homme admirable qui vous a élevé dans de si nobles sentiments...

— Mon père...? il avait pressenti ce que vous seriez... il avait espéré nous unir un jour l'un à l'autre — me répondit gravement M. de Rochegune. — C'est penser à lui que de penser à vous... son souvenir auguste et sacré plane au-dessus de l'attachement que j'ai pour vous... Ainsi, rassurez-vous; ne me croyez surtout pas capable de vous dire des *galanteries*, de vouloir, comme on dit vulgairement, *vous faire la cour*... Vous faire la cour! On ne fait pas la cour à une femme comme vous... dès qu'on la connaît, on l'aime comme elle mérite d'être aimée. C'est ce que j'ai toujours fait.

— Monsieur de Rochegune...

— Cet aveu... ne peut vous offenser, ne doit même pas vous étonner...

— Cependant...

— Et bien plus, lorsque vous saurez ce que je veux être pour vous, ce que je voudrais que vous fussiez pour moi, vous me saurez gré de cet aveu.

— Vraiment, monsieur?... — lui dis-je, ne pouvant m'empêcher de sourire de sa vivacité.

— Et il se pourra même que vous en soyez heureuse.

— Heureuse?

— Et fière...

— Et fière? Voilà qui est charmant; je vous écoute.

— Rien de plus simple. Vous êtes une courageuse femme, aussi jalouse de votre honneur qu'un homme l'est du sien. Vous êtes incapable de commettre une faute autant par solidité de principes que parce que cette faute aurait l'air d'une lâche représaille, et de donner l'ombre d'une excuse à l'indigne conduite de votre mari. Est-ce vrai?

— Cela est vrai, je n'ai jamais pensé autrement.

— Vous le voyez, je fais une large part à l'élévation de vos sentiments. Je les comprends, car je les partage. Mais vous avez vingt ans à peine; devant vous, une vie isolée, sans famille, sans liens. A cette heure, l'amitié de madame de Richeville vous suffit encore, vous êtes dans un état de transition, vous prenez la cessation de la souffrance pour le bonheur. Cet état négatif ne durera pas; votre cœur s'éveillera, vous aimerez...

J'interrompis M. de Rochegune.

— Vous avez — lui dis-je — jusqu'ici parlé avec trop de raison et de vérité pour que je tombe d'accord avec vous sur ce dernier point.

Je n'aimerai plus... Une fatale... mais violente passion a tué l'amour dans mon cœur.

— Tué l'amour dans votre cœur ! — s'écria-t-il — mais vous n'avez jamais aimé...

— Je n'ai jamais aimé?...

— Jamais.

— Voyons, monsieur de Rochegune, parlons-nous sérieusement, ou bien nous livrons-nous aux folies paradoxales de madame de Semur?

— Je parle sérieusement, je vous le répète, vous n'avez jamais aimé.

— Mais, monsieur...

— Mais, madame... Dieu ne veut pas qu'il dépende du premier misérable venu d'allumer ou d'éteindre à jamais dans un cœur tel que le vôtre le plus divin de tous les sentiments, celui qui demande l'emploi des plus rares, des plus magnifiques facultés de l'âme?

Je regardai M. de Rochegune avec étonnement, et je repris :

— Comment... je n'ai pas aimé ! Mais qu'ai-je donc éprouvé, alors? Pourquoi cet anéantissement du cœur? pourquoi cette mort de toutes mes espérances?

— Vous avez pris l'épuisement de la douleur pour l'anéantissement du cœur !... Est-ce que le cœur s'anéantit? Est-ce qu'on renonce à toute espérance quand on n'a rien à regretter?...

— Rien à regretter, monsieur !

— Non, vous avez beaucoup à déplorer, mais heureusement vous n'avez rien à regretter ; aussi l'avenir vous reste-t-il tout entier avec ses horizons sans bornes...

— L'avenir...

— Sans doute l'avenir, pourquoi non? Qui vous le ferme? Dites-moi qu'une passion noble, grande, profonde, généreusement partagée, mais brusquement brisée par un événement surhumain, laisse dans l'âme des regrets éternels, et la ferme à toute espérance, je vous croirai. Oui, ces regrets seront éternels, parce que leur cause sera pure ; éternels, parce qu'au lieu de les étouffer on les entretiendra pieusement ; éternels, parce qu'on y trouvera l'amère volupté que donne la conscience d'une douleur inconsolable, parce que le bonheur qu'on a perdu est irréparable. Mais cette pieuse fidélité au culte du passé prouvera-t-elle que l'amour est éteint dans le cœur? Au contraire, elle prouvera qu'il n'y a jamais brûlé plus pur et plus ardent... Eh bien... avez-vous ressenti quelque chose de pareil? Non, sans doute ; après

avoir affreusement souffert, vous avez fui avec horreur les souvenirs de vos souffrances, vous avez remercié Dieu de vous avoir délivrée de votre bourreau, pauvre et malheureuse femme!

— Cela est vrai... Loin de me complaire dans ses souvenirs détestés... je les ai fuis... Mais si fatal, si honteux même, je vous l'accorde, qu'ait été mon amour, je n'en ai pas moins aimé... Je n'aurais pas, sans cela, épousé M. de Lancry.

— Eh! mon Dieu, il y a des surprises de cœur comme il y a des surprises de sens; les séduisants dehors de votre mari, ses hypocrites et douces paroles, votre empressement si naturel d'échapper à la tutelle de votre tante, votre confiance ingénue dans un homme que vous croyiez sincère et loyal, votre générosité native, le manque absolu de comparaison, tout vous a poussée à un mariage indigne de vous. Une fois mariée, une fois malheureuse, vous avez pris votre obéissance aveugle au pouvoir de votre mari, votre courageuse observance de vos devoirs pour le noble dévouement de l'amour, vous avez été vertueuse, résignée... vous vous êtes crue passionnée.

— Mais n'ai-je pas ressenti les tortures de la jalousie?

— Tout s'enchaîne ; partant d'une impression fausse, vous vous êtes trompée sur la jalousie comme sur l'amour.

— Je me suis trompée?

— L'ingratitude de votre mari vous a bien plus révoltée que son infidélité.

— Mais pourquoi n'aurais-je pas aimé M. de Lancry?

— Parce qu'il était indigne de vous.

— Comment, vous croyez qu'on n'aime véritablement que les personnes dignes de soi?

— Je crois que vous, Mathilde de Maran, vous ne pouvez aimer, véritablement aimer qu'une personne digne de vous...

— Mais voyez M. Sécherin, il est aussi bon que sa femme est perverse; elle l'a honteusement trompé, et il l'adore.

— Je ne parle pas de M. Sécherin, je ne généralise pas, je précise. Je vous dis que *vous*, vous ne pouvez véritablement aimer que quelqu'un digne de vous.

— Mais pourquoi *moi*, plus que toute autre, dois-je éprouver ainsi?

— Parce que l'amour doit être pour vous, comme pour les âmes d'élite, je vous le répète, un magnifique échange de généreux sentiments.

— Vos raisons sont spécieuses, et la vanité pourrait venir en aide à

la conviction — dis-je à M. de Rochegune ; — mais je ne suis pas persuadée.

— Vous le serez.

— Mais pourquoi voulez-vous me donner cette conviction : que mon cœur a été surpris, que je n'ai pas véritablement aimé et que je dois aimer quelqu'un digne de moi?

— Je veux vous donner cette conviction pour vous amener à être heureuse et fière de mon aveu, je vous l'ai dit...

— Expliquez-vous...

— En vous prouvant que vous n'avez jamais aimé, que vous ne pouvez aimer qu'un homme digne de vous, je vous amène nécessairement à avouer que vous aimerez un jour.

— Je n'avoue pas cela du tout... Qui vous dit d'abord que je trouverai cet homme digne de moi? et puis enfin, qui vous dit que je l'aimerai...?

— Tout me le dit. Ce sera une des exigences de votre position ; mais votre caractère, vos principes sont tels, que, lorsque vous aimerez, il faudra que non-seulement vous puissiez avouer hautement votre amour, mais vous en glorifier à la face du monde...

— Un tel amour est rare...

— Et les hommes dignes de l'éprouver plus rares encore. Aussi vous dis-je que lorsque vous aurez rencontré un de ces hommes, forcément vous l'aimerez, tout vous y poussera, le besoin de votre cœur, la fierté d'être aimée ainsi, les mystérieuses affinités qui rapprochent les âmes supérieures.

— Mais cet homme?

— Cet homme, si vous le voulez, ce sera moi...

— Vous?... Je vous dis cela, parce que je me crois digne de vous.

— De la part de tout autre, cette assurance serait le comble de la fatuité — dis-je gravement à M. de Rochegune en lui tendant la main ; — mais vous, je vous crois... vous aviez raison, je suis heureuse et fière de cet aveu.

— Je vous le disais bien — reprit-il avec une incroyable simplicité.

— J'imiterai votre franchise — dis-je à M. de Rochegune. — Il se peut que mon cœur s'éveille. Si jamais j'éprouvais pour vous un amour tel que celui que vous peignez, un amour dont vous et moi pussions nous enorgueillir ; alors... je vous le jure, je m'y abandonnerais avec bonheur, avec sécurité... Mais, hélas! l'amour le plus pur, le plus saint... est-il à l'abri des calomnies du monde?

— Je ne veux pas m'établir le champion du monde, mais le mal qu'il a fait a presque toujours pour cause la dissimulation ou la faiblesse de ceux qui se plaignent. La conscience est troublée, alors on manque de courage. Si vous éprouviez au contraire un sentiment dont vous pussiez être fière, que vous pussiez avouer à la face de tous, pourquoi le cacheriez-vous? Si vous le faisiez, ce serait une lâcheté, et vous mériteriez d'être calomniée. Vous n'avez rien à vous reprocher! Alors pourquoi recourir à la feinte, à ces réticences qui accompagnent toujours une conduite coupable? Pourquoi donc, après tout, la vertu n'aurait-elle pas son audace comme le vice a la sienne? Pourquoi une femme comme vous et un homme comme moi, je suppose, n'imposeraient-ils pas courageusement à la société leur amour loyal et pur, aussi bien que votre mari et Ursule lui imposent leur double adultère? Le monde aime la résolution, la hardiesse; eh bien! que les honnêtes gens soient aussi hardis, aussi résolus que les gens corrompus; à courage égal, le monde préférera les honnêtes gens : j'en suis sûr.

Je fus charmée de l'expression de noble arrogance qui animait les traits de M. de Rochegune.

— Vous avez raison — lui dis-je entraînée malgré moi par le courant de sa généreuse pensée — il serait beau de réduire la calomnie à l'impuissance en dépassant ouvertement le terme que ses malveillantes insinuations oseraient à peine indiquer.

Après avoir un moment réfléchi, je dis à M. de Rochegune :

— Je vais vous donner une preuve de franchise et de confiance en vous faisant une question étrange : il y a trois ans, pourquoi ne m'avez-vous pas parlé ainsi?

— Parce qu'il y a trois ans j'étais plus jeune, et pas assez sûr de moi pour oser vous parler ainsi. Mortagne savait mon amour; il me conseilla fortement de quitter la France, de voyager, d'utiliser ma vie en servant une noble cause, jusqu'à ce que j'eusse acquis assez d'empire sur moi-même pour *dégager l'or de ses scories*, disait-il, pour épurer tellement cet amour, que je pusse venir vous l'offrir sans rougir.

— Et si en arrivant vous m'eussiez trouvée consolée de l'abandon de mon mari et aimant dignement un cœur digne du mien...

— Les sentiments élevés et désintéressés sont à l'épreuve des durs mécomptes, si douloureux à l'amour-propre; dans une circonstance pareille, je vous aurais dit ce que je vous dis, offert ce que je vous offre, et cela devant la personne aimée... car, aimée par vous, elle eût été capable de me comprendre.

— Et si j'avais aimé un homme indigne de moi?

— Cela ne se pouvait pas; il est des impossibilités morales, comme des impossibilités physiques; je vous le répète, vous ne pouviez qu'aimer sans rougir.

— Mais si le contraire arrivait, homme opiniâtre?

Après m'avoir un instant regardée en silence, M. de Rochegune me dit avec une expression solennelle qui donnait une grande valeur à ces mots :

— Je douterais de moi-même.

. . . . . .

Tel fut le singulier et premier entretien que j'eus avec M. de Rochegune.

CHAPITRE XXV.

LES CONFIDENCES.

Je restai assez longtemps avant de ressentir, si cela se peut dire, le contre-coup de mon entretien avec M. de Rochegune.

Il y avait en lui tant de franchise et de loyauté, que je n'apportai pas dans nos relations la réserve que son aveu aurait peut-être dû m'imposer.

Je continuai de le voir presque chaque soir chez madame de Richeville, où il venait très-assidûment, ainsi que les autres amis de la duchesse, assez souvent aussi je le vis chez moi le matin.

J'avais une telle confiance en moi et en lui, que je me laissais aller sans crainte au charme de cette affection naissante. Je ne le cachais pas, j'étais fière et, je le crois, justement fière des preuves d'attachement que M. de Rochegune m'avait données et de la noble influence qu'à mon insu j'avais exercée sur sa vie.

Je jouissais de ses succès qui grandissaient chaque jour. Il parlait rarement à la chambre des pairs, mais son éloquence faisait vibrer toutes les âmes généreuses; l'influence de sa parole était d'autant plus puissante que son indépendance était absolue. Il n'appartenait à aucun parti, ou plutôt il appartenait à tous par ce qu'ils avaient de noble et d'élevé; partisan déclaré de ce qui était juste, humain, grand, vraiment national, il était impitoyable aux lâchetés, aux égoïsmes, aux hypocrisies : ne s'inféodant à personne, il s'était fait ainsi une position exceptionnelle, stérile pour les avantages personnels qu'il aurait pu en

tirer, admirablement féconde pour les augustes vérités qu'il répandait en France, en Europe.

Le retentissement de son nom et de son beau caractère alla si loin, qu'un souverain du Nord, après avoir résisté à toutes les instances de la diplomatie française au sujet d'une concession qu'on lui demandait, fit remettre à M. de Rochegune une lettre dans laquelle il l'informait que, quoiqu'il ne le connût pas personnellement, il se faisait un plaisir d'accorder à la considération de son nom et des services qu'il rendait à la cause de l'humanité... ce qu'il avait jusqu'alors refusé.

Il y avait, ce me semble, autant de touchante estime que de haute bienveillance dans cet hommage d'un prince qui, n'ayant eu aucune relation avec M. de Rochegune (absolument étranger à la question qui se traitait), et sachant son désintéressement des emplois publics, trouvait pourtant le moyen de lui faire une noble part dans les affaires du pays, en accordant à la seule influence de son caractère une concession des plus importantes.

Je n'oublierai jamais la joie de M. de Rochegune lorsqu'il vint me confier cette bonne nouvelle, ni la grâce touchante avec laquelle il voulut me persuader que, puisant toutes ses nobles inspirations dans ma pensée, c'était à moi qu'il devait rapporter cette faveur insigne dont il était si fier.

Quoique inespérée, cette grâce combla plus qu'elle n'étonna les amis de M. de Rochegune. Sa philanthropie éclairée, son talent d'orateur, les guerres qu'il avait faites, son instruction profonde, variée, en faisaient un personnage très-éminent.

Presque tous les étrangers distingués, soit par le savoir, soit par la naissance, tenaient beaucoup à être reçus chez madame de Richeville; et il était facile de voir que la société de la duchesse aimait à faire montre de M. de Rochegune, qui s'était concilié les plus hautes et les plus flatteuses sympathies.

Et pourtant, une fois dans l'intimité, personne mieux que lui n'avait l'art de faire oublier cette supériorité si éclatante et si reconnue, par une simplicité charmante, par une gaieté douce et communicative. Il avait non-seulement le rare talent de plaire, mais encore celui de donner envie de plaire.

Ses préférences pour moi et, pourquoi ne le dirais-je pas, mes préférences pour lui, car l'affection qui les dictait n'avait rien qui pût me faire rougir, semblaient si naturelles et étaient tellement avouées par nous dans la société de madame de Richeville, qu'on se serait pour ainsi

dire fait un scrupule de priver M. de Rochegune du plaisir de m'offrir son bras ou de se placer à côté de moi; cette bienveillante tolérance, de la part de personnes d'une rigidité connue, prouvait assez combien notre attachement était honorable.

J'avais une tendre amitié pour madame de Richeville; chaque jour elle me témoignait de nouvelles bontés. Je chérissais Emma comme j'aurais chéri une jeune sœur, jamais je n'avais été plus heureuse.

Je passais presque toutes mes soirées chez madame de Richeville, à l'exception de mes jours de Bouffons et de quelques autres jours où je restais seule à rêver.

Le matin, je faisais quelques promenades, des visites intimes, ou bien je me mettais au piano.

Je me trouvais si bien de cette nouvelle vie calme et intime, que je n'avais pas voulu consentir à aller quelquefois au bal.

Un fait, peut-être inouï dans les fastes de la société, vint montrer sous un nouveau jour le caractère déjà si excentrique de M. de Rochegune.

Pour comprendre ce qui va suivre, je dois dire, ce que j'avais d'ailleurs très-facilement oublié, que M. Gaston de Senneville, neveu de madame de Richeville, s'était occupé de moi, pensant nécessairement que l'évidence des soins de M. de Rochegune et l'évidence non moins grande avec laquelle je les accueillais constituaient une sorte d'amitié fraternelle qui lui laissait, à lui M. de Senneville, toutes les chances possibles de m'inspirer un sentiment plus tendre.

Il était fort jeune, il avait, je crois, vingt ans. Madame de Richeville le recevait avec bonté : c'était la nullité dans l'élégance et l'insignifiance dans la bonne grâce la plus parfaite; ayant d'ailleurs des manières excellentes, et suppléant à ce qui lui manquait du côté de l'esprit par un usage du monde si précoce, que ses façons exquisement formalistes faisaient un contraste presque ridicule avec sa jolie figure encore toute juvénile.

Après les enfants savants, les petites filles qui font les *madames*, je ne sais rien de plus fâcheux que les très-jeunes gens qui remplacent la gaieté, l'étourderie confiante de leur âge par un aplomb sérieux, par un dédain profond de tout ce qui est franchement joyeux et amusant. Certes, cette cérémonieuse exagération est encore préférable à l'insouciance ou à la familiarité presque grossière de beaucoup d'hommes de la société; aussi, moi et madame de Richeville, nous ne

plaisantions que très-intimement de la fatuité grave et compassée de son neveu.

Je l'avais accueilli avec d'autant plus de bienveillance que je ne lui supposais pas la moindre prétention. Il ne m'avait d'ailleurs rendu que de ces hommages que tout homme bien né doit rendre à une femme; mais, de nos jours, les gens de très-bonne compagnie sont si rares, et les hommes s'occupent si peu des femmes, que les moindres égards deviennent presque compromettants. Ainsi, ce qui passait pour du savoir-vivre dans le très-petit cercle de madame de Richeville, devait sans doute passer pour une cour très-assidue et très-déclarée dans une société moins restreinte et moins choisie.

Il fallut la scène que je raconte pour m'éclairer sur les intentions

qu'on prêtait à M. de Senneville ou qu'il avait manifestées lui-même, mais dont je n'avais jamais eu le moindre soupçon.

Madame de Richeville entra un matin chez moi et me dit en m'embrassant :

— Vous me voyez folle de joie. Vous êtes l'héroïne d'un fait inouï, incroyable ; on vous aime, on vous admire au delà de ce qu'on peut imaginer ; on veut vous dédommager de tout ce que vous avez souffert. Quand je vous disais que le monde avait du bon... il vous rend justice. Me voici décidément optimiste...

Madame de Richeville semblait si exaltée, que je lui dis en souriant :

— Mais expliquez-moi donc, dites-moi donc comment je suis devenue, sans m'en douter, l'héroïne de ce fait inouï, incroyable?

— Je vais vous dire cela et vous faire rougir... oh! mais rougir de toutes vos forces; car les louanges ne vous ont pas été épargnées ; mais ce qu'il y a de charmant, c'est que c'est une sottise de mon neveu Gaston de Senneville qui a inspiré à M. de Rochegune les plus éloquentes paroles... et... Mais je vais tout vous dire. Vous savez qu'hier soir, par hasard, j'ai fermé ma porte pour aller au jeudi de madame de Longpré. Je ne pouvais m'en dispenser : il y avait des siècles que je n'y étais allée. Notre bonne princesse et le prince se faisaient les mêmes reproches. J'étais convenue avant-hier avec eux d'aller les prendre ; hier nous arrivons tous trois chez madame de Longpré. Je n'estime pas le caractère de cette femme, avec tout son esprit elle manque de courage ; elle laisserait atrocement déchirer devant elle le plus dévoué de ce qu'elle appelle ses amis intimes, sans autres observations que des... *Ah! mon Dieu, que me dites-vous là? Je n'aurais jamais cru cela!... Mais est-ce bien vrai?... C'est sans doute exagéré*, etc. Le prince d'Héricourt va maintenant si peu dans le monde, que son arrivée chez madame de Longpré fut presque un événement. Vous ne sauriez croire, ma chère Mathilde, l'effet imposant que produisit sa présence, et comme elle changea presque subitement l'aspect de ce salon au moment où nous entrâmes. On y parlait si bruyamment, que c'est à peine si l'on entendit nous annoncer : lorsque le nom du prince retentit, il se fit tout à coup un profond silence, tous les hommes et même quelques jeunes femmes se levèrent.

— Je pense comme vous — dis-je à madame de Richeville ; — en songeant à ces hommages rendus à un homme aujourd'hui déchu de tant de splendeurs passées, mais qui porte à sa hauteur un des plus beaux noms de France, on se réconcilie avec le monde.

— N'est-ce pas? Mais attendez la fin, vous vous étonnerez bien davantage. Il est inutile de vous dire que madame de Longpré voit tout Paris; sa maison est curieuse, parce qu'on y rencontre les sommités (vraies ou contestées) de toutes les opinions et de toutes les sociétés. Après l'arrivée du prince et de sa femme, madame de Longpré, qui après tout fait à merveille les honneurs de chez elle, au lieu d'encourager selon son habitude une conversation maligne ou méchante, monta l'entretien sur un ton digne de ses nouveaux hôtes. Quelques moments après arriva M. de Rochegune. Son discours d'avant-hier à la chambre des pairs avait eu un grand retentissement; tous les yeux se tournèrent vers lui. Le prince lui tendit la main et l'accueillit comme toujours, avec cette affectueuse cordialité qui devient une précieuse distinction. D'autres personnes arrivèrent, parmi celle-ci mon cher neveu Gaston de Senneville, superlativement bien cravaté, un ravissant bouquet à sa boutonnière et se présentant, vous le savez, avec cette aisance compassée, cette grâce étudiée qui vous font rire...

— Et qui vous désespèrent.

— Certainement, je suis très-bonne parente, et il y a de quoi se désoler... Il y avait donc grand monde chez madame de Longpré. Il faut que je vous nombre les personnes qui se trouvaient là : vous saurez pourquoi. Il y avait entre autres madame de Ksernika et son sauvage de mari, ce qui m'a ravie : vous saurez encore pourquoi. Il y avait madame l'ambassadrice d'Autriche; ce qui m'a encore ravie dans un autre sens, parce que rien de ce qui est délicat et élevé ne peut lui échapper. Il y avait encore (il arrivait en même temps que nous) ce grand homme d'Etat, de qui M. de Talleyrand a si merveilleusement bien dit : *Il impose et repose.*

— Impossible de le mieux peindre — dis-je à madame de Richeville.

— Mais n'aimez-vous pas aussi beaucoup le portrait que le prince d'Héricourt faisait de lui l'autre jour :

« *Au contraire de presque tous les hommes, il sait se faire aimer par sa mâle fermeté, respecter par sa grâce exquise, séduire par les facultés les plus sérieuses et être populaire par l'illustration de sa naissance.* »

— Je trouve ce portrait aussi très-ressemblant — me dit madame de Richeville — quoique encore loin de l'original, car il est aussi difficile de rendre les nuances d'un noble caractère que d'une belle physionomie. Que vous dirai-je? on trouvait réunie chez madame de Longpré l'élite de Paris, et je fus ravie de voir ainsi le monde au grand complet être témoin de la scène que je vais vous raconter.

— Dites donc vite, car je meurs d'impatience.

Madame de Richeville continua :

— M. de Rochegune causait près de la cheminée avec madame de Longpré. On vint à parler du dernier concert du Conservatoire où nous étions ensemble, et l'on me demanda si vous étiez bonne musicienne; c'est à ce propos que la conversation s'engagea sur vous. — Certainement — répondis-je — et il est malheureux pour les amis de madame de Lancry qu'elle soit d'une insurmontable timidité; car elle les prive souvent du plaisir de l'entendre : elle a une excellente méthode et un goût parfait... La première fois que j'ai entendu madame de Lancry parler — dit M. de Rochegune — j'ai été certain qu'elle devait chanter à merveille; le timbre de sa voix est si musical, que le chant n'est pas chez elle un talent, mais une sorte de langage naturel. — Madame de Ksernika, qui ne vous pardonne pas sans doute, ma chère Mathilde, le mal qu'elle a voulu vous faire autrefois, sourit d'un air perfide et dit doucereusement à M. de Rochegune, voulant sans doute l'embarrasser : Vous êtes un des grands admirateurs de madame de Lancry, monsieur. — Oui, madame, mais je l'aime peut-être encore plus tendrement que je ne l'admire — dit M. de Rochegune d'une voix si ferme, d'un ton si franc, si respectueux, si passionné, que, malgré sa singularité, cet aveu public sembla la chose du monde la plus convenable.

— Je sais mieux que personne la loyauté de M. de Rochegune — dis-je à madame de Richeville en rougissant. — Que devant vous et vos amis il ait la franchise de son attachement pour moi, soit; mais devant des personnes dont la bienveillance ne m'est pas assurée...

— Vous êtes injuste, ma chère Mathilde ; la fin de ceci vous prouvera que notre ami a au contraire parfaitement agi. Madame Ksernika releva, bien entendu, le mot de *tendrement*, et dit à M. de Rochegune en minaudant et pour lui porter un coup dangereux : — Voici qui est au moins très-indiscret. Savez-vous que c'est une espèce de déclaration qui pourra bien revenir aux oreilles de madame de Lancry?— Eh!... croyez-vous, madame — dit M. de Rochegune — qu'il n'y a pas longtemps que j'ai déclaré à madame de Lancry que je l'aimais passionnément? Madame de Ksernika prit un air étonné, effaré, baissa les yeux, les releva, les baissa encore avec une expression de pudeur alarmée, et dit enfin : — Je suis désolée, monsieur, d'avoir, par une plaisanterie, provoqué une réponse dont les conséquences peuvent être aussi graves pour la réputation de madame de Lancry et... — M. de Roche-

gune ne la laissa pas achever, et lui dit de l'air du monde le plus naturel : — Et pourquoi donc, madame, la réputation de madame de Lancry souffrirait-elle de ce que j'ai dit? Ne doit-on pas s'enorgueillir de l'admiration et de l'amour qu'on éprouve pour elle? ne se fait-on pas gloire d'être sensible à tout ce qui est noble et grand? faut-il dissimuler son enthousiasme, parce que c'est une femme jeune et charmante qui a une âme noble et grande? — Non, sans doute, monsieur, reprit madame de Ksernika avec son sourire perfide. Seulement, cet enthousiasme pourrait faire supposer aux médisants que la personne qui l'inspire n'y est pas insensible... — Mais tout ce que je désire, c'est que les médisants soient des premiers convaincus que madame de Lancry n'est pas du tout insensible à l'enthousiasme qu'elle m'inspire — s'écria M. de Rochegune en jetant sur madame de Ksernika un regard de mépris sévère. — Les médisants!... Mais, si par hasard vous en connaissez, madame, faites-moi donc la grâce de leur dire que madame de Lancry sait le profond amour qu'elle m'inspire, qu'elle a pour moi un attachement sincère, que je la vois chaque jour, et qu'il n'y a pas de bonheur comparable à celui que je goûte dans cette intimité charmante. — M. de Rochegune, en établissant ainsi fièrement et hardiment une intimité que les insinuations de madame de Ksernika voulaient laisser dans un demi-jour perfide, renversait le méchant échafaudage de cette femme; tout interdite, elle voulut appeler à son aide mon neveu Gaston de Senneville, qui s'était, à ce qu'il paraît, déclaré votre adorateur, et avait laissé croire que vous ne repoussiez pas ses prétentions.

— Mais M. de Senneville ne m'a jamais dit un mot qui pût me le faire supposer — m'écriai-je... — et jamais moi-même...

— Mon Dieu, ma chère enfant, je le sais bien — me dit madame de Richeville en m'interrompant; — aussi vous allez voir comme mon neveu a été puni de son outrecuidance. Les loyales paroles de M. de Rochegune l'avaient déjà mis très-mal à son aise, comme bien vous pensez. Il devint pourpre. Madame de Ksernika lui dit en le regardant d'un air moqueur : — Eh bien! monsieur de Senneville, que pensez-vous des idées de M. de Rochegune sur la discrétion? — Mon malheureux neveu ne brille pas par l'improvisation. Il fallut pourtant parler, sous peine de passer pour un sot. Vous allez voir qu'il ne gagna pas beaucoup à rompre le silence. Il répondit donc d'un air sentencieux à la question de madame de Ksernika : — Je trouve, madame, que M. de Rochegune ne paraît pas faire cas du mystère en amour, et

je ne puis être de son avis; il y a tant de charme dans l'obscurité que... dans le demi-jour que l'on... Et puis ce fut tout; impossible à Gaston d'aller plus loin. Sa voix s'altéra, tous les regards s'attachèrent sur lui, il balbutia, toussa; M. de Rochegune en eut pitié et lui répondit d'abord avec une sorte d'affabilité presque paternelle, puis en s'animant peu à peu : — Je vous assure, mon cher monsieur de Semeville, que je sais tout le prix de l'ombre et du mystère... par exemple, pour une beauté douteuse, ou sur le retour, pour une lâche perfidie, pour un amour menteur ou coupable; mais voyez-vous, lorsqu'il s'agit d'une beauté aussi pure, aussi éclatante qu'un beau marbre antique éclairé des premiers rayons du soleil (c'est pour madame de Lancry que je dis cela) — ajouta-t-il par une parenthèse moqueuse en regardant fixement madame de Ksernika; — mais lorsqu'il s'agit d'un sentiment qui fait l'orgueil et le bonheur de ceux qui le partagent (c'est de mon amour dont je parle ainsi); pour mettre cette beauté, cet amour en lumière, je ne sais pas de jour assez radieux, d'azur assez limpide, de voix assez sonore, d'adoration assez retentissante... Alors en comparant les divines jouissances que l'on goûte ainsi, le cœur fier, le front haut, l'œil hardi, à de ténébreux plaisirs, honteux et craintifs, je me demande qui a jamais pu comparer l'aigle au hibou, le soldat à l'assassin, l'honneur à l'infamie, ce qui s'avoue à ce qui se cache, ce qui se dit à ce qui se tait; je vous demande enfin à vous-même, madame, si dans ce moment je ne dois pas être mille fois plus heureux de pouvoir prononcer tout haut le nom de la femme que j'aime, que d'être forcé de balbutier en rougissant ce nom chéri ou de le profaner par mon impudence. — Jamais, s'écria madame de Richeville avec exaltation, vous ne pourrez vous imaginer, ma chère Mathilde, l'admirable expression des traits de M. de Rochegune pendant qu'il parlait ainsi, le feu de son regard, la puissance, la fierté de son geste, l'accent ému, passionné de sa voix, son attitude à la fois si calme et si impérieuse! Que vous dirai-je? l'impression qu'il produisit fut électrique; tous ceux qui assistaient à cette scène, Gaston, madame de Ksernika elle-même, partagèrent le chevaleresque enthousiasme de M. de Rochegune durant un de ces moments si rares, si fugitifs, où toutes les âmes montées à un généreux unisson vibrent noblement à de fières et éloquentes paroles. Ce n'est pas tout : la première exaltation apaisée, le prince d'Héricourt, comme pour donner une consécration suprême aux paroles de M. de Rochegune, le prince d'Héricourt, dont la voix a tant d'autorité, vous le savez, en matière de

principes et d'honneur, s'écria en prenant dans ses mains la main de M. de Rochegune : — Bien, bien, mon ami, qu'une fois au moins il soit bien proclamé et prouvé à la face du monde qu'il est des amours si élevés, si honorables, que ceux qui les partagent peuvent prendre tous les gens de bien et de cœur pour confidents; soyez sûr que la société acceptera cet amour aussi loyalement qu'il est posé devant elle. Il vous appartenait, à vous et à une jeune femme dont je ne prononce le nom qu'avec le respectueux intérêt qu'elle mérite, de faire revivre de nos jours l'une de ces pures et saintes affections qui exaltent les belles âmes jusqu'à l'héroïsme. — Vous avez raison, mon ami — ajouta la vénérable princesse d'Héricourt. — Au moins une pauvre jeune femme qui a bien souffert saura que si le monde a été malheureusement impuissant à lui épargner d'affreux chagrins, il lui a tenu compte du courage, de la pieuse résignation qu'elle a montrée, et qu'il lui témoigne sa sympathie en respectant les consolations qu'elle cherche dans un sentiment dont les personnes les plus austères se glorifieraient. — Espérons aussi — dit le prince d'une voix imposante et sévère — que ce qui s'est dit ici aura un retentissement salutaire... que ces paroles parviendront jusqu'à ceux qui croient que la société n'a ni le pouvoir ni l'énergie de châtier les lâches excès que la justice humaine ne peut atteindre. Qu'une fois au moins, et puisse cet exemple être fécond! la voix publique flétrisse un homme indigne et le punisse en prononçant contre lui une sorte de divorce moral ; que cette voix dise à la noble et malheureuse femme de cet homme : — « A celui « qui vous a abreuvée de chagrins et d'outrages, à celui qui s'est séparé « de vous pour se déshonorer par une vie d'un cynisme révoltant, à « celui-là vous ne devez plus rien, madame, rien que de conserver son « nom sans tache, parce que ce nom est désormais le vôtre... Votre « cœur est blessé, pauvre femme; après avoir longtemps souffert et « pleuré en silence, vous trouvez de douces consolations dans un atta- « chement aussi dévoué que délicat. Ni Dieu ni les hommes ne peuvent « vous blâmer. » Ce sentiment est noble, pur et franc, le monde y applaudit, sa médisance l'épargne! Encore une fois, honneur et gloire à vous, mon ami — ajouta le prince en serrant avec une nouvelle émotion la main de M. de Rochegune dans les siennes. — Désormais, au moins, deux cœurs malheureux, et séparés par les lois humaines, pourront sans crainte chercher le bonheur dans un sentiment dont ils n'auront pas à rougir... Votre exemple aura été leur guide et leur

salut. Si on les calomniait, ils citeraient votre nom, et la calomnie se tairait...

— Mon Dieu! — dis-je à madame de Richeville en essuyant mes yeux, car j'étais profondément émue — mon Dieu! que je regrette qu'il s'agisse de moi, car je ne puis dire assez combien j'admire ce langage!

— Et encore, ma chère Mathilde, je vous le rends mal, je l'affaiblis, j'en suis sûre; et puis comment vous peindre la majesté de la physionomie du prince, le noble courroux qui fit rougir son front sous ses cheveux blancs, lorsqu'il qualifia l'indigne conduite de votre mari, et l'expression d'ineffable bonté avec laquelle il parla de vous! Encore une fois, chère enfant, il faut renoncer à vous rendre l'effet de cette scène; vous savez que le prince et la princesse personnifient l'honneur, la religion, la dignité, la naissance. Jugez donc encore une fois de l'imposante grandeur de cette scène, qui avait pour témoin l'élite de Paris! Maintenant, avez-vous le courage de blâmer M. de Rochegune de son indiscrétion?

— Non, sans doute — m'écriai-je en prenant la main de madame de Richeville — car je dois à son indiscrétion un des plus doux moments de ma vie.

— N'est-ce pas?

— Si ce n'était vous qui me racontiez cela, mon amie, j'aurais de la peine à croire ce que j'entends, tant cette scène me semble loin de nos habitudes, de nos mœurs, de notre temps.

— Mais aussi — s'écria madame de Richeville — croyez-vous que le prince, que la princesse, que M. de Rochegune soient beaucoup de notre temps!... Je ne parle pas de vous, chère enfant, vous me gronderiez; mais croyez-vous qu'il se rencontre souvent un homme d'une loyauté si reconnue, qu'il vous honore et vous place, pour ainsi dire, plus haut encore dans l'opinion publique par un aveu qui, dans la bouche de tout autre, eût à jamais compromis votre réputation? Comment, l'autorité de ce caractère chevaleresque est telle, la confiance qu'il inspire est si grande, que des personnes qui représentent ce que la société a de plus éminent, de plus vénéré, consacrent l'amour de cet homme pour une femme qui n'est pas la sienne, tant cet amour est sublime, tant cette femme est digne de cet amour!... Ah! Mathilde... Mathilde... — me dit madame de Richeville avec un accent de bonté et de remords qui me navra — jamais je n'ai mieux senti la distance qui

existe entre vous et moi... jamais je n'ai plus amèrement regretté les fautes que j'ai commises...

— Qu'osez-vous dire! — m'écriai-je — voulez-vous mêler quelque amertume à cet hommage que je mérite si peu?... Qu'ai-je donc fait, mon Dieu! pour être digne de ces louanges, de cet intérêt que je dois à votre constante et ingénieuse amitié? N'est-ce pas vous qui avez mis tout l'esprit de votre cœur à faire valoir ma seule qualité bien négative, hélas! la résignation? Mon Dieu! est-ce donc si difficile de souffrir? Ai-je seulement lutté? Ai-je seulement prouvé mon amour par quelque trait de dévouement? Non : je l'aurais fait sans doute, je le crois; mais enfin, l'occasion ne s'est pas présentée. Je n'ai pas montré un de ces caractères énergiques qui se sacrifient courageusement à de nobles infortunes, qui n'hésitent pas entre leur bonheur et celui d'êtres qui méritent l'intérêt et la sympathie des honnêtes gens. Non, non, encore une fois, non; j'ai aimé avec la lâche abnégation d'une esclave un homme indigne de moi, et par cela même mes souffrances ont manqué de grandeur. Ne me comparez donc pas à vous, qui avez su si vaillamment reconquérir mille fois plus que vous n'aviez perdu... Contre quelle séduction ai-je lutté? Cet amour même dont je suis fière, je l'avoue, que m'a-t-il coûté à inspirer?... Rien... Je n'ai eu qu'à me laisser aimer. Ce n'est pas ma fausse modestie qui me donne ces convictions, mais je vous jure, mon amie, que je suis encore à comprendre la passion que j'ai inspirée à M. de Rochegune. Certes, je sens en moi de généreux instincts; mais ce ne sont pas mes pressentiments que M. de Rochegune aime en moi. Enfin, mon amie, on vante la délicatesse, la pureté de cet amour; mais cette délicatesse, cette pureté ne me coûtent pas, je n'ai pas même à lutter contre des ressentiments plus vifs. Si je compare ce que j'éprouve auprès de M. de Rochegune à ce que je ressentais auprès de M. de Lancry avant mon mariage, et pendant les rares moments de bonheur que j'ai goûtés... quelle différence!... Au fond de toutes mes émotions d'alors, si heureuses qu'elles fussent, il y avait toujours de l'embarras, de l'inquiétude; auprès de M. de Rochegune, il n'y a rien de tel. Lorsqu'il est là, j'éprouve un bien-être, une sérénité indicibles; au lieu de précipiter ses pulsations, mon cœur semble battre plus également qu'à l'ordinaire; la présence, la conversation, les aveux mêmes de cet ami bien cher ne me troublent pas; j'éprouve ces épanouissements de l'âme qu'excitent toujours en moi l'admiration de ce qui est généreux et bon, la lecture d'un beau

livre, la contemplation d'un noble spectacle, ou le récit d'une action héroïque.

Madame de Richeville me regarda d'abord avec étonnement, puis elle secoua la tête en souriant avec tristesse.

— Tout ce que je désire est que ce calme dure, ma chère Mathilde. Je vous connais; lors même que vos principes ne seraient pas ce qu'ils sont, votre amour est maintenant placé si haut à la face de tous, que vous mourrez plutôt que de renoncer à cette gloire unique, ou de la profaner.

— S il faut tout vous dire — repris-je en rougissant — je suis quelquefois effrayée de ne pas me sentir plus d'exaltation, plus d'enthousiasme pour M. de Rochegune, quoique j'apprécie mieux que personne ses rares qualités. On dit que l'amour le plus vivace n'est pas celui qui se développe subitement comme ces plantes éphémères qui germent, croissent et meurent en un jour... mais celui qui jette peu à peu ses invisibles racines au plus profond du cœur, mais celui qui croît sourdement et que l'on ne soupçonne pas, parce que ses envahissements sont insensibles... Eh bien! oui, quelquefois je crains que mon calme attachement pour M. de Rochegune ne cache un sentiment plus vif dont je sentirai bientôt peut-être la naissante ardeur... Alors, mon amie... si je résiste à ces entraînements, si j'en triomphe... je serai digne de vos éloges, de ceux que le monde m'accorde; mais à présent... la vertu m'est trop facile pour que je puisse m'enorgueillir. . .

. . . . . .

CHAPITRE XXVI.

CORRESPONDANCE.

Quelques jours après la conversation que je viens de raconter, je reçus ces deux nouvelles lettres de M. de Lancry par la voie mystérieuse dont j'ai déjà parlé.

Ces lettres, adressées à la même personne inconnue, étaient encore accompagnées d'un bouquet de fleurs vénéneuses, symbole du souvenir de M. Lugarto.

M. DE LANCRY A ***.

Paris, mars 1834.

« Tout m'accable à la fois; c'est à devenir fou de rage et de honte. Voici maintenant que le monde s'imagine de moraliser et de me mettre au ban de certaines coteries prudes et revêches.

« Je me serais complétement moqué de ces vertueuses philippiques si elles n'avaient pas eu quelque réaction sur cette femme qui semble vouée pour mon malheur, et que je ne puis, néanmoins, m'empêcher d'aimer plus follement que jamais.

« Quand vous lirez ceci au fond de vos bruyères sauvages, vous vous demanderez, j'en suis sûr, si nous revenons au temps des Amadis et de Galaor.

« Je ne sais si vous avez autrefois rencontré dans le monde un mar-

quis de Rochegune, homme assez original, fort riche, aussi philanthrope que l'était son père, bizarrement romanesque, allant en chevalier errant guerroyer çà et là; brave d'ailleurs, ne manquant pas d'esprit, et parlant à la chambre des pairs, aujourd'hui contre ses amis, demain pour ses ennemis, si amis ou ennemis heurtent ses principes. Du reste, homme sans élégance, ne sachant ni jouir ni se faire honneur de sa fortune, car il a plus de trois cent mille livres de rentes et en dépense pour lui à peine soixante, dit-on. On prétend qu'il donne beaucoup en aumônes, mais dans le plus grand secret; c'est plus économique. Quant à sa figure, elle est assez caractérisée, mais dure et sans charme. Cependant les femmes sont si singulières, qu'en Italie, en Espagne, et même à Paris, il a eu assez d'aventures pour pouvoir prétendre à des succès moins sérieux que ceux qu'il ambitionne.

« Après un voyage de deux ou trois ans, il est revenu cet hiver à Paris. Ses traits se sont incroyablement bronzés sous le soleil d'Orient. Cet agrément, joint à d'épaisses moustaches brunes et à quelque chose de hautain, d'âpre et de cassant dans ses manières, lui donne la physionomie d'un bravo italien; mais, avec sa stupidité habituelle, le monde, admirant toujours ce qui est nouveau, s'est engoué de ce philanthrope-matamore, de ce soldat avocassier, de ce millionnaire avare, et à cette heure on ne jure que par lui.

« Si vous me demandez pourquoi je m'étends avec autant de complaisance sur ce portrait, c'est que M. de Rochegune est tout simplement l'*amant de ma femme*... Ne prenez pas ceci au moins pour du cynisme; en parlant de la sorte, je suis l'écho des gens les plus graves, les plus religieux, qui ont pris ce bel et touchant amour sous leur patronage. Oui, ils ont proclamé madame de Lancry libre de tous liens envers moi; l'unique condition qu'ils ont mise à ce divorce au petit pied est qu'elle garderait mon nom pur et sans tache. Sauf ces réserves, elle est donc parfaitement autorisée à goûter en paix et au grand jour toutes les chastes douceurs de l'amour platonique avec M. de Rochegune : vu que je suis un misérable, et que j'ai abandonné ma femme pour vivre avec ma maîtresse dans un cynisme révoltant.

« Savez-vous qui s'est ainsi porté *accusateur public* devant la société au nom de ma *compagne* outragée? C'est le vieux prince d'Héricourt, l'homme pur et honorable, le grand seigneur par excellence. Vous m'avouerez qu'il joue là un singulier rôle, d'autant plus singulier, que son réquisitoire moral est venu à propos d'une nouvelle excentricité de M. de Rochegune, qui un beau jour a trouvé charmant de déclarer

devant tout Paris qu'il aimait passionnément ma femme, et que celle-ci le lui rendait bien, en tout bien tout honneur, s'entend...

« Là-dessus le vieux prince et la princesse (une angélique dévote, notez bien cela) se sont mis à crier bravo, à féliciter M. de Rochegune de sa franchise. Enfin l'enthousiasme ou plutôt le ridicule engouement a été tel, qu'une femme de mes amies, qui m'a raconté cette scène, m'a avoué, tout en se moquant beaucoup d'elle-même, qu'un moment elle n'avait pu résister à l'exaltation générale.

« Vous le savez, tout est mode à Paris; aussi est-on pour l'instant affolé de ce qu'on appelle la loyauté chevaleresque de M. de Rochegune. Les femmes en perdent la tête, les hommes le jalousent ou le craignent. Madame de Lancry est citée comme un modèle admirable de vertueuse passion : et pour le quart d'heure, l'amour platonique et ses innocentes consolations font fureur.

« Avec tout ce platonisme-là, je suis quelquefois très-tenté de regarder M. de Rochegune comme le plus grand roué que je connaisse. Il n'y aurait rien de plus commode que cette nouvelle manière de conduire une liaison : on afficherait une femme le plus franchement, le plus vertueusement du monde, et, à l'abri de ce complaisant et chaste manteau, on rirait des niais et des bonnes âmes...

« Pourtant, non, non, je connais ma femme; ou elle est incroyablement changée, ou mon nom est toujours resté sans tache. De son côté, Rochegune est assez original pour trouver du piquant dans cet amour éthéré, dont l'immatérialité durera... ce qu'elle pourra.

« Encore une fois, de tout ceci je me moquerais fort si les paroles sévères et gourmées du vieux prince d'Héricourt n'avaient eu pour moi de dures conséquences. Je ne puis le nier, c'est une espèce d'oracle considéré et très-écouté; il a flétri ce qu'il a appelé l'indignité de ma conduite envers ma femme, disant que la société devait venger madame de Lancry en me témoignant une froideur significative. Malheureusement, ces paroles ont eu de l'écho : des rivaux qui m'enviaient, des sots dont j'avais blessé l'amour-propre, des jeunes femmes que j'avais trompées, les laides que j'avais dédaignées, ont accueilli ces beaux propos du prince, et je m'aperçois depuis quelques jours qu'on me reçoit dans le monde avec un silence morne, une politesse glaciale, mille fois plus blessante que l'impertinence, car je ne puis pas trouver le prétexte de me plaindre ou de me fâcher.

« Si le prince d'Héricourt n'était pas un vieillard, je serais remonté à la source de cette misérable ligue, et je l'aurais provoqué; mais il

n'y faut pas songer. Il me reste le Rochegune : vingt fois par jour, je suis tenté de me battre avec lui ; mais je crains le ridicule : on croirait peut-être que ma jalousie cause ce duel. Pourtant j'aimerais à tuer cet homme, car je l'exécre ; de tout temps il m'a été souverainement antipathique : il était l'ami de Mortagne, que je n'ai plus à détester. Avant mon mariage, je le trouvais déjà insupportable par ses affectations de charités obscures, de bienfaits mystérieux ; mais au moins il n'avait pas cette physionomie impérieuse, cette attitude insolente qu'il a maintenant.

« L'autre jour, je l'ai rencontré ; il était à cheval et moi aussi. Le sang m'a monté au visage ; j'espérais qu'il ne me saluerait pas, et peut-être aurais-je été assez fou pour lui chercher querelle. Malédiction ! il m'a salué ; mais son salut a été un de ces outrages sans nom, sans forme, qu'on ressent jusqu'au vif, et dont on ne peut se plaindre : il m'a semblé lire sur ses traits durs et impassibles, dans son regard sévère et perçant, qu'en moi il saluait l'homme dont madame de Lancry portait le nom, ou qu'il saluait peut-être le mari de sa maîtresse ; car, après tout, je suis bien sot de croire à la vertu de ma femme ! Mais encore non, non, malgré moi, je voudrais la croire coupable quelquefois ; il me semble que je respirerais plus à l'aise... que mes torts me seraient moins odieux. Mais je ne puis compter sur ses faiblesses : elle n'aura jamais l'énergie de commettre une faute, elle saura pleurer, gémir, mais se venger... jamais. Tantôt y réfléchissant, j'aime mieux croire à sa vertu : quoique je n'aie aucun amour pour elle, il me serait peut-être plus pénible que je ne le pense de la savoir coupable, ce serait une blessure de plus à mon amour-propre.

« Ce qui m'obsède, ce qui m'irrite au dernier point, c'est de voir que personne ne trouve ce Rochegune ridicule ; dans cette circonstance qui prête tant à la moquerie, vingt autres à sa place auraient été hués. Que devient donc la méchanceté du monde ? ou bien quel pouvoir a donc cet homme qui joue avec le feu, qui réussit là où tous les autres échoueraient ? comment fait-il pour se mettre très à la mode en affichant des principes qui réhabilitent, ne fût-ce que pour quinze jours, l'*amour platonique*, ce rêve caduc et niais des enfants, des pensionnaires ou des vieillards ?... Non, non, il est impossible qu'il joue ce jeu-là franchement...

« Et pourtant, si c'est une rouerie, ne trouvez-vous pas cet homme plus étonnant encore ? Prendre pour dupes, pour complaisants, pour défenseurs, des personnes comme le prince d'Héricourt et sa femme...

n'est-ce pas admirable? Tenez... c'est un problème que cet homme! mais, quel qu'il soit, je le hais! Oh! je le hais jusqu'au sang... surtout depuis quelque temps ; je ne sais pourquoi. C'est une haine sourde ; c'est comme un pressentiment que cet homme me fera du mal, qu'il me blessera dans ce que j'ai de plus cher...

« Après tout, pourquoi prendre tant de détours avec vous? je vous écris pour épancher ma bile, pour exhaler tous les bouillonnements de mon âme. Eh bien, depuis que, directement ou indirectement, cet homme a été cause du froid accueil qu'on me fait dans le monde, Ursule est devenue intraitable à mon égard. Je ne sais si elle se trouve humiliée des humiliations qu'on m'impose, je ne sais si son amour-propre en souffre pour elle ou pour moi ; mais elle a osé me dire que je méritais ce traitement par mon odieuse conduite envers ma femme, elle a osé me dire que la société faisait bien de me flétrir ainsi, et qu'elle devrait user plus souvent de cette sorte de vengeance, qui peut atteindre des vices ou des crimes qui échappent aux lois.

« — Mais — me suis-je écrié stupéfait de cette audace — n'êtes-vous pas attaquée comme moi, insultée comme moi?

« — Et m'entendez-vous me plaindre! — m'a-t-elle répondu. — « Le monde est juste; j'ai voulu, à quelque prix que ce fût (et à quel « prix, mon Dieu!) être une femme à la mode, briller à Paris, être « l'idole de ses fêtes... Tout cela, je l'ai été. L'on croit que c'est par « amour que je vous ai enlevé à votre femme, et l'on me trouve « odieuse; on a raison : si l'on savait que je ne vous ai jamais aimé, « on me trouverait bien plus odieuse, bien plus infâme encore ; et l'on « aurait toujours raison. »

« Je vous le demande, n'était-ce pas à la tuer de mes propres mains? Mais elle m'avait, depuis si longtemps, habitué à ses boutades, à ses caprices, que je n'aurais pas attaché beaucoup d'importance à ses duretés, si, depuis quelque temps, son humeur n'était devenue étrangement sombre, taciturne.

« Je n'ose dire, même à *vous*, les folies que j'ai faites pour la sortir de l'espèce de mélancolie morne où elle est plongée. Tout a été vain ; maintenant elle refuse de descendre chez mademoiselle de Maran. Celle-ci, qui a subi la fascination de cette femme, est aussi impuissante que moi à la distraire. Ursule l'accueille tantôt avec indifférence, tantôt avec dédain. Elle passe des journées entières seule à lire ou à rêver ; sa femme de chambre, qui est à moi, me dit que sa maîtresse doit être sous l'empire d'un profond chagrin, qu'elle ne la reconnaît

plus, qu'elle se promène quelquefois des heures entières dans sa chambre en marchant avec agitation; puis qu'elle tombe, accablée, en se cachant la tête dans ses mains.

« Je la trouve en effet changée : elle maigrit, elle perd ce coloris qui la rendait d'une fraîcheur idéale, elle perd ce léger embonpoint qui donnait tant de charmes à sa taille élancée ; ses yeux se creusent : depuis un mois je ne l'ai pas vue rire de ce rire moqueur et hardi, à la fois si redoutable et si séduisant chez elle.

« Par je ne sais quel caprice, elle veut souvent rester dans l'obscurité la plus complète ; alors elle refuse de recevoir personne. Lorsque j'ai vu ces symptômes de tristesse dont j'ignorais la cause, j'espérais que le chagrin détendrait peut-être ce caractère inflexible. Heureuse et gaie, j'avais prodigué l'or pour satisfaire ses moindres caprices ; mélancolique et chagrine, j'aurais voulu lui offrir pour consolation des trésors d'amour délicat et passionné : trésors que j'amassais depuis si longtemps dans mon cœur, et que j'avais à peine osé lui dévoiler, tant je craignais ses railleries!

« Je me disais : Enfin, voici le moment où je pourrai la dominer, peut-être, par l'ascendant du dévouement le plus tendre. Eh bien, non, non, elle m'échappe encore... A genoux, à genoux devant elle, baignant ses mains de larmes... car cette femme me fait pleurer comme un enfant, en vain m'écriai-je : « Par pitié, dites-moi ce qui vous « afflige ; dites-moi vos souffrances, que je les partage ; dites-moi que « je puis espérer de vous consoler un peu, et vous verrez quelles res- « sources inouïes vous trouverez dans mon cœur. Oh! non, vous ne « soupçonnez pas ce dont je suis capable pour chasser un tourment « de votre cœur. Vous vous êtes quelquefois étonnée des prodiges que « j'opérais pour combler vos désirs les plus insensés ; eh bien, cela « n'est rien, rien auprès des merveilles de tendresse que m'inspire- « raient votre confiance, l'espoir de vous épargner quelques souf- « frances!... »

« Oh! croyez-moi, ce que je disais là, pleurant aux pieds de cette femme, je le ressentais; j'éprouvais ce que jamais je n'avais ressenti jusqu'alors, une douleur profonde, un affreux brisement de cœur, seulement parce que je voyais Ursule abattue. J'ignorais la cause de ses chagrins ; mais elle souffrait, et je souffrais... c'étaient de continuels élancements de toute mon âme vers la sienne.

« Je vous le dis à vous, cette fois j'étais sincère ; mes prières partaient du fond de mon cœur, mes sanglots du fond de mes entrailles... Mes

larmes étaient âcres, brûlantes comme les vraies larmes du désespoir. Eh bien, cette femme restait muette, indifférente et sombre, comme si elle ne m'eût pas compris ou entendu.

« Mais elle est donc stupide ou folle, cette femme, de ne pas voir combien je l'aime ! Elle ne sait donc pas, la malheureuse ! ce que c'est que d'avoir au moins un cœur sur lequel on puisse à jamais compter ! Elle ne sait donc pas combien il est rare d'inspirer une passion telle que celle qu'elle m'inspire ! Elle ne sait donc pas que, si criminel que soit mon amour, c'est un crime que de le jeter au vent ! Elle ne pense donc pas à l'avenir ! Elle ne pense donc pas qu'un jour sa jeunesse, sa beauté ne seront plus qu'un souvenir, et qu'elle sera trop heureuse de trouver cette affection qu'elle dédaigne maintenant, cette affection qui doit être éternelle puisqu'elle a résisté à ses caprices, à ses mépris, à son ingratitude... Mais, tenez, ceci est affreux. Je deviens fou de rage contre moi et contre elle. Je ne puis continuer cette lettre... La colère et la douleur m'aveuglent. ». . . . . .

. . . . . .

Paris...

« Hier il m'avait été impossible de continuer cette lettre ; je la reprends, de nouveaux événements sont arrivés. J'espère éclaircir mes idées en vous écrivant, car ma tête est un tel chaos, qu'elles y bouillonnent sans ordre et sans suite.

« Rassemblons les faits et mes souvenirs. Hier, après avoir interrompu cette lettre, j'allai voir Ursule : on me dit qu'elle était souffrante, qu'elle ne recevait personne ; par trois fois je me suis présenté chez elle, impossible de franchir la porte de son appartement. J'y suis retourné ce matin. Quelle a été ma stupeur lorsque mademoiselle de Maran m'apprit tout émue (elle émue !) qu'Ursule venait de l'informer qu'elle désirait quitter l'hôtel de Maran, et vivre seule désormais ! Sans rien écouter davantage, je cours chez Ursule ; en vain sa femme de chambre veut m'empêcher d'entrer, je pénètre dans son salon presque de force : je la trouve rangeant quelques papiers dans son secrétaire.

« — Cela est-il vrai ? — m'écriai-je dans mon égarement, sans lui dire à quoi je faisais allusion.

« Elle me regarda d'un air sombre et distrait, et me répondit :

« — Que voulez-vous ?

« — Mademoiselle de Maran m'apprend que vous quittez cet hôtel.. Cela est impossible.

« Elle haussa les épaules, et me dit, continuant de mettre ses papiers en ordre :

« — Cela est possible, puisque cela est.

« — Cela ne sera pas ! — m'écriai-je hors de moi... — je vous le défends; cela ne sera pas !

« — Vous me le défendez ?... cela ne sera pas ?... Et de quel droit me parlez-vous ainsi, monsieur ? — reprit-elle en me regardant fièrement.

« — Légitimes ou non, j'ai des droits sur vous, et je les ferai valoir.

« — Et auprès de qui, monsieur, les ferez-vous valoir ?

« — Je vous dis que je ne veux pas que vous quittiez cette maison, ou sinon je vous accompagnerai partout où vous irez ! — m'écriai-je.

« — Je quitterai cette maison, monsieur, et vous ne m'accompagnerez pas.

« — Tenez, Ursule, ne me poussez pas à bout, ne m'exaspérez pas. Je vais vous dire en deux mots pourquoi vous et moi nous ne pouvons nous quitter désormais : je vous ai sacrifié ma femme, je suis presque déshonoré dans le monde. Vous voyez donc bien que nous ne pouvons pas nous quitter ; fatalement nous sommes désormais enchaînés l'un à l'autre. Quel que soit mon sort, vous le partagerez. Vous entendez bien, n'est-ce pas ? — lui dis-je en serrant les dents avec rage, car l'impassible sang-froid avec lequel elle m'écoutait me mettait hors de moi.

« Elle me répondit en me regardant jusqu'au fond de l'âme, et sans baisser ses yeux devant les miens :

« — Moi, je vais vous dire en deux mots pourquoi nous ne devons plus rien avoir de commun ensemble. Personne au monde n'a de droits sur moi : je quitterai cette maison quand je le voudrai; et si vous m'obsédez... quoiqu'il n'y ait rien de plus vulgaire que ce procédé, je m'adresserai à *qui de droit* pour être protégée contre vos poursuites.

« — Vous vous adresserez à l'autorité, à la police, sans doute — m'écriai-je avec un éclat de rire convulsif ; puis, comme dans mon étonnement je regardai machinalement autour de moi, je vis sur un sofa un domino de satin noir.

« Un éclair de jalousie me traversa l'esprit, je me souvins que la

veille était le jour de la mi-carême. Saisissant le domino, et le lui montrant :

« — Vous avez été cette nuit au bal de l'Opéra — m'écriai-je — malgré vos prétendues souffrances, malgré votre mélancolie prétendue ?

« — Je suis en effet allée au bal de l'Opéra cette nuit, malgré mes souffrances, malgré ma mélancolie prétendue — reprit-elle, — c'est ce qui vous prouve, j'espère, que mon désir de m'y rendre était bien violent.

« — Je vois tout, je devine tout — m'écriai-je — vous aimez quelqu'un, vous avez une intrigue, un amant ; mais, par l'enfer ! celui-là que vous voulez allez rejoindre si effrontément ne sortira pas vivant de mes mains... Et d'abord, je m'installe ici, je n'en bouge pas — m'écriai-je, m'asseyant sur un sofa.

« — A votre aise, monsieur — me dit-elle — et, sans paraître s'apercevoir de ma présence, elle continua ce qu'elle avait entrepris.

« Ce sang-froid, cette dureté, cette impudence m'exaspérèrent ; je lui arrachai des mains les papiers qu'elle tenait, et je les jetai au milieu du salon.

« Elle me regarda d'un air impassible, haussa les épaules, et fit un mouvement pour sortir. Je la saisis rudement par le bras.

« — Vous ne sortirez pas — m'écriai-je ; — vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez dit pourquoi vous êtes allée cette nuit au bal de l'Opéra sans m'en prévenir, souffrante comme vous l'êtes.... car vous êtes pâle et bien changée... Malheureuse femme ! — lui dis-je sans pouvoir vaincre encore mon attendrissement et mes larmes à la vue de son visage amaigri — quel impérieux motif a donc pu vous conduire à ce bal ?... Répondez...

« Sans me dire un mot, elle se dégagea doucement de mon étreinte ; j'étais devant la porte, lui barrant le passage : elle s'assit, appuya son coude sur le bras d'un fauteuil, posa son menton dans sa main, et resta ainsi immobile et muette. Je connaissais ce caractère intraitable : la douceur, la prière n'en obtenaient pas plus que les menaces et la violence ; je m'humiliai lâchement encore une fois. La résolution qu'elle venait de prendre était si brusque, elle brisait si affreusement mes espérances, que je voulus tenter les derniers efforts pour fléchir cette femme ; je lui dis tout ce que peuvent inspirer la passion la plus désordonnée, le dévouement le plus aveugle, le désespoir le plus vrai, le plus douloureusement vrai... prières, sanglots, emportements, tout fut vain, tout échoua devant ce cœur de marbre. Voulant à tout prix la faire sortir d'un silence qui m'exaspérait, j'allai jusqu'à l'injure, jusqu'aux reproches les plus ignobles : rien, rien... pas un mot.

« On eût dit une statue. Elle ne m'entendait même pas. Son esprit était ailleurs. Son regard vague, distrait, semblait suivre je ne sais quelle pensée dans l'espace : par deux fois un faible et triste sourire erra sur ses lèvres, et elle fit un léger mouvement de tête, comme si elle eût répondu à une réflexion intérieure.

« Désespéré, je descendis chez mademoiselle de Maran. Toujours égoïste, cette femme ne voyait dans la détermination d'Ursule que ce qui la touchait personnellement. Elle s'écria, dans un dépit furieux, qu'une fois Ursule partie, l'hôtel de Maran redeviendrait désert ; qu'elle s'était habituée à l'esprit d'Ursule, à son enjouement ; qu'elle ne pouvait maintenant supporter la pensée d'être séparée d'elle, tant d'iso-

lement l'épouvantait; elle me conjurait d'unir mes efforts aux siens pour retenir Ursule, comme si ce n'était pas mon seul, mon unique désir; enfin, malgré son avarice croissante, mademoiselle de Maran s'écria qu'elle ne regarderait à aucun sacrifice pour garder Ursule auprès d'elle; que si les 40,000 francs qu'elle me donnait ne suffisaient pas pour rendre sa maison agréable, elle me donnerait davantage, tout ce qui serait nécessaire, dût-elle entamer ses capitaux : il lui restait si peu d'années à vivre, qu'elle pouvait faire cette folie, disait-elle...

« J'entre dans ces détails pour vous montrer l'influence d'Ursule : elle pouvait vaincre l'avarice sordide de mademoiselle de Maran, qui jusqu'alors avait honteusement abusé de ma prodigalité et m'avait à grand'peine donné annuellement l'argent qu'elle m'avait promis pour tenir sa maison.

« Nous remontâmes auprès d'Ursule avec mademoiselle de Maran. Celle-ci la supplia, mit en œuvre tout son esprit, toutes ses flatteries pour la décider à ne pas la quitter; Ursule fut inflexible. Mademoiselle de Maran pleura (mademoiselle de Maran pleurer!), s'écria que le sort d'une pauvre vieille femme, seule et abandonnée aux soins de ses valets, était horrible; qu'elle avouait avoir été assez méchante pour s'être fait tant d'ennemis; qu'une fois Ursule partie, personne ne viendrait la voir; que la révolution de juillet avait dispersé les anciennes relations sur lesquelles elle aurait pu compter. Ursule fut inflexible.

« Alors mademoiselle de Maran, entrant dans un accès de rage furieuse, lui fit les plus sanglants reproches, lui parla de son ingratitude, de son inconduite. Ursule sourit, et ne dit pas un mot. Enfin nous lui demandâmes comment elle vivrait; elle nous répondit qu'il lui restait environ trente mille francs de sa dot, et que cela lui suffirait.

« Telle est la cruelle position où je me trouve; je connais assez le caractère d'Ursule pour être certain qu'à moins d'un prodige, elle ne changera rien à ses résolutions. Je l'ai quittée il y a deux heures sans avoir pu en arracher une parole; j'ai beau me torturer l'esprit pour deviner la cause de cette brusque détermination, je n'y parviens pas plus que je ne parviens à pénétrer la cause du chagrin, de l'accablement où je la vois depuis quelque temps.

« Chez elle, cela ne peut être le remords de sa faute. D'abord je l'avais soupçonnée d'éprouver une passion réelle et profonde; mais quoique je l'aie vue en coquetterie avec plusieurs hommes de sa société, quoique j'aie eu souvent des doutes sur sa fidélité, doutes qui ne sont

d'ailleurs jamais devenus des certitudes, rien dans ses relations mondaines avec les gens dont j'étais le plus jaloux n'avait eu le caractère de la passion : Ursule était avec eux comme avec moi, inégale, capricieuse, fantasque, hautaine; mais jamais je ne l'avais vue triste et rêveuse comme elle l'est depuis un mois...

« Mais... tenez... une idée... me vient à l'instant : oui... pourquoi non?... Ne riez pas de pitié... Pourquoi la tristesse croissante d'Ursule ne serait-elle pas causée par le regret de m'avoir fait dissiper plus de la moitié de ma fortune?

« Ce qui m'a toujours invinciblement soutenu dans mon amour malgré les caprices et les hauteurs d'Ursule, c'est cette conviction profonde, qu'elle ressentait pour moi un amour bien plus vif que celui qu'elle avouait, dissimulant ainsi, et par orgueil, et dans la crainte de me laisser pénétrer l'influence que j'avais sur elle; croyant me dominer plus sûrement par ces alternatives de tendresse, de froideur ou de dédain...

« En quittant si brusquement mademoiselle de Maran sans me dire la raison de ce départ, pourquoi Ursule ne voudrait-elle pas me prouver qu'elle m'aime pour moi-même en renonçant aux splendeurs dont je l'ai entourée jusqu'ici? Dites, pourquoi non? Vaincue enfin par tant de preuves de passion, cette femme n'est-elle pas assez bizarre pour dédaigner maintenant ce luxe qui l'avait d'abord séduite? Peut-être elle rêve une vie obscure et tranquille dans quelque coin éloigné de la France ou dans un pays étranger... Si cela était... si cela était... oh! j'en mourrais de joie. Elle a totalement bouleversé mes goûts, mes habitudes; maintenant je déteste autant le monde que je l'aimais. Mon seul vœu serait de couler mes jours près d'elle, au fond de quelque solitude ignorée; au moins là elle serait toute à moi, il n'y aurait pas une minute de sa vie qui ne m'appartînt.

« Ne prenez pas ceci pour de vaines paroles, pour des exagérations. Voilà plus de deux années que dure cette liaison, et j'aime Ursule plus ardemment, plus désespérément encore que le premier jour. Je me connais, je sais les ressources de son esprit si piquant, si original, si imprévu; sa beauté toujours provocante n'est-elle pas pour ainsi dire toujours nouvelle : posséder une telle femme, n'est-ce pas posséder tout un sérail!

« J'ai passé *ma lune de miel* seul avec ma femme; au bout de quinze jours tout a été dit : ç'a été une monotonie, une lourdeur de tendresse insupportable, aucun élan, aucun entrain... Au lieu qu'avec Ursule...

Oh! une telle vie... avec Ursule... ce serait, je vous le répète, à en devenir fou de joie...

« Tenez... tenez... je ne me trompe pas, non, tout m'est expliqué maintenant. Après avoir si longtemps dissimulé, Ursule ne le peut plus; son amour pour moi, trop longtemps comprimé, va éclater enfin. Est-il, après tout, possible, probable, naturel, qu'une femme, si corrompue, si insensible qu'elle soit, ne se laisse pas à la fin toucher par tant d'amour!

« L'orgueil ne m'aveugle pas, je vous fais assez d'humiliants aveux pour que je puisse, d'un autre côté, me relever un peu : je suis jeune, j'ai eu assez de succès, je ne manque ni de monde ni d'esprit; j'ai été aimé, passionnément aimé de femmes qui, aux yeux du monde, valaient bien Ursule, à commencer par ma femme et par son amie intime madame de Richeville. Pourquoi donc Ursule ne partagerait-elle pas ma passion? Elle a beau dire que, par cela même que je suis très-épris d'elle, elle ne ressent rien pour moi... ce sont des paradoxes dont elle berce son dépit; elle se sent maîtrisée par son amour, et elle ne veut pas en convenir.

« Mais ce domino... Peut-être est-elle jalouse de moi!... Oui... maintenant je me souviens de lui avoir dit, il y a quelques jours, que j irais à ce bal de la mi-carême. Tout ce qui s'est passé hier m'a empêché d'y aller. Ursule ignorait ces changements dans mes projets; elle aura voulu m'épier. Ces allures sournoises sont quelquefois assez dans son caractère.

« Combien je me réjouis de vous avoir écrit! Je me sens mieux et plus calme en terminant cette lettre qu'en la commençant. Je renais à l'espérance. Oui, plus j'y réfléchis, plus le silence obstiné qu'Ursule a gardé sur ses projets et sur la cause de sa tristesse me paraît d'un bon augure; elle aura craint peut-être de se laisser pénétrer en me répondant. Sa distraction affectée l'a servie à souhait.

« Après deux années d'une liaison souvent troublée par la jalousie et la froideur, je l'avoue, mais enfin suivie, on n'abandonne pas ainsi un homme sans lui donner une raison, n'est-ce pas? Après les immenses sacrifices que j'ai faits pour elle, ce serait ignoble, barbare, insensé...

« Enfin, qui la forçait à revenir à Paris? Son mari était assez amoureux pour la reprendre, après la scène de Maran... J'avais bien songé à un retour à ce mari... cette femme est si bizarre... Mais non, non... cela est impossible... Sans trop d'orgueil, je puis bien m'estimer fort au-dessus de M. Sécherin.

« Maintenant, je me souviens de certaines remarques qui ne m'avaient pas d'abord autant frappé : lorsque je me suis oublié envers elle jusqu'à l'outrage, je n'ai lu dans ses yeux ni colère ni haine. C'était une complète indifférence. Or, Ursule est trop violente, trop fière, pour n'avoir pas ressenti vivement cette insulte. Une puissante raison l'a obligée de dissimuler ; or, quelle peut être cette raison, sinon l'intérêt que je lui inspirais? mon emportement même n'était-il pas une preuve de mon amour?...

« Tenez, encore une fois, je ne puis vous dire combien je me félicite de vous avoir écrit et de vous écrire ; en pensant ainsi tout haut et avec confiance, de raisonnement en raisonnement, de conséquence en conséquence, je suis parti d'une impression horriblement triste pour arriver à un espoir presque réalisé.

« Je ferme cette lettre en hâte ; répondez-moi courrier par courrier, maudit paresseux, car mes trois premières lettres sont encore sans réponse. Je ne vous en veux pas trop pourtant, car vous jugerez mieux de la position par l'ensemble des faits. Votre longue expérience du monde, votre froid désabusement, votre impartialité dans tout ceci, et surtout votre esprit net et ferme, vous permettront de tout apprécier clairement, de me donner des avis sérieux, et surtout de me dire si vous pensez que je vois juste. Tout est là. Mon avenir dépend de cette dernière détermination d'Ursule. Elle m'a d'abord horriblement épouvanté ; maintenant, au contraire, je la vois sous un jour si beau, qu'il fait rayonner à mes yeux mille adorables espérances.

« Vous allez me trouver bien lâche ; mais, je vous en conjure, ne dissipez pas ces espérances sans me donner pour cela d'excellentes raisons, car vous me trouverez bien opiniâtre dans ce dernier espoir et. . . . . .

. . . . . .

« Quatre heures.

« Malédiction sur moi... et sur elle... Oh! sur elle! Je reçois à l'instant une lettre de mademoiselle de Maran. Ursule vient de quitter l'hôtel ; on ne sait pas où elle est allée... elle a prévenu mademoiselle de Maran, par un billet, qu'elle ne la reverrait jamais... C'est horrible! Que faire? que faire?... Oh! mes pressentiments... Oh! mes folles et stupides espérances... Maintenant je vois tout... mais je serai

vengé. Répondez-moi. . répondez-moi... Ah! je suis bien malheureux... Rage et enfer... je serai vengé!

« G. DE LANCRY. »

CHAPITRE XXVII.

LE BAL MASQUÉ.

La lettre dans laquelle M. de Lancry apprenait à l'un de ses amis inconnus la brusque disparition d'Ursule complétait par plusieurs traits frappants l'histoire de l'amour fatal de ma cousine et de mon mari.

Je terminais cette lecture lorsque M. de Rochegune entra chez moi. Je ne l'avais pas vu la veille ; ayant passé ma journée à accomplir un pieux pèlerinage avec Blondeau, j'étais restée seule le soir sous une influence mélancolique.

— Eh bien — me dit-il en me tendant la main — comment vous trouvez-vous? hier avez-vous été courageuse !

— Courageuse?... oui, car je n'ai pas craint de me laisser aller à tous les regrets que devait m'inspirer la pensée de l'excellent ami que nous avons perdu... Pourtant, faut-il vous l'avouer? au milieu de mon chagrin, il m'est venu une idée presque pénible, parce qu'elle ressemblait à de l'ingratitude...

— Comment cela?

— C'est que j'aurais peut-être pleuré davantage encore M. de Mortagne, si je ne vous avais pas connu.

— Je pourrais m'adresser le même reproche, Mathilde; mais je me rassure : aimer ce qu'aimait notre ami, protéger ce qu'il protégeait, ce n'est pas oublier, c'est être fidèle à son souvenir; seulement quelquefois je me dis tristement : Qu'il eût été heureux et fier de notre bonheur !

— En lui... quel défenseur nous aurions eu, mon ami!

— En avons-nous donc besoin? notre amour n'est-il pas accepté par le monde, qui croit si peu aux sentiments purs et désintéressés?... Notre amour... si vous saviez le charme de ces mots... car vous m'aimez... Mathilde... vous m'aimez...

— Oui... oh! oui, je vous aime... Et je suis quelquefois à me demander par quelle transformation insensible cet amour a succédé à l'amitié profonde... presque respectueuse, que j'avais pour vous.

— Ecoutez, Mathilde... voulez-vous me rendre très-heureux?

— Parlez... parlez...

— Eh bien, interrogez tout haut votre cœur ; que je sache ce que vous éprouvez pour moi, aujourd'hui, à cette heure : bonnes ou mauvaises impressions, dites-moi tout avec la franchise la plus absolue : je vous ferai la même confidence.

— Je trouve cette idée charmante : j'aimerais beaucoup à constater ainsi, de temps à autre, la richesse de notre amour

— Ce serait constater chaque fois l'augmentation de nos trésors, vrai plaisir de millionnaire.

— Et puis, j'y songe, mon ami, un jour peut-être cette espèce de confession de cœur pourrait nous éclairer sur les dangers que, par faiblesse ou fausse honte, nous voudrions peut-être ignorer... Et, vous le savez, nous devons être pour nous-mêmes d'une implacable sévérité, en songeant à la noble garantie qui protége notre amour.

— Oui, des cœurs moins braves que les nôtres regretteraient presque la hauteur suprême où nous sommes ainsi placés, Mathilde. Mais il en est de certaines positions comme des royautés menacées... on ne peut les abdiquer sans ignominie : plus nous aurons à lutter, plus notre lutte sera honorable.

— Dites donc aussi plus notre bonheur sera grand. Tenez, le prince d'Héricourt racontait l'autre jour un trait qui m'a frappée. Je vous dirai tout à l'heure le rapprochement que j'en veux tirer. Chargé d'une mission d'autant plus difficile qu'il avait à défendre la meilleure des causes, il devait traiter avec des diplomates d'une habileté consommée ; au lieu de ruser, il suivit simplement l'impulsion de son noble caractère, et fut d'une franchise véritablement si étourdissante, que ses adversaires furent complétement déroutés, et que sa mission eut les plus heureux résultats : aussi me disait-il que dans la vie une ligne irréprochable était non-seulement la plus honnête, mais la plus sûre, la plus avantageuse, et l'on pourrait même dire la plus habile, s'il était possible de faire le bien par calcul.

— C'est ce qu'il appelle la *finesse* des gens d'honneur — me dit M. de Rochegune en souriant. — Je suis de son avis. Mais voyons l'application de cette généreuse théorie.

— Un moment encore... Il faut d'abord que je vous prévienne qu'aujourd'hui j'ai disposé de vous.

— Vraiment? Quelle douce surprise...

— Il est trois heures; j'ai quelques emplettes à faire, il s'agit de bronzes anciens sur lesquels je voudrais avoir votre goût. Il fait un très-beau temps, nous sortirons à pied; vous me donnerez le bras.

— C'est charmant; et...

— Attendez, ce n'est pas tout encore... Ce soir je vous retrouverai chez madame de Richeville, où vous dînez comme moi; nous irons ensuite au concert avec elle, Emma, madame de Semur, la duchesse de Granval et son mari : puis nous reviendrons prendre le thé chez moi; car j'inaugure cette petite maison, et vous savez seul ce grand secret...

— Tenez, Mathilde, je vous avoue, à ma honte, que maintenant je suis presque indifférent à l'application de la théorie du bon prince.

— Il faut pourtant m'entendre encore. J'ai la plus grande envie de voir les tableaux de l'ancien musée; vous parlez peinture comme un poète. Ce n'est pas une épigramme, c'est une louange, et je me fais une fête de faire cette excursion avec vous.

— Et moi donc! j'ai toujours pensé qu'il fallait être amoureux et aimé pour sentir toutes les beautés des chefs-d'œuvre de l'art; on les voit alors à travers je ne sais quel reflet d'or et de lumière qui les fait divinement resplendir... Mais il nous faudra plusieurs jours pour tout admirer.

J'espère bien, mon ami; car nous serons très-paresseux. Nous voyez-vous, mon bras appuyé sur le vôtre, long-temps arrêtés dans notre admiration devant un Raphaël ou un Titien? Quel texte inépuisable de longues et douces causeries!

— Votre esprit est si impressionnable, vous avez si éminemment le sentiment du beau!...

— Et vous, mon ami, je ne sais par quel charme vous trouvez toujours le secret de ramener tout à notre amour; je suis sûre que dans nos bonnes promenades au Musée, vous saurez me prouver que Titien, Véronèse ou Raphaël n'ont produit tant d'œuvres de génie que pour offrir des allusions à notre tendresse... Égoïste que vous êtes.

— Certes, le génie donne à tous et à chacun ; il répond à toutes les pensées, comme Dieu répond à toutes les prières...

— Oh ! vous ne serez pas embarrassé pour vous justifier ; d'ailleurs je crois que je vous aiderai moi-même... Maintenant, voici l'application de la théorie du prince d'Héricourt. Croyez-vous que nous pourrions réaliser tant de charmants projets, vivre sans gêne et sans scrupule dans cette facile et adorable intimité de tous les jours, de tous les instants, si notre amour n'était pas tel qu'il est? Ah ! mon ami — lui dis-je ne pouvant retenir une larme de bonheur — il faut être femme pour sentir de quelle tendre, de quelle ineffable reconnaissance nous sommes pénétrées pour celui dont la délicatesse sait nous épargner la honte et les remords de l'amour !

— Et il faut être aimé par vous, Mathilde, pour comprendre qu'il est de célestes ravissements où l'âme semble s'exhaler dans une adoration passionnée ; qu'il est enfin des jouissances à la fois si pures et si vives, qu'elles fondent nos instincts terrestres dans l'extase ineffable où elles nous enlèvent... Oh ! Mathilde... maintenant je crois... aux délices de l'union des âmes.

— Et puis ce qui me ravit encore dans notre amour — dis-je à M. de Rochegune — c'est qu'il ne peut être soumis aux phases, aux variations d'un amour ordinaire ; dans la sphère élevée où il plane, il échappera toujours aux dangers de la satiété, de l'inconstance. Pourquoi ne durerait-il pas éternellement?

— Éternellement? oui, Mathilde, éternellement, car vous avez dit vrai, il est dégagé de tout ce qui lui est ordinairement fatal ou mortel ! Vous avez dit vrai, la précieuse liberté dont nous jouissons est une magnifique récompense. Si vous saviez combien la vie ainsi passée près de vous me paraît belle, heureuse... si vous saviez tous les plans que je forme.

— Et moi donc, mon ami, vous n'avez pas d'idée de mes projets ; quelquefois j'en suis confuse, tant ils enchaînent votre avenir.

— Cela vous regarde, Mathilde ; cet avenir est à vous, je ne m'en mêle plus, et votre confusion....

— Ma confusion, c'est l'embarras des richesses ; j'ai mille desseins, et je ne m'arrête à aucun. Vous ne savez pas tous les romans dont vous êtes le héros... Pourtant je me suis arrêtée pour cette année à un voyage d'Italie ; nous le ferons avec madame de Richeville. Le prince et la princesse d'Héricourt, en revenant de Goritz, nous rejoindront à Florence.

M. de Rochegune me regarda d'un air très-surpris, puis il ajouta en souriant : — Au fait, pourquoi m'étonner? Je ne désirais pas autre chose au monde; vous m'avez deviné, il n'y a rien que de très-naturel à cela.

— De très-naturel?

— Oui. Dussiez-vous vous moquer de ma métaphysique, je prétends que d'un sentiment pareil doivent naître des projets pareils; plus ce sentiment sera exalté, plus il sera concentré dans l'imagination, plus ces mystérieuses sympathies de volonté seront fréquentes et *normales*. Pardonnez-moi cet horrible mot.

— Je vous le pardonne en faveur de votre système; quoique très-fou, il me plaît beaucoup... Ainsi donc, mon voyage d'Italie...

— M'enchante; songez donc... parcourir avec vous cette terre promise des arts.

— Peut-être même nous établirions-nous quelque temps dans ce pays... Un hiver à Naples ou à Rome... qu'en diriez-vous? Madame de Richeville serait ravie d'un pareil séjour.

— Je ne dis rien, Mathilde, je ne veux rien, je ne pense rien; vous avez ma vie, disposez-en...

— Eh bien, ainsi, nous passons l'hiver à Naples; puis nous revenons de l'Italie par l'Allemagne, afin de voir les bords du Rhin dans toute leur parure printanière. Peut-être même nous arrêterions-nous quelque temps dans un des vieux châteaux qui dominent ce beau fleuve.

— Encore un de vos désirs, Mathilde, qui aurait droit de me surprendre, tant il m'est sympathique; la même idée m'était venue : à mon retour de Rome, j'avais loué le château d'Arnesberg; il est situé dans une position ravissante, j'y ai passé trois mois... Vous le reconnaîtrez, j'en suis sûr, vous l'avez si longtemps habité avec moi... Mais voyez donc quel adorable avenir, Mathilde... quel bonheur de vivre avec vous dans cette intimité de voyage plus étroite encore, d'échanger chaque jour nos impressions, nos joies, nos rêveries, nos tristesses!

— Nos tristesses?

— Oui, car enfin le vœu de mon père aurait pu se réaliser.

— Soyez raisonnable, mon ami, ne devons-nous pas remercier Dieu du bonheur inespéré qu'il nous accorde?

— Oh! Mathilde, il n'y a pas d'amertume dans ce regret, c'est un regret plein de mélancolie : figurez-vous un homme souverainement heureux sur la terre... mais rêvant le bonheur des cieux.

VUE DES BORDS DU RHIN

— Mais voyez un peu comme nous voilà loin de *notre examen de cœur*, je ne vous en tiens pas quitte.

— Voyons, Mathilde, que ressentez-vous pour moi à cette heure? Je vous écoute avec l'orgueilleux recueillement d'un poëte qui entend lire son œuvre... car enfin votre amour est mon ouvrage.

Après quelques moments de réflexion, pendant lesquels je m'interrogeais sincèrement, je répondis à M. de Rochegune : — Il y a une différence très-grande entre ce que je ressentais pour vous il y a quelque temps, et ce que je ressens maintenant... Je ne pourrais guère vous expliquer cela que par une comparaison. Nous parlions tout à l'heure de voyages, d'un château romantique situé sur les bords du Rhin ; eh bien... moi, touriste... qu'un site à la fois majestueux, pittoresque et charmant me frappe d'admiration, ma pensée s'y repose avec bonheur, je me dis qu'il serait doux de passer sa vie au milieu de cette solitude animée par la vue des grands spectacles de la nature : tout me séduit, les lignes sévères des montagnes, la fraîcheur des riantes prairies, la profondeur mystérieuse des ombrages, la pureté des eaux, l'aspect chevaleresque des hautes tourelles ; j'admire... et cette contemplation n'est pas sans amertume, parce qu'il s'y joint une secrète envie... Mais que, par un heureux caprice de la destinée, toutes ces magnificences naturelles m'appartiennent... mais que j'aie la certitude de vivre à jamais dans cet Éden, alors mon admiration devient exclusive, alors ces beautés deviennent miennes, alors je m'en glorifie, je m'en pare, alors c'est MON château.

— Bonne et tendre Mathilde... puisse au moins la sûreté, la sécurité de cette possession... vous dédommager de toutes les magnificences qui manquent pour être digne de vous!

— Oh ! ma sécurité est entière... mon ami... Ce n'est pas confiance déplacée ; je ne serai jamais jalouse de vous, parce que vous ne pourrez jamais éprouver pour aucune femme le sentiment que vous éprouvez pour moi.

— Ni celui-là, ni aucun autre, je vous le jure.

— Mon ami, parlons de ce qui est probable et possible. Il est de ces vœux éternels qu'on ne peut exiger que d'une femme, et qu'une femme seule peut être certaine d'accomplir.

— Écoutez-moi, Mathilde, je ne veux rien exagérer. Non-seulement je vous parle avec sincérité, mais j'ai justement et heureusement à vous citer un fait à l'appui de ce que je vous dis.

— Vraiment ? quel à-propos !

— Sérieusement, Mathilde, depuis que je sais que vous m'aimez, il n'y a plus pour moi d'autre femme que vous ; vous êtes un point de comparaison auquel je ramène tout, et tout me devient indifférent. J'en ai la preuve — vous dis-je — une preuve toute récente.

— Quelle preuve ? faites vite cette confidence — dis-je en souriant — que je voie si je suis aussi peu jalouse que je le dis.

— Avant-hier, en sortant de chez madame de Richeville, où nous avions passé la soirée ensemble, je rentrai chez moi, je trouvai un billet à peu près conçu en ces termes :

« *Une personne bien malheureuse, qui a quelques droits à votre pitié, vous supplie de lui accorder un moment d'entretien ; mais les circonstances sont telles que cette personne ne peut vous rencontrer que cette nuit... au bal de l'Opéra.* »

A ces mots de M. de Rochegune, je ne sais quelle folle, quelle funeste pensée me traversa l'esprit.

M. de Lancry, dans la lettre que je venais de lire, parlait de reproches adressés à Ursule à propos du bal de la mi-carême où elle était allée secrètement ; je m'imaginai que ma cousine était l'héroïne de l'aventure que M. de Rochegune allait me raconter.

Mon saisissement fut tel, que je m'écriai :

— Au bal de l'Opéra... dans la nuit d'avant-hier !

M. de Rochegune attribua cette exclamation à une autre cause.

— Cela vous semble étrange, Mathilde, mais vous oubliez que la nuit de jeudi à vendredi était la nuit de la mi-carême. Je trouvai ce rendez-vous assez étrange, mon premier mouvement fut de n'y pas aller ; mais je me ravisai en réfléchissant qu'après tout une véritable infortune n'osait peut-être se révéler à moi qu'à l'abri de ce masque de fête : j'oubliais de vous dire qu'on devait m'attendre devant l'horloge depuis minuit jusqu'à quatre heures du matin. Cette preuve de patience opiniâtre confirma presque mes soupçons ; j'allai donc à ce bal ; malheureusement pour ce rendez-vous, je fus pris en entrant par madame de Longpré, que je ne reconnus qu'au bout d'un quart d heure de conversation ; puis par une autre femme très-gaie, très-moqueuse, que je n'ai pu reconnaître, et dont le babil m'aurait beaucoup amusé si je n'avais pas songé que peut-être j'étais attendu avec anxiété ; enfin j'arrivai devant l'horloge, deux heures et demie sonnaient.

— Eh bien, — dis-je à M. de Rochegune en tâchant de sourire pour cacher mon anxiété.

— Eh bien, je vis debout, au pied de l'horloge, une femme en

LE BAL MASQUÉ.

domino de satin noir. Sa tête était baissée sur sa poitrine. Sans doute,

absorbée par une méditation profonde, elle ne m'aperçut pas. Voulant voir si cette personne était bien celle que je devais rencontrer, je m'approchai d'elle et lui dis : — « Si vous attendez quelqu'un, ma- « dame, celui-là est à la fois bien heureux et bien coupable. » — Mon domino tressaillit, releva vivement la tête, et me dit d'une voix émue : — *Monsieur, je vous en prie, sortons du foyer.* — Il y avait beaucoup de monde, nous restâmes quelques minutes avant de pouvoir traverser une foule épaisse dont les oscillations me rapprochèrent parfois assez

de cette femme inconnue pour que, lui donnant le bras, je pusse sentir son cœur battre avec une force qui décelait une violente agitation.

— Et cette femme était-elle grande ?

— Un peu plus grande que vous, Mathilde, très-mince, et elle me parut avoir une taille charmante. Pour échapper à la foule, nous montâmes dans le corridor des secondes loges. Cette femme était toute tremblante. Je lui proposai de s'asseoir. — *Non, non* — s'écria-t-elle d'une voix émue, en me serrant le bras avec un tressaillement convulsif — *c'est la première fois que je puis m'appuyer sur ce noble bras... ce sera aussi la dernière... Marchons, je vous en prie, marchons...*

— Mais enfin, cette femme, que vous dit-elle? que voulait-elle?

— Me parler de vous.

— De moi ?

— Avec une admiration profonde.

— Elle voulait vous parler de moi, de moi, de moi ? — m'écriai-je, toujours persuadée que ce domino mystérieux n'était autre qu'Ursule.

— Oui, me parler de vous, Mathilde, et dans des termes que je lui enviais. Jamais votre cœur, votre esprit, vos malheurs, n'ont été appréciés, n'ont été vantés avec une éloquence plus touchante. J'étais dans le ravissement en écoutant cette femme inconnue ; j'étais séduit par l'admiration passionnée avec laquelle elle me parlait de notre amour, de notre bonheur. Vraiment, Mathilde, pour comprendre l'élévation de ces sentiments, il fallait qu'elle fût presque capable de les éprouver...

— Vous croyez, mon ami ?...

— Je n'en doute pas. Que vous dirai-je ? une fois cet entretien commencé, pour ainsi dire, sous l'invocation, sous le charme de votre nom, je vis avec chagrin arriver le moment de le terminer. Jamais je n'ai rencontré un esprit plus vif, plus prompt, plus incisif. Après l'admiration de notre amour vinrent les sarcasmes contre les gens qui l'enviaient. Ou je me trompe beaucoup, ou cette femme est douée d'un caractère d'une rare énergie, car, par un étrange contraste, autant, lorsqu'il était question de vous et de moi, sa voix était douce, pénétrante, autant elle était impérieuse et âpre lorsqu'il s'agissait de nos ennemis ou de nos envieux. Je n'oublierai de ma vie le portrait qu'elle a fait de votre mari et de votre infernale cousine.

— Elle vous a parlé d'Ursule ?... m'écriai-je.

— Oh ! bien longuement, et avec quelle verve d'indignation ! avec quel mépris ! Elle et M. de Lancry ont été immolés sans pitié. Votre cousine a peut-être encore été plus maltraitée que votre mari ; notre

amie inconnue semblait prendre une joie cruelle à flétrir la honteuse conduite de cette femme. Son esprit satirique s'est aussi cruellement exercé sur mademoiselle de Maran, et tout cela avec un entrain, un brillant, une puissance qui me confondaient... Autrefois, et c'est là où j'en veux arriver, Mathilde, autrefois j'aurais eu la tête tournée de cette inconnue, j'aurais été fou de cet esprit audacieux, presque cynique, lorsqu'il s'agissait d'attaquer le vice et la bassesse ; rempli de charme et de sensibilité, lorsqu'il voulait louer ce qui était noble et beau. Eh bien, ces contrastes si remarquables dans cette femme m'ont beaucoup frappé dans le moment ; mais ils m'ont laissé depuis fort peu curieux et fort indifférent, tandis qu'autrefois, je vous le répète, j'aurais tout fait pour pénétrer le caractère réel de cette créature mystérieuse... Mais c'est tout simple, Mathilde, tout ce qui n'est pas vous m'est antipathique ; vous m'avez rendu très-difficile ; vous avez, si cela peut se dire, épuré, divinisé mon goût et mon cœur. Oui, à cette heure, je suis comme ces fanatiques de l'art qui ne peuvent détourner leurs yeux du type auguste et idéal que nous a légué l'antiquité : une fois arrivé à cette religion du beau, une fois habitué à le contempler dans sa majestueuse sérénité, à l'adorer dans sa grandeur, à l'aimer dans sa simplicité, on prend en dégoût, en aversion, la fantaisie, le caprice, le joli, le maniéré ; enfin on déteste tout ce qui diffère de cette magnifique unité qui semble procéder de Dieu... Vous voyez, Mathilde... si j'avais raison de vous dire que ce qui n'était pas vous n'existait pas...

— Et cette femme, la croyez-vous belle et jeune ?

— Belle, je ne sais pas ; mais jeune, la fraîcheur de sa voix, la finesse de sa taille, la souplesse de sa démarche me portent à le croire... Que dis-je ? je n'en doute pas ; j'oubliais que j'ai vu sa main nue : et si je n'avais vu la vôtre j'aurais trouvé la sienne la plus jolie du monde ; mais du moins sa blancheur, ses contours ronds et polis annonçaient certainement la jeunesse.

— Et comment finit cet entretien ? que voulait-elle, enfin, cette femme ?

— Avoir — me dit-elle — la seule conversation qu'il lui fût possible d'avoir avec moi, juger par elle-même si ce qu'on lui disait de moi était vrai... et m'exprimer les vœux qu'elle faisait pour notre bonheur. Et puis enfin... Mais vous allez vous moquer de moi et de mon inconnue... et vous aurez bien raison...

— Dites, dites — je vous en prie.

— D'abord, Mathilde, je dois vous prévenir que j'ai été surpris...

D'honneur, je ne m'attendais à rien moins qu'à cette preuve plus que bizarre de son admiration.

— Dites, dites : je vous assure, mon ami, que je ne me moquerai pas de vous.

— Eh bien, au moment de me quitter, cette femme singulière me tendit cordialement sa main ; je la pris... Alors... Mais en vérité, il est aussi ridicule de raconter cette niaiserie que de la commettre.

— Je veux tout savoir.

— Préparez-vous donc à rire. — Eh bien, alors mon inconnue porta ma main à ses lèvres sous la barbe de son masque avec un mouvement de soumission craintive, de servilité passionnée... qui me confondit de surprise... Elle avait la tête baissée ; une larme tomba sur ma main, et mon domino disparut brusquement dans la foule. . . . . .

. . . . . .

Sous un prétexte frivole, je remis au lendemain la promenade que je devais faire ce jour-là avec M. de Rochegune, et je restai seule.

CHAPITRE XXVIII.

LE RÉVEIL.

J'avais été souvent sur le point d'apprendre à M. de Rochegune quel était le mystérieux domino qu'il avait rencontré à l'Opéra; mais craignant d'agir légèrement, je voulus me réserver le temps de la réflexion.

Je connaissais le cœur et le caractère de M. de Rochegune, il devait éprouver pour Ursule autant de mépris que d'aversion; pourtant la séduction de cette femme était puissante... J'en avais des preuves fatales.

En amenant adroitement mon éloge, elle avait su d'abord se faire écouter favorablement de M. de Rochegune, lui plaire, l'intéresser, exciter vivement sa curiosité, l'entraîner... Je n'étais pas sûre d'effacer toutes ces impressions en lui nommant ma cousine; en ne la lui nommant pas, il oublierait peut-être cette mystérieuse entrevue.

Dans sa lettre à un ami inconnu, M. de Lancry parlait de la sombre tristesse qui accablait Ursule depuis quelque temps, du changement extraordinaire qui s'était opéré dans les habitudes de cette femme.

Elle, jusqu'alors si insouciante, si légère, était résolue, disait-il, à quitter le joyeux et brillant hôtel de Maran, et elle avait accompli cette résolution.

En rapprochant ces faits de l'aventure du bal de l'Opéra, je me demandai si une passion violente, impérieuse, pour M. de Rochegune, qu'elle connaissait de vue, et dont tout le monde parlait, n'avait pas envahi l'âme d'Ursule...

Je me rappelais ce passage de son insolente lettre à mon mari où elle lui peignait avec une si brûlante éloquence l'amour qu'elle devait peut-être ressentir un jour pour l'homme qui la dominerait despotiquement.

Enfin, cette femme m'avait déjà frappée dans de bien chères affections ; ne pouvait-elle pas persévérer dans sa haine et vouloir me frapper encore?

Je ne pouvais douter de M. de Rochegune, je ne me rabaissais pas par une fausse modestie; mais... je pressentais vaguement quelque nouveau malheur, quelque coup inattendu...

Je ne me trompais pas : ce malheur arriva, ce coup me fut porté... sinon par Ursule, du moins par son influence, comme si cette influence devait toujours m'être funeste.

Ce qui me reste à avouer est une analyse si délicate, d'une psychologie si déliée, qu'il m'a fallu bien longuement interroger mes souvenirs les plus intimes pour renouer ces fils presque insaisissables qui aboutissent cependant à l'un des plus importants, à l'un des plus douloureux incidents de ma vie.

Je me suis promis de tout dire, honteuses faiblesses ou lâches erreurs, je ne faillirai pas devant un aveu, si pénible qu'il soit, devant une explication, si étrange qu'elle paraisse.

Sait-on ce qui me frappa le plus dans l'entrevue d'Ursule et de M. de Rochegune? Sait-on ce qui me fit ressentir une commotion profonde, inconnue? Sait-on ce qui domina toutes mes pensées, ce qui me bouleversa tout à coup? Sait-on enfin ce qui causa la première rougeur qui me soit montée au front? la première honte qui me soit montée au cœur, qui me fit douter de moi, de mon courage, de ma vertu, de mes droits à la haute estime dont on m'entourait? Le sait-on ?

..... Ce fut le baiser qu'Ursule donna sur la main de M. de Rochegune...

Cela paraît fou, impossible ; cela est misérable, je le sais, car à ce moment encore, où j'écris ces lignes dans la solitude, je baisse les yeux comme si mon trouble et ma confusion éclataient à tous les regards...

Oui... lorsque M. de Rochegune parla de ce baiser... mes joues s'empourprèrent, je ressentis comme un choc électrique ; une émotion inconnue, à la fois ardente et douloureuse, me causa je ne sais quel frémissement de colère... tout mon sang reflua vers mon cœur... malgré moi, tandis que M. de Rochegune parlait... Mes regards ne purent

se détacher de sa main... comme s'ils y eussent cherché avec angoisse la trace du baiser de flamme que lui avait donné Ursule.

Pour la première fois je m'aperçus... ou plutôt je me plus à remarquer que cette main était d'une beauté parfaite... Pour la première fois j'éprouvais un sentiment de jalousie cruelle dont je n'osais entrevoir ni la source ni les conséquences.

Tel puéril que soit ce ressentiment, il m'épouvantait comme symptôme.

Si mon amour avait été aussi pur, aussi éthéré qu'il le paraissait, ce baiser m'eût été presque indifférent. Cette nouvelle preuve du cynisme d'Ursule m'eût peut-être *indignée*... elle ne m'aurait jamais *troublée*...

Hélas ! je ne veux pas dire que sans cette circonstance de l'entrevue de M. de Rochegune et d'Ursule, j'aurais pour toujours échappé à ces émotions.

Peut-être n'avais-je fait que devancer ce moment fatal où je devais reconnaître la vanité de mes nobles desseins, la faiblesse de mon caractère, l'irrésistible puissance d'un amour coupable... Mais, je le jure par tout ce que j'ai souffert, ce fut pour moi une cruelle révélation que celle-là.

Ceux qui ont longtemps orgueilleusement compté sur eux-mêmes, sur la solidité, sur l'élévation de leurs principes, qui les mettaient si au-dessus du vulgaire, ceux-là comprendront mon chagrin.

Je ne m'abusais pas. De même qu'il suffit d'une étincelle pour allumer un incendie, il suffit de cette impression pour m'éclairer tout à coup sur la nature de mon amour.

Quelle serait donc ma vie désormais ?

Si j'étais assez courageuse pour résister à ce penchant ainsi devenu criminel, que de luttes, que de douleurs cachées, que de larmes brûlantes, honteuses, dévorées en silence... Quel supplice de chaque moment ne m'imposerait pas alors cette intimité jusque-là si facile ! quelle contrainte ! veiller, veiller sans cesse sur ce malheureux secret, qu'une inflexion de voix, qu'un regard pourraient trahir !

Flétrir, dénaturer par la crainte, par la réserve, cette affection jusqu'alors si confiante, si loyale et si sainte !...

Et puis, pour comble d'amertume et de misère, avoir été la première sans doute à profaner cet amour par la pensée... et le laisser soupçonner peut-être... Oh ! non, non — m'écriai-je — plutôt mille fois la mort que ce dernier terme de l'abaissement...

Et si j'étais assez malheureuse pour succomber, non-seulement je justifiais l'abandon de mon mari, mais j'abusais ignominieusement de la plus vénérable protection.

Seule, abandonnée, brisée par le désespoir, en butte aux plus odieuses calomnies, des amis étaient venus à moi, m'avaient généreusement tendu la main, m'avaient défendue, entourée de soins, de dévouement ; bien plus, prenant en pitié mes malheurs passés, voyant la préférence que j'accordais à un homme digne de moi, ces amis m'avaient dit : « Vous avez bien souffert, votre cœur a été déchiré; mais « courage, espérez des jours meilleurs ; pour vous, si longtemps pri- « vée d'affections, ce n'est pas assez de la tendre amitié que nous vous « témoignons ; un sentiment plus vif, mais aussi pur qu'il est ardent, « remplira votre vie ; nous avons en vous et en l'homme que vous « aimez une foi si entière, que nous prendrons avec fierté ce noble « amour sous notre sauvegarde. »

Et moi, moi, indigne de ce rôle, unique peut-être dans les fastes du monde, je serais assez infâme pour abuser de cette sublime confiance ! A l'abri de ces austères garanties, j'aurais la lâcheté de cacher un amour coupable !

Grand Dieu !... ne serait-ce donc pas me rabaisser encore au-dessous d'Ursule ? Elle a au moins maintenu l'effrayant courage de ses fautes : elle foule aux pieds les lois du monde, mais elle brave les vengeances du monde, tandis que moi j'y échapperais par l'hypocrisie la plus odieuse... Non ! non ! m'écriai-je encore, plutôt mille fois la mort que ce dernier terme d'abaissement !

Tel était pourtant l'avenir que m'avait fait une seule pensée, brûlante et rapide comme la foudre...

D'abord je me révoltai contre ces idées, je voulus les chasser de mon esprit ; elles revinrent incessantes, implacables. Je ne pouvais m'empêcher de songer aux traits de M. de Rochegune, aux grâces de sa personne, moi qui jusqu'alors avais été indifférente, ou plutôt inattentive à ces avantages ; moi qui n'avais admiré en lui que son caractère, que ses grandes qualités.

Encore à cette heure je suis à comprendre comment le léger incident que j'ai cité pouvait causer en moi un tel bouleversement ; il fallait qu'à mon insu j'eusse depuis longtemps le germe de ces pensées, et qu'il n'attendît que le moment d'éclore...

Oh ! je ne saurais dire mon effroi en contemplant l'avenir, mes sombres prévisions, mes vagues épouvantes !

Il faut tout avouer... hélas ! dans mon désespoir, je regrettai d'être si haut placée dans l'opinion du monde ! je ne pouvais en déchoir sans paraître doublement coupable.

Oui, quelquefois j'ambitionnais la condition commune ; si j'avais failli à mes devoirs, le monde, disais-je, n'aurait pas été pour moi plus intolérant que pour tant d'autres femmes, l'odieuse conduite de mon mari m'eût encore excusée.

Que faire, me disais-je, que faire ? Fuir... abandonner ce que j'aime... mais c'est m'isoler encore, mais c'est me vouer encore aux larmes, au désespoir... Non, non, je suis lasse de souffrir. Et puis quitter des amis si bons, si dévoués ; et puis enfin le quitter, lui... car je l'aime... je sens que je l'aime avec passion... avec idolâtrie...

Hélas ! en était-il donc de cet amour comme de tous les amours, dont l'irrésistible puissance se révèle aux premiers chagrins ?...

Pour la première fois il me coûtait des larmes... pour la première fois j'en reconnaissais toute l'immensité. . . . . .

. . . . . .

J'attendais avec une anxiété cruelle le moment de vérifier si mes alarmes étaient fondées. Peut-être mon imagination avait-elle exagéré mes ressentiments.

Si, lors de ma première entrevue avec M. de Rochegune, je ne m'aperçevais d'aucun changement dans mes impressions, je devais être rassurée.

Vers les six heures, je montai chez madame de Richeville ; M. de Rochegune y dînait avec moi ce jour-là, et nous devions aller ensuite au concert.

— Eh bien, ma chère Mathilde — me dit la duchesse — vous avez profité de cette belle journée de froid pour aller faire vos emplettes. Que pense M. de Rochegune de ces bronzes anciens ? il est si connaisseur, que j'aurais une foi aveugle dans son goût.

Pour la première fois je me sentis rougir en parlant de lui...

Je tâchai de répondre d'une voix ferme :

— Je ne suis pas sortie ; j'ai eu un peu de migraine.

Madame de Richeville sourit, me menaça du doigt et me dit :

Oh ! la paresseuse ! elle se sera oubliée au coin de son feu à causer avec son ami, et les bronzes auront été sacrifiés.

— Mais non, je vous assure... je...

— Entre nous, vous avez bien raison ; il est si difficile de s'arracher au charme d'une tendre causerie... Ah çà ! j'espère que vous ne l'avez

pas retenu trop tard?... Le concert commence par une symphonie de Beethoven que je voudrais bien ne pas perdre.

— M. de Rochegune m'a quittée de très-bonne heure...

— Il fallait donc qu'il eût quelque bien grand intérêt pour ne pas finir, selon son habitude, sa matinée avec vous... En vérité, ma chère Mathilde, quelquefois je crois rêver en pensant qu'une telle intimité existe entre une femme de vingt ans et un homme de trente, sans que les médisants osent dire un seul mot, car le monde a cela de bon qu'il s'enthousiasme de tout ce qui est nouveau ; aussi je ne répondrais pas que vos imitateurs fussent aussi heureux que vous... sans compter qu'il serait très-difficile de trouver deux personnes qui réunissent les garanties que vous et M. de Rochegune pouvez opposer aux calomnies ordinaires.

Ces paroles de madame de Richeville, qui, la veille, m'eussent été, comme toujours, très-agréables, m'embarrassèrent et me firent de nouveau rougir ; heureusement pour moi, madame de Richeville changea le sujet de l'entretien, et ne s'aperçut pas de mon émotion.

— Ah ! les hommes de cœur et d'honneur sont si rares ! — reprit-elle — je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion quand je songe qu'un jour il faudra marier Emma...

— Qu'avez-vous à craindre, mon amie? que lui manque-t-il pour trouver un homme digne d'elle?

— Si l'amour maternel ne m'aveugle pas, il ne lui manque rien ; mais, hélas! ma chère, mériter, est-ce obtenir?

— Pensez donc combien elle est belle et merveilleusement douée !

— Oui, mais sa naissance! — dit la duchesse en soupirant. — Je serai sans doute forcée de lui chercher un mari dans une classe au-dessous de la nôtre. Cette crainte ne vient pas de mon orgueil, mais de ma tendresse ; il y a mille délicatesses de savoir-vivre pour ainsi dire traditionnelles et presque générales dans notre monde, qui se trouvent bien rarement ailleurs. Or, plus le caractère d'Emma se développe... plus je reconnais qu'il lui serait impossible de supporter certaines manières, certaines façons ; oui... je suis presque fâchée qu'elle soit d'une susceptibilité si impressionnable ; c'est une véritable sensitive... Mais puisque nous parlons de cette chère enfant... il faut que je vous dise une chose que je vous ai tue jusqu'ici.

Je regardai madame de Richeville avec étonnement.

— Probablement je me serai trompée — reprit-elle — puisque la

remarque que j'ai faite ne vous a pas frappée... mais vous qu'elle intéresse particulièrement.

— Moi? expliquez-vous, je vous en prie.

— Eh bien, — continua madame de Richeville avec une légère hésitation — ne vous êtes-vous pas aperçue, depuis quelque temps, d'aucun changement dans la conduite d'Emma envers vous?

— Non, en vérité; ou plutôt, si, si, il m'a semblé qu'elle redoublait de soins et de prévenances... Bien plus, j'avais oublié de vous parler de cet enfantillage qui prouve encore son tendre attachement : il y a huit à dix jours, la voyant rêveuse, comme elle l'est souvent maintenant, je lui dis : — Emma, à quoi pensez-vous?... — *Je pense que je voudrais m'appeler Mathilde comme vous* — me répondit-elle. — Pourquoi cela? le nom d'Emma n'est-il pas charmant? — *Oui, mais je préfère celui de Mathilde.* — Mais encore, repris-je, pour quelle raison? — *Je le préfère parce qu'il est le vôtre.* Je crois qu'en effet cette chère enfant ressent cette préférence... puisqu'elle le dit, car cette âme angélique n'a jamais, je ne dirai pas menti, mais seulement hésité dans sa sincérité.

— Vous avez raison, Mathilde, je l'ai bien étudiée, la franchise est chez elle involontaire, spontanée, ce qui m'a expliqué beaucoup de ses bizarreries apparentes, oui : Emma sait si peu feindre, elle a un tel besoin d'expansion, qu'elle révèle ses idées à mesure qu'elles lui viennent, et sans savoir même le but où elles tendent. En un mot, cette chère enfant ressent pour ainsi dire tout haut, et la cause et la tendance de ses ressentiments lui échappent souvent... Quelquefois je crains que cette singulière disposition d'esprit ne soit une faiblesse de jugement...

— Pouvez-vous croire cela, lorsqu'au contraire Emma vous étonne, vous et nos amis, par sa prodigieuse facilité à tout apprendre, par la grâce charmante de ses réponses? Non, je trouve, moi qui ai souvent, hélas! abusé de l'analyse, je trouve qu'il n'y a qu'une âme d'une pureté angélique, d'une candeur exquise, presque idéale, qui puisse dévoiler ainsi sans crainte et sans examen les impressions qu'elle reçoit... parce que son instinct lui dit que ses impressions ne peuvent être que nobles et généreuses... Vraiment ne trouvez-vous pas au contraire beaucoup de grandeur dans un esprit qui souvent dédaigne de se demander le pourquoi et le terme de ses pensées?

— Oui, vous avez raison, vous me rassurez, votre cœur la devine; vous l'aimez comme une sœur, et la pauvre enfant vous a voué les

mêmes sentiments ; vous ne sauriez croire l'espèce de culte qu'elle a pour vous. Elle m'a priée de la laisser vous imiter, c'est-à-dire se coiffer elle-même et de la même manière que vous ; cela ne m'a pas surprise, votre coiffure vous sied à merveille. Elle m'a aussi demandé d'être mise comme vous, autant que cela pouvait s'accorder avec sa position de jeune personne.

— Chère Emma ! elle m'aime tant ! vous l'avez habituée à s'exagérer si follement ce que vous appelez mes avantages, que, dans sa naiveté, elle ne croit pouvoir mieux me prouver son admiration qu'en m'imitant.

— Vous avez peut-être raison, ma chère Mathilde ; pourtant il y a une chose qui m'a frappée... c'est...

A ce moment Emma entra dans le salon...

Madame de Richeville me fit signe de rester attentive.

CHAPITRE XXIX.

LE CONCERT.

Emma s'approcha de madame de Richeville, qui la baisa au front... puis, selon son habitude, après avoir embrassé sa mère, elle vint vers moi ; mais tout à coup elle s'arrêta comme frappée d'une réflexion subite ; son charmant visage et son cou d'albâtre se colorèrent d'un rose vif ; elle attacha un moment sur moi ses grands yeux avec une expression indéfinissable, puis les abaissa sous leurs longues paupières, tandis que sa figure se nuançait d'un carmin plus vif encore.

Sa mère me fit un signe comme pour me dire d'examiner Emma.

Celle-ci, après un moment de silence, posa ses deux mains sur son cœur, et dit avec un accent de candeur charmante :

— Mon Dieu ! comme mon cœur bat encore... — et elle ajouta en regardant sa mère :

— Je ne sais pourquoi je ne puis maintenant m'empêcher de rougir en voyant madame de Lancry ; je me sens si émue, que j'hésite un moment avant que de l'embrasser.

Et, comme si elle eût triomphé d'une lutte intérieure, qui se peignit

par une sorte de contraction de ses traits, elle me sauta au cou en me disant avec une grâce enchanteresse :

— Ah ! heureusement cela passe... mais pendant un moment cela fait bien mal.

Madame de Richeville me jeta un nouveau coup d'œil, et dit à Emma :

— Mais enfin, mon enfant, qu'éprouvez-vous, pourquoi ce mouvement ?

— Je ne sais — reprit-elle en secouant sa jolie tête d'un air d'innocence angélique ; — j'arrive toute joyeuse ; mais tout à coup, à l'aspect de madame de Lancry, mon cœur bat, se serre douloureusement... Mais cette impression s'évanouit bien vite, et tout mon bonheur revient en l'embrassant.

Et Emma m'embrassa de nouveau.

— Et depuis quand, chère enfant, éprouvez-vous cela ? — lui dis-je en pressant ses mains dans les miennes.

— Je ne sais ; cela est venu peu à peu. Et ce que je ne comprends pas, c'est que chaque jour ma peine et mon plaisir augmentent. Et encore, non — ajouta-t-elle en ayant l'air de s'interroger — non... c'est plus que du plaisir que j'éprouve après l'instant de peine que votre présence m'a causée...

— Qu'est-ce donc ? — lui demanda sa mère comme moi intéressée au dernier point.

— C'est — dit-elle en hésitant — c'est comme la conscience d'une bonne action que j'aurais faite... c'est comme si j'avais triomphé d'une méchante pensée.

— Mais cette pensée méchante... quelle est-elle ? lui dis-je.

— Je ne sais, je crois que je n'en ai jamais eu — me répondit-elle ; — mais il me semble que cela doit faire le même mal.

Madame de Richeville et moi nous nous regardâmes en silence.

On annonça successivement madame de Semur, le duc et la duchesse de Grandval.

La conversation se généralisa, on n'attendait plus que M. de Rochegune.

Il arriva bientôt.

Après avoir serré la main de madame de Richeville, il vint à moi ; involontairement et contre mon habitude, mon premier mouvement fut de refuser la main qu'il me tendait. Voyant son étonnement, je me hâtai de la lui donner...

Je ne sais s'il la trouva brûlante ou glacée, je ne sais s'il s'aperçut de ma rougeur et du léger tressaillement qui m'agitait, je ne sais s'il devina l'émotion dont j'étais navrée; mais il garda ma main dans la sienne une seconde de plus peut-être qu'il n'était convenable de la garder, je la retirai brusquement.

— Comment vous trouvez-vous, votre migraine est-elle passée? — me dit-il avec intérêt.

— Je vous remercie mille fois, *monsieur*, je souffre toujours un peu.

Ma réponse causa un nouvel étonnement à M. de Rochegune : notre familiarité était si ouvertement avouée dans le très-petit cercle de madame de Richeville, que je ne lui disais jamais *monsieur*. Il ne me disait non plus jamais *madame*.

Pour la première fois, je fus confuse de cette preuve d'intimité. On annonça à la duchesse qu'elle était servie; M. de Grandval offrit son bras à madame de Richeville, comme étant plus âgé que M. de Rochegune; celui-ci m'offrit le sien, je lui dis tout bas presque d'un ton de reproche :

— Et madame de Semur?

Il était trop tard; madame de Semur, passant devant nous, avait pris gaiement le bras d'Emma.

Maintenant que je me rappelle une à une toutes ces maladresses, ou plutôt tous ces aveux involontaires, je ne puis que les attribuer à mon trouble cruel, à mon manque absolu de dissimulation. Sans me croire coupable, j'avais déjà perdu la sérénité de ma conscience; je répugnais à jouir des doux priviléges dont je me sentais alors moins digne.

Si la réflexion ne m'eût pas bien vite convaincue de la portée de mes imprudences, l'expression des traits de M. de Rochegune, l'inflexion de sa voix (il était placé à côté de moi à table), m'en eussent avertie.

— Mon Dieu, qu'avez-vous donc depuis tantôt? — me dit-il d'un ton doux et triste...

Ces paroles me rappelant à moi-même, pour la première fois je compris la nécessité de feindre; à tout hasard, quitte à trouver plus tard le moyen de justifier ma réponse, je répondis en souriant à M. de Rochegune :

— Je n'ai rien, c'est un enfantillage que je vous expliquerai; et puis je souffre encore un peu de ma migraine, mais je sens que cela va se passer...

Rassuré par ces mots, M. de Rochegune se mêla à la conversation avec son entrain ordinaire; je me remis tout à fait.

Ce qui me parut seulement singulier, ce fut de rencontrer plusieurs fois le regard d'Emma, qui semblait vouloir lire jusqu'au fond de ma pensée.

D'abord, je soutins ce regard en souriant ; mais sa physionomie resta impassible comme un masque de marbre, et son coup d'œil devint d'une fixité si pénétrante, que je finis par en ressentir du malaise et par l'éviter.

Je fus sur le point de faiblir encore, croyant follement qu'Emma devinait les pensées qui m'agitaient ; mais par un nouvel effort, par un nouvel élan de volonté, je m'élevai au-dessus de ces préoccupations.

Puis, à ce mouvement de contrainte succéda je ne sais quel entraînement auquel je ne pus résister : au lieu d'avoir honte de l'émotion que j'éprouvais auprès de M. de Rochegune, je m'y livrai aveuglément, et je sentis sur mes joues une légère chaleur fébrile ; ma réserve se dissipa complétement, je devins très-causante, et plusieurs fois madame de Richeville et nos amis s'exclamèrent sur ma gaieté, qui m'étonnait moi-même.

Le dîner fut très-amusant. Presque aussitôt nous partîmes pour le concert ; j'acceptai, cette fois, très-bravement, le bras de M. de Rochegune.

Je pris une résolution violente, je voulais faire une épreuve décisive pendant cette soirée tout entière passée auprès de M. de Rochegune ; je ne changeai rien à mes habitudes de familiarité. Je ne voulais me refuser à aucune des nouvelles impressions que je pourrais éprouver près de lui.

Une fois bien convaincue que mes craintes étaient fondées, je prendrais fermement une détermination.

Nous arrivâmes au concert.

J'étais placée au premier rang, entre madame de Richeville et madame de Grandval ; les hommes de notre société étaient derrière nous. Je ne sais si mes émotions, combattues, refoulées, jointes à l'espèce d'irritation nerveuse dans laquelle je me trouvais, me prédisposèrent mieux que jamais aux jouissances de la musique ; mais j'éprouvai d'ineffables ravissements, et mon âme enivrée se noya dans les flots d'harmonie qui me transportaient.

Je me souviens surtout d'un moment où, par une bizarre coïncidence, tout concourut à m'exalter encore.

Rubini chantait délicieusement son air de *la Somnambule* ; madame

de Richeville, par un mouvement d'admiration involontaire, m'avait saisi la main en me disant :

— Mon Dieu ! que cela est sublime !...

Derrière moi était placé M. de Rochegune : il s'était un peu avancé pour mieux entendre Rubini ; son souffle léger effleurait mon épaule nue, et courait dans les boucles de mes cheveux que je sentais tressaillir... enfin, en écoutant ces chants si adorablement passionnés, j'aspirais le parfum pénétrant d'un magnifique bouquet de roses et de stéphanotis, don chéri d'une main bien chère.

Non, non, de ma vie, je n'oublierai ce moment de bonheur si complet... avoir à ses côtés sa meilleure amie, sentir près de soi l'homme que l'on adore, être bercée par des accents enchanteurs en s'enivrant de la senteur embaumée des fleurs qu'un amant vous a données... n'est-ce pas absorber l'ivresse du plaisir par tous les sens ?

Je ne reculerai devant aucun aveu, je l'ai dit.

Je reconnus avec une sorte de voluptueuse angoisse que jusqu'alors je n'avais rien ressenti de semblable. Jamais la présence de M. de Rochegune ne m'avait aussi violemment agitée, aussi délicieusement émue. Je reconnus enfin que le changement qui s'était opéré dans mon amour, changement si coupable qu'il fût, donnait à toutes mes impressions, naguère si douces et si sereines, je ne sais quel mordant à la fois amer et brûlant qui me charmait et m'épouvantait à la fois...

Enfin, à ce moment, moi toujours si peu glorieuse, je me sentis orgueilleusement belle ; il fallut que ma physionomie me trahît ; car, après le morceau de Rubini, m'étant, ainsi que madame de Richeville, retournée du côté de M. de Rochegune, la duchesse me contempla un instant en silence, puis elle dit à voix basse à notre ami :

— Mais regardez donc Mathilde... jamais je ne l'ai vue si jolie...

Lui, attacha ses yeux sur les miens d'un air à la fois étonné,... ravi ; il tressaillit légèrement, et, par un signe de tête expressif, témoigna qu'il partageait l'admiration de madame de Richeville.

— Vraiment — dis-je tout bas à celle-ci — vous me trouvez jolie ?... eh bien, je serais ravie que cela fût — ajoutai-je en regardant fixement M. de Rochegune — je n'aurais jamais été plus heureuse d'être belle.

M. de Rochegune me regarda aussi fixement pendant une seconde...

Il est impossible de dire la puissance électrique de ce regard qui remua jusqu'aux dernières fibres de mon cœur... Dans un espace qui échappe à la pensée, je ressentis des enivrements, des défaillances, des extases, des épouvantes qui m'arrachèrent au présent, au passé, à

l'avenir... enfin, dans ce regard d'une seconde qui répondait au mien... je vis s'allumer tout à coup les feux de la passion la plus ardente...

Le concert continua.

M. de Rochegune retomba comme accablé en appuyant son front dans ses deux mains ; plusieurs fois je détournai un peu la tête pour l'apercevoir, il était toujours dans la même position.

Le concert terminé, on convint de prendre le thé chez moi ; j'y invitai quelques personnes de notre société que je rencontrai au concert.

Je revenais en voiture avec madame de Richeville, Emma et M. de Rochegune ; celui-ci fut taciturne, préoccupé.

Je demandai à Emma si la musique lui avait fait plaisir.

— Non, elle m'a fait mal... j'ai beaucoup souffert — me dit-elle doucement — j'ai eu toutes les peines du monde à ne pas pleurer ; il m'a semblé que les chants se transformaient pour moi en une harmonie d'une tristesse navrante.

Nous arrivâmes chez moi.

En passant devant une glace, je fus frappée de l'expression de mon visage. Pourquoi n'avouerais-je pas cette lueur de vanité ?

Ainsi que me l'avait dit madame de Richeville, je me trouvais beaucoup plus jolie qu'à l'ordinaire... je me souviens que je portais une robe de moire bleu de ciel très-pâle, garnie de dentelles et de nœuds de rubans roses ; des camélias de la même nuance étaient placés dans mes cheveux blonds, dont les longues boucles descendaient presque sur mes épaules.

Pendant ce moment rapide où je me contemplais avec une sorte de complaisance, il me sembla que ma taille était plus souple, mes yeux plus brillants, mon teint plus transparent, mes lèvres plus vermeilles, ma démarche plus décidée ; je me sentais comme animée, dominée par une force supérieure ; c'étaient en moi des rayonnements, des espérances de bonheur qui arrivaient à l'idéal, lorsque je rencontrais le regard amoureux et inquiet de M. de Rochegune.

Je me plaisais à admirer sa noble physionomie si mâle et si hardie, je m'étonnais de n'avoir pas jusqu'alors assez remarqué combien il était beau de cette beauté fière qui est aux hommes ce que la grâce est aux femmes ; chacun de ces regards m'arrivait au cœur et me bouleversait.

Oh ! non, non, je ne pouvais plus me tromper, cette fatale expérimentation me dévoila toute l'étendue, toute la profondeur de ce ressentiment passionné.

Cette soirée passa comme un songe ; chose singulière ! malgré mes préoccupations, je fis à merveille les honneurs de chez moi ; en me quittant, madame de Richeville m'embrassa et me dit :

— Je vais vous répéter pour votre esprit ce que je vous ai dit pour votre visage, il n'a jamais été plus charmant que ce soir.

Malgré ma tendre affection pour madame de Richeville, je désirais de la voir sortir, je sentais la force factice qui m'avait jusqu'alors soutenue m'abandonner.

A peine la duchesse m'avait-elle quittée, qu'épuisée par les émotions de la journée, je me sentis défaillir ; bientôt je tombai presque sans connaissance entre les bras de ma pauvre Blondeau.

L'épreuve que j'avais voulu tenter ne me laissa aucun doute. L'amour pur, héroïque, était un rêve, une chimère...

Ma faiblesse, l'ardeur de la jeunesse avaient elles fait évanouir ces admirables illusions ? ou bien un tel amour est-il une de ces dangereuses utopies, un de ces funestes mirages qui cachent un abîme ? Je ne savais...

D'autres femmes que moi avaient elles su garder un juste et prudent équilibre entre la froideur et l'entraînement ? Était-il des caractères assez fermes, des vertus assez hautes, pour étouffer jusqu'au timide et secret désir ? Je l'ignore...

L'amour platonique enfin était-il possible entre deux jeunes gens qui s'aiment avec tous les chaleureux instincts de leur âge ? Je l'espérais, je le croyais ; j'aimais mieux douter de moi que de douter des autres et de porter atteinte à une idéalité morale et consolante...

Ce qui m'effrayait, c'était la rapidité avec laquelle les mauvaises idées envahissaient mon âme ; c'était de voir quels pâles reflets elles jetaient déjà sur le calme attachement qui, la veille encore, suffisait à mon cœur.

Alors comme il me semblait terne et glacé ! avec quelle barbare ingratitude je dédaignais déjà les jours passés où j'avais goûté de si nobles jouissances !

Ce brusque changement était et est encore un problème pour moi.

J'aurais oublié mes devoirs pour M. de Rochegune — me disais-je — que ses paroles ne seraient pas plus tendres, ses prévenances plus charmantes, ses soins plus délicats, ses empressements plus vifs.

Y aurait-il donc dans une faute, dans les remords qu'elle cause, un attrait fatal ? Y aurait-il dans les violentes agitations d'une conscience troublée une sorte de charme cruel et irrésistible ? Ou bien enfin

croyons-nous n'avoir absolument prouvé notre amour qu'en lui faisant le plus douloureux des sacrifices... celui de notre vertu, celui du repos de notre vie entière ? . . . . . .

. . . . . .

J'étais encore amèrement humiliée en pensant que notre affection était peut-être profanée par moi seule, que M. de Rochegune aurait assez de volonté, assez de raison, pour dompter ses passions, pour préférer un bonheur pur et durable aux angoisses d'un amour coupable et sans doute éphémère et méprisable.

Oui, méprisable, oui, éphémère... car la conscience d'une première faute a cela d'horrible, qu'elle fait germer le doute et la défiance de soi.

On a failli une fois aux résolutions les plus nobles, pourquoi n'y faillirait-on pas de nouveau ?

On a cru d'abord à la domination de l'âme sur les sens, l'on s'est trompé... pourquoi ne se tromperait-on pas aussi sur la durée, sur la constance de l'amour qu'on éprouve ?

Oh ! encore une fois, il n'y a rien de plus horrible que l'idée de cette dégradation successive, pour ainsi dire logique, qu'une première déviation de la vertu doit fatalement entraîner.

CHAPITRE XXX.

L'AVEU.

L'on s'étonne peut-être de ce qu'alors je raisonnais comme si j'eusse été déjà coupable. C'est que je prévoyais que si M. de Rochegune était aussi faible que moi, je n'aurais pas la force de résister à mon penchant.

A ce moment donc les conséquences morales de cette faute *vénielle* étaient les mêmes ; je faisais peu de différence entre la certitude de la commettre et le remords de l'avoir commise.

Je ne pouvais plus compter que sur la délicatesse, que sur l'honneur de M. de Rochegune ; je ne songeai donc qu'à lui cacher à tout prix ce que j'éprouvais... Si j'étais devinée, j'étais perdue.

Je m'attendais à voir M. de Rochegune le lendemain de ce concert.

Il vint en effet sur les deux heures, et me pria de faire fermer ma porte.

Je le trouvai pâle, triste, accablé ; ses traits avaient une expression de langueur touchante que je ne lui avais jamais vue.

Il s'agissait pour moi d'un moment décisif ; ma destinée tout entière allait dépendre de ma résolution.

Je rassemblai toutes mes forces, j'appelai à mon aide toute la dissimulation dont j'étais capable, afin de composer mon visage et de paraître insouciante et gaie.

Je me hâtai de dire presque étourdiment à M. de Rochegune :

— Vous m'avez trouvée bien maussade hier matin, n'est ce pas? Après vous avoir demandé votre bras pour sortir, je vous ai renvoyé ; avouez que je suis horriblement capricieuse !

M. de Rochegune garda un moment de silence ; puis il me dit :

— Mathilde, vous me croyez honnête homme?...

— Mon Dieu !... quel grave début, mon ami !...

— Grave, en effet, bien grave... et il doit l'être.

— Et pourquoi cela?

Après un nouveau silence, il reprit :

— Mathilde, je n'ai jamais menti. Hier je vous ai juré de vous confier toutes mes pensées... bonnes ou mauvaises... je ne croyais pas devoir tenir sitôt ce serment...

— En vérité, mon ami, vous m'effrayez presque... quel changement subit !

— Mathilde, ceci me paraît un songe. Expliquer ce que j'éprouve est impossible... Je cède à je ne sais quel charme fatal qui depuis hier a bouleversé mes idées les plus arrêtées, mes principes les plus solides ; je ne me reconnais plus... je ne vous reconnais plus vous-même.

— Que dites-vous?

— Depuis hier j'ai vu en vous une femme que je n'avais pas encore vue.

— Je... je... ne comprends pas — dis-je en tâchant de sourire — je ne sais comment, depuis hier, j'ai pu vous apparaître sous un jour si différent.

— En vain j'ai voulu m'expliquer la cause de cette transformation, je ne l'ai pas pu En vain je me suis demandé pourquoi votre vue m'a causé hier une émotion que je n'avais jamais ressentie. Votre physionomie n'était plus la même... Madame de Richeville s'en est aperçue comme moi, sans doute, car elle vous a dit que jamais vous n'aviez été plus jolie... Cela était vrai... Votre regard, ordinairement si doux, si calme et si limpide, était tour à tour brillant ou chargé de trouble et de langueur ; votre voix était plus vibrante, votre teint plus animé, votre sourire plus éclatant... Penché sur votre épaule, j'ai cru la voir frissonner sous mon souffle... Vous étiez entourée de je ne sais quelle atmosphère magnétique qui m'attirait, qui m'enivrait... Non, ce n'est

pas une illusion. Vous étiez, vous êtes maintenant plus belle que vous ne l'avez jamais été... ou plutôt vous êtes belle d'une beauté de plus.

— Allons, mon ami, vous êtes encore plus poëte que d'habitude ; vous voulez essayer de nouvelles flatteries... Peut-être, hier, étais-je mise à mon avantage... Voilà tout le mystère de ce changement .. Ce qui n'a pas changé, ce sont les sentiments que vous a voués votre amie... votre sœur...

— Ma sœur... ma sœur ! je ne vous ai jamais aimée comme une sœur... je vous l'ai dit... Seulement jusqu'ici j'ai eu du courage, jusqu'ici j'ai eu de la volonté... jusqu'ici j'ai cru que l'on pouvait impunément aimer une femme comme vous... jusqu'ici j'ai cru que l'intimité dans laquelle nous vivions me suffirait, et j'ai cru que la sublimité d'un amour idéal, que l'admiration qu'il m'inspirait me raviraient à toute humaine passion... Eh bien, Mathilde ! je n'ai plus ce courage, je n'ai plus ces croyances : serments, vœux, promesses, tout est oublié... Ma passion, si longtemps comprimée, éclate à la fin... Mathilde... Mathilde, je l'avoue, il n'y a qu'un lâche... c'est moi... qu'un coupable... c'est moi ; mais au moins pitié, pitié pour un amour brûlant... insensé... qui égare ma raison !

Je frémis du péril que je courais. En me retraçant ses émotions, M. de Rochegune me disait les miennes.

Je ne pus vaincre un secret sentiment de bonheur et d'orgueil en me voyant si follement aimée ; mais je rappelai bientôt mon courage : je me sentis plus forte en voyant M. de Rochegune si faible... Je me dis qu'il serait beau à moi de remonter cette grande âme à sa hauteur, et de me sauver de moi et de lui. Je ne craignais mon enivrement que s'il le partageait.

Après un moment de silence, je lui répondis d'un ton affectueux, mais calme et sérieux :

— Pardonnez-moi, mon ami, de vous avoir d'abord répondu légèrement ; vous me donniez une touchante preuve de confiance en me faisant cet aveu, je vous en remercie.

Et je lui tendis la main avec dignité. La réserve de mon langage le frappa ; je repris :

— Quoiqu'il y ait sans doute de l'exagération dans ce que vous m'avez dit, cela ne m'étonne pas, je m'y attendais.

— Vous, Mathilde ?

— Oui... mon ami ; souvenez-vous de notre conversation d'hier... Ne m'avez-vous pas dit : « L'intimité dont nous jouissons ne nous est

« acquise qu'au prix de nos sacrifices ; plus ils seront grands, plus ils « nous seront comptés ! »

— Mathilde — s'écria-t-il avec exaltation — ne me parlez pas du passé, un abîme sépare hier d'aujourd'hui !

— Alors donc, mon ami — lui dis-je en souriant doucement — alors, comme la fée de la légende, je jetterai un pont invisible sur cet abîme, je vous prendrai par la main, et je vous ramènerai dans notre région céleste, toute rayonnante de pureté, de noblesse et d'honneur, où, comme par le passé, nos deux âmes planeront encore fières et radieuses de leur élévation.

Malgré le sourire que j'avais aux lèvres, mon cœur était navré ; M. de Rochegune semblait douloureusement affecté de mes paroles. Il resta quelque temps silencieux : puis il reprit, avec une tristesse douce, accablée, presque craintive :

— Vous avez raison, Mathilde ; le passé a été tel que vous le retracez. J'ai eu ces généreuses croyances, ces nobles inspirations ; je vous ai aimée ainsi. Mon caractère était énergique, ma volonté ferme, ma parole sacrée, mon cœur vaillant et hardi. Par quel phénomène inexplicable tout a-t-il changé ? Je ne le sais... Oui... cela est vrai ; hier encore, je vous le disais, au-dessus du bonheur dont je jouissais près de vous, je ne voyais que la réalisation du dernier vœu de mon père. Eh bien, en un jour, mon ambition s'est accrue jusqu'au délire ; mais cette ambition ne m'a pas fait déchoir dans ma propre estime... Elle m'a élevé...

— Que voulez-vous dire, mon ami ! ne serait-ce pas profaner notre amour que...

Il ne me laissa pas achever, et reprit d'un air grave et pénétré : — Le profaner... Oh ! non, Mathilde, non ; ne voyez pas dans ce que je vais vous dire une subtilité sacrilége ou l'hypocrite excuse d'un amour coupable... Ce ne sont pas seulement les désirs passionnés de la jeunesse que je vous exprime ici... non, j'exprime encore le vœu le plus noble que Dieu ait mis au cœur de l'homme, le vœu de ce bonheur de tous les instants que l'on ne peut goûter que dans la douceur enchanteresse du foyer domestique. En un mot, vous me comprendrez, Mathilde ; en vous j'adorerais peut-être plus encore l'épouse... que la maîtresse... Vous êtes à la fois si belle et si sainte... que l'ivresse que vous inspirez devient chaste et sérieuse... Il suffit de votre pensée pour tout épurer, pour donner à un amour coupable le but, le caractère sacré d'une union solennelle...

— Eh bien, mon ami... je vous en conjure au nom de ces sentiments que vous m'accordez, calmez votre exaltation.

— Non, non ! le bonheur dont je jouis près de vous ne me satisfait pas, parce qu'il est incomplet ; ce n'est plus la liberté de vous voir maintenant, que je veux... c'est passer ma vie entière près de vous... entendez-vous, Mathilde ! oui, je veux entre nous des liens indissolubles pour vous être à tout jamais enchaîné : je veux tous les droits pour vous prouver tous les dévouements ; tous les bonheurs, pour vous devoir toutes les reconnaissances !

— Mais jusqu'ici, mon ami, n'avez-vous pas été pour moi plein de dévouement et de bonté ?

— Eh ! qu'est-ce que cela auprès de cette vie intime, concentrée dans sa propre félicité, où l'on jouit de tous les dons que Dieu a accumulés sur ceux qu'il aime, où l'on se repose d'une adoration par une idolâtrie, où la beauté morale rend plus précieuse encore la beauté physique : car si Dieu a voulu qu'une belle âme eût une belle enveloppe, c'est pour que ces deux charmes se confondissent en un seul ; les séparer, c'est outrager la nature !

— Ah ! ce langage...

— Contraste avec celui que je tenais hier ; soit ; mais hier comme aujourd'hui j'ai parlé vrai.

— Mais ce changement si brusque ?

— Il me confond, il m'accable, Mathilde. Pour l'expliquer, il faut avoir recours à cette vulgaire mais juste comparaison de la goutte d'eau qui fait enfin déborder la coupe. Les circonstances les plus infimes décident des événements les plus graves lorsque l'heure est venue... Je n'en doute pas, demain, un serrement de main, l'accent de votre voix eussent fait éclater toutes les violences de cette passion longtemps comprimée. Hier, en vous parlant de sacrifices, Mathilde, je ne me servais pas d'un vain terme... Mais l'héroïsme a des bornes. Et puis une pensée fixe, unique, est maintenant sans cesse présente à mon esprit : ce serait de vivre avec vous au fond de je ne sais quelle solitude. Pour vous et pour moi les plaisirs du monde sont une vanité, Mathilde... Ah ! si vous vouliez... — Et il s'interrompit, craignant d'avoir trop dit.

Je ne le comprenais que trop ; le même désir m'était déjà venu : il fallait encore que mes lèvres continuassent de démentir ma pensée. A ces élans passionnés, dont, malgré moi, je ressentais le choc jusqu'au

fond du cœur, il fallut répondre par de froides, par de sévères paroles...

— En vérité, mon ami — lui dis-je — je ne vous reconnais plus... C'est vous... vous qui me proposez de fouler aux pieds toutes les convenances, tous les devoirs; de tromper l'amitié, la confiance de nos amis... Songez-y... de quels sarcasmes le monde ne les poursuivrait-il pas!... Les rendre complices de notre faute, les vouer à d'amères railleries parce qu'ils ont une foi aveugle en notre honneur... Tenez, soyez franc et répondez... Si je consentais à fuir avec vous... que penseraient de nous le prince d'Héricourt, sa femme, qui ont si loyalement protégé notre amour?...

Cette question interdit M. de Rochegune : il hésita quelques moments de parler : j'étais désolée de la lui avoir faite, car il me semblait, hélas! que nous ne pouvions y répondre.

Dans cet entretien, malgré la réserve apparente de mes paroles, je me sentis plus troublée, plus éprise que jamais... J'étais, hélas! j'ose l'avouer, peut-être encore plus de l'avis de M. de Rochegune qu'il n'en était lui-même, mon amour pour lui atteignait son paroxysme : à chaque instant j'étais sur le point de lui dire : Fuyons...

Il reprit tristement :

— Je n'ai jamais menti, Mathilde... je ne mentirai pas en cette occasion... Si vous consentiez à me suivre... j'irais trouver le prince et je lui dirais tout...

— Et quels reproches n'aurait-il pas le droit de vous faire, lui, lui!...

— Eh! après tout — s'écria M. de Rochegune avec une impatience douloureuse — qu'importent le prince, les jugements du monde! voulons-nous les braver? En disparaissant de la société, ne nous condamnons-nous pas; ne renonçons-nous pas à son estime, à son intérêt? Que veut-on de plus? Ne pouvions-nous pas agir moins noblement, abuser de cette confiance qu'on vous témoignait? est-il donc si difficile de tromper des yeux prévenus!

— Ah! vous et moi étions incapables d'une telle infamie!

— Je le sais; aussi aurions-nous le courage de renoncer hardiment à la haute position que nous nous étions faite : tant que nous y sommes restés, n'en avons-nous pas été dignes? Une chute honteuse ne nous en ferait pas démériter; ce serait une renonciation libre, volontaire. A l'admiration du monde, nous aurions préféré notre bonheur; il n'y a là ni lâcheté ni trahison... Je le dirais à la face de tous... comme j'ai dit...

— Hélas ! mon ami — lui dis-je en l'interrompant — cesserions-nous d'être coupables en avouant hautement que nous le sommes ? Cet aveu ne serait plus une généreuse audace, mais une grossière effronterie. Ah ! croyez-moi, si nous succombions, il faudrait fuir honteusement et nous cacher comme des criminels.

— Oh ! vienne ce jour bienheureux, Mathilde, et jamais mon front n'aura été plus fier... plus justement fier !

— Pouvez-vous parler ainsi ! et la honte... et le déshonneur pour moi ?

— Le déshonneur ! n'êtes-vous pas libre ? Le monde n'a-t-il pas lui-même prononcé une sorte de divorce moral entre vous et votre mari ? Votre position peut-elle être comparée à celle d'aucune autre femme ?

— Oui, aujourd'hui, à cette heure encore, je ne puis être comparée à personne ; mais que j'oublie mes devoirs, et demain je serai, comme tant d'autres, une femme qui se venge des tromperies de son mari en le trompant à son tour. Bien plus, après avoir eu l'insolente audace de me poser en femme supérieure aux faiblesses humaines, je serai renversée de cet orgueilleux piédestal au milieu des mépris universels...

— Et où vous atteindront-ils, ces mépris ? Venez... oh ! venez, Mathilde, mon amour vous en défendra... le bonheur vous vengera... Qui vit pour le monde et par le monde, peut le redouter ; qui vit par soi et pour soi dans la retraite, le dédaigne et le brave. Amis, orgueil, ambition, devoir, j'ai tout oublié ; je ne vis que pour une seule pensée, que pour un seul désir... vous, vous, toujours vous.

— Mais votre carrière, mais votre avenir, mais tant d'infortunés qui n'existent que par vous, mais votre pays, auquel votre voix est si souvent utile ?...

M. de Rochegune haussa les épaules. — Rêveries creuses et sonores, stériles utopies que toute cette vaine politique. Quant à mes malheureux, c'est différent ; du fond de cette retraite nous veillerons sur eux, nous serons leur mystérieuse providence : ils n'y perdront rien... Est-ce qu'un amour comme le nôtre ne suffirait pas à nous rendre généreux et bienfaisants si nous ne l'étions déjà ?... Vous me regardez avec surprise, Mathilde... vous êtes étonnée de m'entendre parler ainsi, moi naguère si jaloux de ce que je dédaigne aujourd'hui... Moi aussi je m'étonne et je m'en réjouis...

— Que dites-vous ?

— Oui, ce brusque changement dans mes idées me prouve que votre influence sur moi augmente encore

— Autrefois j'étais fière de cette influence, elle vous inspirait les plus nobles actions ; aujourd'hui j'en rougis, elle ne vous inspire que des résolutions indignes de vous.

— Et qui vous dit cela ? et qui vous dit que de nos tumultueuses passions ne sortiront pas quelques grands exemples, quelque dévouement sublime ? Je ne sais ce que l'avenir nous réserve, mais ce n'est pas en vain que Dieu nous a rapprochés. Oui, notre chute apparente doit cacher quelque résurrection magnifique ; deux âmes comme les nôtres ne peuvent se rencontrer dans un véritable, éclatant et profond amour, sans laisser après elles quelque souvenir de majesté : oui, une voix, qui ne m'a jamais trompé, me dit que malgré les reproches, l'éloignement peut-être momentané de nos amis, ils nous reviendront, par la force des événements, plus dévoués que jamais, parce que jamais nous n'aurons été plus dignes d'eux...

— Comment?

— Je ne sais, mais j'en suis sûr : encore une fois, Mathilde, je vous dis que, quoi qu'il paraisse, cet amour est noble et grand s'il en fut jamais; je vous dis que l'avenir le prouvera...

L'accent, la physionomie de M. de Rochegune exprimaient tant de foi dans ce qu'il disait, je me sentais aussi moi-même si fatalement persuadée que notre amour devait avoir de brillantes destinées, que, malgré ma résolution de rester froide et réservée, je ne pus résister à un mouvement d'entraînement, et je m'écriai :

— Oui, oui, je vous crois, ce que vous dites là, je le sens, il me semble que vous traduisez les plus secrets mouvements de mon cœur!

— Mathilde !... — s'écria-t-il en tombant à mes genoux et en prenant mes mains dans les siennes avec un mouvement d'adoration passionnée — oh! venez... Fuyons alors... Venez... venez... mon amie, ma sœur, ma maîtresse, ma femme...

Ces mots, les regards enivrés de M. de Rochegune, tout me rappela à moi-même; je me levai brusquement...

— Mathilde — s'écria-t-il en cachant son visage dans ses mains — pardonnez-moi... je suis insensé!

Quelques minutes me suffirent pour calmer mon émotion ; je lui dis le plus froidement qu'il me fut possible :

— Vous êtes insensé en effet de croire que je m'exposerai jamais à rougir de vous et de moi.

Il jeta sur moi un regard désolé, puis il s'écria d'un ton déchirant :

— Ah ! vous ne m'aimez pas comme je vous aime...

Et il pleura.

Je l'avoue, ô mon Dieu ! si j'eus la force de ne pas le détromper, de ne pas lui dire que je partageais sa folle passion... ses idées justes ou injustes, élevées ou coupables, c'est qu'en ce moment même je prenais la résolution de fuir avec lui, si, après une dernière et courageuse épreuve, je ne pouvais vaincre ce funeste entraînement.

Pour me réserver toute liberté d'agir, je devais alors lui ôter tout espoir et le rendre ainsi, à son insu, mon auxiliaire dans la lutte suprême que je voulais tenter.

— Je ne vous aime pas? — lui dis-je. — Pouvez-vous me faire ce cruel reproche ! N'est-ce pas parce que je vous aime tendrement que j'ai le courage de vous épargner, ainsi qu'à moi, des remords éternels !

Il se leva et se mit à marcher avec agitation en essuyant ses yeux.

Je fus mise encore à une rude épreuve ; quelques boucles de sa chevelure s'étant dérangées, je vis à son front la cicatrice de la blessure qu'il avait autrefois reçue en venant savoir de mes nouvelles, lorsqu'il était tombé dans un guet-apens que lui avait tendu M. Lugarto.

La vue de cette cicatrice, en me rappelant depuis combien d'années durait le dévouement de M. de Rochegune, fit que ma résolution de lui cacher ce que j'éprouvais me devint plus pénible encore.

Il s'arrêta tout à coup devant moi et me dit :

— Mathilde, croyez-vous qu'il me soit possible de cacher aux yeux de nos amis les émotions qui m'agitent?

— Je crois qu'en réfléchissant aux suites cruelles que...

Il m'interrompit.

— La réflexion, la volonté sont — dit-il — impuissantes à contenir, à dissimuler un sentiment aussi violent... à chaque instant d'ailleurs ne remarquera-t-on pas entre nous une contrainte, une réserve affectée, qui ne contrastera que trop avec notre abandon habituel?

— Peut-être... mon ami, et en vous observant bien... et puis, laissez-moi espérer... que cette exaltation passagère se calmera, que vous, si courageux, vous vaincrez ce fol enivrement.

— C'est parce que mon caractère était ferme et courageux, Mathilde, que je sens mieux encore l'irrésistible puissance du sentiment qui me domine... mais c'est aussi parce que je suis ferme et courageux... — Puis il hésita.

— Parlez, mon ami... parlez...

— Eh bien, c'est parce que je suis courageux que j'aurai la force de prendre le seul parti qui puisse nous sauver tous deux !

Puis, les lèvres contractées par le désespoir, il dit d'une voix altérée :

— J'aurai la force de vous quitter...

Ce coup était si terrible, j'y étais si peu préparée, que je m'écriai en joignant les mains :

— Me quitter! mais c'est impossible!... Mon Dieu!... vous n'y pensez pas!

— Mais que voulez-vous donc que je fasse, alors, malheureuse femme?... Cesser de vous voir? C'est éveiller mille soupçons, provoquer les questions de nos amis, qui seront d'autant plus pressantes que nous ne devons avoir rien à cacher... Vivre auprès de vous comme autrefois, je vous dis que cela m'est impossible. Je prétexterai donc un voyage, je partirai.

— Vous ne partirez pas... je ne le veux pas... Je vous aime, moi... j'ai mis en vous tout l'espoir... tout l'avenir de ma vie. Il est impossible que vous m'abandonniez ainsi! vous n'aurez pas cette cruauté!

— Mais que faire, alors? que résoudre?

— Je ne sais... mais, au nom du ciel... par la mémoire de votre père... ne me quittez pas... je n'y pourrais pas survivre... J'ai été déjà si malheureuse... mon Dieu! que je n'aurai plus la force d'endurer de nouvelles douleurs.

— Écoutez, Mathilde... vous ne me croyez pas capable de vous menacer de mon départ pour vous forcer à me suivre... Je ne parle, je n'agis jamais légèrement... Après avoir tout considéré, je vois qu'il ne me reste qu'à partir... je partirai donc... que Dieu me soit en aide!

— Ciel! vous m'épouvantez — m'écriai-je frappée de la sinistre expression de ses traits. Il me comprit et me répondit :

— J'ai sur le suicide des idées qui ne changeront jamais : c'est une lâcheté... je ne serai jamais lâche... c'est parce que je ne pourrai pas me tuer que je serai désormais le plus misérable des hommes.

Et il cacha encore sa figure dans ses mains en sanglotant.

Vaincue par ses larmes, j'allais tout lui avouer, renoncer à une dernière lutte, lui dire combien je l'adorais, lorsqu'après un moment de silence il releva la tête et me dit :

— Après tout, nous sommes des insensés de vouloir décider en une heure du destin de toute notre vie entière... Mathilde... Pas un mot de plus... nous sommes sous le coup d'impressions trop vives pour continuer cet entretien. Je pars aujourd'hui, je reviendrai dans quinze

jours avec les mêmes idées que j'emporte... je vous en préviens... mais vous... vous aurez eu le loisir de réfléchir mûrement à la proposition que je vous ai faite ; je reviendrai donc pour vous consacrer ma vie tout entière ou pour vous dire un éternel adieu. Je ne vous écrirai pas... je vous laisserai seule à vous-même. Tout mon espoir est que le passé vous parlera de moi... et que l'avenir... vous parlera pour moi...

Puis, me tendant la main avec une triste solennité, il me dit d'une voix profondément émue : — Dans quinze jours...

Je serrai sa main en répétant : — Dans quinze jours.

Il me quitta.

CHAPITRE XXXI.

UNE VISITE.

Après le départ de M. de Rochegune, je me mis à fondre en larmes; je me reprochai mon apparente insensibilité; je craignis de l'avoir désespéré, d'avoir risqué peut-être de l'éloigner de moi.

Je regrettai amèrement de n'avoir pas suivi mon premier mouvement, qui me disait de tout abandonner pour le suivre; s'il me quittait... la froide estime du monde compenserait-elle jamais la perte de cet amour dans lequel j'avais concentré tout le bonheur, toutes les espérances de ma vie?

Au milieu de ces perplexités poignantes, je me demandais si je ne résistais pas plus par orgueil que par devoir; je tâchais de me convaincre de cette pensée afin d'avoir un prétexte de céder aux vœux de M. de Rochegune.

Alors je rêvais avec délire à la vie qui m'attendait près de lui: la sûreté de son caractère, son esprit, sa tendresse exquise, tout me présageait l'existence la plus fortunée.

Je reconnaissais de plus en plus la vérité des paroles de M. de Rochegune. Mon amour pour M. de Lancry avait-il été, en effet, une *surprise de cœur?* je n'avais, pour ainsi dire, eu aucune raison *sérieuse* de l'aimer avant mon mariage. Ses dehors charmants, la grâce de son esprit m'avaient séduite. Dans mon opiniâtreté à l'épouser, malgré les

sages avis de madame de Richeville et de M. de Mortagne, il y avait eu plus de parti pris, plus d'étourderie, plus de désir d'échapper à mademoiselle de Maran que de passion réfléchie; plus tard, lorsque les torts de mon mari devinrent si odieux, je persistai à l'aimer par habitude, par héroïsme de souffrance et d'abnégation, et surtout par suite de cette influence presque irrésistible que prend toujours sur une jeune fille le premier homme qu'elle aime.

Au milieu de mes chagrins j'avais haï cet amour *sans nom*, j'en avais rougi comme d'une mauvaise action; et pourtant, en aimant ainsi mon mari, je remplissais un devoir sacré. Enfin lorsque, poussée à bout par une dernière trahison qui m'avait coûté mon enfant, j'avais échappé à l'épouvantable domination de M. de Lancry, je n'avais conservé pour lui qu'un mépris glacial...

Quelle différence, au contraire, dans les phases de mon attachement pour M. de Rochegune ! Son généreux dévouement pour moi, l'admiration que m'inspiraient ses rares qualités avaient d'abord jeté dans mon cœur, et presque à mon insu, les profondes racines de cet amour; puis, lorsque je me retrouvai moralement libre, ce furent de nouvelles et touchantes preuves de l'affection la plus constante et la plus noble : alors à mon admiration pour lui, sentiment sévère et imposant, se joignit une amitié affectueuse et tendre... puis l'amour pur et idéal... puis enfin la passion brûlante.

La gradation constante de ce sentiment n'en assurait que trop la durée.

Ainsi que toutes les choses grandes, puissantes et humainement éternelles, cet amour avait une base profonde, inébranlable. Comme le chêne que la foudre brise et ne déracine pas, cet amour avait lentement, imperceptiblement grandi... ; l'orage ou les saisons pouvaient effeuiller ses verts et frais rameaux, mais jamais l'arracher du sol où il était né.

En un mot, telle était la différence de ces deux amours : — en aimant mon mari, en me dévouant pour lui avec l'abnégation la plus aveugle, j'avais éprouvé une sorte de honte, j'avais été la plus malheureuse des femmes; en me résignant avec courage, mes souffrances avaient à peine intéressé; ma résignation avait semblé stupide...

Au contraire, j'étais heureuse et fière de mon amour pour M. de Rochegune; le monde m'approuvait, je me sentais enfin élevée, grandie par ce sentiment, qu'une inflexible morale aurait pu réprouver.

Tantôt ces réflexions me semblaient toutes-puissantes en faveur de

M. de Rochegune, tantôt j'y puisais une nouvelle force pour lui résister... Notre position à tous deux me semblait si magnifique, que je ne pouvais me résoudre à la perdre.

Mais alors je comparais malgré moi les enchantements d'une vie amoureuse et ignorée aux sacrifices que m'imposaient cette brillante couronne de pureté, cette souveraineté de vertu, cette éclatante majesté du renoncement.

Oh! alors il me semblait insensé de préférer un vaste et froid palais de marbre et d'or que l'on occupe seule... à une délicieuse retraite où l'on cache un amour heureux au milieu de la verdure et des fleurs...

Hélas! il faut être femme pour comprendre ces terribles luttes de la passion et du devoir.

Les hommes ne les subissent jamais; leurs cruelles alternatives se réduisent à obtenir ou à ne pas obtenir... tandis que ce n'est souvent

qu'après de douloureuses anxiétés, qu'après d'affreux tourments, que nous accordons ce que nous désirons le plus d'accorder.

Les hommes ressentent ces terribles angoisses lorsqu'il s'agit de leur honneur, jamais lorsqu'il s'agit du nôtre.

M. de Rochegune était le type des hommes de cœur, de courage et de loyauté chevaleresque. Il n'avait pourtant pas hésité un moment entre son amour et l'éloignement de ses amis... entre sa passion et ma honte. . . . . .

. . . . . .

Ces résolutions, tour à tour faibles et héroïques, avaient duré plusieurs jours.

Le départ de M. de Rochegune m'accablait, m'ôtait beaucoup de ma force. Cette absence me donnait une douloureuse idée de ce que serait ma vie sans lui.

J'en étais déjà venue à ne plus admettre cette hypothèse, j'aurais consenti à tout plutôt que de le perdre; j'espérais seulement obtenir de lui d'essayer encore de vivre près de moi comme par le passé, de tâcher de se vaincre, dussions-nous pendant quelque temps renoncer aux douceurs de notre habituelle intimité.

Une fois placée dans l'alternative de le perdre ou de le suivre, que résoudre? le désespérer... lui toujours et depuis si longtemps dévoué... lui que j'aimais, que j'aimais de toutes les forces de mon âme... Le désespérer... lorsque d'un mot, d'un seul mot, en faisant le bonheur de sa vie... je réalisais l'idéal de la mienne... Non... non... jamais... Et j'étais sur le point de lui écrire... Venez... venez... partons...

Les heures, les jours, les nuits se passaient dans ces irrésolutions: peu à peu elles affaiblirent mon courage : bientôt... funeste symptôme, je n'osai plus interroger mon cœur, tant j'étais sûre de le voir me répondre en faveur de M. de Rochegune. . . . . .

. . . . . .

M. de Rochegune avait donné à madame de Richeville une explication toute naturelle de son départ, en lui annonçant que quelques affaires importantes l'appelaient dans une de ses terres. J'avais prétexté moi-même d'une migraine violente pour rester seule le soir.

Un jour madame de Richeville, à qui j'étais allée faire ma visite habituelle, me dit qu'Emma, indisposée depuis quelques jours, se trouvait très-souffrante, elle était beaucoup plus absorbée qu'à l'ordinaire. Je demandai à la voir; elle reposait, je ne voulus pas la réveiller.

J'envoyai plusieurs fois Blondeau savoir de ses nouvelles, la journée se passa assez paisiblement.

Le lendemain de très-bonne heure, madame de Richeville entra chez moi ; je fus frappée de l'altération de ses traits.

— Grand Dieu... qu'avez-vous ? — lui dis-je.

— Emma m'inquiète au dernier point — me répondit-elle ; — j'ai passé la nuit près d'elle... Tout à l'heure, elle vient de s'assoupir un peu ; je profite de ce moment pour venir... pour venir pleurer auprès de vous ! — s'écria-t-elle en ne pouvant plus contenir ses larmes — car devant elle je n'ose pas... — Et la pauvre mère se mit à sangloter.

— Mais rassurez-vous — lui dis-je — il ne peut y avoir rien de sérieux dans l'indisposition d'Emma. Hier, que vous a dit votre médecin ? Il n'en est pas de plus habile et de plus sincère...

— C'est justement parce qu'il est très-habile, et qu'il m'a avoué son ignorance au sujet de la maladie d'Emma, que je suis horriblement effrayée ; il ne trouve aucune cause apparente à la langueur qui accable de plus en plus cette malheureuse enfant... Il lui trouve une fièvre lente et nerveuse ; mais il avoue que d'un moment à l'autre... une crise violente peut éclater....

— Mais Emma souffre-t-elle ?

— Non ; elle le dit du moins, peut-être de crainte de m'affecter.

— Mais cette nuit qu'a-t-elle éprouvé ? Pourquoi êtes-vous plus inquiète ce matin ?

— Cette nuit elle a été très-agitée... Hier soir, je me suis établie près d'elle... elle allait mieux. Son visage était pâle, mais calme ; elle ne dormait pas. Je lui ai proposé de lui lire une méditation de M. de Lamartine, elle m'a tendrement remerciée ; après m'avoir écoutée elle m'a dit avec cette grâce naïve qui n'appartient qu'à elle : « Mon Dieu, « quelle douceur dans ces vers admirables ! Merci ! oh ! merci, je me « sens mieux... il me semble que je suis moins oppressée ; mais « puisque le langage de l'âme me fait tant de bien... c'est donc l'âme « que j'ai malade ? »

— Pauvre enfant ! — dis-je à madame de Richeville — cela est étrange.

— Oui, bien étrange, Mathilde, et ces paroles ont éveillé en moi une crainte affreuse...

— Et quelle crainte ?

— Toute la nuit une cruelle pensée m'a poursuivie, lorsque l'agi-

tation d'Emma est revenue avec son accès de fièvre, lorsque plusieurs fois ses regards brillants se sont attachés sur les miens... Oh!... Mathilde, il m'a semblé y voir un secret reproche.

— Mais expliquez-vous, mon amie ; je ne vous comprends pas...

— Eh bien, sans pouvoir deviner comment elle pourrait être instruite de ce fatal secret... je tremble qu'elle ne sache que je suis sa mère... O Mathilde! cette âme est si candide, que pour elle ce coup serait mortel...

Je regardai madame de Richeville avec étonnement ; cette idée me frappa d'autant plus qu'elle m'expliquait les rêveries et la triste préoccupation d'Emma.

Je ne doutais pas non plus que la révélation de ce mystère ne fût fatale pour cette jeune fille, qui éprouvait une horreur insurmontable pour les actions honteuses ou criminelles. Cette angélique et précieuse ignorance avait été soigneusement entretenue par sa mère, et les enseignements qu'Emma trouvait dans l'entretien des amis de madame de Richeville avaient encore exalté son excessive délicatesse.

Qu'on juge donc de la terrible perturbation qu'une pareille découverte aurait apportée dans l'esprit d'Emma, quelle lutte effrayante se serait engagée entre la susceptibilité outrée de ses principes et l'attachement profond qu'elle ressentait pour madame de Richeville.

N'apprendre que celle-ci était sa mère... que pour être forcée de la mépriser...

— Eh bien! — reprit la duchesse avec angoisse — n'est-ce pas, Mathilde, que mes craintes sont fondées?... C'est affreux... — s'écria-t-elle avec désespoir. —Elle sait tout... elle sait tout... Je n'oserai plus la regarder sans honte... Ah! c'est une terrible punition que celle-là... rougir devant son enfant... La vengeance de Dieu n'est pas encore satisfaite... Oh! je suis bien loin d'avoir tari ma coupe d'amertume — dit-elle avec abattement.

— Ne croyez pas cela — lui dis-je — par cela même que je partage vos craintes, que je connais le caractère d'Emma et l'effet que produirait sur elle une révélation pareille... je crois qu'elle a des soupçons, peut-être... mais non pas une certitude... qui aurait causé en elle une secousse violente.

— Mathilde, vous voulez me rassurer ; au nom du ciel, parlez-moi franchement.

— Ma pauvre amie, je m'adresse à votre raison. Vous connaissez comme moi le cœur d'Emma ; nous avons, naguère encore, analysé

cette franchise si impérieuse chez elle, qu'elle épanche toutes ses impressions à mesure qu'elles lui viennent, sans même prévoir où elles tendent. Eh bien, croyez-vous qu'il lui soit possible de vous cacher un secret d'une telle importance, de dissimuler les agitations qu'elle en ressentirait?... Et, tenez, maintenant je vais plus loin : il se pourrait que l'instinct de son cœur eût suffi pour éveiller en elle de vagues soupçons qu'elle ne s'explique pas encore...

— Mais, il n'importe; pour être éloigné, le danger n'en est pas moins menaçant! — s'écria madame de Richeville. — Si ce secret n'appartenait qu'à vous et à moi ou à M. de Rochegune, je n'aurais aucune crainte; mais mon mari, mais cet infâme Lugarto, mais cette femme indigne qui le lui a vendu, le possèdent, ce secret; d'un moment à l'autre ce coup peut m'atteindre?

— Ne prévoyez pas le malheur de si loin, mon amie; vous allez me trouver bien optimiste, mais, en y réfléchissant davantage, je pense qu'il vaut mieux que ces vagues soupçons se soient peu à peu éveillés dans l'esprit d'Emma; peut-être notre salut est-il là. Sans doute alors on pourra, on devra peut-être lever avec ménagement le voile qui couvre sa naissance, et prévenir ainsi une brusque révélation qui... je le crains, et je dois vous l'avouer, mon amie... serait dangereuse pour elle.

— Mathilde, vous êtes mon ange tutélaire; vos paroles, remplies de tendresse et de raison; vont à la fois à l'esprit et à l'âme... Je crois votre avis plein de sens... Oui, il serait peut-être possible, avec la plus grande circonspection, de la préparer à cet aveu et d'en amortir l'effet. Alors, oh! alors, je serais trop heureuse de pouvoir lui dire *ma fille*... O mon Dieu! Mais non... non... une telle félicité ne peut m'être réservée... — ajouta tristement la duchesse; — cela serait trop de bonheur. Il faut que j'expie la naissance d'Emma...

— Mais ne l'avez-vous pas déjà expiée par vos chagrins, rachetée par votre vie exemplaire?

— Ma crainte est d'adopter trop aveuglément votre avis, j'y suis trop intéressée... Tenez, dès que M. de Rochegune sera de retour, nous en causerons avec lui; s'il partage votre opinion, nous aviserons aux moyens de faire connaître la vérité à Emma. Bonne.. mille fois bonne et sincère amie — s'écria madame de Richeville en serrant mes mains dans les siennes... — ah! vous méritez bien tout le bonheur dont vous jouissez enfin... Ah! à propos de bonheur... et encore non... car le

malheur des méchants ne peut pas être un bonheur pour vous... Savez-vous ce qui arrive à mademoiselle de Maran?

— Non : qu'est-ce donc?

— Depuis quelques jours, elle est atteinte d'une attaque de paralysie; elle était déjà inconsolable de la disparition de votre infernale cousine, et ce dernier coup doit lui être bien cruel. Du reste, elle est si universellement détestée, que personne au monde ne va plus la voir; on s'affranchit même à son égard de la plus simple politesse, ou encore à peine s'informe-t-on de ses nouvelles, et reste-t-elle abandonnée aux soins de ses gens.

— Et je la plains, car son principal et plus ancien serviteur a été l'épouvante de mon enfance — lui dis-je. — Je vois encore cette physionomie sinistre, rendue plus repoussante encore par une horrible tache de vin.

— Quant à votre cousine, on croit qu'elle a quitté Paris; toutes les recherches de votre mari pour la retrouver ont été vaines, et on dit qu'il s'est mis à jouer avec fureur pour se distraire de l'abandon d'Ursule.

Je fus sur le point de raconter à madame de Richeville l'aventure du bal masqué, et de lui dire les raisons que j'avais de penser que M. de Rochegune y avait rencontré Ursule; mais à cette aventure se rattachaient mes irrésolutions présentes : ne voulant y faire aucune allusion et ne prendre conseil que de moi-même, je me tus.

— Et M. de Lanery? — demandai-je à madame de Richeville.

—Il avait d'abord soupçonné Ursule d'être allée rejoindre son mari; il s'est aussitôt rendu mystérieusement à Rouvray, et a acquis la certitude que cette odieuse femme n'était pas retournée auprès de M. Sécherin. Tout le monde s'accorde à dire qu'elle est allée secrètement retrouver en Italie lord C..., qui s'en est beaucoup occupé cet hiver. Cela me paraît probable, car lord C... est puissamment riche.

J'aurais voulu, comme madame de Richeville, croire à l'absence d'Ursule; mais malgré moi un triste pressentiment me disait que ma cousine n'était pas loin. Je ne redoutais pas sa rivalité auprès de M. de Rochegune; je redoutais sa rage lorsqu'elle s'en verrait dédaignée : ce qui devait nécessairement arriver, si elle avait l'audace de se faire connaître à lui.

— Je désire que vous soyez bien informée qu'en effet Ursule ait quitté Paris — dis-je à la duchesse. — Mais voulez-vous que nous allions voir Emma? j'attendrai chez vous qu'elle soit éveillée; aujourd'hui je vous remplacerai auprès d'elle, cette nuit surtout, si elle est encore souffrante...

— Non... non... ma chère Mathilde, vous êtes vous-même indisposée.

— Je me sens mieux déjà; si vous voulez me guérir tout à fait, laissez-moi partager avec vous les soins que vous donnez à cette chère enfant; et puis vous savez que je ne manque pas de perspicacité : j'observerai, j'étudierai, j'interrogerai Emma bien attentivement : cela pourra nous servir et nous guider dans le cas où nous croirions toujours une révélation opportune.

— Je savais bien que vous trouveriez les meilleures raisons du monde pour me forcer d'accepter cette nouvelle preuve de dévouement... Eh bien donc! je l'accepte comme vous l'offrez.., avec bonheur.

— Mon amie, par grâce, ne parlons plus de dévouement... vous me rendez confuse... que ne vous dois-je pas, moi!... comment m'acquitterai-je jamais?...

— Mathilde!

— Quand je songe qu'avant mon mariage, sans me connaître, vous veniez me rendre un service de mère, et que je vous ai accueillie avec sécheresse... avec dureté... que j'ai osé insulter à ce qu'il y avait d'admirable dans votre démarche... Oh! tenez, mon amie, de ma vie je ne me pardonnerai de vous avoir alors méconnue. Ce sera pour moi un remords éternel.

— Et pour moi aussi, pauvre chère enfant, car si vous m'aviez écoutée... vous seriez aujourd'hui madame de Rochegune... Je sais que le sort a fait que vous êtes bien près de la destinée que moi et ce pauvre M. de Mortagne nous avions rêvée pour vous; mais, ma noble et courageuse Mathilde... je sais aussi l'immense différence qui existe entre l'amour tel que vos devoirs, votre fermeté vous l'imposent, et la vie enchanteresse qui vous attendait auprès de M. de Rochegune. Maintenant que vous pouvez l'apprécier comme moi, mieux que moi — ajouta-t-elle en souriant — avouez qu'il est surtout l'homme de l'intimité : n'est-ce pas que c'est là seulement qu'on peut connaître tout le charme

de son caractère, de son esprit? car c'est seulement dans l'intimité qu'il consent à user des merveilleux avantages dont il est doué. Est-il alors une conversation plus attachante que la sienne, un savoir à la fois plus universel, plus modeste et plus piquant dans son expression? Et que de talents variés! Et surtout quel caractère! En est-il un plus doux, plus égal, plus gai, de cette gaieté qui exprime la sérénité d'une belle âme? Enfin, en lui que de ressources! Avant votre retour, j'ai quelquefois passé des heures entières avec lui et Emma; il nous laissait encore plus émerveillées à la fin de l'entretien qu'au commencement : on passerait des jours, des années près de lui, sans ressentir, je ne dirai pas un moment d'ennui, mais sans ressentir diminuer un moment l'intérêt qu'il inspire... Après cela, il faut tout dire, dans ces longues soirées il parlait sans cesse de vous et nous disait gaiement : « Je ne cause jamais mieux qu'avec vous, parce que vous aimez et ad- « mirez aussi madame de Lancry; et comme elle est presque toujours « au fond de ma pensée, vous me comprenez à demi-mot, nous parlons « pour ainsi dire la même langue. »

— Je le reconnais bien là — lui dis-je en rougissant — et vous aussi, mon amie, qui, comme lui, parlez toujours le noble langage de la bienveillance et du dévouement... Mais allons-nous voir Emma? — ajoutai-je, car je pouvais à peine contenir mon émotion.

— Venez, j'espère qu'elle sera éveillée — me dit madame de Richeville.

Je la suivis, encore toute troublée de l'étrange à-propos avec lequel elle venait de me peindre si ravissamment le bonheur qu'on devait goûter dans l'intimité de M. de Rochegune.

Une des femmes de madame de Richeville lui apprit qu'Emma dormait encore. Cet état pouvant être salutaire pour elle, nous ne voulûmes pas le troubler.

J'étais depuis quelque temps chez madame de Richeville, lorsqu'un valet de pied, que j'avais nouvellement, vint me prévenir qu'un homme, qui avait à me parler d'une affaire très-importante, m'attendait chez moi, sachant que j'étais chez madame la duchesse de Richeville.

— C'est sans doute un de vos gens d'affaires — me dit celle-ci. — Allez, ma chère Mathilde, je vous ferai prévenir lorsqu'Emma sera éveillée.

Je revins chez moi.

Qu'on juge de mon saisissement, de ma frayeur.

Dans mon salon, assis et lisant auprès de la cheminée, je vis M. de Launey... mon mari...

CHAPITRE XXXII.

L'ENTREVUE.

Frappée de stupeur, je restai immobile à la porte du salon, une main posée sur un meuble pour me soutenir ; mon autre main semblait vouloir comprimer les battements de mon cœur.

M. de Lancry se leva, posa tranquillement son livre sur une table, et se plaça devant la cheminée en m'invitant d'un geste à venir auprès de lui...

L'expression de sa physionomie était dure, sardonique, et trahissait je ne sais quelle secrète satisfaction.

Je n'osais pas avancer ; je croyais rêver : M. de Lancry vint à moi.

— Quel accueil après une si longue séparation ! — me dit-il en voulant me prendre la main.

Je me reculai brusquement ; il sourit d'un air ironique.

— Ah çà ! mais... c'est donc tout à fait de l'aversion... ma chère !

Ces mots excitèrent à la fois mon indignation et mon courage ; je m'avançai d'un pas ferme au milieu du salon :

— Que désirez-vous, monsieur ?

— Oh ! je désire beaucoup de choses ; mais comme cela serait fort long à vous expliquer... veuillez d'abord vous asseoir...

— Monsieur...

— A votre aise... restez debout...

Et il s'assit.

Après quelques moments de silence réfléchi, il releva la tête et me dit :

— Avouez, ma chère amie, que je suis un mari commode et peu gênant.

— Vous n'êtes pas venu ici pour railler misérablement, monsieur... Vous avez sans doute un grave motif pour m'imposer une entrevue si pénible... Veuillez l'abréger.

— Attendriez-vous M. de Rochegune, par hasard?

La rougeur me monta au front ; je ne répondis pas.

— Je serais d'ailleurs — reprit-il — enchanté de le revoir, et lui aussi serait charmé de cette rencontre. Voilà ce qu'il y a d'agréable dans les positions franches! voilà l'avantage des relations vertueuses et platoniques; personne n'est embarrassé, ni la femme, ni l'amant, ni le mari. — Puis, jetant un regard autour de lui, il ajouta : — Mais savez-vous que vous êtes parfaitement établie ici? c'est tout à fait solitaire et mystérieux.

— Encore une fois, monsieur, puis-je savoir ce que vous désirez de moi?

Sans me répondre, M. de Lancry m'examina attentivement, et dit :

—Vous êtes fort en beauté, votre condition de femme abandonnée vous sied à merveille; il me paraît que vous avez pris votre parti. Pas le moindre attendrissement, pas la moindre émotion, pas même l'expression de la haine, pas un reproche... Un impatient mépris, voilà tout ce que ma présence vous inspire après plus de trois ans de séparation.

— S'il en est ainsi, monsieur, vous sentez que j'ai hâte de finir cet entretien, dont je ne comprends ni le but ni le motif.

— Je conçois parfaitement cet empressement, quoiqu'il soit aussi peu flatteur que peu... moral et... conjugal; car enfin, ma chère amie... vous êtes ma femme... n'oubliez donc pas cette circonstance, tout insignifiante qu'elle vous semble peut-être.

— Grâce au ciel, monsieur, je l'ai oublié; il faut votre présence pour me le rappeler.

— Et il suffira de mon absence pour effacer de nouveau cet importun souvenir, n'est-ce pas?... Fort bien, je comprends votre silence. C'est une réponse comme une autre; mais heureusement, madame, je n'ai pas les mêmes facultés *oblitatives*. Excusez ce barbarisme. Moi, je me souviens parfaitement que je suis votre mari, surtout en vous voyant si charmante ; aussi je viens vous demander pardon de vous avoir négligée si longtemps...

— Il est inutile, monsieur, de me demander pardon d'un abandon que je ne ressens pas, que je n'ai pas ressenti...

— Sans doute ; aussi mon excuse est-elle seulement un acquit de conscience, un moyen d'amener la grâce que je viens solliciter de vous...

— Je vous écoute, monsieur... Mais jusqu'ici vous parlez en énigmes.

— Vraiment — dit-il en me jetant un regard d'une profonde méchanceté — vraiment, je parle en énigmes? Eh bien, voici le mot de celle-ci : Il m'est impossible de vivre plus longtemps sans vous... et je vous prie de mettre un terme à cette trop longue séparation.

Je haussai les épaules de pitié sans dire mot.

— Vous croyez peut-être que je plaisante?

— Je n'ai rien à vous répondre, monsieur...

— Je vous dis, madame, que je vous parle sérieusement.

— Je vous dis, monsieur, que cet entretien a trop duré ; il est incroyable que vous veniez chez moi me tenir de pareils discours...

— Chez vous?... comment, chez vous? — reprit-il avec un éclat de rire sardonique. — Ah çà! vous perdez donc la tête... Ce serait déjà beaucoup si, comme chef de notre communauté de biens, à *titre universel*, notez bien cela... à *titre universel*... je vous permettais de dire *chez nous*... car vous êtes ici chez moi.

— Mais, monsieur...

— Mais, madame, avez-vous lu le code civil?... Non, n'est-ce pas? Eh bien, vous avez eu tort : car vous sauriez quels sont mes droits.

Je crus comprendre l'odieux but de cette visite, j'en rougis d'indignation.

— C'est de l'argent, sans doute, que vous voulez, monsieur? — lui dis-je avec un regard de mépris écrasant.

Il se leva vivement, les traits contractés par la colère.

— Madame, prenez garde!...

— Et vous venez sans doute mettre à prix votre absence... Je regrette plus que jamais que vous m'ayez ruinée, monsieur... car il ne me reste malheureusement pas assez d'argent pour acheter de vous cette inestimable faveur...

— Ah! vous faites des épigrammes... malheureuse que vous êtes! — s'écria-t-il l'œil enflammé de rage et de haine — Mais vous ne savez donc pas que vous êtes dans ma dépendance? que je suis ici chez moi, que vous êtes ma femme, entendez-vous?... toujours ma femme!

que je dispose de vous, que je puis faire de vous ce que bon me semble, que vous n'avez pas un mot à dire, que j'ai la loi pour moi, et que demain, qu'aujourd'hui, je puis m'établir ici ou vous emmener chez moi!

— Je sais, monsieur, que vous voulez m'effrayer en me menaçant ainsi, et certes la menace est bien choisie : il y aurait de quoi mourir d'effroi à cette pensée, que je pourrais être condamnée à vivre auprès de vous; mais vous ne songez pas, monsieur, que le scandale de votre conduite a été tel, que vous avez perdu tous vos droits sur moi!

— Vraiment, j'ai perdu mes droits sur vous?

— Quant à votre visite, monsieur, comme elle ne peut avoir d'autre but que celui de me demander de l'argent, et que, malheureusement, vous m'avez à peine laissé de quoi vivre, je vous répète que vous n'avez rien à attendre de moi.

— Tenez — ajouta-t-il avec un sombre sang-froid plus effrayant que l'accès de colère auquel il s'était laissé emporter — si j'étais encore susceptible de quelque pitié, vous m'en inspireriez, pauvre folle!! Écoutez-moi bien; ce bavardage me fatigue. En parlant du scandale de ma conduite, vous faites allusion à mon amour pour Ursule et à ma liaison avec elle, n'est-ce pas? Eh bien, aux termes de la loi, je puis avoir dix maîtresses sans que vous ayez le plus petit mot à dire, pourvu que je ne les aie pas introduites dans le domicile conjugal : or je vous défie de prouver qu'Ursule ait mis le pied chez moi.

— Monsieur... il ne s'agit pas seulement d Ursule!

— Bon! voulez-vous parler de mes prodigalités, de mes dissipations? Je vous répéterai ce que je vous ai dit autrefois à propos de votre imagination d'hospice : qu'aux termes de la loi, à moi seul appartient l'emploi de *nos* biens. Que cet emploi soit bon ou mauvais, personne n'a le droit de le contrôler... je n'ai de compte à rendre à personne. Voilà, j'espère, ma position assez clairement établie et mes droits suffisamment prouvés.

— Très-clairement, monsieur, et...

— Finissons : ma volonté est que vous reveniez désormais avec moi. Je vous donne quarante-huit heures pour faire vos préparatifs. C'est aujourd'hui vendredi; dimanche matin je viendrai vous chercher... Je pourrais vous emmener ce soir, à l'instant même, mais cela n'entre pas dans mes arrangements... Seulement, comme vous pourriez prendre subitement la fantaisie de voyager d'ici à dimanche,

quelqu'un de sûr ne bougera pas d'ici et vous suivra partout, afin que je sache où vous retrouver... Quant à votre platonique amant, vous pourrez lui dire de ma part que je le dispense de ses visites... à moins qu'il ne veuille m'en faire une à moi... personnellement... et alors... alors... le reste ne vous regarde pas.

— Vous parlez à merveille, monsieur... je tâcherai de vous répondre aussi nettement. Soyez tranquille, je ne prendrai pas la peine de fuir, mais jamais je ne vous suivrai volontairement. Pour m'y contraindre, il vous faudra employer la force. Un magistrat seul peut ordonner l'emploi de la force; or, dès que la justice interviendra entre vous et moi, la question sera immédiatement décidée.

— Ah! ah! ah! vous êtes sans doute un très-habile et très-subtil avocat, madame; mais je crains fort que vous ne perdiez votre première cause... Vous voulez dire, sans doute, que vous demanderez votre séparation? j'y ai pensé. Il n'y a qu'un inconvénient, c'est qu'il ne suffit pas à une femme de vouloir une séparation pour l'obtenir... Au pis aller... nous plaiderons... soit... Vous me direz *Ursule*, je vous répondrai *Rochegune*. La voix publique m'accusera, elle vous accusera aussi... et l'on nous renverra plus mariés que jamais, vu l'égalité de nos positions.

— Monsieur, ne poussez pas l'injure jusqu'à cette comparaison.

— Ah çà! mais elle est charmante... Comment, parce qu'un vieillard à peu près en enfance, sa bigote de femme, ou une vestale de la force de madame de Richeville, viendront attester de la pureté de vos relations avec Rochegune, vous vous imaginez que cela suffira? Eh bien, moi, je me donnerai aussi comme un héros du platonisme, et, au besoin, mademoiselle de Maran et ses amis viendront témoigner en masse de l'angélique pureté de mes relations avec Ursule. Sur ma parole, ce sera un procès très-divertissant. Tout ceci est pour l'avenir, bien entendu... Quant au présent, en attendant l'issue du procès, un magistrat, autrement dit un commissaire de police, vous enjoindra provisoirement d'avoir à regagner immédiatement le domicile conjugal, chère petite brebis égarée.

— Je ne le crois pas, monsieur.

— Ah bah!... Et par quel philtre puissant, par quel charme magique attendrirez-vous M. le commissaire?

— Par un moyen très-simple, monsieur : en mettant sous les yeux de ce magistrat les preuves positives de votre liaison criminelle avec

madame Sécherin, et du coupable emploi que vous avez fait de ma fortune.

— Des preuves ? Une attestation du prince d'Héricourt, sans doute, ou un certificat de cette belle duchesse repentie ?

— Mieux que cela, monsieur.

— Alors ce sera quelque doléance de ce pauvre M. Sécherin ou de madame sa mère, la *femme de ménage de la Providence*, comme disait mademoiselle de Maran?

— Prenez garde, monsieur — m'écriai-je — prenez garde ! il peut y avoir, en effet, quelque chose de providentiel dans la triste destinée de cette famille...

Je ne pouvais m'empêcher de songer à ces menaces de mort que M. Sécherin avait prononcées contre M. de Lancry.

— En effet, il doit y avoir quelque chose de providentiel, car ce pauvre M. Sécherin me semble singulièrement *prédestiné*... — me dit mon mari en souriant de cette grossière plaisanterie.

— Monsieur, je ne sais ce qui l'emporte de l'indignation ou du dégoût ; d'un mot je veux terminer cette scène : les preuves au nom desquelles je demanderai de me retirer provisoirement au couvent du *Sacré-Cœur*, en attendant qu'on prononce notre séparation...

— Les preuves, madame... voyons?

— Ces preuves, monsieur, sont les lettres écrites de votre propre main à un de vos amis de Bretagne sur votre liaison avec Ursule.

Ce fut au tour de M. de Lancry à me regarder avec stupeur ; la colère, la honte, la rage, la haine, bouleversèrent ses traits. Il me prit les bras, et s'écria d'une voix terrible :

— Malheur à vous... si vous avez lu ces lettres !... malheur à vous !...

Je sentis mon courage se monter à la hauteur de la circonstance ; je répondis en me dégageant de la brutale étreinte de M. de Lancry :

— J'ai lu ces lettres, monsieur !

— Vous les avez lues !... Et où sont-elles ! où sont-elles !

— En ma possession.

— Oh !... — s'écria-t-il en jetant un regard autour de lui comme pour découvrir où elles pouvaient être:.. — Oh ! ce serait une infâme trahison ! et il la payerait de sa vie.

Puis portant ses deux mains crispées à son front avec une expression de fureur effrayante, et frappant violemment du pied, il s'écria :

— Tenez... ne me répétez pas que vous les avez lues, ces lettres, ou je ne réponds plus de moi !...

Je sonnai précipitamment; mon valet de chambre entra.

— Restez dans le petit salon — lui dis-je d'une voix ferme — j'aurai tout à l'heure quelques ordres à vous donner.

Ces mots rappelèrent M. de Lancry à lui-même... Il fit quelques pas avec agitation, et revint vers moi...

— Mais comment avez-vous ces lettres en votre possession?... Par l'enfer, il faut que je le sache à l'instant même!

— Peu vous importe, monsieur, de savoir de qui je les tiens... Ce qui est certain, c'est qu'elles sont entre mes mains; si vous m'y forcez, j'en ferai usage.

— Et vous les avez déjà montrées, sans doute — s'écria-t-il avec une honte désespérée — vous les avez colportées dans votre société pour montrer jusqu'à quel point Ursule me bafouait et me rendait malheureux, n'est-ce pas? Oh! comme vous avez dû triompher, vous et vos imbéciles amis! vous et eux avez bien ri de ces plaies saignantes de mon âme, n'est-ce pas? Ç'a été un amour bien ridicule, bien niais que le mien, n'est-ce pas? Me ruiner pour une femme qui se moquait de moi... — Voyons — ajouta-t-il avec un éclat de rire convulsif — combien vous et Rochegune en avez-vous fait de copies? combien y en a-t-il en circulation à cette heure?

Cet ignoble soupçon me révolta.

— J'ai le malheur et la honte de porter votre nom, monsieur; cette punition est assez humiliante pour que je ne l'augmente pas encore.

— Cela n'est pas répondre. Les lettres, qui vous les a remises? depuis quand les avez-vous?

— Après tout, je ne vois, monsieur, aucun inconvénient à vous apprendre comment je les possède. Les deux premières ont été apportées chez moi dans un carton qui renfermait un bouquet de fleurs pareilles à celles que M. Lugarto m'avait autrefois offertes par votre entremise; j'ai donc tout lieu de croire que c'est lui qui m'a fait parvenir ces lettres. Comment se les est-il procurées, je l'ignore... Quant à la dernière, elle m'est arrivée par la poste.

— Plus de doute, Lugarto est secrètement ici — s'écria-t-il — on ne m'avait pas trompé... on l'avait vu... Pourtant c'est un de mes gens en qui j'avais toute confiance qui a mis ces lettres à la poste... et bien plus, la personne à qui je les écrivais m'a répondu comme si elle les avait reçues.

— Ce ne serait pas la première fois que M. Lugarto aurait contrefait votre écriture et corrompu vos gens, monsieur.

— Oui... oui... c'est cela, par l'enfer! Mais pourquoi se cache-t-il?... Oh! si je le découvre... Quant à son but... s'il a été d'augmenter jusqu'à la haine la plus impitoyable l'aversion que j'avais déjà pour vous, il a réussi, entendez-vous?... réussi au delà de ses vœux... Mort et enfer! Et dire que vous... vous... vous avez ainsi lu dans mon cœur mes plus honteuses, mes plus secrètes pensées : et vous me l'avouez encore! Mais vous ne réfléchissez donc pas que mon exécration augmente en raison de l'avantage que vous donnent ces lettres sur moi? Ces lettres... vous dis-je, ces lettres il me les faut à l'instant!

— Vous oubliez, monsieur, que vos menaces me les rendent plus précieuses encore...

— Tenez, Mathilde, ne me poussez pas à bout; puisque vous les avez lues, vous avez dû y voir que mon âme était noyée de fiel. Eh bien, cela était presque de la mansuétude auprès de ce que j'éprouve à cette heure. Encore une fois, ne me poussez pas à bout...

— Vivons comme par le passé, monsieur, séparés l'un de l'autre, et ces lettres resteront ignorées.

— Je vous dis qu'il faut que vous veniez habiter avec moi; que maintenant il le faut plus que jamais... m'entendez-vous?

— J'emploierai tous les moyens possibles pour échapper à l'épouvantable sort dont vous me menacez...

— Mais je vous dis que vous êtes folle; que, malgré ces lettres, vous serez d'abord obligée de me suivre et d'attendre chez moi l'issue de ce procès.

— Nous verrons, monsieur; si, en présence d'une telle présomption contre vous, on ne me permet pas de me retirer dans un asile neutre... dans un couvent... eh bien, monsieur, je subirai mon sort.

— C'est votre dernier mot?...

— C'est mon dernier mot... Cependant, dans votre intérêt et aussi dans le mien, car j'ai horreur, je vous l'avoue, de remuer toute la fange de votre passé!... écoutez-moi bien, je vous le répète, l'insistance que vous mettez à vous rapprocher de moi ne peut être qu'une menace, qu'un moyen de me faire consentir à quelque proposition intéressée; peut-être voulez-vous que je renonce à la pension que vous m'avez reconnue, et que vous avez déjà réduite... Si cela est... pour

vous épargner la honte du rôle odieux que vous jouez, je consens...

Il m'interrompit avec une nouvelle violence.

— Je serais réduit à la dernière misère, et vous me couvririez d'or... entendez-vous?... que je ne renoncerais pas à exercer le droit que j'ai sur vous ; et sans la circonstance impérieuse qui m'en empêche... ce ne serait pas après-demain, entendez-vous?... ce serait à l'heure même que je vous emmènerais.

— Mais c'est une démence féroce !... — m'écriai-je — il est impossible que nous soyons jamais rapprochés... Vous venez de me le dire encore... vous me haïssez au moins autant que je vous méprise... que voulez-vous donc de moi?... Il y a là quelque horrible mystère... Mais, Dieu merci, je ne suis plus seule, j'ai des amis maintenant ; ils sauront me défendre...

Trois heures sonnèrent.

— Trois heures, déjà trois heures — dit-il avec impatience. — Puis il ajouta : — Il faut que je parte. Une dernière fois, vous refusez de venir après-demain habiter chez moi?

— Je le refuse.

— Prenez garde!

— Je refuse ; je ne céderai qu'à la force.

— Vous voulez de l'éclat... du scandale?

— Je ne sais pas, monsieur, ce que vous voulez faire de moi... et maintenant — ajoutai-je avec terreur — je vous crois capable de tout...

— Eh bien,... oui... oui... — s'écria-t-il avec égarement — je serai capable de tout pour vous forcer à me suivre... parce qu'il y va de plus que ma vie. — Puis comme s'il craignait d'avoir trop dit, il ajouta en souriant avec amertume : — Parce qu'il y va de mon bonheur... de mon bonheur intérieur... ma douce Mathilde... car de bien beaux jours nous attendent. Ainsi donc, à dimanche, midi...

Il sortit violemment. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Après son départ, la force factice et fébrile qui m'avait soutenue me manqua tout à fait; je restai quelque temps inerte, incapable de réunir mes idées...

Cette scène foudroyante les avait brisées ; il me fallut quelques

moments de calme et de réflexion pour les rassembler et envisager froidement les conséquences des menaces de M. de Lancry, et jusqu'à quel point il pourrait les exécuter...

Quant aux raisons qu'il pouvait avoir de se rapprocher de moi, je ne pouvais les pénétrer; mais elles devaient être sinistres... Cela d'ailleurs m'inquiétait peu, résolue que j'étais de ne jamais retourner auprès de lui.

Restait la question de savoir s'il pourrait m'y forcer.

Souvent mes gens d'affaires m'avaient instamment engagée à demander ma séparation, ne doutant pas que je ne l'obtinsse facilement; j'y avais toujours répugné par horreur du scandale : mais jamais il n'était venu à leur pensée ni à la mienne de supposer que M. de Lancry aurait un jour l'audace de me sommer de revenir habiter avec lui.

Il me semblait impossible qu'à la vue des lettres que j'avais en ma possession on me forçât de rester même temporairement avec M. de Lancry. D'un autre côté, la loi était souvent si singulièrement injuste envers nous autres femmes, que je n'étais pas complétement rassurée.

J'écrivis donc sur-le-champ à un jurisconsulte très-distingué qui s'était occupé des intérêts de madame de Richeville, en le priant de venir le plus tôt possible causer avec moi.

Après de mûres et profondes réflexions l'issue de cette scène terrible fut pour moi presque heureuse... Elle fixa mes incertitudes au sujet de M. de Rochegune.

M. de Lancry venait de se montrer à moi sous un aspect si repoussant, ses prétentions étaient à la fois si odieuses et si effrayantes, que je fus indignée d'avoir pu mettre un moment en parallèle ma conduite et la sienne.

Il y avait désormais entre lui et moi une si grande distance, que je finis par avoir pitié de mes scrupules.

La marche que j'avais à suivre, et que je résolus de suivre, était bien simple : plaider en séparation de corps et de biens contre M. de Lancry; cette séparation obtenue, suivre les vœux de mon cœur et m'en aller, dans quelque retraite ignorée, attendre M. de Rochegune et lui consacrer le reste de ma vie.

Une séparation légale, complète, était une sorte de divorce; je me considérais comme absolument libre.

Sans doute, il eût été plus héroïque de continuer le rôle d'abnéga-

tion sublime auquel je m'étais condamnée ; mais, en définitive, je me trouvais stupide de pousser à ce point l'exagération de mes devoirs.

Jamais je n'aurais de moi-même provoqué une séparation, et ainsi peut-être j'aurais éternisé mes scrupules ; mais M. de Lancry me mettait dans cette extrémité : bien qu'elle me fût pénible sous certains rapports, je l'accueillais cependant avec joie ; car je lui devrais, après tout, le bonheur du reste de ma vie, je lui devrais ce radieux avenir que j'avais été sur le point de sacrifier.

Jamais je ne me sentis l'esprit plus ferme, plus net ; plus calme, plus décidé qu'après cette violente secousse ; jamais je n'avais pris une détermination plus prompte.

Je ne m'aveuglai sur rien, je ne reculai devant aucune prévision, si désolante qu'elle fût.

Je me supposai forcée d'habiter avec M. de Lancry jusqu'au jugement de mon procès ; j'étais sûre de supporter fermement cette épreuve, soutenue par la certitude du bonheur qui m'attendait ensuite.

J'allai plus loin : je supposai mon procès perdu, et M. de Lancry maître de mon sort.

Mais alors, cette injustice était si flagrante, le jugement de la société, résumé par ce verdict, était d'une partialité si révoltante, que je ne me croyais plus tenue à aucun respect, à aucun devoir envers cette société si monstrueusement partiale... je confiais mon avenir et ma vie à la tendresse de M. de Rochegune.

Cela sans remords, cela sans crainte, cela à la face et sous l'invocation de Dieu, appelant du jugement des hommes à son tribunal suprême, dernier refuge, dernier espoir des opprimés.

Quoique je fusse bien certaine de ma résolution ; autant pour m'engager irrévocablement envers M. de Rochegune que pour avoir son conseil et son appui dans des circonstances si graves, je lui écrivis ces mots à la hâte :

— *Revenez... revenez vite... mon tendre ami... cette fois ce sera pour toujours, et à tout jamais à vous... ma vie vous appartient.*

Je demandai Blondeau, et lui dis :

— Tu vas aller à l'hôtel de Rochegune ; tu remettras cette lettre à l'intendant, en lui disant, de ma part, de l'envoyer à l'instant à son maître par un courrier.

A peine Blondeau était-elle sortie, qu'une des femmes de madame de Richeville entra chez moi tout en larmes, tout éperdue :

— Au nom du ciel, madame — s'écria-t-elle — venez... mademoiselle Emma se meurt ! madame de Richeville est dans le délire !

CHAPITRE XXXIII.

UNE CONSOLATION.

Quel douloureux spectacle, mon Dieu, s'offrit à ma vue !

Les moindres détails de cette scène sont à jamais gravés dans ma mémoire. La tenture de la chambre d'Emma était de mousseline blanche, ainsi que ses rideaux et les draperies de son lit ; les volets à demi fermés ne laissaient parvenir qu'un faible jour dans cet appartement. C'est à peine si l'on distinguait, au milieu de la blancheur des voiles qui l'entouraient, le pâle et angélique visage d'Emma, encadré de ses bandeaux de cheveux blonds un peu humides ; ses grands yeux presque sans regard étaient à demi fermés sous leurs longues paupières qui jetaient une ombre transparente sur ses joues déjà creusées par la maladie : quelquefois ses lèvres s'agitaient faiblement ; elle tenait ses deux petites mains croisées sur son sein virginal, dans une attitude pleine de grâce et de modestie.

Je n'avais pas vu Emma depuis deux jours ; je fus épouvantée du changement de ses traits.

Madame de Richeville, agenouillée à son chevet, la serrait dans une

étreinte convulsive, et couvrait de larmes et de baisers ses yeux, ses joues, son front, ses cheveux.

Une de ses femmes, étouffant ses sanglots, était à demi penchée sur le lit, tenant une tasse à la main.

— Grand Dieu! qu'y a-t-il? — m'écriai-je en courant à madame de Richeville et m'agenouillant près d'elle.

Elle ne répondit rien, et redoubla ses caresses.

Je saisis la main d'Emma, elle était sèche et brûlante; sa respiration haute semblait pénible, oppressée, et causait surtout les alarmes de madame de Richeville.

— A-t-on envoyé chercher le médecin? — dis-je tout bas à la femme de chambre.

— Hélas! non, madame. La crise de mademoiselle a été si brusque, que tout le monde a perdu la tête.

— Donnez-moi cette tasse, et allez tout de suite faire demander M. Gérard — lui dis-je.

Cette fille sortit précipitamment.

— Emma... Emma, mon enfant! Tu ne m'entends donc pas... Mon Dieu! tu ne me vois donc pas? — s'écria madame de Richeville à travers ses sanglots — je t'en supplie... bois un peu...

Et se retournant pour prendre la tasse, elle m'aperçut :

— Ah! je vous le disais bien! — murmura-t-elle en me montrant sa fille d'un regard désespéré... — Perdue... perdue... Je ne lui survivrai pas!...

— Silence... par pitié pour elle et pour vous, silence!

— Elle ne vous reconnaît plus, elle ne veut rien prendre de ma main... Cette potion la sauverait peut-être...

Et elle approcha une cuiller des lèvres de la jeune fille, qui détourna doucement la tête...

— Je vous le disais... elle sait tout... elle me méprise... elle me hait... O mon Dieu! elle va mourir en maudissant sa mère...

Et perdant complétement la raison, madame de Richeville se tordit les bras de désespoir; ses sanglots devinrent convulsifs, puis ils cessèrent tout à coup, ses larmes s'arrêtèrent, elle s'affaissa sur elle-même, et fut bientôt en proie à une horrible attaque de nerfs.

Je sonnai ses femmes, elles la transportèrent chez elle, et je restai auprès d'Emma.

Le docteur Gérard arriva presque aussitôt.

Il se fit rendre un compte exact de la nuit, qui avait été très-agitée. Le matin, Emma s'était un peu assoupie, en se réveillant elle avait longtemps regardé madame de Richeville, puis elle avait dit quelques mots inintelligibles pendant le délire de son accès de fièvre; cette crise passée, elle était retombée dans l'état de torpeur, d'insensibilité, où nous la voyions.

M. Gérard s'approcha du lit, considéra quelque temps Emma, et écouta sa respiration avec attention.

J'observai les traits du médecin avec anxiété, ils étaient soucieux et sombres. Après s'être un moment recueilli, il me dit :

— Madame, je désirerais rester un moment seul avec vous; puisque madame la duchesse de Richeville n'est malheureusement pas en état de m'entendre...

Je fis un signe, les deux femmes sortirent.

— Mon Dieu, monsieur — m'écriai-je — qu'y a-t-il donc?...

— Le danger est grand... très-grand...

— Au nom du ciel, monsieur... tout espoir est-il donc perdu?

— Je le crains, madame... La science est malheureusement impuissante à combattre des causes purement morales qui produisent des réactions physiques toujours renaissantes. En vain on lutte contre les effets du mal... lorsque le foyer du mal nous échappe. Aussi... en présence de l'état si grave de mademoiselle Emma... je dois... il faut...

Voyant l'hésitation de M. Gérard : — Monsieur — lui dis-je — je suis la meilleure amie de madame de Richeville, j'aime Emma comme une sœur. Je puis répondre à toutes vos questions...

— Aussi vous ai-je priée, madame, de renvoyer les femmes de madame la duchesse. Ce que je dois vous dire est tout confidentiel.

Après une nouvelle pause, il continua :

— J'ai donné mes soins à mademoiselle Emma soit au Sacré-Cœur, soit ici. Son caractère m'a toujours semblé d'une exaltation concentrée, son imagination très-vive, son esprit très-impressionnable, sa candeur profonde... Je ne sais si je me suis trompé.

— Nullement, monsieur;... seulement avec madame de Richeville et avec moi, Emma est toujours d'une franchise, d'une expansion pour ainsi dire involontaire, tant elle est chez elle impérieuse...

M. Gérard réfléchit quelques instants, et reprit :

— C'est aussi ce que m'a souvent dit madame de Richeville; et cette assurance de la part d'une personne qui connaît si bien mademoiselle Emma avait suffi pour écarter jusqu'ici certains soupçons qui m'étaient venus, et que je regrette amèrement de ne vous avoir pas plus tôt confiés.

— Comment cela, monsieur?

— J'aurai bientôt l'honneur de vous dire pourquoi... Madame, selon moi, la cause de la maladie de mademoiselle Emma est toute morale : ses rêveries plus fréquentes, son état de langueur datent depuis assez longtemps; mais ces symptômes ont un caractère plus sérieux depuis quelques semaines, subitement grave depuis quelques jours, et sérieusement alarmant depuis hier... Maintenant, ce qui me reste à vous dire, madame, est très-délicat ; mais il y va presque de la vie de cette enfant.

— Monsieur, de grâce!

— Eh bien... madame... vous qui voyez chaque jour mademoiselle Emma, vous qui vivez dans son intimité, n'avez-vous aucune raison de lui soupçonner... un penchant... une inclination contrariée?

— A Emma?... non, monsieur... aucune... Mais qui peut vous le faire croire?

— Je vous le répète, madame, les symptômes de sa maladie ont tout le caractère de ces affections de langueur causées par de secrets chagrins du cœur. Souvent j'ai été sur le point de vous exprimer mes doutes; mais madame la duchesse et vous, madame, en me parlant sans cesse de l'extraordinaire franchise de cette personne, vous avez éloigné cette idée...

Après avoir de nouveau réfléchi, ne trouvant véritablement rien qui pût justifier les soupçons de M. Gérard, je lui répondis :

— Non, monsieur, je ne puis supposer à Emma aucun amour contrarié; et je m'étonnerais même que cette pensée vous fût venue, si, comme moi, vous saviez qu'Emma est d'une candeur, d'une ignorance pour ainsi dire enfantines. D'ailleurs il lui eût été impossible de cacher un tel secret, soit à madame de Richeville, soit à moi.

— Cette candeur, cette ignorance enfantines, madame, loin de détruire mes convictions, les augmenteraient encore.

— Comment donc cela, monsieur?

— Peut-être ignore-t-elle elle-même le penchant qu'elle ressent. En vous rappelant ses confidences, ses révélations, madame, ne vous souvenez-vous pas de quelques circonstances en apparence insignifiantes, qui, expliquées, interprétées de la sorte, pourraient nous éclairer?

— Non, plus j'y songe, monsieur— lui dis-je après un nouveau moment de réflexion — plus j'y songe, moins cette supposition me paraît acceptable... Pourtant, sans m'expliquer entièrement sur un secret qui ne m'appartient pas, et en vous demandant grâce pour ma réserve, je dois vous dire que madame de Richeville et moi nous avons craint qu'Emma n'eût fait une découverte d'une très-grande importance pour elle... une découverte relative à sa famille... et que cette pauvre enfant n'en eût été, n'en fût vivement affectée.

M. Gérard semblait de plus en plus embarrassé, ce que je venais de lui dire ne parut lui faire aucune impression ; il secoua la tête d'un air de doute, alla de nouveau près d'Emma, écouta sa respiration, qui semblait un peu apaisée, tâta son pouls, et me dit :

— Elle est mal, bien mal... une cause morale occasionne tous ces ravages, on ne pourrait donc compter que sur une guérison morale.... Il est des exemples merveilleux de personnes rappelées à la vie par la seule présence de l'être qu'elles regrettaient ou qu'elles désiraient voir... Et... je ne vous le cache pas, madame, il faudrait un miracle de ce genre, pour sauver mademoiselle Emma.

— Ah ! monsieur, vous m'épouvantez — m'écriai-je en voyant la funeste expression de la physionomie du médecin.

— Cela n'est que trop certain — reprit-il — et je tiens d'autant plus, madame, à vous convaincre de l'imminence du danger qu'elle court... que cette considération seule peut surmonter ma répugnance à vous entretenir d'une communication bizarre, qui m'a été faite d'une manière fort désagréable.

— Que voulez-vous dire, monsieur?... De quelle communication voulez-vous parler?

— Ce matin, un commissionnaire inconnu a apporté chez moi un petit coffret renfermant dix billets de mille francs, et une lettre que je dois vous montrer, quoi qu'il m'en coûte.

M. Gérard lut ce qui suit :

« *Ces dix mille francs sont à vous, si vous vous chargez d'apprendre à madame de Laucry que mademoiselle Emma de Lostanges se meurt d'amour pour M. le marquis de Rochegune...* »

... Il en est de certaines émotions morales comme de certains faits physiques : un coup violent vous frappe à la tête, vous renverse ; on ne ressent rien d'abord, qu'une profonde commotion... un vertige douloureux pendant lequel toute pensée s'éteint. Vous tombez en ayant seulement la vague conscience d'un grand péril...

Il en fut ainsi pour moi de cette foudroyante révélation.

Je reçus au cœur un coup affreux, mes idées se troublèrent dans un pénible étourdissement ; pendant une seconde je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien.

L'appartement était si obscur, que le médecin ne s'aperçut pas de l'altération de mes traits ; il continuait de parler :

— Je n'ai pas besoin de vous dire, madame, que les dix mille francs ont été immédiatement envoyés aux hôpitaux ; mais enfin, à des yeux prévenus, ne pouvais-je pas sembler servir je ne sais quel intérêt mystérieux en révélant soit à madame de Richeville, soit à vous, madame, un fait ou du moins une grave présomption que je partageais depuis quelque temps, et que les raisons que je vous ai dites, madame, m'avaient fait taire jusqu'à présent !... Encore une fois, ma conviction était formée quant au sentiment que devait éprouver mademoiselle Emma ; mais non pas quant à l'objet de ce sentiment, car je n'ai l'honneur de connaître M. de Rochegune que de nom. Enfin, madame, vous croirez à la parole d'un honnête homme : je n'aurais pas reçu ce matin cette étrange communication, que ce matin j'aurais fait part de mes craintes, ou plutôt de mes convictions, à madame la duchesse de Richeville, tant l'état de mademoiselle Emma est alarmant. Maintenant, madame, croyez-vous que le penchant ignoré ou contrarié qu'éprouve mademoiselle Emma ait M. de Rochegune pour objet, le voyait-elle souvent ?

— Oui, monsieur... il la voyait presque chaque jour...

— Et pensez-vous que M. de Rochegune partageât cette affection, ou du moins qu'il en fût instruit ?

— Je ne le pense pas, monsieur... non, je ne le pense pas.

Après un moment de silence, je dis tout à coup au docteur d'une voix altérée et d'un ton solennel :

— Ainsi... cette enfant est en danger de mort... monsieur, et c'est une passion concentrée qui la tue ?

— Je le crois, madame, sur mon honneur je le crois, et s'il reste une seule chance de salut à cette malheureuse jeune fille... elle est

dans l'espérance qu'on pourrait éveiller en elle en lui disant que son amour est partagé par M. de Rochegune. Avant tout il faut la sauver...

— Maintenant, monsieur, dans l'intérêt du salut d'Emma... il me reste à vous demander un service de la plus haute importance...

— Madame, parlez...

— Veuillez me remettre cette lettre, et me donner votre parole de ne dire jamais à personne... personne... que vous l'avez reçue.

M. Gérard se consulta un instant afin sans doute de ne pas agir légèrement, et reprit :

— Ma conscience n'a rien à me reprocher, les pauvres profitent des dix mille francs, la révélation que je vous ai faite est d'accord avec ma conscience, je ne vois aucun obstacle à vous donner ce billet et la parole que vous me demandez, madame.

— Je vous remercie, monsieur.

— Songez bien, madame — me dit le docteur Gérard d'un ton grave, imposant, en retournant près du lit d'Emma — songez bien que vous vous chargez d'une grave responsabilité... les moments sont précieux ; je viens de voir madame la duchesse, elle est hors d'état de s'occuper en ce moment de sa jeune parente... Le sort de cette jeune fille repose entièrement sur vous... Si vous avez à lui donner quelque espoir, que ce soit le plus tôt possible... avec les plus grands ménagements... Son accès de fièvre a diminué — ajouta-t-il en lui tâtant le pouls — elle s'est un peu assoupie, peut-être le délire aura-t-il cessé... Si alors elle peut vous entendre, si le cerveau n'est pas encore tout à fait pris, il reste quelque chance de salut.

— Vous avez raison, monsieur — lui dis-je avec amertume — c'est une grande... bien grande responsabilité que la mienne... terrible en effet...

Après avoir de nouveau considéré Emma, le docteur me dit :

— Il me semble voir une larme sous ses cils... c'est une preuve de détente, une faible amélioration... Dès qu'elle pourra vous entendre, parlez-lui de M. de Rochegune, avec réserve d'abord ; vous examinerez bien attentivement l'effet que ce nom produira sur elle... sur sa physionomie...

— Oui, monsieur... oui... j'observerai.

— Puis, si vous voyez que ce nom éveille en effet en elle quelque

émotion, si légère qu'elle soit, vous pourrez l'entretenir de l'espoir de le voir bientôt... Est-il ici?

— Non... non, monsieur, il est absent depuis plusieurs jours.

— Et c'est justement depuis plusieurs jours que l'état de mademoiselle Emma s'est aggravé... Ce départ aura fait éclater cette dernière crise... Vous pourrez donc parler à mademoiselle Emma du prochain retour... de M. de Rochegune ; lui dire qu'il la reverra avec plaisir.... peut-être même qu'il a deviné ses sentiments, et qu'il les partage... L'important est de la sauver d'abord.

— Sans doute, monsieur... il faut la sauver — dis-je presque machinalement.

— Ainsi, par exemple, si vos paroles ramenaient quelque résultat inespéré, vous pourriez peut-être, pour porter un coup décisif, lui faire entrevoir l'espérance de se marier avec M. de Rochegune... Encore une fois, elle est en danger de mort, il s'agit de la sauver... Si cette union est impossible, on le lui apprendra plus tard, peut-être avec moins de danger : on n'éprouve pas deux fois des crises pareilles.

— Vous croyez, monsieur ?

— Sans aucun doute... Si par miracle elle revenait à la vie, on la laisserait dans cette confiance jusqu'à son rétablissement, nécessairement très-prompt. Le bonheur est un si grand sauveur ! dans les maladies morales, il opère souvent des merveilles. Allons, madame, je n'ose vous dire d'espérer... mais courage... Sans doute votre responsabilité est grande ; mais personne mieux que vous ne peut tenter cette épreuve, qui exige tant de délicatesse, tant de tact et tant de dévouement : vous êtes l'amie intime de madame de Richeville, presque la sœur de cette pauvre enfant ; la dernière chance qui la rattache à la vie ne peut être confiée à des mains plus sûres et plus dévouées... A ce soir donc, madame, je reviendrai.

Après avoir ordonné quelques prescriptions, il sortit.

Une des femmes de madame de Richeville vint me prévenir que la duchesse était toujours dans un état nerveux déplorable.

Je lui dis de retourner auprès de sa maîtresse, qu'Emma sommeillait.

Et je restai seule.

Seule avec cette malheureuse jeune fille, qui, dans son innocence, me portait le coup le plus cruel qui pût m'atteindre...

O mon Dieu! vous le savez, je tombai à genoux auprès de ce lit funèbre, je vous suppliai avec fureur de chasser de moi les détestables pensées, les instincts homicides... oui, homicides... car quelquefois on tue par la parole ou par le silence comme on tue avec le fer.

Seigneur! Seigneur! vous à qui rien n'échappe, vous avez alors pu découvrir dans les plus secrets replis de mon cœur... de ces ressentiments qui sont déjà presque des crimes...

CHAPITRE XXXIV.

RÉVÉLATION.

J'étais là seule... seule avec Emma, attendant son réveil... attendant un moment lucide de son agonie pour interroger son cœur... pour lui révéler un amour qu'elle ressentait et qu'elle ignorait peut-être...

Moi... moi... lui révéler cet amour !

Et cet amour... elle l'éprouvait.

Une fois cette terrible voie ouverte à ma pensée, j'y marchai avec une effrayante rapidité ; je ne pouvais concevoir mon aveuglement passé.

Je m'expliquai certaines bizarreries de la conduite et des paroles d'Emma. Mille ressouvenirs me frappèrent alors... ainsi, entre autres, elle éprouvait une émotion pénible en voyant tomber de la neige... et la neige avait failli servir de linceul à M. de Rochegune.

Enfin, dernière preuve, fatale preuve ! depuis quelque temps n'éprouvait-elle pas, à son insu sans doute, un vif sentiment de jalousie contre moi ?...

Ce premier mouvement de répulsion que je lui inspirais, auquel Emma cédait d'abord en rougissant, puis qu'elle surmontait ensuite, ne démontrait-il pas la force de son amour?

Et d'ailleurs cet amour n'était-il pas probable, inévitable?... Cette enfant voyant chaque jour un homme tel que M. de Rochegune, n'entendant que ses louanges, pouvait-elle s'empêcher de l'aimer?

Un moment j'accusai amèrement madame de Richeville d'imprudence... Pauvre malheureuse mère !...

Ensuite ce fut sur M. Lugarto que tomba tout le poids de mon exécration.

Oh ! il se vengeait du mal qu'il m'avait déjà fait... il s'en vengeait d'une manière bien atroce...

Mais comment lui, qui ne voyait jamais Emma, avait-il pénétré un secret que madame de Richeville et moi nous ignorions, un secret que le docteur Gérard soupçonnait seulement?

La duchesse se croyait sûre de ses gens ; mais M. Lugarto n'avait-il pu en corrompre quelques-uns? Et d'ailleurs comment ses gens mêmes avaient-ils lu dans le cœur d'Emma mieux que sa mère, mieux que moi?

En y songeant, cela ne se concevait que trop... J'étais constamment préoccupée de mon amour, madame de Richeville portait elle-même un vif intérêt à cet amour ; certaines remarques, certaines évidences avaient dû nous échapper : le soupçon de la passion d'Emma était à mille lieues de notre pensée...

Emma avait-elle donc une confidente parmi les femmes de madame de Richeville? Cela n'était pas dans son caractère, et ces femmes semblaient toutes dévouées à sa mère. Quant à ce dévouement... l'or est, hélas ! un puissant corrupteur... et M. Lugarto était bien riche.

Ces réflexions paraissent calmes, froides, presque puériles, en présence du coup dont j'étais menacée ; mais elles ne m'empêchaient pas d'être en même temps assaillie de terreurs bien déchirantes.

Comme l'œil de Dieu embrasse à la fois toutes choses, j'embrassais en un instant et d'un seul regard tous les mondes de la douleur... tous les espaces du désespoir... depuis les causes les plus formidables jusqu'aux effets les plus infimes.

D'autres fois je ne pouvais pas moralement croire à cet anéantissement foudroyant de mes espérances.

Cela me paraissait surnaturel. C'était le contraire des miracles ; si palpable que fût la réalité... je me refusais d'y croire.

J'opposai à l'évidence des faits, des raisons qui me semblaient aussi puissantes, aussi immuables que les lois de la nature.

— Non... non... me disais-je, Emma ne peut pas aimer M. de Rochegune ; elle ne le peut pas : cet amour causerait ou sa mort ou mon

malheur éternel... et je ne veux pas la mort de cette jeune fille, et je ne veux pas être éternellement malheureuse.

Il est impossible que je renonce à mon amour, que je retourne auprès de M. de Lancry; il est impossible que j'aie touché de si près le bonheur pour le voir ainsi s'abîmer à mes yeux... il est impossible que je me voue à un avenir aussi affreux que serait le mien...

L'accomplissement de ces craintes m'eût semblé un rêve monstrueux. Cette accumulation de malheurs sur une seule créature ne passait-elle pas les bornes du possible?

Dieu ne pouvait pas vouloir cela; c'était damner trop sûrement et trop facilement une âme... Je me révoltais contre cette implacable persécution de la destinée... Je demandais ce que j'avais fait... moi, pour que le sort me fût si fatal!

Alors je ne sais quelle voix à la fois sévère et paternelle me répondait :

« Et cette enfant, cet ange qui agonise, qu'a-t-elle fait? et elle meurt...
« Son âme est si pure, qu'elle ignore même l'amour qu'elle ressent...
« Elle ne l'a dit à personne .. elle a langui... elle a souffert, elle ne
« s'est jamais plainte, elle ne se plaindra jamais, et elle meurt!...

« Comme les fleurs qui se flétrissent quand le soleil leur manque,
« et qui ignorent ce que c'est que le soleil... elle a senti l'amour qui
« ferait sa vie lui manquer... et elle s'est flétrie... Elle n'avait pas
« besoin.... elle.... de sophismes, de subtilités, pour justifier son
« amour... Elle était jeune et libre... Elle a aimé un homme jeune et
« libre comme elle... Son amour a été selon les lois de Dieu et des
« hommes... Elle a seize ans, et elle meurt...

« Ferme à jamais les yeux, pauvre enfant; ton amour virginal sera
« enseveli avec toi. Ne crains rien... tout le monde l'ignorera comme
« toi. A voir tes deux petites mains pâles et amaigries croisées sur ton
« sein, on dirait que ton pudique instinct veut cacher cet amour,
« comme si on pouvait le deviner à travers la limpidité de ton âme...
« Dors... dors du sommeil éternel... Pauvre enfant... »

Et alors je me sentais attendrie malgré moi. Je jetais des yeux humides sur la douce et mourante figure d'Emma... La nuit était proche; son beau visage, blanc comme de l'albâtre, semblait resplendir au milieu des ombres qui envahissaient son alcôve.

Elle sommeillait légèrement; sa pauvre figure, endolorie, abattue, avait en ce moment une magnifique expression de résignation et de souffrance candide...

RÉVÉLATION.

O mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je en tombant à genoux, elle est bien affreusement malheureuse ! mais au moins elle ignore la cause de ses maux ; elle mourrait sans regrets... et moi je ne vivrais pas dans un désespoir éternel...

Puis songeant à ce que ce vœu avait d'horrible, comprimant mes sanglots, je demandais pardon à Emma.

Dans mon remords d'avoir conçu cette criminelle pensée; je m'exaltais jusqu'à l'héroïsme. J'entendis de nouveau la voix mystérieuse, elle faisait vibrer presque malgré moi les plus généreuses cordes de mon âme.

« Courage... courage... pauvre femme... — me disait-elle — ta « croix est lourde ; courage, un pas encore, et tu auras gravi la der- « nière cime de ton calvaire...

« Alors... de là... du haut de ton renoncement sublime, comme le « Christ du haut de sa croix, placée entre les hommes et Dieu, tu con- « templeras au-dessous de toi cette enfant que tu auras sauvée, sa « mère qui te bénira... Quant à l'homme si digne de toi, que tu aimais « si dignement... tu diras en cachant tes larmes... *s'il savait...*

« Courage... oh ! il faut une résolution plus qu'humaine pour ceindre « ainsi volontairement la couronne saignante d'un martyre ignoré. « Mais aussi quel baume épandront sur tes blessures les ineffables, « les maternelles consolations de ta conscience !

« Oh ! tu ne sais pas encore, pauvre femme, ce que c'est que d'avoir « acquis, à force de sacrifices, le *droit de pleurer sur soi !*

« Oh ! tu ne sais pas la pieuse douceur de ces larmes saintes et fé- « condes... Tu ne sais pas avec quel miséricordieux orgueil on les sent « couler en sachant que d'autres les verseraient... mais plus âcres, « mais plus brûlantes encore...

« Tu ne sais pas les religieuses voluptés de la douleur ! Tu ne sais « pas comme on souffre et comme on jouit à la fois, en se disant, le « cœur brisé, les yeux noyés de larmes, les lèvres tressaillantes de « sanglots ; — *Je suis bien malheureuse, oh ! bien affreusement malheu- « reuse !... mais au moins ils sont heureux... ceux-là pour qui je souffre « tant!...*

« Oh ! oui... sois fière de cet amour, au nom duquel tu vas t'immo- « ler... Sois-en fière... c'est ton premier, ton seul, ton noble amour. « Vois les pensées qu'il t'inspire, vois ce que tu ressens, au lieu d'une « jalousie grossière comme celle qui autrefois t'animait contre Ursule...

« Qu'éprouves-tu pour Emma ? Les plus hautes, les plus touchantes

« aspirations... Elle meurt d'amour pour celui que tu chéris... tu vas « arracher ce pudique secret à ses lèvres défaillantes... tu renonceras « toi-même en sa faveur à ton rêve d'or, à ton ciel... et tu n'as pour « Emma que des larmes de tendresse et de pitié.

« Oui... oui.. Mathilde, ton amour est grand, ton amant te le disait... « — De cet amour doivent jaillir un jour de magnifiques dévouements, « de sublimes exemples.

« Autrefois tu n'as su que passivement souffrir pour une cause in- « digne... l'heure est venue de souffrir et d'agir pour la plus sainte des « causes. Garde ta divine auréole de vertu ; ne déchois ni à tes yeux, ni « aux yeux de ceux que tu aimes ; sacrifie-toi pour une enfant inno- « cente et pure, sauve-la de la mort... travaille à son bonheur... Cou- « rage... Dieu te voit... Dieu te sourit dans son éternité. » . . . . .

. . . . . .

Et ainsi qu'on cherche à résister à une fascination coupable, à l'entraînement de honteux conseils, je tâchais de fermer mon cœur aux accents de cette voix généreuse.

J'étais lasse de souffrir.

Pourquoi donner à cette malheureuse enfant une espérance que M. de Rochegune ne réaliserait jamais ? car il m'aimait, moi... il m'aimait éperdument, et mon épouvantable sacrifice serait vain pour le bonheur de cette jeune fille.

Au milieu de ces réflexions si poignantes, Emma fit un léger mouvement, tourna languissamment la tête de mon côté, ouvrit les yeux en soupirant, et me regarda.

Oh ! je le vois encore, ce regard profond, à la fois si doux, si triste, si résigné...

Il me sembla qu'il m'implorait, qu'il me demandait la vie, le bonheur...

Après m'avoir un instant contemplée avec étonnement, elle ferma ses longues paupières ; deux larmes roulèrent sur ses joues, qui se colorèrent un instant d'un rose pâle.

— Emma, qu'avez-vous ? — lui dis-je doucement — vous pleurez !... souffrez-vous ?

— Oui — me dit-elle d'une voix faible sans ouvrir les yeux — je vous aime... et pourtant votre présence me fait mal... ne m'en voulez pas... il faut avoir pitié des mourants.

— Que dites-vous !... n'ayez pas de pareilles idées, pauvre enfant, vous affligeriez et moi et votre bonne amie.

— Je sais bien que je vais mourir... dans mon rêve, Dieu me l'a dit.

— Quel rêve?

— Oh ! un rêve étrange — continua-t-elle tenant toujours ses yeux fermés — je n'ose pas vous le dire.

— Emma, je vous en prie...

— Je me sentais mourir; je sentais en moi comme une grande force qui voulait m'enlever aux cieux... et puis... il m'a semblé entendre une voix qui disait : *Faut-il qu'elle meure, faut-il qu'elle meure?*

— Et à qui parlait cette voix, mon enfant?

— Oh! c'est la fièvre... qui me donnait ces idées... Elles sont folles.

— Mais à qui cette voix disait-elle : *Faut-il qu'elle meure ?*

— Elle le disait... à une femme... à une femme dont je ne voyais pas la figure... — se hâta de dire Emma.

Je compris... la malheureusé enfant me trompait; c'était moi qu'elle avait vue en songe.

— Et cette femme? — lui dis-je.

— Elle n'a rien répondu, et la voix a dit : — *Emma, il faut mourir!*

Puis se reprochant sans doute en elle-même d'avoir été impressionnée contre moi par ce rêve, et revenant à son doux et charmant naturel, elle ouvrit les yeux, et me regarda cette fois avec une expression de tendresse, de repentir, si ingénue, que je ne pus retenir mes larmes.

Elle se pencha vers moi, prit ma main dans les siennes, la porta à ses lèvres, hélas! froides, bien froides... puis elle la posa sur son sein en me disant :

— Il me semble que la chaleur de votre main va réchauffer mon cœur, qui s'était glacé tout à l'heure...

— Emma, vous m'aimez donc bien?

— Maintenant... oui... après ma seconde mère... je n'aime rien au monde plus que vous...

— Vous n'aimez personne... autant que moi... mon enfant?

— Personne... J'aurais voulu vous ressembler en tout... être vous-même...

— Et pourtant quelquefois... vous me haïssez — dis-je assez vivement.

Elle fit un brusque mouvement, pressa davantage encore ma main sur son cœur; je sentis ses faibles battements s'accélérer un peu.

Emma reprit en souriant douloureusement :

— Voyez quel mal vous me faites en me disant cela... Je vous assure que je vous aime... Ces mouvements... que je ne pouvais quelquefois

réprimer en vous voyant, j'ai découvert ce que c'était... — Et elle tâcha de sourire encore...

— Vraiment... Et qu'était-ce ?...

— C'était l'instinct de mon cœur qui m'avertissait qu'à mon insu je vous avais causé quelque chagrin... Alors j'osais à peine m'approcher de vous, j'éprouvais comme un remords de ma faute ; mais votre tendre bonté le faisait bien vite évanouir, et je me jetais dans vos bras.

Comment n'aurais-je pas été attendrie en entendant Emma s'efforcer d'interpréter ainsi cette jalousie qu'elle se reprochait, et dont elle ne pouvait s'expliquer la cause?...

— Vous me croyez, n'est-ce pas ? — ajouta-t-elle... — Je vous jure que je ne vous hais pas... Au moment d'aller devant Dieu, je ne voudrais pas mentir...

— Vous parlez toujours de mourir, mon enfant... Heureusement il n'en est rien... Ne seriez-vous donc pas désolée de quitter ceux qui vous aiment, de quitter la vie?...

— Oh !... oui, je serais désolée de quitter madame de Richeville, vous ; mais la vie... je ne la regrette pas.

— Et pourquoi cela?

— Parce que... sans raison... oh ! sans aucune raison, je me sentais chaque jour plus malheureuse... Tout devenait sombre autour de moi... toutes mes pensées se brisaient contre un obstacle invisible.

— Mais avant d'être ainsi malheureuse?...

— Oh ! — dit-elle en joignant ses deux mains et en levant au ciel ses beaux yeux rayonnants d'une sorte d'extase, de ressouvenir — oh ! avant cela il me semblait que je devais vivre toujours, le temps passait comme un songe béni, j'avais les idées les plus riantes... J'étais si heureuse... si heureuse, qu'il me semblait qu'un jour... je retrouverais ma mère... quoique je susse qu'elle était morte...

— Et au couvent étiez-vous aussi heureuse, chère enfant ?...

— Au couvent c'était un autre bonheur, c'était l'amitié de mes compagnes, la bonté de madame de Richeville ; ce bonheur-là, ainsi que mes chagrins d'alors, je me l'expliquais... L'autre bonheur... bien plus vif, bien plus grand, je le ressentais sans me l'expliquer... non plus que les chagrins qui l'ont suivi.

— Mais... c'était peut-être la joie d'être sortie du couvent qui vous rendait si contente?

— Non... j'ai regretté mes compagnes, et, au couvent, je voyais madame de Richeville comme je la vois maintenant.

— Tâchez de vous rappeler à peu près quand a commencé pour vous cette félicité qui a presque changé l'aspect de votre vie... qui a donné un but à votre existence... qui a jeté sur tout, n'est-ce pas? comme une clarté plus brillante et plus belle.

— Oui... oui... c'est bien cela... que j'ai ressenti.

Après un mouvement d'indécision terrible, j'ajoutai d'une voix tremblante, altérée :

— Ce bonheur... n'a-t-il pas commencé peu de temps après le retour... de M. de Rochegune à Paris, alors que vous le voyiez tous les jours?

Elle me regarda avec une expression de candeur et de céleste ravissement.

Je sentis son cœur battre plus vite qu'il n'avait encore battu, et elle me dit avec une sorte de joie à la fois étonnée, reconnaissante et passionnée :

— Oui... oui... c'est vrai... O mon Dieu!... c'est vrai!

— Et votre malheur! votre malheur!! n'a-t-il pas commencé peu de temps après mon arrivée... à moi?

Hélas! le désespoir donna sans doute à mes paroles, à ma physionomie, un accent de reproche à la fois effrayant et cruel; car Emma, se levant à demi, se précipita dans mes bras en fondant en larmes, et cacha sa tête dans mon sein en s'écriant d'une voix déchirante :

— Pardon!... pardon!...

Puis, après m'avoir étreinte avec une force convulsive, je la sentis défaillir...

Épouvantée, je la replaçai sur son oreiller, et je courus prendre un flacon.

Elle était d'une pâleur mortelle, ses joues livides... ses mains froides comme du marbre.

Les sels que je lui fis respirer ne la ranimèrent pas; je mis ma main sur son cœur, il ne battait plus.

J'approchai ma joue de ses lèvres entr'ouvertes... je ne sentis pas un souffle...

Je crus l'avoir tuée.

Ce fut un moment horrible; je tombai à genoux en m'écriant :

— Pardon! pardon! mon Dieu! rappelez-la à la vie; je fais vœu de me sacrifier pour elle, d'employer tout ce qu'il me restera de force à travailler à son bonheur, comme si elle était ma sœur... ma fille...

Seigneur, je vous le jure... je me sacrifierai... dût-il m'en coûter la vie ! mais faites que je ne l'aie pas tuée... Mon Dieu !... faites que je ne l'aie pas tuée !...

Après quelques minutes d'effrayantes angoisses pendant lesquelles, penchée sur Emma, j'épiais son moindre souffle, son moindre mouvement, Dieu m'exauça...

Elle soupira légèrement... la circulation du sang, un moment suspendue, reprit son cours. De livides, ses joues redevinrent pâles... Elle vivait... Dieu avait entendu mon serment...

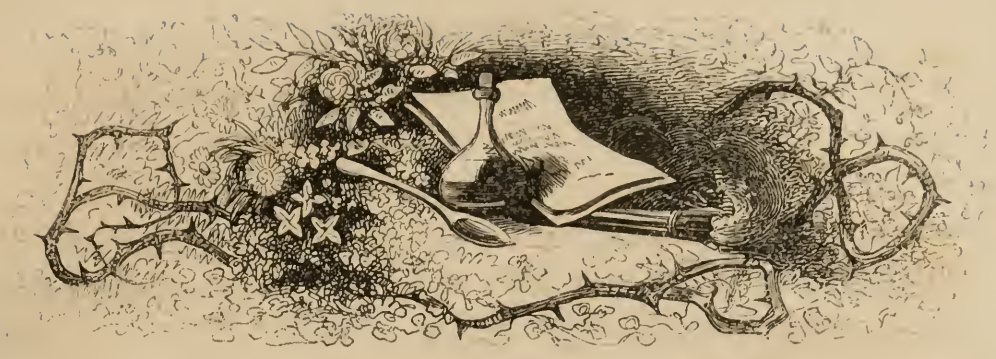
Je devais me dévouer... tout était consommé, tout était fini pour moi... tout...

De ce moment il fallait ensevelir mon amour, mon pauvre et triste amour, au plus profond de mon cœur comme dans un sépulcre... Il me fallait éclairer cette malheureuse enfant, tâcher de la rattacher à la vie par l'espérance...

Je n'en pouvais plus douter, l'infortunée se mourait d'amour et de jalousie.

Mais lui... lui, pour qui elle se mourait... comment le détacher de moi?... comment l'intéresser à l'amour d'Emma? comment le lui faire partager?

Alors, je l'avoue... la pensée me manquait... il me restait à peine assez de force pour instruire Emma de ce qui pouvait la sauver... Avant tout il fallait la sauver.



CHAPITRE XXXV.

LE SALUT.

Le médecin m'avait laissé un cordial d'un effet puissant... me recommandant d'en user s'il était nécessaire de soutenir, de remonter le moral d'Emma pendant quelque temps.

Profitant de sa faiblesse, je présentai à ses lèvres une cuillerée de cette potion ; elle but machinalement.

Quelques minutes après, une faible rougeur colora ses joues ; et elle ouvrit des yeux étonnés, comme si elle sortait d'un songe.

Ne voulant pas laisser revenir sa pensée sur la douloureuse impression qui avait causé son évanouissement, voulant frapper un coup décisif, je m'écriai :

— Réveillez-vous donc, paresseuse! M. de Rochegune vient d'arriver ; il est là avec madame de Richeville.

A peine le nom de M. de Rochegune avait-il été prononcé, que le cœur d'Emma recommença de battre avec une force qui m'effraya.

Elle me regarda d'un air surpris, radieux, mais sans la moindre confusion.

— M. de Rochegune est de retour? — murmura-t-elle.

— Oui... oui... — lui dis-je d'une voix entrecoupée, fébrile, sentant que chaque mot tuait une de mes espérances. — Oui... il vient avec de grands projets qui vous concernent... et dont je m'entretenais toujours avec lui... je l'aimais de tout l'amour qu'il vous portait, mais nous ne pouvions encore rien vous dire... il y avait des obstacles... de grands obstacles... à ce qu'alors vous fussiez instruite de ses desseins... Oui... nous ne pensions qu'à vous... et vous croyiez que je ne

pensais qu'à lui... qu'il ne pensait qu'à moi... C'est pour cela que vous aviez quelquefois contre moi de ces ressentiments que vous ne compreniez pas... C'était de la jalousie, entendez-vous, pauvre enfant ! de la jalousie bien injuste, car M. de Rochegune vous aime autant que vous l'aimez sans vous rendre compte de cet amour... Oui... il vous aime... il vous aime... maintenant vous ne pouvez plus douter ni de vous ni de lui; les obstacles qui existaient n'existent plus... Il vous demande en mariage à votre seconde mère; elle y consent. Ainsi vous passerez désormais votre vie avec lui; mais il faut bien vite ne plus être malade, reprendre vos jolies couleurs roses... Eh bien, parlerez-vous encore de mourir maintenant?...

Il faut renoncer à exprimer les mille gradations par lesquelles cette pauvre figure si souffrante et si décolorée passait à mesure que je parlais ; la surprise, la joie, la stupeur, la crainte, le ravissement, l'extase se peignirent sur ses traits avec une vivacité, une énergie qui m'effrayèrent.

Pourtant j'avais prévu que, dans cette circonstance décisive, les ménagements, les préparations, les réticences n'opéraient pas la révolution profonde, fulgurante, que l'on devait avant tout rechercher dans une révélation d'un effet aussi héroïque.

Emma fut sauvée... Mais je n'eus pas d'abord cette heureuse créance: la secousse fut terrible. Pendant plusieurs heures j'eus des transes mortelles.

A de nouvelles défaillances succéda un accès de délire pendant lequel Emma prononça des phrases sans suite, mais je distinguais surtout mon nom accompagné de ces mots : « Pardon, ange tutélaire! »

Par un étrange oubli, ou plutôt par un puissant instinct de chaste délicatesse, elle ne prononça pas une fois le nom de M. de Rochegune.

Cette crise fiévreuse se termina heureusement non par une pénible torpeur, mais par un bienfaisant sommeil.

Le médecin revint au moment où Emma commençait à s'endormir.

A mon tour j'étais accablée, défaillante.

— Eh bien, madame? — me dit-il avec anxiété.

Sans lui répondre, je lui montrai Emma d'un coup d'œil, et je cachai ma figure dans mes mains en pleurant.

Au bout de quelques secondes passées sans doute à s'assurer de

l'état de la jeune fille, M. Gérard s'écria avec une expression de joie indicible :

— Elle est presque sauvée. Vous lui avez parlé... Ah! madame, c'est une résurrection, un miracle! C'est admirable! Peut-être vous devra-t-elle la vie... Cette violente secousse a opéré le résultat le plus salutaire. Voyez... elle dort... elle dort profondément, et depuis cinq jours son repos n'était qu'une lourde somnolence. Mais comment lui avez-vous fait cette révélation, madame?

Je racontai tout au médecin, excepté ce qui me concernait.

Quand je lui eus dit de quelle manière j'avais appris à Emma le prétendu retour de M. de Rochegune, d'abord il frémit, puis il se rassura, en me disant :

— Vous avez eu, madame, plus de courage, plus de raison que je n'en aurais eu. Cette jeune fille était perdue, une crise violente pouvait seule la sauver. Des ménagements n'auraient pas amené ce résultat inespéré... Il y a tout lieu de penser qu'elle entrera rapidement en voie de guérison. Maintenant, madame, pour terminer votre ouvrage, vous comprenez qu'il est de la dernière importance que vous assistiez à son réveil... Elle croira d'abord avoir été le jouet d'un songe; ce sera à vous de la rassurer par de nouveaux détails, donner de la vraisemblance au récit que vous avez été obligée de lui faire : et surtout, madame, empêchez-la de soupçonner que ceci n'est qu'une feinte; une rechute s'ensuivrait, et une rechute serait mortelle. M. de Rochegune n'est pas ici... il faudrait le prévenir... il est fait pour comprendre toute l'importance de son prompt retour.

Je songeai à la lettre que je lui avais envoyée par un courrier, en lui disant de revenir en hâte... et je dis :

— M. de Rochegune est prévenu, monsieur; il sera ici après-demain sans doute...

— Déjà prévenu, et prévenu par vous! — s'écria M. Gérard.

Étonnée de cette remarque, je lui dis :

— Il ne pouvait l'être que par moi, monsieur.

— Vous avez raison, madame; allons, encore un peu de courage!

— J'ai peur que la force ne me manque, monsieur.

— Vous la trouverez, madame... en songeant que, si vous ne la trouviez pas, tout serait perdu; cette crise si salutaire, si miraculeuse, aurait été inutile. A son réveil, mademoiselle Emma interrogerait peut-

être une des femmes de chambre de madame la duchesse; vous ne pouvez les mettre dans ce secret : ainsi tout serait dévoilé.

— Mais madame de Richeville... monsieur?

— Je viens de la voir... J'avais ordonné un calmant, elle dort. Elle a d'ailleurs passé trois nuits de suite auprès de mademoiselle Emma. Elle était brisée de fatigue. Il n'y a donc rien à craindre de ce côté, si vous jugez toujours à propos de ne pas la mettre dans la confidence.

— Moins que jamais, monsieur; je vous en conjure, que ce secret soit entre vous et moi.

— Je vous l'ai promis, madame. Mais comment, jusqu'à sa complète guérison, empêcherez-vous mademoiselle Emma de parler à madame de Richeville de M. de Rochegune et de son mariage? une fois parfaitement rétablie on pourra peu à peu éloigner cette promesse; mais jusque-là...

— Tenez, monsieur... — lui dis-je en l'interrompant — je n'ai qu'une crainte... c'est que Dieu ne me conserve pas longtemps la raison... Vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai enduré aujourd'hui... Ma tête n'y résistera pas... Quels sont les symptômes de la folie... monsieur?... Est-ce quand on sent les artères des tempes battre à se rompre? Les miennes battent ainsi, monsieur.

— Madame...

— Est-ce quand on sent son intelligence vaciller comme la flamme d'un flambeau qui va s'éteindre? C'est qu'en ce moment j'éprouve cela... monsieur.

M. Gérard m'a dit plus tard qu'il avait été un instant effrayé de l'égarement, de la contraction de mes traits, et que sachant ce qu'il savait, il avait réellement craint que je n'eusse pas la force morale nécessaire pour accomplir mon œuvre de dévouement.

— Madame, remettez-vous — me dit-il — calmez-vous, veuillez vous appuyer sur mon bras... Venez... Je vais ouvrir une des fenêtres de cette chambre; la soirée est magnifique, quelques bouffées d'air pur et doux ne peuvent qu'être salutaires à notre pauvre malade...

Le médecin ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin.

Nous étions à la fin du mois de mars, la soirée était tiède, c'était un commencement de printemps, la lune brillait au milieu des étoiles.

J'aspirai avec avidité cet air vivifiant, j'exposai mon front brûlant à cette brise douce et fraîche. Peu à peu je me calmai... Je levai

LE SALUT.

les yeux au ciel avec une résignation pleine de douleur et d'amertume.

En contemplant l'immensité du firmament, il me sembla qu'une mystérieuse communication se rétablissait entre moi et Dieu ; il me sembla entendre de nouveau cette voix qui m'avait conseillée, soutenue.

« — Courage — me disait-elle — courage, noble femme, tu t'es « élevée jusqu'aux plus sublimes régions du sacrifice... de la douleur « sainte et grande... Tu ne peux souffrir davantage, ne laisse donc « pas ton œuvre incomplète ; confie-toi en Dieu... il t'inspirera, il te « donnera les moyens d'aplanir les obstacles qui maintenant te sem- « blent insurmontables... Jamais il n'abandonne les cœurs généreux... « Entre tous ceux qu'il chérit, les plus souffrants sont ceux qu'il chérit « le plus... son esprit les guide... sa lumière les éclaire... sa force « les soutient. »

Ces pensées me firent du bien... Elles furent à mon âme accablée ce que la brise était à mon front brûlant.

— Vous êtes mieux, n'est-ce pas, madame? — me dit le médecin après un long silence.

Il me sembla que sa voix était émue ; la lune éclairait en plein sa figure grave et sévère. Deux grosses larmes coulaient sur ses joues.

— Qu'avez-vous, monsieur? — m'écriai-je.

Il me regarda quelque temps sans me répondre, puis il me dit d'une voix attendrie :

— Vous m'avez demandé le silence, madame... vous avez ma parole... mais heureusement il n'est pas de secret pour celui qui est là-haut — ajouta-t-il en levant le doigt vers le ciel.

M. Gérard savait-il, par le bruit public, mon attachement pour M. de Rochegune? l'avait-il appris depuis le matin? Je l'ignorais.

C'était, d'ailleurs, un homme très-peu du monde, en ce qui concerne ses bruits ou ses médisances.

Il avait donc pu, jusque-là, parfaitement ignorer ce qui rendait mon sacrifice si pénible.

Après quelques nouvelles recommandations au sujet d'Emma, il me quitta...

Je restai encore seule avec Emma, attendant son réveil... Mais cette fois tout était accompli. . . . . .

. . . . . .

Après trois heures d'un profond sommeil Emma s'éveilla.

Si, pour me consoler, il m'eût suffi de savoir que j'avais arraché cette malheureuse enfant à la mort, j'aurais dû être satisfaite ; il s'était opéré pendant le paisible sommeil d'Emma un changement véritablement si extraordinaire, qu'elle n'était plus reconnaissable : l'espérance l'avait sauvée ; elle se savait, ou plutôt elle se croyait aimée autant qu'elle aimait...

Hélas ! je frémissais en songeant aux funestes conséquences que pouvait avoir le mensonge que j'avais été obligée de faire... Je fermai les yeux devant l'abîme, et j'attendis tout de Dieu.

En s'éveillant, Emma, après avoir cherché à rassembler ses idées, s'écria :

— Est-il bien vrai? Mon Dieu ! cela est-il bien vrai?... C'est vous...

— Oui, oui... c'est moi, mon enfant; ce que je vous ai dit est la vérité... Vous aimez M. de Rochegune, il vous aime... Nous allons parler de tout ce bonheur ; mais comment vous trouvez-vous?

— Maintenant je me sens faible... Mais j'éprouve le besoin de vivre... comme tout à l'heure j'éprouvais le besoin de mourir.

— Vous êtes donc bien heureuse ?

— Oh ! oui... je vois que c'était à M. de Rochegune que je devais ces moments si heureux que je ne m'expliquais pas... Je sens que désormais je n'aurai plus de ces chagrins pendant lesquels je vous aimais moins...

Elle resta un moment pensive, son front appuyé dans ses mains ; puis elle reprit :

— Cela est étrange comme la révélation que vous m'avez faite me montre le passé sous un autre jour... Pourtant je remarquais bien que lorsqu'il était là, mon bonheur augmentait encore... Mais je ne songeais pas à lui attribuer cette émotion si douce... Seulement tout ce qu'il disait, je le retenais ; les airs qu'il chantait, je les retenais aussitôt. Il me semblait que j'avais en moi l'écho de son âme... Quand je l'entendais louer, cela me faisait autant de plaisir que si l'on me louait... Quand je l'accompagnais au piano, j'étais bien sûre de jouer mieux que d'habitude... Quand il causait avec moi, au lieu d'être intimidée, les pensées, les paroles me venaient plus aisément que jamais.

— Et comment n'avez-vous jamais dit cela à madame de Richeville ou à moi ?

— C'est vrai... Pourquoi ? — dit-elle en réfléchissant. Sans doute c'est parce qu'il en avait été ainsi dès le premier jour où j'avais vu M. de Rochegune. Je ne croyais pas qu'il pût en être autrement. Cela me semblait si naturel, que je n'en parlais pas... Être heureuse auprès de lui... c'était pour moi comme respirer... comme vivre... comme voir... comme sentir... Enfin j'étais comme quelqu'un qui aurait joui des bienfaits de Dieu... sans savoir qu'il y a un Dieu... Seulement, quand mon bonheur était troublé par quelque crainte ou par quelque souvenir, je ne pouvais cacher ma tristesse... Maintenant je m'explique mes larmes involontaires en voyant tomber la neige... C'est que M. de Rochegune avait manqué de périr sous la neige...

— Mais, avant mon arrivée, il parlait quelquefois de moi avec madame de Richeville, n'est-ce pas ?

— Oh ! toujours, il vous citait sans cesse comme la personne la plus accomplie, celle qu'il aimait le plus : c'est pour cela que je vous aimais déjà tant avant de vous connaître. Et puis j'ai été bien heureuse de vous voir... M. de Rochegune attendait votre retour avec tant d'impatience... Cependant...

— Dites... dites-moi tout, pauvre enfant... maintenant vous le pouvez...

— Cependant sans me l'expliquer... dès que je vous vis si souvent près de lui, je me sentis rêveuse, triste... Oh ! alors, je voulus mourir... — Mais se reprenant, elle ajouta avec effusion : — A quoi bon me rappeler ces chagrins passés... cet éloignement involontaire dont maintenant surtout je dois rougir... Oh ! par pitié, laissez-moi oublier cela... soyez bonne et généreuse comme toujours.

— Oui. . oui... oublions le passé, oublions... c'est aussi mon vif désir.

— Mon Dieu, c'est pourtant la vie que je vous dois ! — s'écria-t-elle.

— A votre tour vous pouvez beaucoup... beaucoup pour moi, chère enfant.

— Comment cela ?

— En m'accordant la plus aveugle confiance... en écoutant mes avis, en suivant mes conseils, en vous persuadant surtout que je ne puis vouloir que votre bonheur.

— Oh ! je le sais... je le crois... je vous promets tout.

— A ce prix... votre mariage... avec M. de Rochegune aura lieu bientôt... peut-être même plus tôt que vous n'auriez pu l'espérer. Des obstacles de peu d'importance d'ailleurs seront facilement levés ; mais vous avez été si souffrante, vous êtes encore si faible, qu'il ne faut pas songer à le revoir avant quelques jours, sa vue vous causerait une émotion dangereuse.

— Oh ! non... non... il me semble qu'elle me guérirait tout à fait.

— Enfant... mais lui, s'il vous retrouvait si changée ! car c'est surtout depuis son départ que votre maladie a fait de rapides progrès.

— Oui... quand il est parti, il m'a semblé que je recevais le dernier coup, que tout s'éteignait autour de moi... j'ai fermé les yeux et j'ai demandé à Dieu de me rappeler à lui... mais dans sa miséricorde il m'a envoyé un de ses bons anges pour veiller sur moi.

Et elle me baisa les mains avec tendresse.

— Laissez-moi donc vous conduire, mon enfant... et surtout ne faites pas un vif chagrin à M. de Rochegune.

— Moi, mon Dieu...

— Sans doute, en voyant sur vos traits les traces de vos souffrances, il se reprocherait de les avoir causées par son silence. Je ne veux donc pas que vous le receviez avant d'être redevenue fraîche et jolie comme par le passé .. Il est encore une chose très-importante, ma chère Emma, dont il faut que je vous entretienne... Madame de Richeville est votre seconde mère, elle désire vous unir à M. de Rochegune; mais ignorant ce que vous éprouviez pour lui... mais vous trouvant encore bien jeune... elle n'a pas jugé à propos de vous instruire encore de ses projets... Elle me les avait confiés, à moi... en me priant surtout très-instamment de vous les cacher... Le désir de vous apprendre une bonne nouvelle qui pouvait avoir une heureuse influence sur votre santé, m'a fait commettre une grave, une très-grave indiscrétion. Il ne faut pas, chère enfant, que vous m'en fassiez repentir; ainsi, vous me promettrez de ne pas parler à votre bonne amie de ce que je vous ai confié... Elle ne tardera pas d'ailleurs à vous en instruire; mais il ne faudra pas même alors paraître savoir ses projets... Ce n'est pas un mensonge... c'est le silence que je vous demande. De la sorte, madame de Richeville n'aura pas à me reprocher d'avoir trahi son secret, et de l'avoir surtout privée du plaisir de vous apprendre un mariage qui comblera vos vœux et les siens...

— Je ferai ce que vous désirerez... ce sera la première fois que j'aurai dissimulé quelque chose. Mais mon désir de vous obéir m'empêchera d'être indiscrète.

— Ce n'est pas tout, ma pauvre Emma — dis-je en tâchant de sourire — je vais vous condamner à bien d'autres dissimulations.

— Comment cela?

— Monsieur de Rochegune vous aime... vous aime tendrement; mais il n'a pu vous faire cet aveu avant d'avoir su de madame de Richeville... si elle ou vous n'aviez aucune objection à faire contre ce mariage, qu'il désire ardemment : il faudra donc, envers M. de Rochegune, avoir aussi l'air d'ignorer complétement ses projets; et, plus tard, quand il sera votre époux, vous me garderez le même secret sur ce que je vous confie aujourd'hui... Vous sentez qu'il ne serait pas convenable qu'il sût que je vous ai fait son aveu... avant lui...

— Oh! oui... je comprends toute votre sollicitude pour moi... et puis ce sera notre secret à nous deux... — ajouta-t-elle avec une joie naïve.

— Il ne faudra pas pour cela changer le moins du monde votre manière d'être avec M. de Rochegune.

— Mais maintenant que je sais que je l'aime... qu'il m'aime... comment le lui cacher?

— Au contraire, ne lui cachez aucune de vos impressions, chère enfant; soyez avec lui naturelle et vraie, ce sera le moyen de continuer de lui plaire. Si quelque événement que je ne puis prévoir... me forçait de m'absenter pendant quelque temps... et que vous eussiez quelques conseils à me demander... en attendant que madame de Richeville vous parle de ses projets, vous pourrez m'écrire par ma bonne Blondeau que je vous enverrai de temps à autre... je vous répondrai par le même moyen.

— Sans en prévenir madame de Richeville? — me dit-elle d'un air étonné, comme si ce mystère eût répugné à son âme droite et sincère.

— Vous oubliez, mon enfant, que madame de Richeville ne sait rien, ne doit rien savoir de tout ceci... Vous me connaissez assez pour être bien sûre que je ne vous engage pas à une action mauvaise...

— O mon Dieu, pouvez-vous le penser?.. Je serai au contraire si heureuse de causer avec vous de tout ce qui est maintenant ma vie. Mais vous partirez donc bientôt, et pour longtemps?

— Non... je ne le crois pas.

— Oh! non, vous ne pouvez pas abandonner votre Emma qui vous doit tout... Oh! dites, dites, comment quelques paroles changent-elles ainsi l'aspect du passé, changent-elles le passé lui-même?

— Ne cherchez pas les causes du bonheur, pauvre enfant... Remerciez Dieu qui vous l'envoie...

Le jour allait paraître, bientôt Emma s'endormit de nouveau.

Vaincue moi-même par la fatigue, par tant d'émotions diverses, je cédai au sommeil.

Le lendemain je fus réveillée par Blondeau, il était environ midi; elle me remit une lettre de M. de Rochegune, en me disant :

— M. le marquis n'était pas à Rochegune, madame, il était à sa propriété près Fontainebleau. C'est là qu'on lui a porté votre lettre, il vient d'arriver chez lui.

J'ouvris la lettre en tremblant, je lus ces mots :

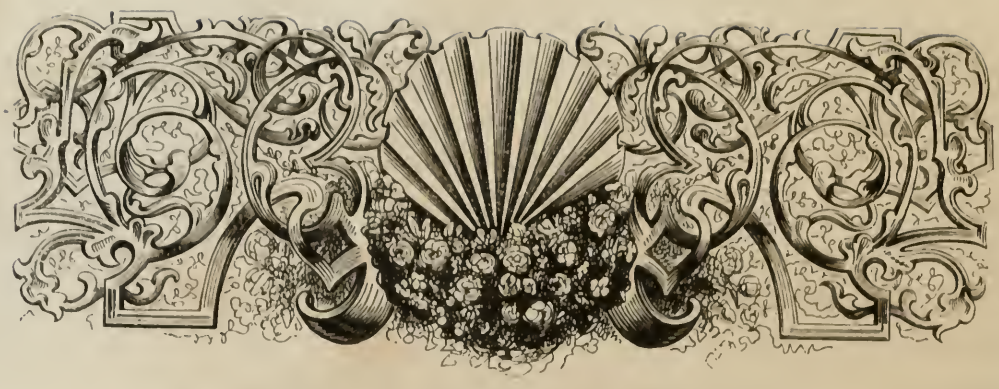
« *Notre destinée s'accomplit. Il est des joies imposantes, solennelles*

« comme la prière... Quand j'ai reçu votre lettre, je suis tombé à genoux et « j'ai pleuré... A quelle heure vous verrai-je? »

Je répondis à la hâte :

« A une heure, je vous attends. »

A une heure, M. de Rochegune entra chez moi.



CHAPITRE XXXVI.

LE RETOUR.

En entrant chez moi, le premier mouvement de M. de Rochegune fut de se jeter à mes pieds, de prendre mes mains, de les couvrir de larmes de bonheur... lui, toujours si maître de lui, semblait en proie à une joie folle. Jamais je n'avais vu ses traits pour ainsi dire éclairés par ce rayonnement intérieur que donnent les joies immenses et inespérées.

Mes yeux étaient secs, brûlants; j'avais usé mes pleurs, je me sentais stupide : je ne prévoyais pas ce que j'allais répondre à M. de Rochegune lorsqu'il me demanderait compte du renversement subit de ses espérances.

Sa première émotion passée, il me regarda fixement; alors il s'aperçut seulement des ravages que la douleur avait laissés sur mes traits.

Après m'avoir un instant contemplée avec l'expression de l'intérêt le plus touchant, il me dit tristement :

— Je le vois... cette résolution vous a coûté beaucoup... je le conçois... je suis fier d'avoir triomphé dans cette lutte... Oh ! par combien de tendresses je vous ferai oublier ces larmes... les dernières que vous verserez jamais, Mathilde !

— Je voulais...

— Oh ! non — dit-il en m'interrompant avec la volubilité du bonheur — ne me dites rien, ne me parlez pas... laissez-moi vous con-

templer, vous admirer avec la jalouse, avec la sauvage convoitise de l'avare pour le trésor qu'il possède enfin... laissez-moi savourer à longs traits cette idée... que cette femme qui est là... que cette femme est à moi, que c'est l'épouse idéale de mes rêves d'enfance et de jeunesse... Laissez-moi me dire... celle que les hommes, que les événements, que sa volonté semblaient à jamais séparer de moi... elle est là... elle m'appartient... Oh ! je ne l'ai pas cru... là-bas... Non, je ne veux le croire que maintenant, pour que vous ne perdiez rien de l'ivresse que vous avez causée ; et pourtant quelquefois je sentais que la force irrésistible de notre amour nous vouait au bonheur, que ce n'était plus qu'une question de temps. Tantôt je craignais vos scrupules ; tantôt, au contraire, je me désespérais... Oh ! tenez, ces jours passés loin de vous.... dans cette attente, dans ce doute mortel.... ont été affreux.... Vous ne pouvez pas savoir les idées horribles, insensées, qui ont traversé mon esprit lorsque je pensais que dans quelques jours je pouvais être réduit à vous dire, Mathilde... adieu... et pour toujours adieu.... Oh ! je veux que vous ignoriez ce que j'ai souffert... vous vous reprocheriez trop de m'avoir rendu malheureux.

— Croyez que j'aurai toujours des remords en pensant aux chagrins que je vous ai causés — dis-je machinalement.

— Mais aussi je ne suis pas généreux, Mathilde ; je ne vous dis pas que si dans ma solitude j'ai eu d'affreux jours de doute, j'ai eu aussi de bien ravissantes espérances... c'est pendant un de ces moments que je me suis plu, avec un plaisir d'enfant, à faire l'esquisse d'une retraite délicieuse, que j'ai rêvée pour nous à Castellamare... Puisque vous aimez tant l'Italie... autour de nous des fleurs, sur notre tête des arbres séculaires, à nos pieds la mer, à l'horizon le Vésuve... que dites-vous de ce cadre pour notre amour ?

— Mon ami, je...

— Pardon, pardon, Mathilde, je déraisonne, c'est vrai ; n'avons-nous pas mille intérêts plus graves que ceux-ci... mille résolutions à prendre ? Que dirons-nous à nos amis ? Partirai-je avant ou après vous ?... Qui prendrez-vous pour chaperon dans ce voyage ?... Mon Dieu ! ma pauvre tête, si ferme ordinairement, tourne au vent de toutes les félicités humaines... ce n'est pas ma faute si je suis si étourdi : c'est un ouragan de bonheur qui me jette ici à vos pieds... Mais, mon Dieu !... quel air triste, accablé... Mathilde... ne soyez pas aussi folle que moi, je le veux bien... mais, au moins, que je voie un sourire sur vos lèvres, un tendre regard dans vos yeux... En vérité, Mathilde... plus je vous

regarde... Mais je ne vous ai jamais vu cet air sombre... presque sinistre... Qu'avez-vous à m'apprendre?

— Oh! de bien sombres, de bien sinistres choses...

— Je ne vous comprends pas... que peut-il s'être passé?... Votre lettre... ne me disait-elle pas : Venez... venez!...

— Assez, de grâce... Oh! par pitié... ne me rappelez pas cette lettre...

— Que je ne vous rappelle pas cette lettre?... Et pourquoi?...

— Depuis que je vous ai écrit... cette lettre — répondis-je les yeux baissés et fuyant son regard — j'ai... vu... M. de Lancry.

— Votre mari?... et où cela?

— Chez moi, Ici!

— Ici?... il a osé venir chez vous... Et pourquoi?... Pour quelque méchanceté nouvelle, sans doute... Mais... qu'importe votre mari?.... Vous êtes à tout jamais séparée de lui... Que peut-il être dans notre vie maintenant?... Vous avez pour lui... la haine et le mépris qu'il mérite... Que signifie sa venue?... c'est une nouvelle preuve de son cynisme, voilà tout.

Je me sentais mourir... le moment était venu de frapper un coup terrible, d'ôter à M. de Rochegune non-seulement tout espoir pour le présent, mais aussi pour l'avenir; de tuer d'un mot l'amour qu'il avait pour moi... sans cela mon sacrifice était inutile.

Pour épouser Emma, il fallait qu'il ne m'aimât plus, qu'il ne conservât aucun espoir d'être aimé par moi...

O mon Dieu!... je vous implorai; grâce à vous, j'eus du courage...

— Mais, encore une fois, Mathilde — reprit M. de Rochegune — qu'importe la visite de votre mari?... Peut-être vous serez-vous laissé intimider par ses menaces?...

— Des menaces?... Non... j'aurais mieux aimé qu'il m'eût fait des menaces.

— Comment?... que voulez-vous dire?

— Il est au contraire venu à moi... tremblant... malheureux... avec des paroles remplies de repentir, de tendresse...

— Et vous avez pu croire à ce retour hypocrite!... vous avez peut-être senti s'éveiller en vous quelques scrupules? Vous avez été dupe de cette comédie?

— Je vous assure que M. de Lancry parlait sincèrement... avec tous les ménagements, avec tout le respect possible. Il a avoué ses torts

passés, il a mis dans cet aveu tant de généreuse franchise... que, sans l'excuser, on pourrait peut-être les lui pardonner.

M. de Rochegune me regardait avec surprise.

La mesure bienveillante avec laquelle je parlais de mon mari le confondait. Puis il secoua la tête, et me dit d'un ton touchant et pénétré :

— Allons, allons, je devine : votre âme généreuse croit à ce repentir, si impossible qu'il soit, pour n'avoir plus l'occasion de haïr... Eh bien, comme vous, je trouve que maintenant nous ne devons plus haïr ni mépriser... Oublions : l'oubli est le dédain, la vengeance des cœurs heureux.

— Ce n'est pas seulement pour m'exprimer son profond chagrin de m'avoir méconnue que mon mari est venu... il m'a dit... il a prétendu... que comme nous n'étions séparés par aucun acte... légal... je devais...

M. de Rochegune m'interrompit vivement. Hélas ! pour comble de regret, il eut la même pensée que j'avais eue, et s'écria :

— Eh bien, tant mieux, après tout... il a raison ; votre position, la mienne seront ainsi plus nettes ; la séparation de corps et de biens équivaut presque à un divorce... vous serez ainsi à jamais débarrassée de votre mari. — Puis il s'arrêta, et me dit : — Oh ! maintenant, je conçois votre tristesse ; vous craignez avec raison le scandale d'un procès... non pour vous... mon Dieu, vous ne pouvez que gagner à voir votre conduite exposée au grand jour ; mais vous songez que la mauvaise conduite de l'homme dont vous portez le nom sera honteusement dévoilée dans ces tristes débats... cela est vrai, mais il faut bien à la fin que justice se fasse... vous vous êtes assez longtemps sacrifiée. Songez qu'une fois cette formalité remplie, la liberté de votre avenir est légalement assurée. Les derniers doutes que vous pouviez conserver sur votre *droit moral* seront ainsi levés...

Ma torture devenait intolérable. Je rassemblai toutes mes forces, et je dis à M. de Rochegune d'une voix brève, saccadée :

— Il m'est impossible de vous laisser plus longtemps dans l'erreur où vous êtes... je vous ai écrit une lettre ; dans cette lettre, je vous disais de revenir... que j'acceptais l'avenir que vous m'offriez... à peine cette lettre partie, M. de Lancry se présenta chez moi.

— Eh bien....

— Alors... je vous l'avoue... touchée de ses remords... de sa tendresse... de ses malheurs... de ses protestations... émue par d'anciens

souvenirs.... malgré.... moi.... je.... je.... lui ai promis de ne plus le quitter.

J'avais jeté ces paroles comme si elles m'eussent brûlé les lèvres, sans oser regarder M. de Rochegune, et avec des palpitations inouïes.

Au bout de quelques secondes, alarmée de ne pas l'entendre, je relevai la tête. Il semblait prêter l'oreille à mes paroles, non pas avec stupeur ni désespoir, mais avec une inquiète curiosité...

Lorsque j'eus parlé, il me dit très-froidement :

— J'ai parfaitement entendu... ce que vous venez de me dire ; je vous sais incapable de faire une si funeste plaisanterie dans un moment aussi grave ; votre voix est tremblante, votre figure bouleversée, votre émotion effrayante ; et pourtant, ma chère Mathilde, vous devez voir, à l'expression de mes traits, que je ne crois pas un mot de ce que vous venez de dire.

— Vous ne croyez pas?

— Cela m'est impossible à croire, parce que cela ne peut pas être, parce que cela n'est pas.

— Je le sens, une âme comme la vôtre doit regarder une telle faiblesse comme impossible ; mais...

— Je n'analyse pas, je ne compare pas. Je vous dis simplement que cela ne peut pas être, que cela n'est pas. Ce qui m'inquiète, c'est votre agitation... votre pâleur. Quant à la cause qui vous fait tenir ce langage, je ne la devine pas maintenant... mais je la devinerai.

— Ne dois-je pas être émue, tremblante, désespérée, lorsque, victime d'un sentiment que je ne puis maîtriser, je réponds ainsi à votre amour?

M. de Rochegune haussa les épaules, et me dit avec un sang-froid qui me bouleversa :

— Nécessairement, Mathilde, il faut que vous ayez de bien puissants motifs pour m'accueillir par une telle révélation... Heureusement ma foi en vous en est à l'épreuve... j'ai assez étudié mon propre cœur pour connaître celui des autres, le vôtre surtout. Il ne s'agit que de me souvenir de ce que vous m'avez dit mille fois avant mon départ. Ce n'étaient pas là de vains mots ; cela était vrai... senti...

— Mais...

— Mais... ma chère Mathilde, en vingt-quatre heures une femme comme vous ne se dégrade pas. La preuve que je ne vous en crois pas capable, c'est que je suis en cet instant ce que j'étais en entrant chez vous ; je ne crois pas un mot de la fable de la visite de votre mari. Vous

le méprisez, vous le haïssez au moins autant et plus que vous ne l'avez jamais haï; voilà la vérité.

— Vous me croyez capable de mentir!...

— Oui, certes, pour quelque but grand et glorieux... et je suis sûr maintenant qu'il y a là-dessous quelque dévouement mystérieux, oui... bien noble, bien beau sans doute; car, pour exposer ce que vous risquez, il faut de hautes compensations. Mais, heureusement, vous n'êtes plus seule dans la vie, Mathilde; le soin de votre bonheur m'appartient, c'est à moi de veiller sur mon bien, sur ma femme, et je vous défendrai contre vous-même. On m'accorde assez de perspicacité... avant vingt-quatre heures, ma pauvre Mathilde, votre secret sera découvert.

J'étais à la fois ravie jusqu'aux larmes et épouvantée de me voir ainsi devinée. A tout prix cependant il fallait absolument détacher M. de Rochegune de moi, lui ôter tout espoir, surtout l'empêcher de croire que je me dévouais pour quelqu'un.

Si j'avais seulement attribué aux convenances, à la pitié, mon rapprochement de M. de Lancry, M. de Rochegune se serait toujours cru aimé de moi, et aurait rendu plus impossible encore mon dessein de le marier à Emma.

Il fallait donc que j'eusse le courage de feindre un amour passionné pour M. de Lancry, afin d'ôter à M. de Rochegune toute illusion sur moi.

Ma position était à la fois si cruelle et si difficile, parce qu'il s'agissait aussi d'Emma, de cette malheureuse enfant, à qui je devais alors compte des promesses que j'avais été forcé de lui faire.

Ma conduite était donc d'une simplicité et d'une logique effrayante : tuer absolument l'amour que M. de Rochegune avait pour moi, et, une fois son cœur libre, l'amener à soupçonner, à reconnaître l'amour d'Emma.

Ainsi seulement je rendais mon sacrifice grand et profitable : Emma était heureuse; M. de Rochegune était heureux aussi, car il ne pouvait manquer d'apprécier cette angélique nature, et moi, je jouissais au moins d'une sorte d'amère consolation.

Sinon, si je ne réussissais pas, mon stérile sacrifice faisait le malheur des deux personnes que j'aimais le plus au monde... Hélas! ces réflexions prouvent assez que j'étais obligée de feindre pour M. de Lancry un amour aussi odieux qu'inexplicable.

Je dis donc à M. de Rochegune :

— Votre incrédulité ne m'étonne pas; ma conduite est tellement coupable à vos yeux, que vous ne pouvez pas même l'accepter comme possible... Pardonnez-moi de parler encore du passé : lorsque dernièrement vous êtes parti si triste, si inquiet, lorsque, dans votre solitude, vous passiez alternativement de l'espoir au désespoir, vous admettiez pourtant la possibilité... d'une séparation... que vous m'aviez vous-même proposée.

— Sans doute... et malgré votre lettre si pressante... Mathilde, à mon retour je vous aurais trouvée irrésolue, changée même au sujet de cette détermination... que je l'aurais compris... j'aurais compté sur le temps, sur mon influence, pour vous ramener à vos promesses... Mais que je sois assez fou pour croire que vous... Mathilde... vous vous êtes de nouveau et subitement éprise de M. de Lancry pendant mon absence, je vous croirais plutôt capable d'avoir vingt amants que de commettre une pareille lâcheté.

— Et pourquoi donc serait-ce une lâcheté, n'est-il pas mon mari? s'il se repent des chagrins qu'il m'a causés, n'est-il pas généreux à moi de lui faire grâce?... Et puis enfin, vous l'avez vu, malgré mon penchant... malgré mon affection pour vous... je restais obstinément attachée à mes devoirs... C'est que je vous aimais seulement comme un frère; vous ne m'inspiriez qu'une vive amitié... mon premier amour mal éteint faisait toute ma vertu.

M. de Rochegune était bien au-dessus des autres hommes, et par son caractère, et par ses rares qualités; et pourtant, ainsi que le vulgaire des hommes, il ajouta plus de créance à cette dernière raison, ou plutôt il la ressentit plus vivement que les autres, parce qu'elle blessait profondément son amour-propre.

— Ah! ce serait à douter de son père! — s'écria-t-il avec un mouvement d'horreur qu'il ne put vaincre. — Vous, vous... parler ainsi... Et cela s'est vu... oui... il y a eu de ces fascinations irrésistibles... de ces passions fatales, qui ont à tout jamais enchaîné des anges de noblesse et de pureté aux côtés d'hommes débauchés et perdus... Mais non, non — reprit-il par un mouvement de noble indignation — non, il n'y a pas de fascination, il n'y a pas de fatalité, ce sont là des mots inventés par la faiblesse, par la lâcheté ou par la honte; je vous dis, moi, que je ne vous crois pas; vous n'aimez plus, vous ne pouvez plus aimer cet homme, à moins d'être aussi perverse, aussi perdue que lui.

Il disait vrai; je comprenais, j'admirais son noble courroux; mais,

pour la vraisemblance de mon triste rôle, je devais à mon tour défendre, et mon feint amour pour M. de Lancry, et M. de Lancry lui-même.

Oh! combien je remerciai le ciel de m'avoir donné la force de cacher jusqu'alors à M. de Rochegune l'amour ardent, passionné... que depuis longtemps j'avais ressenti... je ressentais pour lui... S'il l'avait deviné, si je le lui avais avoué, comment aurais-je pu, sans mourir de confusion, lui dire que la présence de M. de Lancry avait fait naître en moi un nouvel enivrement... Oh! non, non, M. de Rochegune n'eût pas cru cette indignité, et je n'eusse jamais tenté de la lui persuader...

Il marchait à grands pas, il souffrait visiblement; j'avais hâte d'abréger cette scène si pénible.

— Vous êtes injuste— lui dis-je — de m'accuser de perversité parce qu'un amour fatalement placé, je le veux, mais après tout légitime, se réveille en moi : ne suis-je pas restée des années entières sous le charme de mon mari? N'ai-je pas tout sacrifié à cet homme, dont la présence... eh bien, oui... je l'avoue, dont la présence a sur moi une puissance irrésistible... Jusqu'au moment où je l'ai revu, j'ai été digne, courageuse... Mais dès que je l'ai su malheureux, dès que je l'ai vu repentant à mes pieds, dès que j'ai entendu sa voix, dès que j'ai rencontré ses regards... oh! alors, dignité, courage, chagrins, j'ai tout oublié, et j'ai couru avec joie... au-devant de mes chaînes.

— Mais c'est horrible... mais il y a du cynisme à avouer une si honteuse influence. Vous êtes folle... je ne vous crois pas, je ne veux pas vous croire

— Pourtant, si quelqu'un doit me croire, c'est vous, car je vous parle avec une entière franchise : je ne cherche pas à colorer ce rapprochement par de faux semblants. Je pourrais vous dire ce que je dirai à nos amis... que la pitié pour les malheurs, pour les remords de mon mari, que l'exagération de mes devoirs me font agir ainsi; mais à vous je dis ce qui est, à vous je dis la vérité si brutale qu'elle soit... Eh bien, oui... oui... je l'aime d'un amour que je n'ose qualifier... soit... mais je l'aime... c'est fatal... c'est involontaire, mais cela est.

— Mais cela est infâme, madame... Mais je vous aime, moi... mais vous m'avez dit que vous m'aimiez...

— Et qui vous dit que je ne vous aime pas? qui de vous ou de moi a voulu porter atteinte à la pureté des relations qui nous unissaient?

N'est-ce pas vous? Et parce que, dans un moment de faiblesse, de compassion, je vous ai écrit imprudemment... *Venez*... était-ce une promesse irrévocable?... Ne m'avez-vous pas dit vous-même que si, au retour de vos voyages, vous ne m'aviez pas trouvée séparée de mon mari, vous m'eussiez proposé loyalement l'attachement que vous aviez pour moi... Rien n'a donc changé, mon affection pour vous est toujours aussi dévouée, aussi pure, aussi fraternelle. Après tout, qui aurait le droit de me blâmer? Nos amis eux-mêmes, dans leur austérité, ne pourront que m'applaudir d'avoir oublié les torts de mon mari, et d'être revenue à lui lorsque je l'ai vu malheureux et abandonné.

— Eh bien, au moins dites cela... il est temps encore... de ne pas m'éloigner de vous à jamais; l'humanité, dites cela, et je comprendrai que l'humanité est ainsi faite, qu'elle trouve le moyen d'abuser même du dévouement le plus admirable par une ambition insensée... je croirai que les âmes les plus nobles peuvent, dans une fatale erreur, tout sacrifier au besoin d'être admirées... à la rage de l'héroïsme... Dites que c'est par un sentiment d'austère pitié que vous retournez à votre mari... je vous croirai... vous serez toujours pour moi la femme entre toutes les femmes, celle à qui j'ai voué ma vie. Que voulez-vous? vous avez l'exagération de vos vertus... comme tant d'autres ont l'exagération de leurs vices... Mais, par pitié pour vous et pour moi, ne me dites pas qu'un amour irrésistible vous jette dans les bras de cet homme, ne venez pas me dire qu'il est votre mari! il ne l'est plus; son ignoble conduite a mis entre vous et lui une barrière insurmontable... Vous pouvez avoir pour lui de la pitié, de la clémence, de la bonté, tous les sentiments enfin, excepté de l'amour.

— Et c'est pourtant le seul, ou plutôt le plus vif de ceux qui me ramènent à lui — m'écriai-je pour mettre un terme à cette scène cruelle. — Oui, dussiez-vous me mépriser... en lui j'aime le premier homme qui ait fait battre mon cœur; en lui j'aime mon mari... en lui j'aime mon amant... oui, mon amant, et c'est pour cela que je veux retourner auprès de lui.

M. de Rochegune cacha son front dans ses mains et resta longtemps silencieux.

Puis il dit à demi-voix, et comme s'il s'était écouté penser :

— Cela est étrange! je me l'étais toujours dit... mais je ne l'aurais jamais cru... il fallait voir ce que je vois.

— Qu'avez-vous — m'écriai-je, effrayée de son air presque égaré — qu'avez-vous?

— Un phénomène bizarre se passe en moi, Mathilde — continua-t-il en se parlant à lui-même — oui... oui... mes espérances, mes convictions tombent lentement... une à une... Elles tombent comme les feuilles mortes d'un arbre... et cela sans déchirement, à chaque blessure... Au lieu d'une douleur vive... c'est un froid engourdissement... ce ne sont pas les violences de la colère, du désespoir... non c'est un dédain amer, mêlé de compassion douloureuse... Tout le passé de ma vie... que je croyais inaltérable, s'écroule, s'amoindrit et s'efface. Allons... j'ai pris pour le marbre impérissable la neige qui fond aux premières ardeurs du soleil... Encore une fois, cela est étrange... tout à l'heure... en pensant que je pouvais être forcé de renoncer à cette femme si adorée, cette seule supposition me semblait un abîme que je ne pouvais contempler sans vertige... Voilà que maintenant... au lieu de ce grandiose, de cet effrayant abîme... je ne vois plus qu'une espèce de bourbier dont j'ai hâte de détourner les regards... et pourtant c'est moi... c'est bien moi... moi dont cet amour avait été le pôle, l'idée fixe, unique... moi qui depuis dix ans n'avais pas été un jour, une heure sans donner une pensée à cet amour... moi qui, soutenu, porté par cet amour, ai tenté, accompli de grandes choses... moi qui pleurais hier comme un enfant... moi qui tout à l'heure ressentais une de ses joies insensées, divines, parce que je touchais au terme inespéré de mes rêves... Eh bien, maintenant, subitement... rien... rien... plus rien... à ce point que je cherche la place de ce gigantesque et sublime édifice jusqu'alors élevé dans mon âme avec une si sainte ardeur, pensée à pensée, souvenir à souvenir... rien... rien... plus rien... un souffle a tout fait disparaître, mais disparaître sans laisser même une ruine, un débris, une trace... Dites, dites... cela n'est-il pas étrange, Mathilde?...

Oh! rien ne m'était plus affreux que de l'entendre analyser ainsi le renversement de son espoir et de sa croyance en moi...

Encore une fois je fus sur le point de lui dire combien je le trompais, combien je l'aimais. Faut-il avouer cette lâcheté? ce fut l'espèce de résignation méprisante de M. de Rochegune qui causa mon découragement passager...

Et pourtant ce mépris de sa part devait servir mes projets...

Son désespoir m'eût donné une nouvelle force en me prouvant que j'étais toujours aimée... et il fallait que je ne fusse plus aimée.

Il continua en s'adressant à moi :

— Cela serait incompréhensible de la part de tout autre que moi...

mais mon caractère est tel, que le venin le plus subtil, le plus rapide, n'est pas plus mortel que ne l'est mon mépris lorsqu'il atteint mes affections, si robustes, si vivaces qu'elles soient. — Puis il se leva brusquement. — Après tout — dit-il — l'humanité est l'humanité... pétrie d'or et de boue... Je devrais avoir pitié de votre égarement en pensant aux qualités qui le rachètent... je ne devrais pas jeter au vent de l'oubli et du néant dix années d'affection sainte et grande... dix années d'idolâtrie, de culte... mais je ne le puis pas... je me connais, je suis absolu en tout, je ne puis voir en vous qu'une divinité ou une femme vulgaire... Tant que vous avez été élevée sur votre piédestal, je vous ai adorée... Maintenant vous en descendez honteusement... maintenant vous êtes comme les autres femmes... je renie mes adorations passées.

— Ainsi — lui dis-je avec amertume — si je vous avais écouté lorsque vous me suppliiez d'oublier mes devoirs... le mépris, sans doute, eût payé ce sacrifice... Comme en ce moment... vous eussiez renié nos adorations passées... car alors aussi je serais honteusement descendue de mon piédestal... Je cède à un penchant légitime... et vous me méprisez... mais si j'avais cédé à un penchant coupable?...

Cette réflexion parut le frapper; il resta pensif. Puis il s'écria avec une violence à peine contenue :

— Je vous ai dit, il y a longtemps, que si jamais je doutais de vous... je douterais de moi... Eh bien, l'heure est venue... je doute de moi et de tous... Oui... malheur à vous qui avez bouleversé toutes mes notions du bien et du mal... malheur à vous qui pouvez inspirer l'aversion en accomplissant un devoir sacré... malheur à vous qui pouvez être pervertie en obéissant à un amour légitime... oui, je méprise moins encore l'hypocrisie du vice que votre vertueuse impudeur.

Et il sortit violemment.

C'en était fait... il me méprisait... il me haïssait...

De ce moment mon sacrifice fut entièrement accompli...

Je sentis que son cœur m'échappait... il m'avait fait cruellement assister à l'agonie, à la mort de son amour et de son estime pour moi; je n'avais plus aucun doute, son cœur était vide... qui l'occuperait?

A ce moment une pensée infernale me traversa l'esprit...

— Et Ursule! — m'écriai-je — si elle allait essayer ses séductions sur lui? Maintenant qu'il est libre, aigri, maintenant qu'il croit au mal, puisqu'il doute de moi... ne se trouve-t-il pas dans la seule dis-

position d'esprit peut-être où il puisse ressentir la fatale influence de cette femme?

Et Emma... cette enfant à qui j'ai promis cet amour, et Emma qui meurt sans cet amour... pourra-t-elle jamais lutter contre Ursule... surtout si Ursule aime passionnément?

Et moi, je renoncerais volontairement à mon amour pour voir cette odieuse femme... occuper le cœur de Rochegune?

Je l'avoue, les événements s'étaient tellement pressés, que je n'avais pas songé un instant à l'entrevue d'Ursule et de M. de Rochegune au bal de l'Opéra.

Si cette idée me fût venue... j'aurais peut-être eu la cruauté de sacrifier Emma plutôt que de risquer de voir Ursule aimée de M. de Rochegune.

CHAPITRE XXXVII.

LES ADIEUX.

Ma résolution une fois arrêtée, j'avais écrit à M. de Lancry qu'après avoir réfléchi au désir qu'il m'avait témoigné, je consentais volontiers à retourner auprès de lui. Je craignais qu'il ne voulût user d'une violence légale, et qu'il ne compromît ainsi tous mes projets en faisant douter de mon empressement à le rejoindre.

Après le départ de M. de Rochegune, j'allai voir madame de Richeville et Emma.

Celle-ci se trouvait beaucoup mieux. Le docteur regardait son rétablissement comme certain. La duchesse, tout à fait remise, me remercia avec la plus tendre effusion des soins que j'avais donnés à sa fille.

Lorsque j'annonçai brusquement à madame de Richeville mon désir de retourner auprès de M. de Lancry, désir que j'attribuais à la pitié que m'inspiraient ses malheurs et son repentir, la duchesse me crut folle, et me fit toutes les observations, toutes les instances, tous les reproches possibles; rien ne m'ébranla. Le prince d'Héricourt et sa femme se joignirent à mon amie pour me faire envisager l'absurdité de ma conduite. Je leur demandai si je perdrais leur estime. Ils me répondirent que non, que c'était une louable exagération sans doute, mais qu'elle serait d'un funeste exemple, et qu'il était déplorable de voir prodiguer au vice et à la corruption de pareilles marques de dévouement.

En vain je prétextai du malheur et du repentir de mon mari ; ils me répondirent que son malheur était mérité, que son repentir n'était nullement prouvé. Plusieurs années d'une conduite irréprochable auraient à peine mérité la preuve d'aveugle attachement que je lui donnais.

Mieux que personne je sentais la vérité de ces remontrances, mais trop d'intérêts étaient maintenant en jeu pour que je pusse hésiter un instant dans la marche que je m'étais tracée.

Néanmoins, je le reconnus avec tristesse, le prince et sa femme éprouvèrent pour moi du refroidissement ; je perdis beaucoup dans leur esprit : ils me trouvèrent faible, sans dignité. Ils souffraient véritablement et avec raison de me voir renoncer à leur intimité protectrice qui m'avait été d'une si grande consolation, pour aller retrouver un homme qu'ils méprisaient, qu'ils haïssaient de tout le mal qu'il m'avait fait, et dont ils m'avaient pour ainsi dire moralement séparée. Enfin ils regrettaient de s'être intéressés à des chagrins que j'oubliais moi-même si promptement.

Ainsi qu'à ces amis à la fois justes et sévères, je dis à madame de Richeville que la piété seule me rapprochait de M. de Lancry... — Hélas ! c'était seulement aux yeux de l'homme que j'aimais et que je respectais le plus au monde que j'avais dû feindre un honteux amour pour mon mari.

En vain la duchesse me supplia de rester chez elle, et de continuer d'habiter mon pavillon, dût-elle surmonter l'aversion que lui inspirait le voisinage de M. de Lancry ; je refusai : mes relations avec mon mari eussent été surveillées de trop près, et l'on eût bien vite reconnu mon mensonge.

Je ne saurais dire les larmes, la désolation de madame de Richeville ; dans la franchise de son amitié, dans l'emportement de son chagrin, elle me fit de cruels reproches... Je les dévorai en silence, ils me prouvaient la force de son affection pour moi, et à ses yeux je les méritais.

Pour la première fois de ma vie, je sentis l'espèce de jouissance amère que l'on éprouve en se voyant méconnue, blâmée, et en se disant : d'un mot je pourrais changer ces blâmes en adorations...

Il me sembla beau d'accomplir ainsi seule, accusée par tous, une œuvre que tous auraient admirée.

Alors je comprenais (dans un noble but) ces luttes sourdes, incessantes, acharnées, que certaines personnes engagent contre la société

sans d'autres ressources que leur intelligence, sans d'autre force que leur volonté.

Seule dans la position difficile où je me trouvais, il me fallait amener M. de Rochegune à épouser Emma, malgré les intrigues et les séductions qu'Ursule mettrait nécessairement en jeu, si elle aimait M. de Rochegune.

Je ne veux pas le cacher, mon désir ardent d'arriver aux fins de cette entreprise, l'exaltation que donne une conviction généreuse, remontèrent mon moral, surexcitèrent mon énergie, et m'empêchèrent de rester écrasée sous le poids de mon sacrifice.

Oh! ce fut encore à ce moment que je reconnus la différence énorme qui existait entre mon amour pour M. de Rochegune et celui que j'avais autrefois ressenti pour M. de Lancry.

Autrefois j'avais été abattue, accablée; je n'avais su que souffrir... sans agir... A cette l'heure, au contraire, je souffrais autant, mais je ne voulais pas que ma souffrance fût stérile; cette fois, mes larmes devaient être fécondes; jusque dans mes chagrins je voulais être digne de l'homme que j'adorais.

Oh! comme j'étais fière de cet amour, de cette perle de mon cœur conservée sans souillure... Si quelquefois je me sentais faiblir dans ma résolution, je me souvenais de ces paroles que Dieu m'avait inspirées au chevet d Emma mourante : S'IL SAVAIT!

Oui, je me disais : Que demain je révèle tout à M. de Rochegune, ne sera-t-il pas à mes pieds! son amour ne reviendra-t-il pas plus passionné que jamais!

Pourtant, comme je le chérissais toujours et plus que jamais, j'avais des moments d'abattement cruel, d'affreux désespoir...

Alors je me souvenais de ce que m'avait encore dit la voix divine pendant cette nuit fatale... *Courage... pauvre femme... tu ne sais pas ce que c'est d'avoir acquis, à force de sacrifices, le* DROIT DE PLEURER SUR SOI... Et en effet je trouvais dans ces larmes une triste volupté!

Et puis enfin — me disais-je — si je réussis dans mes projets, une fois le bonheur d'Emma bien assuré, car M. de Rochegune ne restera pas insensible à cet amour si vif et si ingénu, et l'appréciera en le partageant, qui m'empêchera de me séparer légalement de mon mari, de retourner vivre auprès de madame de Richeville; et peut-être de tout dire à M. de Rochegune, alors l'époux d'Emma? Sûre de lui et de moi, je pourrai sans crainte lui dévoiler ce mystère, et lui prouver que je n'ai jamais cessé d'être digne de lui... et qu'il me doit

GONTRAN.

le bonheur dont il jouit auprès d'Emma. Pour moi, quelle douce récompense de tant de chagrins soufferts en silence!... Combien alors ma vie serait paisible et heureuse ainsi passée près de ceux que j'aime tant . . . . . .

. . . . . .

J'attendais M. de Lancry le dimanche au matin.

Avant mon départ, j'allai voir Emma une dernière fois; elle était seule. Pendant notre court entretien je lui renouvelai toutes mes recommandations au sujet du secret qu'elle devait absolument garder envers M. de Rochegune et madame de Richeville. Je lui promis de lui écrire par Blondeau, l'engageant à me répondre par le même moyen.

En apprenant mon retour auprès de mon mari, la pauvre enfant ne put cacher un mouvement de joie involontaire, malgré son attachement bien réel pour moi. Je n'en accusai pas son cœur, mais l'instinct de son amour.

Je lui promis de venir souvent la voir, bien décidée de tenir cette promesse si nécessaire à mes desseins.

Le dimanche matin M. de Lancry se présenta chez moi, ainsi qu'il me l'avait annoncé.

J'ai oublié de dire que, depuis l'abandon d'Ursule, sans doute, mon mari, absorbé par ses poignantes préoccupations, avait poussé l'incurie de ses vêtements et de sa personne jusqu'à une négligence presque sordide; ses traits étaient dévastés par le chagrin, par les veilles, et depuis peu par les excès de toutes sortes dans lesquels il avait cherché à étourdir sa folle et implacable passion; ses yeux rougis, sa figure couperosée, sa barbe longue, sa chevelure inculte, sa voix rauque et dure, tout en lui semblait personnifier le type du vice et presque de la misère (j'appris bientôt que cette misère était réelle).

Et c'était là l'homme que quelques années auparavant j'avais vu dans tout l'éclat de son élégance et de ses succès...

Il me dit en entrant :

— Je vous fais compliment, madame, sur votre bonne volonté, quoiqu'il me semble que cette soumission subite cache quelque arrière-pensée, mais il n'importe... ne croyez pas vous jouer de moi... Je vous prouverai que ce que je veux... je le veux.

— Quand partons-nous, monsieur?

— A l'instant, madame, à l'instant... Mais n'avez-vous pas de tendres adieux à adresser à votre ami intime? me dit-il avec ironie —

n'avez-vous pas à échanger quelques larmes? que je ne vous gêne pas... j'ai cinq minutes à votre service pour ces touchantes embrassades.

— J'ai fait mes adieux ce matin à madame de Richeville, monsieur. D'ailleurs j'espère la revoir bientôt.

— Oh! quant à cela... vous verrez qui vous voudrez, la liberté ne vous manquera pas... à moins que... à moins que plus tard... je ne pense autrement...

— Monsieur, quand vous voudrez, je vous suivrai.

Un instant : je dois vous avertir, ma chère amie, que l'appartement que j'habite n'est pas brillant; c'est un simple pied-à-terre... que j'ai pris depuis que j'ai licencié ma maison... pour des raisons que vous devinez sans peine... Je n'ai donc pas eu le temps de m'occuper des détails d'intérieur, je vous préviens que vous serez beaucoup moins bien établie là qu'ici.

— Je me contenterai, monsieur, de ce dont vous vous contenterez... pourvu que j'aie seulement une chambre pour moi, et une tout auprès pour Blondeau... Je ferai prendre ici les meubles qui me seront nécessaires.

— Et je ferai vendre le reste, car je dois vous avouer, madame, que je suis singulièrement gêné... Cela vous étonne? C'est pourtant ainsi. Vous connaissez maintenant mes peines de cœur, je n'ai donc rien à vous cacher... Eh bien, dernièrement... pour m'étourdir... j'ai joué... j'ai beaucoup joué... et j'ai beaucoup perdu. Vous avez sans doute quelques économies?

— Il me semble, monsieur, que nous pourrions plus tard parler d'affaires.

— Vous avez parfaitement raison, madame... Voulez-vous mon bras?

Nous partîmes.

Je montai en fiacre avec M. de Lancry ; Blondeau me suivit dans une autre voiture, avec quelques paquets indispensables : j'ordonnai à mon valet de chambre de venir, le soir même, m'apporter différentes choses dont j'avais besoin.

Une fois en voiture, M. de Lancry me dit :

— J'ai gardé un domestique... C'est du luxe, mais ce garçon m'est attaché, il nous suffira... avec votre madame Blondeau. Comme je ne dînerai jamais chez moi... vous pourrez faire venir vos repas de chez un restaurateur voisin ; la portière de la maison aidera Blondeau à faire votre ménage.

LES ADIEUX.

— Il y a six ans, monsieur, à peu près à cette époque, nous revenions de Chantilly, vous me faisiez aussi l'état de la maison que nous devions avoir... Les temps sont changés.

— Très-changés, madame, ce qui prouve la vérité de cette maxime : que les jours se suivent et ne se ressemblent pas... Ah çà, mais vous me paraissez en veine épigrammatique, le sang des Maran se montre... à votre aise... je suis bon prince... pas toujours cependant... Mais nous voici arrivés...

Nous nous arrêtâmes devant une vieille maison de la rue de Bourgogne...

Nous traversâmes une cour sombre, humide et triste ; arrivés au second étage, une porte nous fut ouverte par le valet de chambre de M. de Lancry, celui-là même qui m'avait accompagnée lors de la fatale nuit de la maison isolée.

La figure de cet homme était sinistre.

Une petite antichambre, encombrée de malles en désordre, un salon à peine meublé ; à droite, la chambre de mon mari ; à gauche, la mienne avec un cabinet pour Blondeau, tel était l'appartement que je devais partager avec M. de Lancry.

Les papiers étaient malpropres, il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres, les boiseries étaient enfumées, les parquets presque boueux... à peine le jour arrivait-il au fond de cette cour humide...

D'abord mon cœur se serra douloureusement, et puis j'eus peur.

Cet appartement me semblait désert, isolé ; je regardais autour de moi avec inquiétude. Ma pauvre Blondeau ne me quittait pas, et se serrait contre moi toute tremblante.

— Vous trouvez sans doute ce logement ignoble ?... — me dit M. de Lancry d'un air ironique... — Mais le temps des hôtels est passé, ma chère ; nous avons mangé notre pain blanc le premier.

— Je m'accommoderai de tout, monsieur. Seulement, je ferai faire ici quelques réparations indispensables.

— A votre aise... Je ne vous ferai pas les mêmes reproches qu'à Maran sur le bruit insupportable des ouvriers ; car je sors de grand matin, et je rentre fort tard... quelquefois même je ne rentre pas du tout. Vous ferez donc ici ce que vous voudrez.

— Alors, monsieur, je vous demanderai de garder mon valet de chambre, il couchera dans cette antichambre... C'est un homme de confiance. Je ne connais pas cette maison, et je suis très-peureuse.....

— Si vous avez de quoi payer ce domestique, arrangez-vous. Fritz couche en haut.

Blondeau sortit.

— Maintenant, madame, je dois vous déclarer, avec cette franchise qu'on se doit entre époux... qu'il me reste pour tout avoir environ mille écus... Vous avez des diamants, des bijoux : il faudra en faire ressources. Je vous ai, jusqu'à l'année passée, servi une pension de vingt mille francs... Vous ne devez pas avoir dépensé tout cela... car à Maran vous viviez en ermite...

— Mais, monsieur — lui dis-je épouvantée — il est impossible que vous soyez réduit à ces extrémités.

— Lorsque Ursule a disparu, il me restait environ deux cent cinquante mille francs de notre fortune. Autant par désespoir que pour m'étourdir, et par besoin de tenter le sort... j'ai joué... et, comme je vous l'ai dit, j'ai très-malheureusement joué, puisque j'ai tout perdu... Ceci une fois bien entendu, n'en parlons plus ; je ne me souviens jamais de l'argent que j'ai dépensé avec plaisir... à plus forte raison de celui que j'ai perdu au jeu...

— Mais alors, monsieur — m'écriai-je — c'est donc pour me faire partager cette horrible existence que vous me forcez à revenir près de vous ! à quoi puis-je vous être utile? Vous n'êtes jamais ici, dites-vous. Quel est donc votre but? — m'écriai-je effrayée, et regrettant presque de m'être ainsi volontairement livrée entre les mains de M. de Lancry.

Mais ces regrets étaient tardifs et superflus ; il fallait subir toutes les conséquences de ma démarche, rester pendant quelque temps enchaînée au destin de cet homme, ou renoncer aux projets seuls qui me donnaient la force de supporter mon sort.

Il ne m'était même plus permis de me plaindre à personne, de demander conseil ou assistance à qui que ce fût.

Aux yeux de tous, j'étais allée librement, volontairement, retrouver M. de Lancry ; je ne pouvais donc que paraître heureuse du parti que j'avais pris.

Mon mari répondit ainsi à mes questions : — Vous me demandez, ma chère amie, quel est mon but en vous rappelant auprès de moi ; d'abord, celui de jouir de votre aimable compagnie... Et puis... cela ne vous regarde pas...

— Mais vous avez donc, monsieur, de bien odieux projets, que vous ne pouvez pas les avouer?

— Il ne s'agit pas de mes projets ; j'ai le droit de vous garder chez moi, et je vous garde. Quant aux velléités que vous pourriez avoir de vous échapper de mes mains, soit à présent, soit plus tard, sous le fabuleux prétexte d'une séparation, je vous engage, pour vous distraire, à méditer à ce sujet une consultation dont voici la copie. Elle est rédigée par les plus fameux jurisconsultes de Paris, et m'a bien coûté cinquante louis, s'il vous plaît... C'est une folie dans ma position, mais je ne pouvais payer trop cher l'assurance de passer ma vie près de vous. — Et il me remit un papier. — Vous verrez que, sur la question de savoir si vous avez la moindre chance d'obtenir une séparation, les trois avocats ont unanimement déclaré que *non*, la voix publique nous attribuant des torts réciproques... C'était leur avis particulier, qui ne préjugeait en rien celui de la justice ; mais ils croyaient pouvoir affirmer qu'aucun tribunal ne voudrait même donner suite à votre demande en séparation s'il était formellement prouvé que vous êtes revenue de votre libre volonté au domicile conjugal... cette démarche de votre part devant être regardée comme une amnistie générale du passé, quelque graves que fussent mes torts envers vous. Ne m'attendant pas, je vous l'avoue, à vous trouver d'aussi bonne composition... je me contentais donc de l'avis de mes trois conseillers, et j'allais tenter auprès de vous une dernière voie de conciliation (dont je sentais toute l'importance) avant de vous envoyer un huissier. Jugez donc de mon étonnement, de ma joie, lorsque j'ai reçu ce charmant petit billet de vous par lequel vous me disiez qu'ayant mûrement réfléchi, vous ne voyiez aucune raison pour vivre plus longtemps séparée de moi.

Je ne pus retenir un mouvement de désespoir en songeant à cette fatale imprudence ; ce mouvement n'échappa pas à M. de Lancry.

— Vous n'aviez pas songé à cela — reprit-il — je le vois, vous regrettez ce malencontreux petit carré de papier satiné et parfumé — dit-il avec une cruelle ironie, en me montrant ma lettre — qui rive à tout jamais votre chaîne... qui ne sera pas toujours de fleurs, je le crains fort... Sur ce... je vais m'habiller, car aujourd'hui, par extraordinaire, je tiens à me faire très-beau.

Et M. de Lancry me laissa stupéfaite et épouvantée.

Je n'avais cru engager que le présent... j'avais irrévocablement engagé l'avenir.

Ainsi je voyais à jamais détruit mon espoir de retourner un jour vivre auprès de madame de Richeville, et de jouir enfin de la récom-

pense de tant de sacrifices, en dévoilant à M. de Rochegune tous les motifs de ma conduite.

Ce moment fut affreux.

Ce que m'avait dit M. de Lancry n'était que trop vrai : cette lettre fatale me perdait, ou elle restait du moins comme une terrible présomption contre moi... Quelle raison invoquerais-je pour obtenir désormais une séparation lorsque mon mari avait entre les mains une preuve écrite de ma libre et volontaire soumission à ses désirs ?...

Hélas ! c'est ainsi que le cercle de fer de ma position m'enfermait et se resserrait de tous côtés...

Un dernier coup vint sinon m'accabler encore, du moins me prouver que mes craintes étaient fondées en ce qui regardait Ursule.

Le soir... au moment où je faisais avec ma pauvre Blondeau quelques préparatifs pour passer sans trop de frayeur ma première nuit dans ce lugubre appartement, on me monta une lettre ainsi conçue :

« Madame,

« Un de vos meilleurs amis, qui depuis quelque temps se fait un plaisir de vous tenir au courant des plus secrètes pensées de votre mari, veut être le premier à vous apprendre que c'est Ursule qui a ordonné à M. de Lancry de vous rappeler près de lui, afin de rompre votre liaison avec M. de Rochegune... dont elle est passionnément éprise.

« Ursule n'a pas vu votre mari ; elle lui a écrit que le seul moyen qu'il eût de la faire consentir à lui accorder encore quelques entretiens était de vous reprendre chez lui et de vous y garder... Bien entendu que les promesses d'Ursule seront vaines, et que ce pauvre Lancry ignore qu'il sert ainsi à merveille la passion d'Ursule en vous séparant de Rochegune.

« On a vu dans les mains d'Ursule l'original d'une consultation signée de trois fameux jurisconsultes, et la copie d'une lettre de vous dans laquelle vous annoncez avec la meilleure grâce du monde que vous êtes prête à retourner auprès de M. de Lancry.

« Cette nouvelle jointe à l'avis que vous a donné le docteur complique singulièrement la question. De tout ceci il doit résulter :

« 1° Qu'Emma mourra de chagrin... ce qui ne manquera pas d'être quelque peu sensible à madame de Richeville, et à vous, qui vous serez inutilement sacrifiée ;

« 2° Que Rochegune succombera aux séductions de votre amie Ursule, ce qui ne vous sera pas non plus indifférent ;

« 3° Et que vous ne quitterez plus votre mari... lors même qu'il verra qu'Ursule s'est jouée de lui. On lui donnera d'autres motifs de vous garder... ce qui devrait vous épouvanter assez, si vous avez le don de lire dans l'avenir... »

Je ne pouvais en douter, cette lettre était de M. Lugarto.

Tels étaient les obstacles que j'avais à vaincre... Tels étaient les dangers que j'avais à courir.

CHAPITRE XXXVIII.

CORRESPONDANCE.

Lorsque, plus calme, j'envisageai raisonnablement ma position, j'en désespérai moins; sachant pour quel motif M. de Lancry avait exigé mon retour près de lui, je fus un peu rassurée.

La lettre anonyme (sans doute l'œuvre de M. Lugarto) me montrait l'avenir sous un jour menaçant, mystérieux; mais les préoccupations du présent me distrayaient de ces craintes futures.

Je faisais, je crois, injure au caractère de M. de Rochegune en le supposant capable de former même la liaison la plus éphémère avec Ursule; cette femme m'avait causé trop de chagrins, il avait pour elle trop de haine et d'aversion.

Une difficulté presque insurmontable était d'amener le mariage d'Emma, et surtout de ne pas laisser soupçonner à M. de Rochegune que j'étais instruite de l'amour de cette pauvre enfant... J'attendis tout de l'inspiration qui m'avait déjà soutenue, guidée...

Je n'avais aucune idée de la vie misérable à laquelle me condamnait le désordre de M. de Lancry, j'appréciai plus que jamais la prévoyance de M. de Mortagne; ma terre de Maran avait été rachetée sous le nom de madame de Richeville : cette propriété m'assurait bien au delà du nécessaire.

Par suite de mon étrange position, j'étais forcée de partager la gêne

de mon mari; car je ne paraissais rien posséder en propre. Je n'exagère pas en disant que je me résignai à cette vie presque pauvre avec assez d'indifférence : je la pris comme une épreuve, comme un essai.

Grâce aux soins de Blondeau, mon triste appartement fut habitable. Je voyais à peine M. de Lancry. A quelques accès de gaieté grossière ou de tristesse sinistre, je devinais qu'Ursule avait encouragé ou ruiné ses dernières espérances; j'espérais que du moment où elle ne lui ordonnerait plus de me garder près de lui, il consentirait à une séparation.

Mon séjour forcé auprès de mon mari n'augmentait donc pas beaucoup mes chagrins, ils roulaient tout entiers sur la perte de l'affection de M. de Rochegune et sur les craintes que m'inspirait l'avenir d'Emma.

Le surlendemain de mon installation, madame de Richeville était venue chez moi, ayant eu la précaution de s'assurer de l'absence de M. de Lancry.

Elle fondit en larmes en voyant la pauvreté de ma demeure. Cette pauvreté — me dit-elle — lui expliquait mon dévouement. Emma se rétablissait rapidement, sa mère ne conservait plus aucun doute sur sa guérison.

Je demandai en tremblant à madame de Richeville des nouvelles de M. de Rochegune; jusqu'alors elle n'en avait aucune. Prévoyant son chagrin, elle avait envoyé s'informer de sa santé; il lui avait fait répondre qu'il était un peu souffrant.

Madame de Richeville m'apprit que ma conduite était diversement jugée dans le monde; les uns me blâmaient cruellement, les autres me louaient outre mesure. J'avoue que dans cette circonstance j'avais en moi de quoi balancer tous les jugements du monde.

Le lendemain je reçus cette lettre de M. de Rochegune.

Paris.

« J'ai été envers vous injuste, brutal et cruel, parce que j'ai été « vaniteux. L'orgueil est au fond de tous nos mauvais sentiments : vous « ressentiez pour un autre ce que vous ne ressentiez pas pour moi : « mon amour-propre s'est révolté, mon bon sens s'est obscurci; dans « votre mari je n'ai pas vu un homme digne ou indigne de votre amour, « j'ai vu un rival.

« Tout ceci est logique : je suis sorti de la sphère des sentiments « élevés, je suis tombé dans les sentiments bas et jaloux, le paradoxe « a remplacé la raison ; pouvais-je toujours rester dans cette sphère? « Non : l'amour platonique est impossible entre deux jeunes gens, tôt ou « tard l'un ou l'autre succombe. C'est un piége dangereux. Il apparaît « plein de charme et de grandeur. Si votre amour mal éteint pour « votre mari n'eût pas soutenu votre vertu, vous eussiez succombé « comme moi ! Quand le cœur est pris, on n'échappe pas à la contagion « du désir.

« J'ai bien réfléchi, *je me suis fait vous* pour vous juger au point de « vue absolument moral : vous êtes irréprochable. Pour moi, cela « est cruel, il ne m'est, pour ainsi dire, pas permis d'avoir des re- « grets.

« Vous dévouer ma vie, cacher notre bonheur dans la solitude, « parce que les grandes passions sont solitaires, ainsi pour moi l'ave- « nir était complet et magnifique! Que me reste-t-il? Rien, ni l'amour « de frère, ni l'amour d'amant. Depuis qu'en vous j'ai vu la femme... « la sœur a disparu.

« La femme, par une brusque préférence, ma témoigné sa répu- « gnance... la femme n'existe plus pour moi. Vaincre ou braver une « *répugnance* m'a toujours été aussi impossible que d'oublier que je « l'ai inspirée.

« Il en est des impressions comme des jours, on ne fait pas qu'ils « n'aient point été. Je ne puis pas plus redevenir votre frère que ré- « trograder à l'âge de vingt ans; notre position est brisée, à tout « jamais brisée.

« Votre retour à votre mari a rompu tout équilibre, bouleversé toute « prévision. Ce retour aurait eu lieu quand j'étais encore votre frère, « que rien n'eût été changé entre nous; je vous aurais blâmée ou ap- « prouvée avec désintéressement.

« J'ai trente ans ; depuis l'âge de dix-huit ans, je crois, je vous ai « aimée, je vous l'ai prouvé.

« Mais le passé est fatal pour les mauvais comme pour les bons « souvenirs.

« Si mon affection pour vous est morte après s'être successivement « transformée, il m'en restera toujours la mémoire.

« On doit honorer religieusement ceux qui ne sont plus.

« Oui... ce que j'éprouve pour vous à cette heure est le culte mé-
« lancolique et sacré qu'on a pour ceux à qui l'on survit.

« Mes regrets seront éternels... éternels... Une fois réduits en pous-
« sière, nos débris forment des cendres inaltérables... Telle est, telle
« sera l'immutabilité de mes sentiments pour vous.

« Je ne vous fais pas de reproches, Mathilde ; on ne reproche pas
« aux gens de mourir... on les pleure.

« Ces images sont lugubres ; je les emploie pour vous faire com-
« prendre que le passé ne m'est pas cruel, odieux, insupportable ; il
« est glacé comme le sépulcre... il est MORT... il n'est pas oublié, il
« est TUÉ.

« Aussi ma vie sera-t-elle misérable. Je flotte entre vingt partis
« sans me résoudre à aucun. Votre perte a renversé tout l'échafaudage
« de mon existence. C'est à recommencer. L'âge avance ; je suis fatigué
« de la route.

« J'avais pourtant cru être près du terme... il va falloir marcher...
« marcher encore... et dans quel désert aride et sans fin, mon Dieu ! »

Paris.

« Hier, j'ai eu un accès de rage et de haine que je voulais assou-
« vir... j'étais fou... Je suis sorti pour aller provoquer votre mari et
« le tuer.

« Je dis cela parce que j'étais sûr de le tuer. Il est des pressenti-
« ments qui ne trompent pas.

« Et puis cette conviction m'a effrayé, j'ai eu peur d'être un as-
« sassin...

« La preuve que je suis complétement détaché de vous, et que je
« n'oublierai jamais que vous m'avez préféré un être pervers et misé-
« rable, c'est qu'en voulant tuer votre mari, je réfléchissais parfai-
« tement que si vous deveniez ainsi veuve, je mettais pour l'avenir
« une barrière insurmontable entre vous et moi.

« Cette pensée seule ne m'eût pas arrêté une seconde... demain
« vous seriez libre, que je refuserais les restes d'une vie que, par
« deux fois, vous avez été mettre aux pieds de cet homme... Jamais !
« jamais... »

De ces deux lettres de M. de Rochegune, ce fut la dernière qui me fut la plus pénible.

Elle me prouvait combien le coup que j'avais frappé avait été douloureux et sûr; jamais il ne m'avait exprimé d'une manière aussi énergique, aussi dure, ce détachement complet sur lequel le temps ne pourrait rien.

Ces ressentiments me parurent sinon faire faire un grand pas à mes projets pour Emma, du moins détruire tout obstacle dont j'aurais pu être le prétexte.

Ursule m'inspirait toujours une crainte vague. Mais, encore une fois, comment M. de Rochegune, qui la connaissait, consentirait-il seulement à l'écouter?... N'accueillerait-il pas ses avances avec le dernier mépris? J'étais absorbée par ces pensées, lorsque je reçus cette lettre de M. Lugarto, ou de l'un de ses émissaires, car je ne connaissais pas cette écriture.

On juge de l'effroi qu'elle me causa.

Paris.

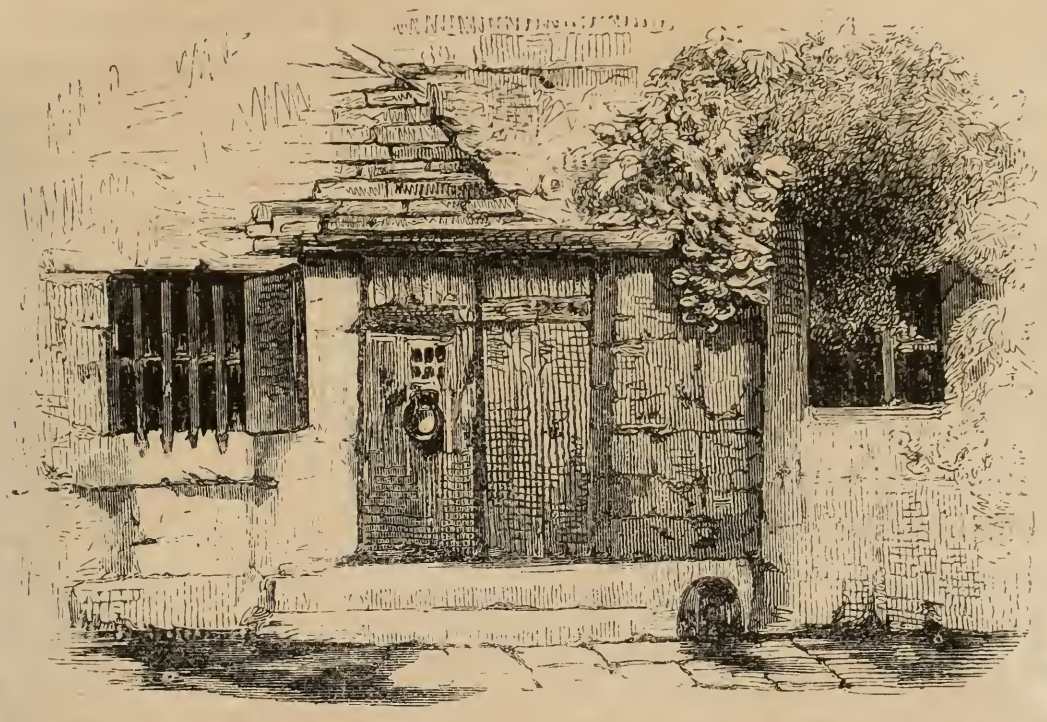
« L'*ami inconnu* à qui vous devez déjà beaucoup de renseignements « à la fois *agréables* et précieux sur la vie intime de votre mari, con- « tinuera sa tâche avec d'autant plus de plaisir, que les événements « le servent à souhait, et deviennent de plus en plus *intéressants* pour « vous.

« Maintenant, l'on va vous instruire de ce qui regarde Ursule, « parce que, dans cette fantasmagorie, vous verrez très-incessamment « apparaître la figure de M. de Rochegune, et on a lieu de croire que « cette apparition vous *plaira* infiniment. Voici ce qu'est devenue « Ursule depuis sa disparition de l'hôtel de Maran. On vous cachera « seulement l'indication positive de la retraite de votre charmante « cousine, parce qu'il est superflu que vous la connaissiez : elle habite « l'un des faubourgs les plus isolés, les plus reculés de Paris.

« Ursule a, depuis deux ans, une femme de chambre qui lui est « profondément attachée, et en qui elle a la confiance la plus absolue. « Mademoiselle Zéphyrine (c'est son nom) a été chargée par sa maî- « tresse, quelque temps avant la nuit du bal de la mi-carême, de « chercher et de louer, dans un endroit très-retiré, un modeste ap- « partement, ou (si faire se pouvait) une petite maison bien isolée.

« Mademoiselle Zéphyrine, fille pleine de zèle, d'intelligence et *sur-* « *tout de fidélité*, trouva au fond d'une impasse qui aboutissait à une

« rue déserte d'un des faubourgs les moins fréquentés de Paris, une « véritable cellule de trappiste. Le surlendemain du bal de la mi-



« carême, votre belle rivale, abandonnant tout ce qu'elle possédait à « l'hôtel de Maran, partit lestement dans un fiacre avec mademoiselle « Zéphyrine, et gagna sa retraite cénobitique, d'où elle ne sortit pas « pendant quinze jours, lesquels quinze jours M. de Lancry passa à « battre Paris et ses environs sans pouvoir rattraper sa fugitive.

« Maintenant on va mettre sous vos yeux quelques fragments des « plus secrètes pensées d'Ursule écrites par elle dans un album à « fermoir dont elle seule a pourtant la clef.

« Vous conclurez de cette indiscrétion, sans vous tromper beaucoup, « que mademoiselle Zéphyrine, pendant les promenades de sa maî- « tresse, trouve le moyen d'ouvrir l'album, d'y copier ce qui lui « semble curieux, et de communiquer ces renseignements à son *maître* « *invisible*, qui se fait un plaisir de vous en faire part.

« Le commencement de ces fragments du journal d'Ursule remonte « environ à deux ans, les derniers mots en ont été écrits il y a très- « peu de jours. On ne doute pas que ces notes ne vous causent des « émotions *douces et salutaires*. »

JOURNAL D'URSULE.

J'ai eu ce soir un moment de triomphe, j'ai vu Mathilde aux Ita-

liens ; son mari est venu me rejoindre. Je l'ai mal traité ! Elle a dû s'en apercevoir... Lui enlever Gontran, c'était une vengeance ; l'humilier devant elle... c'était un plaisir. — M. de Senneville passe pour être irrésistible. C'est un de ces hommes sur lesquels on a toujours des projets quand on ne les connaît pas. Je l'ai trouvé d'une élégance niaisement sérieuse ; il doit se cravater avec solennité et mettre ses gants avec méditation. Son ramage est aussi charmant qu'insupportable, car il gazouille délicieusement toujours le même air ; — son plus grand défaut, à mes yeux, est d'être trop joli ; ce n'est pas ainsi qu'un homme est beau ; aussi M. de Lancry ne m'a jamais plu. — Ce sont là de plates figures de pacotille que la nature jette dédaigneusement dans son moule : JOLI N° 1, ne voulant pas se donner la peine de leur donner un cachet original... — Lord C*** est mieux, plus accentué, mais il a l'air par trop anglais ; comme presque tous ses compatriotes, c'est l'embarras dans l'arrogance, et la morgue dans la gaucherie ; et puis, au moral, ces gens-là sont comme au physique, ils n'ont pas d'épiderme ; on dirait qu'ils ressentent tout à travers leur flanelle.

Où trouverai-je donc cet homme rude, impérieux, passionné, qui, de sa main robuste, me fera plier comme un roseau ? — Que je méprise ce Gontran ! Ses prévenances sont de basses servilités, son dévouement un honteux valetage... Il m'aime en laquais qui craint d'être chassé. — Qu'attendre d'un misérable qui vole sa femme ? car c'est la voler, ignoblement la voler... que de se ruiner pour moi. — Et elle... oh ! je la hais. Elle n'a pas l'air malheureux ! Je le crois bien, sotte que je suis ! je l'ai débarrassée de son mari...

Inspirer certaines passions est très-flatteur... les dédaigner est plus flatteur encore.

M. de Volanges (l'un de mes nouveaux *adorateurs*) s'est imaginé de me reprocher ce qu'il appelle ma coquetterie, se plaignant amèrement de ce que depuis deux mois... je l'accueille à ravir. — Est-il quelque chose au monde de plus benêt que ces récriminations ? Voilà un homme qui se plaint de ce que pendant quelques semaines je l'ai

reçu avec grâce, avec prévenance, avec préférence même. — N'est-ce pas déjà reconnaître très-généreusement ses soins que de les agréer? — N'est-ce pas faire mille fois plus qu'il ne mérite? — En s'indignant contre notre *mauvaise foi*, en parlant de ce qu'ils appellent si grotesquement leurs *droits*, les hommes qui nous ont fait la cour sont aussi niaisement scélérats que ces voleurs qui se croient sincèrement volés lorsqu'après des prodiges de patiente adresse ils ont forcé... un coffre vide...

En théorie et en pratique, j'ai toujours considéré les hommes comme nos ennemis implacables. — Il y a de la haine jusque dans leur amour le plus passionné; ou plutôt, dès qu'il y a passion il y a haine. Le *mari de Mathilde* m'idolâtre, mais il m'exècre; il subit mon joug, mais en frémissant de rage. Il m'aime... parce qu'il ne peut pas faire autrement que de m'aimer. — Je le torture sans pitié parce que je sais le secret de ma domination, et que ce secret est ignoble. — Il y a plus... mon hostilité contre Mathilde est excessive; j'éprouve pourtant une certaine satisfaction en pensant que je suis impitoyable pour un homme qui l'a rendue si malheureuse.

Si nous dédaignons leurs vœux, les hommes nous détestent; si nous les écoutons, ils nous méprisent. — Ils ne pardonnent jamais ni la vertu ni la faiblesse. — Lorsqu'ils s'occupent de nous, ils se mettent à l'œuvre avec tout un attirail d'odieuses arrière-pensées : c'est la vanité, c'est le mensonge, c'est la jalousie; et puis viennent la défiance, l'hypocrisie, et surtout la crainte haineuse de ne pas réussir. — De leur part ce n'est pas de l'amour, c'est à peine un goût, un caprice: avant tout c'est l'orgueil de mettre à mal un cœur honnête ou de triompher de leurs rivaux. — Il n'y a peut-être pas un homme qui, s'occupant de la beauté la plus à la mode de la saison, ne préfère *paraître* heureux aux yeux de tous que de l'*être* à la condition du plus profond secret. — Ils sont bien plus satisfaits du sacrifice apparent de notre réputation que du sacrifice ignoré de nos principes. — A position égale ou plutôt relative, combien d'hommes risqueraient pour une femme ce que risque une femme en commettant une faute. Ainsi que j'ai lu dans un livre moderne : — « Si une liaison coupable pouvait « être facilement surprise et punie d'une *amende* qui enlèverait un

« quart de la fortune de l'*homme aimé*, quel est celui qui s'exposerait « aux dangers d'être aimé si chèrement?... »

— Je m'endurcis donc en songeant que nous ne faisons jamais aux hommes que le mal qu'ils voudraient nous faire.

L'aspect de ce comédien m'a singulièrement frappée. — Il m'a fait comprendre les élans de la passion. — Il était résolu, violent, désordonné. Il a joué ce rôle avec une énergie et une fierté sauvages. — Quand il a pris cette femme par les épaules... quand de sa main puissante il l'a jetée à genoux, il a été superbe... Son front était bien menaçant, sa jalousie bien inexorable... — Et puis sa voix mâle, un peu rauque, avait un vibrement profond, presque *léonin*. — Cette mièvre princesse de Ksernika était avec moi dans l'avant-scène; elle s'est écriée en ricanant qu'il avait l'air de rugir. — L'imbécile! elle veut sans doute que le lion roucoule.

Dans la scène d'amour ce comédien a eu un moment d'admirable expression; il n'a pas sournoisement larronné le baiser qu'il prend à la jeune fille, il l'a enlevé en maître, avec audace... avec une fougue presque brutale...

En sortant, comme je louais beaucoup Stéphen (c'est le nom de ce comédien), tandis que la princesse Ksernika l'attaquait comme elle peut attaquer, la pauvre femme, M. de Lancry ne s'est-il pas avisé de me faire observer, avec la plus respectueuse mesure, il est vrai, que je défendais peut-être Stéphen un peu chaudement... — J'ai regardé fixement M. de Lancry de mon *regard noir*... — Il a compris sa faute... — Il était trop tard... J'ai souri de mon plus doux sourire, et m'appuyant coquettement sur son bras, je lui ai dit tout bas... bien bas, que j'écrirais le lendemain matin à Stéphen pour lui demander de me donner des leçons de déclamation, l'envie d'apprendre à jouer la comédie m'étant venue subitement. — (Je n'en veux rien faire, bien entendu.) Comme le *mari de Mathilde*, abasourdi de cette cruelle confidence, s'est échappé jusqu'à s'écrier, dans son douloureux étonnement, que ce nouveau caprice était au moins bizarre, j'ai redoublé la douceur de mon sourire, et je l'ai *prévenu* qu'il irait le surlendemain

me chercher *lui-même* une loge pour voir jouer Stéphen dans la même pièce, et que je voulais qu'une petite salle de spectacle fût immédiatement construite dans le jardin de l'hôtel de Maran.

Ces ordres seront exécutés ; je n'en doute malheureusement pas... Ce Gontran est assez lâche et assez sot pour ne jamais me donner la distraction d'un refus ou d'une impossibilité. Il ressemble à ma jument Stella... elle est si insupportablement bien dressée, que sa docilité m'irrite... Je la bats de colère... de n'avoir pas de raison pour la battre...

L'architecte de M. de Lancry est venu me soumettre plusieurs plans de salles de spectacle; je ne les ai pas trouvées assez riches. — Je veux quelque chose qui rappelle, dans de petites proportions, celle du château de Versailles, et surtout que cela soit construit tout de suite. — La nuit porte conseil : tantôt j'ai dit au *mari de Mathilde* qu'au lieu de me louer pour demain soir une loge au théâtre de Stéphen, il la louerait pour six mois afin d'avoir le droit de la faire arranger, car ce petit théâtre du boulevard est horrible, et je compte y aller quelquefois; — meubles, glaces et tentures seront en place demain. Gontran a trente-six heures d'avance ; pour lui, l'homme aux surprises magnifiques, c'est plus de temps qu'il n'en faut.

Je reviens de l'ambassade; ce bal était merveilleux ; je me sentais très-en beauté, pourtant je me suis ennuyée à périr... Que ces hommages dont on m'accable sont insipides et monotones. — Et puis... se dire... qu'on n'a qu'à *vouloir* pour enlever tous ces empressés à leurs maîtresses ou à leurs femmes... c'est repoussant de facilité. Pour donner du piquant, du montant à une faiblesse, il n'y a rien tel que des principes ou des obstacles... — Hélas !... je suis réduite aux obstacles... Mais pour en rencontrer... je suis trop à la mode, et les hommes sont trop grossièrement, trop facilement infidèles à *leurs amours*. — Oh ! si je pouvais trouver un être insensible à mes séductions, quelle gloire d'en triompher !

Cette pensée m'a donné de l'humeur, *ma cour* s'en est aperçue... J'étais nerveuse... agacée... J'ai fait plusieurs *exécutions* féminines et masculines qui ont beaucoup amusé mademoiselle de Maran. Décidément elle raffole de moi. — Notre haine commune contre Mathilde nous a pour toujours *soudées* l'une et l'autre ; et puis je l'égaye... — Elle vieillit ; elle aurait horreur de la solitude où sa méchanceté la reléguerait nécessairement... Peu m'importe de l'abandonner un jour... si mon destin m'appelle ailleurs.

Le *mari de Mathilde* s'est surpassé, j'ai trouvé cette loge arrangée à merveille, tout le fond était occupé par une immense jardinière (utile

précaution à ce théâtre). Mais à quoi bon ? je ne remettrai plus les pieds dans cette salle... mes illusions sont détruites... A la seconde représentation, Stéphen, qui m'avait d'abord tant frappée, tant émue, m'a paru détestable, laid, vulgaire... Où avais-je donc l'esprit et les yeux ? Au fait, je ne me plains pas de cette première impression, si différente de la seconde ; elle m'a donné l'idée d'avoir un théâtre, et je suis enchantée de jouer la comédie.

Je viens de jouer Célimène. — Cette petite salle était charmante. — Selon notre public, j'ai dit à merveille et avec un très-grand air. C'est très-amusant. Il paraît que, dans mon rôle de mademoiselle Déjazet, j'ait fait tourner toutes les têtes... par mon effronterie provocante... — Que les hommes sont sots et vains ! Quand ils s'enchantent de voir une femme montrer une hardiesse impudente, ils s'imaginent que cette affectation de cynisme doit être à leur intention et à leur profit... Ils ne comprennent donc pas, dans leur stupide orgueil, qu'on les compte d'autant moins qu'on risque davantage en leur présence ! — Après cette petite pièce, le *mari de Mathilde* est venu à moi d'un air glorieux, croyant probablement que le choix de ce rôle était de ma part une *déclaration de principes* à son usage ; je l'ai reçu de telle sorte, qu'il s'en est allé honteux et confus.

La vie que je mène est quelquefois atroce... de néant et d'ennui ; cependant, aux yeux de tous, aux miens même, il n'y a pas d'existence plus fortunée que la mienne. — J'ai enfin joui de ce luxe, de cette renommée d'élégance que j'ambitionnais tant. — Je suis une femme à la mode dans toute l'acception du terme. — Je règne sur une fraction de la meilleure compagnie de Paris. Les hommes les plus aimables sont à mes pieds ; mes rivales me redoutent et m'exècrent. — Je leur suis assez supérieure pour pouvoir être toujours *très-bonne femme* avec elles. — Je finis de les désespérer en dédaignant profondément l'amant qu'elles m'envient, et en les défiant de porter atteinte à une fidélité dont je me raille. — Comme les conquérants usurpateurs, je me suis faite toute seule ce que je suis ; — d'un nom presque ridicule, j'ai fait un symbole d'élégance et de distinction ; on copie mes toilettes, on cite mes reparties, on envie mes succès ; mes préférences mettent un homme à la mode, mes moqueries le *noient* à jamais. — Quand j'arrive dans un bal, toutes les femmes prennent aussitôt d'une main rude leurs adorateurs *en laisse,* et je ne vois que regards de haine et de jalousie ; je n'entends que chuchotements aigres ou reproches courroucés... — Mais qu'une fleur de mon bouquet tombe à mes pieds, tous les adorateurs rompent leurs *cordes* et se précipitent pour la ramasser... à la plus grande mortification d'une infinité de *belles dames*, qui rappellent en vain ces ingrats effarés. — Tout cela est charmant... Pourtant il me manque quelque chose... ou plutôt tout me manque. Je n'aime pas, je n'ai jamais aimé... Oh ! que je voudrais aimer !...

— Un jour j'avais cru ressentir une de ces commotions sourdes, mais profondes, qui annoncent l'orage de la passion... comme les premiers roulements de la foudre annoncent la tempête... mais, hélas! cet espoir a été aussi vain... que ma comparaison est ridiculement ampoulée. — Cependant, un homme pareil à celui dont je me souviens... eût compris comment je voulais être aimée, que j'aurais tout abandonné pour lui... — Sans doute j'aurais vécu dans la misère, dans l'abjection, dans les larmes; il m'aurait battue, trahie, chassée... mais au moins j'aurais aimé, j'aurais eu des moments de passion sublime... je me serais sentie relevée à mes propres yeux.

Relevée! Est-ce donc qu'un secret instinct me dit que, comme le feu... la douleur purifie? — Serait-ce donc une réhabilitation que je chercherais dans l'amour? — Non.... non.... je n'ai pas de remords... je ne dois pas, je ne veux pas en avoir. — Une seule fois... je me suis apitoyée sur Mathilde... je me suis montrée envers elle aussi bonne, aussi généreuse que ma nature me permettait de l'être, et j'en ai été cruellement punie.

— Comment ne haïrais-je pas M. de Lancry? — Quelquefois malgré moi (ce sont mes jours maudits), je sens des bouffées de honte me monter au front en songeant que c'est à son odieuse ingratitude envers sa femme que je dois la vie splendide que je mène. — En vain j'ai fait des compromis avec ma conscience, — en vain je me suis dit qu'il n'y avait rien de plus *immatériel* que les plaisirs dont je jouissais, — en vain j'ai traité le *mari de Mathilde* comme un misérable, du jour où il a osé m'offrir autre chose que des *fleurs* et des *sérénades*... Oh! il est certaines coupes dont le déboire est plein d'amertume et de fiel...

— Cette fois, je suis frappée au cœur... oh! bien au cœur... Je veux écrire ici cette date. — Enfin d'aujourd'hui, heureuse ou malheureuse, ma vie aimante va commencer. — Enfin j'ai trouvé l'homme de mes rêves! — Il ne m'a pas vue, il n'a fait que passer... Je ne sais ni son nom, ni ce qu'il est; mais fût-il le premier ou le dernier

des hommes, je sens que je l'aimerai, je sens que je l'aime, je lui appartiens. — Quelle physionomie haute et fière!... Quelle démarche à la fois leste et hardie! — Et ce teint basané, et ces lèvres rouges, et ces sourcils noirs, et ces grands yeux gris! Mais quand de pareils yeux daignent seulement s'abaisser sur vous, on doit tomber à genoux en disant : Seigneur... ordonnez, voici votre esclave. — Et cet inconnu, qui peut-il être?

Quelle est donc cette puissance invisible, mystérieuse, à laquelle j'obéis? Cet homme ne m'a pas dit un mot, son regard ne s'est pas arrêté sur moi, et je me sens soumise, dominée!... — Mon angoisse profonde me dit que ma destinée s'accomplit.

Rien de moins romanesque que ma rencontre avec cet inconnu. Je traversais les Tuileries à pied. Arrivée dans l'un des quinconces, je vis devant moi un homme qui marchait lentement. Sa taille, sa tournure, m'avaient déjà paru remarquables; il se retourna comme s'il se fût trompé de chemin par distraction. Alors, oh! alors... A son aspect, je n'ai pu m'empêcher de m'arrêter. — Il ne m'a pas aperçue... il s'est éloigné. — Il n'était plus là que je le comtemplais encore.

Quel est cet homme? — Quel est cet homme? Je ne l'ai jamais vu dans le monde. — Il n'importe... je sais qu'il existe... — Le reverrai-je jamais? — Oui... oui, je ne l'aurais pas rencontré sans cela. — Il existe; cela explique, cela justifie mes mépris pour tous les hommes. — Oui, pour tous... ceux-là même qui se sont cru des droits sur moi ne sont-ils pas ceux que j'ai le plus abreuvés de dédain et d'outrage? — Ont-ils eu, non pas de l'empire, mais la moindre influence sur mon cœur, sur mon âme ou sur mon esprit? — Certaines insouciances ne sont-elles pas le comble de l'indifférence et de l'insulte? — le mari de Mathilde l'a dit et l'a prouvé. — Un homme n'est pas un esclave.

Misère du ciel!... c'est l'amant de Mathilde... c'est le marquis de Rochegune!

Cet homme singulier et remarquable, dont tout le monde parle,

qui est arrivé depuis quelques jours, et que j'étais si curieuse de connaître — c'est lui... c'est lui... — Il aime Mathilde... elle l'aime... — Oh! quand je disais que j'avais raison, que j'avais le droit d'exécrer cette femme! — Voilà donc le secret de la haine implacable que je lui porte depuis son enfance! — Mon instinct me disait qu'elle aimerait un jour l'homme qui serait ma destinée tout entière...

Elle l'aime... elle... elle! mais elle en est indigne; n'a-t-elle pas aimé, passionnément aimé son insipide et misérable Gontran! — Oh! que je suis fière... moi... de n'avoir au contraire rien aimé jusqu'ici! — que je suis fière d'avoir senti que je ne devais rien aimer avant d'avoir connu mon maître... mon despote. — Et je me plaignais! mais c'est à genoux, à deux genoux, que je devrais remercier le hasard qui, jusqu'ici, m'a rendue insensible.

J'ai horreur de moi-même et de tout ce qui m'entoure. — Maintenant, je le sens, je suis une malheureuse créature dégradée. — Jamais un tel homme ne voudra seulement abaisser les yeux jusqu'à moi; c'est à cette heure que je mesure la profondeur de l'abîme de fange et d'infamie où je suis tombée. — Jamais je ne pourrai laver cette souillure. — De quels stupides paradoxes me suis-je bercée?... me croire digne de lui... moi... moi!... Oh! profanation! — Est-ce que j'oserais seulement le regarder... lui parler!... Lui parler!... mais je mourrais de confusion... — Ah! maintenant je comprends la timidité... ou plutôt la honte!

Je ne veux plus rester dans la maison de mademoiselle de Maran. — Ce luxe me révolte; — je voudrais pouvoir me cacher à tous les yeux. — Pour jouir de ce luxe, je me suis vendue comme une infâme. — Les malheureuses que le besoin conduit à leur perte sont des anges auprès de moi. — Je hais la lumière du jour, il me semble que dans l'obscurité je sens moins mon ignominie. — Comme il l'aime... comme elle l'aime! — Quelle générosité! quelle fierté! quel courage! Quelle auréole d'honneur, de patriotisme, de loyauté chevaleresque, rayonne autour du noble nom de cet homme! — A cette seule pensée je suis éblouie. — Et Mathilde, comme on l'aime aussi... comme on

l'approuve, comme on l'admire de l'aimer autant ! — Comme le rapprochement de ces deux belles âmes est magnifique ! que leur amour est pur et grand !... — Et ce Gontran... ce Gontran qui les raille... le misérable... Est-ce qu'il peut comprendre ?... Dieu merci, il ne les comprend pas...

Je suis folle. — Cachée dans un fiacre, je suis allée passer encore deux heures devant sa maison, espérant le voir sortir, le voir... seulement le voir... car, pour rien au monde, je ne m'exposerais à soutenir son regard dans le monde ; je mourrais de frayeur et de honte ; — je ne trouverais pas un mot à balbutier. — Depuis plus d'un mois j'ai abandonné toute société ; — à peine je descends chez mademoiselle de Maran, où je suis pourtant bien sûre de ne pas le rencontrer. — J'ai attendu longtemps à sa porte, il est sorti à pied. — Je l'ai fait suivre par la voiture où j'étais toujours cachée. — Il est allé chez Mathilde ; il y est resté jusqu'à six heures. — Oh ! qu'elle est heureuse ! — je n'ai plus la force de l'envier, de la haïr : je ne sais que souffrir. — Malgré moi, je suis obligée de l'avouer... ils sont dignes l'un de l'autre.

Pleure... pleure... malheureuse... pleure des larmes de sang et de rage... Va... meurs de désespoir, surtout qu'on ignore ton fol amour... Pour toi il n'y aurait pas assez de moqueries et d'insultes.

Pourtant, si j'avais vu plus tôt cet homme, ma vie eût été tout autre... Elle eût été aussi belle, aussi honorable qu'elle a été coupable et désordonnée. — Du moins elle ne le sera pas plus longtemps, — il ne me connaîtra jamais, il ne saura jamais que je l'aime ; mais la flamme qu'il a allumée en moi aura purifié ma vie. — Aujourd'hui, j'ai pris mes dispositions pour quitter l'hôtel de Maran ; — je n'ai plus rien, je serai pauvre, je travaillerai ou je mourrai, mais je serai libre et digne de penser à lui... — Penser à lui... oh ! cela impose de grands devoirs...

Toute mon énergie s'est réveillée. — Demain, j'abandonnerai cette maison ; mais, cette nuit... je lui parlerai. — Oui, j'aurai ce courage. — Une idée m'a frappée, — c'est le bal de la mi-carême à l'Opéra ;

je lui donnerai un rendez-vous; ma lettre sera conçue de telle sorte qu'il croira qu'il s'agit de quelque timide infortune; je suis sûre qu'il viendra. Aurai-je la force de l'aborder, je ne sais. — A cette seule idée, ma faiblesse, mes doutes reviennent. — Ah! je suis lâche, j'ai peur, je tremble. — Avec quelle émotion je relirai un jour ces lignes que j'écris maintenant! — Il me semble que sur ce papier muet, que dans ces notes si rapides, je retrouverai mes souvenirs presque vivants; — que je suis heureuse de pouvoir au moins conserver une trace visible de ce qui se passe en moi aujourd'hui... à cette heure.

Je lui ai parlé... mon Dieu! je lui ai parlé; — il a senti le battement de mon cœur; j'ai appuyé mon bras au sien. — Mes lèvres ont craintivement baisé sa main, sa noble main; — mes larmes l'ont mouillée. — Il a bien voulu me répondre avec bonté. — Jamais faveur souveraine n'a été reçue avec une reconnaissance plus passionnée... — jamais paroles royales n'ont été écoutées, dévorées, avec un recueillement à la fois plus avide et plus tremblant; — le masque m'a rendu mon courage : à figure découverte je n'aurais pas trouvé une parole... — J'avais la fièvre, mes joues étaient empourprées. — Il prenait plaisir à m'entendre, parce que je lui faisais l'éloge de Mathilde... cet éloge me brûlait les lèvres, mais je suis devenue éloquente pour la louer davantage encore. — Je l'ai vu sourire avec mépris et aversion quand j'ai prononcé mon nom... — Pour lui plaire encore, j'ai flétri avec indignation l'infamie de ma conduite; je n'ai pas trouvé d'expressions assez amères pour m'accuser... — Oh! cette amertume désespérée, je la ressentais; jamais je n'avais plus douloureusement mesuré la distance infranchissable que le passé mettait entre moi et cet homme sublime.

Et puis, en m'entendant exalter ainsi ce qu'il chérissait, maudire ce qu'il détestait, il paraissait si heureux... — Oh! en ce moment, il m'aurait dit d'aimer Mathilde que je crois que je l'aurais aimée. — Et lui, que d'esprit! que de grâce! que de génie! quelles pensées fières! — Ce caractère hardi applique aux vertus rares et difficiles l'audace aventureuse, la présomptueuse énergie que les autres appliquent aux vices faciles et vulgaires : — il m'a fait comprendre les exaltations les plus pures et les plus saintes. — Il m'a conféré je ne

sais quelle haute noblesse de l'âme, comme un roi qui octroie la chevalerie.

J'ai abandonné l'hôtel de Maran. — Je ne reverrai plus M. de Lancry. — Je suis enfin sortie de cette atmosphère de honte et de dégradation qui m'étouffait. — Je ne changerais pas maintenant ma pauvre petite demeure pour tous les palais du monde.

M. de Rochegune ne me verra jamais, — je n'entendrai plus jamais sa voix ; — jamais il ne saura qu'il a parlé avec douceur, avec bonté, à la femme qu'il déteste, qu'il méprise le plus au monde. — Pourtant, je lui serai pour toujours aussi passionnément fidèle... aussi amoureusement dévouée... que s'il m'avait permis de l'aimer. — Oh ! oui... oui... je comprends bien la pureté de leur amour — je la comprends mieux que Mathilde peut-être. — Oui, plus qu'elle peut-être je serais maintenant capable des sacrifices qu'un tel amour impose. — Chez elle, une vertueuse résolution n'est que la conséquence de ses principes... Y faillir un jour ne serait pour elle que manquer à ses devoirs. — Moi, désormais je n'y faillirai jamais, parce que, principes, honneur, chasteté, pudeur, cet homme m'a tout révélé, tout donné, et que ce serait *lui* et non la vertu qu'il faudrait oublier.

Je suis épouvantée des ravages que cette passion fait en moi... ma tête s'égare, les plus sinistres projets me traversent l'esprit. — Oh ! s'il connaissait mon amour il aurait pitié de moi. — Oui, je suis sûre qu'il m'aimerait, qu'il me préférerait à Mathilde. — Après tout, quelle influence a-t-il eue sur cette femme? aucune ! — Elle était honnête et pure. — Moi, j'étais dépravée, j'étais perdue... Et parce que je l'ai vu... et parce qu'il m'a dit quelques paroles douces et bonnes, et parce que je l'aime... je suis devenue aussi pure, aussi honnête que Mathilde. — Et encore qui sait? Est-elle restée pure?... Oh ! si elle avait fait une faute, combien *il* serait plus fier de son influence sur moi ! — De Mathilde... vertueuse, il n'aurait fait qu'une femme coupable ; — de moi coupable, il aurait fait une femme vertueuse ! — Cela ne serait-il pas plus beau? — cela ne serait-il pas plus digne de sa

grande âme? — Lui qui aime tout ce qui est généreux et grand, serait-il insensible à la transformation qu'il a faite?...

Oui, cela est vrai, il m'a transformée, il m'a donné des remords que jusqu'ici je n'avais pas eus. — Ma conduite envers mon mari m'apparaît dans toute son horreur. — Mon cœur s'est brisé en pensant à cet être si généreux et dévoué, qui m'aimait avec tant d'idolâtrie, et que j'ai abandonné pour un homme que je méprisais.

Autrefois je n'aurais pas un instant hésité de prendre la résolution que je viens de prendre. — Eh bien!... pendant deux jours, j'ai lutté... j'ai combattu, oh! douloureusement combattu; — mais l'intérêt de mon amour l'emporte; — cet amour est ma vie maintenant. — Ce n'est pas de l'égoïsme, de la cruauté, c'est de l'instinct de conservation... J'ai un moyen sûr de séparer M. de Rochegune de Mathilde : — je vais écrire à Gontran sans lui dire où je suis, je lui promettrai de le revoir s'il peut décider Mathilde à revenir habiter avec lui. — Je le sais, je risque de pousser *leur* passion à l'extrême... de les forcer à fuir peut-être pour échapper à M. de Lancry; mais je ne peux pas être plus malheureuse que je ne le suis; — je ne puis rien perdre, je puis tout gagner.

Gontran ne résistera pas à cette demande; mon influence sur lui est absolue, j'en suis certaine. — Mais une fois Mathilde au pouvoir de M. de Lancry, que ferai-je, moi?... Oserai-je affronter les regards de celui dont la seule pensée me trouble, m'impose, me consterne et m'enivre? — N'aime-t-il pas Mathilde avec passion? — S'il peut seulement soupçonner que c'est moi qui ai causé son retour auprès de son mari, quelle horreur, quelle haine je lui inspirerai! — Eh bien! il ne me haïra pas plus qu'il ne me hait maintenant! — Oh! c'est un abîme!... un abîme!... — Il n'importe... je risque ma dernière, mon unique espérance...

Quel prodige! Est-ce un rêve? — Il y a quatre jours à peine que j'ai écrit à M. de Lancry, et je reçois de lui, à l'adresse que Zéphyrine lui a indiquée, non-seulement l'assurance que Mathilde habitera désormais avec lui, mais encore une lettre de celle-ci, dans laquelle elle

prend librement, volontairement, cette résolution que je croyais devoir lui coûter plus que la vie... — Encore une fois, est-ce un rêve? — J'ai envoyé Zéphyrine, qui connaît un des gens de M. de Rochegune, s'informer...

Zéphyrine vient de revenir. — Je tremble, j'ai peur. — Il est des bonheurs si soudains, si foudroyants, qu'on ne peut y croire; ils épouvantent. — Depuis quatre jours, M. de Rochegune, absorbé dans un violent chagrin, n'est pas allé chez Mathilde! — Elle est redevenue folle de son mari. — C'est le bruit public. — Cela est-il possible? Mon Dieu... non, je ne puis encore le croire... Si cela était... si cela était, je pourrais tout espérer.

CHAPITRE XXXIX.

LE RENDEZ-VOUS.

Après cette lecture, qui m'initiait aux plus secrètes pensées d'Ursule, je restai un moment accablée... sans pouvoir continuer la lettre de M. Lugarto.

J'étais frappée de la sincérité, de la violence de la passion de ma cousine pour M. de Rochegune.

Était-ce bien la même femme qui, dans les premières pages de ce journal, avait écrit tant d'aveux cyniques et hardis?

Selon mon habitude d'exagérer toutes mes craintes, je ressentis cruellement plusieurs observations d'Ursule : ce qu'elle disait de la salutaire influence de M. de Rochegune sur elle ne me parut que trop vrai ; peut-être s'intéresserait-il au changement merveilleux qu'il avait opéré en elle.

Et puis, si odieusement paradoxale que fût la comparaison que faisait Ursule en disant que j'avais aimé M. de Lancry, tandis qu'*elle ne l'avait pas aimé;* en disant qu'elle n'avait *rien aimé* avant de voir M. de Rochegune, je trouvais quelque réalité à ce raisonnement, en me mettant au point de vue de ma cousine, qui jusqu'alors n'avait eu aucun prin-

cipe, et pour qui certaines fautes n'avaient pas existé, tant on avait pour ses devoirs de criminelle insouciance...

Mes anxiétés redoublèrent en songeant aux sentiments de défiance et de scepticisme que ma conduite avait dû inspirer à M. de Rochegune.

Après une telle déception, une fois dans un milieu d'idées pénibles et amères, ne serait-il pas accessible aux séductions d'Ursule? ne verrait-il pas dans une liaison avec elle une sorte de vengeance contre moi, qui le rendait si malheureux, une sorte de raillerie sanglante contre la destinée qui se jouait si cruellement de ses plus chères espérances . . . . . .

. . . . . .

Voulant connaître mon sort tout entier, je poursuivis la lecture de la lettre de M. Lugarto qui continuait en ces termes :

« Ici s'arrêtent les fragments du journal d'Ursule que votre *ami* « *inconnu* juge à propos de vous faire connaître ; ce qu'Ursule a pu y « ajouter depuis votre libre réunion à votre mari ne consiste qu'en « réflexions, qu'en pensées plus ou moins brûlantes au sujet de son « amour.

« D'après ce qu'on sait de ses projets, elle s'occupe maintenant de « chercher les moyens d'obtenir un rendez-vous de M. de Rochegune.

« Comme elle aime passionnément, ainsi que vous l'avez pu remar- « quer, comme il y a toujours une irrésistible séduction dans un véri- « table amour, comme Rochegune est furieux contre vous en particulier « et contre toutes les honnêtes femmes en général, votre chère cou- « sine, qui n'est pas sotte, comprend que son heure est venue et que « ses consolations arriveront dans un excellent moment.... aussi « s'écrie-t-elle : *Je puis tout espérer !*

« Les hommes sont si bizarres, que le Rochegune se laissera néces- « sairement prendre dans les filets de votre cousine... Eh !... eh !... « vous voyez que ça tourne au haut comique... Tous les héroïques « sacrifices qu'on vous a imposés par la révélation du docteur Gérard « aboutissent à la plus grande satisfaction de madame Ursule.

« A propos de cette révélation de l'amour d'Emma, amour qui, « selon l'usage éternel de tous les amours, avait justement échappé « aux soupçons de madame de Richeville, de M. de Rochegune et aux « vôtres, vu que les personnes les plus intéressées à *connaître* d'un « sentiment sont nécessairement celles qui *en ignorent* le plus complé- « tement ; à propos de cet amour — dis-je — il n'avait pas absolument

« échappé à un de vos amis ; il en parla comme d'une idée très-vague ; « ce fut un trait de lumière. Vraie ou fausse, cette révélation, com- « binée avec la maladie d'Emma, devait horriblement vous troubler « dans votre amour, et jeter une pomme de discorde entre vous, Emma, « et peut-être madame de Richeville... Une bonne partie de ces pré- « visions se sont réalisées.

« — Maintenant résumons-nous... Aussi bien je parlerais en *mon « nom*, car vous avez dit me reconnaître à l'*intérêt* que je vous porte. « — Voyons le fort et le faible de votre position.

« Je puis tout contre vous. — Vous ne pouvez rien contre moi. — « A toutes les issues par lesquelles vous pouvez m'échapper, vous me « trouverez debout et implacable...

« Voyez plutôt : — Si, éperdue de vous avoir ainsi pénétrée ; si, « redoutant l'influence que peut prendre Ursule sur M. de Rochegune, « vous avouez à celui-ci la cause de votre sacrifice — 1° Emma meurt, « c'est clair comme le jour ; — 2° vous ne pouvez pas échapper à « votre mari, pour rejoindre votre platonique ami après la mort « d'Emma : légalement votre lettre vous empêche de jamais espérer « une séparation. — Quant à fuir en cachette, vous êtes surveillée ; « votre mari en serait instruit à l'instant, et *on lui a créé depuis peu « d'excellentes raisons de ne jamais vous abandonner*.

« Que dites-vous de la trame inextricable où vous vous êtes jetée ? « — Tenez, je vais vous faire une comparaison dont vous reconnaîtrez « certainement la justesse.

« Il me semble qu'au moment où vous lirez ces lignes vous vous « ferez l'effet d'une pauvre petite mouche tombée au milieu d'une « toile d'araignée : chacun de ses efforts pour sortir de l'homicide « réseau ne fait que l'y enlacer davantage... Pour comble d'horreur, « au milieu de cette toile infernale elle aperçoit la hideuse araignée « qui, toute repue de meurtre, se tient immobile, couve de ses yeux « sanglants sa nouvelle victime, et se plaît à jouir de ses mortelles « angoisses avant que de la dévorer... »

A ce passage de cette exécrable lettre, je ne pus m'empêcher de pousser un cri d'effroi, tant cette comparaison me parut juste, tant je me sentais, en effet, enlacée de toutes parts par je ne sais quelle puissance invisible...

Un danger palpable, si formidable qu'il eût été, m'aurait moins épouvantée que ces machinations mystérieuses, souterraines, dont j'étais menacée, et dont l'expérience m'avait déjà révélé le danger.

Je terminai cette lecture, craignant à chaque instant de voir ma raison m'échapper, tant j'étais épouvantée.

— « Savez-vous, chère Mathilde, que je serais un grand écrivain, sans « m'en douter, si, justement au passage de ma lettre que vous venez « de lire... vous aviez ressenti une de ces terreurs pareilles à celles « que m'inspiraient dans mon enfance les beaux endroits des romans « d'Anne Radcliffe? Eh!... eh!... cela ne serait point impossible, au « moins; car enfin vous lisez ceci probablement toute seule dans ce « triste et sombre appartement de la rue de Bourgogne, que j'ai visité, « bien entendu, avant que vous vinssiez l'occuper... Pour vous « donner une preuve de ce que j'avance... regardez bien le lambris à « gauche de la cheminée. Y êtes-vous?... »

Je m'interrompis de lire, et je regardai machinalement ce lambris...

Quoique je ne visse rien qui pût m'effrayer, je frissonnai en me rappelant la maison isolée.

Je continuai de lire avec un horrible battement de cœur :

« Maintenant, approchez-vous, pesez avec force sur la moulure de

« la boiserie qui touche à la cheminée, et vous verrez quelque chose « qui vous surprendra... »

Éperdue, j'appelai Blondeau.

— Jésus, mon Dieu... madame... qu'avez-vous? — s'écria-t-elle.

Sans pouvoir presque lui répondre, je lui montrai le panneau de boiserie d'un regard effrayé.

— Mais encore, madame, qu'avez-vous? vous me faites peur.

Rassurée par sa présence, je pesai sur la moulure de la boiserie; elle céda...

Je jetai un cri... Blondeau, aussi effrayée que moi, m'imita.

La boiserie, mue par un ressort, s'écarta doucement.

Je vis une cachette assez grande pour contenir une personne; un conduit, communiquant au tuyau de la cheminée, y donnait suffisamment d'air pour qu'on pût y respirer...

— Mon Dieu! mon Dieu! madame, qu'est-ce que cela signifie? — s'écria Blondeau en pâlissant.

— Elle ferma ce panneau; je continuai cette lettre, doutant si je veillais ou si je rêvais.

« Eh bien, vous avez vu ma cachette? vous avez dû avoir joliment « peur! — Jugez donc de toutes celles que je possède autour de « vous... si je vous découvre celle-là aussi facilement.

« Allons, voyons, rassurez-vous, je n'en ai pas d'autres... croyez-« le, entendez-vous? croyez-le, ça vous aidera à dormir tranquille, « vrai... ceci n'est qu'une plaisanterie faite dans l'espoir de vous donner « des rêves affreux, des cauchemars à vous faire mourir de peur.

« Vous allez vous figurer que cette maison (*qui m'appartient*) n'est « que trappes et chausse-trapes, ni plus ni moins qu'à l'Opéra ou « dans les romans de Ducray-Duminil... Ce qu'il y a de charmant, « c'est que si vous vous avisez de demander à votre mari de changer « de logement, il vous traitera de visionnaire...

« Eh!... eh!... vous allez avoir de jolies nuits! Comme ça vous « reposera agréablement de vos chagrins *diurnes*... Je vous conseille « de faire monter la garde par votre fidèle Blondeau... Oui... mais les « soporifiques... Vous souvenez-vous des soporifiques?... Eh! eh! vous « allez n'oser toucher à rien de ce qu'on vous apportera de votre mo-« deste restaurateur, qui est peut-être aussi un homme à moi. (A « propos, quelle chute!!! pour une femme qui avait la meilleure « maison de Paris!)

« Avouez pourtant que c'est une jolie chose que le pouvoir de l'ar-

RENDEZ-VOUS DE M. DE ROCHEGUNE ET D'URSULE.

« gent... Je serais Satan en personne que je ne vous tourmenterais « pas davantage... Vous allez être assiégée de terreurs continuelles, « votre sommeil sera troublé par d'horribles rêves; dans le jour, ce « seront les diaboliques complications de votre position... enfin... ni « le jour ni la nuit vous n'aurez un seul moment de repos; sans « compter que l'avenir est chargé de nuages si sombres, si noirs, si « orageux, que vous ne pouvez avoir que les plus funestes prévisions...

« Eh! eh! eh!... tout ceci n'est pas couleur de rose, au moins! « Mais aussi comme j'ai habilement profité de toutes mes chances!... « Aussi... c'est que la haine et la soif de la vengeance doublent les « facultés. En conscience, c'est un peu de votre faute; souvenez-vous « de cette nuit, où devant vous, j'ai été insulté, soufflété, où j'ai crié « grâce à genoux, les mains jointes !... Vous deviez bien vous attendre « à ce que je me vengerais... et je commence...

« Mais maintenant j'ai de l'expérience, je ne joue qu'à coup sûr, et « j'ai surtout du *bonheur*... Voyez Mortagne! J'étais à cinq cents lieues « quand il va se prendre de querelle avec un spadassin que je n'ai vu « ni d'Ève ni d'Adam, et qui m'en délivre. Vraiment... ces choses « n'arrivent qu'à moi.

« A cette heure je vous défie même de faire usage de cette lettre... Vous adresserez-vous aux lois? D'abord *je ne suis pas à Paris;* puis « où est le corps du délit! Pures affaires d'amourettes plus ou moins « platoniques, dans lesquelles la justice n'a rien à démêler. — Et pour- « tant, comme c'est drôle... ces affaires d'amourettes sont pour ainsi « dire grosses de larmes, de désespoirs, peut-être même de meurtres, « de suicides, que sais-je?...

« Sur ce, bonne et paisible nuit je vous souhaite... vrai sommeil « d'enfant endormi sur le sein de sa mère...

« Un *ami inconnu* ou un *ennemi connu*,
« à votre choix. »

La lecture de cette lettre me laissa un étourdissement douloureux : mes idées bouillonnaient dans mon cerveau sans trouver d'issue.

M. Lugarto, avec une infernale sagacité, répondait d'avance à toutes mes objections, éveillait toutes mes craintes.

En songeant qu'Ursule pouvait plaire à M. de Rochegune, mon désespoir n'eut plus de bornes... si Emma doit être perdue — m'écriai-je — que je ne sois pas au moins victime d'un sacrifice inutile.

Un moment je fus sur le point de tout dire à M. de Rochegune;

j'allais lui écrire, lorsque cette voix divine, qui venait toujours soutenir mes résolutions chancelantes, me dit :

« — Courage... courage... ne te laisse pas abattre ; détourne tes « yeux de l'abîme qu'un monstre t'a fait entrevoir pour te causer un « affreux vertige et ébranler tes nobles déterminations...

« — Ne regarde pas à tes pieds, lève les yeux au ciel ; mets ton « espoir en Dieu, il ne te manquera pas...

« — Si l'homme que tu as cru digne de toi était capable de suc- « comber aux séductions d'Ursule, pourrais-tu regretter son cœur? « pourrais-tu envier cette femme?

« — Si Emma doit mourir en voyant qu'on lui préfère une autre « femme, que ce ne soit pas toi qui lui portes ce coup fatal... reste-lui « au moins pour la consoler ; si tu n'y parviens pas, si elle succombe, « n'oublie pas sa mère, qui a été pour toi presque une mère...

« — Quant aux mystérieuses menaces de ce monstre, qu'elles ne « t'épouvantent pas ; chasse de vaines terreurs... sois courageuse, « forte ; envisage fermement ce qu'il peut contre toi, et tu mépriseras « sa vengeance. Courage, encore un pas... peut-être la récompense « de tant de sacrifices n'est pas éloignée. »

Ainsi que toujours, ma résolution revint après un abattement passager.

Je me décidai à attendre les événements, à entretenir Emma dans son espérance, et à me garantir par tous les moyens possibles des piéges dangereux et des surprises de M. Lugarto.

Je fis coucher Blondeau dans ma chambre, je visitai les boiseries, et je me rassurai un peu en songeant qui si cet homme avait voulu se servir de ces machinations, il ne m'aurait pas avertie. Il voulait sans doute me causer seulement des terreurs sans cesse renaissantes.

Je voyais très-peu M. de Lancry.

Son air sombre, son humeur impatiente et aigrie, me prouvaient qu'Ursule ne tenait pas les promesses qu'elle lui avait faites sans doute, mais qu'elle avait l'art de ne pas le désespérer tout à fait pour le forcer à me garder toujours près de lui.

Sans lui faire part de la lettre de M. Lugarto, je lui montrai la cachette qu'on m'avait indiquée ; il haussa les épaules, et me fit cette incroyable réponse avec un air sardonique dont je fus effrayée :

— C'est quelque bonne bourgeoise qui avait sans doute ménagé cette armoire à secret pour dérober ses provisions à la voracité de ses

LE RENDEZ-VOUS.

domestiques. . . . . .

. . . . . .

Environ quinze jours après avoir reçu de M. Lugarto la lettre que j'ai citée, il m'adressa le billet suivant :

Paris, quatre heures.

« Je n'ai rien voulu vous dire avant que d'être bien sûr de mon fait. « Rochegune a demain un rendez-vous avec Ursule, non pas chez elle, « mais sur les boulevards extérieurs ; c'est plus décent pour com- « mencer.

« Ce rendez-vous est pour neuf heures ; ils doivent se rencontrer « sur le boulevard à gauche de la barrière de Fontainebleau, et en « sortant par ladite barrière. »

Bouleversée par cette nouvelle à laquelle pourtant je ne pouvais croire, le lendemain matin je montai en fiacre ; je me rendis au lieu indiqué.

Je vis Ursule... qui attendait.

Quelques minutes après, M. de Rochegune arriva.

Il lui offrit son bras ; tous deux disparurent dans un chemin creux qui aboutissait à ce boulevard.

Je n'eus ni la force ni la volonté de les suivre...

Je revins chez moi dans un désespoir indicible.

CHAPITRE XL.

CONFIDENCES.

Environ six semaines s'étaient passées depuis que j'avais surpris l'entrevue d'Ursule et de M. de Rochegune.

J'attendais ce dernier dans le parc de Monceaux, où je l'avais déjà vu quelquefois; il m'avait priée de m'y rendre ce matin-là, ayant quelque chose de très-important à me dire.

Notre conversation résumera les faits importants qui se sont passés pendant un assez long intervalle.

En apprenant ces événements, et surtout ceux que notre entretien fera pressentir, on comprendra que je néglige les intermédiaires pour arriver plus vite à ces pages qui me consolèrent de bien des tourments, et qu'à cette heure encore je ne puis écrire sans un ressentiment de bonheur mélancolique.

M. de Rochegune m'avait précédée de quelques moments.

— Vous avez été mille fois bonne — me dit-il — de venir; il n'y a que vous au monde que je puisse consulter sur ce qui m'arrive.

— A propos... et Ursule? — lui dis-je...

Il fit un mouvement d'impatience dédaigneuse et reprit :

— Toujours la même ridicule poursuite... Elle a encore, m'a-t-on dit, passé la dernière nuit entière dans un fiacre devant ma porte.

— Et cet amour ne vous touche pas?

Il haussa les épaules.

— Ah ! — lui dis-je — je tremble encore... lorsque je songe qu'il y a six semaines... je vous ai vu venir au rendez-vous qu'elle vous avait donné... prendre son bras... et disparaître avec elle...

— Ne connaissez-vous pas l'astuce de cette femme? elle savait que votre nom était un talisman à l'aide duquel on pouvait toujours m'intéresser. Une première fois elle m'écrit et signe *l'Inconnue de l'Opéra*, disant qu'elle avait des choses des plus importantes à me communiquer... sur vous. J'accours à ce rendez-vous; jugez de ma désagréable surprise en reconnaissant cette femme qui vous a causé tant de chagrins. Je lui ai d'ailleurs si peu dissimulé la répugnance qu'elle m'inspirait, qu'elle en a pâli ; puis se remettant, elle m'a demandé pardon de m'avoir dérangé en vain. Elle ne pouvait me donner cette fois les renseignements qui vous concernaient et qu'elle m'avait promis; mais si je voulais revenir le surlendemain, elle serait en mesure de me satisfaire... Je ne sais si elle le fit à dessein, mais quelques-unes de ses paroles me laissèrent soupçonner qu'elle attribuait à une cause mystérieuse votre retour auprès de votre mari... Alors, Mathilde, j'avais encore malgré moi conservé quelques lueurs d'espoir; je consentis donc à revoir votre cousine, afin de pénétrer le secret qu'elle possédait peut-être...

— Je comprends son calcul, mon ami... le premier coup était porté... Vous aviez déjà presque vaincu votre antipathie à son égard... elle comptait sur son adresse et sur son esprit pour ménager une transition à son amour.

— Son calcul ne manquait pas d'adresse... car vous ne savez pas tout encore...

— Comment cela ?

— Veuillez m'écouter. Une seconde, une troisième entrevue furent aussi vaines que la première; mais en remettant chaque fois à me donner ces prétendus renseignements qui vous intéressaient ainsi que moi, disait-elle, votre cousine trouva moyen de me ramener incessamment à cette cruelle vérité : que vous étiez plus éprise que jamais de votre mari... La connaissance qu'elle avait de lui et de vous ne donnait malheureusement que trop de vraisemblance à ses assurances; s'il m'avait été possible de conserver la moindre illusion à ce sujet, Ursule l'eût à jamais détruite... Je ne sais pourquoi ce dernier coup, pourtant si prévu, me fut horriblement cruel et ranima toute ma

colère contre vous... mais je dois rendre cette justice à votre cousine, elle ne m'a jamais parlé de vous qu'avec respect.

— Elle savait que vous n'auriez pas toléré un autre langage — dis-je à M. de Rochegune.

Il me regarda d'un air singulier, et me dit après quelques moments de silence :

— Peut-être... J'étais si malheureux... toutes les blessures de mon cœur venaient de se rouvrir.

— Comment? vous eussiez permis à Ursule de m'attaquer... vous, mon ami? je ne le crois pas.

— Tout ceci est passé maintenant, Mathilde; je puis vous avouer ma faiblesse... ma lâcheté.

— Expliquez-vous, de grâce.

— Eh bien, lorsque, dans notre dernière entrevue, elle m'eut bien convaincu de votre redoublement de passion pour votre mari, je ressentis contre vous presque un mouvement de haine; en vous comparant, vous si pure, à Ursule si corrompue, je me disais : — Peut-être que si je l'avais aimée, cette femme, malgré sa dépravation, m'aurait causé moins de chagrin que Mathilde.

— Ah! mon ami, quel blasphème!

— Je vous dois la vérité tout entière, ce sera ma punition... J'étais sous le coup de l'indignation que me causait votre abandon; je me disais encore : Après tout, le mal qu'Ursule a fait à Mathilde a cessé, puisque celle-ci aime son mari plus passionnément que jamais... Pardonner à M. de Lancry n'est-ce pas pardonner à Ursule ?... pourquoi serais-je envers celle-ci plus sévère que Mathilde?

— Comment... vous, mon ami... avez-vous pu vous abuser par de tels paradoxes?

— Le désespoir est un mauvais conseiller, Mathilde... Que vous dirai-je! une fois dans cette méchante voie, ce fut avec une sorte de satisfaction odieuse que je dis quelques mots de bonté à cette femme, votre plus mortelle ennemie. Je me plaisais à me rappeler la causticité, le brillant de son esprit.

— Et Ursule... a, je pense, répondu à votre attente? — dis-je à M. de Rochegune avec amertume.

— Heureusement — reprit-il — je l'ai trouvée stupide.

— Ursule!...

— Oui...

— Elle... si séduisante... si spirituelle... si fine... si rusée... c'est impossible...

— Je vous répète, Mathilde, que je l'ai trouvée stupide... Elle n'avait plus l'ombre de cet esprit qui m'avait frappé au bal de l'Opéra ; elle balbutiait des phrases sans suite ; rien de plus morne, de plus terne que son entretien dès qu'il n'a plus été question de vous... Elle a voulu se lancer dans de grandes dissertations métaphysiques sur l'amour passionné, sur les charmes de la constance et de la vertu, ce qui était aussi révoltant que grotesque dans sa bouche. C'était, en un mot, à hausser les épaules de dégoût et de pitié ; sans compter que, pour une femme dans sa position, rien n'était plus maladroit que ce ridicule étalage de belles maximes... Cela m'indigna, tandis qu'au contraire j'aurais pu peut-être, dans les funestes dispositions où je me trouvais, me laisser étourdir par les saillies d'un esprit cynique, paradoxal, insolent et railleur comme celui qu'on lui prête... J'étais dans un de ces accès de découragement amer où l'on doute de tout ce qui est généreux et grand, où l'on sent vaguement le besoin de fouler aux pieds ce qu'on a vénéré... Pourquoi ne vous le dirais-je pas maintenant? le péril est passé...

— Eh bien.... — lui dis-je tremblante de ces ressouvenirs.

— Eh bien, Mathilde, j'en conviens en toute honte... à ce moment, la parole audacieuse et perverse d'Ursule aurait pu avoir sur moi une fatale et puissante influence... Et qui peut prévoir les suites d'une première impression?... Mais il aurait fallu pour cela que je rencontrasse une espèce de démon charmant d'esprit, de gentillesse et d'effronterie ; une jolie femme attrayante et hardie, et non pas une espèce de sotte pensionnaire psalmodiant de vertueux rébus, avec des yeux rouges, un teint pâle et une physionomie éteinte et flétrie...

— Et ce bouleversement complet dans les manières, dans le caractère d'Ursule — m'écriai-je malgré moi — ne vous a pas touché?

— Pas le moins du monde, ma chère Mathilde. Ou ce bouleversement était réel, ou il était feint : s'il était vrai, il pouvait prouver de l'amour, soit ; mais il est assez peu flatteur d'inspirer même un véritable amour à madame Ursule Sécherin. Il est des préférences et des conversions extrêmement désobligeantes... Si ce trouble, cet embarras étaient simulés, c'était une ignoble hypocrisie... Non, je vous le répète, la seule chance de votre cousine aurait été de se montrer audacieusement ce qu'on dit qu'elle est, un type d'impudence et de perversité... Alors peut-être, encore irrité d'une douloureuse déception, entraîné

par une curiosité chagrine, cherchant de tristes contrastes, j'aurais voulu lire dans ce cœur corrompu... comme on parcourt un mauvais livre, par désœuvrement... Mais une fois cette occasion manquée, tout fut dit pour cette indigne créature; je rougis de ce moment d'égarement. Je revins à moi, et je sentis renaître pour toujours l'aversion qu'elle méritait... surtout pour son atroce méchanceté envers vous...

— Mon ami... il y a là un enseignement... une punition terrible... Cette femme pouvait être dangereuse... pour vous... même pour vous!!! en restant fidèle aux odieux principes qui l'avaient toujours guidée... et Dieu veut que pour la première fois elle ait honte de sa vie passée... qu'elle essaye de balbutier un noble langage... ce langage est peut-être sincère... mais dans sa bouche il perd toute sa vertu... Ah! la malheureuse femme! comme elle doit souffrir si elle comprend l'effrayante sévérité de cette leçon...

— N'allez-vous pas la plaindre? — me dit M. de Rochegune d'un ton de reproche...

— La plaindre!... non... mais j'ai tant souffert... que je ne puis songer à ceux qui souffrent sans émotion.

— Je m'apitoie moins facilement que vous, Mathilde. Si cette femme souffre, son châtiment est mérité; je ne ferai rien pour l'aggraver, mais, sur mon âme, je ne ferai rien pour l'adoucir... Deux fois encore, elle m'a écrit pour me demander un nouvel entretien. J'ai toujours refusé. Maintenant elle se borne à venir faire de temps à autre quelques stations dans ma rue. Je ne puis l'en empêcher... Mais laissons cela, je vous prie, le souvenir de ces vilenies m'attriste encore; et les noires idées viennent aux malheureux... comme l'or vient aux riches, dit-on — ajouta-t-il avec un profond soupir.

— Vous êtes donc toujours malheureux, mon ami?

— Vous me le demandez!... Savez-vous quelle vie est la mienne? Savez-vous ce que je souffre... quand je compare... Mais oublions, oublions le passé, il est mort... mort avec la Mathilde d'autrefois... Plus je vais, plus je trouve juste cette funeste comparaison... Oh! oui, je suis bien malheureux... A cette heure rien ne m'attache à la vie... mes jours se passent dans une monotonie désespérante...

— Mais à quoi bon parler de cela?... — reprit-il en soupirant. — Parlons du sujet qui m'amène. — Puis M. de Rochegune reprit après avoir gardé quelques instants le silence : — Ce que j'ai à vous dire, Mathilde, est grave, très-grave... J'ai toujours hésité à vous en parler...

même encore maintenant... mais à vous seule je puis confier ce secret, qui, je le crains, n'est pas uniquement le mien.

En entendant ces mots, j'eus peur de me trahir : car depuis quelques jours j'attendais cette confidence.

Pour mieux détourner encore les soupçons de M. de Rochegune, je l'interrompis en lui disant :

— Il faudra que je vous parle aussi d'une chose assez grave qui m'intéresse presque directement... car elle regarde notre meilleure amie...

Il fit un mouvement de surprise et me dit :

— Comment donc? Expliquez-vous, Mathilde.

— Oh! mon Dieu! — répondis-je le plus indifféremment qu'il me fut possible — voici ce dont il s'agit : Hier M. de Lancry me parlait d'un fils naturel d'un souverain du Nord qui vient d'arriver à Paris ; il est fort beau, fort riche ; il a, dit-on, le meilleur caractère et les plus charmantes manières du monde. Il sera nécessairement présenté chez madame de Richeville; or, si par hasard il plaisait à Emma, et qu'il fût digne de ce trésor... il me semble que ce serait une excellente occasion de marier cette chère enfant... Ne le pensez-vous pas?

Je l'avoue, je fis ce mensonge avec une assurance qui me surprit.

M. de Rochegune parut frappé de ces paroles, et me répondit avec un certain embarras :

— Vous ne croyez pas qu'Emma ait jusqu'ici manifesté... aucune préférence?

— Tant que j'ai habité avec elle et avec sa mère... je n'ai rien remarqué de semblable — lui dis-je. — Et vous-même... à cette époque?

— Oh! alors, non ; certainement... non — reprit-il.

Il y eut dans ce mot un accent de conviction qui me fut bien précieux.

— Et depuis quelque temps, Mathilde, n'avez-vous rien trouvé de singulier dans la conduite d'Emma?

— Rien... absolument rien... mon ami... Mais, vous le savez ; malheureusement pour moi, je vois maintenant beaucoup moins madame de Richeville... Vous seriez-vous donc aperçu qu'Emma eût quelque préférence? — demandai-je d'un air étonné.

M. de Rochegune parut faire un violent effort sur lui-même, et me dit :

— Après tout, je suis fou d'avoir des scrupules... Je ne voudrais

pas par une fausse modestie causer un jour quelque chagrin à notre excellente amie.

— En vérité, je ne vous comprends pas.

— Voici ce qui m'arrive... Mathilde... Depuis que je vous ai perdue... je suis allé presque tous les jours chez madame de Richeville... souvent deux fois dans la même journée; dans mon malheur, je trouvais un cruel plaisir à parler de vous... La duchesse avait la bonté de me recevoir aux heures où sa porte est habituellement fermée... Emma, qui très-rarement quitte sa mère, assistait à nos entretiens... Cette pauvre enfant vous regrette autant que nous. Elle était tellement accoutumée à m'entendre parler de vous, comme j'en ai toujours parlé, que je n'avais rien à taire devant elle. Plusieurs fois, je trouvai ses regards attachés sur les miens avec une expression et une fixité singulières... Cela me parut d'abord étrange, mais bientôt je n'y pensai plus... Une fois j'entrai sans être annoncé; elle était seule dans le salon de sa mère; elle poussa un léger cri et devint pourpre. — Emma, je vous ai effrayée — lui dis-je en souriant. — Non, oh! non... Tenez — dit-elle — voyez comme mon cœur bat... vous verrez que ce n'est pas de frayeur... — Et prenant ma main avec un geste de naïveté charmante, elle la posa sur son sein. Son cœur, en effet, battait violemment.

— Je la reconnais bien là... là, ses premiers mouvements sont toujours d'une adorable ingénuité... Mais que trouvez-vous d'étrange?...

M. de Rochegune me regarda très-surpris; il croyait sans doute m'avoir mise sur la voie...

— Je ne trouve là rien d'étrange... précisément... quoique ce mouvement... cette rougeur subite...

— Vous le savez... c'est une enfant... elle aura eu peur...

— Sans doute... elle aura eu peur... Néanmoins cette circonstance me rendit plus attentif. J'observai, et je remarquai, par exemple, sa rougeur subite dès que j'entrais chez sa mère, l'espèce de contemplation avec laquelle elle me regardait presque continuellement. Tant que je fus seul à m'apercevoir de ces singularités, je n'y attachai qu'une importance relative; mais lorsque j'eus repris l'habitude de venir le soir chez sa mère, Emma, à mon grand étonnement, a manifesté pour moi, et souvent en présence d'étrangers, des préférences tellement significatives, qu'elles m'ont embarrassé... Enfin, voici ce qui m'a décidé à vous faire cette confidence... Avant-hier, au moment où je sortais de chez madame de Richeville, je trouvai Emma à la

porte du salon d'attente. Elle me dit d'un air mystérieux, en me donnant un petit portefeuille : — « C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma « naissance ; voici ce que j'ai fait pour vous. N'en parlez pas à madame « de Richeville ! c'est mon secret... »

— Et dans ce portefeuille, qu'y avait-il?

— Mon portrait peint par elle à l'aquarelle d'une ressemblance frappante, quoiqu'il fût fait de souvenir... Vous comprenez, ma chère Mathilde, que je ne m'abuse pas sur ces apparences, bien qu'elles paraissent significatives. C'est un enfantillage ; mais je dois à madame de Richeville, à moi-même, à Emma, dont mieux que personne j'apprécie les inestimables qualités... de mettre un terme à cette folie, et c'est de cela que je veux causer avec vous...

— Je crois en effet qu'il ne s'agit que d'une folle exaltation de jeune fille... Aussi, mon ami, si vous écoutez mon avis, avant que cette exaltation ait amené un sentiment plus réfléchi, plus profond, vous vous résignerez à faire un voyage de quelque temps... Peut-être cela contrarie-t-il vos projets ; mais vous êtes trop des amis de madame de Richeville pour hésiter... Votre absence calmera la tête de notre pauvre Emma. Pendant ce temps-là je saisirai cette occasion de parler

à madame de Richeville de ce jeune étranger; s'il est aussi agréable qu'on le dit, s'il est présenté à Emma comme un homme qui peut devenir son mari, il y a tout lieu de croire qu'elle l'acceptera ainsi; alors le sentiment qu'elle a pour vous reprendra son niveau, car je crois qu'il s'agit d'une amitié très-vive que son imagination s'exagère un peu... Que pensez-vous de mon conseil?

— Il me paraît plein de raison... Quoiqu'il m'en coûte beaucoup de le suivre, je le suivrai.

— Qu'avez-vous donc à regretter ici?

— Tout et rien... Maintenant le moindre dérangement m'est pénible, et puis je trouve un charme mélancolique à habiter les lieux où je vous ai aimée. C'est avec un triste plaisir que je parle de vous avec nos amis, je l'avoue... Il me chagrine de renoncer pendant quelque temps à ces dernières consolations.

— Je le comprends, mon ami, mais pouvez-vous balancer? Songez combien Emma est impressionnable; réfléchissez aux funestes conséquences d'un pareil attachement pour elle, s'il prenait de la gravité. Pauvre malheureuse enfant! quel serait son sort?... Tandis que votre absence, peut-être l'espoir d'un prochain mariage suffiront, je n'en doute pas, pour la guérir de cette exaltation passagère... Et puis, je lui parlerai, elle a en moi toute confiance; mais, je vous le répète, mon ami, si pénible que vous soit ce sacrifice... il faut partir.

— Vous avez raison... le repos, le bonheur à venir d'Emma dépendent peut-être de mon départ... Puis-je hésiter quand je songe à tout ce que je dois à sa mère, à tout l'intérêt que cette enfant m'inspire elle-même? est-il une créature plus angélique, plus digne de bonheur? que ne mérite-t-elle pas!

— Vous avez raison, mon ami, c'est un vrai trésor... et il se peut qu'à votre retour vos vœux pour elle soient comblés. Si les convenances se trouvaient réunies dans le mariage dont je vous ai parlé, il pourrait avoir lieu dans deux ou trois mois; alors vous nous revenez, et vos amis tâchent d'alléger un peu cette vie que vous trouvez si triste et si pesante.

— Ne l'est-elle pas, en effet? que me reste-t-il? quels sont mes liens? quel est mon avenir, maintenant? Ah! Mathilde... des parents, des amis, si chers qu'ils soient, ne remplaceront jamais un sentiment qui était toute ma vie; ces succès, dont j'étais si fier, sont à cette heure pour moi sans attrait; vous étiez au fond de toutes mes ambitions, de tous mes orgueils. — Et il ajouta en tâchant de sourire : — A

cet égard, je suis comme ces pauvres femmes qui avaient l'habitude de se faire belles et d'être jolies pour leur amant... il n'est plus là, elles se demandent à quoi bon la beauté, la parure !

— Jusqu'à ce qu'un nouvel amour leur donne encore l'envie d'être jolies et de se faire belles, lui dis-je en souriant.

Il secoua la tête et me dit :

— Vous savez bien que tout véritable amour est fini pour moi... Le reste est-il du bonheur?... Et j'ai trente ans, et j'ai peut-être encore une longue vie à parcourir dans cette indifférence morne et glacée. Ces questions... que ferai-je? que deviendrai-je? me sont insupportables, j'accepterais je ne sais quel avenir, pourvu qu'il fût stable, pourvu qu'il m'épargnât la stérile fatigue de songer au lendemain... Quelquefois j'envie l'existence machinale des cloîtres, cette obéissance muette et passive qui vous débarrasse d'une volonté dont on ne sait que faire....

— Pouvez-vous parler ainsi, vous, jeune, libre !

— Et c'est justement cette liberté qui m'effraye. Je chercherai vainement à sortir de l'apathie où je suis plongé. Ce seront des agitations inutiles.

Vingt fois je fus sur le point de dire à M. de Rochegune : Epousez Emma, elle vous aime; votre existence aura un but, un terme. Mais je craignis de compromettre par trop de précipitation le succès d'une œuvre qui m'avait coûté tant de larmes, tant de soins; je lui dis :

— Courage! courage ! peut-être ce voyage suffira-t-il à vous sortir de cet engourdissement passager. Comptez sur moi ; je vous écrirai le résultat de mes observations au sujet d'Emma, et j'espère vous annoncer bientôt que votre absence a eu sur elle l'effet salutaire que nous en espérons. . . . . .

. . . . . .

La veille du jour où j'avais cet entretien avec M. de Rochegune, Emma m'écrivait cette lettre, qui résume pour ainsi dire notre correspondance depuis que j'avais cessé d'habiter avec madame de Richeville.

EMMA A MADAME DE LANCRY.

« J'ai suivi vos conseils, mon ange sauveur et tutélaire... Je vais vous raconter ce qui s'est passé depuis ma dernière lettre.

« Vous me dites que bientôt *il* n'aura plus de raison pour me ca-

cher son amour : je vous crois; j'ai toujours été si bien inspirée de vous croire! vous m'avez révélé tant de choses!...

« Ainsi que vous me l'avez conseillé, je n'ai dissimulé aucune de mes impressions... J'étais heureuse de *le* regarder... je *le* regardais... Quand ses yeux rencontraient les miens, je ne les détournais pas, et il devait y lire toute la joie que me causait sa présence...

« Je ne sais si vous m'approuverez, cela est peut-être bien bizarre... mais je lui ai donné le portrait que j'avais fait de lui... de souvenir... vous savez... Ce n'était pas que je m'attendisse à lui causer un grand plaisir en lui donnant sa propre image, mais je pensais que peut-être il verrait dans cette offre une preuve que sa pensée est toujours en moi; et puis je ne sais, mais, dès que j'ai eu terminé ce portrait, il m'a semblé qu'il ne m'appartenait plus, que je n'avais plus le droit de le garder, que je devais le lui rendre... Et puis encore, j'étais si fière de mon ouvrage! si vous saviez comme il était devenu ressemblant! car j'y ai beaucoup travaillé depuis que vous ne m'avez vu... Il n'y a là rien d'étonnant. Une fois seule devant ma table de dessin, chaque fois que je voulais le voir, je fermais les yeux et il m'apparaissait; oui, c'était une véritable apparition.

« M. de Rochegune est toujours bien triste quand il parle de vous... il est comme madame de Richeville, comme moi... Nous ne pouvons pas nous consoler de votre départ, nous qui avions la douce habitude de vous voir chaque jour.

« Je m'aperçois bien qu'*il* m'aime; il ne me traite plus en petite fille. Avant-hier, quand je lui ai donné le portefeuille, il m'a regardée avec une émotion qui m'a fait venir les larmes aux yeux.

« Quand je pense qu'il y a six semaines j'étais à l'agonie! que c'est vous qui m'avez appris quel était le mal dont je me mourais! que c'est vous qui m'avez guérie! Je me jette quelquefois à genoux pour vous bénir, pour vous prier comme une sainte... D'un mot, vous m'avez sauvée... ce mot était *son nom*...

« Il y a une question que je me fais sans cesse : Comment ai-je mérité qu'il m'aimât, qu'il me choisît, moi, parmi toutes celles qu'il pouvait choisir? Cela ne vous semble-t-il pas à la fois bien heureux et bien inespéré pour votre Emma ?

« Je voudrais savoir si je l'ai aimé avant qu'il m'aimât... Oh! oui... je l'ai aimé la première... Il me semble que le contraire serait de l'ingratitude de ma part.

« N'allez pas me gronder, me trouver très-importune; mais croyez-

vous qu'*il* soit obligé de garder encore bien longtemps le silence? Quand me dira-t-il qu'il m'aime? Vous m'annoncez dans votre dernière lettre que ce sera bientôt. Mais les *distances* ne sont peut-être pas les mêmes pour nous deux.

« Allons, mon bon ange gardien, je serai patiente, je ne ferai plus de questions indiscrètes. D'ailleurs, maintenant que je puis lui laisser voir combien je l'aime, il y aurait de l'égoïsme de ma part à être impatiente.

« Adieu... adieu... Vous voyez que je suis exactement vos conseils. Venez nous voir ; vous savez combien vous êtes toujours chérie par madame de Richeville, par *lui* et par... votre Emma. »

CHAPITRE XLI.

LES FIANÇAILLES.

M. de Rochegune avait écrit un mot à madame de Richeville pour la prévenir de son absence, causée, lui disait-il, par quelques affaires importantes.

Le lendemain de ce départ, j'annonçai à Emma qu'elle devait se résoudre à ne pas revoir M. de Rochegune de très-longtemps peut-être, les raisons de famille qui lui avaient fait jusqu'alors différer la demande de sa main semblant augmenter de gravité... Je dis enfin à cette pauvre enfant que M. de Rochegune était si désespéré de la quitter, qu'il n'avait pas le courage de venir lui dire adieu.

Je m'y attendais. Emma fut douloureusement frappée de ce coup imprévu, qui venait si soudainement briser ses espérances, ou du moins les ajourner presque à l'infini ; mais je devais risquer beaucoup pour assurer son bonheur.

Sans être aussi sérieux qu'ils l'avaient déjà été, une partie des symptômes de la première maladie d'Emma se renouvelèrent.

Elle retomba dans ses tristesses mornes et accablantes. Son chagrin, dont elle savait alors la cause, eut une réaction peut-être plus lente, mais plus profonde.

J'avais été obligée de mettre le docteur Gérard dans ma confidence, car je ne voulais pas compromettre trop dangereusement la santé d'Emma.

Il approuva mon dessein, me garda toujours le secret auprès de madame de Richeville, et lui donna encore le change sur la maladie de sa fille.

J'avais souvent écrit à M. de Rochegune afin de le tenir au courant des événements...

Je ne lui cachai pas que la position d'Emma devenait de plus en plus inquiétante; enfin M. Gérard m'ayant avertie qu'il y aurait du danger à prolonger davantage les angoisses de la fille de madame de Richeville, je suppliai M. de Rochegune de revenir à Paris : sa présence seule pouvant opérer une crise salutaire.

Il me répondit en ces termes:

« Je serai à Paris dans la nuit de demain... Ce que vous m'appre-
« nez est affreux... Et je ne puis malheureusement pas réparer le
« mal que j'ai causé involontairement... Emma est un ange de bonté,
« de beauté, de candeur et de grâce... Elle mérite un cœur qui n'ap
« partienne qu'à elle. Si je ne vous avais pas rencontrée dans ma vie,
« s'il m'était encore possible d'aimer... son amour eût été mon plus
« cher trésor... Mais *l'épouser par pitié*... est-ce digne d'elle? est-ce
« digne de moi? Tout mon espoir est que vous vous abusez peut-être
« sur le danger que court cette malheureuse enfant... En tout cas
« j'arrive... Et sa mère... notre meilleure amie!... Ah! je ne sais
« quelle fatalité me poursuit!...

« R. »

Quelques heures après l'arrivée de M. de Rochegune, M. Gérard, dont il honorait beaucoup le savoir et le caractère, se présenta chez lui (d'après mon conseil), et l'instruisit de l'état véritablement très-alarmant dans lequel se trouvait Emma.

Pour faire comprendre toute la gravité de cette crise à M. de Rochegune, M. Gérard n'eut qu'à lui exposer les raisons qu'il m'avait déduites lors de la première maladie d'Emma; car la même cause avait reproduit les mêmes effets.

— Eh bien! me dit-il d'un air accablé... je quitte M. Gérard. La vie de cette pauvre enfant est en danger!

— Hélas! oui... J'avais prié le docteur, dont vous connaissez la sincérité, d'aller vous dire ce qu'il en était, ne doutant pas que ses paroles ne fussent plus éloquentes que tous les raisonnements.

— Ce qu'il m'a appris... m'a navré... Malheureusement je ne puis que me désoler. Je vous répète, ma chère Mathilde, que je ne sais rien de meilleur, de plus charmant qu'Emma... Vous me connaissez assez pour croire que sa naissance ne serait pas pour moi un obstacle... Encore une fois, je rends justice à ses excellentes qualités; mais je ne l'aime pas... je ne puis pas l'aimer...

— Sans doute, mon ami, cela est fatal; heureusement tout espoir n'est pas encore absolument perdu... Je ne vous avais fait entrevoir... et bien vaguement encore... cette hypothèse de mariage que dans le cas où il deviendrait la seule chance de salut d'Emma... ainsi que cela arrivera demain peut-être... Alors il me semble que pour vous... ce mariage serait presque un devoir.

— Un devoir?...

— Pour vous, dont l'âme est généreuse et grande...oui...

— Cela ne serait un devoir, ni pour moi, ni pour personne, Mathilde... — me dit-il avec une fermeté qui m'effraya. — Je déplore ce qui arrive, mais je n'y puis rien.

— Vous n'y pouvez rien, lorsque d'un mot...

— Pour dire ce mot, il faudrait aimer.

— Mais elle vous aime, elle!... mais elle se meurt! cette pensée ne peut-elle donc rien sur vous?

— Et qu'ai-je fait, moi, pour éveiller, pour encourager cet amour? est-ce ma faute si l'imagination de cette malheureuse enfant s'est exaltée sans raison?

— Est-ce sa faute, à elle, si, vous voyant chaque jour, si, entendant chaque jour vos louanges, l'amour s'est peu à peu développé dans son cœur? N'y a-t-il pas de la cruauté à afficher une indifférence... que vous ne ressentez pas... non... non, car l'amour d'Emma doit vous enorgueillir...

— J'en serais fier... oui... j'en serais fier, si j'en étais digne.

— Pourquoi en seriez-vous indigne?

— Parce que je ne partage pas cet amour... parce que je ne pourrai le partager.

— Vous ne le partagez pas à cette heure... soit... mais qui vous répond de l'avenir?... Songez donc à ce que vous me disiez avant votre départ, en me parlant de l'ennui, du dégoût qui vous accablaient!... cette triste disposition d'esprit ne peut qu'augmenter encore... Vous ne m'aimez plus, ou du moins je ne puis plus compter dans votre vie; de mon côté, pourquoi vous le cacherais-je? chaque jour resserre les

liens qui m'attachent à M. de Lancry, autant qu'il le peut il répare ses torts passés : ainsi, vous le voyez, mon ami, nos rêves d'autrefois sont, hélas ! devenus ce que deviennent les songes... Ainsi que vous le dites, vous conserverez toujours de moi ce souvenir mélancolique qui survit aux êtres qui ne sont plus... J'aurai toujours pour vous la plus affectueuse amitié... la plus profonde estime... Mais maintenant nos deux existences ont des buts différents, et chaque jour nous séparera davantage... Quel avenir vous reste-t-il donc?

— L'avenir le plus triste... — vous le savez.

— Et c'est un pareil avenir que vous hésitez à engager... à sacrifier, si vous voulez, lorsque ce sacrifice peut sauver la vie d'Emma?

— Pour elle, il vaut mieux mourir que d'être enchaînée à une âme flétrie.

— Mais qui vous dit que la généreuse chaleur de ce jeune cœur ne ranimera pas votre âme, que vous croyez à jamais refroidie!

— Cela est impossible, Mathilde, je le sens, je n'aimerai plus.

— Alors — m'écriai-je avec amertume — alors Emma doit mourir! c'est sa destinée ! Après tout qu'est-ce que l'existence d une créature de Dieu? Emma réunit, il est vrai, les qualités les plus charmantes et les plus rares... Elle a seize ans... elle est d'une beauté accomplie... elle aime à en mourir... elle en mourra... Et celui qui, par sa dédaigneuse indifférence, causera cette mort sacrifiera sans doute cette jeune fille à l'entraînement de quelque héroïque ambition, de quelque grande passion, ou du moins à l'attrait d'une vie aventureuse qui devra le tirer de sa léthargie?... Non... non, ce sera à l'ennui, à une lâche et morne apathie qu'il sacrifiera cette adorable enfant, qu'il sacrifiera la fille de sa meilleure amie.

— Vous êtes sévère, Mathilde.

— Si M. de Mortagne vivait encore, ne vous tiendrait-il pas ce langage ? J'en appelle à votre loyauté... que vous conseillerait-on de faire ?

M. de Rochegune ne me répondit rien, baissa la tête avec une sombre tristesse ; mais il parut frappé de mes paroles.

— Ses avis étaient sacrés pour vous... vous n'eussiez pas hésité... Ah ! mon ami... rappelez-vous ce que vous me disiez lorsque l'instinct de votre cœur vous révélait que de notre amour jaillirait un jour quelque magnifique exemple de dévouement... Sans doute vous pressentiez ce qui se passe à cette heure... Mon ami, soyez bon, soyez généreux... ne soyez pas impitoyable !

— Mathilde... franchement... M. de Mortagne m'aurait-il conseillé... vous-même, me conseillez-vous d'épouser Emma par pitié?... A ce prix... elle refuserait le mariage...

— Est-ce bien vous qui me faites une telle question? Et lors même que vous céderiez seulement à la pitié... le laisseriez-vous jamais deviner à Emma? Non, non, je connais votre cœur; plutôt que de la blesser, vous l'abuseriez par un touchant mensonge... car elle aussi, est fière... Vous avez raison, elle mourrait mille fois plutôt que de devoir cette union à votre pitié.

— Mais c'est une folie! ne sait-elle pas combien je vous aimais, combien je vous regrette? ne m'a-t-elle pas toujours entendu parler de vous dans les termes les plus tendres?

— Vous connaissez la droiture et la candeur de son âme. Elle a vu dans notre amour un attachement fraternel... N'étais-je pas *mariée?*... ce mot ne mettait-il pas entre vous et moi une barrière insurmontable?

— Et vous me verriez épouser Emma avec plaisir?

— Je serais heureuse de ce mariage, parce qu'il rendrait la vie à Emma, parce qu'il vous offrirait de nombreuses chances de bonheur... parce qu'il comblerait d'une joie inespérée ma meilleure amie... Je serais heureuse de ce mariage, parce qu'il vous arracherait à cette apathie que vous n'avez pas la force de combattre... parce que peu à peu vous vous sentiriez renaître à l'influence vivifiante de ce candide amour... parce que vous trouveriez mille charmes dans la douceur du foyer domestique! Votre vie aurait un but, de nouveaux liens peut-être vous y attacheraient encore... Avec l'espoir de voir revivre l'illustre nom que vous a légué votre père, une noble, une généreuse ambition renaîtrait en vous... Et puis — ajoutai-je sans pouvoir retenir mes larmes — mon ami... vous vous croyez... vous êtes bien malheureux... il vous a fallu oublier vos espérances les plus chères... mais enfin lorsqu'on est forcé de renoncer à ce qui aurait pu faire notre félicité sur la terre, que nous reste-t-il... sinon de nous consoler en rendant les autres aussi heureux que nous aurions voulu l'être?... Voyez... cette pauvre jeune fille exaltée par l'amour fait un rêve d'une ambition de bonheur si insensé, qu'elle *meurt*... qu'elle meurt... pour avoir seulement osé faire ce rêve idéal... Et vous... d'un mot... vous la rendez à la vie... d'un mot vous réalisez ce rêve... Dites, mon ami, excepté Dieu, qui pourrait faire acte d'une aussi puissante, d'une aussi magnifique bonté? Dites, n'est-ce pas participer de sa divine essence

que de causer de tels ravissements? n'est-ce pas atteindre la plus sublime jouissance que l'homme puisse prétendre? Oh! quel monstre stupide a pu dire que la vengeance était le plaisir des dieux!...

— Mathilde, laissez-moi! — dit M. de Rochegune visiblement ému; — laissez-moi... ces exaltations sont dangereuses, on n'y cède jamais qu'aux dépens de la raison.

— De la raison? Et la raison la plus austère ne serait-elle pas d'accord avec la voix de votre cœur si vous l'écoutiez! Mon ami... vous êtes ému, je le vois... Ah! soyez généreux! qu'à nos tristes amours ne succède pas pour vous le remords éternel d'avoir causé la mort d'Emma... pour moi l'affreux regret d'avoir altéré peut-être la beauté de votre âme par les chagrins que je vous ai causés! Oh! non, non, loin de là; faites au contraire que notre affection nous ait rendus meilleurs... moi j'aurai pardonné à celui qui m'a fait bien souffrir... vous, vous aurez fait oublier à cette malheureuse enfant tout ce qu'elle a souffert pour vous...

— Mais je serais fou, mais je serais coupable de me laisser aller à l'émotion que me causent vos paroles, Mathilde! Un jour, vous vous repentiriez des maux que ma faiblesse aurait amenés!

— Non, non, mon ami, cédez... oh! cédez à ce noble mouvement de cœur... Et un jour, serrant dans vos mains la main d'Emma... un jour, le sourire aux lèvres, la sérénité sur le front et la joie au cœur... vous me direz : Mathilde, votre langage a été celui d'une amie, bonne et sincère... merci à vous. Je suis bien heureux. — Alors, moi... — ajoutai-je, ne pouvant cacher mes larmes et surmonter une pénible émotion — alors moi...

— Qu'avez-vous, Mathilde? — s'écria M. de Rochegune en me regardant avec inquiétude.

Je compris tout le danger de mon attendrissement involontaire; un soupçon de M. de Rochegune pouvait tout perdre.

— Je n'ai rien, mon ami — lui dis-je en tâchant de sourire — je suis émue en songeant à la félicité qui vous attend auprès d'Emma. Écoutez mes vœux et mes conseils... Alors, un jour, comme je vous le disais... moi, heureuse aussi de mon côté... jouissant comme vous de tous les charmes du bonheur domestique... je vous dirai tout bas : — Méchant ami, il a fallu vous y forcer pourtant.

— Ah! Mathilde... prenez garde... pour Emma... plus que pour moi... n'insistez pas. Après tout... moi, je n'ai rien à risquer à cette

heure. Ma vie ne peut être plus désolée qu'elle ne l'est. Mais cette enfant! pour elle, mon Dieu... un jour... quelle déception.

— Mais cette enfant vous aime sans espoir... vous aime à en mourir... sa vie, non plus, à elle, ne peut être plus désolée!

— Ah! Mathilde, ce seraient de tristes fiançailles!

— Pour Emma, ce seraient celles d'une reine. Votre parole, mon ami, votre parole!

— Mathilde!

— Au nom de votre père... au nom de l'ami que nous avons perdu et qui joindrait ses prières aux miennes...

— Vous le voulez?...

— Je vous en supplie!

— Que le sort de cette enfant s'accomplisse donc!...

— Oh! merci... à vous le meilleur, le plus généreux des hommes?... Ah! vous ne savez pas... non, vous ne savez pas l'ineffable douceur des larmes que vous me faites verser en cet instant — m'écriai-je.

Tant de douloureux sacrifices étaient au moins couronnés par le bonheur d'Emma. . . . . .

. . . . . .

CHAPITRE XLII.

LA DEMANDE.

Que dirai-je de plus? La parole de M. de Rochegune était sacrée. Avec sa délicatesse ordinaire, il comprit la nécessité de laisser croire à Emma qu'il l'aimait depuis longtemps. Je me chargeai de faire sa demande à madame de Richeville.

Je courus chez elle... Avant de lui parler, je voulus voir Emma.

Je renonce à exprimer sa surprise, sa joie, son ivresse, lorsque je lui appris et le retour de M. de Rochegune, et la demande de mariage que je venais faire à madame de Richeville.

Cette chère enfant me promit de paraître très-étonnée lorsque la duchesse lui apprendrait cette bonne nouvelle.

Mon *mensonge* ne pouvait donc être découvert ni de ce côté, ni du côté de M. de Rochegune.

J'entrai chez madame de Richeville.

— Je viens de voir Emma, elle va beaucoup mieux — lui dis-je.

Madame de Richeville secoua tristement la tête.

— Je suis sûre qu'Emma me cache quelque chagrin. M. Gérard cherche en vain la cause de cette maladie de langueur... Il faut que cette malheureuse enfant ait une peine profonde et secrète qui la tue.

En vain je l'interroge... Souvent je viens à penser qu'elle connaît le mystère de sa naissance, et pourtant rien ne me prouve que mes craintes soient fondées... à ce sujet.

— Votre médecin ne vous a-t-il pas dit qu'Emma était affectée d'une maladie nerveuse?... Vous le savez, la cause de ces affections est souvent aussi inexplicable que la rapidité de leur guérison...

— Hélas! rien n'est aussi plus rapide que leurs rechutes. Voyez : il y a quinze jours, Emma se portait à merveille... et maintenant... quelles inquiétudes ne me donne-t-elle pas!...

— Tous vos amis ont partagé votre anxiété, tous se réjouiront de l'espérance que vous devez concevoir... Parmi eux, je n'ai pas besoin de vous citer M. de Rochegune; je l'ai vu ce matin.

— Il est arrivé?

— Oui, et il m'a fait part d'une résolution très-importante; c'était pour y réfléchir plus mûrement qu'il était allé passer quelque temps dans la solitude. Ainsi que vous devez le croire, sa vie est maintenant... bouleversée.

— Hélas, ma pauvre Mathilde! on ne peut vous faire de reproches; vous avez obéi à la voix impérieuse du devoir... Mais M. de Rochegune est bien malheureux.

— Il l'a été beaucoup; à cette heure... il l'est moins. Vous le connaissez... son caractère est faible; il n'use pas sa force à se roidir contre l'impossible, il a le courage d'envisager l'avenir tel qu'il doit l'accepter... Il lui est resté pour moi un attachement sincère, mais son amour n'a pu résister à la rude épreuve que je lui ai imposée; souvent il vous l'a dit lui-même...

— Oui, je ne vous le cache pas, Mathilde, il m'a bien souvent répété avec désespoir que votre retour à votre mari avait tué son amour, que la Mathilde d'autrefois était comme morte pour lui.

— Mon amie, M de Rochegune dit bien rarement de vaines paroles... Dans cette circonstance, comme toujours, il a été sincère... Il est complétement détaché de moi; la preuve de cela... je vais bien vous étonner, c'est qu'il désire se marier.

— Lui! lui! c'est impossible!

— Son absence, ainsi que je vous l'ai dit, n'a eu pour but que de réfléchir plus à loisir à cette grave détermination. Dans quelques années, l'âge mûr commencera pour lui. Il est isolé... l'avenir l'inquiète... lui semble sombre, désert. Il ne m'aime plus d'amour... ainsi qu'il vous l'a dit, et il ne ment jamais : ce sentiment est mort en lui...

Par cela même que je tenais une grande place dans sa vie, et que je ne l'y tiens plus, il sent le besoin de se créer des liens durables, de chercher le bonheur dans les pures affections de la famille.

— Lui !... se marier... se marier — répéta madame de Richeville avec surprise; — et c'est à vous, à vous qu'il fait cette confidence?

— Je suis toujours son amie... ne devait-il pas m'instruire d'un projet si important?

— Sans doute... Mathilde... et pourtant vous consulter à ce sujet... vous, qu'il a tant aimée... c'est presque cruel !

— J'ai vu dans cette confidence non de la cruauté, mais de l'affection... Comme lui, j'ai froidement envisagé sa position ; que voulez-vous qu'il fasse désormais? Ne trouvez-vous pas naturel qu'il songe à l'avenir?... la femme qu'il choisira ne sera-t-elle pas bien heureuse? Vous connaissez la bonté de son cœur, la noblesse de son caractère ; et s'il se marie, c'est qu'il se sait capable d'assurer le bonheur de celle qu'il épousera...

— Oh ! je n'en doute pas... tous les liens, tous les devoirs sont sacrés pour lui.

— Eh bien, alors... pourquoi vous étonner de son désir de se marier?...

— Ah ! Mathilde... il n'y avait qu'une femme digne de lui.

— Je ne pense pas tout à fait comme vous, mon amie; mais je crois que M. de Rochegune, à cause même de ses rares qualités... doit être aussi difficile à marier qu'Emma par exemple.

— Ah ! Mathilde, à cette heure, je voudrais n'avoir que cette préoccupation.

— Rassurez-vous — lui dis-je — vous n'aurez bientôt plus qu'à vous occuper du soin de lui trouver un mari...

— Hélas ! vous savez toutes mes craintes à ce sujet.

— Vous allez me prendre pour une folle, mais je vous dirai pour elle ce que vous disiez pour M. de Rochegune : Il n'y a qu'un homme digne d'elle, et c'est lui.

— Qui !... lui?...

— M. de Rochegune.

— M. de Rochegune !

— Certainement.

— M. de Rochegune ! M. de Rochegune !... En effet, ma pauvre Mathilde, vous êtes folle.

— Pas si folle peut-être.

— M. de Rochegune !

— Mais oui. Qu'y a-t-il donc là de si étonnant? le croyez-vous homme à s'inquiéter de la naissance d'Emma? le croyez-vous capable de songer à sa fortune?

— Nullement... mais de sa vie il ne pensera, il n'a pensé à Emma.

— Mais enfin supposez qu'il y pense.

— Lui? c'est impossible !

— Supposez-le... Ne seriez-vous pas heureuse, bien heureuse?

— Quelle question!... mais à quoi bon ces rêves?

— Et si ce n'étaient pas des rêves?

— Comment?

— Et si M. de Rochegune, frappé de toutes les adorables qualités d'Emma, qu'il a pu apprécier depuis longtemps, en était épris, non pas peut-être d'un amour violent, exalté, mais d'un amour sérieux, grave, qui n'attend que le mariage pour devenir passionné... Mais si M. de Rochegune, enfin, vous demandait sa main, la lui donneriez-vous?

— Mathilde, Mathilde... voici la première fois que vous me causez un sentiment de chagrin... Emma ne me donnerait pas les inquiétudes qu'elle me donne... que cette triste plaisanterie...

— Par le souvenir de ma mère, mon amie, ce que je vous dis est vrai; M. de Rochegune m'a priée de vous demander la main d'Emma, et, si elle y consent, le mariage se fera le plus tôt possible.

Ces paroles étaient sous une invocation si sacrée pour moi, que madame de Richeville fut obligée de me croire.

Je renonce à peindre son saisissement, sa joie, son étonnement redoublés par la joie et l'ivresse d'Emma, qui, du reste, me garda fidèlement le secret. . . . . .

. . . . . .

Tout était accompli.

Je l'avouerai, tant que je pus avoir un doute sur l'heureuse issue de mon projet, mes craintes, mes incertitudes, mes angoisses suffirent pour me distraire... Mais arrivée au terme que je m'étais proposé, j'eus un moment d'abattement désespéré.

Ma tâche était accomplie. Emma serait heureuse, M. de Rochegune serait heureux; mais moi... moi...

Je dirai tout...

Tant que M. de Rochegune considéra son mariage avec Emma comme une sorte de sacrifice, tant que je le vis presque malgré lui

sous l'influence de mon souvenir, j'éprouvai une sorte de satisfaction mélancolique, mon dévouement me coûtait moins.

Mais lorsque peu à peu il subit le charme irrésistible de cette enfant, qu'il voyait pour ainsi dire renaître et revivre sous son regard ; mais lorsqu'il découvrit les trésors de cette âme angélique ; mais lorsqu'il me dit avec effusion qu'il n'y avait peut-être qu'une femme au monde capable de le consoler de mon abandon, et que cette femme était Emma... mais lorsqu'il me dit que le bonheur qu'il me devrait lui ferait sans doute oublier un jour... les chagrins que je lui avais causés... oh ! alors, je l'avoue, j'eus de bien amers, de bien douloureux ressentiments... J'en avais honte... j'en savais l'indignité, mais je ne pouvais leur échapper. . . . . .

Bientôt ce mariage fut la nouvelle de tout Paris.

Les uns y virent une preuve de dépit ou d'inconstance de la part de M. de Rochegune ; d'autres un *tour de force* de madame de Richeville, qui était arrivée à ses fins à force de finesse et d'habileté ; pour d'autres, ce fut un mariage d'inclination ; plusieurs, enfin, affirmèrent que M. de Rochegune, avant tout possédé du besoin de faire parler de lui, n'avait considéré dans cette union qu'une originalité, car il n'était pas supposable que l'on donnât cent mille écus de rente à une pauvre orpheline sans une arrière-pensée quelconque.

Le mariage devait se faire à Rochegune dès que les formalités le permettraient.

CHAPITRE XLIII.

UN MARIAGE.

Je n'ai pas parlé de ma vie intérieure pendant cette période; les funestes communications de M. Lugarto avaient complétement cessé. Je m'étais familiarisée avec mes premières craintes : Blondeau couchait dans ma chambre. Comme je mangeais fort peu et que je redoutais toujours quelque trahison, elle préparait elle-même mes repas avec des précautions infinies.

J'avais fait clouer solidement la boiserie qui servait de cachette. On sourira sans doute de mon héroïque résolution, mais j'avais acheté un poignard très-acéré qui restait toujours près de mon lit.

Pendant les premiers temps qui suivirent la réception de la lettre de M. Lugarto, j'eus des rêves horribles; mais peu à peu ils cessèrent ; je m'habituai à cette position qui m'avait d'abord semblé effrayante et presque intolérable.

Je voyais rarement M. de Lancry; il avait sans doute perdu tout espoir de retrouver Ursule, malgré la soumission avec laquelle il avait obéi à ses ordres à mon égard.

Si j'avais insisté auprès de mon mari pour obtenir notre séparation, il y aurait peut-être consenti ; mais, pour mille raisons que l'on

comprend, j'étais obligée non-seulement de rester quelque temps encore dans cette position, mais de paraître l'accepter avec joie.

Ma vie était très-uniforme; je voyais presque tous les jours madame de Richeville et Emma, je ne recevais personne chez moi. Le jour, je dessinais, je brodais, puis j'allais faire quelques promenades au parc de Monceaux, ou quelques visites au bon prince d'Héricourt et à sa femme, qui m'avaient conservé leur amitié, tout en me grondant avec bienveillance au sujet de mon fol amour et de mon dévouement si mal placé.

J'attendais avec impatience le mariage de M. de Rochegune. Alors je comptais me retirer à Maran, que madame de Richeville avait racheté sous son nom; je lui avais aussi confié mes diamants qui me venaient de ma mère; ils valaient, je crois, plus de cinquante mille écus. Mon mari avait tout tenté pour me forcer de les lui livrer; j'avais toujours résisté, comptant en faire un jour le prix de notre séparation légale.

S'il acceptait, comme je devais le croire, il ne me serait alors que trop facile de dire et de faire croire que M. de Lancry s'était lassé de la vie que nous menions, et que j'avais été encore une fois dupe de mon dévouement. On ne s'intéresserait pas sans doute à une victime aussi stupide que je l'étais, mais je me consolerais en rompant enfin mon horrible chaîne.

Un fait assez insignifiant en lui-même me fit prendre une résolution qui eut plus tard de funestes conséquences.

Depuis quelque temps rien ne me faisait soupçonner la funeste influence de M. Lugarto, lorsqu'un jour je crus m'apercevoir de quelque dérangement dans le classement d'une assez grande quantité de lettres que j'avais serrées dans un coffret d'écaille dont je portais toujours la clef sur moi.

Aucune lettre ne me manquait, mais il me sembla que le coffret avait été ouvert en mon absence.

Je ne pouvais mettre un instant en doute la fidélité de Blondeau; mais quoique je n'eusse pas de raison de soupçonner l'autre domestique que j'avais, songeant à la puissance de l'or de M. Lugarto et à ses ressources de corruption, je me décidai à ne garder chez moi aucun de mes papiers importants.

Dans ce nombre il y avait ma correspondance avec Emma, correspondance qui prouvait la part que j'avais eue à son mariage, ainsi que plusieurs lettres de M. de Rochegune, dans lesquelles il me parlait de

la maladie d'Emma, du chagrin où il était de ne pouvoir que se désoler, puisqu'il n'aurait épousé cette enfant que par pitié, etc., etc.

Il m'était donc impossible de confier ces lettres à M. de Rochegune ou à madame de Richeville, un hasard pouvant leur découvrir ce que j'avais tant d'intérêt à leur cacher; elle et lui étaient, d'ailleurs, comme moi, l'objet de la haine de M. Lugarto, et ces papiers n'eussent pas, sous ce rapport, été plus en sûreté là que chez moi. Je ne savais à qui les remettre, lorsque je songeai à M. de Senneville.

Je le voyais souvent chez sa tante; on me l'avait dit homme d'honneur, sûr et secret. Je le priai de me garder ce dépôt...

Il fut convenu avec lui que, lorsque j'aurais quelques papiers à joindre à ceux que je lui enverrais, Blondeau irait chez lui et les placerait dans la cassette, dont elle aurait la clef.

M. de Senneville mit la meilleure grâce du monde à me rendre ce léger service. Je craignais tellement l'espionnage de M. Lugarto et le terrible usage qu'il aurait pu faire de cette correspondance, s'il avait su où la surprendre, que je priai M. de Senneville de venir une fois chez moi le soir, afin qu'il pût emporter ce coffret sans être vu.

M. de Senneville eut le tact de ne pas me parler des soins qu'il m'avait rendus autrefois; il sentit qu'il eût été de très-mauvais goût de paraître renouveler ses prétentions à propos de l'obligation que je contractais envers lui.

Je reçus cette lettre de M. de Rochegune quelques jours après son départ pour sa terre où s'était fait son mariage.

Rochegune, 20 octobre 1836.

« Emma est ma femme; c'est à vous, noble et sincère amie, que je « viens rendre grâce de ce bonheur. Il est votre ouvrage, vos prévi- « sions se sont réalisées, je marche maintenant dans la vie d'un pas « libre et sûr, devant moi l'horizon s'éclaircit, de jour en jour il de- « vient plus pur. Vos conseils m'ont rattaché à l'existence par des liens « sacrés... Avoir des liens, c'est avoir des devoirs, et l'accomplisse- « ment d un devoir a toujours été pour moi un sérieux plaisir.

« Je tiens à vous écrire parce que mon *mariage* doit être un évé- « nement dans votre vie. Plus je m'éloigne du temps où vous avez « renversé mes espérances, plus la raison reprend d'empire sur moi ; « plus mon esprit se dégage des basses préoccupations qui l'avaient « obscurci, plus je m'applaudis d'avoir suivi vos conseils.

« Vous avez été ce que j'ai aimé le plus au monde ; vous êtes, vous « serez ce que désormais j'estimerai le plus religieusement. Je vous « dois de connaître un bonheur que je ne soupçonnais pas, le bonheur « de *vivre dans une autre ;* ou plutôt de faire vivre une autre personne, « par cela seulement qu'on vit pour elle.

« J'éprouve pour Emma un attachement tout à part. Elle m'est « tellement identifiée, assimilée, j'ai la conscience et la preuve d'avoir « sur elle une influence si directe, pour ne pas dire si *vitale*, que je « suis à la fois heureux, fier et inquiet de mon action.

« Rien de plus attendrissant, de plus charmant que la naïve extase « avec laquelle elle considère parfois la vie que je lui ai faite. Vous « aviez raison, Mathilde, son bonheur m'a rendu heureux, son amour « m'a rendu presque amoureux.

« Pourquoi vous le cacherais je? ce n'est pas là... l'amour que je « ressentais pour vous... celui-là a été tué tout entier, tout d'un coup. « Il est mort sans dépérissement, sans agonie ; il a été foudroyé dans « sa grandeur et sa force.

« Je vous l'ai dit souvent, les morts ne vieillissent pas dans la tombe; « s'ils sortaient par miracle de leur sépulcre, ils revivraient tels qu'ils « y sont descendus... Eh bien, il en est de même de mon amour pour « vous; s'il revivait par miracle, il revivrait tel qu'il était lorsqu'il a « été subitement frappé au cœur.

« Non, non, grâce au ciel, et heureusement pour moi, pour vous et « pour Emma, le sentiment qu'elle m'inspire n'est pas composé de « débris du nôtre : c'est un sentiment jeune et vierge qu'elle seule « peut-être pouvait me faire éprouver ; car son amour ne ressemble à « celui d'aucune femme, et ce sont les amours pareils qui font les « amours pareils.

« Je ne puis avancer d'un pas dans la voie généreuse où vous m'avez « engagé sans me dire : — Mathilde avait raison ; — sans me rappeler « ces nobles et saintes paroles : — *Lorsqu'on est forcé de renoncer à ce « qui aurait pu faire notre félicité sur la terre, que nous reste-t-il sinon « de nous consoler en rendant les autres aussi heureux que nous aurions « voulu l'être ?*

« Comme vous le disiez, je suis quelquefois tenté de me croire *un « peu dieu* en voyant le bonheur de ceux qui m'entourent. Je ne puis « vous peindre le profond ravissement de cette bonne duchesse. Elle « ne peut croire encore à ce mariage. Quelquefois elle attache sur « moi ses yeux humides de larmes en me disant : — C'est donc bien

« vrai, ce n'est pas un songe, vous avez pris mon enfant dans votre « paradis! — Et puis, quelquefois, malgré moi, elle m'attriste en « s'écriant avec effroi : — Cette félicité est trop parfaite, quelque mal- « heur nous menace!

« Je la rassure autant que je le puis, mais elle est superstitieuse « comme tous les gens qui ont éprouvé de violents chagrins; sans « vous, sans votre insistance, qui m'a fait sortir de la morne apathie « où j'étais plongé, moi aussi je serais devenu fataliste...

« Nous avons agité la question de savoir s'il était opportun de pré- « parer Emma à la révélation du secret de sa naissance : je ne le pense « pas; la délicatesse et la sensibilité d'Emma sont telles, que je crain- « drais que cette révélation ne lui devînt une source continuelle de « chagrins en occasionnant une lutte douloureuse entre ses principes, « qui lui feraient accuser sa mère, et sa tendresse, qui la lui ferait « défendre.

« Si la fatalité veut qu'elle apprenne un jour ce secret, ce sera un « grand malheur, je le sais, mais à quoi bon le devancer?

« Nous resterons à Rochegune jusqu'au mois de février ou de mars; « Emma le désire. Je ne vous dis pas nos regrets en songeant que « nous ne nous verrons pas; vous savez, hélas! de qui viennent les « obstacles.

« Je me console en pensant que vous êtes heureuse. Je vous connais : « la pauvreté vous est de peu; vous êtes même capable d'y trouver « des charmes, pour n'avoir pas à la reprocher à votre mari.

« Puisque je vous écris, je dois tout vous dire. Lorsque j'ai pro- « noncé le mot qui m'unissait pour toujours à Emma, j'ai ressenti un « mouvement de poignante amertume. Ce mariage était le dernier « pas que je devais faire pour être irrévocablement séparé de vous; « jusqu'alors, quoique je n'eusse conservé aucun espoir, quoique vous « ne vous appartinssiez plus, moi, du moins, j'étais resté libre.

« Cette émotion douloureuse fut bientôt effacée... je me trouve heu- « reux du présent. Je ne puis dire que je ne regrette pas, que je « ne regretterai pas toujours le passé; mais j'ai de précieuses espé- « rances pour l'avenir.

« Je me défierais de mon sentiment pour Emma s'il était plus vif « qu'il ne l'est à cette heure; tel qu'il est, il suffit à la joie, au bon- « heur de cette adorable enfant, et il doit nécessairement grandir « encore.

« Ce qui me frappe dans Emma, c'est surtout un sens d'une droi-

« ture, d'une rectitude, d'une élévation qui me rappellent beau-
« coup ces parties saillantes de votre caractère; et puis, par une
« imitation enfantine qui a sa source dans son attachement pour vous,
« elle a pris plusieurs de vos habitudes, votre manière de vous coiffer,
« jusqu'à certaines de vos inflexions de voix : vous pensez si cela me
« charme.

« Adieu, bien tendrement adieu; il me semble que maintenant nos
« deux positions sont *égalisées*, et que je sens renaître pour vous cette
« affection douce et calme d'autrefois : peut-être même plus calme
« encore, car malgré moi je pressentais vaguement dans l'avenir les
« agitations de l'amour passionné.

« Maintenant ces folles ardeurs sont des cendres à jamais refroi-
« dies.

« Adieu et merci encore, Mathilde; sans vous non-seulement j'aurais
« causé la mort de cette enfant que j'aime si tendrement à cette heure,
« mais je traînerais une vie misérable, stérile, et peut-être dégradée :
« car je ne pense jamais sans effroi qu'il y a eu un moment où j'ai re-
« gretté de ne pas trouver à votre infernale cousine son audace et
« son cynisme habituels.

« Si elle m'était apparue ainsi que je la souhaitais, égaré par mon
« désespoir, qui m'aurait fait subir son charme fatal, je me serais peut-
« être accouplé à cette âme perdue; peut-être j'aurais, comme elle,
« employé au mal l'énergie et les facultés que Dieu avait mises en moi
« à d'autres fins.

« Vous le savez, plus on s'éloigne du péril, plus on le considère de
« sang-froid, plus on juge de son étendue... Eh bien, je vous le répète...
« je vous l'avoue, ce danger fut grand, très-grand; il a fallu l'absurde
« préoccupation de cette femme pour ne pas voir, dans l'impatience
« avec laquelle j'écoutais ses vertueuses homélies, mon désir de l'en-
« tendre me parler un autre langage.

« O Mathilde! il n'y a rien de plus effrayant, de plus indomptable
« que les écarts d'un homme de bien qui se croit en droit de renier,
« de mépriser ce qu'il a jusqu'alors respecté.

« Tenez, quand je pense à ce qui aurait pu résulter du rapproche-
« ment du caractère d'Ursule et du mien, je suis épouvanté; dans ces
« circonstances, une fois sous l'influence du génie diabolique de cette
« femme, je ne sais jusqu'où nous ne serions pas allés.

« Me voici bien loin de mon angélique Emma... pauvre enfant, elle
« ne pourrait pas croire à Ursule... mais... c'est justement lorsqu'on

« est calme dans le port qu'on aime à se rappeler les tempêtes qu'on a « bravées; c'est parce que l'avenir est riant et paisible que je me plais « à me rappeler de quels sinistres orages il aurait pu être assombri; « c'est parce que je suis heureux de bercer sur mon cœur cette en- « fant candide, que j'évoque la fatale physionomie d'Ursule... »

J'en étais à ce passage de la lettre de M. de Rochegune, lorsque j'entendis un bruit de voix dans le petit salon qui précédait ma chambre à coucher; et tout à coup je vis entrer M. Sécherin, pâle... égaré.

« Au nom du ciel... venez... venez... — s'écria-t-il. — Elle se meurt... elle veut vous voir!

— Qui... se meurt? — lui dis-je épouvantée, ne voulant pas croire qu'il s'agît d Ursule, malgré tout le mal qu'elle m'avait fait.

— Je vous dis qu'Ursule se meurt... se meurt... et je ne suis pas là... Mais, venez donc... chaque minute de retard, c'est une minute de sa vie que je perds!

— Ursule! Ursule! répétai-je en joignant les mains de stupeur et d'effroi.

— Ah! vous êtes impitoyable!... Puisque moi... je suis venu à sa

L'EMPOISONNEMENT.

prière... vous pouvez bien venir aussi... vous! Je vous dis qu'elle se meurt... que les minutes sont comptées. . et je ne suis pas là! » répétait ce malheureux en cherchant à m'entraîner.

Je pris à la hâte un châle, un chapeau; je le suivis machinalement.

Un fiacre nous attendait, nous y montâmes; il partit rapidement.

M. Sécherin, défait, les yeux rouges, ardents, les traits contractés par les tressaillements du désespoir, semblait à peine s'apercevoir de ma présence, il prononçait des paroles sans suite, ne songeait qu'à accélérer la marche de notre cocher par toutes les promesses possibles.

« Mais quand avez-vous appris cette funeste nouvelle? — lui dis-je; — son état est-il donc tout à fait sans ressource? n'y a-t-il plus d'espoir? »

Il me regarda fixement.

« Avec la dose de poison qu'elle a prise, de l'espoir!... s'écria-t-il avec un éclat de rire convulsif.

— Elle s'est empoisonnée... Ursule? »

Sans me répondre, il me prit la main avec violence, et me dit d'une voix sourde :

« Et je ne pourrai tuer votre mari qu'une fois!...

— Ne songez pas à la vengeance... songez à sauver cette infortunée... s'il en est temps encore... Et votre mère?

— Ma mère! — s'écria-t-il, — ma mère est ici... mon Dieu... nous n'arriverons pas... Ursule sera morte... Vous verrez qu'elle sera morte...

— Mais comment avez-vous appris cette funeste nouvelle?

— Par une lettre... seulement quelques lignes d'elle. — Si je voulais la voir une dernière fois, — me disait-elle, — il fallait accourir à Paris... Ma mère... implacable... comme elle l'est toujours... Ah! ce cocher... quelle lenteur... elle sera morte!

— Eh bien, votre mère? — lui dis-je, pour tâcher de l'arracher à cette pénible préoccupation.

— Oh! ma mère! — reprit-il d'une voix brève, saccadée, dans une sorte de demi-délire effrayant; — oh! ma mère a tout de suite dit : — C'est une comédie qu'elle joue pour obtenir son pardon!! — Une comédie!... Cette lettre sentait la mort!... Je ne m'y suis pas trompé, moi... Je suis accouru de Rouvray... ma mère m'a suivi... Une comédie!... Vous allez voir... si vous reconnaissez seulement sa pauvre figure mourante!... Et puis les derniers vœux des mourants... c'est

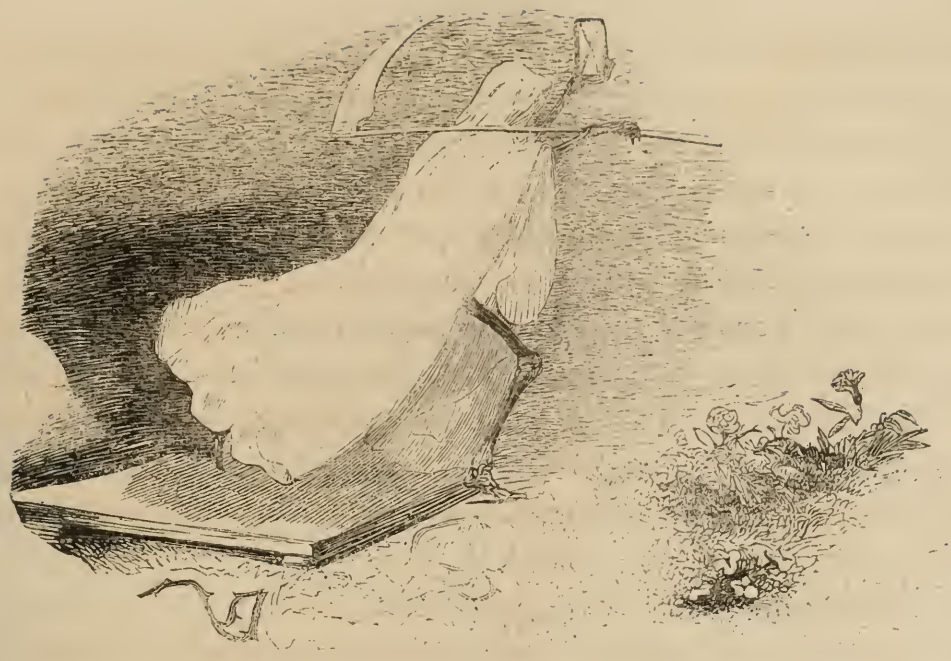
sacré... Ah! nous approchons... Pourvu qu'elle vive assez pour me pardonner ma dureté... non pas ma dureté... ma faiblesse... car c'est par faiblesse que j'ai cédé à la haine de ma mère contre elle. Et voilà ce qui arrive!... voilà ce qui arrive... Une pauvre créature fait une faute : au lieu d'être indulgent... au lieu d'être bon... au lieu de la ramener au bien à force de générosité... on la chasse comme une infâme... on la maudit... Alors elle... que voulez-vous?... elle s'exalte dans le mal, elle se perd tout à fait... Et puis un jour, comme au fond il lui est resté du cœur... un jour... les remords viennent, la vie lui est à charge... elle s'empoisonne... et alors on dit : Bah!... comédie... comédie... Voilà ce qu'a fait ma mère par haine... voilà ce que j'ai fait par faiblesse.

— Mais les médecins, que pensent-ils?

— Les médecins? ajouta-t-il avec ce sourire convulsif et cet air égaré qui m'effrayaient — les médecins... n'ont pas dit comme ma mère : C'est une comédie!... Eux... ils ont dit... — C'est une femme morte... Alors j'ai crié à ma mère : —Eh bien, vous voilà contente... vous entendez... C'est une femme morte!... Ah!... nous voici arrivés... C'est ici! — s'écria-t-il.

La voiture s'arrêta.

M. Sécherin descendit précipitamment. Je le suivis en hâte.



CHAPITRE XLIV.

LA MORT.

Après avoir traversé un petit jardin inculte, rempli d'herbes, de ronces et de pierres, nous arrivâmes dans une espèce d'antichambre, puis dans une assez grande pièce humide, sombre, triste et meublée avec une parcimonie qui annonçait la détresse...

Là... se mourait Ursule...

Une vieille femme d'une figure repoussante, et couverte presque de haillons, lui servait de garde-malade.

Ma cousine la renvoya d'un signe dès qu'elle me vit.

Quel lugubre spectacle, mon Dieu!

Ursule, vêtue d'une robe noire, était étendue sur un canapé; un grand châle couvrait ses pieds et ses genoux. Elle semblait frissonner de froid... De l'une de ses mains elle étreignait convulsivement le coussin qui soutenait sa tête appesantie... De l'autre main elle écartait de son front pâle et glacé les boucles éparses de ses beaux cheveux bruns.

Son visage, affreusement maigri, était livide, ses grands yeux bleus presque éteints.

Lorsqu'elle me vit, son regard se ranima un peu; un douloureux sourire erra sur ses lèvres décolorées; elle joignit ses deux mains avec une expression de profonde reconnaissance.

— Mathilde — me dit elle d'une voix affaiblie — vous êtes bien généreuse... je m'y attendais... Je voudrais rester seule quelques instants avec vous...

— Encore! encore!! — s'écria son mari, qui s'était jeté à genoux auprès d'elle en sanglotant; — non, non, je ne veux plus te quitter maintenant!

Ursule tourna vers lui ses yeux suppliants.

— Ah! son regard... son doux et beau regard! — s'écria M. Sécherin en contemplant sa femme avec une angoisse déchirante; — le voilà... quoique mourant... je le reconnais... C'est comme cela qu'elle me regardait autrefois... Je la retrouve... et elle meurt!... elle meurt!...

— Je vous en prie, mon ami, laissez-moi quelques instants avec Mathilde... mes derniers moments seront à vous... pour vous demander pardon... comme à elle... du mal que je vous ai fait... comme à elle...

— Mon cousin... je vous en supplie — lui dis-je.

— Je n'ai plus le temps de vous faire beaucoup de demandes — reprit Ursule en tâchant de sourire à son mari... — par grâce ne me refusez pas celle-là.

Il se leva brusquement, et sortit en cachant sa figure dans ses mains.

— Mathilde... — me dit Ursule avec un pénible effort en me donnant une clef — dans le secrétaire de ma chambre, vous trouverez une enveloppe remplie de papiers... de lettres... je désire que tout soit brûlé... Cette découverte eût encore désolé après moi l'excellent homme que j'ai si indignement outragé... L'effet de ce poison a été trop rapide... je n'ai pu moi-même prendre ce soin avant l'arrivée de mon mari...

— Vos désirs seront exécutés — lui dis-je en détournant la tête pour qu'elle ne vît pas mes larmes.

— Mathilde — me dit-elle après un moment de silence — je meurs pour M. de Rochegune... Je puis vous dire cela sans vous blesser... puisque vous ne l'aimez plus.

— Grand Dieu!... dans ce moment terrible... ayez d'autres pensées — m'écriai-je — ne savez-vous pas qu'il est marié?

— C'est pour cela que je n'ai plus voulu vivre... Quoique jusqu'ici il m'eût toujours méprisée... quoiqu'il eût refusé de me revoir depuis les deux entrevues que j'avais eues avec lui, pourtant un vague espoir me soutenait... Insensée que j'étais !... Mais quand j'ai su qu'il était marié avec un ange qu'il aimait... j'ai compris ce que j'aurais dû comprendre plus tôt... que pour moi... il n'y avait plus qu'à mourir.

— Ah ! Ursule... que vous avez fait de mal... à vous... et aux autres !

— Oui... mais depuis, moi aussi... j'ai bien souffert... Oh ! si vous saviez... lorsqu'il est venu aux deux rendez-vous que je lui avais donnés pour lui parler de vous... avec quel dédain... avec quelle aversion... il m'a d'abord accueillie ! Moi, pour me rehausser un peu à ses yeux, en lui montrant l'influence qu'il exerçait déjà sur mon cœur, j'ai voulu lui dire... toutes les hautes inspirations que je lui devais... j'ai voulu lui prouver que, grâce à lui, je devenais digne de comprendre tous les sentiments purs, vertueux... Malheur à moi... mal heur à moi... les paroles m'ont manqué ; c'est à peine si j'ai pu exprimer les nouvelles et nobles idées qui se développaient rapidement en moi... Dans mon trouble, dans mon effroi, dans mon enivrement... moi... toujours si hardie... j'hésitais... je balbutiais... Un mot... un regard de lui, qui eussent approuvé le changement qui se manifestait en moi, m'auraient encouragée... il aurait pu lire dans mon âme qu'il remplissait... qu'il transformait... Mais il me glaçait par son air ironique et froid... et je n'ai pu dire que quelques paroles sans suite... Pourtant je n'avais jamais été plus sincère... jamais je ne m'étais senti d'instincts aussi élevés ! Hélas... j'étais sans doute indigne de parler un si noble langage... Oh, Mathilde ! si la douleur est une expiation... vous me pardonnerez, car j'ai bien souffert ce jour-là.

— Oui... oui ; je vous crois, malheureuse femme... vous avez dû bien souffrir...

— Mais ce n'est pas tout... vous ne savez pas ce qui rend ma mort épouvantable ?

— Mon Dieu !... parlez... parlez.

— Oui... au moins vous saurez cela, vous... et vous me plaindrez... Lorsque j'ai eu pris le poison, lorsque tout a été fini, lorsque je n'ai plus eu qu'à mourir... Dieu, dans sa terrible vengeance, m'a tout à coup révélé le seul moyen que j'aurais eu d'expier mes fautes, de mériter l'intérêt de celui pour qui je meurs... et l'estime de tous...

— Comment cela ?... Mais à cette heure n'est-il plus temps ?

— Non... non... il n'est plus temps... je le sens... ma fin approche... Et c'est là, oh! c'est là ce qui rend ma mort affreuse! — s'écria cette malheureuse femme avec une explosion de sanglots.

— Ursule... Ursule... calmez-vous... vous êtes si jeune... tout espoir n'est pas perdu peut-être... Dieu prendra en grâce vos bonnes résolutions...

— Oh! la vie... la vie maintenant... cette vie que j'ai si criminellement sacrifiée! Mon Dieu... ce n'est pas pour moi... que je vous la redemande — s'écria-t-elle en joignant les mains avec désespoir — c'est pour cet homme si bon que j'ai indignement outragé... Et je vous le jure, mon Dieu, à force de dévouement, de soumission, je lui ferai oublier les chagrins que je lui ai causés.

— Ursule, que dites-vous?... Ces remords!...

— Comprenez-vous... comprenez-vous?... au lieu de terminer mes jours par un crime stérile... j'aurais dû venir repentante... me jeter aux pieds de mon mari... aux pieds de sa mère; ni lui ni elle n'auraient pu rester insensibles à un véritable repentir... J'aurais passé le reste de ma vie à le rendre heureux, et je le pouvais... oh! je le pouvais, j'en suis bien sûre, moi... et un jour... dans bien longtemps, quand j'aurais eu prouvé que j'étais devenu honnête et bonne... j'aurais peut-être osé dire à cet homme dont l'influence m'avait faite ainsi : — J'étais une créature indigne et misérable... je vous ai aimé... vous ne l'avez jamais su... mais cet amour ignoré m'a donné les vertus que je n'avais pas... Il y a en vous quelque chose de si grand... que de vous aimer... même en secret, c'est vouloir être digne de vous... Depuis que votre pensée est venue épurer mon cœur, tout ce qui m'entoure m'aime et me bénit... — Mais malheur à moi... il est trop tard... — s'écria-t-elle — vous voyez bien, il est trop tard...

— Ah! c'est affreux... — m'écriai-je. — En effet, cette réhabilitation eût été belle et grande.

— Oh! n'est-ce pas, n'est-ce pas... qu'elle eût été belle et grande? — reprit Ursule avec exaltation. — Vous me connaissez, Mathilde... vous savez si j'ai de la volonté, de l'énergie... Eh bien, cette volonté, cette énergie, je l'aurais appliquée au bien... j'aurais été capable de tous les dévouements, de tous les héroïsmes... pour refaire à mon mari une vie heureuse et douce... pour mériter un jour l'estime austère de M. de Rochegune, et il me l'aurait accordée...: à moi qui, grâce à lui, serais partie de si bas pour arriver si haut.

— Pauvre... pauvre Ursule! — lui dis-je avec un intérêt navrant.

— Oh! que vous êtes généreuse de me plaindre, Mathilde... N'est-ce pas qu'il est horrible de mourir!... si jeune avec un tel avenir sous les yeux... de mourir abandonnée, méprisée... détestée de tous... lorsqu'on aurait pu vivre aimée, respectée? N'est-ce pas que cela est affreux et que c'est une terrible punition du ciel?

L'infortunée, épuisée par cette dernière émotion, ne put achever, sa voix s'altéra; elle tomba en faiblesse...

Depuis le commencement de cet entretien, mon aversion contre Ursule s'était presque évanouie devant la pitié qu'elle m'inspirait.

L'amour qu'elle ressentait pour M. de Rochegune avait quelque chose de si touchant, de si élevé, il se manifestait en elle par une si haute pensée de réhabilitation, que je ne pouvais que déplorer avec cette malheureuse femme la fatalité qui l'empêchait d'expier ses fautes.

Effrayée de la voir entre mes bras presque sans connaissance, j'appelai son mari, qui entra éperdu.

Ursule respirait avec peine. Sa figure était contractée par une expression de douleur atroce...

Cette crise s'apaisa un peu, mais déjà son visage se décomposait par les approches de la mort.

Elle agitait faiblement ses mains autour d'elle comme si elle eût voulu repousser de sinistres apparitions.

Enfin elle rouvrit les yeux et dit d'une voix éteinte :

— Mathilde... vous me pardonnez le mal que je vous ai fait?

— Oui... oui... je vous le pardonne... et Dieu aussi vous pardonnera en faveur de vos dernières pensées.

— Mon ami... où êtes-vous? Je ne sais, mais il me semble que ma vue s'obscurcit — dit-elle en cherchant son mari d'un regard vague.

— Ursule... Ursule... je ne veux pas que tu meures... Ce n'est pas moi qui t'ai chassée sans pitié... non... Oh! ne m'accuse pas... ne m'accuse pas... c'est ma mère qui a été impitoyable... c'est ma mère... qui l'a voulu! — s'écria-t-il avec angoisse — c'est ma mère! Malheur à moi!... malheur à elle!

A peine ces funestes paroles étaient-elles prononcées, que madame Sécherin parut à la porte, que son fils avait laissée ouverte...

La figure de cette femme austère était, comme toujours, pâle, inflexible, menaçante.

Elle s'approcha lentement, avec une sorte de majesté formidable.

— Un fils impie a osé maudire sa mère ! — dit-elle d'une voix éclatante et courroucée.

— Madame... ayez pitié de lui ! — m'écriai-je. — Ursule se meurt.

— Sa mort est digne de sa vie... elle meurt par un crime ! ! !

— Grâce ! madame... grâce ! — dit Ursule en joignant les mains avec terreur et en se dressant à demi malgré sa faiblesse...

— Pas de grâce pour vous ! — reprit madame Sécherin.

Dominant Ursule de toute sa hauteur, elle accompagna ces paroles d'un geste, d'un accent, d'un regard si foudroyants, que son fils resta frappé de stupeur et d'épouvante... comme si la vengeance divine se fût manifestée à sa vue dans la personne de sa mère.

— Grâce ! — dit encore Ursule — grâce !

— M'avez-vous fait grâce, à moi... quand je vous disais : — Pitié pour mon enfant ! ! !...

— Oh ! je me repens... je me repens !

— Il est trop tard...

— Oh ! pardonnez-moi... votre fils m'a pardonné... Mathilde m'a pardonné...

— Pas de pardon pour l'adultère !...

— O mon Dieu !

— Pas de pardon pour l'impie !

— Grâce !...

— Pas de pardon pour le suicide !...

— Ah ! je suis maudite ! — s'écria Ursule en retombant presque sans mouvement sur son canapé.

M. Sécherin, ayant vaincu sa première stupeur, s'écria d'une voix retentissante d'indignation :

— Ma mère !... ma mère !... vous faites un martyr de cette femme... Dieu la prendra en pitié !

— Et votre martyre, à vous, insensé... et mon martyre, à moi... combien ont-ils duré ?

— Mais elle se repent... ma mère... mais elle se repent...

— Elle redoute le châtiment de ses crimes... c'est là son repentir.

— Oui... comédie... comédie... n'est-ce pas, ma mère ?

— Oui, comédie... oui... ces vains remords sont une comédie sacrilége... jouée en face de la tombe qui l'attend. — Puis s'adressant à Ursule avec une indignation croissante : — Par terreur d'une punition éternelle, vous vous repentez depuis quelques heures... vous ! Et pendant trois ans... ce malheureux, renfermé dans la solitude que vous

lui avez faite, n'a pas été un jour... une heure... sans verser des larmes de sang!... Vous vous repentez un jour... vous!... et pendant trois ans... moi qui n'ai que lui... moi qui ne vis que pour lui... j'ai vu... j'ai partagé ses tortures, parce qu'une mère endure tous les maux dont elle ne peut pas consoler son enfant!... Et parce que vous venez crier : — Grâce... tant de tourments seraient oubliés! Comment? les uns auraient vécu de joies mondaines et de plaisirs adultères... pendant que les autres vivaient de pleurs et de désespoirs solitaires... et parce que l'indigne créature qui a causé tous ces maux renierait le passé qui l'épouvante!... bourreaux et victimes deviendraient égaux devant le Seigneur? Non, non, pas de pitié pour vous sur la terre, pas de pitié pour vous dans le ciel!...

M. Sécherin allait répondre.

Ursule lui prit la main et dit en tournant avec peine sa tête du côté de sa belle-mère :

— Hélas, madame! que puis-je faire... sinon me repentir? puis-je vaincre mes terreurs?... ai-je donc eu tort, mon Dieu! de vouloir avant de mourir demander pardon à ceux que j'avais offensés? Que peut faire une malheureuse créature que tout abandonne sur la terre, que tout menace... dans l'éternité, si ce n'est d'offrir en expiation... tout ce qu'elle peut offrir... la sincérité de ses remords?... Je vous ai fait bien du mal... madame... et aussi à votre fils... le meilleur des hommes... et aussi à Mathilde, qui avait été pour moi une sœur... ma vie a été bien coupable... ma fin est criminelle... je suis maudite par vous... mon père apprendra ma mort sans regrets... le monde dira que je suis justement punie...

— Oui... oui... justement punie — répéta madame Sécherin d'une voix dure et légèrement altérée.

— Je ne dis pas cela pour me plaindre... seulement, madame... vous si sévère... mais si équitable... songez... que toute petite... j'ai été confiée à la plus méchante des femmes... Oh! par pitié, songez que pendant mon enfance, pendant ma jeunesse, cette femme a développé en moi les plus mauvais penchants : la haine, la jalousie, l'hypocrisie...

— Votre cousine... aussi a été élevée par cette abominable femme... comparez sa vie à la vôtre!

Ursule ne me laissa pas le temps de répondre et reprit doucement, pendant que son mari l'écoutait dans une sorte de douloureuse adoration :

— Mon naturel était aussi mauvais que celui de Mathilde... était bon : c'est pour cela que j'aurais eu besoin de nobles exemples... de sévères enseignements. Peut-être mes fautes... sont-elles dues à ma funeste éducation... car, je le sens, j'aurais pu être meilleure que je ne l'ai été — dit-elle en me jetant un triste regard d'intelligence... Puis elle reprit :

— Ah ! si j'avais pu vivre... ce n'est pas par un vain repentir que j'aurais réparé le mal que j'ai fait... mais il est trop tard... trop tard... Cela est vrai... madame... Dieu a voulu qu'une mort criminelle terminât une vie coupable... personne ne priera pour moi... excepté les deux êtres que j'ai le plus outragés au monde...

Les traits de madame Sécherin semblèrent perdre un peu de leur impassible dureté...

Au lieu de jeter sur Ursule des regards courroucés, elle la contempla pendant quelques instants avec une sombre attention... peut-être émue malgré elle à l'aspect de cette malheureuse femme qu'elle avait laissée dans toute la fleur de la jeunesse et de la beauté, dans toute la fougue de son caractère altier, audacieux, et qu'elle retrouvait luttant contre une si terrible agonie.

Ursule ne put supporter le regard fixe et pénétrant de sa belle-mère toujours debout et muette à son chevet. Elle prit la main de son mari, qui pouvait à peine étouffer ses sanglots, et lui dit d'une voix de plus en plus affaiblie :

— Ma vie et mes fautes ont causé quelquefois... un refroidissement passager entre votre mère et vous... mon ami ; c'est mon plus douloureux remords... Faites... oh ! je vous en supplie... que je sois au moins délivrée de celui-là... je m'en irai moins malheureuse si je vous sais une consolation que jusqu'ici vous avez pu méconnaître... Alors vous voyant redevenu bon et tendre fils comme vous l'étiez, comme vous l'auriez toujours été sans moi, peut-être votre mère ressentira-t-elle un peu de pitié... en pensant à moi, qu'elle n'a pas cru devoir pardonner... à moi qui aurais vu mon heure dernière avec moins d'épouvante... si ses mains vénérables m'eussent bénie !... Mon ami... en ce moment solennel... faites-moi cette promesse sacrée... je vous en supplie.

— Oh ! je le jure... je le jure... — dit M. Sécherin éperdu de douleur.

— Mais cette malheureuse ne peut pourtant pas mourir ainsi ! — s'écria tout à coup madame Sécherin, dont les traits exprimaient enfin

une pitié si longtemps combattue. — Elle ne peut pas mourir sans prières et sans prêtre!

— L'Église repousse les suicides de son sein... je n'ai pas osé demander un prêtre — dit Ursule d'une voix basse et tremblante.

Madame Sécherin s'agenouilla lentement près de sa belle-fille, deux larmes sillonnèrent ses joues ridées; elle joignit les mains en disant :

— Seigneur... Seigneur... son repentir égale ses fautes... je ne me sens plus la force de haïr... puissiez-vous lui pardonner... comme je lui pardonne!...

— Ma mère... ma mère... oh! ma vie... toute ma vie... je le jure! — s'écria mon cousin. Et, sans pouvoir rien ajouter, il couvrit de larmes et de baisers les mains de madame Sécherin.

La figure d'Ursule rayonna un moment de surprise et de joie... Elle s'écria :

— O mon Dieu! vous aurez pitié de moi... elle m'a pardonné!

— Et je te bénirai, pauvre malheureuse femme! et je prierai pour

toi... car on t'a perdue... oui... je veux le croire... je le crois... ton cœur aurait été bon si on ne t'avait pas pervertie si jeune...

Et madame Sécherin prit la tête d'Ursule entre ses deux mains tremblantes, et la baisa au front.

— Oh ! permettez-moi... une fois... pour la première et pour la dernière fois... de vous appeler... ma mère... A cette heure... ce mot serait si doux à mes lèvres .. Il me semble qu'il m'aiderait à mourir avec moins d'amertume...

— Oui... je suis ta mère... Mon cœur se déchire aussi à la fin ! — s'écria madame Sécherin avec une profonde émotion... — Moi aussi j'ai des regrets, et il n'est plus temps... peut-être me suis-je montrée trop inflexible... j'aurais dû te traiter comme ma fille... et ne pas te fermer à jamais la voie du salut par une sévérité trop grande.

— Oh ! ma mère... vous avez sauvé mon âme du désespoir... à mon heure dernière... oh ! ma mère... je vous laisse votre fils... digne de votre tendresse... — dit Ursule.

— Oh ! oui... ici je le jure... ma vie... ma vie entière sera partagée entre ton souvenir et mon adoration pour ma mère — s'écria M. Sécherin ; — mais Dieu ne permettra pas maintenant que tu meures... il te donnera le temps de réparer tes fautes... de me rendre heureux... il aura pitié de moi, qui ai tant souffert, et de ma pauvre mère, qui a tant souffert aussi... Maintenant que tu es sa fille... qu'elle t'a pardonné... maintenant que nous pouvons être tous heureux, Dieu ne voudra plus que tu meures... n'est-ce pas, ma mère ?

Les forces d'Ursule étaient épuisées.

Cette dernière secousse l'acheva.

— Ma mère — dit-elle d'une voix mourante — je voudrais... appuyer... ma tête... sur votre... sein...

Madame Sécherin se pencha sur le canapé, souleva un peu les épaules d'Ursule, et la serra dans ses bras.

— Mon ami... votre main. Mathilde... la tienne.

Hélas ! elle était glacée, sa pauvre main défaillante. Elle n'eut pas la force de serrer la mienne.

Ursule reprit en s'affaiblissant de plus en plus :

— Maintenant... adieu... et pour jamais... adieu... Pardonnez-moi mes offenses, ma mère... mon ami... Mathilde... Priez pour moi.

— Ma fille... ma fille... je te bénis... — s'écria madame Sécherin d'une voix solennelle en posant ses mains vénérables sur le front d'Ursule.

Ursule mourut.

LA MORT.

M. Sécherin, après des transports de désespoir furieux, tomba dans un état d'insensibilité, d'anéantissement complet. Il semblait ne rien voir, ne rien entendre; il agissait machinalement et sans dire une parole.

J'aidai madame Sécherin à rendre à Ursule un dernier et funèbre devoir.

Nous passâmes la nuit en prières auprès de son cercueil.

Le père d'Ursule n'avait jamais voulu la revoir depuis qu'elle avait quitté son mari, et il était parti depuis longtemps pour un voyage en Allemagne.

Voulant, de peur de scandale, ne pas ébruiter cette sinistre mort, et ne sachant à qui m'adresser pour les tristes formalités du décès, je priai le docteur Gérard, dont j'avais déjà éprouvé la discrétion, de se charger de ce pénible soin.

Ainsi qu'Ursule m'en avait prié, je brûlai les papiers que je trouvai dans son secrétaire.

A la dimension de l'enveloppe il me parut qu'elle devait renfermer aussi les feuillets de l'album sur lequel ma cousine avait écrit quelques détails de sa vie, et dont M. Lugarto m'avait envoyé une copie, due sans doute à l'infidélité de la femme de chambre d'Ursule.

Cette fille, créature de M. Lugarto, avait-elle abandonné sa maîtresse depuis ou avant son empoisonnement, je l'ignorais.

Heureusement pour M. Sécherin, il resta dans un complet égarement, absolument étranger à ce qui se passait autour de lui.

Sa mère le conduisit dans la chambre d'Ursule; il s'assit sur son lit, les bras croisés, les yeux fixes, et resta ainsi longtemps muet, immobile.

Pourtant il vint plusieurs fois la nuit, pendant que nous priions avec sa mère, s'agenouiller comme nous, mais il semblait nous imiter machinalement et ne pas comprendre ce qu'il faisait; son regard était toujours égaré, et il s'en retournait dans sa chambre sans dire une parole.

Vers le matin, tombant de fatigue et de sommeil, il s'endormit dans un fauteuil.

Usant de son droit, avec une rigueur peut-être extrême, l'Église avait refusé de recevoir le corps d'Ursule, qui fut directement conduit au cimetière.

Je ne voulus pas quitter cette triste demeure avant que tout fût accompli.

De ma vie... oh ! de ma vie, je n'oublierai ce tableau déchirant.

C'était au milieu de l'automne, par une matinée sombre, voilée de brouillard.

Une dernière fois, madame Sécherin et moi, nous allâmes prier près de ce pauvre cercueil exposé dans une espèce d'antichambre du rez-de-chaussée obscur et délabré qui s'ouvrait sur le petit jardin inculte.

Il n'y avait là ni prêtre, ni eau sainte, ni chapelle ardente... rien enfin ne voilait l'horrible nudité de cette mort...

Au dehors un silence profond, seulement interrompu par le sifflement du vent qui gémissait à travers les arbres dont les feuilles jaunies, emportées par de fortes rafales, venaient tomber jusqu'à nos pieds...

Hélas ! malgré moi, malgré la lugubre solennité de cette scène, je ne pus m'empêcher de songer que la dernière fois que j'avais rencontré Ursule, c'avait été dans une fête où je l'avais vue éclatante de jeunesse et de beauté, ravissante d'esprit, de grâce et de charme... environnée d'hommages . . . . . .

. . . . . .

Blondeau, que j'avais envoyé chercher, vint nous avertir que la funèbre voiture était arrivée. Je ne pus retenir mes sanglots.

Je baisai pieusement le cercueil, et je rentrai avec madame Sécherin et Blondeau dans l'intérieur de l'appartement.

Nous entendîmes des pas confus... quelques voix grossières... qui se turent un moment... puis une marche pesante, mesurée... et enfin le roulement sourd d'une voiture qui s'en allait lentement...

Je voulus jeter un dernier regard d'adieu aux restes d'Ursule... Je soulevai le coin d'un rideau... Je vis le char mortuaire s'éloigner seul... tout seul... personne ne l'accompagnait...

Il disparut... et puis ce fut tout...

Il y eut un moment horrible... Le bruit sourd de cette funèbre voiture sembla retentir jusqu'au fond du cœur de M. Sécherin... Il sortit de sa stupeur, jeta autour de lui des yeux égarés ; puis, se rappelant sans doute l'affreuse vérité, il tomba dans les bras de sa mère en poussant un cri déchirant. . . . . .

. . . . . .

Aucun prêtre ne dit une dernière prière sur la fosse béante qui attendait cette infortunée, et qui fut comblée sur elle...

Malheureuse Ursule... malheureuse victime de l'infernale méchanceté de mademoiselle de Maran, qui avait faussé, perverti cette nature

LE CERCUEIL.

énergique et puissante, afin d'en faire sûrement l'instrument de sa haine contre moi!

Pauvre Ursule!... Oui, car, malgré ses égarements, il y avait en elle de généreux instincts; une âme capable d'éprouver si noblement l'amour ne peut pas être à tout jamais corrompue.

Oh! oui, ce fut un affreux malheur pour elle d'avoir eu la pensée de sa réhabilitation alors qu'il était trop tard pour l'accomplir.

Oui... Ursule eût marché avec sa persévérance et sa fermeté habituelles dans cette voie honorable et élevée; elle eût appliqué au bien tout le charme de sa séduction, toute l'énergie de son caractère. La malheureuse femme le disait bien : « Il n'y a qu'une volonté divine « et vengeresse qui puisse faire briller un tel avenir à nos yeux, alors « que la tombe va nous engloutir. » . . . . . .

. . . . . .

Ce jour-là, avant de rentrer chez moi, j'entrai à Saint-Thomas d'Aquin; j'allai à la sacristie; j'y trouvai heureusement un prêtre; je le priai de dire une messe pour le repos de l'âme d'Ursule, et j'y assistai...

Hélas! en sortant de l'église, mes yeux se remplirent encore de larmes à l'aspect du bénitier où Ursule et moi, étant enfants, nous prenions l'eau sainte.

Dans cette église Ursule avait fait sa première communion avec moi...

CHAPITRE XLV.

LES REGRETS.

M. Sécherin retourna à Rouvray avec sa mère.

Tous deux étaient venus me voir avant leur départ; mon cousin, toujours plongé dans un sombre désespoir, parla peu ; en me quittant, il me dit à voix basse et d'un air de farouche inquiétude :

—Pourvu qu'on *ne me tue pas* votre mari avant la mort de ma mère!... Ah ! c'est attendre bien longtemps la vengeance!...

Il ne me laissa pas le temps de lui répondre, et alla reprendre le bras de madame Sécherin.

Toute sa haine s'était concentrée sur mon mari. Cela ne pouvait être autrement : Ursule avait rejoint ce dernier à Paris; aux yeux du monde, comme aux yeux de M. Sécherin, M. de Lancry était le véritable auteur de la perte de ma cousine.

J'ai oublié de dire que mon mari s'était absenté pour un voyage de quelques jours; il ne revint à Paris que le surlendemain de la mort d'Ursule.

Je ne savais pas quelles seraient ses intentions à mon égard lorsqu'il aurait appris ce cruel événement.

Je ne pouvais faire aucun projet ; j'étais désormais en sa puissance. Mon retour volontaire auprès de lui avait à jamais rivé ma chaîne ; pourtant ses dernières espérances détruites par le suicide d'Ursule, quel intérêt pouvait-il avoir à me garder auprès de lui ?

Je comptais d'ailleurs sur un moyen que je croyais presque infaillible pour obtenir ma liberté.

Deux jours après le funeste événement, M. de Lancry entra un matin chez moi.

— Eh bien ! — me dit-il — vous devez être ravie, vengée !

— Pourquoi cela, monsieur ?

— Votre ennemie acharnée... Ursule... n'est-elle pas morte ?... Ç'a dû être un beau jour pour vous que celui-là !...

— Je lui ai pieusement fermé les yeux, monsieur... Son repentir m'a fait tout oublier...

— Oh ! certes — dit-il avec un sourire amer — le pardon des injures, c'est fort édifiant, et votre cousine vous avait donné de quoi exercer votre magnanimité...

Je restai stupéfaite, épouvantée en entendant mon mari parler ainsi d'une femme pour laquelle il avait tout sacrifié...

Ses traits, loin d'exprimer le désespoir, révélaient... oserai-je le dire !.. une sorte de sombre satisfaction...

Je n'étais pas à la fin de mes étonnements... Le cœur humain est un effrayant abîme.

Après s'être promené quelques moments en silence, il reprit d'abord avec une ironie sanglante, puis bientôt avec une exaltation croissante et furieuse :

— Morte à vingt-cinq ans... morte... dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté... Ah ! moi aussi je suis bien vengé !...

— Ce que vous dites là est horrible... Elle ne m'a jamais fait que du mal à moi... et je l'ai pleurée...

— Vous l'avez pleurée !... Cela fait honneur à votre sensibilité, madame, et prouve de reste que les chagrins que vous affectiez, à propos de mon infidélité, étaient exagérés...

— Ah ! monsieur...

— Mais moi qui sais ce que cette femme infernale m'a fait souffrir... mais moi qui n'ai pas votre générosité... je dis : — Ursule est morte... tant mieux ! ! je suis débarrassé de mon mauvais génie... elle ne sera plus à moi... mais elle ne sera plus à personne ! ! Je n'aurai plus à endurer les atroces contraintes d'une jalousie que je n'osais pas même

exprimer... tant cette femme m'imposait... tant je redoutais l'amertume de ses sarcasmes!... Je ne serai plus tourmenté de cette idée fixe, brûlante, douloureuse... *où est-elle? que fait-elle?* je n'aurai plus de ces accès de désespoir frénétique qui me transportaient lorsque depuis ma ruine je me disais : — A cette heure, peut-être, elle se rit de moi avec un rival heureux et riche... à cette heure, au sein du luxe et des plaisirs... elle se moque du niais qui, pour elle, s'est réduit à la misère... — Ursule est morte!! je suis donc enfin délivré d'une préoccupation incessante, odieuse, implacable comme un défi jeté à ma destinée... Oui, car j'aimais cette femme comme j'aimais le jeu!! oui, comme le jeu... elle était pour moi une source inépuisable d'émotions poignantes, désordonnées : la crainte, la rage, la haine, l'espoir, l'orgueil, l'extase du triomphe après des journées d'attente et d'espoir cent fois trompées... c'était comme le jeu... vous dis-je!... Ainsi qu'on risque des monceaux d'or sur une carte, je risquais des sommes immenses sur un de ses sourires! et comme au jeu... jamais les rares joies du gain ne compensaient pour moi les angoisses, les fureurs de la perte!! Ursule est morte!! je suis donc libre, enfin! sans paraître stupide à mes propres yeux, je pourrai regretter un jour, non ses qualités, mais ses infernales séductions! Ursule est morte... bien morte!! Depuis longues années je n'ai éprouvé un pareil épanouissement de l'âme!!... C'en est donc fait de cette puissance mystérieuse, inexplicable, qui m'accablait, qui me brisait, qui m'anéantissait, qui me rendait faible, lâche, idiot!... Ursule est morte... je suis libre... je suis libre... je ne serai plus le stupide et obéissant esclave de cette volonté de fer contre laquelle, moi si ferme toujours, je n'avais ni le pouvoir ni la force de lutter... Je ne m'indignerai plus de ma faiblesse invincible et abhorrée... Ursule est morte... Il est donc éteint, à jamais éteint! ce regard implacable qui me fascinait, qui ne me laissait que la faculté d'exécuter en tremblant les désirs insensés de cette femme!!... Elle est morte... Je n'entendrai plus sa voix altière et moqueuse, car cette horrible créature était la raillerie et l'insulte incarnées! Lorsque par ses outrages elle avait mis à vif et à sang toutes les plaies de mon amour-propre et de mon orgueil, lorsque seul je me débattais sous les douleurs atroces de cette torture morale, il me semblait entendre au loin son rire insolent répondre à mes imprécations... Elle est morte, enfin, elle est morte... Béni donc soit Dieu qui la renvoie aux enfers... car elle fait croire à Dieu en faisant croire au démon!!...

Je n'avais pas pu trouver une parole...

Mon effroi avait augmenté avec les éclats de joie sauvage et féroce qui transportaient M. de Lancry.

Telle devait être la fin de son fatal amour...

Tels étaient les regrets que cette malheureuse femme devait laisser après elle...

Pendant quelque temps encore M. de Lancry marcha avec agitation puis il s'arrêta devant moi...

— Et quel était le riche heureux... ou l'heureux riche qui vivait avec elle lorsqu'elle est morte?

— Elle est morte pauvre et abandonnée de tous, monsieur.

— C'est qu'elle a voulu être pauvre, car l'argent ne me manquait pas quand elle m'a quitté... Pourquoi depuis notre séparation m'a-t-elle écrit souvent pour me donner des rendez-vous... auxquels elle ne venait jamais? se dit mon mari en se parlant à lui-même. Puis il ajouta en s'adressant à moi, avec un sourire dédaigneux :

— Vous voulez sans doute faire l'ennemie généreuse pour rester fidèle à votre rôle de femme supérieure, de femme sublime... Eh bien,

pour rendre votre générosité plus méritoire encore, je suis content de vous apprendre qu'Ursule vous haïssait si fort, que c'est à son instigation que je vous ai ordonné de revenir chez moi.

— Le motif qui vous avait imposé cette obligation n'existant plus, monsieur, vous me permettrez sans doute maintenant de vivre seule... Si odieuse qu'elle fût, vous aviez au moins une raison pour me retenir près de vous; tandis que maintenant...

— Maintenant j'ai une autre raison de vous retenir — me dit-il brusquement avec un sourire méchant.

Je crus comprendre où il voulait en venir. Il m'avait plusieurs fois parlé de mes diamants... Bien décidée à les lui abandonner en partie s'il me rendait ma liberté avec les garanties suffisantes, c'est-à-dire par une séparation légale, je crus pourtant prudent d'attendre cette demande de sa part, au lieu de la provoquer.

— Je ne comprends pas, monsieur — lui dis-je — pour quelle raison vous me garderiez plus longtemps près de vous... Tout à l'heure, en énumérant vos griefs contre Ursule, vous n'avez pas dit que ce funeste amour vous avait rendu envers moi d'une cruauté inouïe. Je ne vous fais pas un reproche, monsieur; je préfère cette indifférence, elle me fait espérer que vous ne mettrez aucun obstacle sérieux à notre séparation.

— Vous vous trompez, madame... je refuse justement de vous laisser libre à cause de mon indifférence à votre sujet... oui, de mon indifférence... pour ne pas dire plus.

— La haine sans doute, monsieur!

— Eh bien, oui, madame, la haine! Au point où nous en sommes, vous devez tout savoir... Oui, maintenant j'ai de la haine contre vous... Cela vous étonne?... Écoutez-moi... vous apprendrez ce que je vous suis, ce que vous m'êtes; alors vous ne me ferez plus de demandes ridicules, alors vous ne vous bercerez plus d'espérances chimériques. Résumons les faits. Vous m'avez apporté une belle fortune, vous étiez un ange de douceur, de résignation et de vertu... je vous ai épousée... sans amour... Il s'agit à cette heure de parler avec franchise.

— Il y a longtemps, monsieur, que vous ne dissimulez plus... Mais à quoi bon?...

— Vous allez le savoir... — me dit-il en m'interrompant. — Je vous ai donc épousée sans amour; vous étiez une riche héritière, j'ai joué mon rôle en vous débitant le phébus qu'on débite en pareil cas. Vous m'avez cru, parce qu'il vous plaisait de me croire, vous étiez char-

mante, notre lune de miel s'était levée et a duré ce qu'elle a pu durer. L'amour passé... il m'était resté pour vous une sorte de douce compassion... vous étiez bonne, soumise, résignée; pour rien vous pleuriez, cela n'était pas gai... mais cela était attendrissant... et me touchait quelquefois si vivement, que, lors des obsessions de Lugarto, j'ai tout risqué pour vous délivrer de cet... infidèle ami... Plus tard, lors de vos jalousies contre Ursule, l'état toujours intéressant dans lequel vous vous êtes trouvée, vos larmes, votre profond chagrin, votre amour qui ne faiblissait pas... tout cela m'a encore apitoyé... Vous l'avez vu, j'ai eu quelques bons et honnêtes retours, même quelques *vertueuses* résolutions; mais alors vous étiez encore riche, mais alors vous étiez toujours humble, toujours tendre et aimante.

— Vous avez tout fait, monsieur, pour anéantir cette richesse et cet amour.

— En effet, vous n'avez plus ni amour ni richesse. C'est là justement où je veux en venir. Les temps ont donc changé : de votre fortune, il ne reste rien; que ce soit de votre faute ou non, il n'importe, le fait existe; vous êtes ruinée. Ce n'est pas tout; non-seulement vous êtes ruinée, mais vous ne m'aimez plus, et vous en aimez un autre; non-seulement vous en aimez un autre, mais vous m'exécrez, mais vous avez ameuté contre moi toutes les prudes de votre connaissance! Or, franchement, à cette heure, qu'êtes-vous donc pour moi? Une femme pauvre, hostile, et d'une vertu au moins douteuse; il vous reste votre beauté, c'est vrai... mais je ne vous ferai pas l'injure de la compter pour quelque chose. Aux termes où nous en sommes maintenant, madame, je vous demande ce que vous pouvez raisonnablement attendre de moi, si, comme cela se doit et se fait... on mesure les égards à la valeur des gens?

— Vous êtes parfaitement logique, monsieur; je terminerai, si vous le voulez, l'exposé de votre situation envers moi... Si j'étais seulement pauvre, soumise et dévouée à vos moindres volontés, vous me feriez peut-être la grâce d'être seulement indifférent à mon égard; mais comme le hasard m'a appris vos bassesses, mais comme j'ai acquis le droit de vous mépriser ouvertement, votre haine a remplacé l'indifférence.

— Vous déduisez et vous analysez à merveille, madame; je n'aurais pas mieux dit. Oui, quoique ruinée, vous auriez pu obtenir de moi... peut-être de l'intérêt, probablement de la compassion... et assurément de l'indifférence... mais il fallait toujours rester aimante et résignée.

— Vous êtes généreux... monsieur...

— Non, madame... mais je suis fort original. Je ne vous aimais pas d'amour, soit, mais il me plaisait de me voir adoré par vous ; aussi... platonique ou non, votre liaison avec Rochegune, et surtout le choix de cet homme, que j'ai toujours exécré, a fait à mon orgueil une blessure incurable ; cette blessure s'est envenimée jusqu'à causer ma haine violente contre vous... Vous me direz que Rochegune s'est outrageusement moqué de vous... son mariage le prouve de reste ; mais cela ne me venge pas, moi, et il me reste un terrible compte à régler avec vous, madame.

— Je vous sais gré de cette confiance, monsieur ; c'est me dire que je dois de votre part m'attendre à tout.

— A peu près, madame.

— De la sorte, monsieur, les questions les plus délicates peuvent se poser nettement... Selon votre droit, vous avez fait vendre tout ce qui meublait le pavillon que j'occupais chez madame de Richeville, mon argenterie, mes tableaux ; vous avez dissipé cet argent, je le suppose, car jusqu'ici j'ai vécu de quelques économies qui me restaient, et qui sont épuisées. Puis-je savoir, monsieur, vos projets pour l'avenir?

— Non, madame.

— Vous persistez à vouloir me garder près de vous?

— Oui, madame.

— Malgré la mort d'Ursule?

— Malgré la mort d'Ursule.

— Et quels seront mes moyens d'existence, monsieur?

— J'y pourvoirai.

— Vous y pourvoirez !... Comment cela, monsieur?

— Que vous importe, madame !

— Il m'importe beaucoup, monsieur ! Il y a des ressources que je ne partagerai jamais avec vous... celles de la bassesse...

— Madame ! !... Mais je me contiens... Pour me parler ainsi dans ce moment, il faut que vous soyez folle...

— Je ne suis pas folle, monsieur ; je vais être forcée de vous dire à peu près ce que je vous ai déjà dit lors de notre première entrevue chez moi.

— Si c'est une redite... à quoi bon, madame?

— Je veux au moins essayer de me délivrer de l'horrible chaîne qui pèse sur moi, monsieur... c'est bien naturel. Vous vous êtes souvent informé près de moi de ce qu'étaient devenus mes diamants?

— Oui, madame.

— Mes diamants valent?...

— Cinquante mille écus environ.

— Eh bien, monsieur, la moitié de cette somme est à vous si vous voulez consentir à une séparation légale... le reste me suffira...

— Je vais, comme vous, madame, tomber dans les redites : je ne veux pas de la moitié du prix de vos diamants, et je veux vous garder avec moi.

— Mais, monsieur... je ne puis pourtant... vous offrir davantage... il faut bien que je vive, moi...

— Vous m'offririez les cinquante mille écus que je refuserais.

Une idée effrayante me traversa l'esprit.

— Monsieur, vous avez, comme moi, de nombreuses preuves de la présence de M. Lugarto à Paris.

— Après, madame?

— Vous avez mille motifs de haïr cet homme, je le sais... mais vous aimez l'argent... presque autant que vous m'exécrez, monsieur.

— Après, madame?

— Cet homme est bien riche, monsieur... comme vous, il me hait!... comme vous, il a un terrible compte à régler avec moi.

— Après, madame?

— Réduit comme vous l'êtes à la détresse, si vous refusez la somme que je vous offre, c'est que vous avez d'autres espérances.

— Après, madame?

Exaspérée par cet horrible sang-froid, par mon indignation, par mon effroi, je m'écriai :

— Eh bien, monsieur! je vous crois capable de tout envers moi si M. Lugarto... vous paye pour me garder près de vous... plus cher que je ne puis vous payer pour me délivrer de vous!

M. de Lancry me jeta un regard lent et cruel, mais sa physionomie ne trahit pas la moindre émotion.

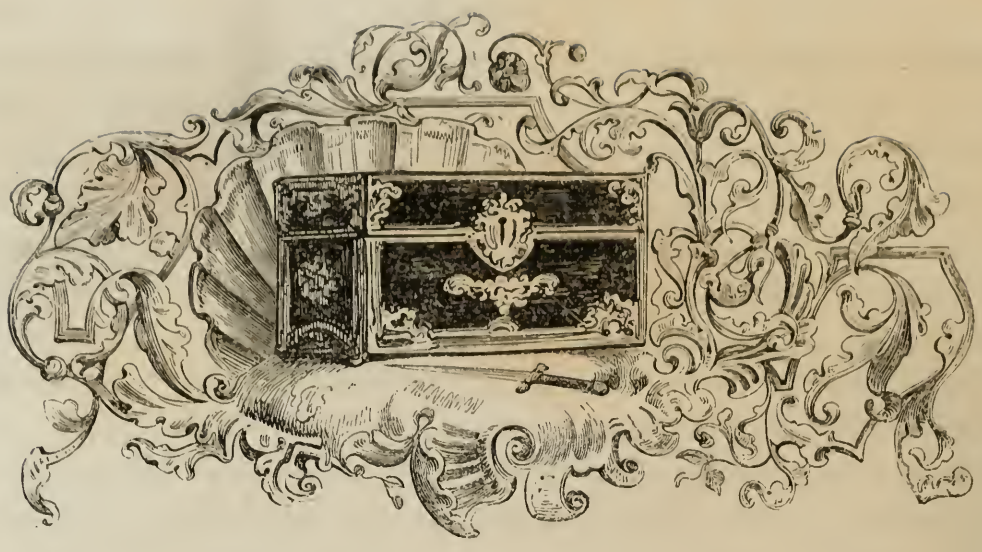
— Vous ne manquez pas d'une certaine perspicacité, madame... et je vous plains... C'est un don funeste; il nous donne la prévision des malheurs, et non le pouvoir de les éviter. Je vous l'avouerai donc, il se peut que vos craintes ne soient pas exagérées... Mais que pouvez-vous faire?... Pour vous donner une idée de l'obéissance passive à laquelle vous êtes réduite, supposez que demain matin vous voyiez arriver à votre porte une berline de voyage : je vous offre mon bras, je vous fais monter en voiture, en vous ordonnant de laisser ici votre éternelle Blondeau, bien entendu...

— Je refuserai de partir, monsieur, et de me séparer d'une femme dont je connais la fidélité à toute épreuve...

— Vous refuseriez, soit; mais de par la loi, qui vous aurait bien obligée de me suivre ici, rue de Bourgogne, vous seriez obligée de me suivre partout où bon me semblera... Continuons la supposition. Nous nous mettons en route : à cinq ou six relais d'ici, nous retrouvons un de mes plus anciens amis ou ennemis... peu importe... Il me plaît d'en faire mon compagnon de voyage... Qu'avez-vous encore à dire?... La loi limite-t-elle le nombre et le choix de mes amis? La loi m'interdit-elle le pardon des injures? Je dis cela dans le cas où, par exemple, il s'agirait de Lugarto... Vous êtes épouvantée... vous n'avez rien à répondre, c'est tout simple. Je continue ma supposition... Nous sortons de France et nous allons habiter une magnifique villa que possède Lugarto à Florence. Qu'avez-vous encore à objecter?... Rien... Il me plaît de m'établir en pays étranger, vous devez me suivre, toujours me suivre... La loi tiendrait-elle compte de vos antipathies!... Vous voyez donc que vous êtes folle en parlant de vos volontés. Il vous est défendu d'avoir des volontés, vous ne pouvez qu'obéir aux miennes, qui sont votre destinée, telle que l'a voulue la haine de votre tante. Et voyez le hasard... il se trouve justement qu'au moment où mademoiselle de Maran, accablée par l'âge et les infirmités, ne pouvait plus vous poursuivre avec la même énergie, vous avez pris comme à tâche de m'irriter contre vous, et de tout faire pour m'exaspérer! Vous dites que j'aime beaucoup l'argent, madame, et que je suis capable de tout, pourvu que l'on me paye... Vous avez raison : la prodigalité a cela de bon ou de fâcheux que c'est un vice immortel. J'aurais à cette heure autant de plaisir à mener de nouveau une vie splendide que si je ne faisais que d'entrer dans le monde. Le jeu, les chevaux, les femmes, la table, le luxe, j'aime encore tout cela avec l'ardeur d'un enfant de dix-huit ans, avec une ardeur d'autant plus dévorante que mon inconcevable passion pour votre infernale cousine m'empêchait de jouir des prodigalités dont je l'entourais : c'était un festin que je donnais et auquel je ne prenais point part; en un mot, celui qui à cette heure me mettrait à même de sacrifier largement à mes idoles chéries, non plus ici, mais ailleurs, car j'ai Paris en horreur; en un mot, celui-là qui à sa générosité sans bornes ne mettrait d'autre condition que celle de vous traîner à ma suite, à celui-là je dirais : Oui, oui, mille fois oui, celui-là fût-il Lugarto! Tout ceci vous étonne un peu... méditez ce langage à votre aise; consultez même vos gens de loi si vous le voulez, et vous

verrez que, quel que soit l'avenir que le sort vous réserve, il faudra vous y soumettre aveuglément... Il est impossible, j'espère, d'agir plus franchement que je ne le fais... En un mot, et pour vous laisser sur une idée agréable, je vous préviens qu'il est fort possible que les susdits projets de voyage se réalisent très-prochainement... après demain peut-être...

En disant ces mots, M. de Lancry me laissa seule.



CHAPITRE XLVI.

LA SAINTE-CLAIRE.

Mon entretien avec M. de Lancry, l'effroi que me causèrent ses menaces, déterminèrent sans doute l'explosion d'une maladie dont le germe existait en moi.

Depuis assez longtemps je souffrais d'une fièvre lente, toujours négligée ; les événements s'étaient tellement pressés, j'avais été forcée d'y prendre une part si active, toutes mes facultés avaient été si violemment surexcitées depuis la première maladie d'Emma jusqu'à son mariage et jusqu'à la mort d'Ursule, que je n'avais pour ainsi dire pas eu le temps d'être malade.

Et puis enfin... par cela même que mon sacrifice avait été grand... qu'il me comptait peut-être aux yeux de Dieu, il n'en avait été... il n'en était que plus douloureux... mon amour pour M. de Rochegune n'avait rien perdu de sa force... ma seule consolation était dans les assurances qu'il me donnait que ce sentiment demeurait *unique* dans son cœur.

Je devais tôt ou tard me ressentir de tant de chagrins : je sentais déjà sourdre en moi une grave indisposition ; je disais à ma pauvre Blondeau, qui s'étonnait de mon courage : — Ne te réjouis pas encore : dès que je n'aurai plus de vives préoccupations, je crains une violente

LA FIÈVRE.

réaction du physique sur le moral ; jusqu'à présent je me suis soutenue par mon énergie, j'ai peur que cette force factice ne me manque tout à coup.

Je ne me trompais pas ; seulement cette secousse fut amenée non par la cessation de mes inquiétudes, mais par ma dernière conversation avec M. de Lancry.

Ainsi s'expliquait le sens d'un passage d'une des lettres de M. Lugarto où il me disait qu'il *créerait à mon mari d'impérieuses raisons de ne pas m'abandonner, et que l'avenir devait m'épouvanter.*

M. de Lancry était sans ressources, M. Lugarto lui offrait sans doute beaucoup d'argent pour le forcer à m'emmener avec lui ; je n'ose dire toutes mes frayeurs à cette pensée, connaissant la dégradation où était tombé M. de Lancry, son amour de l'or, sa haine contre moi, et surtout l'atroce méchanceté de M. Lugarto, qui depuis si longtemps me poursuivait de sa vengeance.

Je n'en doute pas, ces nouvelles frayeurs me causèrent une dernière commotion à laquelle je ne pus résister.

A peine M. de Lancry m'eut-il quittée, que je tombai dans d'horribles convulsions suivies d'une violente fièvre cérébrale.

Je fus, à ce que me dirent Blondeau et le bon docteur Gérard, pendant quinze jours dans un état désespéré. M. de Lancry disparut le surlendemain du jour où j'étais tombée malade, en laissant une lettre pour moi dans laquelle il m'annonçait brièvement que ma maladie changeait tous ses projets et qu'il allait voyager en Italie.

Cette preuve de cruelle insensibilité ne m'étonna ni me m'affecta.

Ma pauvre Blondeau avait écrit à madame de Richeville l'état alarmant dans lequel je me trouvais. Cette excellente amie était aussitôt revenue à Paris avec Emma et M. de Rochegune. On ne pouvait songer à me transporter hors de mon petit appartement de la rue de Bourgogne. Madame Richeville s'y établit et ne me quitta que lorsque je pus aller avec elle passer à Maran le temps de ma convalescence.

Chaque jour Emma restait plusieurs heures auprès de moi, jusqu'à ma complète guérison. Je n'ai pas besoin de dire de quelles tendres attentions je fus entourée, et par quel admirable dévouement Emma me prouva sa reconnaissance de ce que j'avais fait autrefois pour elle.

Ma fièvre cérébrale s'était compliquée d'une fièvre pernicieuse, dont la guérison dura environ quatre mois. Je ne pus partir pour Maran qu'à la fin de l'hiver.

Vers le milieu de l'été de 1857, j'habitais donc cette terre ; j'étais

sinon complétement rétablie, du moins hors de convalescence. Il me restait une grande pâleur, beaucoup de faiblesse et une extrême sensibilité nerveuse. Le docteur Gérard avait regardé comme absolument indispensable que j'allasse passer l'automne et l'hiver suivants dans le Midi.

J'étais revenue à Maran avec de bien tristes ressouvenirs; j'y avais tant souffert! Mais depuis ma convalescence, madame de Richeville y habitait avec moi. M. de Rochegune et Emma vinrent nous y rejoindre plus tard, et ces tendres affections suffirent pour adoucir l'amertume des pensées qui de temps en temps venaient m'assaillir.

Il me fallut pourtant du courage, de la force, de la résignation, pour comprimer la triste impression que me causait quelquefois malgré moi l'affectueux attachement de M. de Rochegune pour Emma. Ce mariage avait été le but de tous mes désirs, j'aurais été la plus malheureuse des femmes de ne pas le voir s'accomplir, et je ne pouvais m'empêcher d'éprouver de cruels, d'amers regrets.

Hélas! aigrie par tant de chagrins, je perdais sans doute mon élévation première; la vue du bonheur d'Emma, de madame de Richeville, auquel j'avais tant contribué, me ravissait toujours, mais il me faisait aussi songer à la vie malheureuse à laquelle j'étais réduite.

Je ne pouvais m'empêcher de faire souvent un douloureux retour sur moi-même, en contemplant les gens heureux, non pour les jalouser, grand Dieu! mais pour pleurer ma misère, hélas... oui... ma misère, car pour être cachée, pour être morte à tous les yeux, ma passion n'en était pas moins profonde... J'aimais... j'aimais toujours M. de Rochegune. . . . . .

Nous devions célébrer entre nous à Maran la Sainte-Claire, fête de madame de Richeville, le 12 août 1837.

On verra par quel motif je ne puis oublier ni cette date ni cette journée.

Il était onze heures du matin, il faisait un soleil radieux; je me promenais dans une des allées du parc les plus touffues; elle aboutissait à l'aile du château où se trouvait l'appartement de madame de Richeville. La duchesse se levait ordinairement assez tard ; j'attendais Emma qui devait venir me prendre pour aller souhaiter la fête à sa mère, et lui porter un gros bouquet de roses et de pervenches, ses deux fleurs de prédilection, que nous devions cueillir nous-mêmes.

Je vis venir M. de Rochegune, je lui tendis la main.

— Quel beau jour pour la fête de notre amie — lui dis-je en sou-

riant ; — puis lui montrant les fleurs que je tenais à la main, j'ajoutai : — Le bouquet d'Emma est-il aussi beau que celui-ci !

— Elle finit le sien en mettant au pillage une des corbeilles du petit parterre... Il n'y a rien de plus charmant que de la voir s'escrimer ainsi au milieu de ce massif de rosiers *du roi* tout trempés de rosée.

— J'espère que vous lui avez fait à ce propos un délicieux madrigal ! Et encore non — lui dis-je — l'incarnat de ses joues est si fin, que ce serait faire injure à Emma que de la comparer à une rose *du roi*. Cela serait dire *rougeur* au lieu de délicate *fraîcheur ;* une rose thé du Bengale... à la bonne heure, telle est la seule comparaison qu'elle puisse accepter.

— Et vous, ma pauvre Mathilde — dit-il en me regardant avec intérêt — quand pourra-t-on vous comparer à autre chose qu'à un beau lis? quand votre pâleur se nuancera-t-elle d'un peu de carmin?

— M. Gérard compte beaucoup sur mon séjour dans le Midi pour me remettre tout à fait, et j'y compte aussi, mon ami.

Il me regarda avec attention, et me dit en secouant tristement la tête :

— Serez-vous donc la seule parmi nous qui ne soyez pas heureuse, vous à qui nous devons la félicité dont nous jouissons?

— Mon ami, quelle idée ! Ma pâleur n'est-elle pas naturelle après une longue maladie?...

— Mathilde, vous ne pouvez pas en convenir... votre mari vous tourmente... Jamais vous ne recevez de ses nouvelles.

— Il écrit généralement très-peu... et puis le service des postes d'Italie se fait mal, dit-on...

— Ah ! Mathilde... Mathilde... — ajouta-t-il en soupirant. — J'en reviens toujours là... comment a-t-il pu vous quitter au moment où vous étiez tombée si gravement malade? Il n'y a pas d'affaires d'intérêt qui puissent motiver une pareille conduite !

— Mon ami, je vous le répète, il s'agissait, m'a-t-il dit, d'une créance considérable sur laquelle il ne comptait plus, et qui, dans notre position actuelle, devient fort importante : je dis notre position, puisque, suivant l'avis de madame de Richeville et le vôtre, j'ai caché à M. de Lancry la conservation de cette terre, dans la crainte que ses idées de prodigalité ne lui revinssent ; une fois que je le verrai corrigé par l'adversité, je lui avouerai que nous avons cette ressource. A cette heure, il ignore que nous la possédions ; il est donc tout simple qu'il se soit occupé très-activement de cette affaire.

M. de Rochegune secoua la tête d'un air incrédule.

Je mentais mal sans doute, mais je n'avais pas pu imaginer d'autre prétexte au départ de M. de Lancry.

Laisser pénétrer à M. de Rochegune dans quels termes j'en étais avec mon mari pouvait éveiller ses soupçons et le mettre sur la voie de mon dévouement pour Emma, ce que je voulais éviter à tout prix depuis que j'avais sagement renoncé à mon dessein de tout révéler à M. de Rochegune.

— Il faut bien vous croire — reprit M. de Rochegune avec un soupir — vous me répondez toujours ainsi quand je vous parle de M. de Lancry; mais je ne sais pourquoi il me semble que sa conduite envers vous cache quelque mystère!... Je crains que vous ne soyez pas heureuse... non, vous n'êtes pas heureuse... vous aurez été dupe de votre noble cœur, comme votre mari peut-être aura été dupe de ses bonnes résolutions... Pendant quelque temps j'admets qu'il se soit sincèrement repenti, mais ses anciennes habitudes auront repris le dessus, et il aura mieux aimé sans doute mener je ne sais quelle existence aventureuse que de vivre obscurément auprès de vous... Et puis... Mais, tenez, Mathilde... ne parlons plus de cela... je ne veux pas dire tout ce que je pense... je me trompe sans doute et je vous affligerais.

— Vous avez raison, mon ami, ne parlons pas de cela... n'ayez aucune inquiétude... Quelquefois seulement, bien que je connaisse la paresse habituelle de M. de Lancry, je m'inquiète de ne pas avoir de ses nouvelles... voilà ce qui m'attriste. Pour chasser ses vilaines idées, parlons de vous, d'Emma, de vos projets.

— Parler de nous, c'est encore parler de vous, nous vous devons tant!... Quant à moi, jamais ma vie n'a été plus calme, plus douce, plus sereine; et puis Emma est si heureuse... de si peu!! Quelquefois, pauvre enfant... je me reproche de ne pas assez faire pour elle... je suis presque confus de la voir si facilement satisfaite et contente.

— En parlant si modestement du bonheur que vous donnez, mon ami, vous êtes comme les grands poëtes qui trouvent tout simple de faire très-facilement des œuvres magnifiques, et qui s'étonnent de voir l'admirable influence de ces ouvrages qui leur coûtent si peu.

Non, je vous assure, Mathilde; j'ai l'air de tout donner, et je reçois beaucoup plus que je ne donne. Je suis très-heureux; je ne me sens pas vivre. Si je sors par hasard de ce délicieux état de calme et de confiante sécurité pour faire quelque projet, c'est pour y revenir bientôt avec un nouveau plaisir. Que vous dirai-je! cette vie n'a peut-être pas

le grandiose, l'enthousiasme, les sublimes élancements de la passion ; mais elle est paisible et riante. Après la vie que j'avais rêvé de partager avec vous, je n'en sais pas de plus agréable que celle-ci... Dans les premiers temps de mon mariage je désirais qu'un sentiment plus vif se développât en moi, maintenant je le regretterais; il ôterait à l'attachement que j'ai pour Emma ce caractère qui fait qu'il ne ressemble à aucun autre.

— Vous avez raison, mon ami; l'espèce de culte profond qu'Emma ressent pour vous, exclut pour ainsi dire de votre part tout retour *galant*. Que votre modestie ne s'alarme pas de cette comparaison ; mais les dieux, si bons qu'ils soient, n'aiment pas de la même manière qu'ils sont aimés.

— Ah! Mathilde — me dit-il en riant — je sens la *griffe* de mademoiselle de Maran sous cette *divinisation* moqueuse.

— Je vous estime trop pour exagérer vos louanges... Avouez qu'il y a du vrai dans ce que je vous dis, et que ma comparaison est aussi juste que peut l'être une comparaison.

— Je ne nie pas la folle idolâtrie d'Emma pour moi, il faudrait être aussi aveugle qu'ingrat; je nie seulement que je la mérite...-Ou plutôt... tenez. je vais bien vous étonner, j'accepte votre comparaison tout entière, surtout à cause de ma *divinisation*...

— C'est très-heureux — lui dis-je en souriant.

— Je l'accepte non comme une louange ; mais comme un blâme rempli de justesse et de raison.

— Voyons, mon ami, expliquez-moi ce blâme, qui était bien loin de ma pensée, je vous assure.

M. de Rochegune reprit d'un ton sérieux.

— Vous jugez de mon cœur mieux que moi-même... Ces vagues reproches que je me faisais de ne pas faire assez pour Emma, n'ont pas d'autre cause que cette espèce de *divinisation* dont vous me parlez et à laquelle je me suis prêté... *Je me laisse aimer*... je vis trop en sultan... je suis comme ces faux dieux, qui, à force d'être adorés, finissent par croire à leur puissance et se persuadent qu'ils font beaucoup pour les pauvres humains en leur permettant de les idolâtrer... Sérieusement, Mathilde, vous m'éclairez; vous épargnez peut-être bien des larmes à Emma... Un jour elle aurait pu voir dans l'indolence de mon bonheur, ou de l'égoïsme, ou de la froideur, et j'aurais un remords éternel de causer le moindre chagrin à cet ange de bonté.

— C'est maintenant moi qui pourrais vous reprocher d'être aussi

méchant que mademoiselle de Maran — dis-je en souriant ; je vous dis non un compliment, mais une chose vraie, et vous en faites une épigramme contre vous.

— A propos de mademoiselle de Maran, vous savez que sa paralysie est complète maintenant? — me dit M. de Rochegune; — mon vieux valet de chambre Stolk a été, je ne sais plus à quel propos, voir Servien, le maître d'hôtel de votre tante. Il paraît que lui et tous ses gens la traitent indignement; ce qu'elle est obligée de supporter en enrageant, personne ne s'intéressant à elle...

Notre conversation fut interrompue par Emma. Elle tenait un bouquet de roses d'une main, et de l'autre plusieurs lettres qu'elle remit à son mari en lui disant :

— Le courrier vient d'arriver. Voici vos lettres, mon ami.

M. de Rochegune lui dit, en mettant les lettres dans sa poche :

— Madame de Richeville peut-elle nous recevoir, ma chère Emma?

—Sans doute, voilà plus d'une demi-heure qu'elle cause avec le bon abbé Dampierre.

— Votre curé, dame châtelaine, me dit M. de Rochegune.

— Et c'est bien le meilleur et le plus pauvre des curés de campagne — lui dis-je ; — vous ne pouvez vous faire une idée de cette charité, de ce caractère vraiment évangéliques.

— Et comme il parle simplement et noblement ! — dit Emma. — L'autre dimanche, à l'église, j'étais dans l'admiration. Tout ce qu'il disait était à la portée de ses paroissiens, et pourtant ce sermon aurait pu être tout aussi bien prononcé devant un roi et sa cour.

— C'est qu'il n'y a en effet rien de plus digne que la simplicité — dit M. de Rochegune. — Je ne sais pas un homme d'une raison plus saine, d'un jugement plus sûr que ce bon abbé Dampierre. Ce que dit Emma est très-vrai : son langage serait partout remarquable, et il ne s'en doute pas ; il s'ignore complétement... C'est l'un des hommes dont je fais le plus de cas... Cela est si rare, la grandeur dans la modestie... C'est comme la grâce et la beauté dans la candeur... Bien entendu que je ne dis pas ceci pour vous, Emma, notre sœur Mathilde ne me le pardonnerait pas ; elle est jalouse de toutes les louanges qu'on vous adresse... quand elles ne sont pas d'elle.

Pendant que M. de Rochegune parlait, Emma ne le quittait pas des yeux ; ce n'était pas de l'amour, c'était une adoration passionnée de tous les moments. Elle ne vivait pas en elle, elle vivait en lui.

Presque toujours après ces moments d'extase contemplative, pendant lesquels elle semblait aspirer le bonheur à longs traits, elle me jetait un regard de reconnaissance ineffable.

Lorsque M. de Rochegune eut parlé, elle lui prit la main, et lui dit avec un accent enchanteur :

— Notre sœur Mathilde a raison... il n'y a qu'elle qui puisse me flatter d'une manière ravissante.

— Vraiment... mieux que moi ?

— Mais sans doute... Vous, mon ami... vous me parlez de moi... Elle au contraire me parle vous... et me dit que vous m'aimez... n'est-ce pas me louer au delà de toute expression ?

— J'accepte ceci en ce sens que, lorsque Mathilde me dit que vous m'aimez... elle me loue aussi au delà de toute expression...

Emma secoua sa jolie tête blonde et dit en souriant :

— Oh ! ce n'est pas la même chose... rien n'est plus simple que de vivre... on ne vous félicite de vivre que lorsqu'on vit heureuse. . .

. . . . . .

Nous passâmes une heureuse matinée avec madame de Richeville.

Je priai M. l'abbé Dampierre de venir dîner avec nous pour célébrer cette petite fête de famille.

Vers les trois heures, M. de Rochegune vint frapper à ma porte.

Je fus surprise de sa pâleur et de la sombre expression de sa physionomie; il tenait une lettre ouverte à la main.

— Mathilde... on m'écrit d'Italie... je vous en prie — me dit-il — lisez ceci...

Et il m'indiqua un passage de sa lettre qu'il me présentait.

Voici ce que je lus...

« ... A mon arrivée à Naples on ne s'entretenait que du luxe effréné « que Lugarto avait déployé dans cette ville, de ses débauches et de « quelques abominables méchancetés dont le retentissement avait été « tel, que le roi l'avait chassé de ses États quelques jours avant mon « arrivée, sans que le chargé d'affaires du Brésil eût fait la moindre « réclamation, sachant parfaitement ce que valait, ce que méritait son « indigne compatriote, qui est du reste généralement exécré et jus- « tement méprisé de ses nationaux. Ceci ne m'étonna pas du tout, « car je connaissais Lugarto de longue date; mais ce qui me renversa... « mais ce que je n'aurais pu croire si notre ambassadeur ne me l'avait « certifié, c'est que l'ami intime, le compagnon de débauche de Lu- « garto était le vicomte de Lancry, qui s'était autrefois battu pour un « motif très-sérieux que l'on m'a raconté : car je n'étais pas à Paris « à cette époque. On dit M. de Lancry complétement ruiné et absolu- « ment dans la dépendance de son ancien ennemi. Ils ont quitté Naples « sur un bateau à vapeur affrété par Lugarto. Il n'y avait, dit-on, « qu'une voix dans toute la ville pour leur souhaiter la réunion de « tous les accidents qui peuvent rendre une traversée funeste. »

Je laissai tomber la lettre sur mes genoux sans oser regarder M. de Rochegune.

— Ah ! Mathilde... vous m'avez trompé — me dit-il avec un accent de profond reproche. — L'intimité de M. de Lancry avec ce monstre m'en dit plus que je ne voudrais en penser.

— Eh bien!... oui... je voulais vous le cacher... Ainsi que vous l'avez deviné, les bonnes résolutions de mon mari n'ont pas duré. Son retour avait été sincère... mais il s'est lassé de cette vie obscure et paisible... Je crois maintenant, comme vous, que la raison qu'il m'avait donnée pour s'en aller en Italie était un prétexte.

— Et sa liaison avec ce monstre qui autrefois vous a tant poursuivie de sa haine — s'écria-t-il — comment la qualifierez-vous?

Hélas ! je n'osais, je ne pouvais lui dire les preuves récentes que j'avais encore eues de la haine opiniâtre de M. Lugarto, tant ces événements étaient liés à mon sacrifice pour Emma.

Je ne répondis rien.

— Ainsi — s'écria M. de Rochegune avec une explosion de douloureuse indignation — voilà pour quel homme vous m'avez sacrifié... Voilà pour quel homme vous avez renoncé au bonheur que je vous offrais, en m'engageant... à....

Je l'interrompis.

— Pas un mot de plus à ce sujet — lui dis-je avec une fermeté qui lui imposa. — Ce n'est pas vous... vous qui oseriez maintenant exprimer un seul regret sur le passé... Ce serait horrible pour Emma qui vous rend si heureux, ce serait outrageant pour moi... Que mon mari se conduise désormais bien ou mal envers moi, ce n'est pas la question. L'attachement que j'ai eu pour lui s'évanouirait demain, que je mourrais mille fois plutôt que d'oublier mes devoirs... je vous le jure par la mémoire de ma mère... Quant à vous... vous êtes incapable de laisser jamais supposer à cette malheureuse enfant que vous regrettez de l'avoir épousée. Vous connaissez son caractère... Songez-y, vous la tueriez... elle mourrait de désespoir...

— Ah ! c'est affreux — dit-il en cachant sa tête dans ses mains. Et il sortit violemment.

Je fus moins épouvantée en apprenant la réunion de M. de Lancry et de M. Lugarto que de l'impression que cette nouvelle devait faire sur M. de Rochegune.

Je le croyais incapable de laisser penser à Emma qu'il regrettait peut-être de l'avoir épousée, mais je tremblais qu'il ne se trahît malgré lui...

Cette journée, si heureusement commencée, s'annonçait d'une manière fatale. Quelle triste fin elle devait avoir !

CHAPITRE XLVII.

L'ABBÉ DAMPIERRE.

M. de Rochegune avait été assez maître de lui pour ne rien laisser pénétrer des émotions qui l'agitaient.

Nous étions réunis après dîner dans le petit salon d'été, M. l'abbé Dampierre, madame de Richeville, Emma et moi.

L'abbé Dampierre était un vieillard à cheveux blancs, d'une physionomie imposante; sa voix pleine, sonore, donnait un accent de gravité à ses moindres paroles.

Je vois encore cette scène.

Au fond du salon, madame de Richeville, assise sur un divan, avait l'abbé auprès d'elle; j'étais séparée d'Emma par la table sur laquelle on servait le café.

M. de Rochegune venait de sortir pour répondre à quelques lettres; la malle-poste de Tours à Paris passait à neuf heures du soir, on pouvait ainsi répondre courrier par courrier aux lettres reçues le matin.

Stolk, le vieux valet de chambre de M. de Rochegune, entra et dit à Emma en lui présentant une lettre sur un plateau :

— C'est une lettre que M. le marquis a reçue ce matin avec les siennes, et qu'il avait oublié de remettre à madame la marquise.

— Une lettre pour moi? — dit Emma en riant — c'est la première

que je reçois ici... une lettre de Paris encore! — dit-elle en regardant l'enveloppe. Elle était sans doute avec celles que j'ai apportées ce matin à M. de Rochegune, je n'y aurai pas fait attention.

— Voyons vite... votre correspondance, chère enfant — dit en souriant madame de Richeville.

— Vous permettez, monsieur l'abbé? dit Emma.

L'abbé Dampierre s'inclina.

Emma décacheta la lettre, parcourut les premières lignes, et nous dit :

— C'est une demande de secours...

— Lisez-la tout haut, mon enfant — dit madame de Richeville. — Nous nous associerons ainsi à votre bonne œuvre.

Emma lut ce qui suit :

« *Madame*,

« *C'est une infortunée qui vient à vous avec espoir et confiance, bien sûre que vous accueillerez la prière d'une malheureuse femme victime de sa faiblesse et de son cœur, et qui n'a d'excuse que dans la force de la passion coupable qui l'a égarée.* »

Emma s'interrompit et regarda madame de Richeville et l'abbé.

— Peut-on trouver une plus pauvre excuse! — dit celui-ci en haussant les épaules; — autant se plaindre des ravages du feu lorsque l'on a soi-même allumé l'incendie... N'est-ce pas, madame la duchesse?

— Sans doute, monsieur l'abbé — répondit madame de Richeville un peu embarrassée; car malgré son expiation elle était restée d'une susceptibilité très-douloureuse à l'égard de tout ce qui pouvait faire allusion à sa conduite passée. — Puis s'adressant à Emma : — Continuez, mon enfant.

Emma continua :

« *Mes parents m'ont mariée très jeune à un homme qui m'a rendu la vie bien malheureuse Ses défauts et ses mauvais traitements ont seuls causé mon affreuse inconduite. Madame, je puis vous le jurer devant Dieu.* »

— Oh! — s'écria l'abbé avec indignation — quel sacrilége! invoquer le nom de Dieu pour attester sa honte!...

— C'est vrai, monsieur l'abbé — dit ingénument Emma — comment ose-t-on faire un tel aveu! Et puis est-ce que quelque chose au monde peut excuser l'inconduite? — demanda-t-elle à madame de Richeville. — Il me semble que, si mon mari avait des torts envers moi, au lieu de l'imiter je tâcherais de le ramener à force de résignation et de tendresse... Et puis au moins quelqu'un pourrait prier Dieu de lui pardonner ses fautes, si les prières des cœurs purs sont toujours écoutées.

— Ah! madame! — dit l'abbé avec émotion en s'adressant à madame de Richeville et lui montrant Emma — voilà votre ouvrage, voilà le fruit de l'éducation que vous avez donnée.

Madame de Richeville rougit et ne répondit rien, mais son regard me disait combien cet entretien lui devenait pénible.

Je le sentais aussi, mais je ne savais comment rompre la conversation.

Emma continua la lecture de cette lettre :

« *Mon mari m'a abandonnée depuis quatre ans, Madame, et depuis ce temps je ne sais pas ce qu'il est devenu; pourtant, Madame, j'ose à peine tracer ces mots, tant ma confusion est grande... C'est pour une malheureuse petite créature qui vient de naître, et qui n'est pas sa fille, que j'ose réclamer vos bontés.* »

— Ah! c'est infâme! — s'écria l'abbé.

Emma ne prononça pas un mot, mais elle fit un geste de mépris si douloureux, de dégoût si profond en jetant la lettre à ses pieds, que son silence et l'expression de sa physionomie furent aussi significatifs que les paroles les plus acerbes.

Jamais, mon Dieu! jamais je n'oublierai l'émotion déchirante que madame de Richeville ne put cacher, sa rougeur, sa honte.

Ses yeux rencontrèrent les miens... elle me montra Emma du regard.

Je la compris.

La malheureuse mère se voyait flétrie par sa fille, au nom des excellents principes qu'elle lui avait donnés.

Madame de Richeville ne put s'empêcher de vouloir dire indirectement quelques mots pour sa défense.

— Mon enfant — reprit-elle tristement — il faut avoir un peu de

pitié pour les coupables... peut être cette pauvre mère... si blâmable qu'elle soit, est-elle à plaindre?

— Madame... — dit l'abbé Dampierre d'une voix ferme — je suis prêtre... je suis vieux... vous me permettez de vous parler avec sincérité?

— Sans doute... monsieur l'abbé, je vous en prie — dit madame de Richeville en sentant augmenter sa confusion.

— Eh bien, madame, il est à regretter que des personnes comme vous, comme ces dames, qui peuvent s'appuyer de l'autorité de leurs vertus et d'une vie exemplaire, pour condamner sévèrement le vice, lui soient au contraire indulgentes par une pitié mal entendue! Vraiment, madame, est-il juste d'accorder à des malheurs honteux, méritésés, presque autant d'intérêt qu'à de nobles et touchantes infortunes?

— M. l'abbé a raison — dis-je effrayée de la tournure que prenait la conversation. — Ramassez cette lettre, Emma; nous ferons demander des renseignements sur cette femme, c'est peut-être une ruse pour abuser de vos bontés; ne parlons plus de cela.

— Je vais toujours terminer de lire sa lettre — reprit naïvement Emma.

— Mais, je l'avoue, ce que M. l'abbé vient de me dire, me désintéresse complétement de cette femme, qui ose blâmer la conduite de son mari, lorsqu'elle se dégrade autant et peut-être plus encore que lui.

— Vous êtes bien sévère, Emma — dit la malheureuse duchesse en tâchant de cacher une larme qui lui vint aux yeux.

— Emma répondit en lui souriant, avec une candeur extrême : — Cela est vrai, mais vous m'avez élevée dans des idées si généreuses, vous m'avez donné de tels exemples, que je ne puis m'empêcher de ressentir une horreur insurmontable pour tout ce qui est bas ou criminel... Combien de fois ne m'avez-vous pas dit que la vertu était aux femmes ce que le courage était aux hommes! Et, je l'avoue... je déteste les lâchetés.

Emma continua de lire :

« Quoique dans l'infortune, je n'ai pas mérité mon sort : mon éducation, ma naissance semblaient me présager une autre destinée; j'ose croire que ces dernières considérations vous intéresseront en ma faveur; et puis enfin, Madame, mon enfant, ma pauvre petite fille, ne doit pas être, ne peut pas être responsable de la faute de sa mère. Si je mérite le blâme... mon enfant mérite l'intérêt; si l'on a le droit de m'accuser d'inconduite, moi

j'aurai le droit d'accuser d'insensibilité ceux qui n'auraient pas pitié de mon enfant. »

L'abbé Dampierre ne put contenir un nouveau mouvement de généreuse colère, il s'écria :

— Malheureusement, cette misérable répète là tout ce que disent ses pareilles ; et, comme ses pareilles, tout ce qu'elle invoque pour elle doit être invoqué contre elle.

— Son éducation surtout ne la rend-elle pas impardonnable? — dit Emma en s'adressant à madame de Richeville. — Ne peut-on pas appliquer à cette femme ces paroles si vraies que vous m'avez bien souvent répétées, et que je n'ai jamais oubliées? On disait jadis : *Noblesse oblige*... maintenant on doit dire la même chose de l'éducation... les fautes augmentent de gravité en raison de la culture de l'esprit... ajoutiez-vous encore.

— Madame la duchesse avait cent fois raison... — s'écria l'abbé ; — mais ce n'est pas tout : voyez comme le vice se trahit toujours par un langage stupide, hypocrite et cruel! parce qu'elle s'écrie dans sa lettre... Ma fille ne doit pas être responsable de la faute de sa mère, cette femme se croit absoute d'un des plus grands crimes qui affligent l'humanité, celui de marquer à tout jamais du sceau de la réprobation universelle... une pauvre créature innocente.

— Ah!... c'est affreux — s'écria madame de Richeville en me regardant avec désespoir.

L'abbé Dampierre, croyant cette exclamation arrachée à la duchesse par l'approbation qu'elle prêtait à son discours, reprit avec chaleur :

— Et je ne dis pas assez : non... madame... car j'enveloppe dans le même anathème, et la mère qui tue son enfant, et celle qui le dévoue à une vie de honte et de douleur.

— Ah! monsieur! — s'écria madame de Richeville.

— Oui, madame... une femme criminelle est encore une mauvaise mère ; ne sait-elle pas que par une terrible nécessité morale et sociale son enfant est responsable du crime maternel! Ne sait-elle pas qu'il est mis hors la loi commune! qu'il n'a ni nom ni famille! que ses lèvres ne prononceront jamais ce mot béni, *ma mère!* ou bien que s'il connaît le crime secret de sa naissance... c'est pour être forcé de mépriser malgré lui ceux que Dieu veut qu'il respecte et qu'il chérisse!

— Oh! oui — s'écria Emma — c'est épouvantable... Une mère qui expose son enfant à la mépriser un jour... ne lui fait-elle pas maudire

la naissance qu'elle lui a donnée par un crime?... Être obligée de mépriser sa mère... mépriser sa mère!... mon Dieu ! ! mais en effet... la mort est mille fois préférable...

— Oh ! Emma ! — m'écriai-je.

Elle me regarda avec étonnement.

— Que voulez-vous, mon amie?... — me dit-elle.

Madame de Richeville, qui avait été sur le point de se trahir, parvint à surmonter son émotion ; mais elle était pâle.

— En vérité, — ma chère enfant — dis-je à Emma — vous mettez une chaleur dans cette discussion... Et puis, ces idées sont pénibles ; tenez, parlons d'autre chose. Je trouve comme vous que la manière dont on implore votre pitié dans cette lettre ne doit guère vous intéresser ; la soirée est magnifique, je me sens un peu de migraine, allons faire un tour de promenade dans le parc.

Emma, par une étrange fatalité, s'opiniâtra à vouloir finir de lire cette lettre.

Je craignis que mon insistance à vouloir l'en empêcher ne lui parût singulière ; d'ailleurs, rassurée par un regard de madame de Richeville, qui s'était tout à fait remise, je la laissai continuer.

— Il n'y a plus que quelques lignes — m'avait-elle dit — ce sera bientôt terminé...

Elle reprit donc ainsi qu'il suit :

« *Plus que personne, Madame, vous devez d'ailleurs compatir à mon infortune. . ou plutôt à celle de mon enfant.* »

— Pourquoi donc moi... plus que toute autre dois-je m'intéresser à cette malheureuse?... — nous demanda Emma en nous regardant d'un air étonné...

— Laissez cela... Je vous dis, mon enfant, que cette femme est folle — m'écriai-je.

Poussée par un inexplicable pressentiment, je me levai pour prendre cette lettre des mains d'Emma.

Il était trop tard.

Elle avait continué de lire.

Ses yeux, toujours attachés sur cette lettre fatale, s'agrandirent d'une manière effrayante.

Ses lèvres s'agitèrent convulsivement, elle devint pâle comme une morte ; puis, par un mouvement plus rapide que la pensée, elle se jeta

aux pieds de madame de Richeville en s'écriant d'une voix déchirante :

— Si vous êtes ma mère... oh! pardon... pardon... ne me maudissez pas!...

Peindre cette scène est impossible.

La duchesse, foudroyée par ces mots, resta muette... immobile.

L'abbé Dampierre se leva brusquement, et joignit les mains avec une expression douloureuse.

Emma, sanglotant, cachait sa tête sur les genoux de sa mère.

Après quelques minutes d'un profond silence, madame de Richeville, écartant doucement sa fille, la prit par la main, la fit se mettre debout, comme elle se mit elle-même, et dit à l'abbé Dampierre avec un mélange admirable de résignation et de dignité :

— Mon père, j'ai mérité les reproches que vous adressez aux mères criminelles... Emma est ma fille... je tâche depuis longues années d'expier ma faute... le Seigneur a voulu aujourd'hui m'infliger une punition terrible... que sa volonté soit faite... je ne désespère pas de sa miséricorde infinie.

L'abbé Dampierre répondit d'une voix profondément émue :

— La vérité est une pour tous, madame la duchesse ; le devoir d'un ministre du Seigneur est de la faire entendre à tous... ici-bas ; mais Dieu seul condamne ou pardonne... Vous l'avez dit, madame... sa miséricorde est infinie ; au jour du jugement l'expiation nous est comptée.

Puis, saluant respectueusement, il sortit. . . . . .

. . . . . .

Le reste de cette lettre infernale contenait ces mots :

« Plus que personne, Madame, vous devez d'ailleurs compatir à mon infortune, ou plutôt à celle de mon enfant ; car vous êtes la fille naturelle de madame de Richeville, je vous en donnerai des preuves si vous venez à mon aide. Veuillez envoyer le secours que vous pourrez m'accorder, par un mandat sur la poste, à Paris, poste restante, à madame Jenny Pierron, mère de mademoiselle Albin, qui vous a élevée et qui sait le secret de votre naissance. »

Cette lettre était-elle réellement écrite par cette femme ?

Était-ce une nouvelle et horrible machination de M. Lugarto ? C'est ce qu'alors ni moi ni madame de Richeville nous ne pûmes démêler.

Lorsque la réflexion me vint, je me dis qu'après l'exclamation d'Emma j'aurais dû peut-être empêcher madame de Richeville de faire son irréparable aveu, en affirmant que cette lettre mentait ; mais le soupçon aurait toujours été éveillé dans l'esprit d'Emma, et pour elle ce doute aurait été probablement aussi cruel que la certitude. . . .

. . . . . .

Plus j'approche du dénoûment de ces tristes mémoires, plus les événements s'assombrissent.

Je sens quelquefois le courage me manquer.

Ce qui me reste à raconter est encore si récent, que je n'ai pas la force de m'y appesantir comme sur des faits depuis longtemps passés.

Je n'ai jamais reculé devant l'analyse de mes douleurs ; j'y cherchais, j'y trouvais un certain charme amer. Pour moi, bien souvent méconnue... pour moi, qui ne m'étais jamais plainte, ce récit était comme une explosion de larmes et de sanglots trop longtemps comprimés...

Mais lorsqu'il s'agit de peindre les angoisses déchirantes de ceux

que j'ai tant aimés, mon cœur se serre atrocement... je sens ma plume presque s'arrêter . . . . . .

. . . . . .

Le lendemain de cette scène fatale, Emma me dit ces mots, qui résumaient la douloureuse position dans laquelle elle devait se trouver désormais à l'égard de madame de Richeville :

« Je ne me pardonnerai jamais d'avoir parlé de ma mère comme « j'en ai parlé devant elle. »

En m'entretenant des craintes que lui inspirait la découverte du secret de la naissance d'Emma, madame de Richeville m'avait toujours dit :

« La vie me serait horrible du moment où j'aurais à rougir devant « Emma. »

Maintenant, que l'on songe aux tortures de cette malheureuse mère depuis qu'un funeste hasard avait amené cette conversation dans laquelle sa faute avait été si énergiquement flétrie devant sa fille, et par sa fille elle-même.

Maintenant, que l'on songe aux remords d'Emma, qui se reprochait sans cesse d'avoir accusé sa mère! à la lutte qui s'éleva entre son attachement pour madame de Richeville et l'inexorable sévérité des principes que celle-ci avait elle-même développés dans sa fille!

Sans doute la tendresse d'Emma pour sa mère l'eût emporté un jour; mais la pauvre enfant ne devait jamais se consoler des dures paroles qu'elle avait prononcées.

Hélas! je recevais les confidences de ces deux âmes mortellement atteintes.

Quelquefois Emma me disait :

« La bonté de ma mère me navre, son insistance même à m'assurer « qu'elle n'a conservé aucun souvenir de ce fatal entretien me prouve « qu'elle y pense sans cesse. Cela doit être. J'ai fait à son cœur une « blessure incurable. »

Madame de Richeville me disait à son tour :

« Emma fait tout au monde pour me convaincre qu'elle ne me « méprise pas ; mais son caractère est trop élevé, l'influence de l'édu- « cation est trop ineffaçable pour que, malgré sa tendresse, malgré « son aveugle affection pour moi, elle ne se rappelle pas quelquefois « le jugement inexorable... mais juste qu'elle a porté sur ma con- « duite... pour qu'elle oublie avec quelle indignation l'abbé Dampierre « n'a que trop justement, hélas! flétri *mes pareilles*. »

Tous mes raisonnements étaient impuissants à rassurer ces deux infortunées, d'une susceptibilité d'autant plus vive que leur délicatesse était extrême.

Quelle contrainte, quelle défiance, quelle tristesse, quelle froideur involontaire de telles arrière-pensées ne devaient-elles pas jeter dans leurs relations jusque-là si douces et si tendres!

Que de fois les regrets poignants et silencieux de l'une ou de l'autre de ces deux victimes d'une atroce méchanceté furent mutuellement interprétés comme de tacites reproches! Hélas! lorsque les physionomies ont contracté une expression désolée, comment distinguer la nature des angoisses qu'elle trahit!

Dans ces circonstances si difficiles, si pénibles, je pus apprécier la force du caractère de M. de Rochegune, la bonté de son cœur; il trouva d'inépuisables ressources dans sa haute raison et dans son esprit pour calmer, pour adoucir, pour tromper ces ombrageuses méfiances.

Il redoubla de tendresse, de soins pour Emma dès qu'il la vit sous l'influence de ces funestes préoccupations.

A force d'éloquence, de persévérance, il parvint à lui rendre la réaction de ce coup moins douloureuse en ne cessant de répéter, de commenter ce qu'il avait dit à madame de Richeville et à Emma le soir même de cette fatale découverte.

« La preuve, madame, que l'expiation de certaines fautes, si grandes « qu'elles soient, peut être complète, c'est que moi, dont personne « ne conteste les principes; c'est que moi, qui ai autant que personne « la religion de l'honneur; c'est que moi qui pousse jusqu'au scrupule « l'observance de tous les devoirs, j'ai demandé avec empressement, « j'ai reçu avec bonheur la main d'Emma, que je savais votre fille... « Au point de vue de son bonheur et du vôtre, au point de vue du « monde, vous n'avez donc maintenant pas plus de raison de regretter « sa naissance qu'elle n'en aurait de vous la reprocher. Quant au reste... « l'inflexible abbé Dampierre vous l'a dit lui-même : La miséricorde « de Dieu est infinie, et, au jour du jugement, il tient compte des « expiations. » . . . . . .

. . . . . .

L'automne approchait; il était pluvieux, très-froid.

Ma santé n'était pas rétablie; j'avais eu même une légère rechute. Je répugnais à quitter mes amis dans ce moment, malgré les avis pressants, presque impérieux, du docteur Gérard, qui s'intéressait véritablement à moi.

Voyant ses conseils rester toujours inutiles, il écrivit à madame de Richeville que ma santé ne se remettrait jamais, que ma poitrine même pourrait être gravement attaquée, si je m'opiniâtrais à ne pas vouloir aller passer l'automne et l'hiver dans le Midi.

Il fallut me rendre aux instances de mes amis, et partir.

Emma et son mari devaient s'établir pendant quelques mois à Rochegune; madame de Richeville voulait retourner à Paris.

Malgré elle, malgré tous les raisonnements de M. de Rochegune, malgré toutes les assurances d'Emma, cette malheureuse mère souffrait toujours en présence de sa fille... de même qu'Emma ne pouvait vaincre sa sourde terreur d'avoir à jamais ulcéré le cœur de sa mère...

Lorsqu'elle me quitta, la duchesse me dit :

« — Je le savais bien, Mathilde... la justice du ciel ne pouvait pas « être satisfaite... il fallait qu'elle m'atteignît par une terrible puni- « tion... En pouvait-il être une plus effrayante, plus providentielle!... « Peut-on imaginer une position plus poignante que celle d'une mère « qui se voit inexorablement accuser et juger devant sa fille... par la « voix d'un prêtre vénérable; d'une mère... qui entend son enfant « répéter les mêmes justes anathèmes!... Pourvu que la vengeance « du ciel soit apaisée par ce que j'ai souffert, par ce que je souffrirai « jusqu'à la fin de ma vie! et qu'elle ne me réserve pas un dernier « coup... plus affreux que tous les autres! »

Hélas ! je la compris, ses sinistres pressentiments ne la trompaient pas.

— Mes amis me quittèrent.

J'embrassai Emma une dernière fois... hélas ! pour la dernière fois... Je ne devais la revoir... jamais... jamais...

. . . . . .

Je partis pour Hyères avec Blondeau et un valet de chambre.

Je m'établis dans ce village au commencement d'octobre. A peu près à cette époque, je reçus cette lettre de M. de Lancry ; elle était timbrée de Cadix :

« On vous dit toujours souffrante ; rétablissez-vous donc prompte- « ment. Je viendrai vous chercher lorsque vous serez en état de voya- « ger. Vous ne savez pas la surprise que je vous ménage. Votre maladie « a changé subitement mes projets il y a un an, mais vous ne perdrez « rien pour attendre. Je prends naturellement tant d'intérêt à ce qui

SÉJOUR DE MATHILDE A HYÈRES.

« vous concerne, que je suis au courant de tout ce que vous faites ; « je sais que vous êtes à Hyères, ou que vous y serez bientôt. Il se « peut que je vienne vous y rejoindre.

« Mon *compagnon de voyage* me charge de mille souvenirs pour vous, « et de vous demander si l'on n'a pas reçu à Maran, chez madame de « Richeville (pour ne pas dire *chez vous*, car je sais maintenant que « la duchesse n'est que votre prête-nom)... si, le 12 août, l'on n'a pas « reçu à Maran une lettre de Paris ; le 12 août... fête de la *Sainte-* « *Claire*, bienheureuse patronne de la belle duchesse repentie.

« Dans cette lettre, adressée à la marquise de Rochegune, une « *pauvre femme* demandait un secours pour son enfant naturel. Mon « compagnon de voyage, qui est partout à la fois et qui connaît la « *pauvre femme*, lui avait conseillé d'écrire ce jour là, pensant qu'on « fêterait toujours un peu la Sainte-Claire, et que cette demande de « secours arrivant dans cette occurrence, et peut-être au milieu d'une « très-bonne et très-nombreuse compagnie, n'en serait que mieux « accueillie et ferait beaucoup plus d'effet à cause de la révélation « qui la terminait ; c'était une chance de plus.

« Mon compagnon demande encore si le curé de Maran n'assistait « pas à la lecture de la lettre, qui, par négligence, n'aurait été remise « qu'après dîner à la petite marquise de Rochegune?

« On vous fait ces questions, auxquelles on pourrait répondre aussi « bien que vous, pour vous prouver qu'on est parfaitement instruit et « qu'on a autant de suite dans les idées que d'opiniâtreté dans l'exé- « cution de certains projets.

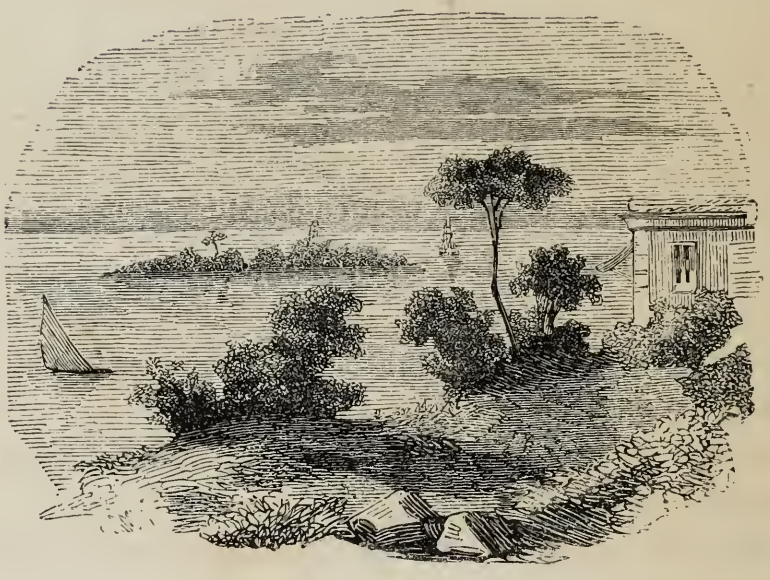
« Nous menons ici une vie de Sardanapale, vous seule... vous nous « manquez beaucoup ; aussi je soupire ardemment après le jour où « je vous reverrai belle, fraîche et bien portante. En attendant cet « heureux moment, je tâche d'étourdir mes regrets. »

Ce que j'avais soupçonné était vrai ; la découverte de la naissance d'Emma, cette prétendue demande de secours, était une nouvelle perfidie de M. Lugarto.

Il n'y avait pas à en douter, pour être aussi bien instruit qu'il l'était cet homme avait une créature à lui soit chez moi, soit chez madame de Richeville, soit chez M. de Rochegune.

Je passai l'hiver seule et bien tristement... recevant de temps à autre quelques lettres de madame de Richeville ou de M. de Roche-

gune. Ce dernier ne me cachait pas que la réaction du coup imprévu qui avait frappé Emma durait encore, qu'elle était souffrante, mais qu'à force de soins il espérait la rétablir complétement.



CHAPITRE XLVIII.

LE COFFRET.

Le printemps de 1838 arriva...

J'étais restée environ six semaines sans recevoir de nouvelles de mes amis.

Je commençais à m'inquiéter sérieusement, lorsque M. de Rochegune m'écrivit ces mots :

« Emma est morte... je suis son meurtrier... Voici ses dernières « paroles... *Vous aimiez Mathilde, vous m'avez épousée par pitié... Par-* « *donnez-moi... le bonheur que je vous ai dû...* Ce ne sont pas des re- « grets. . qu'elle me laisse pour toute ma vie... ce sont des remords, « d'affreux remords... Oui... je suis son meurtrier... oui, je n'aurai « pas eu pour elle toute la tendresse qu'elle méritait; j'aurai, malgré « moi, laissé pénétrer mes pensées... Un jour elle aura deviné l'amour « que j avais eu pour vous ! la pauvre enfant aura cru que mon mariage « avec elle ne me rendait pas heureux... Cette fatale erreur l'aura « tuée... il n'y a pas à en douter. Le chagrin que lui avait causé la ré- « vélation de sa naissance était presque apaisé : je la voyais renaître. « lorsqu'une rechute affreuse s'est déclarée .. En un mois, cet ange

« a été emporté!! J'ai la tête perdue... je suis fou de désespoir!.. » On comprend ma poignante, mon horrible douleur en apprenant cette nouvelle.

Je ne pouvais m'expliquer comment Emma avait pu savoir l'amour de M. de Rochegune pour moi, comment elle avait pu supposer qu'il l'avait épousée par pitié, comment enfin lui... lui s'accusait de sa mort. Ce mystère devait m'être dévoilé un jour.

Je quittai Hyères. En arrivant à Paris, je courus chez madame de Richeville.

Je m'attendais à la trouver éplorée, gémissante : elle était ferme, résignée, pieusement résignée. Elle acceptait cette perte affreuse comme une punition méritée. Elle me dit avec un sang-froid plus effrayant que les convulsions de la douleur : « Dieu est juste; il me frappe dans mon enfant, la preuve vivante de mon crime. »

Madame de Richeville était d'une pâleur de marbre. Par un de ces phénomènes si peu rares dans les grandes douleurs, ses cheveux étaient devenus gris en un mois. Elle fit ses dernières dispositions pour se retirer au Sacré-Cœur et y vivre dans la pénitence jusqu'à la fin de ses jours. Elle ne voulait voir absolument que moi et la princesse d'Héricourt.

M. de Rochegune était parti peu de temps après la mort d'Emma, on ne savait pas où il était allé.

Madame de Richeville continuait d'attribuer la perte de sa fille à l'effroyable secousse que lui avait fait éprouver la découverte du secret de sa naissance; depuis cette époque, elle avait changé beaucoup — me dit elle. — Sa santé, fortement ébranlée, s'était pourtant améliorée malgré un état de langueur, lorsque environ un mois avant sa mort elle avait été tout à coup saisie de convulsions violentes et d'un redoublement de tristesse, qu'on ne savait à quelle cause attribuer. Depuis ce moment sa vie n'avait plus été qu'une sorte de lente agonie, et elle s'était éteinte.

Pendant ce triste récit madame de Richeville ne me dit pas un mot qui pût me faire soupçonner qu'Emma eût été instruite de l'amour de son mari pour moi, ou qu'elle eût été persuadée qu'il ne l'avait épousée que par pitié.

Environ un mois après ce funeste événement, madame de Richeville se retira au Sacré-Cœur après avoir employé en fondations charitables ce qui lui restait de fortune, à l'exception d'une modique pension viagère qu'elle payait aux dames du couvent.

Grâce à l'air du Midi, j'étais presque complétement rétablie ; je ne voulais pas d'ailleurs quitter Paris et laisser madame de Richeville absolument seule pendant les premiers temps de l'austère retraite à laquelle elle s'était vouée.

Elle fut heureuse de la résolution que je pris de rester encore quelque temps auprès d'elle ; pour m'éviter l'embarras d'un établissement nouveau elle me proposa d'habiter sa maison, dont elle avait encore, je crois, la jouissance pendant une année. Je dirai pourquoi j'entre dans ce détail.

J'acceptai cette offre. Ses gens d'affaires ne lui avaient pas suffi pour régler ses derniers arrangements de fortune : son neveu, M. Gaston de Senneville, avait avec elle quelques intérêts communs dans une succession vacante ; il lui offrit très-obligeamment ses services pour certaines transactions, il devait la représenter dans plusieurs conseils de famille. Madame de Richeville, incapable de s'occuper d'affaires, accepta ; ne voulant voir ni recevoir personne autre que moi et M. et madame d'Héricourt, elle me pria instamment d'être son intermédiaire lorsque M. de Senneville aurait quelques renseignements à prendre ou quelques signatures à donner.

Je reçus ainsi M. de Senneville quelquefois, le matin.

Il conservait toujours le dépôt que je lui avais confié. Deux ou trois fois j'envoyai Blondeau chez lui pour ajouter quelques lettres à celles que renfermait la cassette dont je lui donnais chaque fois la clef ; plus que jamais je redoutais les perfidies de M. Lugarto.

Vers le mois de décembre M. de Rochegune m'écrivit qu'après avoir longtemps voyagé à l'aventure, pour s'étourdir, il était revenu à Paris, mais il ne se sentait pas même le courage de voir ni moi ni madame de Richeville ; il avait loué une maison isolée au Marais sous un nom supposé, afin d'être absolument ignoré, et me donnait son adresse dans le cas où madame de Richeville ou moi nous aurions absolument besoin de lui.

Je respectai sa solitude et sa douleur. Je n'osai pas même lui répondre. J'appris par madame de Richeville qu'il avait obtenu la permission spéciale d'entrer la nuit au cimetière du Père-Lachaise, où étaient déposés les restes d'Emma dans le caveau mortuaire de la famille de Rochegune.

J'envoyai quelquefois Blondeau s'informer de la santé de M. de Rochegune auprès de Stolk, son homme de confiance. Son désespoir était toujours aussi profond ; une seule fois il était sorti dans le jour

pour accomplir un engagement pris autrefois avec les officiers qui avaient, comme lui, combattu pour l'indépendance de la Grèce, à la tête des troupes qu'ils avaient équipées. Il s'était, selon leurs conventions, rendu en uniforme à cette réunion solennelle ; là, il avait dit qu'il arrivait de sa terre et qu'il allait y retourner à l'instant.

L'un des derniers jours de l'année, j'allai voir madame de Richeville ; elle était plus triste que d'habitude.

— Je suis la cause involontaire d'une ignoble calomnie — me dit-elle. — Mon neveu Gaston est un misérable que je ne reverrai de ma vie. Hier, la princesse d'Héricourt est venue me voir ; elle a appris par hasard que M. de Senneville interprétait d'une manière odieuse les relations que vous avez bien voulu avoir quelquefois avec lui pour mes affaires : il prétend que la vie retirée que vous menez lui est depuis longtemps consacrée tout entière, qu'il a été vous rejoindre dans le Midi. Il ose affirmer que madame Blondeau lui porte vos lettres et reçoit les siennes ; il prétend qu'il l'a montrée à plusieurs de ses amis, qui l'ont vue maintes fois venir chez lui de votre part, et que c'est à cause de vous qu'il hésite à accepter un très-riche mariage qu'un de ses amis lui propose.

Je n'eus pas besoin d'affirmer à madame de Richeville que je n'avais pas entendu parler de M. de Senneville pendant mon séjour à Hyères ; je lui expliquai une partie des raisons qui m'avaient autrefois obligée à confier un dépôt important à l'obligeance de M. de Senneville, et comment Blondeau avait quelquefois dû aller chez lui.

Comme moi, plus que moi encore, la duchesse s'indigna de cet ignoble abus de confiance.

Mon parti fut bientôt pris.

J'envoyai le lendemain matin Blondeau chez M. de Senneville avec l'ordre de me rapporter le coffret. Si M. de Senneville était absent, elle devait prier son valet de chambre de lui remettre ce dépôt. Cet homme, qui la connaissait, ne fit aucune difficulté et le lui rendit.

Je montai en voiture avec Blondeau pour porter moi-même cette cassette chez M. de Rochegune, réfléchissant malheureusement trop tard que je n'avais plus à craindre que le hasard lui découvrît le contenu de ces lettres. En route je pensai que, M. de Rochegune voulant garder le secret de sa demeure, il serait plus prudent d'y aller en fiacre, de peur de l'indiscrétion de mes gens qui pourraient reconnaître Stolk. Je pris un fiacre et je renvoyai ma voiture. Nous arrivâmes au Marais.

Je me faisais un triste plaisir de voir au moins la maison qu'habitait M. de Rochegune. Nous laissâmes le fiacre près de la rue Saint-Louis ; et je descendis avec Blondeau, qui alla remettre le coffret à Stolk.

Pendant qu'elle s'acquittait de cette commission, j'examinais avec angoisse les dehors de cette demeure; son aspect désert, désolé me navra. Je fus épouvantée en songeant aux heures de désespoir qui devaient si lentement s'écouler pour lui dans cette demeure abandonnée.

Blondeau remit le coffret à Stolk, me donna des nouvelles de M. de Rochegune, et nous revînmes chez moi.

J'allai faire mes adieux à madame de Richeville. Malgré le chagrin que lui causait notre séparation, elle m'avait engagée et j'étais décidée à partir le soir même pour Maran afin de faire cesser par mon absence les bruits odieux que la misérable fatuité de M. de Senneville avait fait naître . . . . . .

. . . . . .

Quelques jours après mon arrivée, madame de Richeville m'apprit un événement dont les suites auraient pu être bien douloureuses pour moi.

Voici le passage de cette lettre :

« ..... Mon neveu Gaston a été en si grand danger, que, malgré « mon indignation, je n'ai pu refuser d'aller le voir; car il avait — « me disait-il — un aveu important à me faire. Je le trouvai très-gra- « vement blessé d'un coup d'épée qu'il a reçu de M. de Rochegune, « et dont il se ressentira peut-être toute sa vie. Il m'a avoué franche- « ment, d'ailleurs, que, cédant à un odieux sentiment d'orgueil et de « vanité, il avait indignement abusé de vos relations confidentielles « pour vous compromettre, et que son séjour dans le Midi était une « fable comme le reste. Il me suppliait, dans le cas où sa blessure « serait mortelle, de vous demander grâce pour lui et de vous dire qu'il « avait reconnu la lâcheté de ses mensonges ; il a enfin tâché de faire « valoir comme un titre à votre indulgence sa discrétion profonde au « sujet de M. de Rochegune. Voici à peu près comment il m'a raconté « cette scène, qui aurait pu avoir, hélas! des suites plus funestes « encore :

« J'appris — me dit Gaston — en rentrant chez moi que mon valet « de chambre avait remis à madame Blondeau le dépôt que sa maîtresse « m'avait confié. Je fus étonné, presque blessé de cette manière d'agir:

« je courus chez madame de Lancry, elle était sortie. Je revenais chez « moi, lorsque je la vis par hasard descendre de sa voiture avec ma- « dame Blondeau et prendre un fiacre. Cette apparence de mystère piqua « ma curiosité ; j'allais la suivre, lorsque je rencontre M. de Baudricourt, « un de mes amis, arrivé récemment des États-Unis, où il était resté « fort longtemps ; comme beaucoup de personnes, il avait ajouté foi à « mes calomnies sur madame de Lancry. Je lui déguisai une partie de « la vérité ; et il m'accompagna pour m'aider à retrouver les traces « de madame de Lancry, que j'avais perdues. Plusieurs circonstances « bizarres, qu'il est inutile de vous raconter, me donnèrent la certi- « tude que le coffret avait été déposé rue Saint-Louis, au Marais, chez « un certain colonel Ulrik.

« Je vous l'avoue, aigri par la conscience de ma mauvaise action, « vaguement jaloux de l'inconnu auquel madame de Lancry accordait « la confiance qu'elle me retirait, craignant enfin de passer pour un « homme faible aux yeux de M. de Baudricourt, qui me croyait des « droits sur madame de Lancry, je me décidai à exiger du colonel « Ulrik la restitution du coffret. J'obtins à grand'peine une entrevue « avec lui ; j'y vins accompagné de M. de Baudricourt.

« Jugez de ma surprise en reconnaissant M. de Rochegune dans le « colonel Ulrik. Mon ami ne l'avait jamais vu. J'agis alors, je crois, « en gentilhomme. M. de Rochegune savait parfaitement qui j'étais ; « il ne parut pas vouloir me reconnaître. Mon premier étonnement « dissipé, j'agis de même à son égard. Il se donnait pour le colonel « Ulrik, je crus de bon goût de l'accepter pour le colonel Ulrik. M. de « Rochegune refusa de rendre les lettres. L'entretien finit par un « rendez-vous à Vincennes.

« Voulant, autant que possible, ménager le mystère dont s'entourait « M. de Rochegune, j'eus l'attention de prendre pour mon second « témoin le général-major Hartman, tout récemment arrivé de Vienne. « M. de Rochegune avait envoyé chercher deux soldats à une caserne « pour lui servir de témoins. Ainsi, avant, pendant et après le duel, « il resta donc aux yeux de tous le colonel Ulrik, et son secret fut « respecté. »

Voilà ce que m'a raconté mon neveu, ma chère Mathilde, en me suppliant d'intercéder pour lui auprès de vous et de faire valoir sa profonde discrétion. Sous ce rapport, je suis obligée de convenir que mon neveu Gaston a agi en galant homme : rien de plus, rien de moins. Mais ceci n'atténue en rien l'indignité de sa conduite envers

vous, et de ma vie je ne le reverrai. Je vous donne ces détails pour vous rassurer dans le cas où par hasard vous entendriez parler de ce duel. . . . . .

. . . . . .

Je viens de relire cette longue histoire depuis mon mariage jusqu'aujourd'hui 10 avril 1839.

Je suis maintenant indécise : enverrai-je ces pages si tristes à celui pour qui je les ai écrites? L'heure de ma réhabilitation auprès de lui est-elle enfin venue? Est-il temps de lui avouer combien je l'aimais... combien je l'aime encore? Cet aveu n'est-il pas une faute?

Une faute? Non. Qu'importe qu'il sache que je l'aime... que je n'ai jamais aimé que lui?... Je suis sûre maintenant de n'être jamais indigne ni de moi, ni de lui...

Et puis je ne sais ce que l'avenir me réserve... Avant-hier j'ai reçu quelques lignes de M. de Lancry; il m'annonce son prochain retour... Il peut me forcer à le suivre... à quitter pour jamais la France... que sais-je ! J'ai consulté plusieurs avocats; il ne me reste aucun moyen de me soustraire au pouvoir de M. de Lancry, s'il veut l'employer.

Si je suis réduite à cette extrémité, au moins l'homme que j'aime, que j'estime le plus au monde, connaîtra mes secrètes pensées. Il saura que je n'ai jamais démérité de lui... il saura que je me suis vaillamment sacrifiée au bonheur de ceux que j'aimais... Quel que soit le sort qui m'attende, au moins je serai sincèrement jugée par mes amis.

Sans les sinistres pressentiments que me cause la menace de l'arrivée de M. de Lancry, je me trouverais presque heureuse d'avoir eu la force d'achever ces pages.

Ce long coup d'œil sur le passé m'a calmée, m'a donné, sinon de l'orgueil, du moins de la confiance dans mon caractère et dans mon énergie.

Je me suis rendu compte de mes luttes, de mes souffrances; je ne me suis pas dissimulé ce que j'ai fait de mal, je ne me suis pas exagéré ce que j'ai fait de bien.

Cette analyse sévère, ce jugement impartial de ma vie ont réveillé en moi de bien navrants souvenirs, mais ils m'ont laissé une conscience d'une sérénité profonde. Ce sera ma seule consolation, ce sera mon unique refuge si de nouveaux malheurs viennent m'accabler.

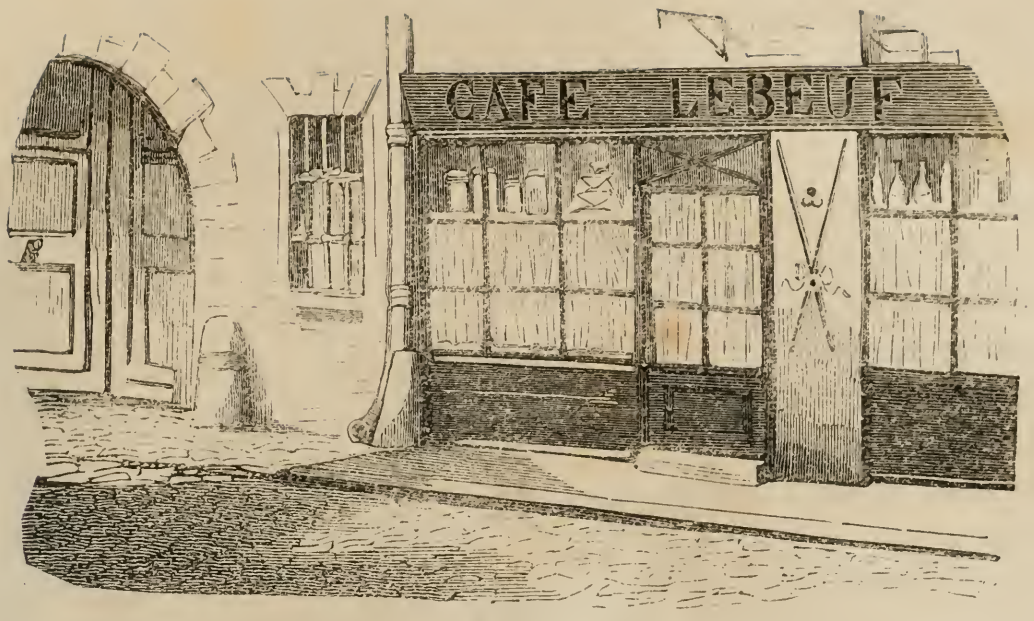
Telle a été ma vie jusqu'ici.

On voit que les détestables prévisions de mademoiselle de Maran ne l'ont jamais trompée. Elle avait chargé Ursule et M. de Lancry de poursuivre son œuvre de vengeance... tous mes malheurs ont gravité autour de ces deux êtres...

En accordant ma main à M. de Rochegune qui la demandait, en suivant en cela les avis de M. de Mortagne... mademoiselle de Maran assurait le bonheur de ma vie... Ce mariage fut écarté... et ma tante me rendit complice involontaire de sa haine en m'amenant à épouser M. de Lancry.

ÉPILOGUE.

LES DEUX FRÈRES GODET.



ÉPILOGUE.

CHAPITRE XLIX.

LE CAFÉ LEBEUF.

Environ un mois s'était écoulé depuis que madame Blondeau avait apporté les mémoires de Mathilde au colonel Ulrick, auquel nous restituerons son véritable nom et que nous appellerons désormais M. de Rochegune.

Le *café Lebeuf* offrait toujours à l'admiration des rares passants de la rue Saint-Louis ses bocaux de cerises et ses bols d'argent plaqué, à travers ses vitres. L'hôtel d'Orbesson semblait toujours solitaire ; son unique habitant, successivement surnommé *Robin des bois* et le *Vampire* par les frères Godet, n'avait pas encore passé le seuil de sa porte, du moins pendant le jour.

De temps à autre la figure rébarbative de Stolk apparaissait à la petite porte de service. Toutes les fenêtres de l'hôtel restaient continuellement fermées. Madame Lebeuf, les frères Godet et les autres habitués du café avaient fini par conclure une trêve avec ce qu'ils appelaient l'*ennemi commun*, c'est-à-dire qu'ils avaient renoncé à leur

système d'espionnage ; sacrifice d'autant plus méritoire qu'aucun fait nouveau ne s'était passé depuis la visite de madame Blondeau à M. de Rochegune. Chaque matin les frères Godet venaient ponctuellement prendre leur tasse de café et augmenter le respectable cercle qui entourait le comptoir d'acajou de madame Lebeuf. Le 13 mai 1839, par une assez belle matinée de printemps, les deux frères, contre leur coutume méthodique, arrivèrent au café Lebeuf deux heures plus tard qu'à l'ordinaire ; ce grave dérangement dans leurs habitudes était causé par une gracieuse invitation de madame Lebeuf, qui depuis quelques jours les avait conviés à une sorte de déjeuner dînatoire que de temps à autre elle offrait politiquement à ses plus fidèles commensaux.

Préparés à cette solennité gastronomique par une longue promenade au jardin des plantes, les frères Godet arrivaient au café Lebeuf disposés à faire largement honneur à la réfection de leur hôtesse. A quelques pas de l'*établissement* M. Godet l'aîné s'arrêta, mit son parapluie sous son bras, souleva son chapeau, essuya son front, et de sa puissante voix de basse-taille il dit à son frère d'un air sententieux :

— Je ne vous le cacherai pas, Dieudonné, le grand air, cette promenade, ce beau temps, la vue de la nature des quatre parties du monde que nous venons de contempler au jardin des plantes, y compris leurs animaux depuis les volatiles jusqu'aux reptiles les plus venimeux... tout cela m'a donné une faim canine.

— Cela ne m'étonne pas, mon frère — dit timidement M. Godet cadet. — Nous nous sommes levés de bonne heure, et, comme dit la romance : *Quand on fut toujours vertueux on aime à voir lever l'aurore.*

A cet instant les deux frères passaient devant la grande porte de l'hôtel d'Orbesson. Godet l'aîné jeta de ce côté un regard sarcastique, et dit à son frère avec l'expression d'une sanglante ironie :

— Si les gens vertueux aiment à voir lever l'aurore... je suis bien sûr que *celui* qui habite cette maison ne l'a pas vue souvent lever, l'aurore!!!...

Le mot était dur. Dieudonné en comprit la portée, et il dit tout bas à son frère :

— Prends garde, Godet... quelquefois les murs ont des oreilles.

— Si les murs ont des oreilles, la France a des lois — s'écria Godet l'aîné d'une voix tonnante en s'adressant fièrement à la grande porte de l'hôtel d'Orbesson, et lui jetant un regard de défi courroucé. — Oui — reprit-il — la France a des lois, un gouvernement constitutionnel et une garde municipale qui protégent les citoyens paisibles,

et qui veillent d'un œil ouvert et paternel sur les individus qui s'embusquent sournoisement dans les ténèbres pour machiner... je ne sais quoi ; mais il machine ! ! je suis sûr qu'il machine...

— Godet... Godet... calme-toi, je t'en conjure — dit Dieudonné effrayé de l'audace de son frère.

— Qu'il me fasse, s'il le veut, massacrer par ses sbires — s'écria Godet l'aîné. — Mais il a beau faire le mort depuis quelque temps, je soutiens qu'il machine ! !

Après cette énergique et courageuse protestation, les deux frères entrèrent dans le café de madame Lebeuf. Ici commença pour eux une série d'étonnements plus foudroyants les uns que les autres. D'abord, au lieu du candide Botard, qui pêchait si merveilleusement les araignées dans les carafes, ils virent un grand homme maigre à cheveux et à barbe noirs, d'une physionomie sinistre, qui leur demanda d'une voix brusque :

— Que faut-il vous servir?

Godet l'aîné regarda son frère avec surprise ; puis se ravisant, et pensant que Botard était nécessairement employé aux préparatifs du banquet, il répondit d'un ton protecteur :

— Mon bon ami, nous venons pour le déjeuner...

— Quel déjeuner?

Godet l'aîné, se sentant sur son terrain, au lieu de répondre à cet intrus lui dit :

— Où est la chère madame Lebeuf?

— Qui ça, madame Lebeuf?

— C'est un véritable sauvage — dit tout bas Godet l'aîné à Dieudonné. Et, sans répondre un mot de plus, il se dirigea vers l'arrière-boutique, où devait être servi le déjeuner.

Le substitut de Botard saisit rudement le paisible rentier par le bras et lui dit :

— Où allez-vous donc par là ?... on n'entre pas.

M. Godet l'aîné devint cramoisi ; mais contenant sa colère, il dit d'un ton de majestueuse commisération :

— Mon bon ami... vous jouez gros jeu... fort gros jeu... au moins... mais vous êtes nouveau ici, vous avez droit à notre indulgence... vous ne savez pas que je n'ai qu'un mot à dire à madame Lebeuf pour...

— Eh ! mille tonnerres ! il n'y a pas de madame ni de Lebeuf qui tienne ; asseyez-vous là, on vous servira ce qu'on aura, mais vous n'entrerez pas là dedans.

M. Godet l'aîné eut encore la force de contenir son indignation, et d'une voix qu'il tâchait de rendre calme :

— Une dernière fois, je vous déclare que je suis un des membres du déjeuner qu'on prépare là dedans ; et je vous somme, oui, je vous somme hautement... d'aller tout de suite chercher votre maîtresse...

— Tenez, mon brave homme... si vous n'étiez pas un homme d'âge, ce serait à vous cribler de coups de pied dans le ventre — dit le brutal personnage. — Et il tourna le dos à M. Godet l'aîné.

Celui-ci, malgré les supplications de son frère, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Il m'en coûte, il me peine de descendre jusqu'à me commettre avec un mercenaire, mais je ne puis résister au besoin de vous déclarer que vous êtes un fier drôle!... que vous devez être le roi des drôles!

Le garçon se retourna vivement et fit un geste si menaçant, que les deux Godet rompirent simultanément d'une semelle ; mais ils gardèrent toutefois une attitude défensive, en présentant leur parapluie à leur adversaire comme on croise la baïonnette.

Malgré ce mouvement, le garçon s'avança d'un air menaçant :

— Vous voulez donc que je vous fasse une bosse au *genou !*... — dit ce brutal en faisant une allusion offensante à la complète nudité du crâne de Godet l'aîné.

— Insolent malfaiteur ! il n'y a donc rien de sacré pour toi — s'écria M. Godet en rompant encore d'une semelle.

A ce bruit, un nouveau personnage survint : c'était un homme entre les deux âges, trapu, barbu, coloré, portant une veste ronde et une casquette de loutre.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc, Jean? dit-il au garçon.

— Monsieur Saunier, voilà deux particuliers qui s'acharnent à vouloir entrer à toute force là dedans ; ils disent qu'ils sont d'un déjeûner, et ils demandent madame Lebeuf. Il faut qu'ils soient *bus*.

— Il n'y a d'ivre ici que vous-même, grossier personnage — dit Godet aîné un peu rassuré par la présence de M. Saunier.

Mais M. Saunier dit d'un ton presque aussi bourru que celui de son garçon :

— Madame Lebeuf n'est plus ici ; elle m'a vendu son fonds. Je ne donne pas à déjeuner.

On eût annoncé à M. Godet la résurrection positive de Napoléon, qu'il n'eût pas été plus pétrifié qu'il ne le fut à la nouvelle de la retraite subite de madame Lebeuf.

— Mais, monsieur — s'écria-t-il — ceci est inadmissible, ceci tombe dans la fable. J'aurai l'honneur de vous faire observer que madame Lebeuf, hier au soir, à huit heures trois quarts, m'a encore réitéré l'invitation qu'elle m'avait faite pour...

— Je vous dis que madame Lebeuf m'a cédé son fonds, son mobilier, son bagage, tout enfin, excepté ses robes et ses bonnets, dont ni moi ni Jean nous n'aurions su que faire, et, hier soir, elle a filé à dix heures.

— Il n'en est pas moins fort extraordinaire, monsieur, que, venant très-disposés à déjeuner, on...

— Qu'est-ce qu'il faut vous servir?... Je n'ai pas le temps de causer... Jean... sers ces messieurs.

Et M. Saunier rentra dans l'arrière-boutique, dont il ferma soigneusement la porte...

— Alors... servez-nous ce que vous voudrez.., du lait... une bavaroise, que sais-je? — dit M. Godet l'aîné d'un air égaré en se laissant tomber sur une banquette et en levant les mains au ciel.

— Il n'y a pas de bavaroise — dit Jean.

— Comment! pas de bavaroise?... allons... eh bien, alors donnez du café au lait — dit Godet avec un profond soupir.

— Il n'y a pas de café au lait non plus.

— Comment!

— Il n'y a que du chocolat en morceaux, du café en grains, des cerises à l'eau-de-vie et de l'eau sucrée.

— Mais c'est épouvantable! on n'ouvre pas un café, monsieur, quand on ne peut offrir aux consommateurs que de tels comestibles! — s'écria Godet l'aîné.

— Eh! mille tonnerres! ne consommez pas. Qu'est-ce que ça nous fait donc, à nous, que vous consommiez?

Ces derniers mots parurent faire une vive impression sur Godet l'aîné; il jeta un regard d'intelligence à son frère, et dit à Jean :

— Eh bien, donnez-nous une tablette de chocolat, un verre d'eau sucrée et du pain.

Évidemment Jean était absolument étranger aux premiers principes de sa profession; il apporta du sucre dans une tasse, une tablette de chocolat sur un vieux journal, et de l'eau dans une bouteille.

A la vue de ces énormités, les Godet échangèrent de nouveaux signes d'étonnement et presque d'effroi...

Quelques fidèles habitués, conviés comme les deux frères au déjeuner de madame Lebeuf, apprirent par eux la brusque disparition de l'hôtesse, et quels étaient les *sauvages* — ce fut l'expression dont se servit M. Godet l'aîné; — quels étaient les sauvages qui remplaçaient la digne veuve toujours si prévenante pour ses habitués, et son fidèle et inoffensif Botard.

MM. Godet et leurs amis, tout en grugeant leur tablette de chocolat, se livraient à des suppositions fabuleuses à l'endroit de la disparition de la veuve et de l apparition de ses étranges successeurs, les uns penchaient pour un enlèvement tenté par un Anglais ou un Américain. Comme Dieudonné faisait assez sagement observer que l'âge et la figure de madame Lebeuf semblaient donner un flagrant démenti à cette supposition, un ex-clarinette de l'Ambigu, qui avait scruté profondément les mystères du cœur humain, se crut en droit d'affirmer que l'âge et la figure de madame Lebeuf n'étaient pas un obstacle à un enlèvement, vu que plusieurs milords richissimes portaient dans leurs goûts une épouvantable dépravation. Si peu flatteuse que fût cette conclusion pour madame Lebeuf, elle réunit une majorité assez imposante; mais les conjectures mêmes manquaient lorsqu'on en vint à

se demander quels étaient les gens qui succédaient à la digne veuve. Tout dans leur conduite paraissait mystérieux. D'abord ils semblaient fort peu s'inquiéter des consommateurs. Pourquoi donc alors tenaient-ils un café?

Jean le brutal regardait constamment dans la rue et ne quittait pas des yeux les deux portes de l'hôtel du Vampire. Le vieux domestique Stolk ayant ouvert la petite porte de service au pourvoyeur, Jean quitta précipitamment la porte, alla chercher son maître, le ramena et lui dit en lui montrant Stolk :

— C'est pourtant toujours lui...

— Il faut qu'il ait l'âme chevillée dans le corps — répond Saunier.

Le petite porte se referma, Stolk disparut.

Quelques heures après, un homme d'assez mauvaise mine entra précipitamment dans le café et dit à Jean :

— Attention! je ne la devance que de quelques minutes... *Il* avait bien dit qu'elle y viendrait.

— Je le crois bien, la souricière est fameuse — dit Jean — Simon est à la petite porte de la ruelle. On ne pouvait pas nous échapper.

— Ah! la voici — reprit l'autre.

Les deux interlocuteurs et les habitués, qui n'avaient pas perdu une parole de cette conversation, regardèrent attentivement aux vitres.

— Dieudonné, Dieudonné — s'écria Godet l'aîné — vite... vite... c'est la même vieille femme qui, il y a quatre mois, a apporté le coffret chez le Vampire, et il y a un mois une lettre sans doute. Comme elle a l'air effaré!...

C'était en effet madame Blondeau... toute pâle et toute tremblante.

Elle sonna et fut reçue et introduite par le fidèle Stolk dans l'intérieur de l'hôtel d'Orbesson.

— Bon — dit l'interlocuteur de Jean — quelle heure?

Jean tira sa montre.

— Elle y est entrée à midi vingt minutes.

— Suffit — dit l'homme; — je m'en retourne à l'hôtel Meurice, où *ils sont* descendus ce matin à dix heures. Et il sortit.

Jean rentra précipitamment dans l'arrière-boutique.

Quand on connaît la curiosité féroce des habitués du café Lebeuf, quand on pense que depuis plusieurs mois cette curiosité était réduite

au plus maigre régime, on se figure facilement de quelle fièvre dévorante durent être transportés les Godet et la troupe en voyant la mystérieuse intrigue qu'ils avaient crue terminée se renouer et se compliquer davantage par l'intérêt que semblaient y prendre les nouveaux possesseurs du café Lebeuf.

CHAPITRE L.

L'HÔTEL DE MARAN.

Pendant que les nouveaux propriétaires du café Lebeuf et ses anciens habitués ont les yeux attentivement fixés sur les portes de la maison habitée par M. de Rochegune, nous conduirons le lecteur à l'hôtel de Maran toujours habité par la tante de madame de Lanery.

La nuit approchait. Une table abondamment et somptueusement servie était dressée au milieu d'une belle office parfaitement éclairée, avoisinant la grande salle à manger.

Servien, maître d'hôtel, présidait au dîner. Deux femmes de chambre, deux valets de pied, le cuisinier, et deux ou trois de leurs *connaissances*, faisaient donc bonne et joyeuse chère aux dépens de mademoiselle de Maran retenue depuis plusieurs mois dans son lit par une paralysie qui lui permettait à peine de remuer le bras gauche. Ainsi qu'on l'a vu dans les mémoires de madame de Lanery, mademoiselle de Maran, exécrée, abandonnée de tout le monde, était entièrement livrée à la merci de ses domestiques.

— A votre santé, monsieur Servien — dit le cuisinier — à tout seigneur tout honneur... Vous êtes plus ancien que nous dans la maison, vous!...

L'homme à la tache de vin se leva et dit d'un air singulièrement sardonique :

— A la santé de notre *bonne maîtresse!*... Puisse-t-elle vivre encore longtemps comme ça pour faire notre bonheur!...

Ce toast fut accueilli par les éclats de rire des convives.

— Tiens... ça me fait penser que j'ai oublié son potage au tapioka — dit le cuisinier. — Ah bah! — reprit-il — elle mangera de la soupe à la tortue... ça sera tout de même, et ça la changera; il en reste dans la soupière.

A ce moment, une sonnette retentit bruyamment dans l'office.

Personne ne bougea.

— Bon, la voilà qui recommence son carillon de tout à l'heure, ça va être amusant — dit mademoiselle Julie, la première femme de mademoiselle de Maran.

On sonna une seconde fois.

— C'est insupportable, je la croyais calmée — dit mademoiselle Julie — on ne peut pas dîner tranquille. Vous êtes aussi bien peu aimable, monsieur Servien! vous nous promettez de casser, une fois pour toutes, le mouvement de ses sonnettes, pour que nous ayons la paix, et vous n'y pensez pas...

— Le fait est — dit le cuisinier — qu'elle devient *sonneuse*, mais *sonneuse* que c'en est fastidieux.

Trois ou quatre coups de sonnette précipités confirment l'assertion du cuisinier.

— Décidément, il n'y a que cela à faire — dit Servien — vous avez raison, mademoiselle Julie; on détraquera le mouvement, et alors... nous serons en repos.

— On pourra lui laisser une petite sonnette de main pour l'amuser — dit mademoiselle Julie — les portes fermées, on ne l'entendra pas.

— Oui... mais madame fera venir un serrurier — dit un valet de pied d'un air fin — on raccommodera le mouvement, et alors, alors...

— Vous êtes encore bien de votre village, monsieur Goujon — dit mademoiselle Julie — est-ce qu'on l'écoutera, avec son serrurier?... Elle donnera l'ordre d'y aller? eh bien, on n'ira pas... et on lui dira...

— On lui dira qu'il y a une épizootie qui a emporté tous les serruriers — dit M. Servien.

Cette plaisanterie fit tellement rire les convives, que le bruit des coups de sonnette de mademoiselle de Maran, qui allaient alors *cres-*

L'HOTEL DE MARAN.

cendo furioso, fut un moment étouffé ; mais lorsque ces éclats de gaieté cessèrent un peu, on entendit un carillon assourdissant.

— Il n'y a pas moyen d'y tenir — s'écria mademoiselle Julie.

— Est-elle sonneuse... est-elle sonneuse — dit le cuisinier.

— C'est maintenant qu'elle doit joliment mâchonner entre ses dents et se tortiller, colère comme une possédée — dit Goujon.

— Ah bien oui! je lui en défie, de se tortiller — dit Servien — elle est impotente sur son lit... il n'y a que sa main gauche qu'elle puisse remuer...

— Eh bien, elle se rattrape joliment sur sa main gauche — dit le cuisinier. — Tenez... tenez... entendez-vous son bacchanal?... Allons, allons, j'en suis pour ce que j'ai dit... c'est une sonneuse...

— Mais c'est à devenir folle — s'écria mademoiselle Julie. — Mais j'y songe, monsieur Goujon, allez donc prendre l'échelle de la bibliothèque, le mouvement de la sonnette passe ici ; nous allons le couper, et nous serons tranquilles.

On applaudit d'autant plus à l'excellente idée de la femme de chambre, que la sonnerie de mademoiselle de Maran devenait convulsive, incessante, et n'était interrompue que par de rares repos que mademoiselle Julie, qui se piquait d'un peu de musique, appelait ingénieusement des *points d'orgue*.

Goujon apporta l'échelle, Servien lui confia une pince à déboucher le vin de Champagne, le fil de fer du mouvement fut coupé au milieu d'un tintement formidable, et le bruit cessa subitement.

— Dieu... quelle figure elle doit faire dans son lit avec son chapeau de soie carmélite! — dit mademoiselle Julie en éclatant de rire. — Je ne voudrais pas m'en approcher à cette heure ; elle me mordrait, bien sûr.

— Et voilà une morsure qui serait venimeuse — dit le cuisinier.

— Mais pourquoi donc que madame s'*ostine* à porter un chapeau de soie et un casaquin puce dans son lit... puisque voilà deux mois qu'elle ne se lève plus? — dit Goujon.

— C'est un vœu qu'elle a fait au diable — dit M. Servien avec un sérieux comique.

— Le fait est que si le diable est son parrain, elle est bien sa filleule — dit mademoiselle Julie. — Est-elle méchante! est-elle méchante!... Nous a-t-elle tourmentés quand elle se portait bien! a-t-elle lésiné sur tout! nous a-t-elle brutalisés! Tiens, chacun son tour donc!

— Ce qui l'enrage — reprit M. Servien — c'est qu'elle ne peut

plus écrire... à M. Luchet, son homme d'affaires, ce grand caliborgnon, à qui elle se plaignait toujours de nous... Elle a beau m'ordonner de lui écrire de venir... moi pas si bête...

— Le père Fabri, le concierge l'a renvoyé il y a huit jours — dit Goujon.

— Je le lui avais recommandé dans le cas où il viendrait de lui-même, ce M. Luchet, mauvais intrigant... Vous sentez bien, mes enfants, que madame serait capable de le faire installer ici; alors ça serait fini pour nous... Au lieu de nous asseoir bien à notre aise dans l'office de la salle à manger, devant un bon dîner à deux services... il faudrait descendre dans l'office de la cuisine... Nous n'aurions plus les mêmes douceurs.

— Dites donc, monsieur Servien — dit mademoiselle Julie — si l'on disait de M. Luchet ce qu'on dira des serruriers, qu'il est mort, qu'il y a eu aussi une épizootie sur les hommes d'affaires?

— Ma foi, ça ne serait pas de refus; nous aurions la paix. D'un autre côté l'on dirait à M. Luchet que madame ne veut plus le voir, et il n'en serait que ça... S'il écrivait, comme je connais son écriture, je ne donnerais pas ses lettres, et il n'en serait encore que ça...

— Oui... mais il faudra prendre garde aux amis de madame, qui pourraient lui dire que ça n'est pas vrai, ces épizooties... — dit mademoiselle Julie d'un air malicieux.

— Avec ça qu'il en vient, des visites! — dit M. Goujon. — Depuis six mois que je suis dans la maison je n'ai encore vu personne... que ce vieux savant si mal peigné.

— M. Bison le brise-tout — dit Servien — il n'y a que lui de fidèle; il est venu au moins trois fois depuis que la maison est fermée, et on lui a toujours dit que madame ne reçoit pas... Ah! quelle différence du temps de madame Ursule! les bals, les concerts, les dîners, comme ça roulait! On a tant dansé, tant chanté, tant dîné, qu'il m'en est resté... une bonne petite ferme en Beauce.

— Ah! voilà ce que c'est que l'économie — dit mademoiselle Julie; — mais ça fend le cœur... cette pauvre madame Ursule.

— Si j'avais à plaindre quelqu'un, je plaindrais plutôt madame la vicomtesse, la nièce de madame, qu'elle tourmentait si méchamment quand elle était petite — dit Servien.

— Avec cela que ça vous réussirait bien de plaindre madame la vicomtesse — dit mademoiselle Julie. — Vous avez vu comme madame s'est disputée il y a quinze jours avec son médecin, le docteur Gérard.

qui lui disait du bien de madame de Lancry. Madame a dit tant d'injures à M. Gérard, qu'il a déclaré qu'il ne remettrait plus les pieds ici.

— Et pour la punir, au lieu d'aller, le lendemain, chercher M. le docteur Verteuil — dit Servien — je n'y suis pas allé... Bah! un médecin nous gênerait.

— Tiens... dit mademoiselle Julie — est ce qu'on a besoin de médecin quand on est paralytique?

— C'est pas une maladie... paralytique — dit Goujon, — on ne bouge pas... on est comme quelqu'un qui reste bien tranquille... bien tranquille, voilà tout.

— Bien sûr — reprit Julie. — Et puis, pour ce que lui ordonnait le docteur Gérard... c'était pas la peine d'avoir un médecin... De petites bouteilles avec de la fleur d'orange... de petites drogues de rien du tout; c'était pour l'amuser...

— Le fait est que depuis quinze jours qu'elle se passe de médecin... elle n'en va pas plus mal — dit M. Servien; — ça peut aller comme cela très-longtemps : les bossus ont la vie dure... c'est comme les chats. Nous aurons toujours de quoi faire la dépense; j'ai l'habitude de donner les reçus aux fermiers pour madame... je ne prends que juste ce qu'il faut pour que nous ne manquions de rien... le reste, je le mets dans la caisse de madame.

— Quant à cela, nous sommes très-bien, très-bien — dit mademoiselle Julie — seulement il nous faudra prendre un petit garçon pour nous servir à table, car c'est ennuyeux de se lever à chaque instant.

— C'est ça — dit le cuisinier — je dresserai le dîner, ma fille de cuisine donnera les plats au gamin, et nous mangerons plus chaud.

— Adopté — dit Servien. — A propos — reprit-il — depuis que son dernier chien est mort, madame me relance tous les jours pour que je lui en achète un autre.

— Ah! je ne veux plus de chien ici, non — s'écria mademoiselle Julie — je ne veux plus de chien ici! j'ai été assez comme ça la servante des animaux... Et d'ailleurs, ça n'était pas pour en avoir un second que j'ai donné une arête au dernier.

— Tiens, tiens, tiens... c'est vous qui l'avez fait étrangler? dit Servien.

— Sans doute : c'était une horreur que cette vieille bête-là, si méchante.

— C'est pour sa méchanceté que madame l'a pleuré, bien sûr.

— Ainsi, bien décidément... pas de chien? — demanda Servien.

— Non, non, pas de chien — répéta-t-on en chœur.

— Accordé — dit le maître d'hôtel; je lui dirai qu'ils ont le même sort que les serruriers, les hommes d'affaires et les médecins.

Cette facétie fit beaucoup rire les convives, qui en étaient au fruit.

— Eh bien, il n'y a pas de vin de Chypre, monsieur Servien? voilà un joli dessert! — dit mademoiselle Julie.

Servien regarda sur la table.

— Je croyais en avoir pris une bouteille chez madame...

— Voyez donc *ce genre*, de garder comme ça son vin de Chypre dans l'armoire de son grand cabinet de toilette — dit mademoiselle Julie — tandis que les autres vins sont à l'office ou à la cave.

— C'est une idée qu'elle a; ne m'en parlez pas, ça fait pitié — dit Servien. — Puis il se leva en disant : — Je vais en aller chercher.

— Dites donc, monsieur Servien, portons-lui son potage en même temps, nous ferons d'une pierre deux coups — dit mademoiselle Julie.

— Vous avez raison. Quelle heure est-il? Neuf heures. Elle le voulait à huit heures et demie; il n'y a qu'une demi-heure de retard.

Le cuisinier mit négligemment un reste de soupe à la tortue dans une assiette de porcelaine. Servien prit une serviette, l'étendit sur un plateau d'argent, se fit précéder de mademoiselle Julie portant une bougie, et traversa les trois salons qui séparaient la salle à manger de la chambre à coucher de mademoiselle de Maran.

La nuit était complétement venue.

— Dites donc, monsieur Servien, prenez garde qu'elle ne vous dévore quand vous allez lui servir son potage — dit mademoiselle Julie en riant et en ouvrant la porte.

L'intérieur de cette chambre était toujours ainsi qu'il a été décrit par madame de Lancry dans ses mémoires.

Sur la cheminée, des pagodes de porcelaine verte à yeux rouges toujours en mouvement; sur le secrétaire de vieux laque, trois générations de chiens-loups blancs empaillés : de graves portraits de personnages des siècles passés se détachaient des boiseries grises.

A la faible clarté que projeta dans cette vaste chambre la bougie que portait mademoiselle Julie, on put voir se détacher du fond de l'alcôve, drapée de damas rouge sombre, la figure jaune et terreuse de mademoiselle de Maran assise dans son lit et adossée à un énorme coussin.

C'était toujours la même robe de soie carmélite, le même manteau de lit, le même tour de cheveux noirs couvrant à demi son front plat et déprimé comme celui d'une vipère; c'étaient toujours ces yeux renfoncés, ardents, et qui, au moment où Servien entra, brillaient d'une indicible rage...

La position de cette femme était d'autant plus odieuse, que la paralysie ne lui laissait de libre que le cou, l'avant-bras et la main gauche; le reste du corps était complétement inerte.

Les imprécations qu'elle se mit à vomir contre Servien et mademoiselle Julie n'étaient donc accompagnées que d'un faible balancement de tête et de quelques mouvements convulsifs de la main gauche.

— Misérable ! — s'écria-t-elle en écumant de colère — affreux scélérat !... C'est donc ma mort que vous voulez, brigand que vous êtes?

Servien s'approcha du lit avec un sang-froid imperturbable pour y déposer son plateau.

Ce silence redoubla l'exaspération de mademoiselle de Maran, qui s'écria :

— Va-t'en... sors d'ici... je te chasse... que je ne te voie plus...

Servien tourna sur ses talons, fit un signe à mademoiselle Julie, et regagna la porte.

— Mais le vin de Chypre? — lui dit tout bas celle-ci.

— Laissez donc, elle va me rappeler.

— Servien... Servien... Julie... Voulez-vous rester là !... Ah ! les misérables !... ils ont juré de me faire mourir à petit feu !...

Servien fit une seconde conversion sur lui-même et revint du même pas lent et solennel avec son plateau.

Mademoiselle de Maran sentit le besoin de se contenir, et dit d'une voix entrecoupée par la colère :

— Quelle heure est-il?... A quelle heure avais-je demandé mon tapioka?...

— J'attendais que madame eût sonné pour la servir — dit Servien en posant le plateau sur le lit.

— Madame sonne ordinairement pour avoir de la lumière — dit ingénument mademoiselle Julie.

Mademoiselle de Maran leva les yeux au ciel et dit d'une voix sourde :

— Ils me tueront... ils me tueront... Je mourrai de malerage... Comment... je n'ai pas sonné... sonné depuis une heure à me rompre le bras! — s'écria-t-elle avec une explosion de fureur impossible à décrire.

— Madame a sonné? — demanda Servien.

— Madame... aura peut-être cru sonner! — dit mademoiselle Julie.

— J'aurai cru sonner!... entendez-vous cette sotte bête, cette vilaine menteuse! J'aurai cru sonner!!! Je sonne depuis une demi-heure à tout briser... drôlesse que vous êtes!

— C'est ça... madame en sonnant si fort aura cassé le mouvement, et nous n'aurons rien entendu — dit Servien.

— Et à qui la faute si j'ai cassé le mouvement, animal!... N'est-ce pas la vôtre? Voilà une demi-heure que je suis dans l'obscurité, et vous savez bien que j'en ai horreur, de l'obscurité. Eh bien, voyons, les allumerez-vous, ces bougies, au lieu de rester là à bayer aux corneilles, butorde que vous êtes...

Au lieu d'obéir, mademoiselle Julie prit le coin de son tablier, le porta à ses yeux, feignit de pleurer, gagna la porte, et disparut en disant d'une voix entrecoupée :

— Je ne peux pas m'habituer à être traitée comme ça... hi, hi, hi...

— Julie... Julie... voulez-vous bien rester là... Ah! la malheureuse... — s'écria mademoiselle de Maran — je ne veux pas qu'elle reste un moment de plus chez moi... je ne veux plus de ça ici... qu'on la chasse, qu'on la jette à la porte... non pas ce soir... mais à l'instant... Entendez-vous, Servien?...

— Oui, madame... soyez tranquille... calmez-vous...

Et après avoir mis le plateau sur une table de lit, qu'il plaça devant mademoiselle de Maran, il alla dans le cabinet prendre une bouteille de vin de Chypre; il refermait l'armoire lorsqu'il entendit le bruit d'une assiette qui se brisait sur le parquet, et la voix de mademoiselle de Maran qui s'écriait dans un nouvel accès de rage :

— Servien!... Servien!

— Qu'est-ce qu'il y a, madame?

— Mais voulez-vous donc m'empoisonner? mais c'est affreux! mais qu'est-ce que c'est que ce potage-là?

— Comment! madame l'a jeté au milieu de la chambre? et l'assiette aussi? en voilà par tout le parquet.

— Vous me donnez de la soupe en tortue... à une malade? Mais vous voulez donc me tuer, infâme gueux que vous êtes!

Servien, songeant sans doute que ses camarades s'impatientaient de son absence, sortit sous le même prétexte que mademoiselle Julie, et dit d'un ton douloureux et pénétré :

— Il est bien dur pour un vieux serviteur de se voir traiter de la sorte... ça me fait trop de peine d'entendre madame me parler ainsi... j'aime mieux m'en aller. — Et il disparut en fermant respectueusement la porte derrière lui.

— Servien... Servien... voulez-vous bien rester!... Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que c'est que cette bouteille qu'il emporte là?... Servien... mais c'est de mon vin de Chypre... j'en suis sûr... Servien... Ah! les infâmes voleurs... les misérables... j'étouffe de rage...

Elle saisit péniblement la sonnette, mais elle rejeta bientôt le cordon en s'écriant :

— Elle a cassé... ils ne viendront pas... Ah! que faire... seule, seule... personne pour me délivrer de cette valetaille... Ils m'insultent... ils me torturent... ils me pillent... et je ne puis rien... seule... vieille... impotente... abandonnée de tous... Après cela, je chasserais ceux-là, j'en prendrais d'autres, ça serait tout de même ; je n'ai personne pour me soutenir, pour prendre mes intérêts. Ah ! mon Dieu!... que je suis donc malheureuse... à mon âge, malade, infirme, privée des soins les plus vulgaires... je ne mange au monde qu'un pauvre potage... je ne peux pas seulement l'avoir... mais j'ai faim... moi... j'ai faim... mon Dieu ! mon Dieu!... Moi souffrir de la faim... au milieu de ma maison... de mes gens... mais c'est affreux... Servien... Servien... Rien... ils ne veulent pas venir ; mais il n'y a donc pas de justice au ciel et sur la terre... mais qu'est-ce que c'est que cette barbarie-là... mais c'est atroce... mais la dernière des femmes du peuple lorsqu'elle est malade... a une famille qui la soigne... a quelqu'un qui prend pitié d'elle... et moi, personne... personne... j'en suis réduite à une fureur impuissante... à écumer de rage... et dire que c'est ainsi tous les jours!... Servien... Servien... j'ai beau appeler... ils ne m'écouteront pas... Oh ! les scélérats... mon Dieu, que faire!... Si je criais au secours... au feu... oui... oui... ils viendront peut-être.

Mademoiselle de Maran se mit alors à crier de toutes ses forces et d'une voix chevrotante :

— Au feu!... au secours !...

Sa voix, encore affaiblie par l'émotion de la colère, ne parvint pas aux oreilles de ses gens, tout resta silencieux.

La hideuse figure de mademoiselle de Maran devint livide de terreur; la pâle clarté de la bougie qui éclairait sa chambre suffisait à peine pour dissiper l'obscurité qui y régnait. Comme tous les caractères méchants et lâches assaillis par les remords, mademoiselle de Maran avait horreur des ténèbres.

— Au secours! — répéta-t-elle d'une voix épuisée — au feu!...

Après un moment de profond silence, elle reprit avec désespoir :

— Ils ne viennent pas... je brûlerais... je mourrais... qu'on me laisserait mourir et brûler... Ah! mon Dieu!... mourir... c'est affreux de mourir... mourir ainsi seule... sans personne autour de vous... que des valets qui n'attendent que votre agonie... pour vous dévaliser... Mourir... mourir... et après... après.. oh ! non... après il n'y a rien... il n'y a rien...

A ce moment ses yeux égarés par la frayeur s'arrêtèrent sur le portrait d'une de ses parentes autrefois abbesse des Ursulines de Blois; cette figure pâle et presque sépulcrale, coiffée d'un camail noir, semblait sortir de son cadre.

Mademoiselle de Maran sentit redoubler son épouvante.

Son isolement, la vue de cette religieuse lui donnèrent quelques idées de piété, que son égoïsme odieux flétrit bientôt.

— Mon Dieu!... ayez pitié de moi!... — s'écria-t-elle — j'aurai de la religion... je prierai... je prendrai un aumônier... un confesseur... il ne me quittera pas... il me soignera... il me débarrassera de ces infâmes valets... il les chassera, il me défendra... ça me fera une société... Oui, je vous le jure, mon Dieu ! Mais comment l'aurai-je? Ce prêtre... qui l'avertira? J'aurai beau ordonner qu'on m'en cherche un, ces misérables mépriseront mes ordres... depuis quinze jours je demande un médecin... ils font exprès de me désobéir... et à qui me plaindre? Qui me soutiendra... je suis seule... toujours seule... je crois bien... on me hait tant... qui viendrait voir une pauvre vieille femme infirme?... C'était bon quand je donnais des fêtes, ou que je pouvais nuire... Maintenant on ne me craint plus, et l'on m'abandonne... on se venge du mal que j'ai fait... ah! c'est horrible... Mais... j'entends du bruit... une voiture... une voiture s'arrête devant ma porte... Ah! mon Dieu... quel bonheur !... mais ils ne laisseront entrer personne... ils vont la renvoyer... Non, non, elle reste... on a refermé la porte...

Oh ! je suis sauvée... si c'était le médecin que j'attends depuis si longtemps ! Des pas... oui... oui... j'entends des pas... c'est quelqu'un ; Jésus ! mon Dieu... c'est quelqu'un...

On entendit en effet des pas précipités, et madame de Lancry, ouvrant violemment la porte, entra chez mademoiselle de Maran, suivie de Servien.

CHAPITRE LI.

L'ENTREVUE.

— Mathilde, c'est le bon Dieu qui vous envoie! — s'écria mademoiselle de Maran — venez à mon secours!

— C'est moi, madame — répondit madame de Lancry éperdue en courant auprès du lit de sa tante — c'est moi qui viens vous demander de me sauver. Mon mari sera ici tout à l'heure... Sauvez-moi, par pitié! sauvez-moi!

Servien disparut.

— Oui... oui... je vous sauverai, mon enfant... mais nous ne nous quitterons plus — s'écria mademoiselle de Maran. — Vous verrez... oh! vous verrez... je serai aussi bonne pour vous que j'étais méchante autrefois! Mais aussi vous n'abandonnerez pas votre pauvre vieille tante à ses bourreaux, n'est-ce pas? Si je pouvais me mettre à genoux, Mathilde, je m'y mettrais... pour vous implorer... Tout ce que vous voudrez, je le ferai... je vous le jure... Mais ne me laissez pas seule, vous ne savez pas à quelle horrible vie je suis condamnée.

Malgré son effroi, Mathilde ne put s'empêcher d'être frappée des paroles et de l'accent désespéré de mademoiselle de Maran.

— Madame — répondit-elle précipitamment — les moments sont précieux. Je viens vous demander ce que vous me demandez vous-même, de ne pas vous quitter... Vous êtes ma plus proche parente. On ne me refusera peut-être pas la permission de rester auprès de vous.

— C'est-il bien vrai, mon Dieu ! — s'écria mademoiselle de Maran au comble de la joie et de l'étonnement. — Vous me demandez de rester auprès de moi ?

— Oui... oui... madame... tout plutôt que de... Ah ! c'est horrible ! — dit la malheureuse femme avec angoisse.

Puis elle reprit :

— Mais il a les lois et la force pour lui... Oh ! je me tuerai plutôt... oui, je me tuerai plutôt que de le suivre !...

— Non, non, ne le suivez pas, restez avec moi... Mathilde .. Ma fortune... toute ma fortune vous appartient depuis longtemps... Je vous la destinais... oh ! bien vrai... bien vrai... Mais je vous la donnerai tout entière de mon vivant, je ne garderai rien pour moi, rien... si vous consentez à ne pas me quitter.

L'effrayante préoccupation de Mathilde était si grande, qu'elle ne se choqua pas de la proposition de mademoiselle de Maran ; elle ne songeait qu'à échapper à son mari.

— Mais... il peut me forcer à le suivre... comme il l'a déjà fait — s'écria-t-elle.

— Non, non, non, il ne le pourra pas ; nous aurons des avocats, voyez-vous, les meilleurs, les meilleurs : rien ne nous coûtera... Nous plaiderons. Rien ne nous coûtera, rien... pour garder auprès de moi ma nièce... mon enfant chéri... car enfin vous êtes presque mon enfant, vous êtes la fille de mon frère, de mon bon frère que j'ai tant aimé.

— Mais dans une heure, madame, dans une heure peut-être mon mari sera ici... Avant-hier il est venu à Maran... me chercher... j'ai refusé de le suivre ; il a été trouver le maire, et alors j'ai été forcée d'accompagner M. de Lancry. En arrivant ici, à l'hôtel Meurice, avec Blondeau qu'il m'avait permis d'emmener, il m'a dit de l'attendre, que nous ne resterions que douze heures à Paris, le temps nécessaire pour mettre *nos* passe-ports en règle et obtenir les pouvoirs que la loi lui accorde ; il veut avoir entre ses mains les moyens de me contraindre, dans le cas où je voudrais encore lui résister.

— Eh bien, mon enfant, il faut vous cacher ici ; il ne saura pas que vous y êtes venue.

— Tous mes pas sont surveillés, madame; il m'a prévenue que je ne pourrais pas lui échapper, qu'il saurait me retrouver. Pourtant, dès qu'il a été parti j'ai couru chez madame de Richeville; elle m'a conseillé de venir ici, de ne céder qu'à la force, et, quand les magistrats viendront, de les supplier de me laisser auprès de vous, ma plus proche parente, jusqu'à ce que j'aie prouvé l'infamie de la conduite de M. de Lancry envers moi.

— Mais elle a raison... cette bonne... cette excellente duchesse, elle a raison; les magistrats ne peuvent pas vous refuser ça... Est-ce qu'on arrache une nièce à sa tante? Non... non... vous ne me quitterez pas. Comme ça sera généreux à vous!... comme ça sera beau!! après tout le mal que je vous ai fait... mais ça vous est bien égal, le mal qu'on vous a fait à vous. Vous êtes si bonne! vous avez une si belle âme!! et puis, c'est si sublime de pardonner!! et puis je suis si malheureuse... Figurez-vous, ma pauvre enfant, que je suis la victime des misérables valets qui m'entourent... Voyez jusqu'où ils poussent la méchanceté! j'avais un chien, un pauvre animal... qui m'était attaché... la seule créature au monde qui ne me haït pas. Dans mon isolement, c'était mon unique joie, mon unique consolation ; avec lui, au moins, je n'étais pas seule... Eh bien, ils ont eu la barbarie de me le tuer... oui, j'en suis sûre... ils me l'ont empoisonné; car, depuis qu'il est mort, je leur ai ordonné de m'en acheter un autre... ils ne m'ont pas obéi : ça n'a pas l'air croyable, c'est pourtant comme ça... Figurez-vous qu'ici personne ne m'obéit... qu'est-ce que cela leur faisait pourtant de m'acheter ce chien?... Mais à qui me plaindre? Ils ne laissent approcher personne de moi... au lieu que lorsque vous serez ici, ils me respecteront... Vous leur imposerez, vous! vous les forcerez bien à écouter mes ordres, vous ferez respecter votre pauvre vieille tante infirme... n'est-ce pas?

— Silence! — dit tout à coup Mathilde — une voiture... c'est lui... c'est lui.

— Non, non... — dit mademoiselle de Maran en écoutant — la voiture passe... Mais que veut-il donc vous faire, ce monstre-là!... car c'est un monstre, voyez-vous!! Jamais vous n'en direz assez de mal! si vous le connaissiez comme je le connais... Ah! maintenant je me repens bien d'avoir consenti à votre mariage avec lui... mais la tête vous en tournait, pauvre petite... ah! ce sera le chagrin de toute ma

vie de vous avoir donnée à un pareil bandit... un faussaire... un escroc... Tenez! si je pouvais pleurer... j'en pleurerais des larmes de sang. Mais qu'est-ce qu'il vous veut encore, ce misérable-là? n'a-t-il pas mangé votre fortune!

— Ce qu'il veut, madame... il veut me vendre à M. Lugarto... — s'écria madame de Lancry avec épouvante.

— Ah! Mathilde... c'est abominable.

— Je vous dis que pour de l'argent cet homme est capable de tout — s'écria Mathilde. — C'est un abîme d'horreur et d'infamie; pour assouvir la haine dont ce monstre me poursuit sans relâche, haine qu'il partage lui-même à cette heure... mon mari ne reculera devant aucun crime... En venant ici... il m'a fait d'horribles confidences, me disant que personne ne l'entendait, que si je parlais il nierait tout, et que je ne serais pas crue... Et pourtant, madame... telle est la loi que les hommes ont faite, qu'elle me force à accompagner cet homme, qui me conduit non à mon déshonneur, mais à la mort... car je me tuerai plutôt que de rester au pouvoir de ces deux hommes... Si je me tue... Dieu me prendra en pitié. Mais... écoutez... écoutez... cette fois... oh! cette fois... c'est bien une voiture qui s'arrête, s'écria Mathilde avec terreur.

— En effet!... mon enfant, une voiture s'arrête... Mais c'est peut-être le médecin que j'attends... car ils ont aussi eu l'atrocité de ne pas vouloir m'aller chercher le médecin.

— Non, non, c'est lui! Ah! c'est lui... il m'aura fait suivre... il aura découvert où j'étais, il me l'avait dit... il me l'avait dit.

— Mon Dieu... il y a peut-être quelque chose à faire; je vais envoyer Servien me chercher tout de suite des avocats. En tout cas, chère petite, résistez; mon enfant, résistez... Ne cédez qu'à la force. Ah! si mes gens m'étaient dévoués, je le ferais jeter par les fenêtres... ce misérable... ce monstre... qui vient m'enlever ma chère enfant.

Mathilde ne s'était pas trompée, M. de Lancry entra chez mademoiselle de Maran.

Quoiqu'il eût beaucoup engraissé, sa taille était encore élégante. Il était vêtu avec une recherche extrême, presque mignarde; malgré son embonpoint, sa figure était blafarde, ses yeux caves, clignotants et entourés d'un cercle brun. Les vices les plus odieux avaient flétri ce visage de leur ineffaçable empreinte. La physionomie de M. de Lancry, autrefois fine, gracieuse et spirituelle, avait alors un caractère de férocité doucereuse : les empereurs sanguinaires et efféminés de l'an-

cienne Rome devaient offrir cet aspect révoltant. Jadis insolente et altière, sa voix était devenue mielleuse ; un grasseyement affecté l'affadissait encore.

Il s'avança vers le lit de mademoiselle de Maran, lui prit la main, qu'il baisa, et lui dit :

— Quel charmant hasard rassemble aujourd'hui près de vous le couple heureux que vous avez uni?

— Laissez-moi donc tranquille, avec votre voix flûtée et votre afféterie — dit mademoiselle de Maran ; — vous me faites peur, vous avez l'air d'un tigre qui fait la bouche en cœur... Pourquoi tourmentez-vous cette pauvre femme?... D'abord, je vous préviens qu'elle veut rester ici... avec moi... avec sa chère tante... entendez-vous?... Je suis la sœur de son père, sa plus proche parente, et vous ne me l'enlèverez pas... je vous en préviens.

— Vraiment, ma belle chérie? — dit-il en s'adressant à Mathilde avec une sorte de minauderie railleuse et cruelle, en s'asseyant dans un fauteuil auprès de l'alcôve de mademoiselle de Maran. — Vous avez donc bien peur de moi, que vous prenez un tel parti?

— Monsieur, vous ne m'arracherez pas vivante d ici! — s'écria Mathilde en frissonnant.

— Vous l'entendez... j'espère... vilain homme... Cette chère petite... je ne le lui fais pas dire... on ne l'arrachera pas vivante d'ici... Ainsi, allez-vous-en... allez-vous-en... et laissez-nous en repos l'une à l'autre.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — dit M. de Lancry en continuant de minauder — vous ne serez donc jamais raisonnable, mon bel ange? Vous ne voudrez donc jamais comprendre que vous êtes à moi, que vous êtes mon épouse chérie... que vous m'appartenez corps et âme ?... A quoi donc servent les leçons?... Avant-hier j'arrive à Maran, vous refusez de me suivre, mon adorée, vous m'obligez d'envoyer chercher M. le maire : eh bien, qu'arrive-t-il ! Que ce digne municipal, assisté du juge de paix, vous prouve clair comme le jour que vous êtes obligée de m'accompagner partout où il me plaira de vous conduire, mon doux amour. Est-ce que je peux renoncer à tant de charmes? Vous êtes plus jolie que jamais... vous avez le teint d'un éclat, d'une fraîcheur adorable.

— Ta, ta, ta ! — s'écria mademoiselle de Maran — votre maire de village était un imbécile... un âne... voyez donc la belle autorité que celle de ce municipal en sabots ! A Paris, ça ne se passera pas ainsi ;

nous aurons de bons avocats, de bons juges, ils nous obtiendront une bonne séparation, et vous nous laisserez tranquilles.

— Vous croyez, ma belle tante...

— Certainement ; est-ce qu'il est possible d'abandonner une malheureuse jeune femme aux mains d'un... allons donc... il faudrait qu'il n'y eût pas de justice sur la terre.

— Dame ! ça s'est vu — reprit doucement M. de Lancry — tout n'est pas roses dans ce monde ; j'ai justement là dans ma poche, ma belle tante, de quoi vous contredire... Par sa fugue de ce matin, mon adorée m'a servi comme à souhait... Je l'avais prévu... En passant à Paris pour aller à Maran, j'avais eu une entrevue avec M. le préfet de police ; oui, ma belle chérie, une fois ici, vous avez été immédiatement suivie, non-seulement par les gens de M. le préfet, mais par d'autres non moins habiles. Ainsi on sait qu'en arrivant vous avez dépêché votre fidèle Blondeau chez un certain colonel Ulrik, qui s'appelle M. de Rochegune. On sait qu'elle y est arrivée à une heure, et qu'elle y est restée jusqu'à deux heures moins un quart. On sait qu'en sortant de l'hôtel Meurice, où nous étions descendus, mon bel ange aimé s'est rendu au Sacré-Cœur, puis ici ; aussi je viens d'envoyer à l'hôtel Meurice dire qu'on m'amène tout de suite ma voiture de voyage, car, je vous en ai prévenue, mon amour, nous n'avons que douze heures à rester à Paris. J'ai employé ce temps à faire mettre mes passe-ports en règle, mon bel ange, et à obtenir un ordre de M. le président du tribunal de première instance, lequel ordre enjoint aux autorités de me prêter aide et assistance dans le cas où ma légitime épouse aurait la folle idée de se débattre contre la volonté de son mari ; je ne voudrais pas dire de son maître. Désirez-vous jeter vos beaux yeux sur ceci, mon adorée... ne déchirez pas ce papier, vous ne me donneriez que la peine d'en aller chercher un autre.

Et M. de Lancry remit en effet à Mathilde un acte légalement conçu... La loi l'appuyait, il était dans son droit, il en usait.

— Allons donc ! — s'écria mademoiselle de Maran pendant que Mathilde parcourait machinalement cet acte — est-ce que c'est possible?... Vous ne savez donc pas ce dont elle vous accuse?... Ça suffirait pour amener une séparation... car c'est infâme... Oui, elle prétend que vous voulez l'emmener retrouver cet abominable nègre blanc de Lugarto...

— Vraiment? cette pauvre chérie, elle a deviné cela? Mais certainement oui... elle ne se trompe pas... ce bon et tendre ami nous at-

tend à Nice... Nous partons ce soir; c'est Fritz, que Mathilde connaît bien, qui nous sert de courrier... Nous n'emmènerons personne... Elle laissera sa madame Blondeau ici... Je serai trop heureux de servir ma belle chérie.

Depuis quelques moments Mathilde paraissait absolument indifférente à ce qui se disait autour d'elle.

Tout à coup, sans dire un mot, elle tomba à genoux, baissa la tête et pria avec ferveur.

— Vous voyez bien — dit mademoiselle de Maran — elle prie le bon Dieu; elle n'a plus de ressource qu'en lui, et il ne l'abandonnera pas. Est-ce que vous croyez qu'il laissera consommer une pareille abomination?... Revoir un pareil homme!...

— Je vous assure, ma toute belle tante, qu'on le calomnie. Mon adorée en jugera. Une fois arrivés à Nice nous partons tous trois pour la Sicile, pays fort sauvage et fort pittoresque où Lugarto a l'envie de s'établir pendant quelque temps. Lors de notre séjour à Naples, nous avons été visiter une espèce de château vénitien situé à quelques lieues de Messine, dans une solitude admirable, au milieu de gorges profondes et inaccessibles... Nous nous établirons là, moi, Mathilde et Lugarto; nous y mènerons la meilleure vie du monde. Dans cet endroit désert on est aussi libre qu'à Otaïti. Nous improviserons là une manière de petite Caprée...

Tout à coup Mathilde se leva droite, fière, imposante, les yeux brillants, le teint coloré, et dit à mademoiselle de Maran d'une voix ferme :

— Dieu ne m'abandonnera pas... non... je le sens... il ne m'abandonnera pas... puisque la justice humaine m'abandonne... Il a lu dans mon cœur... Quoi qu'il arrive, il me pardonnera; et quoi qu'il arrive aussi, soyez maudite — dit-elle d'une voix solennelle à mademoiselle de Maran — soyez maudite, vous qui avez confié à cet homme la vie de la fille de votre frère... sachant que cet homme était un monstre...

— Mathilde... — s'écria mademoiselle de Maran d'une voix suppliante.

— Dieu a voulu — reprit madame de Lancry avec une exaltation croissante — Dieu a voulu que par un rapprochement terrible vous ayez à cette heure sous les yeux l'horrible tableau du mal que vous avez causé... Pour vous le jour des expiations commence... Vous êtes abandonnée de tous, livrée à la barbarie de vos gens; vous mourrez ainsi, abandonnée de tous... maudite de tous... Ursule, que vous avez per-

due... Ursule qui, grâce à vous, est arrivée de crime en crime jusqu'au suicide, vous a maudite!... M. de Mortagne tombant sous les coups d'un assassin... vous a maudite!... car si vous ne m'aviez pas fait épouser cet homme, M. Lugarto n'eût pas poursuivi M. de Mortagne de sa haine.

— Mon Dieu! mon enfant... je m'en désespère... je suis la plus malheureuse des créatures.

— Il y a vingt ans... sur ce lit de douleur où vous êtes, vous m'avez fait verser mes premières larmes, vous m'avez causé mes premières terreurs en coupant mes cheveux, que ma mère mourante avait bénis et touchés!... Aujourd'hui, vous me voyez prête à suivre... cet homme, puisque la force, puisque les lois m'y condamnent... *le suivre!!!* Vous comprenez tout ce que ce mot renferme d'épouvantable!... Songez au mal que vous m'avez fait depuis mon enfance jusqu'à cette heure... songez à tout ce qui peut encore m'arriver de sinistre... et si vous entendez dire que moi, la fille de votre frère, je me suis tuée pour échapper à l'infamie... que mon sang retombe sur vous... comme celui d Ursule... et soyez maudite!

— Mathilde... grâce, grâce... vous me faites peur — s'écria mademoiselle de Maran.

Dix heures sonnèrent. On entendit le bruit d'une voiture de poste qui s'arrêta dans la rue.

—Mathilde... abandonnez-moi si vous le voulez, mais ne suivez pas votre mari... il est capable de tout.

— C'est l'époux que vous m'avez choisi, madame! et les lois veulent que je le suive! — s'écria Mathilde.

Puis se retournant vers M. de Lancry, elle lui dit d'un ton qui le fit tressaillir malgré lui :

— Monsieur, je suis prête...

M. de Lancry s'attendait à une résistance désespérée. Il fut étonné du calme effrayant de Mathilde. Néanmoins il se leva en souriant et lui offrit son bras.

Madame de Lancry le repoussa d'un geste plein de mépris et de dignité.

Servien entra et dit à M. de Lancry :

— Monsieur le vicomte, voici la voiture et ces messieurs; ils vous attendent dans le salon.

— Quels messieurs?

— Trois messieurs qui sont venus dans la berline depuis l'hôtel

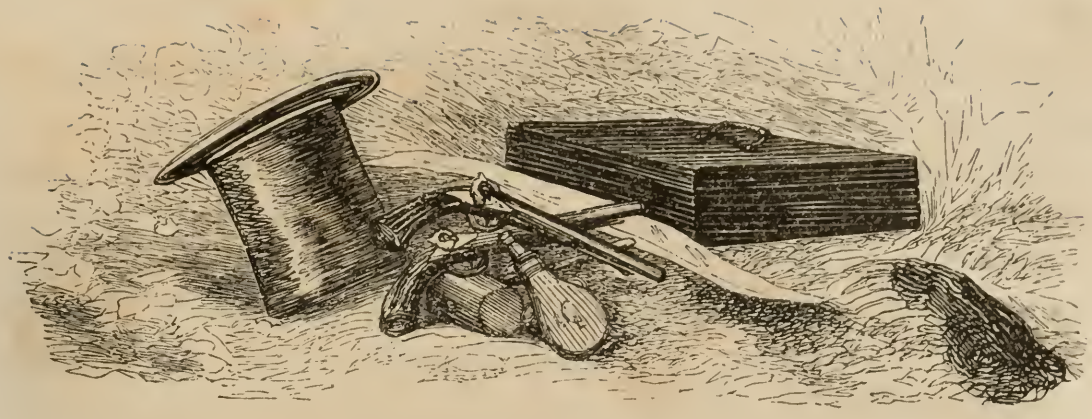
Meurice... Fritz, le courrier, est parti en avant pour commander vos relais.

— Qu'est-ce qu'il veut dire avec ces trois messieurs? — reprit négligemment M. de Lancry.

Au moment où il faisait un pas vers la porte, une main vigoureuse écarta Servien... et M. Sécherin parut à la porte, pâle comme un spectre.

Il était en grand deuil.

— Ma mère est morte... je viens vous tuer, monsieur de Lancry — dit M. Sécherin d'une voix éclatante.



CHAPITRE LII.

UN DUEL.

En voyant M. Sécherin, M. de Lancry devint livide.

— Eh bien, monsieur... plus tard nous nous reverrons — répondit-il d'une voix altérée. — Et se retournant vers Mathilde : — Madame, venez... venez.

— Vous ne sortirez d'ici que pour vous battre avec moi ! — s'écria M. Sécherin en lui barrant le passage.

— Monsieur Sécherin... vous êtes fou... — dit M. de Lancry en s'avançant toujours.

— Monsieur le vicomte, un pas de plus, et je vous soufflette devant votre femme.

Le crime rend lâche ; Gontran avait été brave, il n'était plus que cruel.

— Servien — cria-t-il — délivrez-moi de cet homme, qu'on le jette à la porte.

— Servien, Servien, je vous défends de le toucher — cria mademoiselle de Maran. Cet affreux M. de Lancry veut emmener ma pauvre nièce. Ce bon M. Sécherin veut le tuer. Il a toutes sortes de bonnes raisons pour cela... Pour l'amour de Dieu... qu'on le laisse faire... qu'on le laisse faire...

Soit que Servien eût un ancien grief contre M. de Lancry, soit qu'il voulût faire oublier à sa maîtresse son impertinence de la soirée, il se retira doucement sans mot dire.

Mathilde tomba dans un fauteuil et cacha sa figure dans ses mains.

M. de Lancry, furieux, voulut forcer le passage; M. Sécherin, d'un bras vigoureux, le prit au collet et le repoussa violemment.

M. de Lancry trébucha sur le parquet. En se relevant, il jeta un regard rapide autour de lui pour voir si rien ne pouvait lui servir d'armes... Il ne trouva rien.

Cette insulte réveilla en lui quelque étincelle de son ancienne énergie. Sa figure blafarde se colora légèrement.

— Vous payerez cher votre brutalité, manant que vous êtes!

— Manant soit; mais je veux vous tuer le plus tôt possible, et je vous tuerai...

— Eh bien, après demain... Envoyez-moi vos témoins, ils s'entendront avec les miens... cette nuit et demain ne m'appartiennent pas... Madame, venez...

— S'il faisait clair, je vous traînerais à l'instant sur le terrain... mais il faut que j'attende à demain matin... Heureusement, les nuits sont courtes : mes témoins, mes armes sont là, vous ne sortirez d'ici que pour vous battre avec moi.

— Monsieur — s'écria M. de Lancry — cette scène est ignoble ! devant des femmes !

— C'est juste — dit M. Sécherin qui toujours à la porte de la chambre de mademoiselle de Maran parlementait avec Gontran. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il prit ce dernier au collet, l'attira dehors, referma la porte, et tous deux se trouvèrent dans le premier salon avec les témoins de M. Sécherin.

Ce nouvel outrage acheva d'exaspérer M. de Lancry; il s'avança les poings fermés sur M. Sécherin, l'écume aux lèvres, en lui disant :

— Vous osez encore porter la main sur moi !

— Oui, vicomte, et je ferai mieux que ça...

M. Sécherin saisit, dans ses rudes et larges mains, les poignets délicats de M. de Lancry; il les secoua à les briser. Puis s'approchant si près du visage de M. de Lancry qu'il sentait son souffle, il lui fit le plus mortel outrage qu'un homme puisse faire à un homme. Puis il lui dit :

— Vous vous battrez peut-être maintenant.

M. de Lancry poussa un rugissement terrible ; M. Sécherin le repoussa rudement, se mit devant la porte du salon, arracha la canne d'un de ses témoins, et dit à M. de Lancry :

Je vous roue de coups si vous faites un pas... pour sortir...

Gontran, voyant qu'il lui était impossible de lutter physiquement contre M. Sécherin, se mordit les poings avec rage.

— Des gens d'honneur — cria-t-il aux témoins d'une voix étranglée par la fureur — des gens d'honneur être complices d'un tel guet-apens !

— C'est une vieille dette... Il ne fallait pas refuser de vous battre demain — dit flegmatiquement un grand homme chauve dont la joue était sillonnée d'une profonde cicatrice. — C'est votre faute, vous avez forcé Sécherin à employer les grands moyens... Voilà assez longtemps

qu'il attend la réparation de l'insulte que vous lui aviez faite. Qui doit... paye et se tait.

— Mais des témoins, monsieur, des témoins! Il me faut le temps d'en trouver — s'écria Gontran.

— Votre voiture de poste est en bas; nous allons descendre ensemble, car je ne vous quitte pas, vu que vous ne me paraissez pas trop *catholique*, quoiqu'on dise que vous avez servi... Vous avez des connaissances ici, nous ramasserons deux de vos amis, nous revenons prendre ici Sécherin, et en route... Au premier relais hors de Paris, nous attendons le point du jour. Nous trouverons bien quelque part un coin de champ désert, ou un bout de chemin creux pour faire notre affaire.

— Sinon — reprit M. Sécherin qui allait et venait dans le salon comme un loup en cage — je ne vous quitte pas d'une seconde, et partout où vous allez je vais et je vous donne des coups de canne...

— Un mot encore, monsieur — dit M. de Lancry palpitant de fureur au témoin de M. Sécherin. — Comment avez-vous su que j'étais ici?

— Ça n'est pas malin. Il y a trois jours, le surlendemain de la mort de sa mère, Sécherin me dit de quoi il s'agit, ainsi qu'à mon camarade Pierre Leblanc que voilà, qui a servi comme moi dans le 12ᵉ dragons; nous sommes des voisins de Sécherin, des pays. Nous trouvons que Sécherin est dans son droit : mais pour vous tuer, il fallait vous trouver. Nous partons en poste de Rouvray pour Paris ; en passant près de Maran, l'idée vint à Sécherin d'y entrer pour y prendre des renseignements, sachant que votre femme y était : vous veniez justement d'en partir avec madame de Lancry, nous vous suivons à la piste, de relais en relais, jusqu'à Berny. Là nous attendons tout bonnement vos postillons de retour ; ils nous disent qu'ils vous ont conduit à l'hôtel Meurice, nous allons à l'hôtel Meurice. Vous étiez toujours sorti; nous y revenons cinq à six fois, vous étiez sorti : lassés de cela, nous nous installons pour vous attendre. A neuf heures et demie, le maître de l'hôtel nous dit : — Messieurs, vous voulez absolument parler à M. le vicomte de Lancry, sa voiture va le prendre au faubourg Saint-Germain, montez-y ; ainsi vous serez bien sûrs de le rencontrer. — Le conseil était bon, nous le suivons, et nous voici... C'est ce qui vous prouve qu'il y a là-haut quelqu'un qui aime assez que les braves gens règlent leurs comptes avec les... je dirai le reste à vos témoins, si le cœur m'en dit, en vous voyant à l'ouvrage, vous et Sécherin.

Pendant ce récit, la rage de M. de Lancry était arrivée à son comble ; ses affreux desseins sur Mathilde pouvaient être déjoués... il n'espérait plus échapper à la vengeance de M. Sécherin. Il résolut de se battre le plus tôt possible. D'ailleurs son courage était revenu avec les outrages qu'il avait subis. Il lui restait la chance de tuer M. Sécherin.

Gontran avait eu plusieurs duels fort heureux ; il tirait le pistolet et l'épée à merveille. S'adressant au témoin de son adversaire :

— Monsieur, je consens à tout, nous allons chercher deux de mes amis. Seulement, avant de partir, je puis, je crois, faire mes adieux à ma femme — ajouta M. de Lancry avec un sourire sinistre.

— Il veut peut-être s'échapper par quelque escalier dérobé — dit M. Sécherin. — Pierre Leblanc, va donc veiller à la porte cochère.

M. de Lancry dévora ce dernier affront, et entra violemment chez mademoiselle de Maran.

— Eh bien, madame — dit-il à sa femme — vous voilà contente... vous voilà bientôt veuve... vous l'espérez du moins !

Mathilde ne répondit rien.

— Oui, oui, nous l'espérons — s'écria mademoiselle de Maran — et vous n'aurez que ce que vous méritez ; je m'en vas joliment faire des vœux pour ce brave M. Sécherin !

Après avoir contemplé quelques instants sa femme avec une expression de haine farouche, M. de Lancry lui dit :

— Il se peut que je meure ; mais je serai vengé. *Lugarto vous reste*... Il saura vous atteindre comme il a atteint M. de Mortagne, comme il a atteint madame de Richeville, comme il atteindra M. de Rochegune, par vous et en vous ! Mais si je ne suis pas tué... oh !... tremblez... tremblez... vous serez écrasée...

Il sortit.

Telles furent ses dernières paroles à Mathilde. Celle-ci quittant aussitôt l'hôtel de Maran, malgré les supplications désespérées de sa tante, alla attendre l'issue de ce duel chez madame de Richeville.

Deux hommes de la connaissance de M. de Lancry, éveillés au milieu de la nuit, instruits de l'urgence et de la gravité de cette rencontre, consentirent à servir de témoins. On partit pour Saint-Denis. On attendit dans une auberge le lever du soleil. Au point du jour le duel eut lieu dans les fossés des anciennes fortifications.

Au premier coup de feu de M. Sécherin, M. de Lancry tomba... il expira en maudissant la mémoire d'Ursule et en l'accusant de sa mort. . . . . .
. . . . . .

CONCLUSION

Madame de Lancry, instruite du résultat du duel par une lettre d'un des témoins, passa les six premiers mois de son deuil au Sacré-Cœur avec madame de Richeville. En apprenant la mort de M. de Lancry, M. de Rochegune fit par convenance un voyage de quelques mois en Italie. Éclairé par les mémoires de Mathilde sur les véritables sentiments qu'elle avait toujours eus pour lui, sur l'admirable sacrifice qu'elle avait fait, les radieuses espérances qu'il emportait étaient cependant assombries par ses remords, car il s'accusait toujours de la mort d'Emma.

Mathilde découvrit ce triste mystère.

Avant son mariage, Emma avait fait de souvenir un portrait de M. de Rochegune et le lui avait donné; plus tard ce portrait lui fut rendu par son mari, ainsi que le petit portefeuille qui renfermait cette miniature. Madame de Richeville avait pieusement rassemblé tout ce qui lui restait de sa fille. Depuis la mort d'Emma, elle n'avait jamais eu le courage de jeter les yeux sur ces reliques sacrées. Un jour elle pria Mathilde de chercher parmi ces objets un médaillon représentant Emma enfant. En s'occupant de ce soin, madame de Lancry ouvrit le portefeuille qui contenait le portrait de M. de Rochegune peint par Emma ; elle y trouva cachées deux lettres, l'une était ainsi conçue :

« *On vous trompe : Mathilde est la maîtresse de votre mari. Vous connaissez l'écriture de M. de Rochegune; lisez ce billet qu'un ami inconnu vous fait parvenir.* »

La seconde lettre était celle-ci ; on le sait, M. de Rochegune l'avait écrite à madame de Lancry lorsque celle-ci le suppliait de revenir auprès d'Emma :

« Je serai à Paris dans la nuit de demain ; ce que vous m'apprenez « est affreux... Et je ne puis malheureusement pas réparer le mal que « j'ai causé involontairement... Emma est un ange de bonté, de beauté, « de candeur et de grâce... Elle mérite un cœur qui n'appartienne « qu'à elle. Si je ne vous avais pas rencontrée dans ma vie, s'il m'était « possible d'aimer une autre personne que vous, son amour eût été « mon plus cher trésor... Mais l'AMOUR PAR PITIÉ... est-ce digne d'elle? « est-ce digne de moi? Tout mon espoir est que vous vous abusez peut- « être sur le danger que court cette malheureuse enfant... En tout cas « j'arrive... Et sa mère... notre meilleure amie... Oh ! je ne sais quelle « fatalité me poursuit. »

En songeant à l'atroce interprétation que l'on donnait à cette lettre aux yeux d'Emma, aux soupçons qu'elle éveillait en elle, aux apparences que l'on calomniait, en songeant aux chagrins que cette malheureuse jeune femme avait déjà ressentis lors de la révélation du secret de sa naissance, on comprend qu'elle dut être frappée d'une mortelle atteinte ; concentrée dans son muet désespoir, l'infortunée n'avait voulu instruire personne du dernier tourment qui la tuait.

On voyait aux plis presque déchirés et à l'*usure* de cette lettre qu'Emma avait dû la lire et la relire bien souvent, et s'infiltrer ainsi goutte à goutte ce poison mortel.

Mathilde, certaine d'avoir pourtant cette même lettre en sa possession, la chercha dans sa correspondance. Elle l'y retrouva en effet ; mais, en les comparant soigneusement toutes deux, elle reconnut la fausseté de celle qui avait été si méchamment envoyée à Emma, l'écriture de M. de Rochegune avait été contrefaite avec un art infernal.

Voici l'explication de ce fait.

Lorsqu'elle eut décidé M. de Rochegune à se marier, madame de Lancry habitait alors avec son mari l'appartement de la rue de Bourgogne. Le valet de chambre de Gontran, vendu à Lugarto, alors secrètement à Paris, s'était, par ordre de ce dernier, emparé du coffret pendant quelques heures, en forçant adroitement le secrétaire de madame de Lancry durant son absence. Le reste ne se comprend que trop facilement. Lugarto imitait à merveille toutes les écritures, et

l'ouverture du coffret, dont Mathilde portait toujours la clef, n'avait été qu'un jeu pour lui. Dans la prévision certaine du mariage de M. de Rochegune, le choix de cette lettre annonçait une main habituée à frapper sûrement. Plus tard, madame de Lancry ayant conçu quelques soupçons, le coffret fut déposé chez M. de Senneville. Grâce à cette précaution tardive de Mathilde, d'autres lettres non moins dangereuses échappèrent à Lugarto.

Après la découverte de cette exécrable perfidie, Mathilde envoya les deux lettres à M. de Rochegune. Il reconnut alors la vérité tout entière, et fut délivré d'un remords déchirant; il ne ressentit plus que des regrets cruels, une pitié profonde, en songeant à tout ce qu'avait dû souffrir Emma pendant sa lente agonie.

Quinze mois environ après la mort de son mari, Mathildè de Lancry épousa M. de Rochegune.

Il est inutile de dire le bonheur profond, la sainte ivresse qui présidèrent à ce mariage. On devine l'adorable avenir qui s'ouvrit devant Mathilde, qui avait jusqu'alors si douloureusement, si religieusement souffert...

A peu près à cette époque on démolit une petite maison isolée, située entre Luzarches et la forêt de Chantilly. Cette maison était restée fort longtemps inhabitée. Au fond d'une cachette pratiquée près de la cheminée de la chambre à coucher, et absolument semblable à celle que Mathilde avait découverte avec tant d'effroi rue de Bourgogne, on trouva le squelette d'un homme. Ce squelette était celui de Lugarto. Lorsque M. de Lancry était venu chercher sa femme chez mademoiselle de Maran, il avait donné rendez-vous à son complice dans cette petite maison, où il devait conduire Mathilde sans l'en avoir prévenue...

Fritz, le courrier de Gontran, devait annoncer à Lugarto l'arrivée de son maître et de Mathilde, par le claquement de son fouet, puis s'en aller attendre, à la poste, à Chantilly, la voiture qu'on renverrait s'y remiser. Le duel de M. Sécherin avait renversé tous ces projets; mais Fritz, qui l'ignorait, se crut toujours suivi de la berline, commanda ses relais, arriva près de la maison isolée, donna le signal convenu, et continua sa route jusqu'à Chantilly. A ce signal Lugarto était entré dans la cachette de la chambre à coucher, croyant ses hôtes sur le point d'arriver, et sa présence dans cette maison ne devant pas être soupçonnée par Mathilde. La Providence voulut que le ressort d'un panneau intérieur ne jouât pas lorsque Lugarto tenta de sortir de sa cachette : lassé d'attendre en vain que Gontran vînt le délivrer, il cria; ses cris

furent inutiles, il était seul dans cette maison. Le lendemain le courrier revint, frappa à la porte; on ne lui répondit pas. Déjà inquiet de n'avoir pas vu venir la voiture se remiser à Chantilly, il retourna à Paris, où il apprit la mort de M. de Lancry. Quant à M. Lugarto, sa vie était depuis quelque temps si mystérieuse, que sa disparition parut fort naturelle à tous les gens qu'il employait.

L'on ne peut guère s'étonner de l'horrible mal qu'avait fait cet homme en songeant aux immenses ressources qu'il trouvait soit dans la corruption, soit dans l'espèce de police occulte dont il entourait ceux qu'il haïssait. Pour cet homme infâme, saturé de plaisirs, blasé sur tout, le mal était un besoin et une volupté; beaucoup d'argent, quelques séjours mystérieux à Paris, son adresse à contrefaire les écritures, lui permirent de frapper mortellement ou d'une manière incurable M. de Mortagne, Emma, madame de Richeville, M. de Rochegune et Mathilde.

Nous détournerons la vue des horreurs monstrueuses que méditaient pour l'avenir MM. de Lancry et Lugarto; lorsque deux pareilles âmes s'accouplent, rien ne doit étonner.

M. Sécherin, après avoir tué Gontran, voyagea, toujours poursuivi par le souvenir d'Ursule. La mort de M. de Lancry l'avait vengé, mais ne l'avait pas consolé.

Mademoiselle de Maran, devenue tout à fait paralytique et presque aveugle, continua d'être absolument abandonnée au cruel despotisme de Servien, qui ne laissait personne approcher d'elle. La fin de sa vie fut un supplice de tous les moments. Le crayon que nous en avons offert peut à peine en donner une idée. Sans la volonté ferme et inébranlable de M. de Rochegune, Mathilde eût essayé d'adoucir la pénible position de sa tante.

Madame de Richeville se livra à des austérités de plus en plus cruelles; sa santé, depuis longtemps minée par d'incurables chagrins, n'y résista pas longtemps, elle apprit du moins le dévouement sublime de Mathilde pour Emma.

M. de Senneville fit oublier la coupable légèreté de ses propos et de ses mensonges par le loyal aveu de ses torts et par le respect profond, dévoué, qu'il montra toujours pour Mathilde et pour M. de Rochegune.

Enfin, pour ne laisser dans l'oubli aucun des personnages qui ont figuré dans ce long récit, nous dirons que la veuve Lebeuf revint, quelques jours après sa disparition, trôner dans le comptoir d'acajou

de son café de la rue Saint-Louis, ayant toujours son fidèle Botard pour garçon et les frères Godet pour principaux habitués. MM. de Lancry et Lugarto avaient fait donner à la veuve une somme assez considérable pour abandonner son établissement pendant quelques jours à leur police occulte, le voisinage de l'hôtel d'Orbesson, occupé par M. de Rochegune, rendant cette surveillance nécessairement incessante dans le cas où Mathilde, poussée à bout par le désespoir, aurait songé à y chercher un refuge.

Madame Lebeuf se plut à envelopper d'un voile épais son absence momentanée. Ce mystère est encore, à cette heure, le texte inépuisable de la conversation des frères Godet et des autres habitués du café Lebeuf. Enfin, le vieil hôtel d'Orbesson fut changé en une manufacture de produits chimiques après le départ du colonel Ulrik.

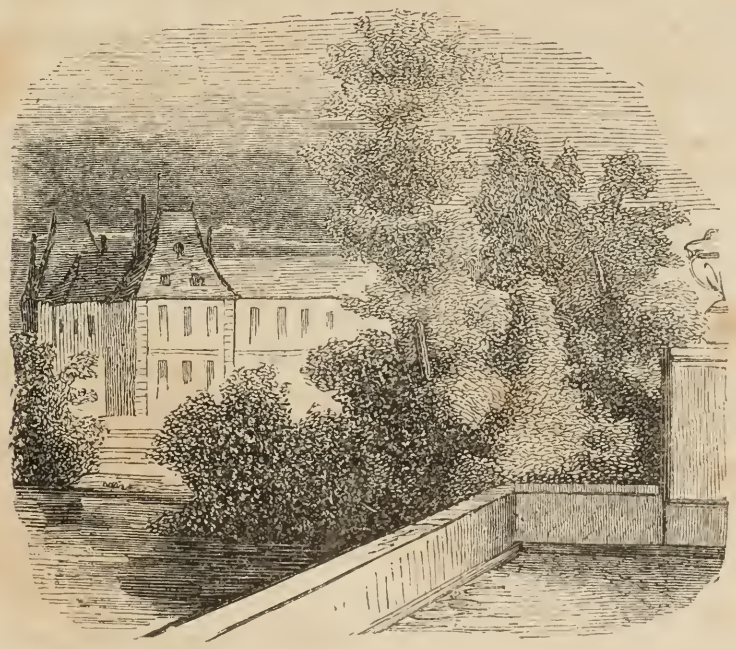


TABLE DES CHAPITRES

DE LA DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE I. Une Mère 1
II. L'Entretien 13
III. Frayeurs 28
IV. Mademoiselle de Maran 39
V. Souvenirs d'Enfance 50
VI. Retour 65
VII. Les Bruits du monde 74
VIII. Bonheur et Espoir 84
IX. Repentir 90
X. Le Châtiment 101
XI. M. de Lancry à Ursule 108
XII. Ursule à Gontran 115
XIII. M. Sécherin à Ursule 124
XIV. Les Deux Époux 128
XV. Désespoir d'amour 138
XVI. Le Départ 152
XVII. Le Testament 158
XVIII. La Lettre 167
XIX. Rouvray 180
XX. Le Retour 196
XXI. Correspondance 204
XXII. Rencontre 218
XXIII. Le Récit 226
XXIV. Un Ancien Ami 238
XXV. Les Confidences 248
XXVI. Correspondance 261
XXVII. Le Bal Masqué 276
XXVIII. Le Réveil 287
XXIX. Le Concert 295
XXX. L'Aveu 303
XXXI. Une Visite 314
XXXII. L'Entrevue 325
XXXIII. Une Consolation 337

Chapitre XXXIV. Révélation 546
XXXV. Le Salut. 555
XXXVI. Le Retour. 566
XXXVII. Les Adieux. 578
XXXVIII. Correspondance. 588
XXXIX. Le Rendez-vous. 408
XL. Confidences. 416
XLI. Les Fiançailles. 428
XLII. La Demande. 435
XLIII. Un Mariage. 440
XLIV. La Mort.. 449
XLV. Les Regrets. 462
XLVI. La Sainte Claire. 472
XLVII. L'Abbé Dampierre. 482
XLVIII. Le Coffret. 495
XLIX. Le Café Lebœuf. 505
L. L'Hôtel de Maran. 513
LI. L'Entrevue. 524
LII. Un Duel. 535

AVIS AU RELIEUR

POUR LE CLASSEMENT DES GRAVURES DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Une Mère (en regard de la page). 4
L'Entretien. 16
L'Arrivée. 40
Souvenirs d'Enfance. 58
Le Faux Messager. 67
Retour. 70
Les Bruits du Monde. 78
Le Châtiment. 105
Visite au Prince. 173
Le Prince d'Héricourt. 176
L'Aveu. 182
Rouvray. 183
Désespoir. 184
Mathilde et Sécherin, ... 190
Le Châlet du Château de Maran 214
Le Récit. 231
M. de Rochegune. 237
Vue des Bords du Rhin. 280
Le Bal Masqué. 282
La Révélation. 349
Le Salut. 358
Gontran. 381
Les Adieux. 382
Rendez-vous de M. de Rochegune et d'Ursule. 413
Le Rendez-vous. 415
L'Empoisonnement. 447
La Mort. 458
Le Cercueil. 460
La Fièvre. 475
L'Abbé Dampierre. 482
Séjour de Mathilde à Hyères. 492
Les Deux Godets. 505
L'Hôtel de Maran. 515
L'Epilogue 559